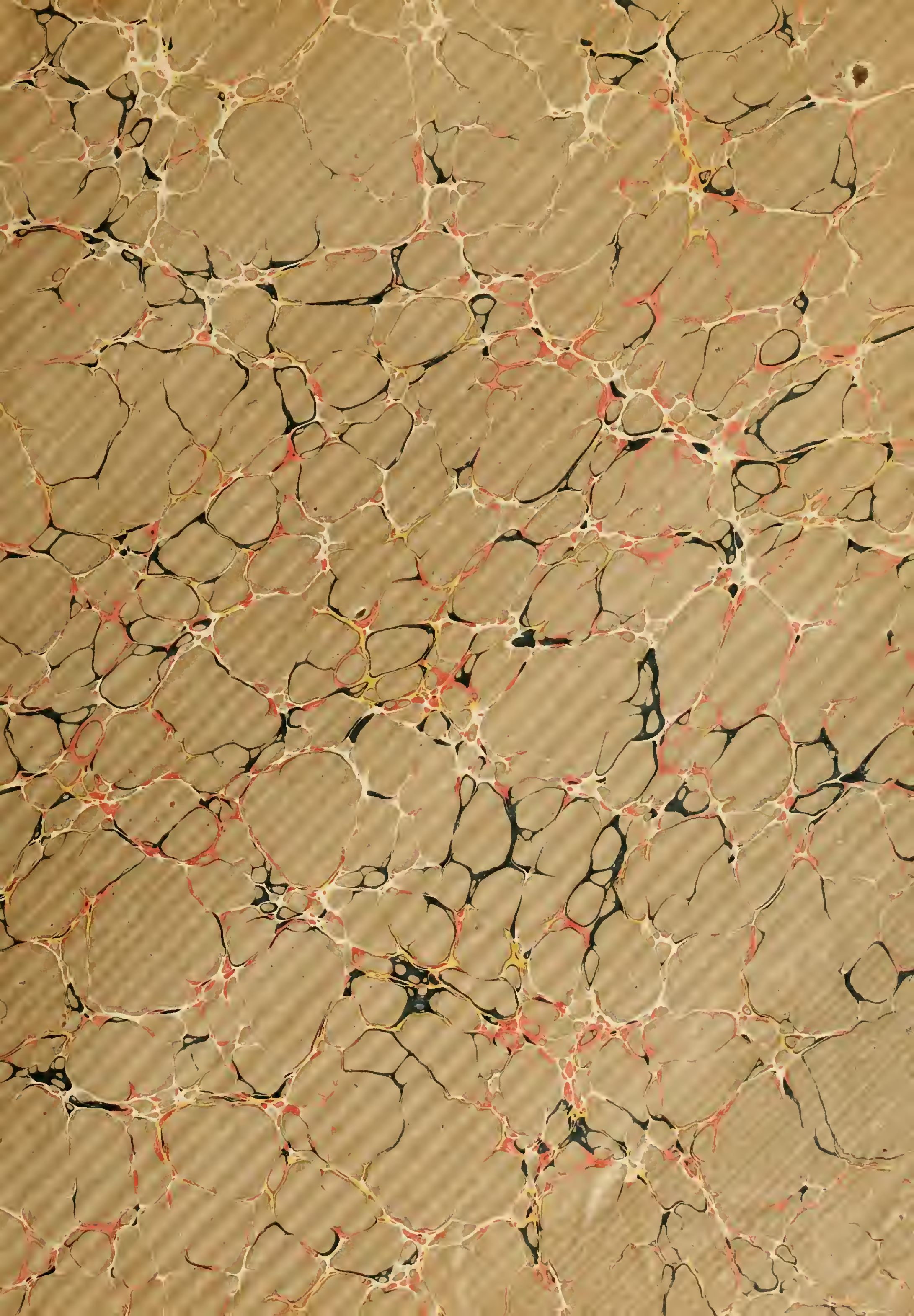


LE

# TOUR DU MONDE

PARIS. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9

LE

# TOUR DU MONDE

## NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

---

**1864**

**DEUXIÈME SEMESTRE**

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^IE

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

LONDRES, KING WILLIAM STREET STRAND

LEIPZIG, 15, POST-STRASSE

1864

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES.



Croquis fait à la fête d'Alcoy.

# VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET CH. DAVILLIER[1].

## D'ALCOY A ORIHUELA.

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INEDIT DE M. CH. DAVILLIER.

La fête de saint Georges à Alcoy; un combat entre les chrétiens et les Mores. — Jativa. — Almanza. — Albacete : *Navajas, cuchillos* et *puñales*.

La fête nationale qu'on célèbre tous les ans à Alcoy, en honneur de saint Georges, patron de la ville, piquait vivement notre curiosité : déjà nous avions assisté à des fêtes populaires du même genre, notamment à celle qui a lieu le 11 mai de chaque année à Soller, dans l'ile de Majorque. Une particularité à noter dans ces cérémonies, c'est que les Mores y jouent un très-grand rôle, rôle qui consiste principalement à recevoir des horions de la part des chrétiens; mais nulle part elles n'ont tant d'éclat qu'à Alcoy. Il paraît qu'en 1257 la ville fut

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 289, 305, 321, 337; t. VIII, p. 353.

attaquée par les infidèles, et serait tombée entre leurs mains sans la miraculeuse apparition de saint Georges, qui combattit en personne dans les rangs des chrétiens.

La veille de la fête du saint, chaque village de la *Comarca* ou district d'Alcoy, envoie une députation de musiciens qui, après s'être réunis devant la maison de l'*ayuntamiento*, parcourent dès le matin les rues de la ville pour annoncer la cérémonie du lendemain : cet orchestre, d'un genre tout particulier, se compose principalement de *dulzaynas*, petits hautbois d'un son criard, assez semblables à l'instrument des *pifferari* romains ou napolitains ; on y voit aussi des tambours, des trompettes, des *bandurrias*, des *citaras*, et l'inévitable guitare. A la suite des musiciens, on voit défiler le cortége des chrétiens et celui des Mores qui doivent figurer dans la grande lutte du lendemain.

La fête commence par le défilé du clergé, qui fait son entrée dans la ville, et se rend processionnellement à la *Plaza mayor*, sur laquelle on a élevé un château fort, — *castillo*, — en planches recouvertes de toile peinte. Le clergé pénètre dans le *castillo*, devant lequel vient défiler le cortége des chrétiens et des Mores, les uns à pied, les autres à cheval, armés de pied en cap et munis de tous les harnois de guerre et de campement. Après avoir parcouru la ville, les deux troupes ennemies se débandent et se divisent en différents groupes, qui vont exécuter les danses nationales devant la demeure de l'*alcalde* et chez d'autres personnages de distinction.

Le lendemain, les différentes députations parcourent de nouveau les rues, musique en tête, et se rendent à l'*ayuntamiento*, où les attendent les autorités constituées ; celles-ci, fermant la marche, se joignent au cortége, qui se rend en procession à l'oratoire de Saint-Jacques ; on en retire l'image et les reliques du saint, et on les transporte en grande pompe à l'église paroissiale, où se célèbre une grand'messe en musique, après quoi on les ramène à l'oratoire avec le même cérémonial.

Arrive enfin le troisième jour, où a lieu le simulacre de combats entre les chrétiens et les infidèles, et qu'on appelle *el alarde*, mot qui vient sans doute de l'arabe et qui signifie la revue ou la parade. Dès le matin, les troupes des deux camps ennemis se réunissent sur la Plaza mayor, les chrétiens d'un côté, les Mores de l'autre ; ceux-ci se retirent bientôt en bon ordre et se dirigent vers une des portes de la ville, dont ils se proposent de faire le siége : ayant choisi en dehors des murs l'emplacement de leur camp, ils envoient un parlementaire au commandant des troupes chrétiennes ; ce parlementaire, monté sur un cheval magnifiquement harnaché, se dirige vers le *castillo*, et, après avoir salué à la manière orientale le chef ennemi, lui remet le pli dont il est chargé. Celui-ci en prend connaissance, mais il le déchire en morceaux et déclare qu'il ne consentira jamais à capituler avec les ennemis du nom chrétien. L'envoyé se retire et va rendre compte aux siens de ce refus, qui sert de prétexte à une grande ambassade officielle, à laquelle prennent part ceux des figurants qui portent les plus riches costumes. Le chef de l'ambassade est introduit, les yeux bandés, auprès du général chrétien, et lui adresse un discours assez long, pour l'engager à se rendre ; mais celui-ci refuse avec indignation et l'ambassadeur se retire, suivi de tous les siens, menaçant de mettre bientôt la ville à feu et à sang.

Chacun se prépare donc au combat, et les Mores ne tardent pas à entrer dans la ville : ils sont reçus par de nombreuses décharges de mousqueterie, moyen de défense qui nous parut un peu risqué, car il ne faut pas oublier que l'action se passe en 1257. Cependant cet anachronisme ne semble pas trop effrayer les Mores, qui continuent à s'avancer en bataillons serrés et obtiennent, pour commencer, quelques avantages. Le général chrétien encourage ses troupes de la voix et du geste, et elles recommencent l'attaque en poussant le vieux cri de guerre contre les Mores : *Santiago, y a ellos !* le Montjoie Saint-Denis des Espagnols du moyen âge. Néanmoins les infidèles tiennent bon ; pour les entamer, il faudra le secours de la cavalerie : le chef espagnol fait donc appel à ses preux et à ses paladins, qui viennent se ranger autour de lui en faisant caracoler leurs fougueux palefrois. Ici se place une véritable scène de carnaval : les paladins sont habillés *à la antigua española*, c'est-à-dire en costume du moyen âge ; ces costumes, qui laissaient beaucoup à désirer sous le rapport de l'exactitude archéologique, étaient en revanche des plus divertissants, car ils nous rappelaient assez les troubadours de pendules à la mode sous la Restauration : tunique abricot serrée sous les bras par une large ceinture à nœud bouffant, toque à crevés et bottes à retroussis, rien n'y manquait. Quant aux fougueux palefrois, ils étaient tout simplement en carton, comme ces chevaux qu'on voit chez les marchands de joujoux, et une housse tombant jusqu'à terre dissimulait à peu près les pieds des paladins.

Le costume des Mores n'était pas moins réussi : on eût cru voir des mamelouks du mardi gras, ou de ces Turcs de fantaisie au turban démesuré, à la veste courte, échancrée, ornée d'un grand soleil dans le dos, au large pantalon flottant, serré à la cheville, comme les Mores que Goya a si naïvement tracés dans sa suite des combats de taureaux.

La formidable cavalerie s'ébranla donc, et fit sur-le-champ de profondes trouées dans les rangs des infidèles ; alors la mêlée devint générale, l'infanterie appuya la cavalerie, et les malheureux mamelouks furent aussi maltraités que les Autrichiens dans les batailles du Cirque-Olympique. La victoire appartenait décidément aux Espagnols : les chants de triomphe commencèrent, les prisonniers furent promenés par les rues de la ville, guitares et *dulzaynas* en tête, et les danses continuèrent pendant toute la soirée.

Les fêtes n'étaient pas encore terminées, car en Espagne on ne se met pas en liesse pour si peu ; le lendemain, chaque corps reconduisit les chefs jusque chez eux, et vers le milieu de la journée eut lieu une grande procession dans laquelle figuraient les mourants et les




La fête d'Alcoy.

blessés du combat de la veille, qui imploraient la générosité des assistants; le produit des offrandes fut versé le jour même dans la caisse de l'hôpital. Pour terminer la cérémonie, Mores et chrétiens, marchant deux à deux et bras-dessus bras-dessous, accompagnèrent de nouveau les reliques jusqu'à l'ermitage de Saint-Georges, et les danses recommencèrent de plus belle, toujours accompagnées de la même musique enragée et des plus bruyantes détonations des fusils et des pétards.

Ces fêtes commémoratives dans lesquelles les Mores jouent invariablement le rôle des vaincus, sont un témoignage de la vieille haine que leur porte depuis des siècles le peuple espagnol, haine qui s'est manifestée d'une manière si frappante dans la récente guerre du Maroc ; elles n'ont pas lieu dans les provinces méridionales seulement : nous les avons vues reproduites à Madrid, avec quelques variantes, dans le cirque destiné aux combats de taureaux. Outre l'intérêt d'un souvenir historique, elles offrent un des côtés les plus curieux des mœurs populaires de la vieille Espagne, et jamais un étranger ne trouvera une meilleure occasion d'étudier les costumes de gala des habitants des campagnes, qui ne manquent pas de se rendre en foule à la grande fête nationale.



Paysan d'Alcoy.

Pendant ces quatre grands jours de liesse, il fut consommé à Alcoy une incommensurable quantité de *Turrones*, espèce de nougat au miel et aux amandes très-renommé dans le pays, et les vendeurs d'*orchata de chufas* durent faire des affaires très-considérables; car telles sont les principales consommations des fêtes populaires du midi de l'Espagne. Quant au vin et aux liqueurs fortes, éléments indispensables de toute kermesse flamande et des réjouissances publiques de bien d'autres pays, ils ne jouent qu'un rôle très-secondaire dans les fêtes espagnoles, où il est excessivement rare de rencontrer un ivrogne : un *borracho* serait montré au doigt, et presque déshonoré dans la terre classique de la sobriété.

Une heure après avoir quitté Alcoy, nous traversâmes la jolie petite ville de Concentayna, dans une situation charmante, et où les souvenirs des Arabes abondent, comme dans toute la contrée; nous y remarquâmes surtout une de ces grandes tours carrées, construction arabe qu'on appelle *el castillo*, et qui fait penser à celles de l'Alhambra. Quelques heures après, nous arrivions à Jativa.

Jativa est une des villes les plus agréables qu'il y ait en Espagne, et une ville arabe par excellence. Saccagée à l'époque de la guerre de succession, elle perdit jusqu'à son nom que Philippe V remplaça par celui de *San Felipe;* mais depuis, son ancien nom a prévalu, et c'est le seul usité aujourd'hui. La ville est adossée à une haute montagne que couronne une longue ligne de vieux murs crénelés, d'un aspect des plus rébarbatifs ; la campagne, d'une admirable fertilité, s'étend à perte de vue, océan de verdure au-dessus duquel les palmiers s'élèvent comme des mâts.

Jativa est la station la plus importante du chemin de fer de Valence, chemin dont la voie unique n'est défendue par aucune espèce de barrière, mais est bordée, sur la plus grande partie du parcours, d'orangers, de mûriers et de grenadiers dont nous pouvions presque atteindre les branches avec la main, en nous penchant à la fenêtre du wagon.

Nous ne tardâmes pas à arriver au Puerto de Almansa, passage étroit entre deux montagnes, et nous quittâmes la province de Valence, pour entrer dans celle d'Albacete. A peine a-t-on franchi le *Puerto*, qu'on s'aperçoit d'un changement subit de climat : l'aloès, le cactus et les autres plantes méridionales disparaissent tout d'un coup pour faire place à la végétation du nord. Nous approchions de la station d'Almanza, où la ligne de Valence vient s'embrancher avec celle de Madrid à Alicante. Quelques centaines de mètres avant d'arriver à cette station, je fis remarquer à mes compagnons de voyage un petit obélisque, qu'on avait quelque peine à distinguer à notre droite, au milieu d'une plaine que domine la voie. C'est Philippe V qui fit élever cet obélisque sur le lieu même où se livra, en 1707, la bataille d'Almanza, qui lui rendit le royaume de Valence. Cette importante bataille offrit cette particularité assez curieuse, que les troupes françaises qui obtinrent une victoire complète, étaient commandées par le duc de Berwick, un Anglais qui s'était fait naturaliser Français, tandis que les troupes anglaises, auxquelles nos soldats enlevèrent cent douze drapeaux, leur artillerie et leurs bagages, étaient commandées par Henri de Ruvigny, un Français protestant qui avait pris du service en Angleterre, après avoir été forcé de quitter son pays à la suite de la révocation de l'édit de Nantes, édit si fatal à la France.



La navaja.

A part les souvenirs historiques, la petite ville d'Almanza n'offre rien de particulièrement remarquable : le vieux château démantelé qui la domine est bâti au sommet d'un énorme cône qu'on est étonné de voir s'élever isolé au milieu d'une vaste plaine : ce château avait autrefois une grande importance, car Almanza était une des clefs du royaume de Valence, qui commence à l'autre versant d'une chaîne de montagnes qu'on aperçoit à l'horizon.

Comme Albacete, le chef-lieu de la province de ce nom, n'est guère, grâce au chemin de fer, à plus de deux heures d'Almanza, nous ne voulûmes pas manquer d'y faire une courte excursion avant de continuer notre voyage vers Alicante et la province de Murcie, et nous profitâmes du train express qui se dirigeait vers Madrid. Le pays que nous traversâmes nous fit bien regretter le beau royaume de Valence, et nous donna un avant-goût des plaines de la Manche et de la Castille : le climat, d'une chaleur brûlante en été, est glacial pendant l'hiver; pas un arbre, pas une fleur, mais en revanche des chardons à profusion; chardons gigantesques, du reste, dont la fleur a bien son mérite au point de vue de l'ornemaniste, et dont les feuilles offrent des découpures superbes, que les artistes du moyen âge ont su mettre à profit, aussi bien en Espagne qu'ailleurs. Doré en fit quelques croquis, et il les a utilisés à merveille dans les premiers plans des gravures de son Don Quichotte.

Les champs de blé succédaient aux champs de blé, et s'étendaient à l'infini; quelquefois un monticule nous apparaissait à l'horizon, couronné d'une rangée de moulins à vent qui nous faisaient tout naturellement penser au héros de la Manche.

Cette monotonie cessa enfin quand nous atteignîmes la station de Chinchilla : on n'aperçoit pas la ville; mais en revanche le château, qui s'élève au sommet d'une roche abrupte, est d'un aspect tout à fait féodal, et nous reporte en plein moyen âge. Une demi-heure après nous étions à Albacete, et le train était à peine arrêté, que nous étions assaillis par des marchands de couteaux.

Albacete est à l'Espagne ce que Châtellerault est à la France, Sheffield à l'Angleterre : les *navajas*, les *cuchillos*, les *puñales* s'y fabriquent par milliers; coutellerie on ne peut plus grossière, et dont l'aspect rappelle un peu celui des ouvrages arabes. La *navaja* est une des *cosas de España :* parmi les gens du peuple, il en est bien peu qui ne portent ce couteau long et effilé, soit dans la poche, soit passé dans la ceinture, ou bien encore attaché au moyen d'une ficelle à la boutonnière de

la veste. Sa forme varie peu : le manche en bois est recouvert d'une plaque de cuivre ornée de quelques gravures rudimentaires, et percé çà et là de quelques trous sous lesquels brille une feuille de paillon. La lame, très-allongée et pointue comme une aiguille, est renflée par le milieu et rappelle assez bien la forme de certains poissons : quelques cannelures, creusées parallèlement dans le sens de la longueur, sont peintes en rouge sang de bœuf.

Les lames d'Albacete, faites d'un fer très-grossier, n'ont aucun rapport avec les fameuses lames de Tolède; mais, en revanche, on y voit les inscriptions les plus pittoresques gravées à l'eau-forte, et accompagnées d'arabesques d'un style à demi oriental. Quelquefois on y lit une devise empruntée aux anciennes armes castillanes, comme celle-ci, qui ne manque pas d'une certaine grandeur :

« No me saques sin razon,
« No me embaines sin honor. »

« Ne me tire pas sans raison, ne me rengaine pas sans honneur. »

Assez souvent l'inscription contient une menace fort peu rassurante pour l'adversaire :

« Si esta vivora te pica,
« No hay remedio en la botica. »

« Si cette vipère te pique, il n'y a pas de remède à la pharmacie. »

C'est sans doute cette devise, employée de préférence à toutes les autres, qui a fait donner à certaines *navajas* le nom de *navajas del santolio*, plaisanterie funèbre qui signifie : couteaux de l'extrême-onction.

D'autres fois la devise n'a qu'une signification purement défensive :

« Soy defensora de mi dueño solo, y viva ! »

Ou bien encore :

« Soy defensa del honor de mi dueño. »

Les *navajas* sont ordinairement pourvues d'un très-long ressort en fer; de nombreux crans, ménagés au talon de la lame, viennent frapper ce ressort quand on ouvre l'instrument, ce qui produit un petit bruit sec à peu près semblable à celui que fait un fusil ou un pistolet qu'on arme, mais beaucoup plus prolongé, puisqu'on compte quelquefois jusqu'à douze et quinze crans sur les grandes *navajas* : il n'est pas rare d'en voir dont la longueur dépasse un mètre; il est vrai que celles-là ne sont que des objets de pure fantaisie, dont on ne fait pas usage : la longueur des *navajas* ordinaires ne dépasse guère une *media vara*, ou quarante-cinq centimètres environ, ce qui est déjà bien honnête pour un couteau. Les Espagnols leur donnent plaisamment le nom de *cortaplumas*, canif, de *mondadientes*, cure-dent, ou d'*alfiler*, qui signifie simplement une épingle.

L'art de manier la navaja a ses principes et ses règles, tout comme l'escrime, et compte des maîtres très-renommés, principalement à Cordoue. Nous eûmes un jour la curiosité de prendre dans cette ville quelques leçons d'un professeur, d'un *diestro;* il nous démontra son art au moyen d'un simple jonc, qui remplaçait pour nous le fleuret démoucheté. Le principal coup, le coup classique, consiste à faire sur la figure de l'adversaire une ou deux balafres avant de lui porter un coup d'estoc de bas en haut : de cette manière, si on manque son ennemi, on a du moins la consolation de lui peindre un chebek, *pintar un javeque*, expression qui vient sans doute de ce que la cicatrice est longue et effilée comme la voilure de ce bâtiment méditerranéen. Il n'est pas rare de voir de ces balafres sur la figure des *charranes* ou *barateros*, gens de la classe la plus infime. Quand nous arriverons à l'Andalousie, nous aurons l'occasion de revenir sur ce sujet avec plus de détails.

On tire donc en Espagne la *navaja*, comme chez nous on tire l'épée, et ces duels sont souvent des plus terribles : il arrive parfois que deux *barateros* se défient, s'enferment dans une cour étroite, et, n'ayant d'autre défense que la veste placée sur le bras gauche, se portent des coups jusqu'à ce que l'un des deux reste sur le terrain.

Le *puñal* espagnol ressemble beaucoup au poignard corse : quelquefois la lame est percée à jour et munie de petits crans, aimable précaution qui a pour but de déchirer la plaie et de rendre la blessure plus dangereuse.

Ici se présente une bien grave question : les Espagnoles portent-elles, suivant l'antique réputation qu'on leur a faite, le poignard à la jarretière? On parlait bien autrefois de *manolas* armées de la sorte, et on les appelait même *las del cuchillo en la liga*, littéralement : celles au couteau dans la jarretière. Je possède un petit poignard fort mignon, un *puñalico*, qui porte pour devise :

« Sirvo a una dama. »

seulement l'inscription n'est pas assez explicite pour nous apprendre si le poignard *servait à une dame* pour cet usage si intéressant.... Espérons-le cependant, pour l'amour de la couleur locale !

D'Albacete à Alicante. — Le marquis de Villena. — Alicante. — Une noce à la *posada*. — Elche et sa forêt de palmiers. — Les dattes et les palmes.

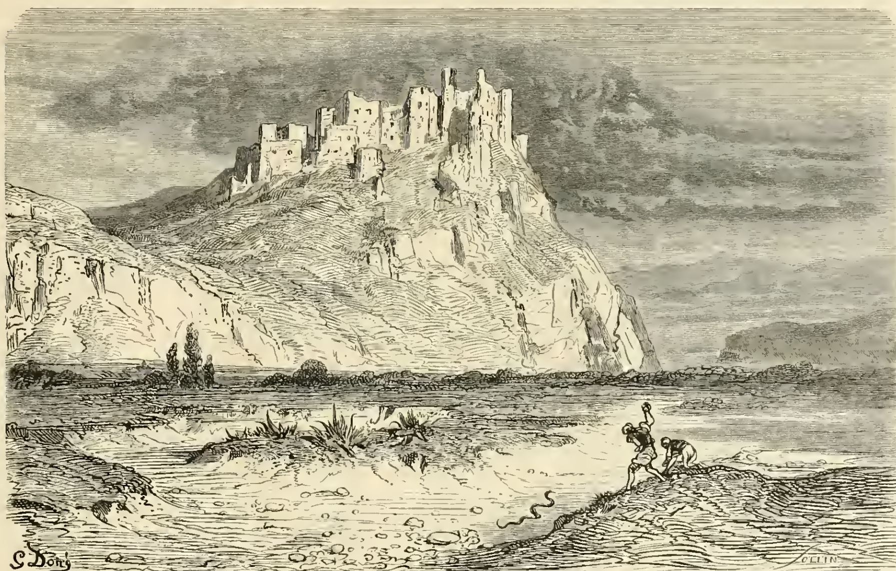
Après avoir fait à Albacete une ample provision de *puñales*, de *navajas* et de *cuchillos*, en ayant soin de choisir ces armes de la forme la plus féroce, et ornées des inscriptions les plus pittoresques, il ne nous restait plus rien à voir dans le Châtellerault de l'Espagne; aussi, nous empressâmes-nous de regagner la station pour prendre le train express venant de Madrid, et nous rendre à Alicante. Nous avons conservé le souvenir d'Albacete comme de l'un des plus affreux cloaques où il soit possible de s'embourber : à vrai dire, ce ne sont pas des rues, mais plutôt des rivières de boue liquide, pendant la saison pluvieuse : à l'époque des chaleurs et de la sécheresse, la boue est remplacée par une poussière blanche et épaisse.

Quoi qu'il en soit, boue ou poussière, les roues des voitures en ont jusqu'au moyeu, en sorte qu'on se trouve exposé à ces deux alternatives également désagréables : d'être noyé l'hiver ou asphyxié l'été.

Nous avons remarqué qu'il en est de même de la plupart des petites villes d'Espagne : les routes qui les traversent sont dans l'état le plus pitoyable, tandis qu'au dehors elles sont passablement entretenues. Ce fait s'explique facilement : l'entretien des routes est à la charge de l'État, tandis que celui des tronçons qui traversent les villes regarde la municipalité; et les *ayuntamientos* n'ont pas l'habitude de faire des folies pour cette partie de leur budget.

Le train venait de quitter Albacete : nous saluâmes de nouveau, au passage, le château mauresque de Chinchilla, la pyramide élevée au milieu du champ de bataille d'Almanza, et nous ne tardâmes pas à dépasser la *venta de la Encina* (l'auberge du Chêne vert), où se bifurquent les deux lignes, laissant sur notre gauche l'embranchement qui se dirige vers Valence.

Après avoir passé la station de Caudete, éloignée d'une lieue de la petite ville de ce nom, nous nous arrêtâmes à celle de Villena. Villena fut le berceau d'une célèbre famille espagnole qui joua un très-grand rôle au quinzième siècle, et dont le souvenir est très-populaire dans le pays. Le premier marquis de Villena laissa de nombreuses poésies, dont il n'est resté que fort peu de chose : de son vivant, il passait pour être quelque peu sorcier et magicien; aussi après sa mort, le roi de Castille fit brûler par un moine dominicain deux chariots



Ruines du château de Chinchilla.

pleins de livres, dont une partie était composée par lui, et qu'on regardait comme des ouvrages traitant de magie.

C'est à l'histoire de don Enrique de Villena que se rattache celle du fameux *trovador* Juan Macias, gentilhomme de sa suite, dont les aventures ont été si souvent chantées par les poëtes espagnols. Juan Macias s'était épris d'une jeune fille de la maison du grand maître de Calatrava, et avait obtenu d'elle la promesse de sa main. Pendant une absence que fit le fiancé, le marquis donna la jeune fille en mariage à un autre gentilhomme. Quand Macias fut de retour, il apprit avec désespoir la trahison de sa fiancée; cependant celle-ci, qui avait été contrainte, ne tarda pas à se justifier. Le mari irrité se plaignit à don Enrique de Villena, qui ordonna que Macias fût enfermé dans le château d'Arjoncilla, non loin de Jaën; néanmoins sa captivité ne le mit pas à l'abri de la jalousie de son rival qui, un jour, l'ayant entendu chanter quelques strophes à la louange de sa dame, le perça de sa lance à travers les barreaux de la prison.

Le *romancero* espagnol est rempli d'aventures de ce genre : celles de Juan Macias ont inspiré Lope de Vega, qui y a puisé le sujet d'une de ses innombrables pièces intitulée : *Porfiar hasta morir*, c'est-à-dire : Persister jusqu'à la mort; depuis, la même histoire a servi de thème à un autre drame : *El Español mas amante, y desgraciado Macias.*

La petite ville de Villena, aux rues étroites et tortueuses, conserve encore quelques vieilles maisons dont l'aspect est bien en harmonie avec ces légendes du moyen âge; son château, qui a joué un certain rôle pendant la guerre de succession et pendant celle de l'indé-

pendance, dresse fièrement ses ruines comme ferait un vieux mendiant drapé dans ses haillons.

Sax est le nom de la station suivante, et c'est la dernière ville de la province d'Albacete; la voie fait de nombreux détours et traverse plusieurs *barrancos* ou ravins escarpés. A la sortie d'un assez long tunnel, nous débouchâmes sur la jolie vallée d'Elda, qui s'étendait à notre gauche, et nous atteignîmes Monovar, puis bientôt après Novelda, deux petites villes inondées de soleil et situées au milieu d'un pays très-accidenté.

C'est non loin de là qu'est le fameux *Pantano de Tibi*, grand réservoir servant à réunir les eaux entre deux montagnes ; le mur gigantesque qui les retient a plus de soixante pieds d'épaisseur, et cent cinquante au moins d'élévation. Ce merveilleux travail, qu'on croirait l'œuvre des Romains, date de la fin du seizième siècle et permet d'arroser la contrée dans les temps de sécheresse.

La végétation du royaume de Murcie, qui est presque tropicale, nous dédommagea de la monotonie des plaines d'Albacete, où nous n'apercevions que des champs de blé s'étendant à l'infini, des chardons, superbes il est vrai, mais un peu trop nombreux, et des rangées de moulins à vent agitant leurs grandes ailes à l'horizon. Les figuiers et les amandiers atteignaient des proportions monstrueuses, et les vignes, au feuillage rougi par un soleil digne de l'Afrique, étaient chargées d'énormes grappes vermeilles comme l'ambre; bientôt le train s'arrêta : nous étions à Alicante.

Alicante n'est autre chose qu'une ville de commerce, ce qui ne l'empêche pas d'avoir, comme presque toutes les villes d'Espagne, la prétention de remonter aux temps les plus fabuleux : doit-on la regarder comme l'ancienne Alona, ou bien est-elle bâtie sur l'emplacement de la colonie romaine de Lucentum? La question a été débattue dans un très-savant ouvrage du comte de Lumiares y Valcarcel, qui n'est pas partisan de Lucentum; un fait certain, c'est que l'Alicante que nous vîmes est une ville tout à fait moderne : une promenade très-consciencieuse ne nous fit pas découvrir le moindre fragment de constructions antiques, aucun monument arabe, et pas même un édifice du moyen âge ou de la Renaissance.


Croquis fait à Albacete.

C'est avec aussi peu de succès que nous cherchâmes à découvrir les minarets chantés par Victor Hugo dans une de ses plus charmantes orientales :

Alicante aux clochers mêle les minarets.

Notre grand poëte a peint, dans cette orientale si connue, les villes d'Espagne les plus célèbres en quelques vers aussi pleins de charme que de couleur et de vérité ; cependant il faut reconnaître qu'il a été moins heureux pour Alicante que pour les autres villes et que sa description laisse un peu à désirer sous le rapport de l'exactitude; car il serait tout à fait impossible, avec la meilleure volonté du monde et avec le plus grand amour de la poésie, d'y trouver le moindre clocher ou le plus mince minaret. L'hôtel de ville, qu'on appelle la *casa municipal*, est un bâtiment assez imposant, d'une architecture correcte, mais qui n'a rien d'oriental, malgré ses quatre grandes tours carrées. Au milieu de la façade, sont sculptées




Une rue d'Albacete.

les armes de la ville : *un castillo sobre aguas*, un château au-dessus des vagues; c'étaient aussi, au moyen âge, les armes de la ville de Valence.

La cathédrale est du dix-septième siècle, dans le style des jésuites; l'intérieur est fort riche et garni de tableaux, comme la plupart des églises espagnoles : un de ces tableaux nous frappa, plutôt par le sujet représenté que par l'exécution, qui n'a rien de merveilleux : c'est le martyre de sainte Agathe. Cette sainte n'est pas moins vénérée en Espagne que dans les provinces méridionales de l'Italie : la noble vierge palermitaine ayant obstinément refusé de sacrifier aux faux dieux, le gouverneur de la Sicile ordonna au bourreau de lui couper les seins, supplice qu'elle supporta avec un courage inébranlable. Le martyre de sainte Agathe, qu'il n'est pas rare de voir représenté dans les églises de la Péninsule, est traité avec ce réalisme qui plaît tant aux peintres de l'école espagnole : les deux plaies béantes forment, sur la poitrine de la sainte, comme deux larges plaques rouges, d'où le sang jaillit à longs flots.

Pour avoir une vue d'ensemble d'Alicante, nous nous rendîmes à l'extrémité de l'un des deux môles qui forment le port; de là, on découvre parfaitement le panorama de la ville : à droite, au sommet d'un rocher de couleur sombre, s'élève le château, en partie démoli par le chevalier d'Asfeld, qui commandait les troupes de Philippe V pendant la guerre de succession; ces ruines se découpent très-nettement sur un ciel toujours serein; puis la *casa municipal*, dont les tours carrées s'élèvent au-dessus des toits en terrasse des maisons blanchies à la chaux; et la cathédrale, la *colegiata*, avec son dôme surmonté d'une lanterne. A droite, au sommet d'un monticule opposé au château, brille au loin, comme un point blanc, l'ermitage de San-Blas; quelques palmiers, qui s'élèvent çà et là au-dessus des maisons, témoignent de la douceur de la température. Le climat d'Alicante passe pour un des plus secs et des plus tempérés de l'Europe : les hivers y sont inconnus, et on assure que le thermomètre n'y est jamais descendu à zéro.

On nous avait conseillé d'aller visiter la collection de médailles du marquis de Algorfa et sa galerie de tableaux, qui renferme neuf cents à mille toiles; ces peintures sont toutes originales, ou peu s'en faut. C'est du moins ce que prétend un auteur du pays, qui affirme qu'on y compte à peine une cinquantaine de copies; encore ces copies sont-elles l'ouvrage d'élèves des meilleurs peintres. Malheureusement pour nous, le marquis était à la campagne, ce qui nous priva du plaisir d'admirer une aussi rare réunion de chefs-d'œuvre.

En somme, les titres les plus solides d'Alicante nous parurent être ses fameux vins d'abord, et ses *turrones de almendras*, excellents nougats aux amandes, qui peuvent rivaliser avec les *peladillas* ou dragées d'Alcoy. Ces produits gastronomiques méritent bien d'être cités en passant, dans un pays qui n'a jamais passé pour être la terre classique de la gourmandise.

Nous étions descendus à la *posada de la Balseta*, où nous comptions prendre la diligence pour Elche; d'abord nous voulions savoir ce que c'était qu'une *posada*, puis nous étions bien certains de ne rencontrer là ni certaines Anglaises aux voiles verts, ni quelques-unes de nos compatriotes coiffées de ces ridicules contrefaçons du sombrero andalous, que le convoi avait amenées en même temps que nous à Alicante; nous les laissâmes, sans envier leur sort, se diriger vers la *fonda del Vapor*, hôtel soi-disant à la française, dont la médiocre hospitalité ne nous était déjà que trop connue.

La posada de la Balseta est un grand caravansérail bâti sur le bord de la mer; les chambres sont au premier et donnent sur une galerie couverte qui règne autour de la cour ou *patio* : bien nous prit d'être descendus à cette posada, car une surprise des plus agréables nous y attendait : vers le soir, fatigués de notre longue promenade, nous avions transporté nos chaises sur la galerie, et nous y savourions avec délices la fraîcheur apportée par la brise de mer, quand le fron fron d'une guitare et le bruit sec des castagnettes vint frapper nos oreilles. C'était une noce qui faisait tout ce tapage : nous étant approchés fort discrètement, on nous invita de la façon la plus cordiale à entrer dans une vaste salle, où dansaient douze ou quinze couples endimanchés pour la circonstance de la façon la plus pittoresque. L'orchestre se composait tout simplement d'un violon et d'une guitare, et les deux instrumentistes étaient aveugles, cela va sans dire, car les *guitarreros* qu'on loue pour les fêtes, comme chez nous les ménétriers, sont presque invariablement des *ciegos*. Au bout d'un quart d'heure, nous fûmes amis avec toute la noce; j'eus l'idée de prier un des *ciegos* de me prêter son *violin*, et je le passai à Doré, qui se mit à jour le *vito sevillano*, cet air de danse si populaire, au grand étonnement et aux applaudissements de toute l'assistance; mais ce fut bien autre chose lorsque, surexcité par le cliquetis des castagnettes, il commença à faire des variations et de véritables tours de force sur la quatrième corde, car Doré est tout simplement un virtuose de première force sur le violon, de même qu'il est le Paganini du crayon. Entraîné par la force de l'exemple, je ne pus m'empêcher de saisir moi-même la guitare de l'autre *ciego*, et j'accompagnai le violon avec quelques accords plaqués de tonique et de dominante, tantôt *rasgueando*, c'est-à-dire frappant les six cordes du revers de la main; tantôt *golpeando*, ou marquant la mesure au moyen d'un coup sec appliqué avec le pouce sur le ventre de l'instrument.

La mariée, qui s'appelait Conchita, était une ravissante brune au teint ambré, aux grands yeux noirs avec une légère teinte de mélancolie; elle résumait toutes les finesses qui distinguent le type espagnol; nous ne pouvions nous lasser d'admirer ses pieds et ses mains d'enfant, d'une petitesse invraisemblable. Conchita vint très-gracieusement nous remercier de notre concours, et comme nous voulions nous retirer, elle nous invita à rester encore et à nous considérer comme étant de la famille; et en effet, ces braves gens nous avaient accueillis avec une cordialité si simple et si vraie, que nous retrouvâmes quelques instants, à plus de quatre cents

lieues de notre pays, tout le charme et le laisser aller de la vie de famille.

Nous continuâmes donc pendant plus d'une heure notre office de musiciens improvisés, à la grande satisfaction des deux *ciegos*, qui ne demandaient pas mieux que de se reposer pendant que nous nous chargions de leur besogne; après quoi, nous mîmes le comble à nos succès en envoyant chercher des *dulces* à la *confiteria;* car les Espagnoles sont extrêmement friandes de toutes sortes de sucreries.

Le lendemain, Doré fut mis en réquisition pour faire le portrait de la belle Conchita; la demande lui fut faite avec tant d'instances qu'il ne put s'y refuser: il le réussit à merveille, et la feuille détachée de son album, circulant de main en main, excita de si grands transports d'admiration parmi les *muchachas* de la posada, que chacune vint aussi lui demander son portrait; bientôt la maîtresse de la maison vint à son tour demander celui de sa niña, une ravissante petite fille de huit à dix ans.

Cependant, comme la clientèle menaçait de prendre des proportions inquiétantes, nous ne voulûmes pas prolonger notre séjour à Alicante, et nous allâmes retenir nos places pour Elche, si célèbre par sa forêt de palmiers, qui n'est qu'à cinq ou six lieues d'Alicante. Le *posadero* de la Balseta était, en même temps qu'aubergiste, propriétaire de la diligence; comme nous lui faisions l'observation que le prix du transport nous paraissait quelque peu exagéré, il nous répondit naïvement qu'il ne faisait pas déjà de si bonnes affaires; ainsi, nous dit-il, j'ai fait, il y a quelques jours, une perte de plus de trois mille réaux, le *coche* s'étant brisé en mille morceaux à cause du mauvais état de la route. Les doléances



Alicante.

du posadero n'étaient que médiocrement rassurantes pour nous; cependant nous grimpâmes dans le coupé, et bientôt nous sortions d'Alicante par la *puerta de Elche;* après avoir suivi quelque temps le bord de la mer, nous entrâmes dans une vaste plaine de sable, aride et brûlante, où ne croissaient que des joncs et quelques aloès. Au bout d'une heure de cahots, nous entendîmes tout à coup de grands cris sortir de l'intérieur; nous ne savions ce qui était arrivé: étant descendus, nous apprîmes que c'était tout simplement une des banquettes qui, les cahots aidant, s'était brisée sous le poids des voyageurs; les malheureux avaient ainsi été secoués pêle-mêle pendant une centaine de pas: la banquette replacée tant bien que mal, nous reprîmes notre route; mais bientôt une nouvelle secousse plus violente démonta une des portières, qui alla tomber sur le sable, suivie d'un des voyageurs; heureusement la chute fut amortie par une épaisse couche de poussière, et il en fut quitte pour se relever, poudré à blanc des pieds à la tête. Le *mayoral* descendit à son tour, et essaya, à l'aide de bâtons et de ficelles, une réparation provisoire de son véhicule, tout en accompagnant cette opération des plus épouvantables jurons du vocabulaire espagnol. Les mêmes incidents, auxquels du reste nous commencions à être habitués, se reproduisirent encore plusieurs fois avec quelques variantes; mais comme à quelque chose malheur est bon, nous dûmes à tous ces retards de faire notre entrée à Elche par un merveilleux coucher de soleil.

*No hay mas que un Elche en España*, dit un proverbe bien connu: — Il n'y a qu'un Elche en Espagne; on pourrait ajouter qu'il n'y en a pas un second en Europe. Bien que l'antique Illice fût autrefois une des plus im-

portantes colonies romaines de la Péninsule, son plus grand titre de gloire, c'est le palmier : il est vrai qu'on voit souvent dans presque toutes les parties de l'Andalousie, dans le sud de l'Italie et en Sicile, de ces magnifiques arbres du désert; ils atteignent quelquefois d'assez grandes dimensions; mais ils sont toujours isolés, ou du moins en groupes peu nombreux, tandis qu'autour d'Elche ils forment une vaste ceinture qui entoure la ville comme une véritable forêt : on se croirait transporté tout d'un coup, par la baguette d'un enchanteur, dans quelque ville de l'intérieur de l'Afrique, ou bien encore dans un de ces sites où l'imagination se plaît à placer les scènes grandioses de la Bible (voy. t. VIII, p. 367).

Quand nous approchâmes de la ville, une échappée entre les palmiers nous laissa apercevoir une longue ligne de murs crénelés, surmontés de coupoles que doraient les derniers rayons du soleil, et qui dessinaient leur silhouette orientale sur un ciel aussi rouge qu'une fournaise ardente. L'illusion eût été tout à fait complète, si, au lieu de paysans murciens, drapés dans leur mante de



Facteurs du port d'Alicante.

laine aux mille rayures éclatantes, nous eussions vu passer quelqu'une de ces caravanes que Marilhat aimait à peindre, ou quelque Rebecca au costume biblique, portant sur l'épaule l'amphore traditionnelle.

En pénétrant dans l'intérieur d'Elche, nous aurions pu continuer à nous croire dans une ville d'Orient : les rues sont étroites, les maisons, blanchies à la chaux, ont des toits plats formant terrasse, et ne reçoivent le jour que par d'étroites fenêtres, auxquelles sont suspendues des *esteras* ou nattes en jonc de différentes couleurs, qui se fabriquent dans le pays; bientôt nous traversâmes un superbe pont construit à une très-grande hauteur au-dessus d'un profond ravin complétement à sec, qu'on nous assura être une rivière, et même une rivière qui déborde parfois l'hiver, puis notre véhicule s'arrêta à la *posada*, qui est une des plus propres que nous ayons rencontrées en Espagne.

Dès le lendemain matin, notre première visite fut pour la cathédrale, qu'on appelle Santa-Maria, et nous montâmes au sommet du campanile, d'où la vue s'étend sur toute la ville et sur les environs à une grande distance : ce n'est qu'ainsi qu'on peut se rendre bien compte

de l'étendue de la forêt de palmiers qui entoure Elche: à notre gauche, par-dessus les cimes des palmiers, s'étendait la plaine qui sépare Elche d'Alicante, avec la mer pour horizon daus le lointain; à droite la verte *huerta* d'Orihuela, au-dessus de laquelle s'élèvent les premières montagnes du royaume de Murcie. Excepté la vue splendide dont on jouit du haut de la tour, la cathédrale d'Elche n'offre rien de particulièrement remarquable; la nef, bien qu'assez vaste, est insuffisante pour contenir la foule qui s'y porte tous les ans, le 15 août, jour de l'Assomption: c'est la grande fête du pays, et on la célèbre avec une pompe extraordinaire: ce qui émerveille surtout les habitants des campagnes voisines, c'est qu'on y représente au naturel, avec des personnages vivants,




Croquis fait à Alicante.

la mort et la translation au ciel de la sainte Vierge, cérémonie qui a lieu au moyen d'une forte corde mue par un treuil, et qui enlève au ciel cinq personnages à la fois. Comme il faut aux Espagnols, à ceux du midi en particulier, des représentations exactes et palpables, le ciel est figuré par une vaste toile peinte en bleu, tendue circulairement autour de sa coupole. Nous remarquâmes en sortant de la cathédrale un des portails qu'on appelle *puerta Fauquet:* comment se fait-il qu'un de nos compatriotes ait donné son nom à une partie d'une église si éloignée de notre pays? Nous avons cherché à le savoir, mais personne n'a pu nous l'apprendre.

Nous voulûmes, avant la chaleur du jour, faire une promenade à travers les *palmares*, et il nous fut facile

d'y observer à notre aise toutes les variétés de palmiers, depuis ceux qui sont âgés de cent ans et au delà, jusqu'à ceux qu'on venait de planter. On les place ordinairement à une distance de deux mètres l'un de l'autre, et de préférence dans les terres fortes, où ils prospèrent beaucoup mieux que dans les terrains sablonneux; on les arrose avec de l'eau saumâtre, amenée au pied de chaque arbre par des rigoles d'irrigation, et le sol, ainsi fertilisé, sert également pour la culture des légumes et des céréales, qu'on sème dans l'intervalle des arbres, et qui croissent parfaitement à l'ombre, comme dans les provinces napolitaines le blé croît à l'ombre de la vigne et des ormeaux.

On distingue deux sortes de palmiers : les mâles et les femelles : les fleurs des premiers, qui sont blanches, s'ouvrent au mois de mai, et il s'échappe une poussière jaunâtre, le pollen, qui va féconder les femelles ; celles-ci se chargent de fruits qui pendent gracieusement en régimes au-dessous des palmes, et qui, dès le mois de juin, prennent une belle teinte d'un jaune d'or; ces régimes, *tamaras*, qui pèsent plusieurs kilogrammes, forment pour chaque palmier un poids moyen de quatre *arrobas*, près de cinquante kilogrammes. Or, comme chaque *arroba* de dattes se vend ordinairement une dizaine de réaux, on peut estimer le produit annuel d'un arbre à quarante réaux, c'est-à-dire onze francs environ, et cela pour les fruits seulement, car nous verrons tout à l'heure comment on utilise les palmes. Le nombre des palmiers des environs d'Elche qui produisent des dattes est évalué à trente-cinq mille environ, et les statistiques locales portent leur produit annuel à la somme de quatorze cent mille réaux, plus de trois cent soixante mille francs.

Nous voulûmes goûter des dattes d'Elche, qui nous parurent assez bonnes, quoique inférieures à celles d'Afrique; ce qui est certain, c'est qu'elles sont fort nourrissantes, car bien que nous en eussions mangé fort modérément, il nous fut tout à fait impossible de déjeuner ce jour-là. Outre les dattes, les palmes sont encore un produit assez important: on utilise celles des femelles qui ne produisent pas de fruits et celles des mâles : ces palmes sont expédiées dans toutes les parties de l'Espagne, où elles servent pour la cérémonie du *Domingo de Ramos:* on les façonne avec un art tout particulier; on les roule, on les frise, on les contourne de manière à former des volutes, des festons et toutes sortes de dessins variés de la plus grande élégance, et elles servent à orner les balcons des maisons : suivant une croyance populaire, ces palmes ont la vertu de préserver du feu du ciel, aussi est-il peu de maisons qui n'aient leur palme tutélaire. Du reste, l'Espagne ne consomme pas à elle seule les palmes d'Elche : on les envoie pour le dimanche des Rameaux jusqu'à Rome, où elles font concurrence à celles de Bordighera, de San-Remo et autres endroits de la côte ligurienne.

Tous les ans, peu de temps avant les fêtes de Pâques, quelques habitants d'Elche, plus entreprenants que leurs compatriotes, se dirigent vers le port d'Alicante, après s'être munis d'un chargement considérable de palmes qu'ils ont tressées et ornées pendant la saison d'hiver. D'Alicante ils s'embarquent pour Marseille, et à peine débarqués dans le grand port de la Méditerranée, leur premier soin est de chercher à louer pour une quinzaine de jours quelque magasin vacant, ou un emplacement libre dans une de ces nombreuses et splendides constructions qui s'élèvent chaque jour comme par enchantement, et qui ne tarderont pas à faire de Marseille la seconde ville de France. Une fois que nos habitants d'Elche ont trouvé une place convenable dans un quartier fréquenté, ils s'empressent d'étaler aux yeux des promeneurs leur marchandise d'un nouveau genre, qu'ils savent disposer avec un art et un goût tout particuliers.

La dernière fois que nous nous arrêtâmes à Marseille, nos regards furent attirés par une de ces boutiques improvisées, qui était garnie d'une infinité de palmes de toutes formes et de toutes dimensions : quelques-unes, dont la hauteur arrivait jusqu'à plusieurs mètres, se faisaient remarquer par un luxe d'ornementation vraiment extraordinaire : des nattes habilement tressées, des nœuds aux combinaisons les plus ingénieuses, alternaient avec des feuilles de clinquant aux couleurs variées et éclatantes, et formaient toutes sortes de dessins fantastiques et imprévus.

Le costume du vendeur de palmes ne contribuait pas moins que sa marchandise à attirer les regards de la foule : c'était, à quelques petits détails près, celui que portent les paysans du royaume de Valence; il en est de même du langage, car le dialecte valencien, qu'on parle encore dans la province d'Alicante, est généralement employé jusqu'à Murcie. Notre marchand de palmes était un type superbe de la race espagnole du sud : sa tête brune et expressive, encadrée d'épais favoris noirs, était coiffée d'un foulard de soie rouge et jaune posé en turban; une veste de velours bleu, garnie de nombreux boutons de filigrane d'argent, laissait voir la *faja*, large ceinture de soie aux rayures éclatantes, qui serrait la taille, rendue svelte encore par l'ampleur des *zaragüelles*, vastes caleçons de toile blanche tombant jusqu'aux genoux, comme la jupe des Palicares albanais. Des *alpargatas* de chanvre finement tressé lui servaient de chaussure, et se fixaient à la jambe au moyen de larges rubans noirs qui venaient se croiser sur des bas d'un bleu foncé.

Nous ne manquâmes pas d'engager la conversation avec l'habitant d'Elche, et de lui demander s'il était content de ses affaires; il nous répondit qu'elles allaient à merveille, et voulut savoir si Paris était beaucoup plus grand que Marseille ; sur quoi nous lui répondîmes que, si ses palmes pascales devenaient à la mode dans la capitale de la France, elle absorberait probablement toutes celles que produit Elche. Nous terminâmes en lui donnant des détails sur son pays que nous venions de voir tout récemment, et il fut ravi quand nous lui parlâmes de l'église Santa-Maria, des palmares, etc. Mais sa joie fut au comble en entendant la fameuse phrase proverbiale: *No hay mas que un Elche en España:* il n'y a qu'un Elche en Espagne

Les arbres dont on doit couper les palmes sont l'objet de soins tout particuliers et donnent lieu à des opérations assez curieuses : il est nécessaire, pour conserver aux palmes toute leur blancheur, de les préserver du contact de l'air et de la lumière : pour cela, on les relève en l'air, de manière à en former une espèce de cône, et et on les attache ensemble pour les maintenir dans cette position. Cette opération, qui leur donne l'apparence peu gracieuse de laitues gigantesques, nous parut un véritable crime de lèse-majesté contre un arbre aussi noble que le palmier; mais comme chaque palme se vend environ un réal, les paysans ne se soucient que du côté utilitaire et le préfèrent infiniment au côté pittoresque. Ils grimpent jusqu'au sommet des palmiers avec une merveilleuse agilité : pour se garantir de chutes qui pourraient être fort dangereuses, ils se servent d'une corde



Paysans des environs d'Alicante.

qui entoure à la fois leur corps et la tige de l'arbre, et forme ainsi une espèce d'anneau mobile; puis ils s'élèvent rapidement en appuyant alternativement leurs pieds nus sur les aspérités du tronc, et en soulevant, à mesure qu'ils montent, l'anneau de corde destiné à les retenir dans le cas où le pied viendrait à leur manquer. Arrivés au faîte, ils commencent à former un faisceau de toutes les palmes, et à les assujettir au moyen de cordes qu'ils serrent davantage à mesure qu'ils approchent de l'extrémité supérieure : ils se servent, pour cette périlleuse opération, de légères échelles à dix ou douze échelons, qu'ils appuient sur le sommet de la tige. Nous étions vraiment effrayés de les voir dans cette position, où cependant ils savent se maintenir avec une extrême habileté, malgré les mouvements du faisceau de palmes que le vent faisait balancer dans tous les sens.

C'est depuis le mois d'avril jusqu'au mois de juin que les paysans font cette ascension digne de rendre jaloux

les acrobates les plus hardis; elle leur sert également à mettre les régimes de dattes, encore tendres, à l'abri du vent; pour cela, ils les assujettissent au moyen de cordes de sparterie qui les fixent à l'arbre : ces opérations terminées, ils redescendent avec la même agilité, en se servant toujours de l'anneau de corde passé entre leur ceinture et le tronc du palmier. Une remarque que nous avons faite, c'est que ceux qui atteignent la plus grande hauteur sont en général les plus minces, nous en avons vu plusieurs qui avaient à peine quelques mètres de haut, et dont la circonférence dépassait six pieds. Il est rare que les plus hauts palmiers dépassent une soixantaine de



La ligature des palmiers.

pieds ; l'auteur du *Voyage de Figaro* assure en avoir vu de cent vingt pieds de haut : on peut affirmer qu'il a vu double.

Nous nous étions pris pour les palmiers d'une telle passion que nous prolongeâmes notre séjour à Elche; il est cependant peu de villes où la vie soit plus calme et plus monotone; néanmoins, ce ne fut pas sans regrets et sans jeter un regard d'adieu sur les *palmares* que nous montâmes dans la *tartana* peu suspendue que nous avions frétée pour nous rendre à Orihuela.

Ch. Davillier.

(*La suite à la prochaine livraison.*)




Le déjeuner de la bohémienne.

# VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET CH. DAVILLIER[1].

## D'ORIHUELA A GRENADE.

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. CH. DAVILLIER.

Orihuela et sa huerta. — Murcie. — La fête du *Corpus Domini.* — La *Cruz de Caravaca.* — Carthagène.

La *huerta*, qui s'étend entre Elche et Orihuela, nous offrit, presque sans interruption, l'aspect d'un verger merveilleusement fertile; la végétation y est peut-être plus tropicale, plus vigoureuse encore que dans les *huertas* du royaume de Valence : les grenadiers, les orangers, les figuiers y atteignent des dimensions colossales; les tournesols, dont les gens du peuple mangent la graine, penchent leurs tiges sous le poids de leur énorme disque noir et jaune; les roseaux ressemblent presque à des bambous, les *adelfas* ou rosiers roses, qui croissent le long des ruisseaux, sont des arbres véritables, et les aloès qui bordent la route se dressent comme des yataghans gigantesques.

D'innombrables canaux d'irrigation entretiennent, dans ce paradis terrestre, une humidité continuelle, et le soleil fait le reste; aussi les habitants ne craignent-ils pas ces années de sécheresse, si fatales à d'autres contrées de l'Espagne : *Llueva o no llueva, hay trigo en Orihuela :* « Qu'il pleuve ou qu'il ne pleuve pas, il y a du blé à Orihuela : » tel est le dicton populaire, qui peint bien la fertilité du pays.

Les paysans qui cultivent la *huerta* d'Orihuela ressemblent beaucoup plus à des Africains qu'à des Européens : à les voir travailler par le soleil le plus ardent, les bras et les jambes nus, n'ayant pour vêtement qu'une chemise et leurs *zaragüelles*, larges caleçons de toile blanche, et pour coiffure qu'un mouchoir roulé autour de la tête, on les prendrait volontiers pour des Khabyles ou pour des fellahs égyptiens. Tels sont les segadores ou moissonneurs; ils ne se servent pas de la grande faux au long manche, en usage dans les campagnes des environs de Paris, de cette faux que les peintres mythologiques

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 289, 305, 321, 337; t. VIII, p. 353; t. X, p. 1.

donnent invariablement pour attribut au Temps; une très-petite faucille, au manche très-court, dont la lame, en forme de croissant, est armée de dents fines et acérées, leur suffit pour abattre leurs épaisses moissons. La peau de ces *segadores* reproduit exactement les différentes nuances du bronze, depuis la patine florentine jusqu'à la patine noire : une fois nous remarquâmes parmi eux un véritable nègre, dont la peau ne différait pas d'une manière sensible de celle de ses voisins.

Orihuela, qui a conservé son nom arabe, est une assez grande ville, séparée en deux par *le Segura* (notons en passant que les noms de fleuve sont toujours au masculin en espagnol). Le Segura est le plus grand cours d'eau de la province de Murcie, et malgré les nombreuses saignées qu'on lui fait subir pour les irrigations de la *huerta*, il a le rare privilége de n'être jamais à sec, même pendant les plus fortes chaleurs. Avec ses longues rues, ses nombreuses églises et ses maisons peintes au lait de chaux, la ville a un air de richesse et de propreté qu'on ne retrouve pas partout en Espagne; les hauts palmiers, les énormes orangers qui ornent l'*Alameda* et quelques jardins particuliers, nous parurent d'une physionomie suffisamment orientale, même après notre séjour à Elche: quelques épaisses murailles, du ton le plus roussi, complétaient très-heureusement le tableau. Les Romains, les Goths et les Arabes ont tour à tour édifié et détruit ces vieux murs; on nous en fit remarquer une partie qui était l'enceinte de l'ancienne *Orcelis* des Goths, que le roi Théodemir défendit si ingénieusement contre les Arabes. Ce roi, dit un auteur arabe, ayant perdu la plus grande partie de ses troupes dans un grand combat, s'enferma dans Auriola, et ordonna aux femmes de prendre des habits de soldats; pour compléter le déguisement, elles ramenèrent leurs cheveux sous le menton, de manière à figurer la barbe, et elles garnirent ainsi les tours et les murailles. Abdelazez, le chef des Arabes, voyant la place si bien défendue, accorda à Théodemir une capitulation honorable; mais étonné ensuite de voir si peu d'hommes armés, il lui demanda ce qu'il avait fait de ses troupes. Théodemir lui raconta alors son stratagème, qu'Abdelazez trouva fort ingénieux et admira beaucoup. Deux heures après notre départ d'Orihuela, nous quittions la province d'Alicante pour entrer dans celle de Murcie, qui formait autrefois un des petits royaumes arabes d'Espagne; les environs de Murcie ne sont pas moins verdoyants, moins fertiles que ceux d'Orihuela: les Murciens ont la réputation d'excellents agriculteurs, et savent parfaitement se suffire avec les produits de leur sol, comme en témoignent deux vers que nous lûmes sur un de ces *pliegos* ou images populaires, que nous avions acheté sur la place du marché d'Orihuela, et qui représentait, avec leurs attributs, les habitants des différentes provinces d'Espagne : on voit un *labrador* murcien, armé de sa pioche, et on lit au-dessous :

« Tiene el Murciano en su huerto
De su subsistencia el puerto. »

Un autre dicton populaire, tout en célébrant la fertilité du sol, n'est guère flatteur pour les Murciens : *El cielo y suelo es bueno*, *el entresuelo malo :* c'est-à-dire que le sol et le ciel sont bons, mais que les habitants ne valent rien ; il est certain qu'ils passent pour être vindicatifs et pour avoir conservé quelques traits du caractère arabe. Peut-être y a-t-il là de l'exagération; mais une chose dont il nous fut facile de nous assurer, c'est qu'il n'y a pas de province d'Espagne qui ait conservé, extérieurement du moins et jusque dans les plus petits détails, autant de traces des traditions orientales. Ainsi les harnachements ou *aparejos* des mules ressemblent beaucoup à ceux qu'on voit au Maroc; les *guadamacileros*, ouvriers qui travaillent le cuir, font toutes sortes d'ouvrages brodés en soie, tels que des *cananas* ou cartouchières, où l'on retrouve, avec très-peu de changements, les mêmes procédés et jusqu'aux mêmes dessins que dans ces grandes *adargas vacaries* ou boucliers de cuir à l'usage des Mores de Grenade, et dont on voit encore quelques-uns à l'Armeria real de Madrid. La physionomie même des habitants a quelque chose d'oriental; ce qui s'explique du reste assez facilement. Au commencement du dix-septième siècle, les Moresques étaient encore en très-grand nombre dans la province de Murcie; quand Philippe III ordonna leur expulsion, beaucoup de jeunes filles, ne pouvant se décider à quitter le sol natal, obtinrent la permission de rester dans le pays, à la condition d'épouser des Espagnols de vieille souche, ou *Cristianos viejos*, comme on les appelait.

Le costume des Murciens ne diffère que par certains détails de celui des Valenciens : ce sont les mêmes caleçons de toile blanche, mais beaucoup plus amples encore; le gilet et la veste sont ornés de passementeries et d'agréments brodés sur velours, qui annoncent le voisinage de l'Andalousie ; le dernier genre, chez les paysans, est de porter les jours de fête d'énormes boutons en filigrane d'argent, qui dépassent en grosseur tous ceux qu'on voit ailleurs, et atteignent quelquefois le volume d'une noix. Ces boutons coûtent jusqu'à six ou huit francs chaque, et nous avons vu des paysans qui en avaient jusqu'à quarante. Quant à la coiffure, elle mérite une mention particulière : outre le mouchoir roulé autour de la tête et s'élevant en pointe, on en voit très-souvent une autre, la *montera* ou bonnet de velours noir; cette *montera*, suivant la manière dont on la place, ressemble quelquefois à une espèce de cône qui s'élève entre deux cornes, coiffure bizarre qui ressemble assez au bonnet des Chinois; placée d'une autre façon, elle rappelle très-exactement le bonnet que portait Louis XI, et dont la forme est si connue. Cette mode, qui n'existe que dans la province, vient évidemment du moyen âge. Comme à Valence, on porte sur l'épaule la mante de laine rayée; on en fabrique à Murcie qui ont une certaine réputation. Nous en remarquâmes aussi d'un autre genre : celles-ci sont moins larges, beaucoup plus longues, et leur dessin est formé de carreaux gris, comme les plaids écossais.

Quant aux femmes, dont la beauté nous parut très-digne d'être remarquée, leur costume se rapproche beau-

coup de celui des Andalouses, du moins celui qu'elles portent les jours de fête : la jupe courte à plusieurs volants, tantôt en soie brodée, tantôt en velours bleu ou grenat orné de paillettes d'or ou d'argent, laisse voir une jambe fine et un petit pied cambré, chaussé d'un étroit soulier blanc; les plus élégantes portent des bas de soie couleur de chair, brodés de dessins en zigzag; nous en vîmes également qui portaient les mêmes souliers, mais sans bas. La mantille est la même, à peu de chose près, que celle appelée en Andalousie *mantilla de tira;* elle est en velours noir, à bords découpés en scie, et, posée sur le chignon, va se croiser sur la poitrine; quelquefois aussi elle se pose simplement sur les épaules. Rien n'est plus simple que la coiffure, et rien n'est plus élégant : deux petites nattes rondes, composées de tresses excessivement fines, sont coquettement fixées sur la tempe, comme chez les femmes du *Trastevere;* le chignon est composé de nattes également très-fines, arrangées derrière la tête, et offre exactement la forme d'un 8 placé debout, et dont la partie inférieure serait plus grosse que l'autre. Un petit peigne crânement posé sur le côté, et un œillet rouge, un dahlia ou une fleur de grenadier, complètent cette ravissante coiffure. Il n'est question ici, bien entendu, que des femmes du peuple; les señoras suivent, le plus exactement qu'il leur est possible, les dernières modes de Paris, sauf en ce qui concerne le chapeau, que la plupart remplacent par la mantille nationale : elles trouvent ainsi le moyen de montrer les plus beaux cheveux qu'on puisse voir, et on ne saurait trop les en louer.

Pour avoir une idée de la richesse et de l'élégance des costumes populaires de Murcie, il faut avoir assisté à la Fête-Dieu ou du *Corpus Domini,* comme on l'appelle ici. Nous eûmes l'heureuse chance de jouir de ce charmant spectacle le lendemain de notre arrivée. Dès le matin, les cloches de la cathédrale et des différentes églises sonnèrent à *repique,* c'est-à-dire à coups redoublés, pour annoncer la solennité du jour; les habitants des campagnes arrivaient en foule, vêtus de leurs plus beaux costumes; les maisons se pavoisaient, chacun garnissait ses balcons de ses plus belles tapisseries ou de ses soieries les plus riches; ceux qui ne pouvaient trouver place aux fenêtres commençaient à faire la haie de chaque côté des rues. Bientôt les balcons se garnirent de femmes, et une musique lointaine nous annonça le passage du cortége : en tête venaient les châsses, les saints, les reliques et les madones des différentes églises, portés par les paysans; les vierges étaient en bois peint et de grandeur naturelle; nous en comptâmes environ huit, chacune accompagnée du clergé des paroisses et d'une longue file de paysans, un grand cierge de cire à la main; venaient ensuite le reste du clergé et les autorités civiles, puis différentes musiques; nous remarquâmes une de ces musiques entièrement composée d'ecclésiastiques vêtus d'aubes et de surplis empesés. La marche était fermée par des *maceros* ou massiers en costume du seizième siècle, toque, pourpoint et chausses à crevés en velours rouge, et portant au cou la *golilla* empesée. A mesure que le saint sacrement passait, la foule se mettait à genoux et se prosternait, et les femmes faisaient pleuvoir du haut des balcons une pluie de fleurs.


Paysan d'Orihuela.

Les Espagnols aiment les cérémonies, et pardessus tout, les cérémonies religieuses; les fêtes de ce genre sont chez eux une tradition et un besoin; il suffit d'en avoir vu quelques-unes pour demeurer convaincu que le protestantisme a bien peu de chances de prendre jamais racine dans la Péninsule.

Après avoir assisté aux fêtes de la rue et aux fêtes de l'église, nous suivîmes la foule qui se répandait dans les *Alamedas,* où nous achevâmes d'étudier les costumes variés à l'infini dans leurs détails. Murcie est très-riche en promenades publiques: les arbres d'Afrique et d'Amérique y croissent à côté des arbres d'Europe : nous remarquâmes dans le *Paseo del Carmen* de superbes orangers, qui nous rappelèrent les vers de Victor Hugo :

.... Murcie a ses oranges.

En effet, les oranges de Murcie sont les meilleures qu'il y ait en Espagne, meilleures même que celles

de Valence, surtout les *naranjas de sangre*, qu'on appelle ainsi parce que l'intérieur en est rouge comme du sang.

C'est dans le *Paseo del Carmen* que nous commençâmes à voir un certain nombre de ces gitanos, étrange population assez nombreuse dans la province de Murcie, et que nous devions rencontrer si fréquemment en Andalousie : quelques *gitanas* au teint cuivré, se faisaient remarquer par leurs robes à falbalas, de couleurs très-éclatantes, et par les quolibets qu'elles lançaient aux passants dans leur langage inintelligible.

On nous fit aussi remarquer des paysans d'une physionomie toute particulière, qui étaient venus d'Algezares et de Fortuna, villages très-rapprochés de la ville : ils



Maraîchers de Murcie.

ont un type tellement tranché, qu'il est facile, quand on en a observé quelques-uns, de les reconnaître à première vue ; ils professent pour leurs anciens costumes et pour leurs usages un véritable culte que rien ne saurait affaiblir ; et c'est à un tel point que, bien que nombre d'entre eux exercent le métier de colporteurs dans les villes éloignées, telles que Gibraltar, Cadix, Séville, Malaga, ils ne modifient jamais en rien leur vêtement national ; ils passent pour être très-unis entre eux, et pour se secourir mutuellement en toutes circonstances, surtout les Algezareños qui, assure-t-on, ne forment pour ainsi dire qu'une seule famille.

C'est à une quinzaine de lieues de Murcie que se trouve la petite ville de Caravaca, un des pèlerinages les

plus fréquentés de l'Espagne : une foule immense s'y donne rendez-vous le 3 mai de chaque année pour vénérer la fameuse *cruz de Caravaca*. Nous avons dit que cette croix, qu'on représente à quatre branches comme la croix de Lorraine, sert de palladium à toutes les cabanes de paysans du royaume de Valence : il en est de même dans la province de Murcie : le jour de la fête, on montre aux fidèles la croix miraculeuse, œuvre très-richement sertie en or ; l'étui qui la renferme, et qui offre lui-même la forme d'une croix, est également en or et orné de pierres d'un grand prix, telles que plusieurs rubis et trois diamants d'une grande dimension. La principale cérémonie de la fête consiste dans ce qu'on appelle *el baño de la Santa reliquia* : on place la croix sur un grand char richement orné et on la transporte jusqu'à une fontaine où le prêtre la plonge ; pendant ce temps, les cloches sonnent à *repique*, les musiques jouent, et de nombreuses processions défilent. Aussitôt que la croix est retirée de l'eau, les fidèles se baignent dans la fontaine avec l'espoir d'être guéris : elle passe pour être principalement efficace à l'égard des aveugles et des perclus. La fête se termine par des cavalcades de Mores, dans le genre de celle que nous avons vue à Alcoy, et le soir un feu d'artifice mêle ses détonations au bruit des guitares et des castagnettes.

Comme Murcie n'est qu'à dix ou douze lieues de la mer, nous fîmes une petite excursion à Carthagène. Ce port, qu'on appelle *Cartagena de Levante*, pour le distinguer de la ville de l'Amérique du Sud, est bien déchue de sa splendeur passée : fondée par les Carthaginois, qui y avaient établi leur grand arsenal, la ville devint extrêmement riche, et lorsque Scipion s'en empara, les Romains y trouvèrent un butin prodigieux, « à tel point, dit un auteur latin, qu'il est impossible d'en donner une idée. » L'argent était si abondant, que les vainqueurs en firent des ancres pour leurs navires. Il y a cent ans, sous Charles III, Carthagène était très-florissante ; elle avait alors soixante mille habitants ; elle n'en a plus guère que la moitié. Les immenses bâtiments de l'arsenal, les vastes bassins, les fonderies, tout cela est aujourd'hui dans un état qui fait peine à voir : si on les compare à Toulon, ce sont de vraies ruines : dans peu de temps, Carthagène sera unie à Madrid par un chemin de fer, et il faut espérer qu'elle ne tardera pas à se relever.



Croquis fait à Murcie.

Le port, situé à une distance à peu près égale de Cadix et de Barcelone, est un des plus vastes et en même temps un des plus sûrs de la Méditerranée : entouré de tous côtés de hauts rochers arides et noirâtres, il ne communique avec la mer que par une passe étroite : cette passe est assez dangereuse à cause d'une roche plate appelée la *Losa*, qui s'élève à fleur d'eau au milieu, et qui cause quelquefois des accidents, malgré le drapeau qui la signale aux marins ; mais une fois entrés dans la rade, les bâtiments n'ont rien à craindre des plus furieuses tempêtes, aussi a-t-on appliqué à ce port le même proverbe qu'à Mahon : *Juin*, *Juillet et Carthagène* sont les meilleurs ports de la Méditerranée. Les mines des environs étaient très-productives dans l'antiquité : on exploite aujourd'hui les scories, abandonnées par les Romains, et on en extrait encore une grande quantité de plomb.

Quant à la ville, elle est triste, maussade et monotone ; nous quittâmes sans regret notre posada où nous mourions de soif, ne pouvant boire ni le vin épais ni l'eau saumâtre qu'on nous donnait, et quelques heures après, nous étions de retour à Murcie. Ce trajet, que nous fîmes sur une assez bonne route, se franchit rapidement depuis quelques mois en chemin de fer.

Rien ne nous retenait plus à Murcie ; nous avions visité ses monuments peu nombreux : sa cathédrale, vaste et imposante, malgré son style hybride, et une construction arabe, *el Almudi*, mot à mot le grenier, qui a conservé son nom et sa destination. Nous avions projeté

un grand voyage de Murcie à Grenade, c'est-à-dire de traverser une partie de l'Espagne, de l'est à l'ouest; la distance n'est pas très-considérable, mais il n'y a aucune diligence, aucun moyen de transport régulier; le pays est extrêmement accidenté et les routes en fort mauvait état. Nous résolûmes néanmoins de partir à l'aventure, et d'aller, s'il le fallait, à cheval, à mulet, en galère, et même à pied au besoin. Nous fixâmes notre première étape à Totana, où nous comptions séjourner assez de temps pour étudier à notre aise les nombreux gitanos qui l'habitent. Nos places étaient retenues dans une *galera atartanada*, et nous fîmes nos préparatifs de départ comme s'il avait fallu traverser le grand désert; nous allâmes d'abord acheter dans la *calle de la Traperia* de ces belles mantes murciennes, aux couleurs si chaudes, et dont chaque extrémité se termine par une grappe de pompons de laine; nous achetâmes également des *alforjas*, autre accessoire de voyage non moins utile que la mante; on appelle *alforjas* une espèce de grand bissac de laine dont chaque extrémité se termine en carré, et dont les deux vastes poches se ferment au moyen de cordons ornés de toutes sortes d'agréments et de pas-



Moissonneurs de la huerta de Murcie.

sementeries. Il serait très-imprudent de s'embarquer sans *alforjas* dans un pays où les auberges sont souvent, comme au temps de Cervantes, tout à fait dépourvues de vivres, et où le voyageur s'expose à souffrir de la faim s'il n'emporte avec lui ses provisions: nous ne partîmes donc qu'après avoir bien garni nos *alforjas*, à l'exemple du bon Sancho. Il était à peine jour quand notre *galera atartanada* se mit en route, et nous n'avions pas trop de la journée pour faire les dix lieues qui nous séparaient de Totana. Notre véhicule, ainsi que l'indique son nom, était une espèce de compromis entre la galère et la tartane; c'était la galère avec atténuation de peine.

Longtemps encore nous aperçûmes la haute tour de la cathédrale de Murcie, dorée par les rayons du soleil levant, et il était près de midi quand nous atteignîmes Lebrilla, petite ville à l'aspect sauvage et misérable, aux maisons basses, bâties en pisé, et habitées en partie par des gitanos, qui deviennent de plus en plus nombreux à mesure qu'on s'éloigne de Murcie. Après une halte de deux heures, dont nos mules avaient grand besoin, nous nous remîmes en marche par une chaleur écrasante.

Totana. — Les gitanos. — Lorca; le pantano de Puentes. — Velez-Rubio. — Cullar de Baza; une population troglodyte. — Baza. — Guadiz. — Diezma; la toilette d'une gitana. — Arrivée à Grenade.

La nuit approchait quand nous arrivâmes à Totana, et la pénombre du crépuscule ajoutait à l'aspect sauvage de cette petite ville un air mystérieux et tout à fait rébarbatif : les groupes de *gitanos*, prenant le frais devant des maisons quelque peu en ruine, nous faisaient penser involontairement à la cour des miracles, et il ne nous fallait pas de grands efforts d'imagination pour nous croire transportés en plein moyen âge, six ou sept siècles en arrière.

C'est que Totana est le quartier général des gitanos du royaume de Murcie, de même que Séville est la métropole des gitanos de l'Andalousie; et c'est sans doute en souvenir de leurs frères andalous que les bohémiens de Totana ont donné à deux quartiers de leur ville les noms de Sévilla et de Triana: on sait que Triana est un faubourg de Séville presque exclusivement habité par des gitanos.

Le maître de l'auberge où nous nous arrêtâmes était un gitano, comme un assez bon nombre des posaderos de la contrée; il nous raconta comment, le métier n'étant pas toujours bon, il était obligé, pour avoir deux cordes à son arc, de faire également le commerce de la neige. Ce commerce est beaucoup plus important qu'on ne pourrait le croire, dans un pays où la chaleur est suffocante pendant une bonne partie de l'année; il est entièrement, ou peu s'en faut, exercé par les gitanos, qui vont la chercher dans une des plus hautes montagnes du royaume de Murcie, la *Sierra de España*, et c'est une des principales ressources du pays. Les gitanos vont prendre la neige sur les cimes les plus abruptes et dans les crevasses les plus profondes des flancs de la Sierra, et la chargent sur des ânes qui parcourent d'un pied assuré des sentiers qu'on ne croirait accessibles qu'aux chèvres et aux chamois. C'est un curieux spectacle de voir ces ânes, qui plient sous leur charge, descendre la montagne en files interminables, comme de longues caravanes.

Une fois descendus dans la plaine, les *neveros* se dirigent vers les villes voisines, où ils trouvent facilement à placer leur marchandise ; car la neige, qu'on emploie pour les rafraîchissements à l'exclusion de la glace, est dans toute l'Espagne un objet de première nécessité.

Chaque ville a ses *pozos de nieve*, ou puits de neige, où viennent s'approvisionner les revendeurs, qui la débitent au détail dans leurs boutiques, et ces petits industriels ambulants, si nombreux en Espagne, les *Aguadores*, qui offrent aux passants altérés toutes sortes de boissons glacées, *bebidas heladas*, aux prix les plus modiques.



Jeune fille de Carthagène.

Le lendemain de notre arrivée à Totana, c'était jour de marché : nous ne pouvions trouver une meilleure occasion d'étudier les gitanos de Totana et ceux des environs ; ils formaient une foule compacte et bruyante, qui grouillait au soleil sur la grande place, en groupes des plus pittoresques, et offrant des tons chauds à faire pâmer le coloriste le plus exigeant.

Le type des gitanos est d'ordinaire tellement caractérisé, et diffère tellement de celui des Espagnols, que rien n'est plus facile que de les distinguer à première vue. Ces pauvres diables, qu'on peut bien appeler les *parias* de l'Espagne, ont formé de tout temps, et forment encore aujourd'hui un peuple à part, une nation dans la nation, et on ne trouverait pas un seul Espagnol qui voulût reconnaître en eux des frères et des compatriotes.

Que sont les gitanos? A quelle race appartiennent-ils? De quelle contrée se sont-ils répandus sur l'Europe? Toutes ces questions n'ont pas encore été parfaitement

résolues. Suivant l'opinion la plus accréditée, ils seraient les descendants des anciens *Tchinganes*, originairement établis sur les bords de l'Indus, et qui furent forcés d'abandonner leur pays à l'époque de l'invasion de Tamerlan : leur physionomie, bien plus asiatique qu'européenne, et leur langage, qui contient un nombre assez considérable de mots dérivant du sanscrit, donnent une grande vraisemblance à cette hypothèse.

Le nom de *bohémiens*, qu'on donne chez nous à cette race étrange et mystérieuse, vient sans doute de ce que les premières bandes qui émigrèrent en France se fixèrent d'abord en Bohême. C'est principalement dans les Vosges, et dans quelques endroits du Languedoc et de la Provence qu'on en retrouve encore chez nous, presque tous vivant à l'état nomade; leur nombre parait avoir diminué d'une manière assez sensible, surtout dans le Midi. On les retrouve encore, sous différents noms, dans presque toutes les contrées de l'Europe : en Angleterre, où ils sont assez nombreux, et où ils exercent quelquefois la profession de boxeurs, on les appelle *Gypsies*, c'est-à-dire Égyptiens, sans doute à cause d'une ancienne colonie qu'on croit venue d'Égypte ; il est probable que cette émigration aura stationné assez longtemps dans ce pays : on assure qu'eux-mêmes se considèrent comme originaires d'Égypte; ils se donnent quelquefois entre eux le nom de *pharaons*.



Paysans de Totana.

Les Allemands les nomment *zigeunes*, les Suédois et les Danois *Tartares*, désignation qui tendrait à confirmer leur origine asiatique. Les Italiens et les Turcs les appellent *zingari* ou *zingani*, et enfin, comme nous l'avons vu, on les connait généralement en Espagne sous le nom de *gitanos*; quelquefois aussi on les désigne sous le nom de *zincali* : c'est le nom qu'ils se donnent ordinairement entre eux.

On a estimé entre six cent mille et un million le chiffre des bohémiens qui existent aujourd'hui en Europe : ils se trouvent en assez grand nombre en Hongrie, en Turquie et dans les provinces méridionales de la Russie; mais leur plus grande colonie est sans aucun doute dans la Péninsule espagnole.

C'est dans la première moitié du quinzième siècle que les gitanos apparaissent pour la première fois en Espagne; un auteur prétend qu'ils y seraient venus sous la conduite d'un certain *Zingo*, leur capitaine, qui leur aurait donné le nom de *Zincali*. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on a la preuve que dès le quinzième siècle ils étaient établis dans le pays : les rois catholiques Ferdinand et Isabelle, rendirent en 1499, à Medina del Campo, un édit contre eux, dans lequel il leur était enjoint de résider dans certaines villes, sous peine d'être chassés du royaume dans un délai de soixante jours.

Don Carlos et dona Juana confirmèrent à Tolède, en 1539, l'édit de Medina del Campo, et ils y ajoutèrent un article portant que « si les *égyptiens*, après l'expiration des soixante jours, étaient trouvés en état de vagabondage, ils seraient envoyés aux galères pour six ans. »

Philippe II fit publier à Madrid, en 1586, un édit qui confirmait ceux de ses prédécesseurs; de plus, dans le but de restreindre les vols et les fourberies dont ils se rendaient constamment coupables, il leur était défendu de vendre aucune marchandise dans les foires et marchés, sans avoir obtenu une permission particulière, mentionnant le lieu de leur résidence; faute de quoi, les objets mis en vente par eux étaient considérés comme ayant été volés, et devaient être confisqués.

Philippe III venait de priver son pays d'un million de sujets laborieux et industrieux, en expulsant, par un décret aussi barbare qu'impolitique, les Morisques éta-




Famille de gitanos, à Totana.

blis en Espagne depuis tant de siècles : le fils de Philippe II ne pouvait manquer d'ajouter à cette persécution celle contre les gitanos : il leur ordonna, en 1619, de quitter l'Espagne dans un délai de six mois, et leur défendit de revenir, sous peine de mort. Cependant quelques-uns obtinrent par exception la faveur de rester, à la condition de vivre sédentaires dans une ville de mille feux au moins. Il leur était interdit de porter le costume et le nom d'*Égyptiens*, et de parler leur langage, « parce que, n'existant pas comme nation, leur nom devait être à jamais confondu et oublié. »

Philippe IV déclara, dans un édit de 1633, que les lois publiées contre eux en 1499 étaient insuffisantes pour réprimer leurs excès; qu'ils n'étaient Égyptiens en aucune façon, ni par origine, ni autrement; il leur défendit tout commerce, grand ou petit, et leur enjoignit de vivre dans un quartier à part, séparés des autres habitants, comme les Juifs; « et pour détruire par tous les moyens le nom de gitanos, nous ordonnons que personne n'ose les appeler ainsi, ce nom devant être regardé comme une grave injure; et rien de ce qui leur appartient, nom, costume ou actions, ne sera représenté soit en danses, soit de toute autre manière, sous peine de deux années de bannissement, et d'une amende de cinquante mille maravédis, laquelle sera doublée en cas de récidive, etc. »

En 1692, Charles II défendit aux gitanos d'habiter des villes de moins de mille feux; il leur interdit également de porter des armes à feu, et d'exercer d'autre état que celui d'agriculteurs. Par un édit plus sévère encore, publié en 1695, et qui ne contient pas moins de vingt-neuf articles, le même roi leur défend particulièrement d'exercer l'état de forgeron, et de posséder des chevaux; il leur est accordé une mule et un âne pour les travaux des champs; ceux qui abandonneront leur village seront punis de six ans de galères. Un document publié à Madrid en 1705 montre que les routes et les villages étaient infestés par des bandes de gitanos, qui ne laissaient aux paysans ni repos ni sécurité; les *corrégidores* et autres agents avaient le droit de faire feu sur eux comme *bandits publics*, dans le cas où ils refuseraient de livrer leurs armes; on avait le droit de les poursuivre jusque dans les églises *de refugio*, asiles inviolables ordinairement pour tous les autres criminels, et même pour les parricides. Ces églises, qui servaient de refuge, étaient désignées par ces mots : *Es de refugio*, placés au-dessus de la porte principale; on retrouve encore cette inscription sur quelques églises d'Espagne : nous l'avons remarquée notamment au-dessus du portail de la cathédrale d'Orihuela, où on peut la lire encore.

Malgré les persécutions séculaires dont on vient de lire un aperçu, les gitanos, plus heureux que les Juifs et que les Morisques, ont trouvé le moyen de se maintenir en Espagne; il faut dire que la plupart vivent dans la plus grande misère, méprisés des Espagnols qui continuent à les regarder comme une race maudite; mais leur rendant haine pour haine, mépris pour mépris.

Il n'est pas de vices, pas de crimes, dont les gitanos n'aient été accusés depuis plusieurs siècles par les écrivains espagnols : Martin del Rio, dans son curieux livre sur la magie publié à la fin du seizième siècle, raconte comment il arriva, un jour qu'on célèbrait la fête du Corpus Domini (la Fête-Dieu), que les gitanos demandèrent à être admis dans l'intérieur d'une ville, pour danser en l'honneur du saint sacrement, comme c'était la coutume : ils se livrèrent donc à leurs danses, mais vers midi, une grande rumeur s'éleva parmi la population, à cause des nombreux vols que les gitanos venaient de commettre; les bohémiens s'enfuirent vers les faubourgs, et quand les soldats vinrent pour les arrêter, ils résistèrent d'abord à main armée, et leur opposèrent ensuite des sortiléges et maléfices; « en sorte que tout d'un coup, ajoute Martin del Rio, tout s'apaisa comme par enchantement, sans que j'aie jamais pu savoir comment. »

On se souvient de la façon dont Cervantes traite les gitanos dans les premières lignes de la *gitanilla de Madrid*, une des plus connues parmi ses *Novelas ejemplares* : « Il semble, dit-il, que les gitanos et les gitanas ne soient venus au monde que pour être voleurs: ils naissent de pères voleurs, sont élevés au milieu de voleurs, étudient pour devenir voleurs.... »

Un auteur assure qu'en 1618, un bande, composée de plus de huit cents de ces malfaiteurs, parcourait les Castilles et l'Aragon, commettant les crimes les plus atroces. Francisco de Cordova raconte dans ses *Didascalia* comment, vers la même époque, ils essayèrent de mettre au pillage la ville de Logroño, dans la vieille Castille, presque abandonnée de ses habitants à la suite d'une peste qui avait désolé la contrée. On n'en finirait pas si on voulait rapporter les accusations sans nombre qu'on faisait peser sur les gitanos; j'ai seulement voulu en donner quelques exemples pour faire comprendre comment, encore aujourd'hui, ils vivent pour ainsi dire isolés au milieu de la population, formant une caste à part, se mariant toujours entre eux, et parlant une langue qui n'est intelligible que pour eux seuls.

Les gitanos d'aujourd'hui sont loins d'être aussi redoutables que ceux d'autrefois : parmi les nombreux défauts qui leur étaient reprochés, un seul reste, c'est leur penchant au vol; ce penchant est général chez les gitanos, hommes ou femmes, enfants ou vieillards, et on peut affirmer que les lignes de Cervantes, citées un peu plus haut, sont restées vraies de tout point. A part cela, ils sont généralement de mœurs fort inoffensives, et il est assez rare d'en voir condamner pour assassinat; il n'est pourtant pas sans exemple qu'ils aient entre eux de ces sanglantes querelles, riñas, dans lesquelles le fer doit décider de la victoire; la cause en est souvent la jalousie, jamais le vol; car les gitanos, qui s'entendent si bien à voler les chrétiens, les *busnés* comme il les appellent dans leur jargon, ne se volent jamais entre eux.

Quelquefois, c'est la redoutable navaja, à la lame longue et aiguë comme une feuille d'aloès, qui est leur arme de combat, mais les *cachas*, longs ciseaux qui leur servent à tondre les bêtes de somme, sont une arme plus

terrible encore, et qu'eux seuls savent manier avec dextérité. Il n'est guère en Espagne, depuis les Pyrénées jusqu'aux Alpujarras, de cheval, mulet ou âne qui ne passe chaque année par les mains d'un *esquilador* ou tondeur gitano : cette industrie semble avoir été depuis plusieurs siècles leur privilége exclusif, et parmi les Espagnols de vieille souche, *cristianos viejos y rancios*, chrétiens rances et vieux, comme ils aiment à s'appeler eux-mêmes, on ne trouverait que difficilement des esquiladores, si ce n'est dans quelques parties de l'Aragon. Les gitanos sont donc les seuls qui se servent pour le combat de cette arme d'un nouveau genre : comme ils portent presque toujours suspendue à leur ceinture la grande trousse qui contient leurs *cachas* de différentes dimensions, ils ne sont pas longtemps à se mettre en garde en cas de duel. La longueur de leurs grands ciseaux atteint presque un pied et demi ; seulement, au lieu de les tenir fermés et de s'en servir comme d'un puñal ou d'une navaja, ils les tiennent ouverts, les serrant de leurs mains noires et calleuses au point d'intersection des deux branches, de manière qu'on les croirait armés de ces anciens poignards italiens dont la lame s'ouvrait en deux au moyen de la pression d'un bouton.

Un autre métier dont les gitanos ont le monopole, c'est celui de maquignon : il n'est pas de secret qu'ils ne connaissent pour donner aux rossinantes les plus maigres la vigueur, ou du moins l'apparence de la vigueur; nous eûmes, au marché de Totana, l'occasion d'admirer leur merveilleuse adresse sous ce rapport. Quant aux femmes, elles n'exercent guère d'autre métier que celui de danseuses et de diseuses de bonne aventure : dès qu'elles aperçoivent un étranger, elles se dirigent vers lui, prennent sa main, et, lisant dans les plis, elles prononcent d'un air inspiré quelques paroles inintelligibles, qui leur valent ordinairement quelques menues pièces de monnaies.

M. Georges Borrow, l'auteur du curieux livre intitulé *The Zincali*, est celui qui les a le mieux étudiés : on sait qu'il eut la patience d'apprendre leur langue, le *caló*, et qu'il vécut plusieurs années au milieu d'eux pour les convertir au protestantisme : il raconte qu'un jour, ayant un mulet chargé de bibles, un gitano prit son chargement pour des paquets de savon : « Oui, lui répondit-il, c'est du savon, mais du savon pour nettoyer les âmes ! » Cet apôtre des gitanos avait fini par se faire passer pour un des leurs : cependant ceux qui les connaissent bien ont de la peine à croire qu'il ait fait beaucoup de prosélytes parmi eux.

Un peu avant de quitter Totana, nous vîmes dans la cour de la posada une de ces petites scènes de toilette comme il n'est pas rare d'en rencontrer en Andalousie, et qui nous rappela certains détails de mœurs qui nous avaient déjà frappés à Naples et dans le *ghetto* de Rome. Une superbe gitana d'une vingtaine d'années, brune comme une Moresque, aux longs cils et aux cheveux noirs et crépus, les oreilles chargées de lourds pendants, se tenait debout derrière une vieille femme accroupie, véritable type de sorcière, dans les bras de laquelle dormait un enfant; un autre enfant presque nu, couché à côté d'un large *pandero* aux pieds de sa grand'mère, nous regardait d'un air sauvage et mélancolique, la tête appuyée sur sa main ; la jeune fille, les mains plongées dans la chevelure ébouriffée et grisonnante de la vieille gitana, se livrait consciencieusement à une chasse active, vrai devoir filial, tandis qu'un autre gitano à la mine rébarbative, à la peau couleur de bistre, la tête coiffée d'un foulard tombant derrière la nuque, se tenait gravement en arrière du groupe, contemplant d'un air sérieux et indifférent une scène à laquelle il paraissait habitué.

Nous avions recommandé à notre calesero de se tenir prêt dès le lever du soleil; car il était important de partir de Totana de très-grand matin, afin d'arriver à Lorca avant la chaleur du jour. La contrée que nous traversâmes manque absolument d'eau; aussi est-elle poudreuse et desséchée, et les bords de la route n'offraient plus cette plantureuse végétation que nous admirions tant aux environs de Murcie. Bien que le soleil ne fût pas encore très-élevé au-dessus de l'horizon quand nous arrivâmes à Lorca, nous sortîmes de notre galère complétement poudrés à blanc par la poussière du chemin, comme si nous avions fait vingt lieues, tandis que nous venions d'en faire à peine cinq ou six.

Lorca est une grande ville, à l'aspect assez sauvage, aux rues tortueuses et escarpées; on estime sa population à quarante-cinq mille âmes, chiffre qui nous parut exagéré, autant qu'un séjour peu prolongé nous permit d'en juger. Au-dessus de la ville s'élève un monticule couvert de cactus et d'aloès, le *Monte de Oro*, au pied duquel coule, — quand elle a de l'eau, — une rivière appelée *el Sangonera*, ou de son ancien nom arabe *el Guadalentin*, qui va se jeter dans le Ségura, la rivière de Murcie. Sur les pentes du Monte de Oro est bâtie la vieille ville arabe dont il reste encore des tours carrées et des murs crénelés en briques d'un ton rougeâtre ; c'est dans cette partie de la ville qu'habitent la partie pauvre de la population et quelques gitanos. La partie basse, située sur l'autre rive du Guadalentin, est beaucoup plus propre et mieux bâtie; en revanche les grandes rues modernes, qui viennent aboutir à la Plaza Mayor, n'ont aucun caractère particulier.

Lorca n'est pas très-riche en monuments : c'est à peine s'il faut citer la cathédrale, sous l'invocation de san Patricio, grand édifice corinthien, froid et correct, et une petite église gothique, appelée Santa Maria comme celle d'Elche. L'Alameda, qui s'étend sur le bord de la rivière, est une promenade agréable, après la chaleur du jour seulement, car le climat de Lorca est un des plus chauds de l'Espagne. Nous aperçûmes, en nous promenant dans la *Corredera*, un pilastre antique, sur lequel est gravée une inscription à moitié effacée de l'époque romaine : les habitants de Lorca sont très-fiers de ce fragment, qu'ils considèrent avec raison comme un titre de noblesse pour leur ville, à laquelle il donne une existence authentique de dix-huit cents ans, et dont l'ancien nom, Elicroca, a été changé par les Arabes en celui qu'il porte encore aujourd'hui.

Non loin de Lorca existait, il y a environ une soixantaine d'années, un de ces *pantanos*, immenses réservoirs d'eau, dans le genre de celui de Tibi, dont nous avons parlé précédemment. Le pantano de Lorca, qu'on appelait *el puente*, ou *el pantano depuentes*, était une digue colossale bâtie en pierres de tailles à l'entrée d'une vallée, dans le but de servir à retenir les eaux des montagnes voisines qui venaient s'y réunir; cette immense muraille, qui fermait la vallée d'une côte à l'autre, avait plus de quatorze cents pieds de hauteur, et se composait de sept étages superposés, dont l'épaisseur, à partir du haut, allait en augmentant de douze pieds à chaque étage, en sorte que la base n'avait pas moins de quatre-vingt-quatre pieds en largeur. Ce grand réservoir fut construit par une compagnie particulière, à la tête de laquelle était, dit-on, un certain Lenurda, qui espérait faire une spéculation très-productive en vendant fort cher aux agriculteurs l'eau dont ils avaient si grand besoin pour leurs irrigations, et qui devait décupler le produit des champs arrosés, car les eaux amassées pouvaient suffire pour arroser pendant plusieurs années le territoire de Lorca et celui des environs.



Aguadores de Lorca.

La digue commencée en 1775, ne fut entièrement terminée qu'après beaucoup d'années, et ce n'est qu'au mois de février de l'année 1802 que le pantano fut rempli d'eau pour la première fois. Mais son existence ne devait pas être de longue durée, car moins de trois mois après, le 30 avril, la pression de l'eau renversa tout d'un coup l'immense muraille qui la retenait, et le torrent, se précipitant avec un fracas épouvantable, se fraya



Toilette d'une gitana, à Diezma.

un passage en renversant tout sur son cours, qui, malheureusement prit la direction de Lorca : la partie basse de la ville, celle qui avoisine la *puerta de san Ginés*, et le faubourg de San-Cristobal presque tout entier, furent détruits de fond en comble; non-seulement les édifices publics et les habitations des particuliers furent enlevés par la force des eaux, mais plus de six mille personnes, et un nombre très-considérable d'animaux domestiques, qu'on estime à vingt-quatre mille, périrent dans la catastrophe : on prétend que le dommage s'éleva à la somme de deux cents millions de réaux, c'est-à-dire plus de cinquante millions de notre monnaie. Suivant la tradition, Lenurda, l'auteur involontaire de la catastrophe, en fut une des premières victimes: on prétend même qu'à la vue de tout le mal qu'il avait causé, il se donna volontairement la mort en se précipitant dans le torrent. Le souvenir de cette horrible inondation toujours vivant à Lorca, se perpétuera bien longtemps encore dans le pays, et malgré le temps qui s'est écoulé, malgré toutes les réparations qu'on a faites, les traces du malheur sont encore visibles aujourd'hui.

Comme nous étions impatients de nous rendre à Grenade, nous nous mîmes, après quelques instants de repos dans la posada de San-Vicente, à parcourir la ville pour nous mettre en quête d'un véhicule : il était une heure après-midi, et il faisait une chaleur vraiment tropicale; après beaucoup de tours et de détours, il nous fut impossible de trouver une boutique ouverte; on eût dit que tous les habitants avaient déserté leur ville : c'était l'heure du *feu*, l'heure du *fuego*, comme on dit en Andalousie, et à ce moment-là, chacun s'enferme chez soi pour faire la sieste, la vie est comme suspendue et les villes sont aussi désertes qu'au milieu de la nuit. Nous finîmes cependant par trouver un habitant éveillé, qui nous apprit qu'il y avait une galère qui partait quelquefois pour Grenade pendant la belle saison, et qu'elle mettait sept jours pour faire les quarante lieues qui séparent Lorca de Grenade. Nous avions suffisamment usé de la galère, et nous voulions absolument un véhicule un peu moins barbare : nous finîmes par trouver l'adresse d'un *cosario*, espèce de loueur de chevaux et de voitures; le *mozo* nous dit que nous trouverions parfaitement notre affaire, mais qu'il fallait attendre deux heures, car le maître, l'*amo*, faisait la sieste, et il ne voulait pas prendre sur lui de le réveiller. A quatre heures, l'*amo* ayant daigné se réveiller, nous lui exposâmes notre demande, et il fut convenu qu'il nous ferait conduire jusqu'à Grenade en tartane *accélérée*, c'est-à-dire en cinq jours, moyennant la somme relativement modique de six duros, environ trente-deux francs par tête, se réservant de nous adjoindre un voyageur en route, le cas échéant.

Notre tartane ressemblait de tout point à celle de Valence : la toiture se composait de cerceaux supportant une toile, les bancs étaient dans le sens de la longueur du vehicule, auquel on montait par une espèce de marchepied en forme de cerceau placé à l'arrière : le cocher se tenait assis sur le brancard de gauche, et il va sans dire que la caisse n'était aucunement suspendue. Notre calesero s'appelait Paquito, et paraissait se douter fort peu que son nom sentait la romance et l'opéra-comique ; c'était un jeune homme, Grenadin de naissance, et il portait avec beaucoup de crânerie le costume du calesero andalous. Il paraissait avoir une très-vive amitié pour ses deux *machos*, deux mulets superbes, au poil noir et luisant, dont l'un s'appelait *comisario*, et l'autre *bandolero*, c'est-à-dire le commissaire et le brigand : il était fier de les avoir baptisés de la sorte, et dans les discours qu'il leur adressait constamment, il faisait souvent allusion à la situation comique de deux êtres ennemis par nature, et condamnés cependant à marcher toujours unis.

Avant de nous mettre en route nous avions eu soin de remplir de vivres les deux côté des nos *alforjas*, et nos *botas* de cuir, gonflées par le vin, devaient nous mettre à l'abri de la soif.

Ces précautions n'étaient pas de trop, car la route que nous allions parcourir est une des plus mal famées de l'Espagne, tant sous le rapport de la sécurité que sous celui des ressources matérielles.

A peine sortis de Lorca, nous cheminâmes dans le lit du Sangonera, qui se trouvait parfaitement à sec ; comme beaucoup de rivières d'Espagne, il remplaçait pendant la belle saison la route ordinaire, abandonnée comme trop poudreuse. Nous arrivâmes ainsi sans encombre, et toujours suivant le lit de la rivière, jusqu'à Velez-Rubio, petite ville de la province d'Almeria, que son surnom de *rouge* sert à distinguer de Velez-Blanco, située sur une hauteur, à une lieue environ. Velez-Rubio, située au milieu d'une contrée fertile, nous parut être habitée en grande partie par des agriculteurs; on cultive dans les environs beaucoup de maïs, dont on fait un pain jaune et épais, semblable à celui qu'on mange dans quelques parties du royaume de Naples. Au sortir de la ville se trouve une fontaine ferrugineuse, fort renommée dans le pays, et qu'on appelle, nous ne savons pourquoi, la fontaine du Chat, — *la fuente del gato*.

Notre tartane s'était arrêtée devant un grand édifice d'aspect presque monumental : c'était la *posada del Rosario*, l'auberge du Chapelet, construite au siècle dernier par le duc d'Albe, qui possédait une grande partie du pays. A l'intérieur il ne manquait que des meubles : à part cela, c'était une auberge superbe.

Peu de temps avant notre départ, notre calesero nous apprit qu'il nous avait trouvé un compagnon de voyage : quelque temps après nous vîmes arriver un monsieur chargé de mantes, *d'alforjas*, de *botas* pleines de vin ; ses parents qui l'accompagnaient, portaient en outre deux oreillers bien rembourrés, et au bout d'un instant le tout fut installé dans l'intérieur de la tartane. Notre nouveau compagnon de route, après les salutations d'usage, nous apprit qu'il était avocat à Velez-Rubio, et qu'il se rendait à Grenade pour un procès : au bout de quelques instants, nous fûmes les meilleurs amis du monde, et tout fut en commun entre nous, les mantes, les provisions, et jusqu'aux oreillers; ce dernier dé-

tail ne nous étonna que fort peu, car nous savions par expérience que ceux qui voyagent en galère emportent même des matelas, précaution fort utile pour se préserver des cahots de la route.

En quittant Velez-Rubio, nous parcourûmes un relais qu'on appelle *la legua del fraile*, — la lieue du moine ; cette lieue, qui conduit jusqu'au village de Chirivel, peut bien compter pour deux, car elle a au moins huit ou dix kilomètres ; on nous fit remarquer à peu de distance de la route deux rochers auxquels leur forme singulière a fait donner le nom du *fraile* et de la *monja*, — le moine et la religieuse. La contrée qui produit du lin en grande quantité, est parfaitement arrosée, et devient plus accidentée à mesure qu'on avance. Après une assez longue montée, nous arrivâmes à un sommet qu'on appelle *las vertientes*, parce que de là les eaux se déversent à l'ouest vers l'Andalousie, et à l'est vers la royaume de Murcie; bientôt nous quittâmes la province d'Almeria pour entrer dans le royaume de Grenade.

*Cullar de Baza* est le premier endroit que nous traversâmes, et cette petite ville est bien la plus singulière qu'on puisse imaginer. La plus grande partie des cinq mille habitants qui composent sa population vivent dans des grottes pratiquées sur le flanc de la colline, en sorte que toute la ville est souterraine, à part quelques maisons bâties en pierres et en pisé; l'existence de ces étranges habitations n'est signalée que par quelques cheminées coniques qui sortent de terre, et d'où s'échappe en spirales un léger nuage de fumée. Ces nouveaux troglodytes vivent là comme des lapins dans leur terrier, ou comme des ours dans leur tanière. Nous en vîmes plusieurs sortir de terre, et comme ils étaient vêtus de peaux de mouton des pieds à la tête, leur costume rendait l'illusion encore plus complète.

Comme nous devions faire tout le voyage avec les mêmes mulets, nous marchions constamment au pas, à raison d'environ huit lieues par jour, partant dès le lever du soleil, nous reposant pendant les heures de *fuego*, et arrivant à la couchée un peu avant la nuit. C'est ainsi que nous atteignîmes Baza, après avoir traversé une vaste plaine admirablement cultivée, qu'on appelle *la Hoya*, c'est-à-dire le *fossé* de Baza. La ville, qui était une des mieux fortifiées de l'ancien royaume de Grenade, a conservé son aspect moresque : on y voit encore *la Alcazaba*, forteresse construite par les rois de Grenade ; les épaisses murailles de brique et les grandes tours crénelées qu'on aperçoit çà et là ressemblent à celles de l'Alhambra, et témoignent toujours de l'importance passée de Baza. Il paraît qu'il existe dans les environs de la ville des sables aurifères ; c'est du moins ce que nous apprîmes en rencontrant sur la route de longs convois de grands bœufs magnifiquement empanachés, traînant d'énormes machines fabriquées en Angleterre, et destinées à extraire l'or du sable ; nous ne savons s'il en a été de cette entreprise comme de beaucoup de mines espagnoles qui, excellentes en elles-mêmes, ne donnent aucun résultat, à cause des frais énormes d'extraction.

Baza n'appartient aux Espagnols que depuis 1489 ; c'est le 25 décembre, deux ans avant la prise de Grenade, qu'elle tomba entre leurs mains, à la suite d'un siége de sept mois, dirigé par Isabelle la Catholique ; nous vîmes sous les ombrages de l'*Alameda* les énormes pièces de canon qui servirent aux Espagnols pour battre en brèche les solides murailles de la ville.

A partir de Baza, la contrée devient de plus en plus sauvage et accidentée; c'est dans ce district que se trouvait la petite ville de Galera, qui joua un si grand rôle dans la longue lutte que les derniers Mores de Grenade soutinrent contre les Espagnols après la perte de leur capitale, lutte qui dura près de quatre-vingts ans dans les montagnes des Alpujarras, et qui ne fut terminée, non sans peine, que par Don Juan d'Autriche. La prise de Galera fut signalée par les cruautés les plus atroces : deux mille huit cents Morisques y furent égorgés; les femmes et les enfants, représentant une valeur comme esclaves, furent sur le point d'échapper au massacre général, mais le futur héros de Lépante les livra lui-même aux hallebardiers de sa garde, qui en tuèrent par ses ordres plus de quatre cents devant lui. Après cette boucherie, la ville de Galera fut détruite de fond en comble, et on sema du sel sur son emplacement.

Ginez Perez de Hita, soldat et écrivain, qui faisait partie de cette expédition, ajoute, après avoir raconté, dans les *Guerras civiles de Grenada*, ces scènes dont il fut témoin oculaire :

« On usa de tant de rigueur envers les femmes et les enfants, qu'à mon avis, on alla beaucoup plus loin que ne le permet la justice, et qu'il ne convient à la clémence espagnole; mais ainsi l'avait ordonné le seigneur Don Juan. »

Au fond d'un vallon désolé et d'aspect sinistre, d'aussi terrible mémoire qu'autrefois chez nous la forêt de Bondy, nous nous arrêtâmes quelques instants à la *Venta de Gor*, aussi mal famée que l'auberge des Adrets, et dont le nom figure souvent, dans les anciennes légendes populaires, comme un repaire favori des *bandoleros*. Nous n'y trouvâmes que des arrieros et des tondeurs de moutons, à l'air assez farouche, qui nous adressèrent fort poliment le salut traditionnel : *Vayan ustedes con Dios!* auquel, en gens bien appris, nous répondîmes suivant l'usage : *Queden ustedes con Dios!* Restez avec Dieu!

Après quelques heures de marche, nous arrivâmes à Guadiz, et nous descendîmes à la *posada de los naranjeros*, dont le propriétaire était un vieil Auvergnat, fait prisonnier pendant la guerre de l'indépendance, et naturalisé Espagnol; il portait le costume andalou; mais cinquante ans de séjour en Espagne ne lui avaient rien fait perdre de l'accent du Cantal. Les restes de constructions et d'inscriptions romaines ne sont pas rares dans la ville, mais les souvenirs moresques l'emportent et se retrouvent presque à chaque pas. Les femmes de Guadiz ont, ainsi que celles de Baza, une réputation de beauté qui nous parut parfaitement méritée; les hommes ont l'aspect assez rébarbatif, et, si on en croit les

statistiques criminelles, ils se servent assez volontiers des *cuchillos* renommés qui se fabriquent dans la ville. En traversant la plaza de la Constitucion, nous remarquâmes un édifice fort ancien sur lequel nous lûmes cette inscription : *La Carcel*, qui nous apprit que c'était la prison; nous aperçûmes, derrière une fenêtre munie de barreaux de fer, deux gaillards portant le costume andalou, qui nous souhaitèrent le bonjour: nous apprîmes, en les faisant causer, que le plus âgé des deux avait été condamné avec trois autres pour un assassinat, mais il nous assura que ce n'était pas lui qui avait fait le coup. Le plus jeune, âgé de vingt-cinq ans à peine, avait une figure presque féminine, des cheveux noirs et de très-beaux yeux bleus; il nous conta, d'un air très-doux et avec un très-fort accent andalou, qu'on l'avait enfermé pour une *puñalá* qu'il avait donnée dans un accès de jalousie. Comme il se conduisait bien, ainsi que son camarade, on leur accordait un cachot au rez-de-chaussée, donnant sur la place, où ils obtenaient quelques pièces de monnaie de la charité des passants.

En quittant Guadiz, nous traversâmes un pays de plus en plus accidenté, et nous aperçûmes bientôt sur notre gauche les cimes neigeuses de la Sierra Nevada, que dominait majestueusement le *Pico de Mulhacen*; devant nous, la Sierra de Susana étendait à l'horizon ses découpures bizarres. Ce paysage, un des plus vastes que l'imagination puisse rêver, est plus sauvage assurément et plus grandiose peut-être qu'aucun de ceux qu'on admire en Suisse.



Paysan des environs de Grenade.

La route que nous parcourions est une des moins fréquentées d'Espagne : nous ne rencontrions guère que des *balijeros*, cavaliers qui transportent les lettres dans une valise fixée à leur selle; quelques paysans à âne, embossés dans leur mante et armés de leur escopette, et des gitanos en voyage. Notre calesero nous fit remarquer une vieille gitana accroupie sur le bord de la route, près d'un pauvre feu sur lequel cuisait en plein air un maigre *puchero*. « Voyez, nous dit-il un peu plus loin, voici les dents de cette sorcière; » et il nous montrait des rochers auxquels leur forme fantastique a fait donner le nom de *los Dientes de la Vieja*, et qui ressemblent en effet, avec un peu de bonne volonté, à la mâchoire accidentée de quelque vieille sorcière.

A Diezma, nid d'aigle brûlé par le soleil, notre calesero nous fit d'assez longs loisirs, motivés par la fatigue de ses chers mulets *Bandolero* et *Comisario*; nous en fûmes enchantés, car ce retard nous valut un spectacle des plus picaresques : dans la cour d'une maison à moitié en ruine, qu'abritait une treille gigantesque, était assise, un *pandero* à la main, une jeune gitana de la plus grande beauté; sa mère, ou plutôt sa grand'mère, debout derrière elle, passait un vieux peigne édenté dans ses longs cheveux, d'un noir bleu comme l'aile d'un corbeau; un chat et une pie, animaux chers aux sorciers, paraissaient causer en amis sur le rebord d'une fenêtre, tandis qu'un grand lévrier, dont les oreilles droites ressemblaient à deux cornes, regardait les gitanas d'un air tout à fait diabolique. « Dépêche-toi, dis-je à Doré, de crayonner cette scène, car les sorcières vont enfourcher leur balai, et partir pour le sabbat. » Et, discrètement abrité derrière un laurier-rose, il en fit en quelques minutes un ravissant croquis.

Impatients d'atteindre le but de notre voyage, nous pressâmes le calesero de partir, et bientôt nous traversâmes Huetor : nous n'étions plus qu'à deux heures de l'antique ville de Boabdil; enfin, après de nombreuses montées, nous franchissions une enceinte de murailles moresques dominant des coteaux couverts de cactus : nous étions dans Grenade.

Ch. Davillier.

(*La suite à une autre livraison.*)




Cour de l'ancien Observatoire des jésuites, à Pékin. — Dessin de Lancelot d'après l'album de Mme de Bourboulon.

# RELATION DE VOYAGE DE SHANG-HAÏ A MOSCOU,

## PAR PÉKIN, LA MONGOLIE ET LA RUSSIE ASIATIQUE,

RÉDIGÉE D'APRÈS LES NOTES DE M. DE BOURBOULON, MINISTRE DE FRANCE EN CHINE, ET DE Mme DE BOURBOULON,

PAR M. A. POUSSIELGUE [1].

1859 - 1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### PROMENADE DANS PÉKIN. — LA VILLE TARTARE.

Promenade dans l'intérieur de Pékin. — Ancien Observatoire des jésuites. — Le Temple des lettrés. — Celui de Confucius. — Couvent de lamas. — La montagne du Charbon. — La mer des Roseaux. — Le Pei-tha-sse, etc.

Nous avons embrassé l'ensemble de Pékin du haut de ses impuissants remparts ; descendons maintenant dans la ville : nous y trouverons des monuments grandioses et des points de vue pittoresques.

Cette grosse tour carrée qui domine les murs du Sud-Est, auxquels elle est adossée, c'est l'ancien Observatoire des jésuites.

Elle fut construite jadis pour l'usage des astronomes chinois : au dix-huitième siècle, le P. Verbiest, président du tribunal des mathématiques, détermina l'empereur Khang-hi à remplacer les instruments indigènes par d'autres plus grands et plus compliqués, qui furent fabriqués à Pékin, sous la direction des jésuites et d'après les principes de l'astronomie européenne.

Quand les jésuites furent expulsés de l'empire, l'Observatoire fut abandonné, aucun savant du pays n'étant de force à leur succéder. Depuis plus d'un siècle que l'établissement est placé sous les scellés impériaux, rien n'a été changé de place. Une lourde porte en bois vermoulu conduit dans une petite enceinte placée à la base des remparts, entourée de bâtiments dégradés, et plantés d'arbres deux fois centenaires. C'est là que demeure

1. Suite. — Voy. t. IX, p. 81, 97 et 113.

le gardien de l'Observatoire, invalide des âges passés, qui a l'air aussi vieux que les instruments qu'il est chargé de surveiller.

Cette cour contient, outre deux grandes sphères célestes, une horloge d'eau ou clepsydre dont la conception mécanique est un chef-d'œuvre de patience. Ce sont quatre bassins de cuivre placés sur des gradins en brique et régulièrement étagés : chaque bassin communique avec l'autre par un petit trop-plein, d'où l'eau tombe goutte à goutte. Dans celui du bas se trouve une planche sur le côté de laquelle est fixée une aiguille indicatrice. Dès que la quantité d'eau tombée était suffisante pour équivaloir à un quart d'heure, un gardien, frappant sur un tambour, annonçait les heures du haut des murailles. Cette primitive horloge ne fonctionne plus depuis longtemps.

Il règne dans la cour de l'Observatoire une humidité pénétrante et une odeur de moisissure insupportable : les vieux murs sont couverts de mousse, les aciers et les fers sont rongés par la rouille, les bassins de cuivre et les pieds de bronze sont recouverts d'une épaisse couche de vert-de-gris. Le gardien de l'établissement s'est scrupuleusement abstenu de gratter les murs, de frotter ou de polir les instruments qui lui sont confiés, dans la crainte de se compromettre et d'aliéner les pouvoirs magiques que la tradition attribue à ces curieux spécimens de l'ancienne astronomie.

Au fond de l'enceinte se trouve un escalier qui conduit sur la plate-forme de la tour, élevée de quatre mètres au-dessus des murailles. Deux sphères armillaires, un horizon azimutal, un quart de cercle et un immense globe céleste y sont restés à la même place depuis cent quarante ans, tournés sans doute vers le même point de l'horizon où la main du P. Verbiest les avait dirigés. Un vieil escabeau en bois de fer se voit encore dans un coin de la plate-forme : peut-être a-t-il servi aussi à l'astronome.

Sur le globe céleste, dont la masse pèse au moins deux milliers, sont représentés les étoiles et les signes du zodiaque, mais tout cela est bien effacé et dégradé par le temps. Les pieds de tous ces instruments, coulés en bronze, sont formés par le dragon impérial qui y rampe dans toutes les postures : l'artiste qui les a conçus a véritablement accompli un chef-d'œuvre qui pourrait servir de modèle à la sculpture d'ornementation. Vue du centre de la ville, la tour de l'Observatoire prend un aspect étrange : les leviers, les bielles, les grands bras de ses machines astronomiques s'y dessinent à l'horizon comme les membres d'une gigantesque araignée.

Tel est cet établissement élevé à l'époque de la plus grande autorité des missionnaires catholiques dans les conseils de l'Empire, et qui seul a été respecté et défendu contre le pillage et la destruction populaire auxquels furent livrées toutes leurs propriétés.

L'enceinte de l'Observatoire est voisine de celle du Temple des lettrés; ce vaste *yamoun*, qui s'appelle le *Wen-hio-Koung*, est la propriété du corps des lettrés. C'est là qu'ont lieu chaque année les examens littéraires; à cette époque, une foule nombreuse se presse à la porte pour en connaître les résultats. Vous savez qu'on ne peut arriver à aucune position en Chine sans avoir pris ses grades.

On trouve dans le *Wen-hio-Koung* des salles spacieuses richement lambrissées pour les solennités littéraires; dans le jardin, qui est magnifique, il y a une pagode en l'honneur de Confucius, et une rangée de petites cellules où sont enfermés les aspirants lettrés qui y traitent par écrit la question assignée; ils n'ont le droit d'emporter avec eux que du papier blanc, une écritoire et des pinceaux; une sentinelle veille à la porte pour empêcher aucune communication des concurrents entre eux ou avec le dehors. Le *yamoun* des lettrés est habité par un gouverneur ou surintendant littéraire.

Sortons maintenant, si vous le voulez, de ces rues étroites, et remontons par la grande avenue de l'Est jusqu'au nord de Pékin.

La foule se presse dans cette large artère de la ville mongole; il est prudent de marcher sur les côtés de la chaussée pour éviter d'être renversé par les chevaux, les mulets, les chameaux, les voitures, les chariots, les chaises à porteur qui s'y croisent en tous sens.

Cet édifice, à gauche, à l'entrée de cette ruelle, est le tribunal des rites et le ministère des affaires étrangères : c'est un ancien temple qui n'a rien de remarquable, sinon qu'il sert aux entrevues du prince Kong et de ses confidents avec les ministres européens; c'est là que fut signé, le 25 octobre 1860, le traité de paix qui termina la dernière guerre.

Voici le grand mandarin Wen-Liang qui débouche par l'avenue pour se rendre au tribunal des rites !

Il est accompagné de toute la pompe orientale : des coureurs à cheval le précèdent; derrière sa chaise, et malgré l'absence de soleil, marchent ses porte-parasols; il est suivi de tout le tribunal, et, pour augmenter son cortége, chacun des mandarins subalternes traîne après lui de nombreux domestiques.

L'avenue de l'Est est une des plus populeuses et des plus commerçantes de la ville mongole; mais remarquez que, dans ce concours d'êtres humains, il n'y a presque pas de femmes; sauf celles de la plus basse classe, elles restent toutes enfermées dans les maisons. En manière de compensation, vous voyez nombre de soldats de police chargés de la voirie de la ville; ils balayent les rues, en enlèvent la boue et font écouler les eaux.

Quelle prodigieuse affluence de palanquins et de chaises à porteur! En Chine, tout homme qui se respecte doit être à cheval ou en chaise : comme nous sommes à pied et que nous préférons ce mode de locomotion pour mieux voir, je suis sûr qu'on nous prend en pitié, et qu'on nous regarde comme des gens indignes de considération.

Il y a des loueurs de chaises qui en ont de grands dépôts, et l'on peut s'en procurer une pour le prix modeste d'une piastre par jour. Voici également des stations de voitures, ou plutôt de chariots avec un ou deux mulets d'attelage; ils ont un aspect séduisant; la caisse en est bariolée de couleurs éclatantes, l'intérieur en est garni

de taffetas rouge ou vert, mais ces affreux véhicules ne sont pas suspendus, et c'est s'exposer à un supplice horrible que d'y accomplir une course à travers la ville.

Les avenues, jadis pavées de belles pierres de grès de quatre mètres carrés, sur une épaisseur de quarante centimètres, n'ont subi aucune réparation depuis deux cents ans; la moitié de ces dalles, usées ou détruites par le temps, a été remplacée par de grands trous; pour faire rouler une voiture sur ces avenues qui ressemblent à un chantier de pierres dégradées et posées à plat, il faut être Chinois. Quand on n'y verse pas, on y ressent des cahots affreux; cependant les gens de Pékin s'en accommodent; ils sont là paisiblement assis, et fument leur pipe. Le cocher, qui n'a d'autre siége que le brancard, s'y maintient par je ne sais quel prodige d'équilibre! Le prix est de convention avec le cocher, mais je pense que ma description ne vous donnera pas envie de tenter une promenade avec lui!

La longue perspective que présente l'avenue de l'Est, régulièrement percée et bâtie, est interrompue à moitié chemin par quatre arcs de triomphe, sous lesquels nous allons passer. En pierre et en bois, chargés de sculptures représentant des animaux fabuleux, des fleurs et des oiseaux, ils se composent de deux grands piliers surmontés d'un entablement avec toiture chinoise. Ce sont plutôt des portes que des arcs de triomphe.

Il y en a quatre pareils dans l'avenue parallèle, à l'ouest de la ville.

A notre droite, près des remparts, sont situés les greniers d'abondance que nous nous dispenserons d'aller visiter

On n'y voit que d'immenses bâtiments dans un état de délabrement complet. Jadis ils contenaient des provisions de riz, de blé et d'orge, suffisantes pour fournir pendant huit ans à la consommation de la capitale; la ville de Tong-Cheou en possédait de plus vastes encore.

Depuis l'avénement de la dynastie mandchoue, ils sont abandonnés et ne servent plus qu'à loger des mendiants et d'innombrables légions de rats.

Les deux côtés de l'avenue, à l'extrémité septentrionale, sont occupés par les deux temples les plus célèbres de Pékin; à gauche le temple de Confucius, à droite celui des Mille Lamas.

Le temple de Confucius est une pagode circulaire entourée d'escaliers en marbre avec rampes sculptées; son toit est couvert de tuiles vernissées en vert émeraude. L'intérieur ne présente rien de remarquable que la vaste étendue de la salle des prières, entourée de galeries latérales en marbre blanc, sur les parois desquelles on remarque des tablettes de marbre noir, où sont gravées en lettres d'or des sentences tirées des écrits du philosophe.

On n'y voit d'autres statues que celles de Confucius et de son disciple *Men-tseu*; on n'y brûle pas d'encens; cependant la dénomination de temple de Confucius paraît fausse, ou du moins le culte s'en est altéré; car ce philosophe professait la raison pure, et il y a ici des bonzes qui accomplissent des cérémonies religieuses.

Ces statues de lions à figures de singes, et cet escalier orné de tiares à cornes du temps des *Ming* conduit au portail du célèbre temple des Mille Lamas: vous devez être frappé, comme moi, de la ressemblance de ces tiares bouddhiques avec la tiare catholique.

La façade du temple des Mille Lamas est soutenue par des charpentes énormes auxquelles sont adaptés des châssis en bois sculpté garnis de papier en guise de vitres. C'est un grand bâtiment carré avec des pilastres, sans corniches ni moulures. Le couvent, qui est situé derrière le temple, est contenu avec ses jardins et ses dépendances dans une enceinte qui a au moins deux kilomètres de tour.

La porte en est scrupuleusement défendue à cette heure de la journée; nous aurons occasion d'y revenir plus tard; cependant, je vous dirai que dans l'intérieur du temple, qui est très-riche, on admire une immense statue de Bouddhâ en bois doré qui a soixante-dix pieds de haut.

Cet établissement religieux appartient aux Lamas, c'est-à-dire aux prêtres du bouddhisme réformé qui diffère de la religion de Fô, professée par les bonzes chinois. C'est là que les Mandchoux et les Mongols qui habitent Pékin en grand nombre, et qui sont plus religieux que les Chinois, vont régulièrement faire leurs dévotions.

Maintenant nous tournerons à gauche, nous passerons près de la porte de *Ngau-ting*, par laquelle l'armée anglo-française est entrée dans Pékin, puis nous gagnerons le carrefour où s'élève la Tour de la Cloche.

La construction de cet édifice a beaucoup d'analogie avec celle des portes de la ville, et doit être du même temps.

L'étage inférieur est formé d'une arcade percée de deux ouvertures; au-dessus s'élève une tour rectangulaire que surplombe un large toit rouge avec un encadrement de tuiles vertes; quatre arceaux élégamment sculptés à jour laissent entrevoir le corps d'une immense cloche de bronze qui n'a pas de battant, mais sur laquelle on frappe avec de gros marteaux en bois de fer. Les gardes de la ville l'emploient la nuit en signe d'alarme, en cas d'attaque ou d'incendie; c'est le tocsin de Pékin.

Il y a plusieurs cloches de ce genre dans les autres quartiers: celles-là servent à annoncer les veilles de nuit, qui sont de deux heures; on annonce la première en frappant un seul coup qu'on répète de quart d'heure en quart d'heure; on frappe deux coups pour la seconde veille, trois pour la troisième, et ainsi de suite; la nuit est divisée en cinq veilles.

L'avenue qui part du carrefour de la Cloche, et qui remonte vers le nord-ouest, dans la direction de la porte de *Toa-Chang*, longe pendant quelque temps le plus septentrional des lacs de Pékin, appelé emphatiquement par les Chinois: *la mer du Nord*.

Il est alimenté par les eaux des fossés de la ville, qui s'y déversent au moyen d'une écluse surmontée d'une vaste grille en bois.

On ne remarque de ce côté d'autres monuments que le charmant temple de *Fâ-qua* qui appartient à la secte de

*Tao*, et qui est situé au centre d'une petite île, à l'extrémité septentrionale de la mer du Nord (voy. p. 7).

La pagode principale est dans une position pittoresque, au milieu d'une végétation luxuriante : elle contient une foule d'idoles appartenant à ce culte bizarre, dernier vestige du fétichisme ancien, méprisé par la plupart des Chinois, et qui n'a plus d'adorateurs que dans les derniers rangs de la populace.

Mais il est temps que nous descendions directement vers la porte de *Hao* qui nous donnera accès dans l'enceinte de la Ville Jaune.

Voici la mer des Roseaux, couverte de nymphæas bleus et jaunes, de roseaux à aigrettes, de nélumbos, elle mérite justement son nom, car ces plantes aquatiques envahissent plus de la moitié de sa surface : l'aspect de ces grandes fleurs à odeur suave est délicieux au moment de leur floraison.

Passons sur ce ponceau la prise d'eau qui alimente la Ville Jaune, traversons la porte de *Hao*, qui ne diffère de celles de l'enceinte extérieure de la ville que par l'absence de corps de garde et de demi-lune, et pénétrons jusqu'au pied de la montagne de Charbon, qui est le point le plus élevé de Pékin.

La montagne de Charbon, *Mee-Chaen*, est une colline surmontée d'un mamelon, qui est lui-même couronné par un kiosque à deux étages d'une élégance merveilleuse ; une foule de kiosques, de pagodes, de temples, de *Fou*, couvrent cette colline et s'entassent pittoresquement les uns au-dessus des autres à différentes hauteurs. Un gazon toujours vert en recouvre toutes les pentes, tandis que dans le reste de la ville le plus petit brin d'herbe est brûlé par le soleil, et par la poussière de Mongolie. Cette fertilité de la montagne de Charbon tient à l'humidité du sol et à l'immense amas de charbon de terre qui l'a formée. L'histoire raconte à ce sujet qu'aux temps passés un empereur chinois, menacé d'un long



Pékin vu de la muraille Sud. — La montagne de Charbon. — Dessin de Lancelot d'après l'album de Mme de Bourboulon.

siége par les Tartares, fit entasser à cet endroit le combustible nécessaire au chauffage de la ville pendant plusieurs années; quelle que soit la vérité de cette tradition, il est certain que la houille forme la base du sol de la montagne, et qu'elle y a été apportée à mains d'hommes. Le temps et la décomposition l'ont recouverte d'une épaisse couche de terre végétale.

Rien de plus amusant qu'une promenade au milieu du labyrinthe de petites ruelles que forment les édifices bâtis sur cette colline, où habitent seulement des bonzes et des personnages d'un rang élevé! Aussi n'y rencontre-t-on pas les immondices habituels aux quartiers populaires. Ce sont des surprises de tous les instants. Des ponts de rocaille, des fontaines avec des sculptures grotesques, des pagodes qui laissent entrevoir des dieux effrayants, puis des bosquets de camellias, de lilas, d'hydrangées, de vieux cèdres centenaires, des oiseaux joyeux qui chantent au milieu de cette nature en fête, et peu de Chinois! Car le Chinois aristocratique ne se promène pas, et ne sort de chez lui qu'en pompe.

Du sommet de la montagne de Charbon, la vue embrasse un panorama immense : c'est le point culminant de Pékin, et on l'aperçoit de toutes les parties de la ville.

Si nous tournons à droite, voici un point de vue non moins splendide, c'est le *Pei-tha-sse* qui s'élève dans une presqu'île au centre de la mer du Milieu.

Le *Pei-tha-sse* est à la fois une bonzerie et un monument funéraire élevé à la mémoire du dernier empereur de la dynastie des *Ming*.

Dans le jardin Impérial se trouve encore l'arbre où se pendit cet infortuné monarque, lorsque sa capitale fut occupée par l'armée tartare (1644). L'empereur mandchoux, qui l'avait dépouillé de son trône, fit couvrir de chaînes l'arbre coupable d'avoir prêté ses branches

au Fils du Ciel, lorsqu'il avait voulu attenter à sa personne; il voyait là un moyen habile de sauvegarder aux yeux du peuple conquis l'inviolabilité du prestige impérial, dont il s'était revêtu par la force.

L'arbre est mort de vétusté, mais il porte encore sur son tronc desséché d'énormes chaînes de fer.

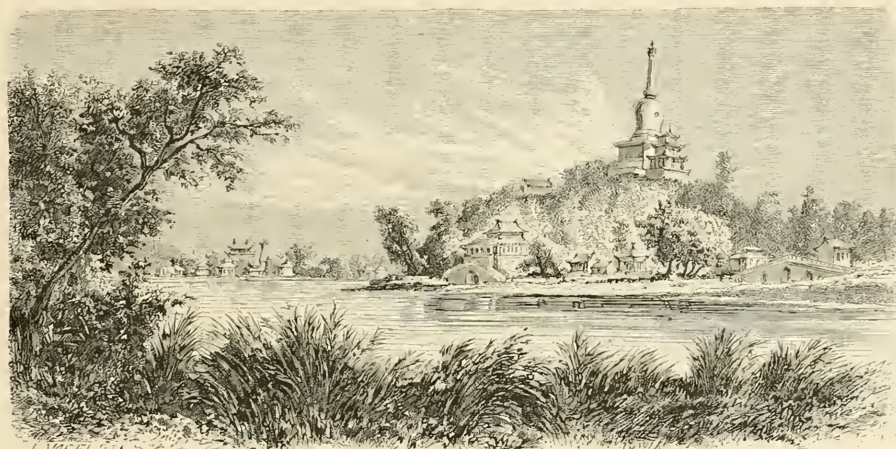
Le *Pei-tha-sse* placé au milieu d'un massif de verdure sur une colline artificielle, est entouré de kiosques, de pagodes et de bonzeries : sa coupole arrondie en forme de chapeau surmonté d'un clocheton à trois pointes se détache avec vigueur au-dessus des eaux tranquilles. Cette coupole dorée, et les hauts mâts qui indiquent le monument Impérial s'élèvent au-dessus des grands arbres; le reste des édifices apparaît dans un désordre pittoresque au milieu de leur épais feuillage.

A l'extrême droite, on aperçoit le beau pont de marbre qui relie la Ville Jaune à la Ville Mongole; ce pont, analogue à celui de *Pa-li-kiao*, et qui paraît être de la même époque est un chef-d'œuvre de sculpture : le marbre, fouillé à jour, s'y contourne en spirales gracieuses, et prend toutes les formes que l'art et la patience des Chinois ont su lui donner.

Le pont a une écluse au moyen de laquelle on renvoie l'eau à volonté dans les deux parties du lac.

La mer du Milieu, qui a généralement peu d'eau, est entourée de vastes parcs impériaux, où on admire de superbes futaies; quelques *Fou* ou palais y sont seuls établis.

Arrêtons-nous, en passant, devant cette pagode située à l'angle nord-ouest de la Ville Rouge : c'est là que les princes de la famille impériale vont passer leurs examens littéraires dont ils ne sont pas plus dispensés que les simples mandarins. Elle est bien plus richement ornée que le Temple des lettrés que nous avons vu au commencement de la journée; il y a deux petits pavillons en bois peint et sculpté avec un goût exquis; le toit du



Vue du Pei-tha-sse. — Dessin de Lancelot d'après un dessin de M. Heine, album de Mme de Bourboulon.

kiosque principal est surmonté d'un immense dragon à cinq griffes, l'emblème impérial : ses écailles vertes, sa langue rouge, ses yeux de porcelaine blanche et noire ressortent sur les tuiles d'or; une foule d'autres animaux fabuleux hurlent, se tordent et se combattent dans les postures les plus incroyables sur les montants, les chambranles, les plinthes et les arceaux de cette pagode, une des plus curieuses et des mieux conservées de Pékin, où l'on en compte des milliers.

Voici les murs d'enceinte de la Ville Impériale, reconnaissables à la couleur rouge des briques dont ils sont construits; un chapiteau, couvert de tuiles vernissées en jaune d'or, les recouvre dans toute leur étendue.

C'est de là que vient le nom de *Ville Rouge*, que les Chinois donnent au palais Impérial, dont les nombreux bâtiments couvrent une superficie de quatre-vingts hectares.

La Ville Rouge, qui forme un quadrilatère, est défendue, outre ses murailles, par de larges fossés. Quatre portes y donnent accès sur les quatre faces principales.

Il est impossible d'y entrer; et quelle que soit notre curiosité, il faut nous contenter de la vue des toits dorés des grands pavillons qui s'y succèdent symétriquement.

Tous ces édifices sont recouverts de laque jaune, couleur exclusivement réservée à l'empereur.

Le palais Impérial est une enceinte inviolable : aucun Européen n'a pu y pénétrer dans les temps modernes.

Le capitaine Bouvier m'a raconté qu'ayant un jour franchi les fossés sur un ponceau, il s'était introduit dans l'intérieur par une brèche de la muraille; mais, à peine avait-il fait quelques pas, qu'un mandarin militaire se présenta, suivi de quelques soldats, et, comme le capitaine ne voulait pas tenir compte des supplications qu'il lui faisait pour l'inviter à repasser par la brèche, l'infortuné Chinois lui fit voir son cou avec un geste significatif qui voulait dire que, s'il persistait à forcer la

consigne, il recevrait une cravate de soie pour avoir laissé pénétrer un Européen dans le sanctuaire impérial.

Le capitaine ne voulut pas se charger la conscience de la mort d'un homme, et retourna dans la Ville Jaune.

Il n'en était pas de même au dix-huitième siècle, alors que les missionnaires avaient obtenu toute la confiance de l'empereur *Khang-hi;* plusieurs d'entre eux furent admis dans la Ville Impériale et en ont laissé des relations fidèles.

Voici ce qu'en dit le P. Grosier : « Le palais de l'empereur comprend neuf vastes cours qui se succèdent les unes aux autres et qui se communiquent par des portes de marbre blanc, surmontées de pavillons sur lesquels éclatent l'or et le vernis. Des bâtiments ou des galeries forment l'enceinte de ces cours qui sont accompagnées latéralement d'un grand nombre d'autres destinées aux offices et aux écuries. La première, qui est celle d'entrée, est très-spacieuse ; on y descend par un escalier de marbre, orné de deux grands lions en airain et d'une balustrade de marbre blanc qui forme le fer à cheval ; elle est arrosée d'un ruisseau qui la traverse en serpentant, et que l'on passe sur des ponts de marbre. Au fond de cette cour s'élève une façade percée de trois portes : celle du milieu est réservée à l'empereur ; les grands passent par les portes latérales. Les portes introduisent dans une seconde cour qui est la plus vaste du palais ; une immense galerie l'environne de toutes parts, et sur cette galerie sont placés les magasins de choses précieuses qui appartiennent en propre à l'empereur. Le premier de ces magasins est rempli de vases et d'autres ouvrages de différents métaux ; le second renferme les plus belles espèces de pelleteries et de fourrures ; le troisième des habits fourrés de petit-gris, des peaux de renard, d'hermine et de zibeline que l'empereur donne quelquefois en présent à ses officiers ; le quatrième est un dépôt de diamants, de pierres précieuses, de marbres rares et de perles fines pêchées sur la côte de Tartarie ; le cinquième, qui est à deux étages, est plein d'armoires et de coffres qui contiennent les étoffes de soie à l'usage de l'empereur et de sa famille ; d'autres magasins renferment les armes, arcs, piques, sabres, gingolls, arquebuses enlevés à l'ennemi ou offerts par les princes tributaires.

« C'est dans cette seconde cour que se trouve la salle Impériale, appelée *Tèa-ho-tien*, ou salle de *la Grande-Union*. Elle est bâtie au bout de cinq terrasses placées les unes sur les autres, et qui se rétrécissent graduellement en s'élevant. Chacune de ces terrasses est revêtue de marbre blanc et ornée de balustrades artistement travaillées. C'est devant cette salle que se rangent tous les mandarins, lorsqu'aux jours marqués ils viennent renouveler leurs hommages et faire les cérémonies déterminées par les lois de l'empire.

« Cette salle, qui est presque carrée, a environ cent trente pieds de longueur ; son lambris est sculpté, vernissé en vert et chargé de dragons dorés ; les colonnes qui en soutiennent le faîte ont six à sept pieds de circonférence à leur base, et sont enduites d'une espèce de mastic revêtu d'un vernis rouge écarlate ; le pavé est couvert d'un tapis ; les murailles sont sans aucun ornement, sans lustres, sans peintures et sans tapisseries.

« Le trésor, qui est au milieu de la salle, consiste en un vaste coffre formant une estrade assez élevée, sans autre inscription que le caractère *chin*, qu'on peut interpréter par le mot *sacré*.

« Sur la plate-forme qui porte cette salle, on voit de grands vases de bronze dans lesquels on brûle des parfums les jours de cérémonie. On y voit aussi des candélabres façonnés en oiseaux et peints de diverses couleurs, ainsi que les bougies et les torches qu'on y allume.

« Cette plate-forme se prolonge vers le nord et porte deux autres salles : l'une est une rotonde percée de beaucoup de fenêtres, et toute brillante de vernis ; c'est là que l'empereur change d'habits avant ou après la cérémonie ; l'autre est un salon dont une des portes est tournée vers le nord, et c'est par où l'empereur, sortant de son appartement, doit passer lorsqu'il vient recevoir sur son trône les hommages des grands de l'empire ; alors il est porté en chaise par des officiers habillés d'une longue veste rouge brodée en soie et couverts d'un bonnet surmonté d'une aigrette. »

J'ajouterai à ces détails qu'il y a aussi dans l'intérieur des casernes et des écuries pouvant contenir quinze mille hommes de troupe et cinq mille chevaux, et qu'enfin la Ville Rouge constitue à elle seule une forteresse défendue par l'enceinte fortifiée de la Ville Jaune, qui est contenue elle-même dans les remparts de la Ville Mongole. Ainsi il faudrait trois siéges successifs pour s'emparer du palais Impérial.

En contournant l'enceinte extérieure, nous arrivons à la porte du Sud de la Ville Jaune (*Tat-Sing-Men*).

Les deux grands parcs qui bordent chaque côté de cette large avenue renferment d'anciennes bonzeries abandonnées depuis l'avénement des empereurs mandchoux.

Dès qu'on a franchi la porte de *Tat-Sing*, on arrive sur une grande place où sont de vastes caves contenant des dépôts de charbon de bois et de combustible.

Mais le jour baisse, Pékin n'est pas éclairé la nuit, et nous n'avons pas de lanternes. Nous retournerons donc à gauche, si vous le voulez bien, dans la rue de *Toun-tiau-mi-tiau* que voici devant nous, et qui nous ramènera à la Légation française.

## SUITE DE LA VILLE TARTARE. — LA VILLE CHINOISE.

La bonzerie de la Ville Jaune. — La pagode impériale. — L'écurie des éléphants. — Établissements des missions catholiques, anglicanes et grecques. — La cathédrale. — Attelage de deux cents chevaux. — Le carrefour des exécutions. — Horrible spectacle. La rue des libraires. — La musique d'un enterrement. — Passage du bric-à-brac. — La grande Avenue du Centre. — Ouvriers ambulants. — Orateurs populaires. — Diseur de bonne aventure. — Temple du Ciel.

J'ai fait faire au lecteur dans le chapitre précédent une longue promenade dans la Ville Tartare. Je n'ai pu pourtant lui faire visiter la partie occidentale de cette grande cité, où se trouvent quelques monuments dignes d'intérêt, et dont je vais donner une description succincte.

Au delà du pont de marbre, jeté sur la mer du Milieu, la Ville Jaune contient encore la Grande Place, le couvent des Bonzes, le *Peh-Tang*, établissement des missionnaires catholiques, et la pagode impériale de *Kwang-Min-Tien*.

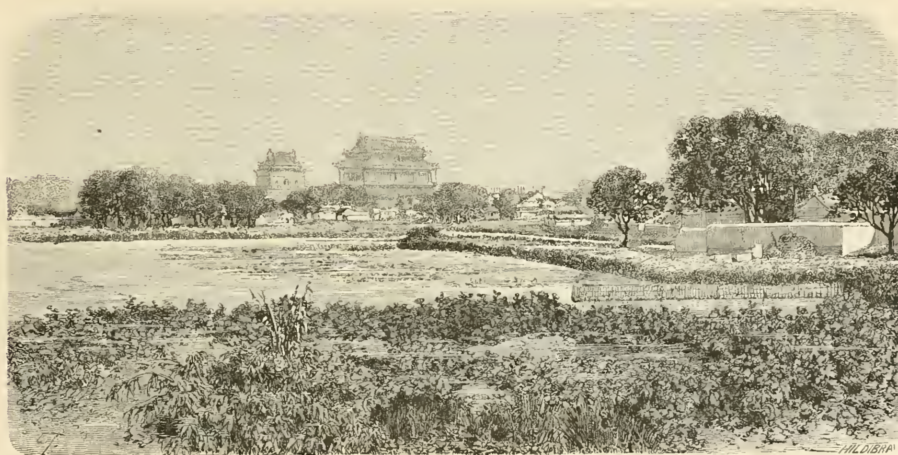
En dehors de la Ville Jaune, se trouvent l'évêché catholique ou *Nam-Tang*, l'écurie des éléphants, et le Temple de la Tour.

La bonzerie de la Ville Jaune, située au nord du *Peh-Tang* [1], se compose d'une succession de bâtiments carrés, enclavant de vastes cours : le temple principal est tout entier construit en marbre blanc; une série de piliers en marbre noir, formant une colonnade imposante, soutient l'arête aiguë du toit qui déborde de plusieurs mètres au-dessus de l'entablement; l'entre-deux de ces piliers est occupé à l'intérieur par une série de petites chapelles contenant chacune la statue d'une des nombreuses divinités du panthéisme chinois; l'autel principal est orné de figures deux fois plus grandes que nature de la trinité bouddhique

A droite de cette bonzerie, dont la porte s'ouvre sur un carrefour, on remarque des têtes de lions annonçant l'entrée de *Fou* ou palais qui appartiennent à de hauts dignitaires de l'empire.

L'enceinte du Temple de la Tour borde l'avenue de *Li-Houa*, et est limitée par un canal, qui fait communiquer, à travers la Ville Mongole, la prise d'eau du nord avec les fossés de la Ville Chinoise. Le temple qui est en même temps un couvent considérable jouissant d'une grande renommée, contient une tour élevée analogue comme architecture à celle du *Pei-tha-sse*.

La Grande Place, qui touche aux murailles Nord-Ouest de la Ville Jaune, n'a de remarquable que son étendue et sa régularité. Le centre en est orné d'une fontaine avec un bassin de marbre; des palais bâtis symétriquement et précédés de perrons monumentaux, l'entourent



La mer du Nord et le temple de Fâ-qua. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

de tous côtés, et contribuent à lui donner une forme parfaitement octogone.

La pagode impériale *Kwang-Min-Tien*, située au sud-ouest de la Ville Jaune, est une des plus belles et des plus richement décorées de Pékin; elle s'élève au milieu d'un parc entouré de murs où l'on remarque une vaste rotonde qui servait jadis de temple, et deux charmants kiosques, qui surmontent la porte principale. La toiture du *Kwang-Min-Tien* est entièrement recouverte de tuiles d'un bleu lapis éclatant; des clochettes sont suspendues aux corniches des toits qui s'avancent au-dessus des balcons, et font entendre, lorsque le vent les agite, un tintement continuel. Les poutres qui soutiennent ces balcons sont massives et curieusement peintes de brillantes couleurs; le corps de l'édifice est construit en briques rouges vernissées; des drapeaux et des lanternes de toutes nuances sont attachés à chaque étage aux pilastres des balcons. A l'intérieur, il y a des peintures représentant des dieux et des génies, et des niches contenant des statues d'idoles en bois doré. Cet édifice, depuis longtemps abandonné par les hommes, n'est plus habité que par les chauves-souris et les hirondelles qui maçonnent leurs nids dans les enfoncements des corniches.

A l'angle sud-ouest de la Ville Tartare, on peut voir encore les ruines des vastes bâtiments, dont se composait l'écurie des éléphants. Jadis les empereurs de la dynastie des *Ming* y entretenaient trente éléphants. Depuis que les Mandchoux, les barbares du Nord, se sont emparés de l'empire, les nouveaux souverains ont méprisé les pompes grandioses du despotisme asiatique personnifiées par ce majestueux animal. Cependant, il y reste encore un éléphant, tout blanchi par l'âge, dont les défenses sont usées, et qui n'y voit plus que d'un

1. Voir pour la position de tous ces monuments l'excellent plan de Pékin, dressé par M. le capitaine Bouvier qui a été donné dans la livraison précédente.

œil; il doit avoir plus de cent ans, et son existence est une preuve irréfutable de la longévité qu'on attribue à ces colosses de la création. C'est le dernier et vénérable témoin des magnificences de cette cour du Fils du Ciel célébrée par les missionnaires et les voyageurs du dix-septième siècle.

Les établissements des missions chrétiennes se sont multipliés rapidement à Pékin, et y ont repris une partie de leur splendeur passée. On compte déjà dans la capitale quatre établissements catholiques : le *Peh-Tang* ou mission du Nord, situé dans l'enceinte de la Ville Jaune, le *Nam-Tang* ou mission du Sud qui contient la cathédrale non loin de la porte de *Tchouen-Tche*, enfin les missions de l'Est et du Nord-Ouest placées dans les quartiers correspondants de la Ville Mongole. Ces deux derniers, qui sont plutôt des écoles pour les néophytes chinois n'ont qu'une importance secondaire et nous les passerons sous silence; quant au *Peh-Tang* et au *Nam-Tang* qui ont appartenu aux jésuites français et aux franciscains portugais au dix-huitième siècle, ils présentent assez d'intérêt, au point de vue architectural, pour que nous en donnions la description.

Le *Peh-Tang*, situé non loin de la mer du Milieu, contient toute une série de pavillons à un étage séparés par de vastes cours, et une ancienne chapelle avec une tour entourée d'une balustrade en fer formant terrasse sur



Pagode impériale de Kwang-Min-Tien. — Dessin de Therond d'après une photographie.

laquelle on peut monter. On jouit sur cette terrasse de la vue d'un immense panorama; elle a servi à faire les premières épreuves photographiques qu'on ait essayées à Pékin, et que nous devons au zèle du révérend provicaire apostolique. Le parc du *Peh-Tang* est superbe et tellement vaste que les Chinois lui donnent le nom de forêt, ce qui n'a rien d'exagéré pour qui a visité ces ombrages deux fois séculaires. Cet établissement, rendu tout récemment aux missions françaises, deviendra de la plus haute importance. Il avait été complétement ravagé au temps de l'expulsion des jésuites, mais les efforts de la populace de Pékin ont été impuissants contre l'enceinte de la chapelle formée de grilles fleurdelisées en fer massif qu'on n'a pu desceller, mais qui portent encore visiblement les empreintes de la fureur populaire. On y voit aussi une porte d'honneur monumentale, en style du temps de Louis XIV, avec des colonnes doriques, des feuilles d'acanthe, et deux vases grecs qui la surmontent; elle fait le plus singulier effet au milieu de l'architecture fantastique du pays.

Ce que le *Nam-Tang*, ancien établissement des Portugais cédé aussi à la France, contient de plus remarquable, c'est la cathédrale catholique : cet édifice, bâti du temps de Louis XV, se compose de deux tours carrées, comme celles de l'église Saint-Sulpice à Paris, et d'un corps de bâtiment avec des fenêtres à ogives et des

portes surmontées de fleurons. La cathédrale de Pékin était dans un état de délabrement complet, et il a fallu de nombreuses réparations pour qu'elle fût rendue au culte. Enfin, le jour de Noël 1861, la messe de minuit y fut célébrée en grande pompe, et les Chinois étonnés purent entendre le *gong*[1] résonner dans leurs rues pour annoncer le passage du ministre de France, de Mme de Bourboulon et des gens de leur maison se rendant au service divin; un grand nombre de Chinois catholiques assistaient également à la cérémonie. De ce jour, la liberté des cultes, décrétée par le Gouvernement, était un fait accepté par la population.

Pékin contient aussi une mission russe de la confession grecque établie depuis longtemps à l'angle nord-est de la Ville Mongole; il y a aussi depuis 1861 une mission protestante adossée à l'enceinte du palais de la légation anglaise, et où se trouve un vaste hôpital.

Si la Ville Tartare contient un nombre aussi considérable de monuments intéressants, dont l'énumération et la description ont pu paraître un peu longues au lecteur, il n'en est pas de même de la Ville Chinoise, amas de ruelles et de masures plus faites pour inspirer le dégoût que pour attirer l'admiration : cependant, à plus d'un titre, elle paraîtra intéressante au voyageur curieux d'observer les mœurs intimes de la population; la Ville Chinoise de Pékin, c'est la vieille Chine avec toutes ses étrangetés et toutes ses laideurs pittoresques!



Porte et parc du Peh-Tang. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

Nous laisserons donc raconter à Mme de Bourboulon la première excursion qu'elle fit au milieu de ce chaos humain.

« Je suis partie à cheval ce matin avec sir Frédérick Bruce et mon mari pour faire une promenade dans la Ville Chinoise; nous étions sans autre escorte que quatre

1. Le *gong* est une espèce de tam-tam gigantesque qui sert en Chine aux mêmes usages que le tambour en Europe.

cavaliers européens et deux *Ting-tchai*[1], ce qui prouve le degré de sécurité dont on jouit maintenant à Pékin.

« Qui eût pu prévoir cela, il y a deux ans, alors que l'entrée de cette ville mystérieuse était interdite sous peine de mort aux Européens!

« La curiosité de la population commence à s'émousser; on nous regarde, on se retourne pour nous voir plus longtemps, mais nous ne sommes plus suivis par une masse de peuple, ce qui est un progrès véritable, et rend ces longues promenades plus faciles et plus agréables.

« Nous sommes sortis de la Ville Mongole par la porte de *Tien*, et suivant la large chaussée qui sépare les deux villes, nous avons fait notre entrée dans la Ville Chinoise par la porte de *Tchoaen-Tche*.

« Nous avons débouché alors sur l'avenue de l'Est qui est d'une assez belle largeur et régulièrement bâtie : de nombreuses boutiques de marchands de soieries, de porcelaines et de laques s'étalent des deux côtés de la rue; chaque marchand a devant sa porte une planche haute de dix à douze pieds soigneusement vernie et dorée, sur laquelle sont indiquées en gros caractères les marchandises qu'il débite : cette suite de pilastres, placés de part et d'autre le long des maisons et à égale distance, produit la perspective la plus agréable, et donne à ces longues rues l'apparence d'une décoration théâtrale. L'usage de cette sorte d'écriteaux est commun à tous les marchands des grandes villes de la Chine.

« En avançant dans l'avenue de l'Est, nous avons dû diriger rapidement nos montures sur le côté de la chaussée, pour éviter une formidable machine qui marchait sur nous, ébranlant sur son passage les maisons et le sol même qui tremblaient tout à l'entour.

« Qu'on se figure deux cents chevaux au moins attelés en éventail avec un câble presque aussi gros que le corps d'un enfant à un chariot sur lequel est placé un gigantesque monolithe! Pour combiner la simultanéité d'efforts qui leur permet de transporter des poids énormes, les Chinois sont d'une habileté merveilleuse; j'ai vu des portefaix transporter à dos des pièces de fonte ou des canons dont la pesanteur aurait fait reculer les Européens les plus vigoureux. Ce n'est pas par la force seulement, c'est par l'adresse qu'ils réussissent.

« Rien n'était plus étonnant que la manière dont les charretiers s'y prenaient pour pousser leurs chevaux; les coups de fouet et les excitations verbales se succédaient avec un ensemble merveilleux, et le chef du travail, l'ingénieur sans doute, précédant la lourde machine, devant laquelle il marchait à reculons, faisait avec ses bras un télégraphe animé, comme un capitaine de navire sur son bord, lorsqu'il commande une manœuvre difficile.

« Nous sommes arrivés au bout de la chaussée à un vaste carrefour formé par l'avenue de l'Est qui s'y termine et la grande rue qui traverse la Ville Chinoise de l'orient à l'occident, en reliant ensemble, par une voie directe, les portes de *Conan-Tsu* et de *Cha-Coua*.

« Ce carrefour populeux emprunte un caractère tout particulier à la grande quantité de revendeurs de la campagne qui viennent y étaler des viandes, du gibier et surtout des légumes; j'y remarquai des tas énormes d'oignons et de choux qui s'élevaient jusqu'à la hauteur des portes des maisons. Les paysans et paysannes, assis par terre sur une natte de jonc ou sur un escabeau en bois, fument tranquillement leurs pipes, tandis que les vieilles mules rétives, les ânes tout pelés, qui ont servi au transport des marchandises, errent sur le marché au milieu de la foule, allongeant leur long cou pour saisir au passage quelque légume ou quelque herbe moins surveillés.

« A chaque pas des citadins à la démarche nonchalante et prétentieuse, armés d'un éventail, au moyen duquel ils protégent leur teint blême et farineux contre les ardeurs du soleil, se rencontrent avec de robustes campagnards au teint cuivré, chaussés de sandales et coiffés de larges chapeaux de paille.

« Un pavillon, placé au milieu du carrefour et garni d'une devanture en papier huilé, contient un poste de soldats de police chargés de maintenir l'ordre dans le marché.

« Nous ne savions comment guider nos chevaux au milieu de cette cohue que les cris énergiques et les imprécations sonores de nos *Ting-tchai* finirent cependant par faire ranger, et nous gagnâmes les abords du pavillon de police, espérant y être plus tranquilles et voulant tenir conseil sur la direction qu'il nous fallait suivre.

« Nous y étions à peine depuis quelques instants que mon cheval se mit à broncher et à renâcler énergiquement : j'avais toutes les peines du monde à le maintenir, lui ordinairement si doux et si obéissant. Certainement quelque chose l'épouvantait. Je levai machinalement la tête, et je pensai me trouver mal devant le spectacle horrible qui vint frapper mes yeux!

« Derrière et tout près de nous était une rangée de mâts, auxquels étaient fixées des traverses en bois; aux traverses étaient suspendues des cages en bambou, et dans chaque cage il y avait des têtes de mort qui me regardaient avec des yeux mornes tout grands ouverts; leurs bouches se disloquaient avec d'affreuses grimaces, leurs dents étaient convulsivement serrées par l'agonie du dernier moment, et le sang découlait goutte à goutte le long des mâts de leurs cous fraîchement coupés!

« En un instant nous nous lançâmes tous au galop pour nous dérober à la vue de ce hideux charnier, auquel je penserai longtemps encore dans mes nuits d'insomnie! (Voy. le *Tour du Monde*, t. IX, p. 125.)

« Il paraît que j'ai été heureuse de ne voir que ce que j'ai vu! J'étais exposée, grâce à notre ignorance des lieux, à assister à quelque chose de plus hideux encore!

« Les malheureux dont les têtes étaient ainsi exposées à la vindicte publique, et il y en avait plus de cinquante, appartenaient à une bande de voleurs des en-

1. Messagers chinois ou cavas attachés au service des légations européennes.

virons de Pékin, qui avaient été arrêtés tout récemment, et dont l'exécution remontait seulement à la veille de notre promenade. On avait fabriqué des cages neuves pour l'exposition de ces têtes humaines qui, n'ayant subi aucune atteinte de décomposition, n'exhalaient encore aucune odeur fétide.

« Quelques jours auparavant, à ce qu'on m'a raconté depuis, un des jeunes gens de la Légation avait passé par ce carrefour, et avait été obligé de fuir devant l'odeur empestée qui s'échappait des débris humains en putréfaction! Les cages pourries s'étaient disloquées et disjointes. Quelques têtes pendaient accrochées aux barreaux par leur longues queues, d'autres étaient tombées à terre au pied des mâts.

« Tel est l'usage impitoyable de la loi chinoise, indigne d'un peuple aussi avancé en civilisation. Mais ces barbares coutumes remontent aux temps les plus éloignés: elles sont passées dans les mœurs, et les Chinois vaquent tranquillement à leurs affaires au moment des exécutions. Tandis que nous fuyions ce sinistre spectacle, la foule affairée des acheteurs et des revendeurs criait, se disputait, marchandait, sans même daigner jeter un coup d'œil à ces têtes de mort suspendues au-dessus des leurs.

« Je respirai enfin quand nous eûmes mis quelques centaines de pas entre nous et le carrefour des exécutions.

« J'avais hâte, toutefois, de rentrer à la Légation, et nous tournâmes à gauche pour éviter de faire un grand détour, en allant rejoindre la Grande Avenue du milieu de la Ville Chinoise par le carrefour qu'elle forme avec celle de *Cha-Coua*, dans laquelle nous nous trouvions.

« Cette rue, dont j'ai oublié le nom, va aboutir à la Grande Avenue, près de la porte de *Tien-Men*, mais elle est tellement étroite, tellement encombrée de gens et d'animaux, et elle fait tant de détours, que nous mîmes beaucoup plus longtemps à la parcourir, que si nous avions suivi tout droit par les avenues.

« A moins d'avoir du temps à perdre et de vouloir faire un voyage de découverte, ce qu'il y a de mieux à Pékin, c'est de ne pas quitter les larges chaussées qui sillonnent la ville aux quatre points cardinaux. Dans le cas contraire, on sait quand on part, mais on ne peut jamais prévoir quand on arrivera.

« La rue que nous venions de prendre, et que j'appellerai la rue des Bimbelotiers ou des Libraires, à cause du genre de commerce auquel se livrent ses habitants, est une de celles où la circulation est le plus difficile : à chaque pas, nous rencontrions des processions, des mariages, des enterrements, une foule pressée de badauds entourant des faiseurs de tours, des sorciers, des médecins ou des revendeurs au rabais.

« Les maisons, à un seul étage, sont toutes formées d'un magasin avec une arrière-pièce servant de logement; on y voit des livres empilés dans des rayons ou à terre, des estampes pendues au plafond, des peintures et des cartes de géographie en rouleaux, des caricatures et des affiches collées au châssis de la devanture; dans ces boutiques de libraires, on vend et on loue des journaux, entre autres la *Gazette de Pékin;* dans quelques-unes, on remarque à la place d'honneur de vieux livres coloriés ou des peintures sur feuilles d'arbres; ces peintures qui sont toujours d'un prix très-élevé, s'obtiennent, en faisant macérer les feuilles pour en enlever la partie compacte, après quoi on les couvre d'un enduit en poussière de talc, et, quand le tout est bien séché et bien homogène, on y trace des dessins colorés d'une manière très-vive et très-agréable à l'œil.

« Les boutiques de bimbelotiers et de merciers exposent des verroteries, des petits bijoux, des boutons, des épingles, des bracelets en jade, de la mercerie et tous les objets à bon marché qui servent aux gens du peuple.

« Mais quelle est cette bruyante musique qui se fait entendre? Ce charivari de flûtes, de trompes, de tamtams et d'instruments à cordes a lieu pour célébrer les funérailles d'un des plus riches marchands du quartier!

« Voici sa porte devant laquelle l'administration des pompes funèbres (il y en a une à Pékin) a établi un arc de triomphe avec une carcasse de bois, recouverte de vieilles nattes et de pièces d'étoffes. La famille a installé les musiciens à la porte pour annoncer sa douleur, en écorchant les oreilles des passants.

« Nous pressons le pas pour ne pas nous trouver arrêtés au milieu de l'interminable cortége d'un enterrement : le plus beau jour de la vie d'un Chinois, c'est le jour de sa mort; il économise, il se prive de toutes les aisances de la vie, il travaille sans repos ni trêve pour avoir un bel enterrement.

« Nous ne sortirons pas de cette maudite rue! Voici un grand rassemblement qui nous barre le passage : on vient de placarder des affiches à la porte du chef de la police du quartier; on les lit à haute voix, on les déclame sur un ton ampoulé, pendant que mille commentaires, plus satiriques, plus impitoyables que le texte, se produisent au milieu des éclats de rire.

« Qu'a fait ce malheureux pour provoquer la vindicte populaire?

« Cette liberté de la moquerie, de la pasquinade, de la caricature, appliquée aux mandarins et aux dépositaires de l'autorité est un des côtés les plus originaux des mœurs chinoises; dans ce pays où un magistrat quelconque dispose si facilement de la vie de ses administrés, sous un prétexte de haute trahison ou de lèse-majesté, il lui est impossible de se soustraire à la satire populaire, qui le poursuit jusque dans sa maison, dans ses habitudes, dans son costume, dans ses mœurs.

« En Chine, on est libre d'imprimer et d'écrire ce que l'on veut; beaucoup de gens ont chez eux des presses mobiles, dont ils ne se font pas faute de faire usage, quand ils en veulent à quelque fonctionnaire. Les rues sont littéralement tapissées d'affiches, de réclames, de sentences philosophiques. Un poëte a-t-il rêvé la nuit quelque strophe fantastique, vite il l'imprime, en gros caractères, sur du papier bleu ou rouge, et il l'expose à sa porte, c'est un moyen ingénieux de se passer d'é-

diteurs. Aussi peut-on dire que les bibliothèques sont dans les rues : non-seulement les façades des tribunaux, les pagodes, les temples, les enseignes des marchands, les portes des maisons, l'intérieur des appartements, les corridors sont remplis de maximes de toute sorte, mais encore les tasses à thé, les assiettes, les vases, les éventails sont autant de recueils de poésie. Dans les plus pauvres villages, où les choses les plus nécessaires à la vie manquent, on est sûr de trouver des affiches.

« En attendant, la foule ne faisait que s'accroître : nos *Ting-tchai* nous assurèrent que nous pouvions gagner la Grande Avenue par un passage couvert, qui s'ouvrait sur notre droite comme la gueule d'un four.

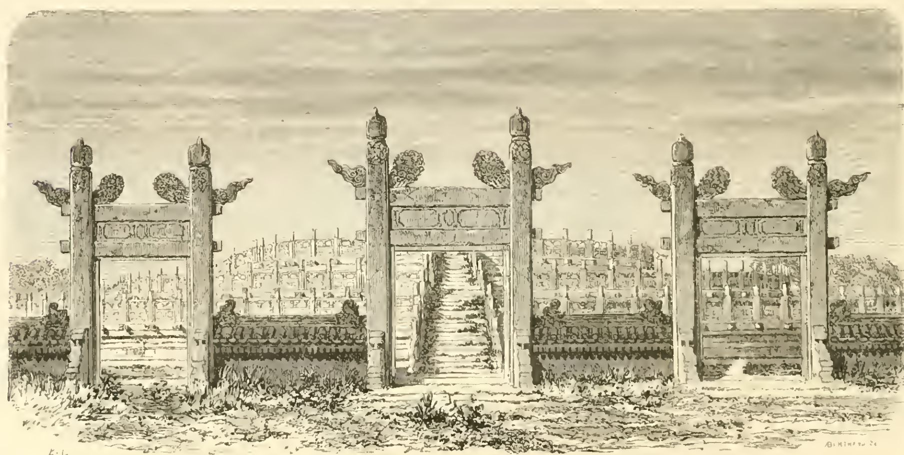
« Nous étions curieux de voir ce que pouvait être un passage de Pékin, et nous mîmes pied à terre, en recommandant aux domestiques de nous ramener nos montures de l'autre côté à la sortie.

« Ce passage, affecté au commerce du bric-à-brac, ou du *Kou-toung*, qui est le nom que lui donnent les Chinois, est tout simplement une ruelle obscure, où l'on peut à peine passer deux de front, couverte en mauvaises planches, pavée en terre, et à demi éclairée en plein jour par des lampes fumeuses.

« Il a environ cinq à six cents pas de long, autant que j'ai pu le calculer, et si l'impatience d'en sortir ne m'a pas fait compter double.

« Ce ne sont plus des boutiques qu'on entrevoit dans ce couloir, ce sont d'informes amas de vieilles planches, provenant de démolitions, dressées au hasard les unes contre les autres, et soutenues par des piles de marchandises de tout genre, des vases, des porcelaines, des bronzes, des armes, des vieux habits, des pipes, des outils, des bonnets, des fourrures, des bottes, des engins de pêche et de chasse.

« Des objets sans nom, et qui n'ont plus de forme, tous les reliquats, tous les résidus de la fabrication sont



Enceinte et portiques du temple de l'Agriculture. — Dessin de Therond d'après une photographie.

entassés là ! On ne comprend pas où peut se tenir le propriétaire de la boutique; mais, pour peu que vos yeux se portent sur quelques-unes de ses marchandises, vous voyez sa tête hâve et son front chauve sortir comme une végétation maladive de cette moisissure humaine.

« Il paraît cependant qu'il y a des objets de grande valeur au milieu de toutes ces vieilleries ! Voici un amateur de bric-à-brac, le nez armé de formidables lunettes, qui examine en connaisseur, avec la moue caractéristique de la lèvre inférieure, des porcelaines antiques et de vieux bronzes.

« On m'assure que les marchands d'antiquailles sont ici d'une habileté à faire pâmer leurs confrères européens : au moyen d'une argile roussâtre, à laquelle ils font subir des préparations particulières et qu'ils enterrent pendant quelques mois, ils obtiennent des contrefaçons remarquables des vieilles porcelaines de la dynastie des *Yuen* si recherchées par les amateurs. L'imitation est si parfaite que les plus malins y sont trompés.

« En Chine, comme ailleurs, les magasins de bric-à-brac ont le privilége de la plus grande malpropreté; s'il n'en était ainsi, les acheteurs ne croiraient pas sans doute à l'antiquité des objets qui sont offerts à leur convoitise; seulement, qui dit *malpropreté chinoise*, exprime ce dont nous ne pouvons avoir l'idée, et ce que je n'entreprendrai pas de décrire.

« Qu'il me suffise de dire que, dans ce passage où nous étions, la terre battue du sol était une bouillie de débris sans nom, que les planches de la toiture et des boutiques suintaient une humidité verdâtre et nauséabonde, que des enfants et des femmes en guenilles étaient vautrés dans tous les coins, et qu'il s'exhalait de tout cela une odeur fétide et insupportable que tempérait heureusement pour nous

la fumée âcre et épaisse des lampes éclairées à l'huile de ricin.

« Qu'on juge avec quel plaisir nous avons retrouvé l'air pur, le ciel bleu, et tout le confortable de nos appartements du Tsing-Kong-Fou! »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

La Ville Chinoise de Pékin contient à son extrémité méridionale deux temples des plus célèbres de la Chine, tant par leur architecture, que par les souvenirs historiques auxquels ils se rattachent. Ce sont les temples du *Ciel* et de l'*Agriculture*, placés au centre de parcs très-vastes qui constituent une des plus belles promenades de la ville.

J'emprunterai la relation suivante à M. Trèves, qui, pendant son séjour à Pékin, avait fait de ces parcs, dont l'entrée est interdite au public, le but habituel de ses promenades quotidiennes.

« Il faut convenir, quelque habitué qu'on soit à la Chine et aux mœurs de ses habitants, que l'Avenue du



Cathédrale catholique, à Pékin. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

Centre de la Ville Chinoise présente le spectacle le plus animé, le plus bruyant, qu'il m'ait encore été donné de voir dans aucun pays du monde.

« Les larges chaussées en sont couvertes de baraques de toute grandeur, de toute forme, de toute couleur : c'est l'aspect d'une foire en permanence, mais avec ce caractère spécial que tous les métiers sont pratiqués par des opérateurs ambulants qui transportent avec eux les outils de leur profession, et poussent chacun à leur manière un cri particulier.

« Je me rappelle avoir eu sous les yeux à la fois un forgeron ambulant, un barbier en plein vent et un restaurateur de rencontre : tous trois exerçaient leur industrie, entourés de leurs chalands, dans le même coin de la rue.

« Le forgeron, placé devant son établi, ressemblant assez à celui d'un tonnelier, faisait mouvoir son soufflet avec son pied, et, comme il n'avait pas d'étau, il tenait le fer de sa main gauche enveloppée dans un morceau de cuir, tandis que de la droite il maniait avec dextérité

sa lime dont l'autre bout était maintenu par un anneau; il faisait ainsi œuvre de tous ses membres à la fois.

« Le barbier était chargé par devant d'une table et d'un escabeau en bois, auxquels faisait contre-poids par derrière un lourd bassin en cuivre retenu par trois cordes, à une desquelles était pendu un petit tam-tam annonçant par son tintement continuel sa présence aux pratiques. Il passait, courbé sous le poids de son bagage! Un amateur se présente pour se faire raser la tête : en un clin d'œil le *frater* a placé sa table à deux pas du forgeron, il la cale avec un peu de boue, fait asseoir le patient sur l'escabeau, la figure tournée vers la forge qui vomit des étincelles, lui rabat le cou sur son genou en l'empoignant par sa queue qu'il enroule autour de son poignet, et, après lui avoir mouillé la tête avec de l'eau tiède, il lui frotte la nuque à tour de bras ou plutôt de main pour remplacer le savon absent et lui attendrir l'épiderme, enfin il tire de sa ceinture un rasoir en fer non poli qui a l'air d'un sabre, vu sa dimension et sa forme, et commence l'opération.

« A côté du barbier, un restaurateur ambulant s'est établi, sans se soucier de ce voisinage compromettant pour la propreté de sa cuisine qu'il porte suspendue avec le sac aux provisions à un long bâton de bambou. Il allume son fourneau, et annonce avec béatitude qu'il va offrir au public le thé merveilleux qui donne une longue vie, les tranches de la pastèque céleste qui inspirent la sagesse, l'eau-de-vie de sorgho qui donne le courage aux cœurs faibles, accompagnés de petits poissons et de gâteaux frits à la graisse, le tout pour le prix extraordinaire de vingt sapèques par consommateur.

« Un peu plus loin, l'odorat est désagréablement affecté par le contenu de hottes portées à dos par deux hommes! Ils viennent de vider l'intérieur d'une de ces petites maisonnettes en paille élevées par les soins de l'édilité sur tous les points populeux de la ville. Ces hommes agitent une sonnette pour avertir de leur présence; ils font leur service gratuitement, ce genre d'engrais étant très-recherché pour l'agriculture.

« Une bande de mendiants aveugles, et dans un costume plus que léger, car ils ont oublié leurs caleçons, passent en se tenant la main. Des enfants jouent au *Mont-de-Piété;* l'un d'eux, qui a orné son nez d'une énorme paire de lunettes en papier, représente le prêteur sur gage impitoyable.... Il manie avec dédain les objets que lui présentent ses camarades, offre des prix au rabais, et discute comme un vieux marchand consommé. Des porteurs d'eau poussent un cri strident, en maintenant d'une main l'équilibre de leurs seaux suspendus à un cerceau recourbé, tandis que de l'autre ils s'éventent avec célérité. Le marteau du forgeron retentit, le tamtam du barbier tinte continuellement, la friture frémit dans la poêle du restaurateur, les mendiants nasillent leurs misères, les enfants poussent de joyeux éclats de rire, la foule trépigne, hurle, se presse, se démène!

« Un orateur populaire s'est établi à l'ombre d'un arbre : monté sur une grosse pierre de taille, il harangue les passants du haut de cette tribune improvisée; c'est un aspirant lettré, qui n'a jamais pu se faire recevoir aux premiers grades, et qui, n'ayant appris aucun métier manuel, gagne sa vie en récitant les vers des poëtes et les chroniques des sages du temps passé.

« Le *Tchou-chou-ti* ou lecteur public a le privilége d'attirer la foule autour de lui; car les Chinois, même ceux des classes inférieures, ont la passion des choses littéraires, et quittent volontiers des divertissements grossiers pour écouter la lecture des passages les plus intéressants et les plus dramatiques de leur histoire nationale. A l'aspect des physionomies, à l'approbation qui se manifeste vivement, on comprend tout l'intérêt que le peuple attache à ces récits historiques. Le *Tchou-chou-ti* s'arrête, quand il est fatigué, et profite des entr'actes pour faire une quête qu'il accompagne, afin d'exciter ses auditeurs à la générosité, de commentaires sur la charité et les vertus privées des humbles, sur les vices et les iniquités des puissants qui oppriment le monde. Ces espèces de *clubs* en plein vent existent partout en Chine : ils sont tellement passés dans les habitudes que la police ne songe pas à y mettre obstacle. Voilà qui est singulier dans un pays où le despotisme a jeté de si profondes racines!

« L'Avenue du Centre ne présente pas un spectacle aussi animé dans tout son parcours. Dès qu'on passe le carrefour qu'elle forme avec l'Avenue de *Cha-Coua*, les maisons deviennent plus rares et la foule moins nombreuse. A la hauteur des dernières habitations se trouve un pont suspendu jeté à une certaine hauteur et qui fait communiquer ensemble deux rues parallèles. Ce pont est solidement construit en pierre et en bois.

« Je descendis de cheval, et je montai les deux longs escaliers qui conduisent au sommet pour jouir de la perspective de l'Avenue du Centre qu'il sépare à peu près en deux parties égales.

« La première, qui s'étend jusqu'à la porte de *Tien*, était celle que je venais de parcourir; c'est le centre le plus populeux de la Ville Chinoise. L'autre, qui passe entre les deux enceintes des temples du Ciel et de l'Agriculture, va aboutir à l'extrémité méridionale des remparts près de la porte de *Ioung-ting;* elle est presque inhabitée, ou du moins, si quelques maisons bordent l'avenue, des champs cultivés s'étendent autour. Du haut de ce pont, on aperçoit, au-dessus des grandes futaies de leurs parcs, les coupoles rondes des deux temples, et à droite et à gauche de vastes plaines plantées en sorgho, en maïs, et en blé; des maisonnettes de paysans, les clochetons de quelques pagodes, et les minarets du cimetière mulsuman varient un peu la monotonie du point de vue que bordent à l'horizon comme un rideau sombre les hautes murailles de la ville.

« Un industriel d'un nouveau genre s'était établi avec son attirail au pied du parapet du pont : c'était un diseur de bonne aventure. Il était assis devant une table, aux deux bouts de laquelle étaient des lanternes allumées quoiqu'il fît plein jour, profusion de lumière dont je n'eus pas l'occasion de m'expliquer le motif, car il ne le savait pas lui-même; tel était *l'usage*, à ce qu'il m'assura!

« Ce pauvre diable ne paraissait pas avoir beaucoup de clients en ce lieu solitaire; aussi me décidai-je à lui demander de me prédire mon sort.

« La confiance que je lui témoignais lui fit grand plaisir; ses yeux s'animent, sa taille voûtée se redresse, il fait craquer tous ses doigts, rejette sa queue en arrière, et toute sa personne, quoique son costume n'ait rien de particulier, prend une allure magique. Il saisit quatre petites pièces en cuivre, les met dans un cornet, lève le cornet à la hauteur de l'œil avec un air fatal, l'agite et verse les piécettes sur la table; il les regarde, marmotte dans ses dents quelques mots cabalistiques, et recommence quatre fois la même opération; puis, il retire d'un sac quatre cubes en bois sur lesquels sont gravés des points, et qui ressemblent à des dés; il les range et forme des combinaisons entre ces cubes et des carrés qu'il a faits avec du charbon sur sa table. Dans ces carrés sont des dessins qui ont, autant que je peux le deviner, la prétention de représenter les divers événements de la vie; ce sont les pièces de cuivre qui déterminent l'emploi des dés et leur rangement.

« J'avoue que, quelque ému que je dusse être par l'appréhension de ma destinée qui s'agitait, je trouvai les combinaisons du bonhomme un peu longues, je lui mis un *tael*[1] dans la main, et je m'éloignai; mais j'avais compté sans mon sorcier qui, reconnaissant de ma générosité, me poursuivit en me prédisant toutes sortes de prospérités et de succès, qu'il avait soin d'assortir à mon âge et aux goûts qu'il me supposait. Au moment, où je passais à cheval sous le grand Pont, du haut du parapet il m'annonça l'Empire.... du Monde!

« J'en avais pour mon argent!

« Quelques minutes après, j'arrivais à l'endroit où l'Avenue du Centre se trouve bordée de chaque côté par les enceintes des temples du Ciel et de l'Agriculture, le premier à gauche, le second à droite. Je n'eus pas besoin d'en faire le tour pour en gagner les portes; les fossés qui touchent à l'enceinte sont comblés en certains endroits par le sable de Mongolie qu'y amoncèlent les vents d'ouest, et mon cheval était habitué à franchir, d'un bond, le mur dont la crête dépassait de quelques pieds à peine le niveau du sol exhaussé.

« Je me trouvais dans le parc du Temple-du-Ciel, où il est défendu à quiconque de s'introduire, mais où le prince de *Kong* avait bien voulu nous autoriser à diriger nos promenades.

« Il y a quelque chose de saisissant et de profondément triste à la fois dans cette vaste solitude, dans cette absence de tout bruit et de tout mouvement, qui succède subitement au tumulte de la ville.

« Ce sont de grandes avenues droites dallées en pierre, bordées de chaque côté de balcons de marbre, et entourées de futaies magnifiques d'arbres deux fois séculaires. Ces arbres sont disposés en vastes carrés coupés régulièrement par les avenues, qui sont toutes de même largeur et aménagées sur le même modèle. Sous ces futaies composées en grande partie d'arbres verts, aucun buisson, aucune fleur, aucune herbe même ne peut pousser. Le sol est couvert d'une couche épaisse de feuilles effilées et jaunies, dont se sont dépouillés les cèdres et les pins; on n'entend rien que le battement cadencé du pic noir qui frappe sur les vieux troncs, et le gémissement du vent qui souffle dans les clairières.

« Le Temple-du-Ciel est rond, surmonté de deux toits qui ont l'air de deux vastes chapeaux chinois. C'est la forme la plus usitée dans la construction des temples, mais cet édifice est d'une dimension inusitée : il a au moins cinq cents mètres de circonférence! Les tuiles des toits vernissées en bleu azur sont placées de manière à faire saillie les unes au-dessus des autres comme les écailles d'un lézard; une mousse épaisse et noirâtre couvre en partie la surface du toit supérieur, l'autre est moins dégradé. L'intervalle des deux toits est construit avec des carreaux de faïence d'un bleu plus clair, ornée de peintures aux vives couleurs; quatre écussons en bois verni et sculpté, formant un riche ornement et sur lesquels sont inscrits des caractères dorés et le dragon impérial, sont placés aux quatre points cardinaux en face des grands escaliers. La partie inférieure de l'édifice se compose de châssis en bois verni, veiné et d'un ton de rouge laque admirable, dans lequel sont enchâssés des panneaux en émail d'un bleu très-foncé parsemé d'étoiles d'or. Au dessus, et sous le second toit, on retrouve le même encadrement de faïences d'un bleu pâle avec des peintures encore plus riches. Une masse de cuivre doré, ayant la forme d'un immense plumet, couronne l'édifice.

« On ne remarque aucune sculpture à l'extérieur du temple, mais l'œil est surpris de l'élégance avec laquelle sont nuancés les différents tons de ces couleurs éclatantes, qui produisent un ensemble harmonieux, et dont on ne peut bien rendre compte par une description orale. On peut dire de cet édifice, comme de certains tableaux : le dessin manque, mais la couleur en est charmante.

« L'intérieur, dans lequel on pénètre par quatre portes très-hautes et à deux battants a été entièrement dévasté : on y remarque des statues de dieux d'une dimension gigantesque; les larves d'insectes qui vivent dans le bois ont rongé l'intérieur de ces divinités périssables, et, pour peu qu'on les touche brusquement, elles tombent en poussière.

« La partie des toits, qui surplombent en saillie, est recouverte d'une toile métallique, pour empêcher, à ce que m'a assuré un gardien, les hirondelles d'y nicher. Il doit y avoir bien longtemps, à en juger par l'état de dégradation des autres parties de l'édifice, que ces soins méticuleux ont été pris dans un but de conservation.

« La forme du Temple-du-Ciel est peu gracieuse, lourde et écrasée, mais la haute terrasse sur laquelle il est placé et qui double presque sa hauteur, les nombreux balcons de marbre qui l'entourent, les quatre magnifiques escaliers qui y conduisent, lui donnent un aspect imposant et grandiose.

« J'ai compté trente-deux marches aux escaliers construits en marbre, ou plutôt en pierres d'albâtre; une

1. Petit lingot d'argent servant de monnaie.

rampe en pente douce couverte de sculptures les sépare en deux parties; un vaste brûle-parfum en bronze est placé sur un piédestal au pied de chacun d'eux. L'architecture des balcons est très-gracieuse; il y en a trois rangs superposés; ils supportent des pilastres peu élevés, carrés par le bout, sur lesquels sont sculptées des têtes d'animaux.

« L'enceinte du temple de l'Agriculture est beaucoup



Le Temple-du-Ciel, à Pékin. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

moins large quoique aussi profonde que celle du Temple-du-Ciel; l'aménagement du parc est le même, mais les futaies sont plus dévastées; beaucoup d'arbres sont tombés de vétusté, et ont laissé place à de nombreuses clairières; tout annonce que cet édifice est encore plus antique que son voisin. »

A. Poussielgue.

*(La suite à la prochaine livraison.)*




Temple de l'Agriculture, à Pékin. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

# RELATION DE VOYAGE DE SHANG-HAÏ A MOSCOU,

## PAR PÉKIN, LA MONGOLIE ET LA RUSSIE ASIATIQUE,

RÉDIGÉE D'APRÈS LES NOTES DE M. DE BOURBOULON, MINISTRE DE FRANCE EN CHINE, ET DE Mme DE BOURBOULON,

PAR M. A. POUSSIELGUE [1].

1859 - 1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### PROMENADE DANS PÉKIN (suite).

Récit de M. Trèves (*suite*). — Le temple de l'Agriculture. — Une ronde de nuit. — Les environs de Pékin. — Le cimetière français. La route qui conduit aux Palais d'été.

« J'ai dit que le temple de l'Agriculture est moins beau que celui du Ciel; mais il est entouré d'un labyrinthe de balcons, d'un dédale d'escaliers surmontés de monolythes d'une forme étrange qui donnent à l'ensemble de l'architecture un aspect bizarre et unique au monde. Sur tous ces marbres sont sculptés en relief les flots de la mer, des fleurs, des champs de blé, des oiseaux, et tous les monstres qu'a su enfanter l'imagination des sculpteurs chinois (voy. p. 44).

« Cet édifice, orné et décoré dans le même goût que le temple du Ciel, n'en diffère que par ses dimensions moins considérables et par ses trois toits superposés; les peintures sont moins riches, quoique mieux conservées. En général les émaux, les porcelaines et les laques sont mieux entretenus, ce qu'on pourrait attribuer à la fête de l'agriculture qu'y célèbre encore tous les ans l'empereur actuel.

« Le sol y paraît aussi plus humide et moins sablonneux que celui du monument rival. Malgré les soins des gardiens, la mousse et les plantes parasites recouvrent

1. Suite. — Voy. t. IX, p. 81, 97, 113; t. X, p. 33.

d'un épais tapis les dalles des escaliers et des avenues; ces braves gens font dans toutes ces vieilles pierres une abondante récolte d'excellents champignons qu'ils vont vendre en ville. C'est, avec le logement et le chauffage, le plus clair de leurs appointements.

« L'enceinte du temple de l'Agriculture contient en outre de vastes dépendances : on y voit la plaine, où chaque année l'empereur et les princes de sa famille viennent, à l'époque des premiers labours du printemps, préparer de leurs mains augustes une étendue de terrain déterminée par les rites religieux [1]; enfin une des avenues conduit à des bâtiments abandonnés, entourant une vaste cour au milieu de laquelle se trouve une tourelle de dix mètres d'élévation. Jadis les empereurs, montant sur la terrasse de cet édifice, y sacrifiaient des brebis au maître du ciel, et les précipitaient la gorge ouverte sur le parvis de la cour où les devins consultaient leurs entrailles fumantes. Il y a bien longtemps, dit-on, que ces hécatombes sanglantes ont été abandonnées, cependant on y voit encore les carcasses et les cendres des victimes.

« Le jour touchait à sa fin, et de nombreuses bandes de corbeaux, dont les aïeux se nourrissaient sans doute des restes du sacrifice, et qui ont gardé l'habitude de nicher dans cette nécropole, arrivaient en croassant se percher sur les corniches : la lune, qui se levait à l'horizon, blanchissait d'une lueur fantastique les portiques de marbre blanc, auxquels les rangs pressés de ces oiseaux de mort faisaient une couronne funèbre plus noire que la nuit!

« Il était temps de rentrer! Je savais, par expérience, qu'il n'est pas commode de circuler dans Pékin après le coucher du soleil, et je pressai l'allure de mon cheval, devant lequel courait mon domestique chinois une lanterne à la main.

« A sept heures du soir, on ferme les portes de la ville, le gong sonne le couvre-feu, et la garde va occuper les postes désignés pour la nuit.

« L'avenue du centre présentait un spectacle tout différent de celui auquel j'avais assisté quelques heures auparavant : on n'y rencontrait plus que quelques passants attardés et silencieux, pressant le pas pour regagner leur logis, et des chiens errants cherchant une maigre nourriture dans les tas d'immondices.

« La police interdit les assemblées nocturnes, qui ne sont pas du reste dans les mœurs de la population; deux heures après la tombée de la nuit, tous les habitants sont couchés, et on ne connaît ni les bals, ni les concerts, ni les soupers. Les tribunaux, le commerce, les opérations financières, les affaires sérieuses s'expédient dès le point du jour. A midi tout est terminé. Le reste de la journée jusqu'à la nuit est consacré au plaisir. Aux heures où l'on remarque le plus de mouvement dans les grandes villes d'Europe, celles de Chine jouissent du calme le plus profond; chacun est rentré dans sa famille, les boutiques sont fermées, les lecteurs publics ont terminé leurs séances, les théâtres ont fini leurs représentations.

« Toutes les ruelles qui viennent déboucher dans l'avenue du centre étaient déjà fermées par des portes à claire-voie, que gardait le *ti-pao* chargé de la police du quartier. Quand on veut rentrer ou sortir, il faut parlementer avec lui et lui expliquer pourquoi on se trouve dehors à cette heure indue : quelques sapèques de gratification sont en général la meilleure explication.

« Il y a un de ces gardes de police attaché à la surveillance nocturne de chacune des rues de la ville et il est responsable de ce qui s'y passe; aussi n'entend-on presque jamais parler à Pékin de vols avec effraction et encore moins d'attaques à main armée : il y existe pourtant un grand nombre de coupeurs de bourse et de filous d'une adresse étonnante.

« A chaque pas je rencontrais des gardiens de nuit : ils se promènent en frappant sur un cylindre de bois qui produit un son analogue à celui d'une crécelle; dès qu'ils entendent du bruit, ou qu'ils voient quelque chose de suspect, ils ont bien soin de frapper à coups redoublés sur leur instrument, ce qui veut dire aux voleurs et aux malintentionnés : Je suis là! Sauvez-vous! Vous reviendrez un peu plus tard. D'ailleurs, pour qu'on les voie de plus loin, ils portent une lanterne allumée à la ceinture.

« Pékin n'est pas éclairé, il est vrai, mais les Chinois ont une passion inexplicable pour les lanternes; on ne saurait s'en passer même par le plus beau clair de lune. Les porteurs de chaise, les mendiants, les gardiens de police en sont munis; les enfants même en ont qui sont proportionnées à leur taille.

« J'ai rencontré, en rentrant dans la ville mongole, une patrouille de nuit chargée de faire la ronde. L'officier commandant qui la précédait à cheval faisait porter devant lui une énorme lanterne où étaient inscrits son nom et ses titres; chaque homme de la patrouille en avait une plus petite ayant forme de poissons, d'oiseaux, de chevaux. Toutes ces lumières, s'agitant dans l'obscurité, et éclairant seulement les jambes des soldats de police, dont le haut du corps et la tête restaient dans l'ombre, produisaient l'effet le plus singulier.

« Malheureusement ce spectacle pittoresque fut interrompu par un vacarme épouvantable, qui me fit prendre le galop aussitôt : les gardiens de chaque rue transversale, afin de reconnaître la patrouille et de prouver qu'ils veillaient, signalaient son passage en frappant à tour de bras sur leurs cylindres, et en réponse les soldats de la patrouille agitaient tous ensemble une cliquette attachée à leurs bras.

« Ces bruits sont extrêmement incommodes, tant que l'oreille n'y est pas habituée, et je leur ai dû bien des nuits d'insomnie dans les premiers temps de mon séjour à *Tien-tsin*.

« En rentrant à la légation et dès qu'ils ont vu de la lumière dans ma chambre, j'ai aperçu nos deux braves

1. J'aurai occasion dans un autre chapitre de donner plus de détails sur cette cérémonie célèbre.

veilleurs de nuit, car il y en a dans toutes les grandes maisons de Pékin. Ils ont soin d'accourir dès qu'ils sont bien sûrs qu'il y a quelqu'un, et alors ils font assaut de zèle.

« Je riais en moi-même de voir la manière fanfaronne avec laquelle l'un d'eux agitait ses bras d'un air terrible, en indiquant les coins obscurs du jardin à l'autre qui les fouillait tour à tour avec son trident de fer, comme s'il eût voulu transpercer tous les voleurs. S'ils en avaient aperçu un, comme ils auraient pris la fuite!

« Dieu merci, nos veilleurs de la légation, quoiqu'ils portent à leur ceinture le tam-tam et la crécelle, insignes de leurs fonctions, n'en font pas usage à leur grand regret comme leurs confrères de la rue. Ce vacarme nocturne leur a été expressément défendu. »

La province de *Petche-li*, dans laquelle se trouve Pékin et qui est la plus septentrionale de la Chine proprement dite, se divise en neuf départements dont chacun a sa ville capitale. Nous avons eu occasion de parcourir celui dont *Tien-tsin* est le chef-lieu ; le département de Pékin est moins fertile encore; bordé au nord-ouest par une chaîne de petites montagnes qui le séparent de *Suan-hoa-fou*, il ne se compose guère que de grandes plaines sablonneuses arrosées par les rivières *Pei-ho* et *Weu-ho*, dont les vallées seules possèdent une richesse naturelle. Mais, si la nature a refusé ses dons aux environs de Pékin, l'industrie humaine en a changé complétement l'aspect, à force de travail. Les irrigations, les transports de terre végétale, l'abondance des engrais ont formé un sol artificiel; aux environs du village de *Haiien*, les empereurs, en bouleversant le terrain à force de bras, ont placé un paysage pittoresque au milieu d'une plaine nue et aride : des collines rocailleuses, de plantureux vallons, des forêts d'arbres magnifiques, des lacs, des cascades, toutes les créations de l'art secondé par le temps y ont avantageusement remplacé la nature.

Ces immenses travaux de terrassements s'étendent à plus de quarante kilomètres au nord-ouest de Pékin. Au nord de la capitale, se trouvent des champs de blé, de sorgho et d'orge; au sud, d'immenses marais et des rivières alimentées par les eaux du *Weu-ho;* et enfin, c'est à l'est que vient aboutir la chaussée de *Pa-li-kiao*, sur laquelle est assise la ville de *Tong-cheou*, que nous avons décrite précédemment.

Quand on débouche de la capitale par la porte de *Pintse*, on se trouve sur la grande route du nord-ouest qui conduit aux ruines du Palais d'été. Au pied des murailles, une enceinte plantée de grands arbres renferme l'ancien cimetière portugais, où ont été déposés les corps des victimes de l'attentat de *Tong-cheou* et du général Collineau.

A quelques kilomètres plus loin, on rencontre le cimetière français, qui contient le monument consacré à la mémoire des officiers et soldats morts pendant la campagne de Chine. Rien de plus triste que l'aspect de cette nécropole! On y arrive par une porte dégradée, entourée de murs qui tombent en ruine; un frère catholique, qui est à la fois gardien du cimetière et maître d'école, y habite une mauvaise masure entourée d'une haie de sorghos; derrière s'étend un jardin maraîcher, où de maigres légumes croissent difficilement au milieu des gravats et des vieilles pierres moussues qui encombrent le sol.

Après le potager, viennent les tombes. Elles sont alignées à une distance égale et toutes construites sur le même modèle adopté jadis par les missionnaires : ce sont des carrés égaux coiffés d'une demi-sphère avec un rebord; on dirait de vastes chapeaux ronds. Ces pierres blanches sont lugubres à voir dans la monotonie de leur forme et dans la régularité de leur position. Devant chaque tombe, un monolithe dressé sur un socle contient les inscriptions funéraires. Au loin, par les brèches de la muraille, on aperçoit au-dessus de la plaine les pics bleuâtres des montagnes. Le sol du cimetière est recouvert d'une mousse noire toute desséchée par le soleil; on n'y voit d'autres arbres que d'humbles mélèzes nouvellement plantés dans les intervalles des tombes, et qui végètent à peine dans ce terrain ingrat.

Le monument expiatoire élevé à l'armée française par les soins du capitaine Bouvier se trouve près de l'entrée : il est carré, plus haut que large, et très-simplement orné; une grille en fer en entoure la base et en défend l'approche; devant est l'aigle impérial, derrière deux épées en croix avec la Légion d'honneur en sautoir. L'un des côtés porte cette inscription : « A la mémoire des officiers et soldats morts pendant la campagne de Chine. — 1860. » Sur l'autre, on lit les noms des victimes de l'attentat de *Tong-cheou* et des officiers tués en combattant.

A quelques pas plus loin, une large pierre tumulaire est posée à plat sur le sol : c'est là qu'a été transporté le corps du lieutenant de Damas, tombé au combat de *Tchang-Kia-ouang*.

Il y a une mélancolie saisissante dans cet humble cimetière, où reposent, à quatre mille lieues de la patrie, quelques-uns des glorieux enfants de la France. Aucun bruit n'y rappelle le pays natal, et le nasillement des écoliers chinois, qui répètent leurs leçons, vient seul en interrompre le morne silence.

Le cimetière français est situé à l'ouest-nord-ouest, à huit kilomètres de Pékin, dans un vallon aride; plus loin, en avançant vers le village de *Hai-tien*, on aperçoit vers la droite le célèbre temple de la Cloche.

L'architecture religieuse des Chinois ne ressemble en rien à la nôtre. Nous, cherchant à mettre en harmonie le mystère imposant dont s'entourent nos cérémonies sacrées avec l'ensemble d'édifices voués au recueillement et à la prière, nous personnifions la majesté de Dieu par des églises grandioses, fermées de toute part, d'un style grave, un peu sombre et mélancolique. La dévotion des bouddhistes est moins exigeante, et s'accommode de constructions analogues à celles des particuliers. Aussi les Chinois choisissent-ils, pour

élever un temple, un site riant et pittoresque, avec des eaux pures, des grands arbres et une végétation fertile; ils y creusent des étangs et des ruisseaux, et y tracent une foule d'allées tournantes, près desquelles ils multiplient les arbustes et les fleurs; par ces avenues fraîches et parfumées, on arrive à plusieurs corps de bâtiments entourés de galeries, dont les piliers sont couverts de plantes grimpantes : on se croirait dans une résidence champêtre consacrée aux plaisirs des sens plutôt que dans un sanctuaire dédié à la divinité.

Tel est le temple de la Cloche, qui doit son nom à un énorme instrument qui n'a pas la même forme que ses homonymes d'Europe. C'est un cône allongé et presque cylindrique, tout entier en bronze pur sans alliage, d'environ cinq mètres de haut sur trois de diamètre et huit centimètres d'épaisseur. Cette cloche pèse soixante mille kilogrammes et est couverte de frises, de filets, de moulures et de plus de trente-cinq mille caractères en ancien chinois et en langue mandchoue, ciselés en relief et d'une netteté admirable. Comme elle n'est pas mobile et n'a pas de battant, on se contente de frapper dessus avec un pilon en bois mû par des cordes; ce qui produit, malgré la pureté du métal, un son sourd à vibrations peu prolongées et indistinctes.

Non loin, au milieu d'un vaste amphithéâtre de hautes



La tour du Guet. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

collines, s'élève le temple de *Pi-yun-tse*. L'avenue par laquelle on arrive à l'édifice sacré a plus d'un kilomètre de longueur; elle est ombragée des deux côtés par une allée de sapins plantés à égale distance et habités par des écureuils et des faisans. L'architecture du temple est assez grandiose : ce monument, placé au pied d'une éminence, est entouré de galeries et de terrasses superposées qui vont toujours en diminuant jusqu'au faîte; il s'élève ainsi, degré par degré, avec ses mille salles et ses mille corridors.

La grande chaussée dallée en granit, qui conduit aux ruines qui furent le Palais d'été, passe près du village de *Hai-tien*. Les coteaux environnants sont couverts de jardins et de belles habitations appartenant aux mandarins attachés à la personne de l'empereur. Un grand lac de forme carrée précède l'entrée du palais. A gauche, une route dallée conduit à un nouveau village habité également par les gens de service du palais, ainsi que l'indiquent les tuiles jaunes des toits. Au nord-ouest, on aperçoit les montagnes que domine la tour du Guet, du haut de laquelle les gardiens chargés de veiller sur les abords de la résidence impériale purent signaler, en 1860, l'approche des *barbares* de l'Occident.

Tout ce paysage, quoique artificiel, est admirablement tourmenté; les terres provenant des étangs ont formé de hautes collines rocailleuses, jetées çà et là au milieu de

vallées verdoyantes, où le trop-plein des eaux est détourné au profit d'immenses rizières.

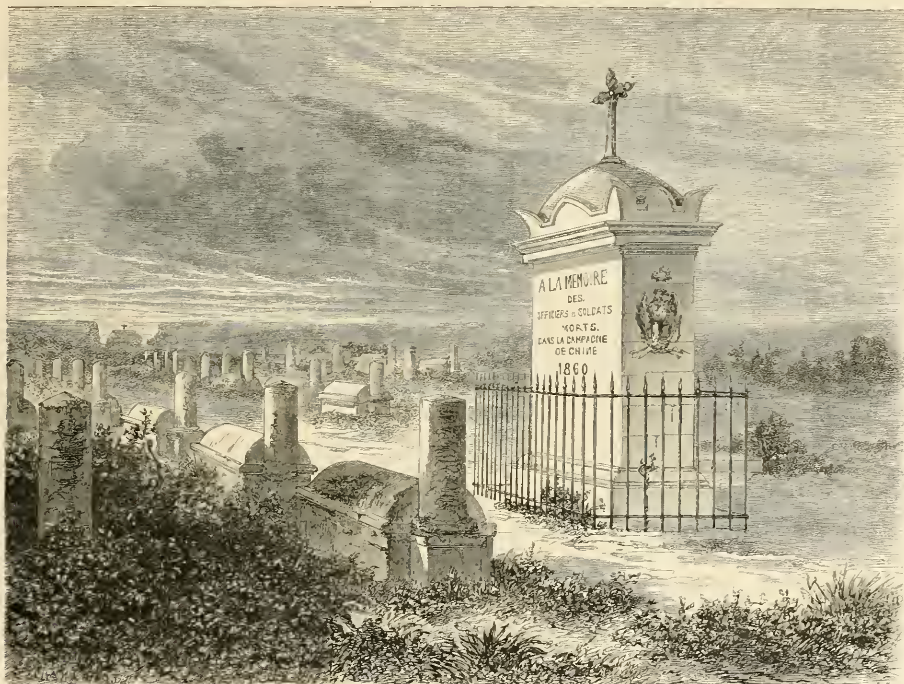
### LE GOUVERNEMENT.

Autorité de l'empereur. — Le corps des lettrés. — Division des grades et boutons des mandarins. — L'office des censeurs. — Le conseil des ministres. — La cour de cassation. — Les six cours souveraines ou ministères. — Administration supérieure et gouvernement des provinces.

Il y a un ancien proverbe chinois qui dit : *Quand les sabres sont rouillés et les bêches luisantes, les prisons vides et les greniers pleins, les degrés des temples usés par le pas des fidèles et les cours des tribunaux couvertes d'herbes, les médecins à pied et les boulangers à cheval, l'empire est bien gouverné.*

Malheureusement ce proverbe, s'il a jamais trouvé son application, ne la trouve plus depuis bien longtemps. L'insurrection des *Taï-ping*, l'intervention armée des Européens, la faiblesse de caractère de l'empereur *Hien-foung* ont amené un état de décadence, un mépris des vieilles institutions qui semblent annoncer la prochaine dissolution de ce vaste empire.

Son organisation était pourtant un modèle dans le genre despotique. L'empereur est considéré comme le père et la mère de ses sujets; manquer au respect et à l'obéissance qu'on doit aux délégués de son pouvoir,




Cimetière français, à Pékin. — Dessin de Lancelot d'après M. le capitaine Bouvier.

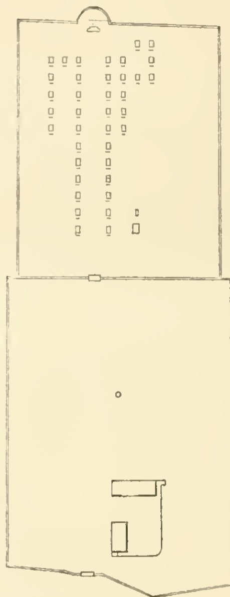
c'est commettre un crime contre la piété filiale, vertu fondamentale qui est l'objet de tous les éloges des moralistes. La piété filiale sert de base à la morale publique; être bon ou mauvais citoyen, c'est être bon ou mauvais fils. Tels sont les principes du pouvoir impérial établis par les *King* ou les cinq livres canoniques des Chinois, anciens monuments dus à leurs premiers sages, et qui, depuis plus de quatre mille ans, sont les codes de leur religion, de leurs lois et de leur organisation administrative. Mais si le souverain possède un pouvoir paternel illimité vis-à-vis de ses sujets, il est lui-même *Tien-tse* ou le fils du ciel, c'est-à-dire que le *Tien* ou l'Être suprême peut, en cas d'indignité, lui retirer la souveraineté qu'il a reçue par un mandat céleste. Quelle que soit la valeur de cette théorie, malgré les nombreuses révolutions qui se sont opérées en Chine, malgré les vingt-deux dynasties qui s'y sont succédé pendant la période historique, le profond respect qu'inspire la dignité impériale n'a pas diminué, et l'affection pour toute dynastie nouvelle est érigée en maxime de droit public.

L'autorité de l'empereur est donc absolue; il fait la loi ou l'abolit à son gré; il a droit de vie et de mort; tout pouvoir administratif et judiciaire émane de lui; tous les revenus de l'empire sont à sa disposition; cependant, il n'absorbe pas à lui seul l'autorité; il la délègue à ses ministres qui la transmettent aux gou-

verneurs de provinces, d'où elle arrive de degré en degré jusqu'aux chefs de famille dont l'ensemble forme la nation. On n'aborde le fils du ciel qu'avec une extrême servilité dans les formes extérieures, mais sa puissance est très-contenue, dans une certaine limite, par les règles et les usages. Quand on approche de son trône, on frappe neuf fois la terre du front; mais il ne peut choisir un sous-préfet que sur une liste de candidats dressée par les lettrés, et s'il négligeait, le jour d'une éclipse, de jeûner et de reconnaître les fautes du ministère, cent mille pamphlets autorisés viendraient lui enseigner ses devoirs et le rappeler à l'observation des antiques usages.

Deux institutions, le corps des lettrés et l'office des censeurs, font ou devraient faire contre-poids au despotisme impérial.

Le corps des lettrés forme une véritable aristocratie qui n'est pas le résultat des hasards de la naissance, mais qui se renouvelle perpétuellement par les examens et les concours. Cette institution, qui est la noblesse du talent, a contribué puissamment à la longue durée de l'empire, et a seule la puissance de le maintenir encore sur ses bases ébranlées. Les titres héréditaires n'y sont pas reconnus, sauf pour les descendants du célèbre Confucius, mais on y donne des titres rétrogrades qui ennoblissent les ancêtres de l'homme illustre que l'on veut récompenser, marque d'honneur à laquelle les Chinois attachent un grand prix. Tous les magistrats, officiers civils et employés, qui font partie exclusivement de la classe des lettrés, sont désignés par la qualification générique de *Kouang-Tou*, qu'on a traduit mal à propos par le mot *mandarin*. On n'arrive aux emplois supérieurs de l'administration qu'en se faisant recevoir aux premiers grades des lettrés. Les uns sont la conséquence absolue des autres. Les mandarins sont divisés en neuf ordres qu'on distingue les uns des autres par des boutons de la grosseur d'un œuf de pigeon qui se vissent au-dessus du chapeau officiel. Les trois premiers ordres ont le bouton rouge, le plus élevé est en corail uni, le second est vermillon ciselé, le troisième couleur ponceau; le quatrième et le cinquième ont le bouton bleu opaque (en lapis-lazuli) et bleu transparent (en verre bleu), le sixième est blanc opaque (en jade blanc), le septième en cristal de roche, le huitième et le neuvième en cuivre doré et ouvragé. Telle est l'organisation de ce remarquable corps des lettrés, qui, sans la fraude dans les examens et sans la corruption dans la pratique, formerait la plus rationnelle des institutions gouvernementales qu'on puisse citer chez aucun peuple du monde.



PLAN DU CIMETIÈRE FRANÇAIS, A PÉKIN. D'après M. le capitaine Bouvier.

L'office des censeurs, analogue à ce qu'on voyait chez les Romains, se compose de magistrats qui, sans aucune autorité directe, jouissent du droit de remontrances dans toute son étendue. Les censeurs exercent leur inspection sur les mœurs et la conduite des mandarins, des ministres, des princes et de l'empereur même. On a trouvé au Palais d'été quelques-unes de ces remontrances à propos d'abus de pouvoir qui montrent jusqu'à quel point les empereurs sont ou consentent à paraître justiciables de leur contrôle.

Le gouvernement suprême se compose, outre l'office des censeurs :

1° Du conseil privé (*Nei-Ko*), dont sont membres huit *Tchoung-tang* ou grands lettrés, quatre Mandchoux et quatre Chinois. Le conseil privé est chargé, suivant le livre officiel des statuts, de mettre en ordre et de manifester la pensée de l'empereur dans les formes administratives ; c'est une sorte de conseil d'État.

2° Du conseil des ministres, composé des huit membres du *Nei-Ko* et des présidents et vice-présidents des six cours souveraines ou ministères. Le conseil des ministres délibère avec l'empereur sur toutes les affaires politiques.

3° De la cour de cassation où entrent tous les membres des ministères et les censeurs; elle statue sur les appels en matière criminelle et sur les sentences de mort; ses décisions doivent être rendues à l'unanimité; dans le cas contraire, c'est l'empereur qui juge en dernier ressort.

Les six cours souveraines ou ministères sont : le *Li-pou* ou cour des emplois civils, qui correspond à notre ministère de l'intérieur ; le *Hou-pou* ou cour des revenus publics (ministère des finances); le *Ly-pou* ou cour des rites, qui est à la fois le ministère des affaires étrangères et celui des beaux-arts [1]; le *Ping-pou* ou ministère de la guerre et de la marine, le *Hing-pou*, cour des châtiments (ministère de la justice), et enfin le *Koung-pou* ou le ministère des travaux publics.

L'administration supérieure comprend en outre: l'office des colonies, chargé de la surveillance des Mongols, des Thibétains et des tribus mahométanes de la frontière occidentale, l'académie des *Han-lin* (*han-lin youen*, la forêt de pinceaux), qui partage avec la cour des rites la direction de l'instruction publique, et enfin le conseil d'administration du palais, chargé de toutes les affaires de la maison de l'empereur.

Tels sont les principaux ressorts du gouvernement chinois ; ressorts usés par trois mille ans de frottements.

1. Ce ministère a été scindé en deux depuis 1862. Il y a maintenant à Pékin un véritable ministère des affaires étrangères.

Les provinces sont administrées par un gouverneur général qui représente l'empereur; après lui viennent le gouverneur civil et le gouverneur militaire, puis une foule de mandarins dont le pouvoir et les attributions dépendent du chef civil ou du chef militaire. Pour empêcher les conspirations, les empereurs mandchoux ont décrété que nul ne serait fonctionnaire dans son pays natal, et ne pourrait exercer de charges dans la même province pendant plus de trois ans. Le Code chinois interdisait déjà aux fonctionnaires d'acquérir des biens ou de se marier dans leur juridiction territoriale. Ces mutations perpétuelles ont beaucoup contribué à affaiblir le lien gouvernemental, et ont motivé en partie les dernières insurrections. L'empire tout entier est divisé en communes, composées théoriquement de cent familles, dont le chef, nommé à l'élection, est responsable des impôts, de l'entretien des routes et de l'accomplissement des corvées publiques.

Il est inutile d'entrer dans des détails plus circonstanciés sur le gouvernement chinois, sujet qui a été supérieurement traité par Abel de Rémusat, dans ses *Mélanges asiatiques*, plus récemment dans l'ouvrage de M. Pauthier, intitulé : *Chine moderne*, et enfin dans les livres si populaires du P. Huc; cependant il nous a paru utile de mettre sous les yeux du lecteur un aperçu concis de cet antique gouvernement, qui a été trop décrié peut-être après avoir été trop admiré. Qui pourrait nier d'ailleurs que la forme administrative adoptée par une nation n'ait un rapport direct avec ses mœurs et ses coutumes?

### LA RELIGION.

Indifférence religieuse des Chinois. — Musulmans, chrétiens et juifs. — Religion de Lao-tse. — Idoles du temple de Fà-quà. — — Abjection où vivent les prêtres. — Doctrine de Confucius. — Le bouddhisme. — Réforme de Tsong-Kaba. — Lamas et bonzes. — Mme de Bourboulon dans le temple des Mille-Lamas. — Visite à la bonzerie de Ho-kien. — Magnifiques jardins. — Martyrs volontaires. — Moulins à prières. — Singulière mode de sépulture. — Repas de la communauté.

La religion joue un moins grand rôle en Chine que dans tout autre pays. Le fond du caractère chinois, c'est le scepticisme. Le Chinois ne poursuit avec ardeur que les richesses et les jouissances matérielles; les choses spirituelles ayant rapport à l'âme, à Dieu, à une vie future, il y croit peu, ou plutôt il ne veut pas s'en occuper. Cette indifférence qui fait le désespoir de nos missionnaires est confirmée par un fait récent assez concluant. Lors de l'enterrement d'un prince de la famille impériale, qui eut lieu à Pékin en 1861, on convoqua, pour augmenter la pompe de la cérémonie funèbre, des prêtres de toutes les religions qui existent dans la ville. Il y avait là, pêle-mêle, des docteurs de la raison, des lamas jaunes du culte réformé, des bonzes et des imans *hoei hoei* ou musulmans chinois. Est-ce le signe d'une sage tolérance? Non. C'est seulement la preuve du mépris qu'affichent en Chine les hautes classes de la société pour les formes religieuses.

On compte, dans ce pays, trois religions principales : la religion de *Lao-tse*, celle de Confucius, et celle de Fô ou le bouddhisme, qui est la plus répandue. On y rencontre, en outre, un assez grand nombre de mahométans qui habitent différentes provinces et dont nous parlerons plus tard en décrivant la ville de *Luan-Hoa-fou;* des chrétiens, dont le décret sur la liberté de conscience a beaucoup amélioré la position, et enfin quelques juifs dont il n'existe plus qu'un petit nombre de familles et une synagogue dans la province de *Ho-nan*.

La religion de *Lao-tse* passe pour être la religion primitive de la Chine. Ses sectateurs admettent beaucoup de dogmes qui leur sont communs avec ceux de Confucius, mais ils croient à l'existence des dieux intermédiaires, des génies et des démons. Ce culte a dégénéré en idolâtrie. Les prêtres et prêtresses, voués au célibat, se livrent à la magie, à la nécromancie et à une foule d'autres superstitions. On les appelle *tao-sse* ou docteurs de la raison, parce qu'un dogme de leur croyance, enseigné par *Lao-tse*, leur fondateur, admet l'existence de la raison primordiale qui a créé le monde. *Lao-tse* vivait il y a deux mille quatre cents ans, à la même époque que Confucius, avec qui il eut de fréquentes disputes sur le dogme; ces disputes se continuèrent après leur mort, et les annales chinoises sont remplies du récit des querelles des *tao-sse* avec les disciples de Confucius. Les superstitions extravagantes des premiers, leur prétention de connaître l'élixir qui donne l'immortalité, donnèrent de puissantes armes à leurs adversaires qui les couvrirent de ridicule. Actuellement, la religion de Lao-tse n'est plus pratiquée que dans la plus basse classe du peuple.

La pagode de Fâ-quâ, dont nous avons parlé et qui est située dans une île de la mer du Nord, à Pékin, appartient aux prêtres *tao-sse*. Les vastes salles en sont occupées par une armée de dieux et de génies monstrueux en bois peint et sculpté; dans les galeries latérales, une foule d'autres figures représentent des héros ou des saints canonisés de cette secte populaire. Au centre de l'édifice se trouvent cinq statues gigantesques ; celle du milieu, assise sur un coussin, la poitrine et le ventre découverts, est une représentation du dieu qui doit venir sauver les hommes; les quatre autres, qui lui servent d'acolytes, sont des dieux inférieurs; le premier tient un long serpent enroulé autour de son corps; le second porte un parasol sur la pointe duquel sont attachés des nuages en papier; le troisième, qui a une figure effroyable, brandit un sabre à deux tranchants; le quatrième, enfin, joue de la mandoline.

Les prêtres de ce temple, au nombre d'une quinzaine au plus, n'ont pas de costume particulier, ou plutôt ils sont couverts de guenilles sordides. Leur tête est rasée, mais non pas complétement comme celle des bonzes, car ils se laissent croître sur le sommet du crâne une épaisse touffe de cheveux qu'ils maintiennent avec une épingle de métal. C'est leur seul signe distinctif. La misère de ces malheureux et le mépris dont ils sont poursuivis sont tels, que le nombre en va toujours diminuant. On les laisse vivre dans l'abjection au fond de leur temple sans s'occuper d'eux, sauf quelques adeptes

qui vont quelquefois consulter les sorts ou brûler du papier peint et des bâtons de parfums aux pieds des idoles. Ces rares aumônes ne pourraient suffire à leur entretien, s'ils n'y joignaient la mendicité qu'ils exercent en grand et de la manière la plus importune. Pour le Chinois, travailleur par excellence, tout prêtre est un paresseux, un frelon qui vit dans la ruche aux dépens des abeilles; aussi le *tao-sse* en est-il réduit, dans sa vieillesse, à louer pour quelques sapègues l'enfant d'une famille pauvre dont il fait son disciple ou plutôt son domestique, et qui plus tard devient son successeur.

La religion, ou plutôt la doctrine de Confucius, est suivie par les lettrés : l'empereur lui-même s'en est déclaré le patriarche. Elle a pour base un panthéisme philosophique diversement interprété suivant les époques. Quoique l'existence d'un Dieu tout-puissant, punissant le crime et récompensant la vertu, ait été admise par ce grand philosophe, le peu de soin qu'il a pris de baser ses principes de morale sur l'idée divine, a amené peu à peu ses disciples au matérialisme. Pour Confucius, le bien et la justice parmi les hommes sont en conformité avec l'ordre éternel de la nature; ce qui est mal au point de vue de la morale, pèche contre l'harmonie du Grand Tout. Il ne s'est, dans aucun de ses ouvrages, livré aux spéculations philosophiques sur l'origine, la création ou la fin du monde : il n'est jamais religieux, mais il enseigne admirablement la piété filiale, l'amour de l'humanité, la charité, la renonciation de soi-même; enfin c'est un grand moraliste qui a donné les préceptes du beau et du bien, mais qui n'a voulu préjuger en rien les destinées de l'homme et la nature de la Divinité. Confucius, né l'an 551 avant Jésus-Christ, et mort en 474, était donc contemporain des premiers philosophes grecs, de Cyrus et d'Eschyle. Voltaire a dit de lui :

> De la seule raison salutaire interprète,
> Sans éblouir le monde éclairant les esprits,
> Il ne parla qu'en sage et jamais en prophète;
> Cependant on le crut, et même en son pays.

Jamais il n'a été donné à un homme d'exercer, pendant tant de siècles, un aussi grand prestige sur ses semblables. Depuis deux mille quatre cents ans, trois cents millions d'hommes rendent un culte à la fois civil et religieux à ce grand citoyen. Il n'est pas une ville qui n'ait un temple élevé en son honneur; son image se trouve dans toutes les académies, dans les pagodes des lettrés, dans les *yamouns* destinés aux examens littéraires; dans les plus humbles écoles des villages les plus reculés, maîtres et élèves se prosternent devant sa tablette au commencement et à la fin des classes.

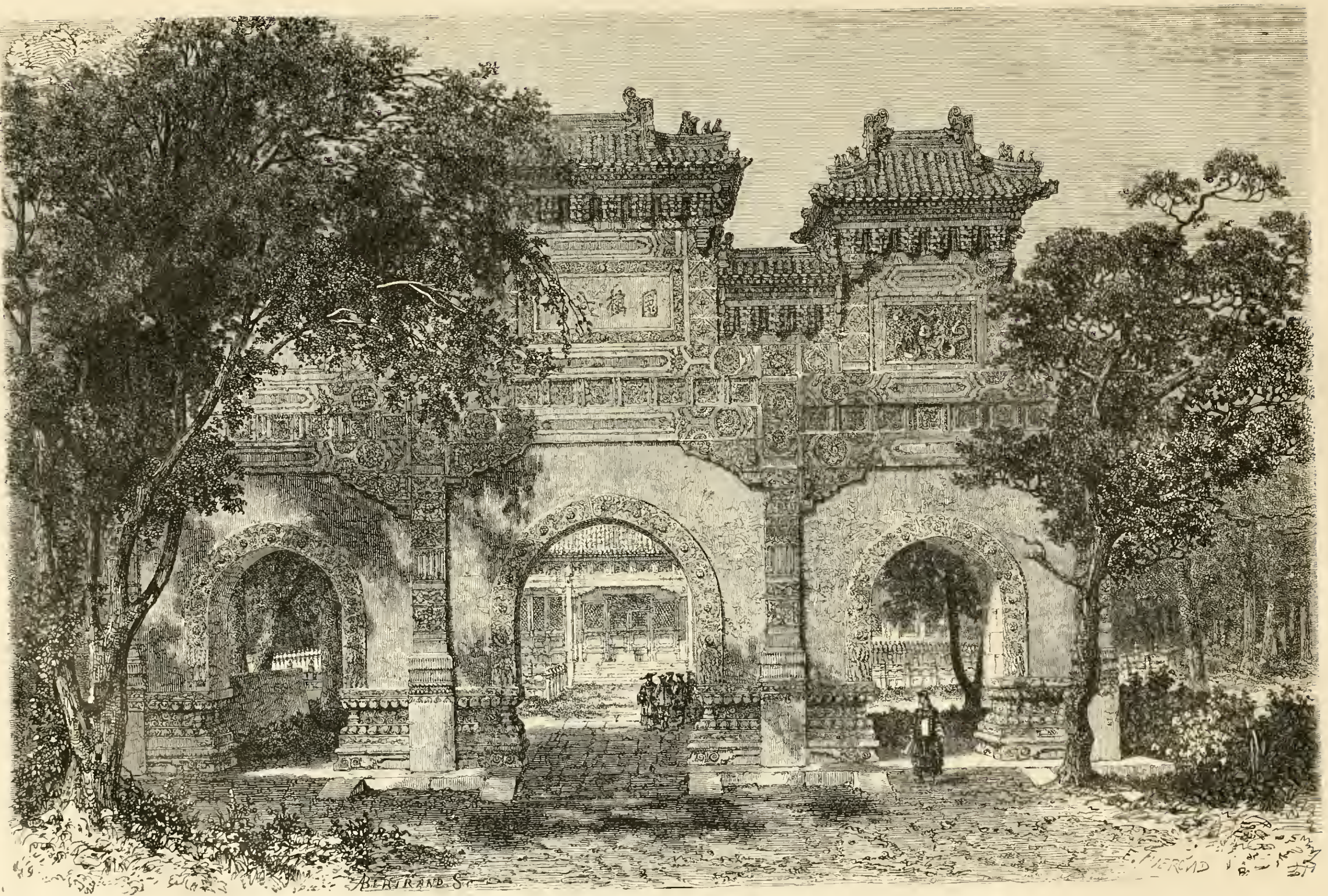
La religion de Confucius n'a ni images ni prêtres : chacun la pratiquant comme il l'entend, les mandarins ont ajouté à cette pure doctrine des cérémonies officielles telles que le culte rendu aux ancêtres, aux astres et aux génies du ciel et de la terre; mais eux-mêmes tournent en ridicule ces vieilles croyances conservées pour garder un prestige vis-à-vis du peuple, et sont les premiers à se moquer des jours fastes et néfastes, des horoscopes, de l'astrologie et de la divination par les sorts publiés tous les ans par l'Almanach impérial.



Bonze chinois brûlant des parfums. — Dessin de Mettais d'après une peinture chinoise.

Le principal temple de Confucius à Pékin est situé au nord de la ville; nous avons déjà parlé de ce monument; à l'intérieur, l'œil ne trouve rien de remarquable que sa vaste étendue, la grandeur des salles, la décoration et la dorure des plafonds, et surtout la quantité de tablettes contenant des maximes du philosophe gravées en caractères dorés qui sont suspendues de toute part aux murailles. Sur un piédestal est un cadre plus grand que les autres qui porte l'inscription suivante : *Au très-saint maître Confucius.* Malheureusement les pratiques superstitieuses se sont glissées dans le culte, et les offrandes déposées par les gens simples telles que les pièces d'étoffes de soie, les vases consacrés remplis de riz, de fruits secs et d'autres aliments servent à entretenir la paresse des desservants, qui balayent le temple, entretiennent les lumières, époussètent les tablettes, et qui se sont constitués d'eux-mêmes les prêtres de Confucius.

La troisième religion de la Chine est le bouddhisme, qui, on le sait, prit naissance dans l'Inde plusieurs siècles avant Jésus-Christ. Son fondateur se disait appelé à réformer l'antique religion des Indous, le brahmanisme; il considérait tous les hommes comme égaux devant Dieu,



Vue du temple de Confucius, à Pékin, prise du côté des jardins. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

et les admettait tous sans distinction de castes aux fonctions sacerdotales et civiles ainsi qu'aux récompenses de la vie future. Cette religion de douceur et de fraternité était trop en opposition avec les traditions aristocratiques des brahmanes pour qu'ils pussent l'accepter sans résistance. Ils lui opposèrent toutes les armes dont ils pouvaient disposer, spirituelles, temporelles, même les invasions barbares, et finirent par en triompher après une lutte de mille ans. Refoulé au nord et à l'est de l'Himalaya, le bouddhisme est encore aujourd'hui la religion qui compte le plus de sectateurs sur la surface du globe. Il commença à pénétrer en Chine vers le premier siècle de notre ère, et y fit bientôt de grands progrès parmi le peuple dont ses pompes religieuses séduisirent l'imagination. Les Chinois, par une mutilation du nom de Bouddhâ, ont appelé le bouddhisme la religion de *Fô*. Mais une nouvelle réforme se produisit, il y a quelques siècles, au sein même du bouddhisme, dans la Tartarie Chinoise. Vers 1400, un prophète appelé *Tsong-Kaba* changea l'ancienne liturgie et introduisit dans les cérémonies du culte des innovations qui présentent une analogie frappante avec certains rites du catholicisme. La réforme de *Tsong-Kaba* triompha rapidement dans tous les pays compris entre les monts Himalayas, les frontières russes et la Grande Muraille; la Chine, le Japon et toute l'Indo-Chine restèrent attachés au culte primitif. Les lamas ou prêtres réformés adoptèrent le bonnet et les vêtements jaunes, les bonzes gardèrent le bonnet rouge et les habits gris. Les deux sectes, d'abord rivales, vivent aujourd'hui dans un parfait accord, et se regardent comme étant de la même famille. Cependant elles ont des temples différents, et ne confondent pas leurs rites.

Les Mongols et les Mandchoux, étant tous du culte réformé, ont plusieurs temples à Pékin, entre autres le célèbre couvent des Mille-Lamas, mais on compte dans cette ville un plus grand nombre d'établissements religieux appartenant aux bonzes. Nous laisserons raconter à Mme de Bourboulon la visite qu'elle fit au commencement de l'année 1861 au temple des Mille-Lamas :

« L'entrée de la lamasserie est remarquable par la profusion de statues qui entourent le péristyle du temple principal : on y voit des lions, des tigres et des éléphants accroupis sur des blocs de granit. Les grandes rampes qui bordent les escaliers sont également ornées de mille figures bizarres représentant des dragons, des chimères, des licornes et autres animaux fabuleux. Dès qu'on a monté les degrés qui mènent à la porte d'honneur, on arrive sur un vaste perron, et on a devant soi une des façades du temple bâtie tout entière en bois verni et sculpté. D'énormes charpentes soutiennent le bâtiment dont l'intérieur est éclairé par des châssis de papier. Chaque poutre, chaque panneau, chaque morceau de bois a été ciselé, taillé, fouillé à jour. C'est un entrelacement inouï de feuilles, de fruits, de fleurs, de branches mortes, de papillons, d'oiseaux, de serpents! Au milieu de cette végétation luxuriante en bois sculpté et pour former repoussoir, un monstre à tête humaine apparaît parfois ouvrant une large bouche et laissan voir avec une affreuse grimace ses longues dents pointues.

« Lorsque nous eûmes pénétré dans l'intérieur du sanctuaire, nos yeux furent quelque temps à s'habituer à l'obscurité mystérieuse qui nous enveloppait. Les châssis de papier éclairent encore moins que les fenêtres à vitraux coloriés de nos églises. La cérémonie religieuse avait commencé, et le coup d'œil était vraiment imposant. Au fond, en face de nous, sur une espèce d'autel qui a la forme d'un cône renversé est assise la trinité bouddhique, environnée d'une foule de demi-dieux et de génies, ses satellites ordinaires. La statue du Bouddhâ, en bois doré, est gigantesque : elle a, dit-on, soixante-dix pieds de haut. La figure du dieu est belle et régulière, et, à part la longueur démesurée des oreilles, rappelle bien le type caucasique. Les lamas mongols, à qui appartient ce temple, ont mieux conservé les traditions religieuses que leurs rivaux les bonzes, et savent bien que le prophète Bouddhâ venait des pays d'Occident.

« Devant les statues des dieux, est une table sur laquelle sont des vases, des chandeliers, et des brûle-parfums en bronze doré. L'intérieur du temple est orné de sculptures et de tableaux ayant rapport à la vie du Bouddhâ et aux transmigrations de ses plus fameux disciples. Dans les chapelles latérales, formées par des pilastres carrés sans corniches ni moulures, sont les images des dieux inférieurs : des gradins, ornés de vases de cuivre en forme de coupe pour les offrandes, et de cassolettes où brûlent sans cesse des parfums, et conduisent jusqu'aux pieds des idoles. De riches étoffes en soie chargées de broderies d'or forment sur la tête de tous les dieux comme de grands pavillons d'où pendent des banderoles couvertes d'inscriptions et des lanternes en papier peint ou en corne fondue.

« Sur un siége doré, en face de l'autel, est assis le grand lama, chef de la communauté; son costume touche de très-près à celui des évêques catholiques : il porte dans la main droite un long bâton en forme de crosse, sur sa tête est une espèce de mitre jaune, et ses épaules sont couvertes d'une chape violette retenue sur la poitrine par une agrafe. Les simples lamas sont accroupis symétriquement dix par dix sur des nattes qui recouvrent de larges planches presque au niveau du sol; entre chaque rang de ces divans est ménagé un espace vide pour qu'on puisse circuler librement. Les prêtres sont tous coiffés d'un chapeau en peluche jaune orné d'une chenille de la même couleur, chapeau qui ressemble beaucoup à un casque de carabinier. Ils ont tous la longue robe jaune, la ceinture de soie rouge, et les pieds nus, car, en signe d'humilité, ils ont laissé leurs bottes de velours écarlate sous le vestibule. Chacun d'eux est tourné vers le chœur, assis les jambes croisées au rang que lui assigne sa dignité.

« Mais voici que résonne le gong, qui appelle au recueillement et à la prière! Le grand lama s'agenouille sur le coussin de crin qui lui a été préparé devant son

siége doré ; chacun des assistants se prosterne sur les nattes les bras étendus dans la posture d'une profonde adoration ; puis un maître de cérémonie qui fait l'office de sacristain agite une clochette, et les lamas murmurent à voix basse des prières qu'ils lisent sur un formulaire en papier de soie que chacun d'eux tient déroulé devant lui. En ce moment, un de nos compagnons, qui, arrêté devant des bas-reliefs, les examinait attentivement les mains croisées derrière le dos, est invité par un des prêtres à prendre une posture plus décente. Un nouveau coup de gong annonce le commencement des chants sacrés : c'est une psalmodie à deux chœurs qui se répondent alternativement. Dans ce plain-chant, où chaque chanteur tient la même note, nous entendons des basses très-remarquables, mais le chant est toujours le même : il ne varie que d'intensité.

« Après la musique vocale, imposante quoique un peu monotone, vint la musique instrumentale : trois lamas battaient la mesure ; l'un frappait sur un tambour, l'autre sur un bassin de cuivre, le troisième agitait une crécelle ronde grosse comme un crâne ; ajoutez les clochettes, les conques marines et le gong, et vous aurez une idée de ce charivari ! Le service dura une heure environ avec des alternatives de chant, de musique instrumentale et de rigoureux silence. A certains passages, les lamas se frappaient la tête sur le sol devant la statue du dieu, tandis que le grand prêtre, levant ses bras au ciel, semblait appeler ses bénédictions. Le son des cloches, les prosternements, le chant sacré, l'odeur de l'encens, la tonsure et enfin le costume des officiants m'ont vivement rappelé les cérémonies du catholicisme. C'est aussi l'avis de nos missionnaires qui attribuent au réformateur du bouddhisme, dans le quinzième siècle, des voyages en Asie Mineure, qui, en lui faisant connaître les rites de l'Église, lui inspirèrent l'idée de les introduire dans l'ancien culte.

« Il n'y a pas à Pékin de temple plus riche et qui attire plus de dévots que celui des Mille-Lamas ; les croyances religieuses sont encore toutes-puissantes chez les Tartares, les Mongols et les Mandchoux ; ils professent un grand respect pour leurs prêtres, et j'ai dû constater après avoir assisté tant de fois aux basses servilités des bonzes mendiants, à leurs cyniques comédies de dévotion, et au mépris dont ils sont l'objet presque partout, que leurs confrères les lamas ont conservé un maintien plus digne, une réserve plus sacerdotale, et un cérémonial imposant, qui expliquent en partie l'immense succès du bouddhisme, cette religion fameuse qui compte en Asie plus de trois cents millions de sectateurs. »

Les bonzes, en effet, sont loin d'avoir la même importance dans la société chinoise que les lamas au Thibet et dans la Tartarie. Les plus célèbres bonzeries sont dans un état de décadence complet, et l'incrédulité toujours croissante ne semble pas annoncer qu'elles soient prêtes à recouvrer leur ancien lustre. A certaines époques de l'année, on y voit un assez grand nombre de visiteurs qui y sont attirés plutôt par la curiosité que par la dévotion ; on y va faire des parties de plaisir, des voyages d'agrément, mais on n'y accomplit pas de pèlerinages. Aussi les bonzes, ne pouvant plus vivre en communauté parce que la charité est insuffisante pour les nourrir, ont-ils pris le parti de se disséminer dans les villages, vivant comme ils peuvent sans discipline et sans hiérarchie. Pour se faire bonze, il suffit de se raser la tête et d'endosser une robe à larges manches ; quand on ne veut plus l'être, on laisse repousser sa queue et on prend des habits plus courts. Il y a de nombreux couvents de bonzesses, surtout dans le midi de la Chine : le révérend William Milne, missionnaire protestant, résida pendant quelque temps dans un de ces couvents à *Ning-Po* ; il nous a laissé un tableau peu flatteur des mœurs et de la conduite de ces nonnes chinoises vouées au culte de la déesse *Kouanyin*, une des divinités de la triade bouddhique. Rien n'égale la déconsidération où sont tombés les bonzes et les bonzesses que la loi chinoise frappe d'une sorte de mort civile : il leur est défendu de visiter leur père et leur mère, de sacrifier à leurs ancêtres, et même de porter le deuil de leurs parents morts, sous peine de cent coups de bâton. On les met en scène sur le théâtre, où l'on ne manque jamais de leur faire jouer les rôles les plus infâmes ; les empereurs eux-mêmes les raillent et excitent le peuple contre eux dans leurs édits ou *Chan-Yu* ; enfin les *Tai-Ping* ont cru rendre leur insurrection populaire en les massacrant partout sur leur passage !

« Dans un voyage que je fis, nous écrit M. Trèves, pour visiter la ville de *Ho-kien*, chef-lieu du département où se trouve *Tien-tsin*, je passai deux jours dans une bonzerie située aux environs de la ville et où je reçus la plus complète hospitalité. Cette bonzerie, une des plus vastes et des mieux entretenues que j'aie encore vues, est située sur le penchant d'une colline agreste, où sont disséminés dans un désordre pittoresque les vingt-cinq pagodes, temples et kiosques dont elle se compose.

« Dès que j'eus reçu à *Ho-kien*, où j'étais assez mal logé, l'invitation hospitalière de l'administrateur de la bonzerie, je m'acheminai, sous la conduite d'un jeune bonze qu'on m'avait envoyé comme guide, vers le parc dont on apercevait les hautes futaies ; après avoir franchi quelques kilomètres, nous nous engageâmes sous l'ombre épaisse d'une allée bordée d'arbres centenaires. Elle décrivait mille détours capricieux à travers des ravins, des étangs, des ruisseaux bordés de plates-bandes de fleurs odorantes et d'arbustes aromatiques, et nous amena, au débouché de grottes profondes taillées en plein rocher, en face d'un lac majestueux, au-dessus duquel le temple principal élevait ses portiques de marbre soutenus par douze colonnes de granit.

« Rien de plus saisissant que l'aspect architectural et grandiose de ce monument qui se reflète dans les eaux paisibles du lac. Au milieu des nymphœas roses qui étalent leurs brillantes corolles au-dessus de leur tige d'un vert tendre moucheté de noir, se promènent des canards mandarins couleur de feu et d'azur ; des gouramis et des

dorades aux écailles d'or et d'argent se jouent à la surface de l'eau et sautent pour attraper les mouches luisantes qui forment des chœurs aériens; de temps en temps des tortues, effrayées par notre passage, se laissent tomber dans le lac, semblables à de grosses pierres qui roulent; des petits oiseaux gazouillent sur les longues branches de saules pleureurs et des peupliers argentés. Le spectacle de ce paysage enchanteur me fit une vive impression; je ne crois pas avoir vu dans aucun autre pays du monde un parc où la nature, secondée par l'art, se soit présentée à moi sous des dehors aussi séduisants.

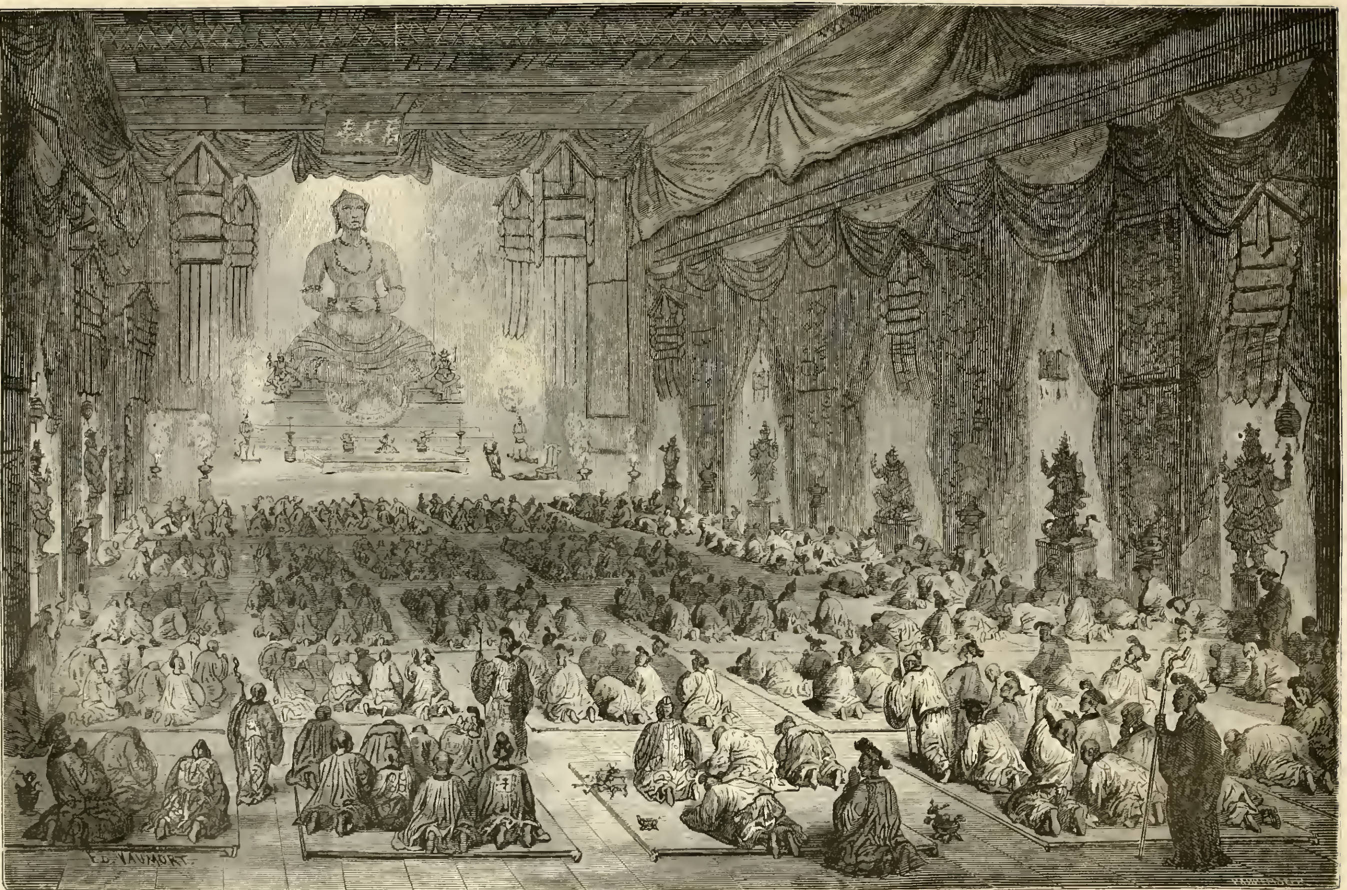
« Une réception amicale m'attendait : on me fit entrer dans la salle des visiteurs, et l'on plaça devant moi tous les rafraîchissements compatibles avec les règles du jeûne bouddhique Je passai le reste du jour à visiter les jardins et les nombreux édifices qu'ils renferment; puis, la nuit venue, on me servit à souper dans la chambre vaste et commode qu'on m'avait assignée.

« Le lendemain j'assistai à un service religieux, pendant lequel je fus frappé de l'ensemble et de l'harmonie des chants sacrés. Parmi les cinquante bonzes qui faisaient partie de la communauté, il y avait des enfants qui n'avaient pas quinze ans et des vieillards plus qu'octogénaires : ces fraîches voix de soprano mêlées à des basses caverneuses produisaient une psalmodie assez mélodieuse, quoique un peu monotone. J'assistai aussi dans le temple à une cérémonie bizarre, où de vieilles dévotes vinrent offrir des bâtons de parfums et des cierges à l'idole du Bouddhâ. Le grand prêtre leur fit l'imposition des mains, pendant qu'elles allumaient leurs offrandes et se prosternaient en frappant le parvis du front. Ces cierges, que j'examinai après coup, sont faits avec de la bouse de vache mêlée avec de la cire et des résines odoriférantes; ils se composent d'une sébile de bois, au fond de laquelle sont attachés trois bâtons de cire, un perpendiculaire et deux autres formant le cône; trois plus petits bâtons sont placés horizontalement, de manière que le cierge se compose de sept becs de flamme alimentés par des mèches nitrées: on dirait un if en miniature. . . . . .


Bonze se torturant dans un temple. — Dessin de Mettais d'après une peinture chinoise.

« Je visitai ensuite des grottes, où vivent cinq ou six fanatiques devenus complétement étrangers au monde extérieur et qui, absorbés dans leurs niches par une conversation intime avec le Bouddhâ, ne paraissent jamais que dans les postures de la dévotion la plus outrée. Ce sont les saints de la communauté, dont la présence lui assure la vénération des fidèles. Deux d'entre eux s'étaient infligé volontairement des supplices ridicules : l'un avait suspendu à sa poitrine et à son bras gauche, au moyen de deux crochets de fer qui paraissaient s'enfoncer dans ses chairs saignantes, des lampes à trois et à cinq becs, qu'il faisait brûler pour la rédemption des hommes; l'autre était debout, les deux bras et les deux jambes écartés, retenus dans cette position gênante par de lourdes chaînes attachées au plafond. Il devait rester ainsi trois mois durant. Je ne fus pas dupe de ces prétendues mortifications: le bonze aux lampes avait collé sur son front un morceau de peau couleur de chair, dans lequel était fixé le crochet, et le sang qui découlait n'était probablement que du sang de poulet; quant à celui qui faisait l'X, je le reconnus dans la foule des bonzes qui me reconduisirent à mon départ; ses trois mois de position forcée n'avaient pas duré longtemps. Je n'en parus pas moins admirer le dévouement dont faisaient preuve les deux patients pour racheter nos péchés, et je déposai, pour ma part, dans le bassin des aumônes une généreuse offrande.

« Deux choses m'étonnèrent encore plus que ces jongleries religieuses : ce furent le moulin à prières et le mode de sépulture adopté par les bonzes. Le moulin à prières ou la prière tournante, comme on l'appelle, ressemble assez à un dévidoir; on y attache des banderoles d'étoffe ou de papier, sur lesquelles sont imprimées les prières qu'on veut adresser au ciel; puis le postulant fait tourner le moulin de sa main droite, tandis que la gauche est appuyée sur son cœur. Au bout d'un quart d'heure de cet exercice, quand il a été fait avec la contrition et la rapidité suffisantes, on s'est acquis, à ce qu'assurent les bonzes, les indulgences divines. Il existe d'autres moulins encore plus ingénieux et plus commodes pour les paresseux qui peuvent rester couchés et



Cérémonie religieuse dans une lamaserie chinoise. — Dessin de Vaumort d'après une peinture chinoise.

fumer leur pipe, tandis que la prière tournante intercède pour eux. Ceux-là, qui sont plus vastes et plus compliqués, sont mis en mouvement par le vent, et même par des chutes d'eau.

« En visitant le cimetière, je fus frappé de la forme des tombes qui simulent des pyramides renversées; voici l'explication qu'on m'en donna : Quand un bonze est mort, on l'enterre assis, c'est-à-dire qu'on fait prendre au cadavre la posture dans laquelle le vivant se mettait en prière, les jambes repliées, les mains jointes et la tête penchée sur la poitrine. Le cadavre ainsi disposé est mis dans une grande jarre de terre sur laquelle on en place une autre de même dimension, mais renversée, pour servir de couvercle; le tout est hermétiquement fermé par une maçonnerie en briques de la hauteur des jarres.

« La veille de mon départ, je fus invité à un grand dîner où je fus très-étonné, quoique la règle du Bouddhâ établisse l'abstention de tout aliment qui ait eu vie ainsi que de l'ail et de l'huile, de voir servir des poulets, du porc rôti, des ragoûts de mouton, du poisson et des nids d'hirondelles. Mais tous ces plats succulents n'étaient que des imitations, destinées à plaire aux yeux plutôt qu'au palais, et que le frère cuisinier était arrivé à produire par un miracle de l'art culinaire : ces prétendus plats de viande ne contenaient que des purées de pois, de fèves et d'autres légumes farineux cuits dans un moule qui leur avait donné la forme voulue, et recouvertes au moyen du four de campagne d'une croûte dorée et appétissante. Des fruits, des confitures, des gâteaux de farine d'orge sans levain et de l'eau-de-vie de riz complétaient le repas, auquel j'ajoutai deux bouteilles de chartreuse qui furent très-bien reçues par les bonzes.

« La bonzerie de *Ho-kien* me confirme dans l'idée que j'avais déjà conçue des prêtres du Bouddhâ : c'est qu'ils sortent tous des classes les plus inférieures de la société où ils se recrutent parmi les enfants abandonnés ou vendus par leurs parents, qu'ils sont affreusement sales et débauchés, et qu'enfin ils n'ont aucune influence ni crédit parmi le peuple qui les confond tous dans le même mépris. Cela donne beau jeu à nos missionnaires, dont la religion est basée sur une morale plus pure, et qui, malgré la résistance des mandarins de province, balancent, aux applaudissements des administrés, les excès du despotisme des administrateurs. »

### LA JUSTICE ET LA POLICE.

Administration judiciaire. — Tribunaux des préfets. — Le droit d'appel. — Le Code pénal. — Le livre de médecine légale. — Application de la pénalité. — Supplices.

Il y a en Chine un rapport immédiat entre l'application pénale de la justice et l'organisation de la famille. Si l'empereur est le père et la mère de ses sujets, les magistrats qui le représentent à tous les degrés sont aussi le père et la mère de leurs administrés. Tout attentat contre l'autorité est un attentat contre la famille. L'impiété, un des plus grands crimes prévus et réprimés par la loi, n'est autre chose que le manque de respect aux parents. Voici comment le Code pénal a défini l'impiété : *Est impie qui insulte ses proches parents, qui leur intente procès, qui ne porte pas leur deuil, qui ne respecte pas leur mémoire, qui manque aux soins dus à ceux à qui il doit l'existence, de qui il tient l'éducation ou dont il a été protégé et secouru.* Les peines encourues pour le crime d'impiété sont terribles; nous en parlerons plus tard.

En transportant ainsi le sentiment de la famille dans le domaine politique, les législateurs chinois ont créé une machine gouvernementale d'une force prodigieuse, qui dure depuis trente siècles et que n'ont pu détruire ni même ébranler sérieusement les nombreuses révolutions et changements de dynastie, les oppositions de race entre le nord et le sud, l'immensité territoriale de l'Empire, l'incrédulité religieuse, et enfin le culte égoïste des intérêts matériels développés à l'excès par une civilisation caduque et immobile.

Nous avons cité, dans un chapitre précédent, parmi les cours suprêmes siégeant à Pékin, la cour d'appel ou de cassation (*Ta-li-sse*). Après elle viennent les prétoires de justice qui siégent dans les chefs-lieux de chaque province, et qui sont présidés par un magistrat spécial portant le titre de commissaire de la cour des délits; un autre magistrat de grade inférieur y remplit les fonctions d'accusateur public. On trouve ensuite dans les villes de deuxième et de troisième ordre des tribunaux inférieurs qui n'ont qu'un seul juge, le mandarin ou le sous-préfet du département. Les peines appliquées par ce dernier sont limitées : quand le crime a mérité un châtiment plus grand, l'accusé est renvoyé devant le prétoire siégeant au chef-lieu de la province; si ce tribunal déclare qu'il a encouru la mort, la procédure doit être expédiée à la cour d'appel de Pékin; celle-ci juge en dernier ressort aux assises d'automne. Aucun tribunal de province n'a donc le droit de prononcer la peine de mort; toutefois en certains cas, lorsqu'il y a révolte à main armée, un gouverneur peut être investi de pouvoirs judiciaires analogues à ceux que confère en Europe l'état de siége. Enfin, il y a dans toutes les localités une salle des instructions où le sous-préfet qui fait sa tournée trimestrielle doit s'informer de tout ce qui se passe, juger les différends, et faire un cours de morale au peuple ; mais cette excellente institution, qui a une certaine analogie avec nos justices de paix, est tombée en désuétude par suite du relâchement des liens gouvernementaux et de l'incurie des mandarins.

Il résulte de cette organisation judiciaire que le sous-préfet est investi de tous les pouvoirs correctionnels dans le ressort de sa juridiction administrative, état de choses très-vicieux et qui a enfanté d'énormes abus.

Il n'y a pas d'avocats en Chine, et, comme on le voit, très-peu de juges : aussi la manière de rendre la justice est-elle extrêmement sommaire, et les garanties qu'elle offre à l'accusé à peu près nulles. Les amis ou parents peuvent, il est vrai, plaider sa cause, mais il faut que cela convienne au mandarin chef du tribunal. Quant aux

témoins, ils sont exposés à recevoir des coups de rotin, suivant que leur déposition plaît ou ne plait pas; en général les dépositions les plus longues sont celles qui plaisent le moins au mandarin ; car il a une foule d'affaires à expédier, et son temps ne suffirait pas à les examiner toutes dans leurs plus petits détails. Aussi la condamnation ou l'acquittement dépendent-ils des officiers de justice subalternes qui ont préparé la procédure d'une manière favorable ou contraire à l'accusé suivant qu'ils en ont reçu plus ou moins d'argent.

Le droit d'appel existe : le condamné peut en référer au prétoire de la province et même jusqu'à Pékin à la cour de cassation, mais les difficultés sont telles, les chances de succès si minimes, les distances si grandes, que les affaires criminelles se jugent presque toutes dans les tribunaux des mandarins chargés de l'administration locale. On trouve dans la loi chinoise une disposition qui pourrait être de nature à mitiger les excès de pouvoir des juges départementaux : les mandarins ne sont justiciables que de l'empereur et de la cour suprême pour les délits ordinaires; mais le privilége cesse quand ils ont commis un des grands crimes spécifiés par le Code, tels que rébellion, désertion, parricide, inceste, lèse-majesté, et même, quand un juge ou le président d'un prétoire sont convaincus par suite d'appel d'avoir rendu un arrêt erroné, ils sont condamnés à recevoir un certain nombre de coups de rotin. Mais, pour en arriver là, combien en ont-ils fait distribuer à tort et à travers ?

Il existe en Chine un grand nombre de lois disséminées dans les édits impériaux, dans les recueils de jurisprudence, dans les livres canoniques, mais il n'y a pas, à vraiment parler, de code civil, ni pénal. Les magistrats ont la plus complète latitude pour interpréter la loi qui est d'une grande élasticité, parce qu'elle est mal définie.

Le principal recueil de jurisprudence est le livre des lois de la dynastie des *Tsing ;* il a été traduit en anglais sous le titre inexact de Code pénal chinois. Il est divisé en sept sections : lois générales, civiles, fiscales, actuelles, militaires, criminelles et lois sur les travaux publics. A ce livre est annexé un traité de médecine légale qui a la prétention de déterminer par l'examen de certains signes physiques s'il y a eu crime, comment et dans quelle circonstance le crime a été commis. Ainsi un noyé qui a été tué ou étouffé, avant d'être jeté à l'eau, doit avoir la plante des pieds entièrement décolorée et l'écume à la bouche, sinon la mort a été volontaire ou accidentelle; il y a aussi un moyen, grâce à certaines préparations pharmaceutiques, de faire reparaître sur un cadavre les coups et les blessures qui ont amené la mort. Le but de ce traité, où on trouve beaucoup de fables au milieu d'observations ingénieuses, est de remplacer les autopsies auxquelles répugnent extrêmement les mœurs chinoises.

Quelques-unes des lois contenues dans le recueil des *Tsing* méritent d'être citées : la loi sur la trahison est atroce. Est coupable de trahison tout individu qui a trempé dans un complot ayant pour but de troubler l'État, et d'attenter à la personne ou à la propriété du souverain. Le coupable est condamné à subir la mort lente, c'est-à-dire aux plus affreux supplices. Tous ses parents mâles jusqu'au troisième degré doivent avoir la tête tranchée. Tous les individus convaincus de connivence, soit en ne dénonçant pas l'inculpé, soit en approuvant ses tentatives criminelles, sont frappés de la même peine. Ainsi la loi chinoise prescrit la destruction de toute la famille dont un des membres s'est rendu coupable du crime de haute trahison, et, de plus, elle admet la complicité morale avec toutes ses conséquences effroyables puisque l'approbation même tacite est considérée comme un crime.

Une loi étrange, est celle qui rend responsable tout propriétaire d'un terrain où est trouvé un cadavre : en pareil cas, il doit une indemnité à la famille de la victime, qui, si elle n'a pas été satisfaite, peut le traduire devant le tribunal. Cette loi amène de nombreux abus; on a vu des mandarins prévaricateurs s'entendre avec des parents avides pour dépouiller par de longs procès et au moyen de difficultés juridiques un riche propriétaire qu'on faisait passer par toutes les frayeurs de la loi criminelle. Aussi, quand un Chinois veut se venger de quelqu'un, il ne peut mieux faire que de déposer furtivement un cadavre la nuit sur son immeuble ; on a même vu des gens aller se tuer par vengeance dans le jardin, dans la maison, dans la chambre de leur ennemi.

Une autre loi plus rationnelle rend responsable le maître de la mort de ses serviteurs : si un de vos domestiques est mort, vous devez prouver qu'il a été bien soigné, bien nourri, et qu'aucune brutalité, ni aucune négligence n'a causé son décès.

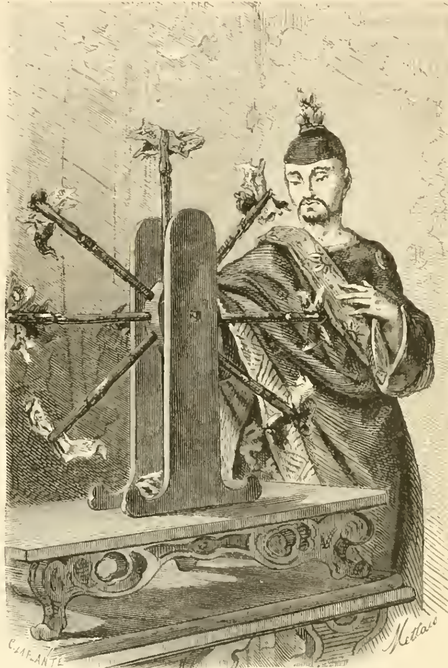
Tout coupable qui avoue a droit à une réduction de peine. Un contumace qui livre son complice plus criminel que lui est gracié.

Parmi un grand nombre d'autres lois, telles que celles contre les solliciteurs d'emploi, contre les concurrences déloyales, contre les marchands qui vendent à faux poids, les lois relatives au mariage, au respect des vieillards, les unes sont empreintes d'une cruauté excessive, d'autres sont bizarres, il y en a enfin d'ingénieuses et de libérales, mais tous ces détails spéciaux nous entraîneraient bien au delà du cadre de ce recueil : disons seulement qu'on trouve dans le Code chinois les circonstances atténuantes, la non-rétroactivité, le droit de grâce du souverain, le droit d'appel aussi étendu que possible. Il est vrai que tout cela est mal combiné, mal appliqué, et a dégénéré par suite du relâchement de la centralisation administrative en une réelle tyrannie et une prévarication sans pudeur de la part des magistrats chargés de la justice. L'autorité ayant perdu sa force, le peuple vit comme il l'entend, sans se préoccuper des lois que les magistrats appliquent suivant leur caprice. Voilà où en est réellement arrivée de notre temps la savante organisation judiciaire des Chinois, qui a été beaucoup trop préconisée.

S'il y a des choses dignes d'approbation dans la jurisprudence chinoise, en revanche l'application de la pénalité est effroyable. L'homme y est considéré comme un être sensible seulement à la douleur physique et à la mort; les législateurs n'ont pas cherché à frapper le coupable dans son honneur, dans son amour-propre, ni même dans son intérêt. L'échelle pénale se compose surtout de la bastonnade appliquée avec un épais bambou du gros ou du petit bout et depuis dix jusqu'à deux cents coups, suivant que le délit est plus grave ou que l'objet volé a plus d'importance. La bastonnade se donne de suite et devant le tribunal. Les peines les plus ordinaires sont ensuite la cangue, le carcan, la prison et le bannissement perpétuel en Tartarie pour les mandarins qui ont commis des fautes politiques. Nous avons dit que la haute cour d'appel décidait seule de la peine de mort, mais les souffrances infligées par l'ordre des tribunaux inférieurs sont si affreuses, les bourreaux sont si ingénieux à varier les tortures sans amener la mort, le régime des prisons est si odieux, enfin un homme condamné à la cangue, au carcan ou à la cage est exposé à des angoisses si terribles, que, lorsque l'ordre de mort arrive de Pékin, tous ces malheureux marchent gaiement au supplice, comme si leur dernier jour était celui de leur délivrance.

Les exécutions à mort, horriblement variées dans les âges passés, se réduisent maintenant à trois : la strangulation, la décapitation et la mort lente ou le supplice des couteaux.

La strangulation s'opère au moyen d'un lacet de soie que deux bourreaux tirent de chaque côté, ou d'un collier de fer qui se serre par derrière avec une vis; ce dernier moyen a une grande analogie avec le supplice du *garote* encore usité de nos jours en Espagne. La strangulation par le lacet de soie est réservée aux princes de la famille impériale; le collier de fer sert à faire disparaître à l'ombre des prisons ceux dont on a intérêt à cacher la mort.



Moulin à prières. — Dessin de Mettais d'après une peinture chinoise.

Sur la place publique il n'y a pas d'autre supplice que la décapitation, appliquée à tous les crimes vulgaires. Les apprêts en sont très-simples et les péripéties très-rapides, vu la trempe et la lourdeur des sabres et l'habileté des bourreaux. Jamais la guillotine n'atteignit à la dextérité foudroyante des satellites du terrible Yeh, ce vice-roi dont les Anglo-Français délivrèrent la province de Canton; il ne leur fallait que quelques minutes pour faire tomber une centaine de têtes. Il est vrai que leur maître se vantait de leur avoir dressé la main aux dépens de plus de cent mille victimes en moins de deux ans.

La mort lente ou le supplice des couteaux est infligée pour le crime de trahison ou de lèse-majesté, pour le parricide et l'inceste. Les apprêts de ce supplice doivent redoubler encore les angoisses du condamné : attaché solidement à un poteau, les mains et les pieds serrés par des cordes, il a le cou pris dans un carcan; puis le magistrat chargé de veiller à l'exécution tire d'un panier couvert un couteau sur le manche duquel est désignée la partie du corps qui doit être frappée par le bourreau. Cette affreuse torture se continue ainsi jusqu'à ce que le hasard ait désigné le cœur ou tout autre organe vital. Disons vite que, le plus souvent, la famille du condamné achète à prix d'argent l'indulgence du juge, qui s'arrange pour tirer de suite du panier le couteau qui doit donner le coup mortel.

Devant de telles pénalités, devant les hideux et fréquents spectacles qu'elles donnent, comment s'étonner que les Chinois soient familiarisés de bonne heure avec la mort, et que les femmes et les enfants même possèdent au plus haut degré le courage passif qui la fait affronter avec calme? Pour beaucoup de ces pauvres gens, ce n'est que la fin d'une misérable et douloureuse existence.

A. Poussielgue

*(La suite à la prochaine livraison.)*



Séance d'un tribunal chinois. — Dessin de Vaumort d'après une estampe chinoise.

# RELATION DE VOYAGE DE SHANG-HAÏ A MOSCOU,

## PAR PÉKIN, LA MONGOLIE ET LA RUSSIE ASIATIQUE,

RÉDIGÉE D'APRÈS LES NOTES DE M. DE BOURBOULON, MINISTRE DE FRANCE EN CHINE, ET DE Mme DE BOURBOULON

PAR M. A. POUSSIELGUE [1].

1859-1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### LA JUSTICE ET LA POLICE (suite).

Scènes du prétoire de justice à Tien-tsin. — La bastonnade. — Voleur condamné au supplice de la *cangue*, nourri par sa femme. — Les juges, le bourreau et les officiers de justice. — La police de Pékin. — Les mendiants. — La maison aux plumes de poule. — Les incendies. — Pompes et pompiers, etc.

Nous avons parlé avec assez de détails, dans le chapitre précédent, du système de la pénalité chinoise. Nous croyons convenable d'épargner aux lecteurs l'énumération des supplices dont l'ancienne législation menaçait les coupables, et dont les représentations plastiques, étalées dans les prétoires, suffisent pour révéler aux générations actuelles la sévérité impitoyable et l'épouvantable recherche de cruauté de leurs ancêtres (voy. p. 68). Au lieu de nous appesantir sur ce sujet nous préférons puiser dans les souvenirs de M. Trèves, le récit *de visu* d'une cause et d'un jugement modernes.

« ....Les environs de *Tien-tsin* étaient infestés depuis quelque temps par de nombreuses bandes de voleurs affiliés à la secte du « nénuphar blanc »[2]. *Tchoung-heou*, le gouverneur de la ville, ayant reçu de Pékin l'ordre d'agir énergiquement pour rétablir la sécurité, a envoyé des détachements de soldats, qui ont ramassé indistinctement dans les villages suspects tous les individus qui

1. Voy. t. IX, p. 81, 97, 113; t. X, p. 33 et 49.

2. La secte du nénuphar blanc qui s'est formée dans le Pe-tche-li, dans le Kan-sou et dans tout le nord-ouest entretient des rapports avec les rebelles du sud. Les dernières nouvelles venues de

leur sont tombés sous la main. Il doit y avoir beaucoup d'innocents parmi ces malheureux; ou du moins, la plupart ne sont coupables que de connivence avec les voleurs. Quelques mendiants sans aveu ont été aussi arrêtés dans la ville. Le gouverneur a tenu de grandes assises; les coupables ont été jugés sommairement : quelques-uns ont eu la tête tranchée, beaucoup ont été condamnés à la cangue, mais aucun de ceux qui ont été arrêtés n'a échappé aux coups de bâton. Ces exécutions ont répandu la terreur; les vols et les attaques à main armée ont presque cessé, et, quoique quelques innocents aient payé pour les coupables, *Tchoung-heou* a pu se vanter hautement auprès du gouvernement de Pékin d'avoir fait son devoir.

« J'ai eu la curiosité d'assister à une des dernières séances de justice, et, sur ma demande, une place m'a été réservée d'où je pouvais voir sans être vu.

« Le prétoire n'a rien de remarquable au point de vue architectural. Il est défendu par un grand mur de clôture presque aussi élevé que l'édifice principal. La première cour d'entrée est entourée de bâtiments qui servent de prisons; on y remarque des loges basses, grillées avec d'énormes barreaux en bambou, où on renferme les prisonniers pendant la nuit. Dans cette cour gisaient accroupis en plein soleil une foule de malheureux aux membres décharnés, à la face livide, et recouverts à peine de quelques sordides haillons. Les uns étaient attachés par le pied à une chaine de fer rivée à un cône en fonte d'un poids tel qu'ils ne pouvaient le changer de place, et ils tournaient autour comme des bêtes fauves, dans un rayon de quelques pieds; d'autres avaient les jambes et les bras entravés, et ne pouvaient marcher qu'en faisant de petits sauts saccadés et très-douloureux, à en juger par la contraction de leurs muscles. Un de ces condamnés avait la main et le pied droits retenus par une planche en bois haute à peine de quelques décimètres; un soldat de police le tirait en avant par une chaîne de fer attachée à un lourd collier qui emprisonnait son cou, tandis qu'un autre bourreau le fustigeait par derrière pour le faire avancer. Le malheureux se traînait avec peine sur sa jambe restée libre, le corps courbé en deux, dans la position la plus pénible. Dans un coin de la cour, d'autres prisonniers subissaient leur condamnation à la cangue et à la cage. J'y remarquai une scène touchante : un voleur était enterré tout vivant dans une cage de bois. Qu'on se figure un lourd cuvier renversé sous lequel on fait accroupir un être humain, après avoir fait passer sa tête et ses mains dans des trous ronds tellement étroits qu'il ne peut ni les remuer ni les retirer. La cage de bois pèse sur ses épaules; quelque mouvement qu'il fasse, il faut qu'il la traîne avec lui. Quand il veut se reposer, il doit s'accroupir sur les genoux dans la posture la plus fatigante; quand il veut faire de l'exercice, il peut à peine soulever cette lourde machine. On recule d'effroi en songeant à ce que doit être l'existence d'un homme condamné à un mois d'un pareil supplice. Cet infortuné ne pouvant ni manger ni boire, sa femme s'était chargée de ce soin : elle était debout près de la cage, et tirait d'un panier qu'elle avait apporté quelques grains de riz et de petits morceaux de porc qu'elle lui faisait avaler avec des bâtonnets; elle essuyait de temps en temps avec un vieux morceau d'étoffe la figure livide de son mari qui ruisselait de sueur, tandis que son petit enfant, qu'elle portait attaché par une courroie sur son dos, souriait dans son ignorance de la douleur, et jouait avec les boucles de la chevelure flottante de sa mère. Ce spectacle m'a vivement ému, et j'ai pressé le pas pour ne pas céder à la tentation de me révolter contre ces atrocités.



Voleur conduit et fustigé par des agents de police. — Dessin de Janet Lange d'après une planche chinoise.

Chine annoncent que cette insurrection fomentée en partie par les musulmans s'est rendue extrêmement redoutable et a été sur le point de s'emparer de la ville de Tien-tsin.

diants forment une immense association qui a des règles fixes. Ils ont un roi nommé à l'élection, un trésorier chargé du partage des aumônes et des vivres. La part de mise dans l'association se compose d'infirmités ou de maladies plus ou moins hideuses. Quand des désordres ou des vols ont lieu dans la ville, le préfet s'en prend au roi des mendiants, qui est responsable de ses sujets. Pékin tout entier a l'air d'une immense cour des Miracles, et dans les premiers temps qu'on y séjourne, la vue de toutes ces misères, de toutes ces plaies vraies ou simulées, cause un profond dégoût; peu à peu cependant on s'y habitue, et on arrive à jeter dédaigneusement, comme les riches Chinois, quelques sapèques à la volée au milieu des troupes de gueux, sans être autrement affecté de leurs souffrances.

On trouve dans les mendiants chinois une variété de types, un chaos de guenilles, un ensemble de physionomies repoussantes et grotesques que Callot lui-même aurait été impuissant à reproduire : ici c'est un nain haut de deux pieds, gras et luisant, qui passe, tenant par la main un géant décharné et tellement maigre qu'on peut compter les os de son échine; ces deux personnages sont couverts d'étoffes grossières en feutre de poils de chameau dans lesquelles ils se sont taillé des robes et un capuchon; on dirait des malades d'hôpital. Ce feutre est si plein de trous, si imprégné d'ordures,



Scène d'incendie en Chine. — Dessin de Janet Lange d'après un croquis de M. Trèves.

que le Mongol, à qui il servait de couverture de cheval, l'a cédé à quelque revendeur parce qu'il le trouvait trop sale; c'est tout dire. Le géant s'arrête, ouvre une bouche large comme un four, et, pour montrer qu'il a faim, mange l'herbe des rues et fouille avidement dans les tas d'immondices, tandis que le nain, afin d'attirer les sapèques, danse avec des postures grotesques et en poussant des rires stridents. Plus loin, c'est un faux épileptique qui se roule dans la poussière en faisant des contorsions impossibles. Puis des bandes d'aveugles qui s'avancent en file en barrant la rue et sous la conduite d'un borgne; ces aveugles ont la spécialité d'être tous plus ou moins musiciens, et se livrent impunément au charivari le plus odieux. Beaucoup de mendiants stationnent dans les endroits populeux de la ville presque entièrement nus, à l'exception d'un caleçon en guenille; personne ne s'en formalise. Pour attirer l'attention, ils se frappent à tour de bras sur le bas des reins, et si ces claques sonores n'attirent pas l'aumône du passant, ils le poursuivent d'imprécations. Ces pauvres trop peu vêtus, qui laissent croître leurs barbes et leurs cheveux, forment sans doute une des tribus de l'association, car plusieurs fois Mme de Bourboulon leur fit distribuer des vêtements, et le lendemain ils reparaissaient dans le même costume, ou même un peu moins habillés.

Les mendiants chinois simulent les infirmités avec

une rare habileté : il ne faut pas trop s'affliger en les regardant ; s'il faut en croire un mandarin de la police, à l'heure où ils sont enfermés dans leurs bouges, les aveugles voient, les paralytiques marchent, les manchots retrouvent leur bras, les bossus perdent leur bosse, les lépreux reprennent leur teint naturel.

C'est le long des murailles de la ville chinoise que sont confinés les mendiants : ils habitent là de misérables huttes en torchis et des cabanes construites avec des matériaux de démolition ; leur quartier est séparé de la ville par des portes où veillent des soldats de police. Tous ceux qui sont trouvés la nuit dans Pékin reçoivent la bastonnade.

Il existe en dehors de la porte de *Tchi-houa*, dans les faubourgs de la ville tartare, un établissement philanthropique encore plus curieux. C'est la maison aux plumes de poule. Qu'on se figure deux vastes hangars en bois, construits avec des poutres non équarries et couverts de lattes cimentées avec de la boue. Le sol, soigneusement battu, est couvert d'une couche épaisse de plumes de volailles achetées par l'entrepreneur dans tous les marchés et les restaurants de Pékin. Aussitôt que le couvre-feu a sonné, les bandes de mendiants se précipitent dans cet asile, où, moyennant un sapèque qu'ils payent en entrant, ils reçoivent l'hospitalité pour la nuit. Tout le monde étant rentré, le gardien abaisse, au moyen d'une mécanique, une grande pièce de feutre de la dimension de la salle : cette couverture publique reste suspendue à quelques pouces au-dessus de la tête des dormeurs qu'elle défend contre le vent, contre la froidure des hivers rigoureux et contre la pluie, qui passe facilement à travers les trous de la fragile toiture. La plume et la concentration de tous ces corps humains suffisent pour entretenir dans ces établissements une chaleur suffocante. Le soir, lorsque les soldats de police amènent dans ce taudis les mendiants retardataires, il faut avoir vu grouiller, se démener, se tordre cette cohue forcenée, pour comprendre ce que peut être la maison aux plumes de poule. Les rayons des lanternes venant à tomber dans ce trou profond sans horizon, où s'agitent, comme dans un boyau de mine, des centaines de créatures, on se croirait à l'entrée d'une bouche de l'enfer. C'est un entassement de bras, de jambes, de têtes. On y voit toutes les infirmités, tous les âges et tous les sexes, et quand les malheureux que les soldats y poussent à coups de fouet et de bâton y sont brusquement jetés, ils sont accueillis dans cette géhenne par un tonnerre de huées et de blasphèmes ! On dirait alors que tout va s'écrouler, et on se précipite vers la porte, heureux d'échapper à des odeurs insupportables, à la vue et aux clameurs de ce pandemonium humain : on se demande après si on n'a pas rêvé. (Voy. p. 73.)

Les incendies sont excessivement communs dans le nord de la Chine ; la mauvaise disposition des cheminées et des *kang*, dont les briques ne sont pas assez épaisses et communiquent, en rougissant, le feu aux poutres sur lesquelles elles s'appuient, l'usage si habituel des pétards et des pièces d'artifice qu'on tire sans précaution jusque dans les maisons, enfin et surtout les matériaux inflammables des habitations chinoises, construites entièrement en bois verni, avec des châssis en papier, expliquent suffisamment la fréquence des sinistres.

Il ne se passe presque pas de nuit à Pékin qu'on n'entende le cliquetis précipité des crécelles et les cris des veilleurs de nuit qui annoncent le feu, tandis qu'au loin résonnent sourdement les tambours et les gongs du guet. Les mugissements entrecoupés de ces gigantesques bassins de cuivre sont d'un effet encore plus sinistre que le tocsin.

Dès qu'un incendie est signalé, on voit sortir de chacun des quartiers de la ville les brigades de pompiers courant au pas gymnastique. Les pompes, aspirantes et refoulantes, très-lourdes et d'une grande force, sont placées sur des traverses en bambou que tiennent dix ou douze porteurs. Les points d'appui et d'équilibre sont si bien observés dans ces transports à bras, que la rapidité extrême de la marche n'en est pas retardée.

Les porteurs sont précédés et suivis du reste de la brigade, armée de haches, d'outils de démolition et de lanternes. Chaque quartier de la ville a sa brigade de pompiers et sa pompe : ces pompiers, qui n'ont pas d'uniformes, composent une milice spéciale et sont tenus, sous peine de châtiments sévères, d'accourir au premier signal. Quant aux pompes qui paraissent être une imitation des nôtres, elles ont la forme de dragons ou de serpents marins et on leur en donne le nom.

Les soldats de police éloignent les voleurs, trop disposés à profiter du désordre, font la chaîne, remplissent d'eau les cuves où s'alimentent les pompes, et montent la garde autour des objets mobiliers qu'on enlève aux flammes ; les pompiers arrachent les poutres de bambou, enfoncent les portes, montent sur les toits pour jeter de l'eau, et font la part du feu avec une libéralité qui fait le désespoir des propriétaires, dont on démolit les habitations, souvent éloignées de plus de cent mètres du foyer de l'incendie. En somme, l'organisation générale est bonne, mais elle manque de direction et d'unité ; les chefs ne savent ni commander, ni se faire obéir[1].

Une chose étonnante, c'est la rapidité avec laquelle on reconstruit les maisons détruites. Il est vrai que les matériaux ne sont ni onéreux, ni difficiles à transporter.

Organisation patriarcale de la famille. — Respect pour les vieillards. — Le culte des ancêtres. — La fête des morts. — Rigueur du deuil impérial. — Passion des Chinois pour les cercueils. — Cérémonie des funérailles. — Les cimetières. — Condition servile des femmes. — La polygamie. — Les veuves ne doivent pas se remarier. — Les fiançailles. — Fête du mariage. — La dame, — la jeune fille, — les petits pieds. — Ornements et objets de toilette, etc.

Nous avons dit comment les législateurs chinois avaient appuyé l'autorité de l'empereur sur le respect patriarcal si puissant en Chine. La vénération pour la vieillesse est aussi une loi de l'État. On rencontre souvent dans

1. Au moment de mettre sous presse, nous lisons dans les *Annales de la Propagation de la foi*, que le beau monument de Pé-thang, dont nous avons donné la description, page 41 de ce volume, a été en grande partie détruit par les flammes, le 9 janvier 1864.

les rues de Pekin des vieillards impotents, trop pauvres pour louer des chaises à porteur, qui sont assis dans des charrettes à bras traînées par leurs petits-enfants : sur leur passage, ils reçoivent les hommages de tous les jeunes gens, qui cessent leurs jeux ou leurs travaux pour prendre une attitude respectueuse. Le gouvernement est le premier à encourager ces sentiments, en donnant des robes jaunes aux vieillards d'un âge très-avancé. La robe jaune (on sait que cette couleur est réservée aux membres de la famille impériale) est la plus grande distinction qu'on puisse accorder à un particulier.

A l'âge de soixante et dix ans, tout Chinois est tenu dê donner un repas et une fête à sa famille et à ses amis : il est arrivé à l'âge *vénérable*, et s'il a employé sa vie à accumuler des richesses, s'il a de nombreux enfants, il a acquis, suivant l'adage populaire, le comble du bonheur dont on puisse jouir ici-bas.

Le culte des ancêtres, si répandu, et qui est la religion du foyer domestique, doit son origine aux mêmes idées : c'est une chose touchante que cette vénération pour les aïeux, ce souvenir permanent donné à leur mémoire, et cette participation muette qu'on leur accorde dans les destinées de la famille. Il n'est pas une cabane, si pauvre qu'elle soit, où les tablettes sur lesquelles sont gravées les noms des ancêtres, depuis celui qui passe pour le fondateur de la famille jusqu'au grand-père défunt, n'occupent la place d'honneur dans une niche au fond de la chambre. Chez les gens riches, il y a une pièce réservée, espèce de sanctuaire domestique, qui contient tous les portraits et les reliques de famille. Devant un autel richement orné, près duquel on entretient constamment des lampes allumées, on vient au temps prescrit par les rites brûler des parfums, présenter des offrandes et faire des prostrations. Le chef actuel de la famille ne prendrait pas une décision importante sans aller méditer dans le temple des ancêtres qu'il semble ainsi inviter à prendre leur part des biens et des maux qui arrivent à leurs descendants.



Cercueil chinois. — Dessin de Catenacci d'après une peinture chinoise.

Au dix-huitième siècle, ce culte et les hommages rendus à la mémoire de Confucius excitèrent des discussions entre les missionnaires catholiques. Les uns voulurent les tolérer comme innocents, les autres les condamnèrent comme idolâtres, et furent appuyés par la cour de Rome. Ces querelles malheureuses déplurent au gouvernement chinois qui y vit une preuve d'intolérance, et ordonna des persécutions contre les chrétiens.

Le culte domestique des ancêtres est d'accord avec les soins qu'on donne à leurs tombeaux : au mois d'avril on célèbre la fête du *Tchang-feu* ou des morts. Tout le monde, hommes, femmes, enfants, et jusqu'aux animaux, sont ornés de petites branches de saule pleureur, symbole de la douleur et du souvenir; on se rend ensuite aux tombeaux des aïeux, soigneusement entretenus et décorés de fleurs pour cette occasion; on émaille le sol qui les entoure de découpures en papier doré, on y brûle des cierges et des bâtons d'encens, et, d'après les traditions, on dépose tout autour des plateaux et des vases pleins de mets délicats.

L'étiquette du deuil est rigoureusement observée : il dure trois ans pour un père ou une mère, et pendant ce temps les mandarins même ne peuvent exercer aucune fonction publique, ils doivent vivre dans la retraite, ne rendre aucune visite, et interrompre toute relation officielle. La couleur la plus généralement adoptée pour les vêtements de deuil est le blanc.

Durant le séjour de M. et de Mme de Bourboulon à Pékin, l'empereur *Hieu-foung* étant mort, le deuil impérial fut décrété dans toute la Chine. La sévérité de ces prescriptions est extrême. Aucun homme ne peut se faire raser la tête pendant quatre-vingt-dix jours; toute réjouissance de famille est interdite pendant un an et un

jour; les fêtes publiques, les théâtres, les représentations des bateleurs sont fermées pour trois ans; il y a vacance des tribunaux, et aucun mariage ne peut être contracté pendant un laps de temps déterminé par la loi. On raconte qu'un garde-magasin chinois de la légation, ayant appris que l'empereur était à l'extrémité, et étant pressé de s'établir, demanda un congé pour aller se marier au plus vite; mais comme il n'avait pas vu sa femme, suivant la coutume chinoise, et que les circonstances ne lui avaient pas laissé le temps de se renseigner auprès des entremetteurs, il revint quelques jours après fort piteux, déclarant que son épouse n'était ni belle ni jeune, et qu'il avait été odieusement trompé.

Rien n'égale le calme étonnant des Chinois en face de la mort. Les malades meurent sans gémissements, sans



Mendiants chinois. — Dessin de Staal d'après une peinture chinoise.

lutte, avec cette résignation calme qui est un des caractères les plus curieux des races orientales. Le P. Huc rapporte que, lorsque des néophytes chrétiens venaient l'appeler pour administrer les derniers sacrements, ils ne manquaient pas de lui dire : *le malade ne fume plus sa pipe;* c'était une formule pour indiquer que le danger était pressant.

En Europe, on s'abstient généralement de parler de cercueil : c'est un objet lugubre qui entre furtivement dans les maisons, et qu'on dérobe à la vue des parents. En Chine, on en fait montre. Chez les riches particuliers près du temple réservé aux ancêtres, est la chambre où sont classés et numérotés les cercueils de tous les membres de la famille. On fait des économies pour s'acheter une bière plus riche que celle des autres, et un fils ne croit pas pouvoir faire un plus beau cadeau à son père vieux et malade que celui d'un cercueil qu'il a payé du produit de son travail. Ces trophées de la mort

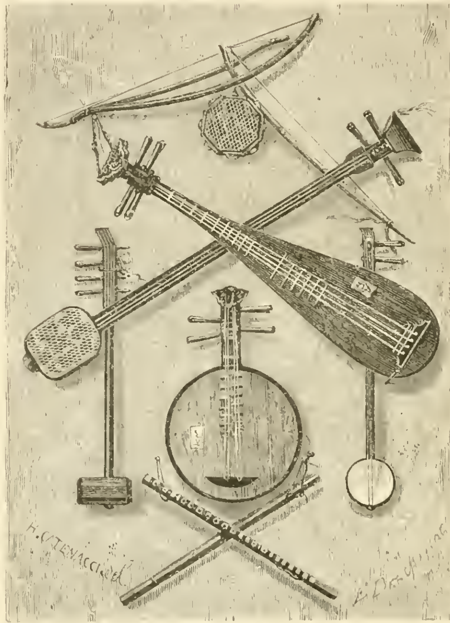



La maison aux plumes de poule, à Pékin (voy. p. 70). — Dessin de Vaumort d'après l'album de Mme de Bourboulon.

sont les ornements de la maison. Aussi faut-il voir avec quels soins ils sont sculptés, dorés et peints en couleurs éclatantes. (Voy. p. 71.)

La fête funéraire d'un enterrement est la plus grande occasion pour les Chinois de déployer leur luxe et de faire ostentation de leurs richesses. On a vu des familles se ruiner pour célébrer le décès d'un de leurs membres.

Dès le matin, l'administration des pompes funèbres établit à la porte de la maison mortuaire une espèce d'arc de triomphe en nattes sous lequel des musiciens gagés exécutent des airs tristes et solennels. La salle d'entrée, drapée dans toute sa hauteur, reçoit les amis et les connaissances du défunt, dont le portrait est placé au-dessus des statues des dieux domestiques et de l'autel des ancêtres. Un repas somptueux est servi sur des tables dressées à l'avance, et tous les invités doivent par convenance s'y asseoir et manger, car c'est le mort, devant lequel sont placés ses mets favoris, qui est supposé vous recevoir et manger avec vous. On ne voit pas le cercueil : il est placé dans une chambre retirée. Bientôt le gong annonce le départ du cortége : en tête s'avancent les porte-bannières déployant des drapeaux et des cadres peints sur lesquels sont tracées des inscriptions louangeuses ; derrière eux la troupe des musiciens où dominent les instruments à vent, trompes, flûtes, cornes et surtout l'inévitable tam-tam, font entendre sans interruption des mélodies un peu monotones, mais d'un effet très-lugubre ; puis viennent des bonzes qui portent sur leurs dos des autels et les statues des divinités. Ces prêtres précèdent la bière entourée d'une immense catafalque et de draperies avec des glands de soie. Les dorures, les couleurs les plus gaies, les plus éclatantes, et les plus bariolées ornent le char funèbre et les panneaux du catafalque décorés de dessins sur verre. Cette lourde machine n'est pas traînée par des mulets; elle est conduite à bras comme un palanquin, et il faut au moins quarante hommes qui se relayent successivement pour le transporter. Une troupe de pleureuses, tête baissée et voilée, suivent le cercueil et accompagnent les musiciens de leurs cris nasillards; enfin vient la famille cachée dans des chaises à porteur toutes drapées d'étoffes blanches. Il est de bon goût qu'aucun parent du défunt ne se laisse voir, à cause de la douleur où on suppose qu'il doit être plongé (voy. p. 77).



Instruments de musique chinois. — Dessin de Catenacci d'après une photographie.

Tout se passe avec le plus grand silence : les Chinois qui aiment tant à tirer des pétards s'en abstiennent dans cette occasion.

Il ne faut pas croire qu'une pompe funèbre de ce genre soit celle d'un riche ou d'un mandarin ; un pauvre ouvrier se privera toute sa vie de manger à sa faim pour avoir un bel enterrement, et le mendiant qui sent la mort approcher ne trouve pas de meilleur moyen d'exciter la générosité que de dire qu'il n'a pas de quoi s'acheter un cercueil convenable.

Les enterrements des grands personnages se font avec une ostentation extraordinaire : on porte devant eux tous les objets qui leur ont servi pendant leur vie ; les meubles, les uniformes, les armes, les insignes des dignités; plusieurs milliers de personnes accompagnent le cortége, mais on n'y voit jamais de soldats, même pour les mandarins militaires.

Il n'y a pas de cimetières publics à Pékin. Les cercueils très-grands et très-lourds sont recouverts d'un enduit qui les rend imperméables à l'air, et permet de les conserver longtemps sans inconvénient, même dans les maisons. Aussi les gens riches gardent-ils quelquefois le corps de ceux qu'ils ont aimé, dans une pièce réservée de leur habitation de ville. Mais il est généralement d'usage d'enterrer les morts dans la campagne au milieu d'un jardin qui appartient à la famille. Quant aux pauvres, qui n'ont pas un pouce de terrain à eux, leurs cercueils sont déposés dans un endroit isolé ou même jetés dans les fossés de Pékin. Lorsqu'on parcourt les environs des grandes villes, les yeux sont frappés de la quantité de tombeaux disséminés dans la campagne. Ce sont de petites éminences coniques en forme de pains de sucre, émaillées de gazon fleuri et entourée de saules pleureurs, de genévriers et d'arbres verts. Les cercueils posés à plat sur le sol qui n'a pas été creusé, sont recouverts d'un monticule de terre, mais les pluies d'orage suivies de grandes sécheresses lavent les terres, fondent l'enduit, font craquer le bois, et les cadavres pourrissent au grand air. C'est un spectacle affreux, auquel il faut s'habituer en Chine. Le gouvernement ne prend aucun soin de faire

disparaître ces épaves de la mort, aussi horribles à la vue que dangereuses pour la santé publique. Dans quelques villes, il existe, dit-on, des sociétés philanthropiques qui font donner la sépulture aux pauvres, mais la seule chose que nous ayons pu constater, c'est la spéculation de certains industriels, qui, moyennant un droit assez élevé, conservent dans des locaux affectés à cet usage les corps des marchands ou des riches particuliers des provinces éloignées, morts en voyage, et que leurs familles font réclamer et transporter à grands frais.

Le mariage est loin d'être célébré avec la même pompe que les funérailles.

La condition de la femme est servile en Chine. Il y a un proverbe qui dit : *La jeune fille est soumise à ses parents, l'épouse à son mari, la mère à son fils.* La femme est considérée comme inférieure à l'homme; sa naissance est un malheur; une fille ne peut être qu'à charge à sa famille, car elle doit être enfermée jusqu'à l'époque de son mariage, et comme elle n'exerce aucune industrie, elle ne saurait dédommager ses parents des dépenses qu'elle leur occasionne. Elle vit en recluse dans la maison paternelle mangeant seule à l'écart, regardée comme une servante et en remplissant les fonctions. Toute son instruction consiste à savoir manier l'aiguille et à préparer les aliments. Le Gouvernement, qui attache une si grande importance à l'instruction publique, et qui a multiplié avec tant de soins les écoles et les maisons d'éducation, n'a pas songé aux enfants du sexe féminin. La femme, c'est la propriété de son père, de son frère, de son mari. Elle n'a même pas d'état civil. On la marie sans la consulter, sans lui faire connaître son futur époux, sans daigner lui en dire le nom.

Chez les riches Chinois, les femmes mariées sont complétement confinées dans le gynécée. Lors des rares occasions où leur maître les autorise à se visiter entre elles ou à aller visiter leurs parents, elles ne sortent que dans des chaises hermétiquement closes. Les Chinois de haut rang sont très-jaloux de tout ce qui touche à leurs femmes, reléguées au fond d'un corps de bâtiment réservé. Aucun des membres de la diplomatie européenne n'eût occasion, malgré des relations journalières et une certaine intimité avec les mandarins, d'apercevoir ni leurs épouses, ni leurs filles, ni même les femmes âgées de leur famille. Pendant la guerre, lorsque les officiers européens pénétraient jusque dans les appartements les plus secrets pour faire des casernements, les jeunes femmes étaient cachées dans des coffres ou sous des monceaux de vêtements. Elles se familiarisèrent peu à peu cependant avec les figures européennes, et dans les derniers temps de l'occupation, chaque fois que la musique militaire passait, faisant retentir les rues de la ville de ses vigoureuses harmonies, on voyait de petites mains ouvrir les châssis des fenêtres, et de jolies têtes aux longues tresses brunes se pencher pour écouter.

Il n'en est pas de même dans les classes pauvres : les femmes sortent à visage découvert et jouissent d'une certaine liberté chèrement achetée par les travaux pénibles et fatigants auxquels elles sont condamnées. Ces malheureuses créatures, qui servent de bêtes de somme à leurs maris sont dégradées, courbées en deux, vieilles et laides à vingt ans.



Menus objets de toilette d'hommes et de femmes (voy. p. 79). — Dessin de Catenacci d'après une photographie.

La polygamie existe en Chine, quoiqu'elle ne soit pas reconnue par la loi qui ne fait que la tolérer. Quelque nombre de femmes qu'ait un grand personnage, il n'a jamais qu'une épouse légitime, la première. Les Chinois appellent les autres, *petites femmes* ou femmes de second rang. Celles-ci doivent obéissance à la femme légitime, qui seule ne peut être répudiée sans des raisons légales. La loi ne dit rien des autres que le mari peut traiter suivant son caprice.

Les veuves ne doivent pas se remarier; l'usage fait considérer cela comme un déshonneur, et comme digne du mépris public. La loi interdit même aux veuves de mandarins de convoler à de secondes noces : la gloire qu'elles ont eue de vivre avec un homme honoré de distinctions publiques doit leur suffire.

Les mariages ou du moins les fiançailles sont souvent conclus avant que les contractants aient atteint l'âge d'adolescence. Cela dépend des conventions entre les parents, et, comme l'obéissance des enfants est absolue, la pensée ne leur viendrait même pas de s'opposer aux arrangements qu'on a pris pour eux. La cérémonie des fiançailles est considérée comme le mariage définitif; personne n'oserait contester la sainteté de cet engagement qui est si solennel qu'une fiancée qui perd son

fiancé ne peut se remarier : il n'en est pas de même du jeune homme.

Après les fiançailles, on fixe en famille l'époque de la fête du mariage qui est quelquefois ajournée à plusieurs années. Cela dépend de la volonté des parents, des horoscopes des deux fiancés, et des prescriptions de l'almanach impérial, dont la science astrologique décide pour chaque semaine, pour chaque jour de l'année, les temps fastes et néfastes.

Une jeune chinoise n'apporte aucune dot ; ce sont les parents de l'époux qui payent une somme d'argent pour l'acheter, et qui font les cadeaux d'étoffes, de meubles et de provisions. Si le père de l'épousée n'a pas d'enfants mâles qui héritent de lui à l'exclusion absolue des filles, il s'engage par avance à lui laisser une partie de sa fortune ; car ce sont ses neveux ou ses collatéraux masculins qu'il préfèrera pour légataires de ses biens, afin d'être assuré que ses héritiers accompliront les cérémonies rituelles devant sa tombe et devant l'autel de ses ancêtres, ce dont une femme est regardée comme indigne.

Les premières démarches sont toujours confiées à des entremetteuses appelées *mei-jin*, et c'est seulement



Dame de Pékin. — Dessin de Staal d'après l'album de Mme de Bourboulon.

quand les conditions sont réciproquement acceptées, que les deux familles échangent des visites. Tout le monde alors peut voir la jeune fille, excepté celui qui l'épouse : il doit s'en tenir au ouï-dire de ses parents.

Les cérémonies du mariage varient beaucoup dans leurs formes, suivant les provinces. A Pékin, la mariée se rend en pompe au domicile de son époux qui la reçoit à la porte de sa maison : elle est parée de ses plus beaux vêtements en soie brodée d'or et d'argent ; ses longues nattes noires sont diaprées de pierreries et de fleurs artificielles (si la famille ne possède pas de bijoux, l'usage est d'en louer pour la journée chez les prêteurs sur gages), sa figure est fardée, ses lèvres rougies, l'arc de ses sourcils est noirci, et ses vêtements sont inondés de musc. Un palanquin richement orné et entouré de musiciens l'attend à la porte : elle se présente devant sa mère qui lui attache sur sa tête le voile nuptial dont elle est entièrement recouverte. Il est d'usage que la mère et la fille se confondent alors en gémissements, et la timide épouse doit être entraînée de force de la maison paternelle ; agir autrement serait manquer aux lois de la pudeur et du bon goût. Au moment où le palanquin atteint la porte du domicile conjugal, on tire un feu d'artifice et les spectateurs font le



Enterrement à Pékin. — Dessin de Janet Lange d'après l'album de Mme de Bourboulon.

plus de bruit possible pour marquer leur joie. L'épouse doit faire quatre génuflexions devant son époux et maître qui vient la recevoir; puis les deux conjoints font leurs prières devant l'autel des ancêtres, accomplissent les libations prescrites, et boivent le vin consacré dans la même coupe. Un grand repas où se réunissent les hommes des deux familles achève la journée; les femmes mangent de leur côté, et c'est seulement dans la chambre nuptiale que l'épouse enlève le voile sous lequel sont cachées pendant toute la cérémonie sa figure et sa taille.

Le type convenu de la beauté chinoise a été très-exagéré et presque dénaturé par les peintures grotesques qu'on fabrique à Canton pour l'exportation européenne. Beaucoup de Chinoises ont le teint et tous les attraits des créoles; une main petite et charmante, de jolies dents, des cheveux noirs superbes, la taille longue, mince et souple; leurs yeux, un peu relevés vers les tempes, donnent à leur physionomie quelque chose de piquant; leur grâce indolente et leur mignardise sont loin d'être sans charmes. Deux choses leur nuisent beaucoup, l'étrange abus du fard dont elles se couvrent la figure et qui détruit leur beauté de bonne heure; et surtout la mode des petits pieds qui parait ridicule et repoussante à un Européen.

Cet usage barbare, beaucoup moins commun à Pékin que dans les provinces du sud, a été vivement combattu par les empereurs Mandchoux, qui ont rendu plusieurs fois des édits sévères contre ce système de mutilation. Les dames tartares et chinoises qui composent la cour des impératrices, ainsi que les femmes des nombreux fonctionnaires qui résident dans la capitale, ont conservé leurs pieds naturels, mais telle est la force de la mode, que beaucoup d'entre elles ont adopté le brodequin de théâtre avec lequel il est tout aussi difficile de marcher. Dans ces chaussures, un haut talon fixé sous la plante des pieds dissimule leur forme naturelle et force celle qui les porte à s'appuyer seulement sur l'extrémité des doigts. Les brodequins de contrebande sont employés aussi les jours de fête par les femmes du peuple qui, forcées de conserver leurs pieds naturels pour aider leurs maris dans leurs pénibles travaux, se donnent au moins le plaisir d'avoir de temps en temps la démarche à la mode.



Coiffure de jeune fille. — Dessin de Vaumort d'après l'album de Mme de Bourboulon.

La mutilation qu'on fait subir aux femmes chinoises remonte à une haute antiquité. On prétend qu'une impératrice née avec le pied-bot imposa cet usage aux dames de sa cour, et que de là il se répandit dans tout l'empire. Ce qu'il y a de certain, c'est que la jalousie des hommes, la paresse et la vanité des femmes le firent adopter généralement. Avoir un petit pied, c'est prouver qu'on est riche, qu'on peut vivre sans rien faire puisqu'on est dans l'incapacité de travailler. Une chinoise de bonne famille se croirait déshonorée si ses parents n'avaient pas pris soin de la déformer. D'ailleurs elle se marierait difficilement, car un pied long de deux ou trois pouces est un de ces charmes irrésistibles que les poëtes indigènes ont célébré sur tous les tons de l'enthousiasme.

Les habitants des villes de la côte qui sont en rapport journalier avec les Européens répondent aux observations qu'on leur fait à ce sujet en se moquant de la compression exagérée que nos dames font subir à leur taille; leur argument, qui ne manque pas d'à-propos et de justesse, a souvent embarrassé leurs interlocuteurs.

Dès qu'une petite fille a atteint l'âge de six ans, sa mère lui comprime les pieds au moyen de bandelettes huilées : le pouce est replié sous les quatre autres doigts qui sont rabattus eux-mêmes sous la plante du pied. Ces ligatures sont serrées de plus en plus tous les mois, et on arrive ainsi, lorsque la jeune fille est adulte, à faire prendre à son pied la forme d'un poing fermé. Les conséquences de cette mutilation sont souvent graves, en interrompant la circulation et en amenant des plaies difficiles à guérir. Aussi existe-t-il une corporation de pédicures : ce sont de vieilles femmes, qui, sous prétexte des soins à donner, pénètrent dans toutes les maisons, où en réalité elles servent aussi d'intermédiaires pour les mariages. C'est par elles qu'on a pu avoir ces détails, car une Chinoise, à quelque classe de la société qu'elle appartienne, et quelque peu honnête que soit d'ailleurs sa conduite, ne ferait voir à aucun prix son pied nu; ce serait même l'offenser que de chercher à voir ses brodequins. On conçoit aisément quelle peine les femmes doivent avoir à marcher. Elles s'avancent en sautillant, les bras étendus en guise de balancier; on dirait qu'elles sont montées sur des échasses

Cependant, telle est la force de l'habitude, que les jeunes filles jouent à cloche-pied des journées entières, exécutent les postures de danse les plus difficiles et renvoient avec une adresse merveilleuse le volant sur le revers de leurs petits brodequins, qui leur servent de raquettes.

Avoir les ongles des mains très-longs est encore un genre de beauté fort estimé. Les dames riches y attachent une extrême importance, et, dans la crainte de les casser, elles y adaptent des étuis en argent qu'elles emploient en même temps comme cure-oreilles.

La coiffure des femmes varie dans chaque ville; voici les plus usitées à Pékin : les jeunes filles laissent tomber leurs cheveux en touffes sur leur front et de chaque côté de la figure; par derrière ils sont divisés en une multitude de tresses ornées de rubans et de fleurs artificielles; lorsqu'elles sont fiancées, elles relèvent leurs cheveux à la chinoise, et les retiennent avec l'épingle d'argent en signe de leur engagement; enfin, le jour de leur mariage, on leur fait subir l'opération du *kai-mien*, qui consiste à leur raser le front jusqu'à une certaine hauteur, puis à enrouler leurs longues nattes sur un coussinet en carton doublé en soie noire posé sur la nuque; ce coussinet, qui supporte les fleurs artificielles en pierres précieuses non taillées, en plumes d'oiseaux, ou simplement en papier et en verre coloré, suivant le rang et la fortune, est attaché aux cheveux par la grande épingle en argent d'un pied de long qui traverse tout le chignon et qui a la même signification en Chine que la bague d'alliance en Europe.

Outre le fard dont elles se peignent, le noir qui teint leurs sourcils, leurs cils et le tour de leurs yeux, les Chinoises mettent deux larges mouches de taffetas noir sur chacune des tempes; cette mode, qui est également suivie par quelques hommes, a une raison médicale, les médecins indigènes considérant que ce taffetas entretient sur la peau une irritation favorable à la santé.

Leur costume se compose d'une tunique ou robe de dessous descendant jusqu'à mi-jambe, et d'un caleçon de soie serré à la taille dont l'extrémité est plissée comme des manchettes et nouée avec un ruban. Elles portent des bas fabriqués d'étoffes différentes cousues ensemble, piquées et doublées en coton. Une robe longue, fendue sur le côté, peu ample, formant une sorte de fourreau qui s'adapte au corps, recouvre entièrement les vêtements de dessous; les manches sont larges et pendantes, le collet, qui monte très-haut, est très-étroit et s'attache par des agrafes ainsi que les revers de la robe qui se croisent sur la poitrine de manière à en dissimuler les contours. Il serait aussi indécent pour une dame chinoise de laisser voir ses mains que de montrer ses pieds; aussi ses manches lui servent-elles à la fois de gants et de manchon.



Pieds mutilés et brodequins de dames. — Dessin de Staal.

Quelque temps avant le départ de madame de Bourboulon pour la Sibérie, les chrétiens de la province de Pe-tche-li lui firent hommage d'une robe de princesse impériale : des broderies exquises, représentant le dragon à cinq griffes, des animaux et des fleurs fabuleuses, encadrées dans des passementeries en soie blanche sur fond écarlate et terminées par une étoffe rayée des couleurs de l'arc-en-ciel et doublée en brocart d'or, enrichissent ce beau spécimen de l'industrie chinoise (voy. p. 80). Les dames de haut parage exécutent elles-mêmes presque tous les objets nécessaires à leur toilette, surtout les broderies et les fleurs artificielles. C'est leur principale occupation au fond du harem où les confine la jalousie de leurs époux. Elles passent le reste du temps à se parer, à cultiver les fleurs dans des jarres de porcelaine, à jouer avec des chiens et des oiseaux privés, et à se faire représenter les ombres chinoises, distraction qui passionne ces malheureuses privées de tout commerce d'esprit.

Ce qui donne un caractère particulier au costume des habitants du Céleste Empire, ce sont les accessoires de toilette, c'est-à-dire les éventails, les parasols, les pipes, les tabatières, les blagues à tabac, les étuis à lunettes, les bourses. Tout cet attirail de petits objets usuels dont les Chinois ne se séparent jamais est suspendu à leurs ceintures par des cordons de soie ; il faut y ajouter les montres d'or que les mandarins et les riches marchands recherchent beaucoup et sont fiers de montrer en toute occasion.

L'usage de l'éventail est général dans les deux sexes et dans toutes les conditions : hommes, femmes, enfants,

riches, pauvres, prêtres, lettrés, soldats, l'ont sans cesse à la main. Les élégants, à la place des cannes et cravaches de nos dandys, agitent leur éventail avec prétention; les évolutions que les jeunes filles font faire au leur composent, dit-on, un langage muet, mais significatif. Les mères se servent de l'éventail pour endormir leurs enfants au berceau, les maîtres pour frapper leurs écoliers récalcitrants, les promeneurs pour écarter les moustiques qui les poursuivent; les ouvriers, qui portent le leur dans le collet de leur tunique, s'éventent d'une main en travaillant de l'autre; les soldats manient l'éventail sous le feu de l'ennemi avec une placidité inconcevable. Il y a des

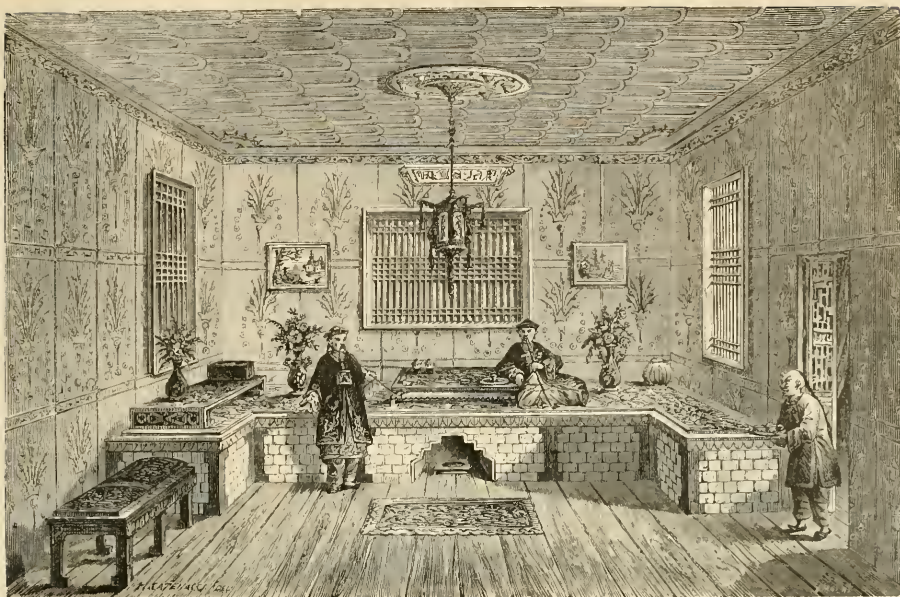


Robe de princesse mantchoue. — Dessin de Catenacci d'après une photographie.

éventails de deux formes, ouverts ou pliants : les premiers sont en feuilles de palmier ou en plumes; ce sont des espèces d'écrans; les seconds sont formés de lames d'ivoire ou de papier; ils servent d'albums autographiques, et c'est sur un éventail en papier blanc qu'un Chinois prie son ami de tracer une sentence, des caractères ou un dessin qui puissent lui rappeler son souvenir. Les albums-éventails sur lesquels sont apposés les sceaux d'hommes illustres ou de grands personnages acquièrent avec les années une haute valeur.

POUSSIELGUE.

*(La suite à la prochaine livraison.)*



Chambre ou salon d'une maison chinoise de Pekin. — Dessin de Catenacci d'après un dessin original.

# RELATION DE VOYAGE DE SHANG-HAÏ A MOSCOU,

## PAR PÉKIN, LA MONGOLIE ET LA RUSSIE ASIATIQUE,

RÉDIGÉE D'APRÈS LES NOTES DE M. DE BOURBOULON, MINISTRE DE FRANCE EN CHINE, ET DE Mme DE BOURBOULON,

PAR M. A. POUSSIELGUE[1].

1859 - 1862. — TEXTE ET DESSINS INEDITS.

### VIE ET MOEURS.

Intérieur des maisons chinoises de haut rang. — Paresse des Chinois. — Où elle les mène. — Le jeu. — L'ivrognerie. — L'opium. Maison de thé. — Restaurants. — Visites. — Invitations. — Un dîner chez un haut fonctionnaire.

On connaît déjà la distribution et l'aménagement intérieur d'un palais ou *fou* chinois : plus de la moitié du terrain est occupée par des allées, des cours, des jardins ; on y voit des rocailles, des ponts rustiques, des viviers avec des gouramis[2] et des poissons rouges, des volières peuplées de paons, de faisans dorés et de perdrix du Petche-li, et surtout de nombreuses jarres de porcelaine ou de terre cuite peinte et vernie, contenant des arbres en miniature, des vignes, des jasmins, des plantes grimpantes et des fleurs de toute espèce. La chambre principale du rez-de-chaussée est ouverte du côté du jardin; une cloison en treillis à jour forme la séparation du salon et de la chambre à coucher. Le rez-de-chaussée comprend la salle à manger, la cuisine et quelquefois une salle de bain. Quand il y a un étage supérieur, appelé *leou*, il contient des chambres et des magasins; la salle d'entrée est invariablement consacrée aux ancêtres et aux génies de la famille. Dans chaque pièce, on retrouve le *kang*, qui sert à la fois de lit, de canapé et de siéges dans tout le nord, et des nattes épaisses qui garnissent le plancher. Les meubles proprement dits sont en petit nombre : quelques chaises ou tabourets en bois dur sur lesquels on pose des coussins, une petite table en laque rouge, un brûle-parfum et des chandeliers en

1. Suite. — Voy. t. IX, p. 81, 97, 113; t. X, p. 33, 49 et 65.

2. Le gourami (*osphromenes olfax*) devient très-grand. C'est un excellent poisson qui appartient à la famille des pharyngiens labyrinthiformes.

bronze doré et émaillé, des jardinières et des corbeilles contenant des fleurs, des tableaux sur papier de riz, et enfin la tablette inévitable contenant quelque sentence morale ou une invocation aux ancêtres. Il n'y a point de fenêtres proprement dites : des ouvertures carrées, percées sur le côté quand la pièce donne sur la cour ou sur les jardins, ménagées entre les doubles poutres qui soutiennent le toit lorsqu'on pourrait être vu de la rue ou des maisons voisines, laissent pénétrer un faible jour à travers les interstices d'un grillage composé de minces lames de bois entre-croisées qui forment une jalousie fixe.

C'est dans ces mystérieux appartements que les gens riches passent la moitié de leur existence, s'adonnant à une voluptueuse paresse; il est presque impossible à un Européen d'y pénétrer, et, autant les Chinois sont disposés à être communicatifs dans les affaires, dans les fêtes, dans les réceptions, autant ils sont réservés dans tout ce qui touche à leur vie intime.

La paresse physique est poussée à un haut point en Chine; il est considéré comme malséant de marcher, de se promener, de se servir de ses membres. Rien n'étonne plus les indigènes que le besoin de locomotion qui nous caractérise. Ils s'accroupissent sur leurs mollets, allument leur pipe, déploient leur éventail, et contemplent d'un œil goguenard les promeneurs européens





Brûle-parfum, en bronze doré et Chandelier chinois, en bronze émaillé.— Dessin de Catenacci d'après deux dessins chinois.

qui vont et viennent d'un bout à l'autre de la rue, en marquant le pas avec une précision mathématique. Quand on fait à pied des visites officielles, il faut s'excuser de n'être venu ni à cheval ni en palanquin, car c'est marquer peu de considération pour le personnage qu'on va voir ainsi. Le palanquin surtout est d'un usage incessant. A Pékin, il y a de grands établissements pour la location des palanquins, où l'on en trouve de disponibles à toute heure. On paye environ une piastre par jour pour ceux qui sont portés par six hommes; pour quatre hommes, c'est une demi-piastre; deux hommes, cent sapèques. La légation de France a pour son service vingt-quatre porteurs revêtus de tuniques bleues avec collets et bordures aux trois couleurs. Les palanquins sont généralement ouverts par devant et par derrière; il y a une fenêtre ou plutôt un carreau fixe sur le côté, et une banquette transversale sur laquelle on s'asseoit.

La passion du jeu est l'un des fléaux de la Chine; fléau qui en a engendré mille autres dans tous les rangs, tous les âges de la société. Dans les rues de Pékin, on rencontre une foule de petits tripots ambulants, tantôt un jeu de dés placé dans un gobelet de cuivre sur un escabeau, tantôt une loterie composée de bâtonnets contenant des numéros que le croupier fait sauter dans un tube en fer-blanc. La foule se presse autour de ces industriels, et l'ouvrier qui passe, cédant à une tentation irrésistible, vient y perdre en quelques heures les pénibles épargnes de son travail. Les coolies attachés à l'ar-

mée française perdaient leurs appointements du mois dès le lendemain de la paye ; quelques-uns, ayant engagé leurs habits aux croupiers qui sont en même temps prêteurs sur gages, s'échappaient au milieu des huées de la populace, et revenaient au camp à peine couverts d'un caleçon. Les combats de coqs et de cailles ont encore le privilége d'exciter les passions aléatoires des Chinois, qui y risquent des enjeux considérables. Les gens riches, les marchands sont aussi joueurs que la plèbe : ils se réunissent dans des maisons de thé, où ils passent jour et nuit à jouer aux cartes, aux dés, aux dominos et aux dames. Les cartes, longues de quinze centimètres environ, sont très-étroites; elles sont assez semblables aux nôtres, avec des figures et des points marqués de différentes couleurs ; le jeu le plus usuel paraît être une sorte de besigue. Les dames sont carrées, et les cases rondes ; les dominos plats avec des marques rouges et bleues ; on joue aussi aux dames avec des dés, ce qui compose une manière de trictrac. Les dés sont préférés par les joueurs de profession, comme étant le jeu de hasard par excellence. Après y avoir perdu leur argent, ils jouent leurs champs, leur maison, leurs enfants, leurs femmes et jusqu'à eux-mêmes, quand ils n'ont plus rien et que leur adversaire consent à accepter ce suprême enjeu. Un marchand de Tien-tsin, qui avait à la main gauche deux doigts de moins, les avait perdus



Enfants jouant au volant. — Dessin de Vaumort d'après une planche chinoise.

aux dés. Les femmes et les enfants jouent au volant ; c'est un de leurs exercices favoris, et ils y sont d'une adresse peu commune. Le volant se compose d'un morceau de cuir roulé en boule surmonté de rondelles de métal pour le rendre plus lourd ; trois longues plumes sont implantées dans des trous percés dans les rondelles. C'est avec la semelle du brodequin qu'on renvoie le volant : il est très-rare que les joueurs manquent leur coup.

Le jeu, qui paralyse le travail, est une des causes permanentes du paupérisme : il en est une autre plus désastreuse encore, la débauche. Le vernis de décence et de retenue dont s'enveloppe la société chinoise cache la corruption la plus profonde. La moralité publique n'est qu'un masque jeté sur une perversité de mœurs qui dépasse tout ce qu'on a pu lire sur les anciens, tout ce qu'on sait des mœurs actuelles des Persans et Indous.

L'ivrognerie, telle qu'on l'entend en Europe, est le moindre de leurs vices. Le vin de raisin a été défendu, il y a des siècles, par des empereurs qui firent arracher les plants de vigne. Cette interdiction ayant cessé avec la dynastie mandchoue, on cultive le raisin pour la table, mais on ne fait usage que du vin de riz ou *samchow*. On en extrait, ainsi que du gros millet ou sorgho, une eau-de-vie aussi forte que la nôtre et qui produit une

ivresse terrible. L'abus qu'en firent nos soldats dans la campagne de Chine amena beaucoup de dyssenteries mortelles dans l'armée.

Les maisons de thé vendent des liqueurs alcooliques, mais ce sont surtout les restaurants et les auberges qui en font un grand débit.

Nous ne parlerons pas de la production du thé, ni de la vaste industrie qu'il alimente; c'est un sujet qui appartient en propre à la Chine méridionale; disons seulement que l'usage du thé n'est pas moins répandu dans le nord que dans le sud : entrez-vous dans une maison? aussitôt on vous offre le thé, c'est le signe de l'hospitalité. On vous en sert à profusion; dès que votre tasse est vide, un serviteur muet la remplit, et ce n'est qu'après en avoir avalé une certaine quantité, qu'il vous sera permis par votre hôte d'exposer l'objet qui vous amène. Les maisons de thé sont aussi multipliées que les cafés et les cabarets en France; l'élégance de l'ameublement et du service ainsi que l'élévation des prix les distinguent entre elles : le riche marchand et le désœuvré élégant, évitant de s'y rencontrer avec l'ouvrier aux mains noires et le rude campagnard, ne se réunissent que dans les maisons consacrées par le bon ton. Les maisons de thé se reconnaissent au laboratoire qui occupe le fond des salles et qui est garni de vastes bouilloires, de théières massives, de fours et d'étuves alimentant d'eau bouillante des chaudrons monstrueux aussi hauts qu'un homme. Une horloge singulière est placée au-dessus du laboratoire : elle se compose d'un gros bâton d'encens moulé portant des marques à égale distance, afin que le progrès de la combustion de la mèche donne la mesure des heures. C'est ainsi que les Chinois peuvent se servir littéralement de l'expression : *consumer le temps*. Le matin et le soir les salles sont pleines d'habitués qui, moyennant deux sapèques, prix d'entrée, viennent y parler d'affaires, y jouer, y fumer, y entendre de la musique, et assister aux farces des saltimbanques et aux tours de force des jongleurs et des athlètes. Ces deux sapèques donnent encore droit à une consommation de dix tasses de thé (tasses minuscules, il est vrai), que de nombreux garçons portent, en courant dans toutes les directions, sur des plateaux garnis de gâteaux et de fruits secs.

Carte de visite chinoise.

« Un jour, nous écrit M. X., officier au 101ᵉ de ligne, nous avons voulu dîner à la chinoise dans un restaurant chinois; le prix convenu d'avance par l'entremise de nos coolies était de deux piastres par tête, ce qui constitue une somme considérable, eu égard au bon marché des denrées alimentaires. Comme préparation au dîner, il nous a fallu franchir un dédale de ruelles peuplées de bouges où croupissent, en empoisonnant l'air de leurs exhalaisons, des milliers de mendiants en guenilles. A l'entrée du carrefour où s'élève le restaurant, il y a des tas d'immondices composés de vieilles bottes de légumes, de charcuterie pourrie, de chiens et de chats morts, et dans tous les coins des ordures aussi désagréables à l'odorat qu'à la vue. Il faut avoir l'estomac solide pour avoir encore faim après avoir traversé cet étalage peu appétissant. A la porte de l'établissement sont assis des buveurs de thé et des joueurs qui paraissent fort peu se soucier de ce voisinage pestilentiel : nous avons le courage d'en faire autant, après avoir admiré les deux lanternes monstrueuses qui décorent l'entrée et l'enseigne qui porte en grosses lettres : *Aux trois vertus par excellence*. Espérons que la probité sera une de ces trois vertus, et que le restaurateur nous en aura donné pour notre argent.

« Notre entrée dans la salle principale excite une certaine émotion; quelque habitués que les Chinois soient à nous voir, notre vue excite encore chez eux une curiosité mêlée d'effroi, surtout dans ce quartier où les Européens s'aventurent rarement. On nous a préparé deux tables carrées entourées de bancs en bois, sur lesquels

on a placé, par une gracieuse exception, des coussins rembourrés. Des garçons s'empressent autour de nous avec des théières en grès rouge et des tasses en métal blanc; il n'y a pas de cuillers, on jette de l'eau chaude sur une pincée de feuilles de thé placée dans chaque tasse, et nous sommes forcés d'aspirer l'infusion par un petit trou ménagé dans le couvercle de nos tasses[1]. Après nous être acquittés de ces fonctions en vrais Chinois, nous demandons le premier service qui se compose d'une foule de petits gâteaux à la graisse, sucrés, mais très-mauvais, de fruits secs et, comme hors-d'œuvre, d'une sorte de caviar ou de salaison où entrent des intestins, des foies, des râtes de poissons; le tout confit au vinaigre, puis des crevettes de terre cuites à l'eau salée, ce sont tout bonnement de grosses sauterelles : ce mets, en usage dans tous les pays chauds, n'est réellement pas mauvais. Nous ne faisons pas grand honneur au premier service que remplace immédiatement le second. Les garçons placent sur la table des assiettes ou plutôt des soucoupes, car elles en ont la forme et la dimension, et des plats ou plutôt des bols contenant du riz accommodé de différentes manières avec de la viande découpée en petits morceaux et dressée en pyramide. Des bâtonnets accompagnent ces plats succulents. Comment allons-nous faire? Il faut être tout ce qu'il y a de plus Chinois pour pouvoir manger avec ces deux petits morceaux de bois, dont l'un fixe, se tient entre le pouce et l'annulaire, tandis que l'autre, mobile, se manie avec l'index et le doigt du milieu. Les indigènes portent la soucoupe à leurs lèvres et avalent leur riz en le poussant avec les bâtonnets : c'est ce que nous essayons en vain de faire, d'autant plus que nous rions tellement qu'il nous est impossible de nous livrer à une expérimentation sérieuse. Nous ne pouvons cependant compromettre notre dignité de civilisés en mangeant avec nos mains comme des sauvages! Heureusement l'un de nous plus avisé a apporté un nécessaire de campagne contenant une cuiller, une fourchette et un couteau. Chacun plonge successivement la cuiller dans le bol qui est devant lui, mais avec une certaine défiance qui paralyse la dégustation de ces mets de haute saveur. Enfin apparaissent des plats moins mystérieux, et en quantité suffisante pour rassasier cinquante personnes; des poulets, des canards, du mouton, du porc, du lièvre rôti, des poissons et des légumes bouillis. On nous sert en même temps du vin blanc de raisin et du vin de riz dans des tasses microscopiques en porcelaine peinte; aucune de ces boissons, même le thé, n'est sucrée, en revanche elles sont bouillantes! Le repas se termine par un potage qui n'est autre chose qu'un gros ragoût nageant dans une sauce abondante.

1. Toutes les tasses à thé ont un couvercle en métal pour conserver l'arome et empêcher que le buveur n'avale les feuilles.

« Plus rassasiés que satisfaits, nous aurions voulu quelques mets plus chinois, des nids d'hirondelles ou une fricassée de racines de ging-seng, mais il paraît qu'il faut commander ces mets recherchés plusieurs jours à l'avance et qu'ils se payent au poids de l'or. Nous allumons nos cigares, en dégustant du tafia qui commence à être très-répandu dans les restaurants chinois, et nous regardons autour de nous : la fin de la journée s'avance, les salles, d'abord à peu près vides, se garnissent de nombreux consommateurs, qui, après nous avoir épiés à la dérobée, se livrent sans contrainte à leurs occupations habituelles. Des jeunes gens fardés et costumés comme les femmes circulent autour des tables, les garçons chantent à haute voix le nom et le prix des consommations que répète à l'unisson un huissier placé près du comptoir où siége le maître de l'établissement. Des marchands jouent à pigeon-vole : l'un annonce les chiffres de un à dix avec ses doigts; les autres doivent deviner dans ses yeux et lever en même temps que lui le même nombre de doigts; le perdant boit une tasse de vin de riz.


Servante annonçant le diner en frappant sur le gong. — Dessin d'Émile Bayard d'après une peinture chinoise.

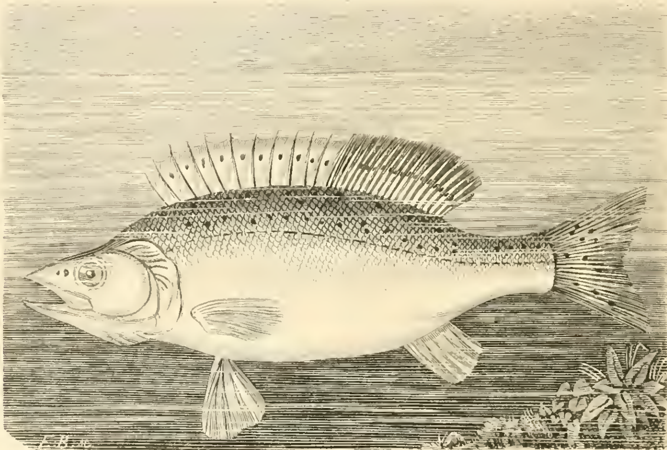
« Cependant la salle se remplit d'odeurs nauséabondes, où domine la fumée de l'opium. C'est l'heure des fatales ivresses! Les fumeurs au teint jaune, aux yeux caves, se retirent mystérieusement dans des cabinets placés au fond de la salle. On les voit s'étendre sur des lits garnis de nattes et d'un oreiller en crin dur; puis d'épais rideaux de feutre se ferment, impuissants à dérober aux yeux les orgies qui se préparent. Il est temps de partir : même pour de vieux soldats, bronzés par tous les climats, il y a en Chine des choses qui font monter la rougeur au front et le dégoût aux lèvres! »

Dans le récit suivant que nous devons encore à M. Trèves, on pourra, aux habitudes grossières du restaurant public, comparer le cérémonial, l'étiquette et la recherche d'un repas d'apparat donné par un grand personnage :

« La Chine est le pays des apparences : apparences de vertu, apparences de probité! Aussi, est-ce le pays où les règles de politesse, où les convenances obséquieuses sont poussées le plus loin. Depuis que nous

sommes à Pékin, depuis que nous avons prouvé notre force supérieure dans la dernière guerre, la diplomatie européenne est traitée sur un pied d'égalité par les agents du gouvernement chinois. Les entrevues ont lieu au yamoun des affaires étrangères; le prince *Kong* par déférence rend les visites que lui font les ministres européens, mais ne reçoit personne chez lui. Il y a ici en ce moment de malheureux ambassadeurs Coréens, qui sont traités encore avec moins d'égards que nous ne l'étions, il y a quelques années. Ils attendent depuis six mois avec leurs cadeaux et leurs tributs que le représentant de l'empereur daigne les recevoir, et ils attendront peut-être encore longtemps. On les a logés dans un *fou* en ruines, non loin de la légation française; tous les matins, en me promenant à cheval, je les vois devant leur porte faisant des échanges de marchandises avec les colporteurs du quartier pour se payer des frais de leur ambassade indéfiniment prolongée. Ils ont un costume plein d'originalité, entièrement blanc, avec une espèce de bonnet composé d'une carcasse en fil d'archal peint. J'ai voulu leur négocier l'achat d'un de ces bonnets pour ma collection, mais cela est impossible : il paraît qu'un officier coréen qui rentrerait dans son pays sans son couvre-chef, insigne de son grade, serait déshonoré et de plus condamné à s'ouvrir le ventre ! On comprendra que je n'aie pas insisté !

« Voici quels sont mes rapports de cérémonial avec les mandarins des affaires étrangères : Quand je veux faire une visite, pour ne pas surprendre celui que je vais voir, je me fais précéder d'un domestique portant ma carte; j'agis ainsi sans façon pour gagner du temps, car je devrais, suivant les règles de l'étiquette, envoyer ma carte deux heures auparavant, et attendre qu'on m'en ait renvoyé une autre avant de partir. Ces cartes chinoises ordinairement sur papier rouge (elles sont grises en ce moment à cause du deuil impérial) portent au milieu en gros



Bar tacheté (*labrus Japonicus*). — Dessin de Mesnel d'après un dessin chinois.

caractères le nom du mandarin, sur les côtés le nom de la personne à laquelle elles sont adressées, en bas quelques détails sur les affaires courantes, sur l'invitation qu'on vous fait, et enfin le salut final qui est toujours : *Je baisse la tête devant vous.* Mon nom chinois de cérémonie est *Tou-ta-loié* qui veut dire *homme considérable*, ou littéralement *Tou vieillard respectable. Tou* est tout ce qui reste de Trèves, car il est poli de ne prononcer que la première syllabe de votre nom [1].

« Lorsque tous ces préliminaires sont terminés, je me fais porter en chaise jusqu'au pied de l'escalier qui conduit au salon des hôtes; le maître de la maison m'y reçoit en se tenant à ma droite, puis passe à ma gauche en me priant d'aller devant, et en m'accompagnant un peu en arrière. Dans le salon commence une foule de salamalecs que j'ai pris l'habitude d'abréger, quelque mauvaise idée que j'aie pu donner à mes hôtes de mon éducation. Quand deux Chinois de haut rang se visitent, il y en a pour une grande heure : dès le bas de la salle, ils se saluent jusqu'à terre en se tenant les mains, ils se disputent d'abord le côté le moins honorable (le côté du nord dans une pièce est regardé comme la place d'honneur); nouvelle dispute pour les siéges auxquels ils font aussi la révérence avant de s'asseoir; quand le thé est servi, autres discussions : « Je ne boirai pas le premier. — Buvez donc. — Je n'en ferai rien...; » enfin ils échangent quelques phrases insignifiantes, et après avoir ainsi passé longtemps à ne se rien dire, c'est au moment de partir que le visiteur aborde le motif sérieux qui l'a amené. Au départ, même politesse, même empressement affecté. Tout ce cérémonial est réglé d'avance

1. Les Chinois donnent aux ministres européens le titre de *tsiun-tchai*, c'est-à-dire *commissaire impérial*. En parlant à M. de Bourboulon, ils l'appelaient *Pou-ta-gen*. *Pou* représentait le nom de famille et *ta-gen*, qui signifie *grand homme*, est le titre donné aux personnages importants. *Sen-tchen* ou *lettré* était le nom chinois des attachés et des interprètes de la légation.

par les usages et par les livres qui traitent de la matière, mais il est insupportable pour un Européen habitué à aller droit au fait.

« Les mandarins ne sont pas aussi cérémonieux avec les gens du peuple, et nous avons dû les imiter en cela pour nous faire respecter. Toute allocution à des inférieurs se termine par les mots *allez et tremblez* qu'on accompagne d'un claquement de langue énergique pendant que tous les fronts s'abaissent jusqu'à terre. Les coups de bâton sont d'un grand usage; la police s'en sert pour disperser les foules, et il faut quelquefois en user avec les manœuvres qu'on emploie. Les ouvriers des corps d'état plus élevés s'en offensent (il faut convenir qu'il y a bien de quoi), cessent de travailler, et s'en vont en grommelant quelquefois entre leurs dents *Quai-Tsen, diable*, injure adressée ordinairement aux Européens, mais ils ne cherchent jamais à se venger, et les assistants toujours enchantés de voir battre quelqu'un accompagnent leur fuite de grands éclats de rire.

« On entre difficilement en rapport avec les hommes du peuple; ils nous montrent plutôt de la crainte que de la déférence. Dernièrement un de nos interprètes s'était perdu dans la campagne aux environs de Pékin; il demanda son chemin à un paysan sans pouvoir obtenir de réponse. Furieux de ce mutisme, il le poursuit à cheval à travers champs; le Chinois hors d'haleine tombe à plat ventre au milieu d'un champ de sorgho, et, se voyant au pouvoir de son interlocuteur grommèle entre ses dents *hou, hou*, hein, hein, et *chem-no*, je ne comprends pas. Ce ne fut qu'après avoir répété trois fois sa question que notre interprète obtint une réponse par signes.

« Un Chinois ne peut se figurer qu'un Européen puisse parler sa langue : avant même que vous n'ouvriez la bouche, et devinant votre intention, il vous dit l'éternel *je ne comprends pas* et se sauve à toutes jambes, ou bien



Petits chiens de luxe. — Dessin de Grenier d'après une peinture chinoise.

s'il craint de ne pouvoir vous échapper, il vous répète en tremblant les phrases consacrées de la politesse, *Où allez-vous? Quel âge avez-vous? Comment vous appelez-vous?* et s'obstine à ne pas avoir l'air de vous comprendre. Qu'on juge par là à quel point il est difficile de s'exercer à parler le chinois avec les gens du pays!

« Depuis quelque temps je me suis fait un ami indigène; *Hen-Ki*, membre du conseil des affaires étrangères, me montre de la confiance et recherche mon intimité. Je l'avais reçu à diner : là, mettant de côté les règles du cérémonial grâce à de nombreuses libations de champagne, de chartreuse et de marasquin, il m'avoua, entre boire et en tapant sur le couvercle de la belle montre d'or qu'il venait d'acheter, que nous savions fabriquer en Europe des choses admirables, que la fourchette et la cuiller étaient plus commodes que les bâtonnets, que le café valait bien le thé, etc., etc., opinions bien osées chez un mandarin de haut rang; enfin, avant de partir, il me fit la grâce de donner l'ordre à son secrétaire intime de nous chanter quelque chose. Ce dernier, qui, pendant tout le repas s'était tenu derrière son maître soutenant d'exclamations approbatives chaque parole qu'il prononçait, se mit à entonner une sorte de plain-chant plus propre à endormir qu'à exciter la joie; *Hen-Ki* au comble du bonheur frappait des pieds en cadence et l'accompagnait en pinçant de la mandoline. Telle fut cette réception que le mandarin voulut me rendre, offre que j'acceptai avec une certaine curiosité.

« Le matin du jour convenu, une lettre de *Hen-Ki* ornée de fleurs dessinées au trait vint me rappeler ma promesse. Je me rendis avec l'interprète à son *fou* situé dans l'enceinte de la Ville Jaune; il vint nous recevoir au bas de l'escalier d'entrée, et, me prenant par la main, me conduisit lui-même à travers le temple des ancêtres jusqu'à la salle à manger, fort jolie pièce octogone, dont les panneaux en bois sculpté contenaient de belles peintures sur papier et sur verre. Quatre grands bahuts incrustés de mosaïque et d'ivoire et couverts de potiches

en jade, laques, cristal de roche, porcelaine, en garnissaient les angles; la table ronde et très-élevée occupait le milieu de la pièce; enfin des fleurs en pots, camellias, hydrangées, rosiers, *lien-wa* ou nymphéa à fleurs roses, donnaient à la salle à manger l'aspect d'une exposition d'horticulture.

« *Hen-Ki* nous faisant passer devant lui, m'invita à m'asseoir et prit place en face de moi; l'interprète se mit entre nous deux. En ce moment retentit dans la cour un bruit épouvantable : c'était une servante qui annonçait en frappant sur le gong à coups de marteau le commencement du repas des illustres seigneurs (voy. p. 85). Trois domestiques se tenaient derrière nous, prêts à accomplir nos volontés au moindre geste; un maître d'hotel apportait les plats. Je remarquai que la salle à manger était carrelée avec de larges dalles de pierre de différentes couleurs formant une sorte de mosaïque. Aucune natte ne protégeait les pieds contre une vive sensation de froid : l'hiver, cette pièce est chauffée par de petits réchauds portatifs dont la fumée de charbon de terre se condense en vapeurs d'acide carbonique tellement insoutenables qu'on est forcé de laisser toutes les portes ouvertes. Un bon système de chauffage est ce qui manque le plus dans l'intérieur des maisons chinoises, qui réunissent d'ailleurs l'élégance au confortable. Heureusement nous étions au mois de juin et il faisait très-chaud.

« On servit d'abord sur la table le dessert composé de mets rafraîchissants tels que des tranches de pastèque,



Cochons chinois. — Dessin de Lehnert d'après une peinture chinoise.

de la crème fouettée, du sirop de fruits, du fromage de Mongolie en forme de tablettes, très-dur et ressemblant à du plâtre; puis vint le premier service : des entremets sucrés, confiseries et sucreries de toute sorte auxquelles la graisse rance qui avait servi à les fabriquer donnait un goût insoutenable. Deux bols pleins de graines de pastèques accompagnaient ces douceurs. *Hen-Ki* épluchait les graines avec ses grands ongles et les croquait avec des grimaces de satisfaction, tandis que dans l'autre coin de sa bouche il aspirait majestueusement la fumée de sa pipe; on eût dit, tellement l'expression en était différente, que la figure de l'illustre mandarin était composée de deux parties étrangères l'une à l'autre, celle qui mangeait et celle qui fumait! Les graines de pastèque sont d'un goût agréable qui rappelle celui des amandes fraîches; elles sont d'un usage d'autant plus répandu qu'on prétend qu'elles font trouver le vin meilleur. Nos serviteurs étaient constamment occupés à nous verser de différents vins, du champagne, du madère, du bordeaux, du vin de riz et du thé dans de petites tasses, grandes tout au plus comme celles avec lesquelles les enfants jouent à la dînette.

« Les vins d'Europe, surtout les deux premiers, commencent à être répandus en Chine ainsi que le curaçao, le marasquin et la chartreuse; on prétend même que la maladie qui emporta l'empereur Hien-Foung à la fleur de l'âge avait été causée par l'abus excessif qu'il avait fait des liqueurs d'importation européenne (voy. p. 91).

« Aux entremets succéda une profusion de plats : quatre fois la table fut desservie et se garnit de nouveau

des mêmes viandes, mais différemment accommodées ; des volailles de toute espèce, du gibier, préparés avec du riz et des sauces fortement épicées, du porc sous toutes les formes, rôti, en ragoût, braisé, des poissons, parmi lesquels figurait le fameux bar tacheté, si prisé des Apicius chinois (voy. p 86), des légumes, haricots blancs ou verts, pois, lentilles, et même des pommes de terre de Mongolie servies par attention pour nous. Aucun mets extraordinaire, ni rat, ni chat, ni chien ne frappa nos regards. Un chien de lait forme, assure-t-on, un plat très-recherché dans toute la Chine méridionale, mais je ne sache pas qu'à Pékin, les jolis petits chiens qu'on élève comme objets de luxe aient jamais été destinés à la casserole (voy. p. 87). Les viandes et les poissons sans os et sans arêtes étaient, par un artifice particulier à la cuisine chinoise, recousues dans leurs peaux grillées et dorées au four de campagne.

« Alors commença une scène de politesse : *Hen-Ki* voulant absolument nous servir, quoique nous eussions préféré puiser dans les bols avec nos cuillers, enlevait avec ses doigts la peau qui recouvrait les viandes, et y plongeant ses bâtonnets qu'il avait déjà fourrés dans sa bouche, mettait dans nos soucoupes un morceau de chaque mets. J'ai oublié de dire qu'on ne nous changeait pas de soucoupe, en sorte que, grâce à l'empressement de notre hôte, nous eûmes en quelques minutes devant



Perdrix du Pe-tche-li. — Dessin de Mesnel d'après une peinture chinoise.

nous une véritable pyramide de viandes, de poissons, de légumes entremêlés, dont les sauces se disputaient entre elles, et ne présentaient plus au goût qu'une saveur indéfinissable. Cependant *Hen-Ki* était enchanté, riait, causait et mangeait avec enthousiasme; il approchait sa figure de son bol, et, manœuvrant ses bâtonnets avec une rapidité incroyable, envoyait dans sa large bouche et souvent sur sa belle robe, sur la table, et jusque sur nous, des parcelles de viande, des grains de riz, et surtout de larges gouttes de sauce : cette déglutition rapide était accompagnée de phrases de politesse : *Mangez donc de ce plat,* nous disait-il la bouche pleine, *Je l'ai fait faire pour vous, acceptez-en encore un peu, vous me comblerez de bonheur...,* et ainsi de suite. J'aime à croire que le mandarin faisait franchement appel à notre appétit, et qu'il ne ressemblait pas à ces Européennes maitresses de maison qui vous supplient d'accepter une aile du perdreau non entamé, et qui vous jettent un regard furibond quand, de guerre lasse, vous ne croyez pas pouvoir refuser. Une corbeille de petits gâteaux à la farine de froment, sans levain, imbibés de graisse et remplis de graines aromatiques avait été placée à notre portée; on voit que *Hen-Ki* n'avait rien négligé pour nous rendre son diner agréable.

« A mesure que les appétits se calmaient, la conversation allait en se ranimant ; heureux de ne pas avoir à

traiter de questions politiques toujours embarrassantes pour la dissimulation chinoise, le mandarin se livrait à toute sa gaieté naturelle, et nous accablait de questions sur l'Europe dont les coutumes excitaient au plus haut point son étonnement. J'entendais par la fenêtre de la salle à manger restée ouverte un sourd murmure dans la cour intérieure, et de temps en temps une tête curieuse apparaissait dans la pénombre, nous fixant avec de grands yeux étonnés. Toute la partie féminine de la maison, les épouses de *Hen-Ki* et de ses fils, leurs sœurs, leurs filles, et les nombreuses servantes avaient été mises en émoi par la présence des deux étrangers; ces pauvres recluses n'avaient peut-être pas eu l'occasion de rencontrer des Européens dans les rues de Pékin, et elles voulaient s'assurer si nous avions vraiment le nez au milieu de la figure, et si nous mangions par la bouche.

« Enfin, sur l'ordre de notre hôte, on enleva les bols et les soucoupes qui couvraient la table, et on apporta un grand plat rond divisé en quatre compartiments qui contenait quatre différentes sortes de potages. Nous avions commencé par le dessert, il était juste que nous finissions par la soupe! Ce dernier service, le service d'honneur, était composé de mets gélatineux, qui ont la réputation d'être de puissants stimulants, et que les Chinois payent des prix excessifs : il y avait une gelée de nids d'hirondelles à l'essence de citron, des ailerons de requin bouillis et fondus dans une sauce gluante, des foies et des rates de poissons à la sauce aux huîtres, et enfin une soupe de ging-seng à la purée de volaille.

« Je goûtai de tous ces mets qui constituent le *nec plus ultra* de la cuisine chinoise, et je dois déclarer, qu'à l'exception du dernier qui est réellement d'un goût exquis, les trois autres me parurent insignifiants et même désagréables. Les nids d'hirondelles sont aussi fades que du blanc-manger, les ailerons de requin rappellent de mauvais pieds de veau à la gelée ; quant à la soupe au poisson, on dirait du caviar pourri. Pour comble d'hospitalité, on avait essayé de nous faire du café (quel café!), qu'on apporta sur la table en même temps qu'une cave à liqueurs dernièrement achetée à Shang-Haï, et dont notre hôte paraissait aussi fier que de sa montre.

« Cependant les confidences de *Hen-Ki* devenaient de plus en plus intimes, sa langue s'épaississait et ses yeux se fermaient sous l'influence de libations répétées. Nous nous retirâmes après l'avoir remercié de sa cordiale réception, et en le priant de ne pas se déranger pour nous reconduire, mais il était ferré sur l'étiquette, et il nous suivit jusqu'à nos chaises à porteur [1].

« Pendant tout ce dîner qui avait duré plusieurs heures, aucun de ses trois fils, dont deux étaient déjà mandarins à bouton blanc, n'avait osé, quelle qu'en fût son envie, et par respect pour leur père, se présenter dans la salle à manger pour nous offrir leurs compliments. »

1. Quand vous arrivez chez un Chinois, il est de règle qu'il vous attende à l'entrée de sa maison, et qu'il vous prie deux fois de passer devant lui à toutes les portes des nombreuses pièces que vous franchissez ; quand vous voulez sortir, la bienséance exige que vous lui rendiez la pareille en le suppliant également à chaque porte de se dispenser de vous reconduire.

### ÉDUCATION.

Écriture chinoise. — Son importance et ses difficultés. — Instruction générale. — La presse chinoise. — La littérature. — Le théâtre. — Représentation théâtrale chez le mandarin Tchoung-louen. — Les marionnettes et les ombres chinoises.

Le livre des rites veut que l'éducation d'un enfant riche commence à l'instant même de sa naissance, et ne tolère les nourrices qu'en imposant aux mères de grandes précautions pour les choisir. On sèvre un enfant aussitôt qu'il peut porter la main à sa bouche. A six ans on lui enseigne les éléments de l'arithmétique et de la géographie; à sept ans on le sépare de sa mère et de ses sœurs, et l'on ne permet plus qu'il mange avec elles; à huit ans on le forme aux règles de la politesse; l'année suivante on lui apprend le calendrier astrologique; on l'envoie à dix ans aux écoles publiques où le maître lui enseigne à lire, à écrire et à compter; depuis treize ans jusqu'à quinze, il reçoit des leçons de musique, en chantant des versets moraux qui remplacent nos cantiques; à quinze ans viennent les exercices du corps, l'usage des armes et l'équitation; enfin à vingt ans, s'il en est jugé digne, il reçoit le bonnet viril et change ses habits de coton pour des vêtements de soie et les fourrures : c'est aussi l'âge du mariage.

Les maîtres d'école chinois sont des lettrés déclassés qui n'ont pu parvenir aux grades des fonctions civiles. Ils font chanter à leurs écoliers leurs leçons à haute voix et paraissent avoir compris depuis longtemps l'importance de l'enseignement mutuel. C'est avec leurs queues et des martinets qu'ils châtient les récalcitrants, en leur frappant de grands coups sur les mains ou sur le dos. Les peines morales sont également appliquées; un écriteau attaché sur le dos dénonce l'écolier paresseux au mépris public. Les enfants les plus pauvres sont reçus gratis dans les écoles.

L'importance que les Chinois attachent à l'écriture, à la lecture, à la grammaire, à la connaissance approfondie de la langue, tient à la difficulté même de cette langue.

L'écriture ancienne des Chinois était *idéographique*, c'est-à-dire qu'elle représentait les objets par des caractères dessinés comme les hiéroglyphes égyptiens, au lieu d'être *phonétique*, c'est-à-dire composée de signes correspondants aux sons de la langue parlée. Les caractères primitifs au nombre de deux cent quatorze étaient des figures grossières qui représentaient imparfaitement des objets matériels. L'écriture idéographique, dont l'emploi par des peuples à demi sauvages s'explique aisément, doit être d'un usage fort difficile quand elle s'applique à des civilisés ayant à exprimer des idées abstraites. Les Chinois ont su modifier ingénieusement leurs caractères, de manière à les rendre susceptibles de satisfaire aux besoins de leur civilisation croissante : la *colère* était désignée par un cœur surmonté d'un lien signe d'esclavage, l'*amitié* par deux perles exactement

pareilles, l'*histoire* par une main tenant le symbole de l'équité. Ces ingénieuses figures ne suffisant bientôt plus, on les combina à l'infini, on les altéra en les multipliant, et il faut toute la science d'un vieux lettré pour reconnaître les dessins de l'écriture primitive dans les caractères actuels qui sont au nombre de plus de quarante mille. Ainsi s'est formée l'écriture moderne, écriture figurée qui ne correspond pas à la langue parlée, exception unique parmi les peuples civilisés.

On comprendra donc facilement que savoir lire et écrire la langue chinoise soit une science qui demande de longues études aussi bien aux gens du pays qu'aux étrangers : d'ailleurs elle varie jusque dans ses formes grammaticales; on y distingue trois sortes de styles, le style antique ou sublime employé dans les anciens livres canoniques, le style académique qui est adopté pour les documents officiels et littéraires, et le style vulgaire.

Les Chinois attachent un grand prix à une belle écriture ; un calligraphe ou, selon leur expression, un pinceau élégant est digne d'admiration. Le capitaine Bouvier et un des interprètes de la légation de France rendaient un jour visite à *Tchong-louen*, un des hauts fonctionnaires de Pékin : son fils, mandarin à bouton bleu, jeune homme de vingt-deux ans, déjà père d'un enfant c'est-à-dire d'un fils, car les filles ne comptent pas, était présent dans le salon de réception; *Tchong-louen*, voulant donner une idée de son précoce mérite à ses visiteurs, envoya chercher une grande pancarte de carton sur laquelle le jeune homme avait tracé en contours superbes le mot *longévité*, et la leur fit voir avec la même fierté que s'il se fût agi de l'attestation d'une action d'éclat ou d'un ouvrage littéraire. Il y a des pancartes semblables, des modèles d'écritures, pendus dans les chambres des maisons, comme on le fait en Europe pour les dessins d'Académie.



Feu l'empereur Hien-Foung. — Dessin d'Émile Bayard d'après une peinture chinoise (voy. p. 88).

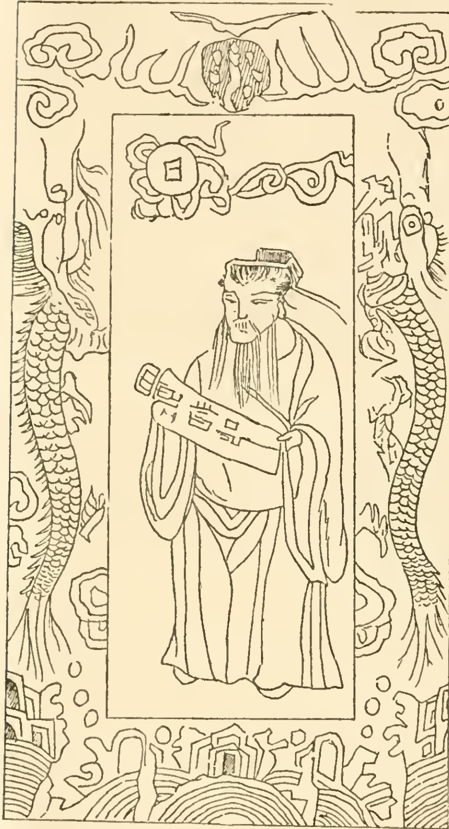
L'aspect de l'écriture chinoise est étrange : les caractères sont placés les uns au-dessous des autres en lignes verticales, et vont de droite à gauche ; en un mot, sur ce point comme sur tant d'autres, les Chinois procèdent d'une manière absolument inverse de la nôtre. La position dans laquelle sont placés les caractères est d'ailleurs fort importante ; par exemple le nom de l'Empereur doit s'écrire avec deux lettres plus hautes que les autres ; y manquer serait se rendre coupable de lèse-majesté. Tout le monde connaît l'encre de Chine : c'est avec cette substance délayée dans l'eau et un pinceau que les Chinois tracent les caractères de leur écriture, en tenant leur main perpendiculaire au lieu de la placer horizontalement sur le papier.

La langue parlée est beaucoup moins difficile; elle se compose de monosyllabes dont la réunion variée à l'infini exprime toutes les idées. Il faut y ajouter les accents qui donnent une tonalité et une expression différente aux racines monosyllabiques. La langue du midi diffère assez de celle du nord pour que les indigènes ne puissent se comprendre sans le secours du pinceau. En outre chaque province a son patois particulier.

Malgré les difficultés que présentent l'écriture et la lecture des caractères chinois, la Chine est assurément le pays du monde où l'instruction primaire est le plus répandue. On trouve des écoles jusque dans les plus petits hameaux dont les agriculteurs s'imposent volontairement pour entretenir les maîtres. Il est très-rare de rencontrer un Chinois complétement illettré. Les ouvriers, les paysans sont capables de faire eux-mêmes leur correspondance, de déchiffrer les affiches et proclamations gouvernementales, de tenir note de leurs affaires journalières. L'enseignement des écoles primaires a pour base le *San-tse-King*, livre sacré attribué à un disciple de Confucius qui résume en cent soixante-dix-huit vers toutes les sciences

et toutes les connaissances acquises. Cette petite encyclopédie, convenablement expliquée et développée par le professeur, suffit pour donner aux enfants chinois le goût des choses positives, et les mettre à même de travailler à acquérir une instruction plus sérieuse. Il existe aussi dans les grandes villes des collèges où les enfants des lettrés et des mandarins reçoivent une éducation complète. Tel est entre autres le collège impérial à Pékin.

Les citoyens du Céleste Empire jouissent de la liberté de la presse la plus complète, mais à leurs risques et



Le philosophe Meng-tseu (au titre de la *Gazette Officielle*).

périls : l'autorité, qui n'a droit d'empêcher aucune publication, se venge après coup par le bâton des pamphlets ou des satires virulentes qu'on publie chaque jour sur son compte. Un grand nombre de petites presses mobiles existent chez les particuliers qui en usent et en abusent. Il n'y a pas un pays au monde où les murailles soient placardées d'autant d'affiches.

L'art typographique a été pratiqué de temps immémorial chez les Chinois, mais, comme leur alphabet se compose de plus de 40 000 lettres, ils ne pouvaient se servir de types mobiles; ils se sont donc bornés à tailler en relief sur une planche de bois dur, les caractères dont ils ont besoin, à enduire ces caractères avec leur encre, et à en tirer un nombre déterminé d'empreintes, en y appliquant successivement différentes feuilles de papier. Les relieurs, à l'inverse des nôtres, réunissent ces feuilles en volumes en les attachant par les bords; une note de

交左宗棠差遣並奏保在前自請議處各等語李元度著即行
革職加恩免其治罪仍交左宗棠差遣以觀後效曾國藩並著
交部議處欽此　上諭鄭元善奏勇目失利逃遁一摺投誠勇
目宋景詩隨同勝保剿賊失利輒敢不候軍令率衆逃遁寔屬
目無法紀宋景詩即行革去叅將著鄭元善督飭派員妥辦宋
景詩前在山東投誠迭經諭知勝保妥為辦理勝保不察誠偽
力主撫議迨該勇目逃遁為時已閱兩旬復不即行奏報顯係
意存迴護尤屬非是勝保著交部議處以示懲儆欽此

*Gazette Officielle* de Pékin.

la préface indique ordinairement l'endroit où ont été déposées les planches qui ont servi à la première édition de l'ouvrage.

Il y a à Pékin plusieurs journaux quotidiens, entre autres la *Gazette Officielle*, journal du gouvernement, à laquelle on s'abonne, moyennant une piastre par tri-




Représentation théâtrale à Pékin. — Dessin de Vaumort d'après l'album de Mme de Bourboulon.

mestre. Cette feuille, imprimée en forme de brochure, est un carré long qui a une douzaine de pages et dont la couverture porte l'image du philosophe Men-tseu (voy. p. 92). On y trouve un aperçu de toutes les affaires publiques et des principaux événements, les placets et les mémoires adressés à l'empereur, ses décrets, les édits des vice-rois des provinces, les fastes judiciaires et les lettres de grâce, des tarifs de douane, un courrier de la cour, les nouvelles diverses, incendies, crimes, etc., enfin les événements heureux ou malheureux de la guerre contre les rebelles *Tai-ping*. On y convient même d'avoir été battu, franchise qu'il est bon de signaler aux journaux officiels de l'Europe et de l'Amérique.

Les Chinois attachent un respect traditionnel et quasi religieux à la conservation des papiers imprimés et écrits ; on les recueille soigneusement et on les brûle quand on les a lus, afin de les dérober à toute profanation. On prétend même que des sociétés se sont formées qui payent des porteurs chargés d'aller de rue en rue avec d'énormes corbeilles pour en ramasser tous les ragments. Ces chiffonniers d'un nouveau genre reçoivent une prime pour le sauvetage des épaves de la pensée humaine.

Les arts, comme la littérature, ont été poussés assez loin dans le sens utilitaire et industriel. L'art plastique, le beau absolu sont des idées incomprises.

Si l'on a pu reconnaître la supériorité avec laquelle les Chinois ont traité l'économie sociale, la philosophie, l'histoire, toutes les sciences morales et politiques basées sur l'expérience et le raisonnement ; il faut bien avouer aussi la rareté des œuvres purement littéraires. Il ne faut point en conclure qu'il n'y ait pas en Chine comme en tout pays civilisé abondance de poëtes, de romanciers et d'auteurs dramatiques, mais leurs productions peu estimées et peu rétribuées sont éphémères ; on fabrique une ode, une pièce de circonstance ; on la récite, on la joue au milieu des applaudissements ; le lendemain il n'en reste plus rien[1].

Ce n'est pas que le goût des représentations théâtrales ne soit très-vif dans la nation, mais on rougirait d'attacher une trop grande importance à un divertissement futile. Les directeurs des troupes sont le plus souvent les fabricants des pièces qu'ils font représenter, ou du moins ils les modifient suivant les exigences des acteurs et la convenance des costumes. Il n'existe pas de théâtres permanents, ni autorisés à Pékin : le gouvernement en tolère la construction provisoire sur les places de la ville pour un temps limité à l'époque des fêtes publiques, mais il y en a dans beaucoup de maisons de thé analogues à nos cafés chantants, et chez tous les gens riches qui, chaque fois qu'ils ont loué une troupe d'acteurs pour se réjouir ou pour célébrer un anniversaire de famille, ont soin dans un but de popularité de laisser entrer librement la foule dans la partie de leur maison réservée au théâtre.

1. Voir pour la littérature chinoise les travaux et les traductions remarquables d'Abel de Rémusat, de Stanislas Julien, de Pauthier, etc.

« Je viens d'assister, dit M. Trèves, à une représentation théâtrale donnée par le secrétaire d'État *Tchoung-louen* dans le jardin de son palais de la ville Tartare en l'honneur de la nouvelle année. Le théâtre ressemble à ceux que l'on élève à Paris sur l'esplanade des Invalides, lors de la fête de l'empereur : c'est un grand quadrilatère de la forme d'un temple grec soutenu de chaque côté par quatre colonnes rubannées de bleu de ciel, de jaune d'or et d'écarlate, et dont le fronton est surchargé de sculptures et d'ornements. La scène beaucoup plus large que profonde est une plate-forme parquetée et surélevée de deux mètres environ. Un vaste paravent la sépare des coulisses situées à l'arrière où les acteurs s'habillent et se fardent. Les décors n'existent pas ; il y a seulement deux ou trois chaises et un tapis. La salle circulaire, et très-vaste en proportion de la scène, est dallée sur le devant en pierre de marbre ; elle est à ciel ouvert, et les spectateurs n'ont d'autre abri que les grands arbres qui l'ombragent.

« Nous prenons place sur une estrade réservée, élevée exprès pour nous en face de la scène ; des deux côtés sont des loges grillées avec des jalousies en bambou d'où les femmes de notre hôte et celles de ses invités assistent au spectacle ; de peur qu'on ne les entrevoie, elles se sont voilé la figure avec un filet de soie à réseau. Les visiteurs d'un rang moins élevé sont assis au premier rang sur des chaises disposées autour de petites tables pouvant contenir quatre ou cinq personnes. Derrière eux on voit onduler comme une fourmilière de têtes humaines : c'est la foule des spectateurs populaires qui se pressent et s'entassent pour jouir du spectacle qu'ils doivent à la munificence de l'illustre *Tchoung-louen*. A Pékin comme à Paris, les gens du peuple affrontent volontiers pour leur plaisir la fatigue de se tenir debout et sans point d'appui pendant des heures entières. Quelques bons pères de famille ont deux ou trois enfants juchés sur leur dos et sur leurs épaules, mais je n'aperçois aucune femme.

« Cependant, sur un signe parti de notre tribune, l'orchestre placé sur un des côtés de la scène et composé de deux flûtes, d'un tambour et d'une harpe, attaque un charivari qui tient lieu d'ouverture ; puis le paravent s'écarte, les acteurs paraissent tous ensemble en costume de ville, et, après s'être inclinés si profondément que leur front touche la terre, ils détachent près de la rampe le chef de la troupe qui vient nous réciter le répertoire pompeux des œuvres dramatiques qu'ils vont représenter. Il paraît que nous allons voir un drame tragique représentant la conquête de la Chine par les Tartares, et une fable en action, le mariage de l'Océan et de la Terre.

« La première pièce débute par l'entrée subite d'un officier en costume du temps des Ming suivi de deux estafiers : il entame un long récitatif chanté avec accompagnement de voltige et de tours de force qui consistent par exemple à tenir sa lance en équilibre sur le bout de son nez ; c'est l'exposition ! Peu à peu l'action dramatique se déroule : l'officier sort, et est remplacé par la princesse et ses suivantes ; cette belle personne qui

est la fille de l'empereur détrôné vient exposer ses chagrins; elle sanglotte à fendre le cœur, elle s'arrache les cheveux, et ne veut pas être consolée. Les actrices paraissent fort jolies et cependant ce sont des jeunes gens, car l'empereur *Hien-long* a défendu aux femmes de paraître sur la scène, la profession de comédien étant regardée comme déshonorante. Ils sont si bien frisés, si bien habillés, ils trébuchent si naturellement sur leurs pieds chaussés du brodequin de théâtre qu'il est impossible de ne pas se faire illusion. Voici le prince chinois (l'inévitable amoureux) qui s'est introduit furtivement dans le palais pour enlever sa fiancée ! Surprise, duo d'amour moitié chanté, moitié parlé; la princesse, s'approchant de la rampe et mettant la main sur son cœur, exprime sa joie par une psalmodie monotone, qui se termine en une note aiguë qu'elle conserve sur le même ton et sans respirer pendant quelques minutes. Ce tour de force musical hautement apprécié par les connaisseurs excite un enthousiasme indescriptible ; les spectateurs se lèvent; on entend sortir de toutes les bouches l'exclamation *hao* (bon), et en même temps on frappe de grands coups sur les tables avec les tuyaux des pipes; c'est la manière d'applaudir. Mais, ô trahison ! le conquérant tartare se précipite dans la salle suivi de ses gardes! il voit tout, il sait tout! il roule des yeux furieux, brandit un sabre d'une main, une hache de l'autre, et marche à grandes enjambées alternatives comme les traîtres de nos mélodrames. La princesse se jette à ses genoux; il la repousse brutalement et fait charger de chaînes le prince amoureux, son rival. Le conquérant tartare s'est fait une figure effroyable; il a des sourcils hérissés comme des poils de sanglier, et une barbe noire en soie tressée qui tombe en anneaux sur sa vaste poitrine. Les costumes sont magnifiques, éclatants d'or, d'argent et de broderies, et imitent avec une exactitude rigoureuse ceux de l'époque où s'est passé le drame qu'on représente. Mais je ne continuerai pas cette énumération des scènes, d'autant plus que, ne sachant pas le chinois, et l'intrigue allant toujours en se compliquant, je finis par en perdre le fil : il me paraît seulement que, méprisant la règle des trois unités, l'auteur fait entre deux scènes franchir à ses personnages plusieurs années de leur existence. Enfin au dénoûment l'usurpateur étranger vainqueur de tous ses ennemis vient mettre sa gloire et sa couronne aux pieds de la fille de l'empereur chinois qu'il avait détrôné, et cette dernière, oublieuse de son amour et du sang de son père qui crie vengeance, accepte la main et la moitié du trône offertes par le galant vainqueur, consacrant ainsi le pouvoir impérial dans une nouvelle dynastie.

« La pièce s'était jouée sans interruption ni entr'actes : dès qu'elle fut finie, le directeur de la troupe nous récita une moralité historique, dans laquelle il annonça au milieu de l'approbation générale qu'il avait voulu démontrer dans ce drame la légèreté et l'inconstance des femmes dont tout citoyen sensé doit se défier.

« Dans la seconde pièce, allégorie du mariage de l'Océan et de la Terre, les acteurs ont tous des masques plus ou moins singuliers. Il y a des diables, des génies, des licornes, des hippogriffes, des poissons; les figurants changés en plantes marines ont caché leurs têtes sous des enveloppes de carton peint représentant des fleurs de *lien-wa* et de nénuphar avec les corolles ouvertes ; d'autres, portant les flots de la mer en guise de tête, exécutent à un moment donné une danse de caractère en s'agitant en mesure sous leurs surtouts de carton, tandis que l'orchestre gronde; c'est l'Océan en courroux.

« Mais la journée s'avançait; la foule se retira avec un ordre et une décence admirables, sans bruit, sans disputes. La nuit est faite pour dormir, a dit le législateur chinois, et aucun théâtre ne doit rester publiquement ouvert après le coucher du soleil.

» Cette représentation chez *Tchoung-louen* est analogue à celles que j'ai déjà vues dans les maisons de thé à Tien-tsin : là, on paye cent sapèques d'entrée (environ un franc), mais on a le droit de consommer un certain nombre de tasses de thé, de petits gâteaux et de fruits secs. Le théâtre est moins luxueux, mais la salle est entourée de vastes galeries où vont se placer en dehors de la foule les lettrés et les riches négociants. »

Outre les théâtres véritables, il y a à Pékin quantité de bateleurs, de saltimbanques, d'escamoteurs, des troupes d'acrobates, des danseurs et danseuses de corde, et enfin des hippodromes ambulants.

Certains industriels montrent les marionnettes qui sont absolument semblables à celles d'Europe. Lequel des deux peuples a enseigné à l'autre cette invention singulière? Le mot d'*ombres chinoises* dont nous nous servons semblerait prouver que les Chinois ont eu la priorité. Le bateleur qui met les poupées en mouvement, monté sur un tabouret, est enveloppé jusqu'à la cheville du pied dans de larges draperies de cotonnade bleue. Une boîte représentant un petit théâtre est appuyée sur ses épaules et s'élève au-dessus de sa tête; ses mains agissent sans qu'on devine le moyen mécanique qu'il emploie, pour imprimer des allures de comédie à de très-petits automates.

Les marchés de Pékin ne présentent rien d'extraordinaire aux recherches d'un amateur européen. Dans les derniers temps du séjour de M. et de Mme de Bourboulon, l'immense curiosité qui les avait accueillis à leur arrivée s'étant émoussée peu à peu, il leur devint facile de parcourir toute la ville en voiture et à cheval, et de pénétrer plus en détail les mœurs intimes des habitants. Une vieille Galloise, femme de charge du ministre d'Angleterre, allait chaque jour en charrette faire ses emplettes au marché, disputant et criant après les marchands, au milieu d'une population paisible et courtoise. Elle y fut plus d'une fois victime de l'astuce des vendeurs qui dépasse tout ce qu'on voit en ce genre dans les marchés européens : un jambon de magnifique apparence n'était souvent qu'un morceau de bois enveloppé d'une terre grasse et rouge artistement recouverte d'une peau de cochon, des volailles empaillées avec soin avaient en place de chair de l'étoupe et des cailloux.

Vingt coups de bâton punissent ces fraudes, mais ne sauraient les empêcher, l'amour du gain étant plus fort que la crainte de la douleur.

On élève beaucoup de moutons et de cochons dans les campagnes du *Pe-tche-li*. Ces deux espèces animales forment le fond de la cuisine chinoise. Les cochons, qui appartiennent à la race cochinchinoise, sont de petite taille et noirs; leur chair est exquise, et les Chinois, bons charcutiers, la préfèrent justement à toutes les autres. Ils en font des jambons excellents et des sortes de rillettes dont ils sont très-friands.

L'espèce bovine sert rarement à la boucherie : amenée en grands troupeaux de la Terre-des-Herbes, dans l'intérieur de l'empire, elle y est utilisée pour le labour et pour le trait. Belle et vigoureuse en Mongolie, elle dégénère rapidement autour de Pékin. Il en est de même des chevaux tartares. On pourrait en dire autant de l'espèce humaine : sol épuisé, la Chine n'a point de bons pâturages pour les animaux serviteurs de l'homme, et depuis bien des siècles, ses institutions séniles ferment à celui-ci la voie de tout progrès moral ou physique.



Les ombres chinoises. — Dessin de Vaumort d'après une peinture chinoise.

A. Poussielgue.

*(La suite à une autre livraison.)*



Un des ponts du Palais d'été. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

# UNE VISITE A YOUEN-MING-YOUEN,

## PALAIS D'ÉTÉ DE L'EMPEREUR KHIEN-LOUNG,

PAR M. G. PAUTHIER[1].

1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

## I

A trente *li* ou trois lieues, au nord-ouest de la porte de Pékin, appelée *Si-tchi-mên* (la « porte située directement à l'ouest »), on trouve un grand bourg que l'on nomme *Haï-thien*, habité naguère encore, comme autrefois Versailles, par une population nombreuse, attachée à la cour des empereurs chinois, ou qui vivait uniquement des nombreuses industries que ces empereurs se plaisaient à entretenir et à encourager. Au delà de ce bourg, est situé un parc immense, plus grand à lui seul que toute la ville de Pékin, et ayant aussi deux enceintes carrées concentriques, dans lesquelles se trouvaient disséminées quarante palais d'architecture purement chinoise, dont on donne ici plusieurs spécimens dessinés d'après quelques-uns des quarante magnifiques dessins coloriés et exécutés sur soie par des artistes chinois, lesquels dessins forment un album provenant du cabinet de l'empereur *Khien-loung*, et acheté, dans ces derniers temps, par la Bibliothèque impériale de Paris[2]. On y a ajouté une autre vue, tirée d'un album représentant en vingt dessins, aussi coloriés, les palais construits à l'européenne par le même empereur.

1. Après avoir étudié la ville de Pékin avec la légation française que nous suivrons bientôt dans les déserts de la Mongolie, il ne déplaira pas sans doute aux lecteurs du *Tour du monde* de faire un pèlerinage au Versailles de la Chine, et de retrouver cette résidence impériale telle qu'elle était avant l'exécution militaire du 18 octobre 1860 qui la livra aux flammes. Le nom de l'auteur de cet article doit être pour eux comme pour nous une garantie d'exactitude, d'érudition et de fidélité scientifique. F. de L.

2. Cet album, acheté quatre mille francs en vente publique par la Bibliothèque impériale, est l'œuvre de deux artistes chinois nommés *Tang-taï* et *Tchin-youen*, qui l'exécutèrent pour l'empereur Khien-loung en 1744; la description en langue chinoise qui accompagne les dessins, a été rédigée par *Wang Yeou-tun*, alors ministre des travaux publics.

Ce fut l'empereur *Young-tching*, qui, sur les recommandations de son père, le célèbre Kang-hi, contemporain de Louis XIV, choisit cette localité, au nord-ouest de Pékin, pour y établir sa résidence d'été; mais ce fut son petit-fils, l'empereur Khien-loung, mort en 1796, après un règne de soixante ans, qui fit de cette résidence l'ensemble le plus extraordinaire de palais, de pavillons, de kiosques, de pièces d'eau, de rochers, de collines et de vallées factices que la main de l'homme ait jamais créé.

Dès les premiers temps de la monarchie chinoise on voit les souverains de ce pays, comme d'ailleurs ceux des autres monarques asiatiques, rechercher avec passion le luxe des palais et des grands parcs réservés. Ainsi on lit dans le philosophe Meng-tseu (368 avant J.-C.) :

« Siouan-Wang, roi de Tsi, interrogea Meng-tseu en ces termes :

« J'ai entendu dire que le parc de Wen-Wang avait « soixante-dix *li* (sept lieues) de circonférence; les « avait-il véritablement? »

« Meng-tseu répondit « C'est ce que l'histoire rap- « porte : »

« Le roi dit : « D'après cela, il était donc d'une gran- « deur excessive? »

« Meng-tseu dit : « Le peuple le trouvait encore « trop petit. »

« Le roi ajouta : « J'ai un parc qui n'a que quarante « *li* (quatre lieues) de circonférence, et le peuple le « trouve encore trop grand; pourquoi cette diffé- « rence? »

« Meng-tseu répondit : « Le parc de Wen-Wang avait « soixante-dix *li* de circuit; mais c'était là que se ren-

« daient tous ceux qui avaient besoin de cueillir de « l'herbe ou de couper du bois. Ceux qui désiraient pren- « dre des faisans ou des lièvres allaient là. Comme le « roi avait son parc en commun avec le peuple, celui-ci le trouvait trop petit (quoiqu'il eût sept lieues de cir- « conférence); cela n'était-il pas juste? »

« Moi, votre serviteur, continue le philosophe, lorsque je commençai à franchir la frontière, je m'informai de ce qui était principalement défendu dans votre « royaume, avant d'oser pénétrer plus avant. Votre serviteur apprit qu'il y avait un parc de quatre lieues de tour; que l'homme du peuple qui y tuait un cerf était puni de mort, comme s'il avait commis le meurtre d'un « homme; alors ce parc est une véritable fosse de mort « de quatre lieues de circonférence ouverte au sein de « votre royaume. Le peuple, qui trouve ce parc trop « grand, n'a-t-il pas raison? »

« Le roi parla d'autre chose [1]. »

Le célèbre empereur des Thsin, *Chi-Hoang-Ti*, qui, deux cent cinquante ans avant notre ère, fit brûler tous les livres, après avoir détruit tous les royaumes féodaux qui s'étaient formés en Chine sous les précédentes dynasties, se fit faire des jardins de plaisance de trois cents *li* (ou trente lieues) de circonférence, qu'il peupla de quadrupèdes, de poissons, d'oiseaux, d'arbres, de plantes et de fleurs de tous les pays. Les historiens chinois disent qu'il y réunit plus de trois mille espèces d'arbres. Il y fit construire en outre autant de palais qu'il avait détruit de principautés; et ces palais étaient bâtis sur le modèle le plus beau qu'avait offert chacune de ces mêmes principautés.

L'empereur Wou-Ti des Han (140 av. notre ère) qui avait porté ses armes jusqu'aux bords de la mer Caspienne et aux frontières de l'Inde, se fit construire un parc qui avait plus de cinquante lieues de tour, parsemé de palais, de kiosques, de grottes, de décorations de toutes sortes. Trente mille esclaves y étaient continuellement occupés; toutes les provinces de l'empire devaient y envoyer chaque année ce qu'elles avaient de plus rare, en plantes, en fleurs, en arbrisseaux et en arbres de toutes sortes

Un autre empereur de la même dynastie ne partageait pas de tels goûts de magnificence et négligeait ses jardins de plaisance. Un de ses ministres lui ayant fait des observations à ce sujet, l'empereur répondit: « Je veux faire un jardin de toute la Chine; si mon prédécesseur avait employé en défrichements les sommes immenses qu'il a dépensées à agrandir et embellir ses parcs, bien des milliers d'hommes, qui manquent de riz, en auraient abondamment. »

## II

Le frère Attiret, né à Dôle, en Franche-Comté, et qui fut attaché comme peintre au service de l'empereur Khien-loung, décrit ainsi, dans une lettre datée de Pékin, le 1er novembre 1743, la résidence d'été de ce prince, à *Youen-ming-youen* (*Lettres édifiantes et curieuses*, vol. 35):

« Pour les « maisons de plaisance », dit-il, elles sont charmantes. Elles sont construites dans un vaste terrain où l'on a élevé à la main de petites montagnes hautes depuis vingt jusqu'à cinquante et soixante pieds, ce qui forme une infinité de petits vallons. Des canaux d'une eau claire arrosent le fond de ces vallons, et vont se joindre en plusieurs endroits pour former des étangs et des mers. On parcourt ces canaux, ces bassins, ces étangs sur de magnifiques barques. Dans chacun de ces vallons, sur le bord des eaux, sont des bâtiments parfaitement assortis de plusieurs corps de logis, de cours, de galeries ouvertes et fermées, de jardins, de parterres, de cascades, etc., ce qui fait un assemblage dont le coup d'œil est admirable. On sort d'un vallon, non par de belles allées droites comme en Europe, mais par des zigzags, par des circuits, qui sont eux-mêmes ornés de petits pavillons, de petites grottes, et au sortir desquels on retrouve un second vallon tout différent du premier, soit pour la forme du terrain, soit pour la structure des bâtiments.

« Toutes les montagnes et les collines sont couvertes d'arbres, surtout d'arbres à fleurs, qui sont ici très-communs. C'est un vrai paradis terrestre. Les canaux ne sont point comme chez nous, bordés de pierres de taille tirées au cordeau, mais tout rustiquement avec des morceaux de roches, dont les uns avancent et les autres reculent, et qui sont posés avec tant d'art, qu'on dirait que c'est l'ouvrage de la nature. Tantôt le canal est large, tantôt il est étroit; ici il serpente, là il fait des coudes, comme si réellement il était maîtrisé par les collines et les rochers. Les bords sont semés de fleurs qui sortent des rocailles, et qui paraissent être le produit de la nature; chaque saison a les siennes. Outre les canaux, il y a partout des chemins, ou plutôt des sentiers, qui sont pavés de petits cailloux, et qui conduisent d'un vallon à l'autre. Ces sentiers vont aussi en serpentant; tantôt ils suivent les bords des canaux, tantôt ils s'en éloignent.

« Arrivé dans un vallon on aperçoit les bâtiments Toute la façade est en colonnes et en fenêtres; la charpente dorée, peinte et vernissée; les murailles de briques grises, bien taillées, bien polies; les toits sont couverts de tuiles vernissées, rouges, jaunes, bleues, vertes, violettes, qui, par leur mélange et leur arrangement, font une agréable variété de compartiments et de dessins. Ces bâtiments n'ont presque tous qu'un rez-de-chaussée; ils sont élevés de terre de deux, quatre, six ou huit pieds. Quelques-uns ont un étage (au-dessus du rez-de-chaussée). On y monte, non par des degrés de pierre façonnée avec art, mais par des degrés faits par la nature. Rien ne ressemble tant à ces palais fabuleux de fées, qu'on suppose au milieu d'un désert, élevés sur un roc dont l'avenue est raboteuse, et forme mille sinuosités.

« Les appartements intérieurs répondent parfaitement à la magnificence du dehors. Outre qu'ils sont très-bien

1. *Meng-tseu*, traduit par l'auteur de cet article et publié dans les *Livres sacrés de l'Orient*, p. 225, § 2.



Arcs de triomphe à l'entrée du *Palais favorisé du Ciel* (Palais d'été). — Dessin de Thérond d'après une peinture chinoise (pl. nº 17 de l'Album de Hien-loung).

distribués, les meubles et les ornements y sont d'un goût exquis et d'un très-grand prix. On trouve dans les cours et dans les passages des vases de marbre, de porcelaine et de cuivre, pleins de fleurs. Au devant de quelques-uns de ces bâtiments, au lieu de statues immodestes, sont placées sur des piédestaux de marbre, des figures, en bronze ou en cuivre, d'animaux symboliques, et des urnes pour brûler des parfums.

« Chaque vallon a sa maison de plaisance; petite, eu égard à l'étendue de tout l'enclos, mais en elle-même assez considérable pour loger le plus grand de nos seigneurs d'Europe avec toute sa suite. Plusieurs de ces maisons sont bâties de *bois de cèdre*, qu'on amène à grands frais de cinq cents lieues d'ici. Mais combien croiriez-vous qu'il y a de ces palais dans les différents vallons de ce vaste parc? Il y en a plus de *deux cents*, sans compter autant de maisons pour les eunuques; car ce sont eux qui ont la garde de chaque palais, et leur logement est toujours à côté, à quelques toises de distance; logement assez simple, et qui, pour cette raison, est toujours caché par quelque bout de mur ou par les montagnes factices.

« Les canaux sont coupés par des ponts de distance en distance. Ces ponts sont ordinairement de briques, de pierres de taille, quelques-uns de bois, et tous assez élevés pour laisser passer librement les barques. Ils ont pour garde-fous des balustrades de marbre blanc, travaillées avec art, et sculptées en bas-reliefs; du reste, toujours différents entre eux par la construction. N'allez pas vous persuader que ces ponts sont construits en ligne droite; ils vont en tournant et en serpentant; de sorte que tel pont, qui pourrait n'avoir que trente à quarante pieds de longueur s'il était en droite ligne, par les contours qu'on lui fait faire, se trouve en avoir cent ou deux cents. On en voit qui, soit au milieu, soit à l'extrémité, ont de petits pavillons de repos, portés sur quatre, huit ou seize colonnes. Ces pavillons sont, d'ordinaire, sur ceux des ponts d'où le coup d'œil est le plus beau; d'autres ont, aux deux bouts, des arcs de triomphe en bois ou en marbre blanc, d'une très-jolie structure, mais infiniment éloignée de toutes nos idées européennes.

« J'ai dit plus haut que les canaux vont se rendre et se décharger dans des bassins, dans des mers. Il y a, en effet, un de ces bassins qui a près d'une demi-lieue de diamètre en tous sens, et auquel on a donné le nom de *mer*[1]. C'est un des plus beaux endroits de ces jardins de plaisance. Autour de ce bassin, il y a, sur les bords, de distance en distance, de grands corps de logis, séparés entre eux par des canaux et des montagnes factices, ainsi que je l'ai déjà dit.

« Mais ce qui est un vrai bijou, c'est une île ou rocher d'une forme raboteuse et sauvage, qui s'élève au milieu de cette mer à six pieds ou environ au-dessus de la surface de l'eau. Sur ce rocher est bâti un palais, où cependant l'on compte plus de cent chambres ou salons. Il a quatre faces, et il est d'une beauté et d'un goût que je ne saurais vous exprimer. La vue en est admirable. De là on voit tous les palais, qui sont espacés sur les bords de ce bassin; toutes les montagnes qui s'y terminent, tous les canaux qui y aboutissent pour y porter ou pour en recevoir les eaux; tous les ponts qui sont sur l'extrémité ou à l'embouchure des canaux; tous les pavillons ou arcs de triomphe qui ornent ces ponts; tous les bosquets qui séparent ou couvrent tous les palais, afin d'empêcher que ceux qui sont d'un même côté ne puissent avoir vue les uns sur les autres[1].

« Les bords de ce charmant bassin sont variés à l'infini; aucun endroit ne ressemble à l'autre; ici, ce sont des quais de pierres de taille où aboutissent des galeries, des allées et des chemins; là, ce sont des quais de rocaille, construits en manière de degrés avec tout l'art imaginable; ou bien ce sont de belles terrasses, et de chaque côté un escalier pour monter aux bâtiments qu'elles supportent, et au delà de ces terrasses, il s'en élève d'autres avec d'autres corps de logis en amphithéâtre; ailleurs, c'est un massif d'arbres en fleurs qui se présente à vous; un peu plus loin vous trouvez un bosquet d'arbres sauvages, et qui ne croissent que sur les montagnes les plus désertes. Il y a des arbres de haute futaie et de construction, des arbres étrangers, des arbres à fleurs, des arbres à fruits.

« On trouve aussi sur les bords de ce même bassin quantité de cages et de pavillons, moitié dans l'eau et moitié sur terre, pour toutes sortes d'oiseaux aquatiques; comme sur terre on rencontre de temps en temps de petites ménageries et de petits parcs pour la chasse. On estime surtout une espèce de poissons dorés dont, en effet, la plus grande partie sont d'une couleur aussi brillante que l'or, quoiqu'il s'en trouve un assez grand nombre d'argentés, de bleus, de rouges, de verts, de violets, de noirs, de gris de lin, et de toutes ces couleurs mêlées ensemble. Il y en a plusieurs réservoirs dans tout le parc; mais le plus considérable est celui-ci : c'est un grand espace entouré d'un treillis de fil de cuivre très-fin pour empêcher les poissons de se répandre dans tout le bassin.

« Enfin, pour vous faire mieux sentir toute la beauté de ce seul endroit, je voudrais pouvoir vous y transporter lorsque ce bassin est couvert de barques dorées, vernies, tantôt pour la promenade, tantôt pour la pêche, tantôt pour le combat, la joute et autres jeux; mais surtout par une belle nuit, lorsqu'on y tire des feux d'artifice, et qu'on illumine tous les palais, toutes les barques, et presque tous les arbres; car, en illuminations, en feux d'artifice, les Chinois nous laissent bien loin derrière eux, et le peu que j'en ai vu surpasse infiniment tout ce que j'avais vu dans ce genre en Italie et en France. »

1. C'est le bassin sur les bords duquel étaient construits les bâtiments représentés dans la planche double de cette livraison.

1. On n'a pu reproduire sur la grande planche qui représente une partie de la scène décrite ici par le frère Attiret, tout l'ensemble de la vue qu'embrasse le modèle chinois, à plus forte raison l'effet que produit l'infinie variété des couleurs éclatantes de la laque, relevée d'or, dont brillent dans leurs moindres détails, comme dans leur ensemble, ces constructions féeriques.



Palais d'été : Le palais des génies et des pierres précieuses. — Dessin de Thérond d'après une peinture chinoise (pl. nº 32 de l'Album de Khien-loung).

Voici maintenant comment Wang Yeou-tun, ministre des travaux publics (*Koûng-poú châng-choû*), décrivait en 1744, un an seulement après le frère Attiret, la même scène, dont la peinture originale, avec la description chinoise en regard, figure sous le nº 29 dans l'Album de l'empereur Khien-loung.

« *Fâng hoû ching-king*, « Site sans rival, comme un vase dessiné avec art ».

« Sur la mer (le grand bassin ainsi nommé) est la montagne des trois génies; on y parvient sur des esquifs, ou bien on y est conduit sur des chars à voiles poussés par le vent. En faisant ce voyage, on ne s'entretient que de choses légères (*hiû-yu*, litt. « discours, conversations vides »). Chacun doit savoir que les choses qui excitent les passions de l'homme, comme l'or et l'argent, sont absentes de ces palais; et même, comment des étrangers (*î jên*) peuvent-ils habiter cet impérial domaine? C'est un séjour qui ne convient qu'aux immortels. S'ils avaient habité un instant dans ces demeures, ils s'inquiéteraient peu d'en chercher d'autres dans des lieux éloignés.

« Ce site en *forme de vase ou de coupe quadrangulaire*, a fait donner ce nom à l'ensemble des édifices qui forment cette habitation. A l'orient est le « palais des perles » qui brillent comme les pistils de fleurs abondantes; à l'occident sont trois grands bassins d'eau, formant comme des croissants de la lune. Une verdure naissante brille dans les intervalles vides. Enfin tout ce qui se découvre à la vue fait de ce lieu un *site sans rival*. »

Les lecteurs seront peut-être curieux de voir comment l'empereur Khien-loung lui-même a décrit la scène représentée dans notre planche double (p. 104-105).

Nous donnons donc ici la pièce de vers composée par lui à ce sujet, en l'accompagnant d'une *traduction* française aussi littérale que possible. Cette pièce de vers est extraite d'un livre chinois[1] intitulé : *Yù tchi Youên mîng youên chî*, c'est-à-dire : « Vers composés par l'empereur (*Khien-loung*) sur les jardins de la clarté sphérique. » Ce livre en renferme *quarante*, d'inégale grandeur, une sur chacun des dessins ou plutôt des peintures qui composent l'album que possède aujourd'hui la Bibliothèque impériale de Paris. Ces pièces de vers de l'empereur Khien-loung sont toutes accompagnées d'un long commentaire sans lequel il serait impossible de comprendre les vers de Sa Majesté, tant elle y étale d'érudition et de recherches dans les expressions les plus poétiques et les plus choisies, justifiant ainsi ces vers de Voltaire (*Épîtres* CVII) :

Reçois mes compliments, charmant roi de la Chine;
Ton trône est donc placé sur la double colline!
On sait, dans l'Occident, que, malgré mes travers,
J'ai toujours fort aimé les rois qui font des vers....
O toi que sur le trône un feu céleste enflamme,
Dis-moi si ce grand art dont nous sommes épris
Est aussi difficile à Pékin qu'à Paris?
Ton peuple est-il soumis à cette loi si dure,
Qui veut qu'avec six pieds d'une égale mesure,
De deux alexandrins côte à côte marchants,
L'un serve pour la rime et l'autre pour le sens! etc.

Nous répondrons seulement ici à la question de Voltaire, que la pièce de vers suivante de l'empereur Khien-loung est en *vers rimés* de *sept syllabes* chacun, et formant *deux quatrains*. Dans ce genre de vers la première, la troisième et la cinquième syllabes sont longues ou brèves *à volonté;* la deuxième et la quatrième doivent *alterner* et la sixième être *pareille* à la deuxième. Des quatre syllabes *finales* trois doivent être identiques pour la *désinence* ou *rime* et l'*accent;* il est d'usage que la finale du troisième vers ne *rime* pas. La *césure* est après la quatrième syllabe.

1. Perspective fuyante représentant des nuages, que reflète le bassin des eaux.
2. (Il semble) que l'on peut prendre à la main, dans le vide, les pins et les cyprès qui se confondent avec le ciel.
3. Le bruissement des ailes des oiseaux qui volent sur les hauts sommets, (produit comme) un chant qui répond aux six modulations musicales.
4. Sur de petites îles sinueuses, Phébé[1] présente l'empreinte de ses trois sceaux.
5. Les inventions que l'habile architecte-mécanicien de l'État de Lou conçut dans son esprit, n'étaient pas des œuvres comparables à celles-ci.
6. Ce que les hommes de l'État de Thsi ont rapporté (des îles enchantées) ne sont que de vains récits.
7. Ici la terre a une végétation si luxuriante qu'elle semble vouloir en disputer (à l'homme) la possession; c'est vraiment le séjour ou la demeure des immortels.
8. Si l'on comparait (ce lieu enchanté) aux douze salles ou palais d'or (de la fable), il ne rougirait pas de la comparaison.

### III

A chaque pièce de vers consacrée à chacune des quarante aquarelles de l'Album de ses palais d'été, l'érudit empereur a ajouté un commentaire qui paraîtrait plus long que clair aux lecteurs de ce recueil. Nous nous bornerons à l'échantillon précédent, en ajoutant toutefois que ces pièces de vers sont d'inégale étendue; quelques-unes ayant seize vers, plus ou moins, au lieu de huit; mais toutes sont d'une intelligence très-difficile par les tournures archaïques et la grande érudition dont l'impérial auteur aimait à embellir sa poésie.

Le palais principal de tous ceux que renfermait la grande enceinte de *Youen-ming-youen*, et dont notre gravure (p. 99) n'offre que la porte d'entrée avec ses colonnes rostrales, est ainsi décrit par le frère Attiret :

« L'endroit où loge ordinairement l'empereur, et où logent aussi toutes les femmes, l'impératrice (*Hoâng-héou*), les femmes de second rang (*héou feï*), les princesses, celles qui, à divers titres, sont attachées à la cour, les eunuques, etc., est un assemblage prodigieux de bâtiments, de cours, de jardins, etc.; en un mot,

1. Le défaut d'espace nous a empêché de reproduire ici le texte de ces vers chinois avec leur transcription en lettres latines.

1. En chinois *hân tchên*, littéralement le *froid crapaud*. Le sens figuré provient, chez les Chinois, d'une fable supposant qu'une femme, nommée *Tchang-ngo*, ayant été changée en *crapaud*, se réfugia dans la *Lune* dont elle devint la reine; c'est pourquoi nous avons cru pouvoir traduire ce nom par *Phébé*.

c'est une ville qui a au moins l'étendue de notre petite ville de Dôle ; les autres palais ne sont guère que pour la promenade, pour le dîner et le souper.

« Cette habitation ordinaire de l'empereur est située immédiatement après les portes d'entrée, les premières salles, les salles d'audience, les cours et les jardins. Elle forme une île. Elle est entourée de tous les côtés par un large et profond canal; on pourrait l'appeler un sérail. C'est dans les appartements qui la composent que l'on voit tout ce qui se peut imaginer en fait de meubles, d'ornements, de peintures (j'entends dans le goût chinois), de bois précieux, de vernis du Japon et de la Chine, de vases antiques de porcelaines, de soieries, d'étoffes d'or et d'argent [1]. On a réuni là tout ce que l'art et le bon goût peuvent ajouter aux richesses de la nature.

« De cette demeure principale de l'empereur, le chemin conduit tout droit à une petite ville bâtie au milieu de tout l'enclos. Son étendue est d'un quart de lieue en tout sens. Elle a ses quatre portes, aux quatre points cardinaux, ses tours, ses murailles, ses parapets, ses créneaux. Elle a ses rues, ses places, ses temples, ses halles, ses marchés, ses boutiques, ses tribunaux, ses palais, son port ; enfin, tout ce qui se trouve en grand dans la capitale de l'empire s'y trouve en petit....

« Vous avez lu sans doute qu'à la Chine il y a une fête fameuse appelée la *fête des lanternes;* c'est le 15 de la première lune qu'elle se célèbre. Il n'y a point de si pauvre Chinois qui, ce jour-là, n'allume quelques lanternes. On en fait et on en vend de toutes sortes de figures, de grandeurs et de prix. Ce jour-là toute la Chine est illuminée, mais nulle part l'illumination n'est si belle que chez l'empereur, et surtout dans le palais dont je vous fais la description. Il n'y a point de chambre, de salle, de galerie où il n'y ait plusieurs lanternes suspendues au plancher. Il y en a sur tous les canaux, sur tous les bassins, en façon de petites barques que les eaux amènent et ramènent. Il y en a sur les ponts, sur les montagnes et presqu'à tous les arbres. Elles sont toutes d'un travail fin, délicat en figures de poissons, d'oiseaux, d'animaux, de vases, de fruits, de fleurs, de barques, et de toutes grandeurs. Il y en a de soie, de corne, de verre, de nacre, et de toutes matières. Il y en a de peintes, de brodées, de tout prix. J'en ai vu qui n'avaient pas été faites pour mille écus. C'est en cela, et dans la grande variété que les Chinois donnent à leurs bâtiments que j'admire la fécondité de leur esprit.

« En Chine, on aime aussi la symétrie, un bel ordre, un bel arrangement, comme en Europe. Le palais de Péking est dans ce goût. Les palais des princes et des seigneurs, les ministères, les maisons des particuliers un peu riches, suivent aussi cette loi. Mais, dans les maisons de plaisance, on veut que presque partout il règne un beau désordre, une anti-symétrie. Aussi n'ai-je vu aucun de ces petits palais, placés à une assez grande distance les uns des autres, dans l'enceinte des maisons de plaisance de l'empereur, qui aient entre eux *aucune ressemblance*. On dirait que chacun est fait sur les idées et le modèle de quelque pays étranger.

« Au reste ces petits palais ne sont pas de simples pavillons champêtres. J'en ai vu bâtir un l'année dernière, dans cette même enceinte, qui coûta à un prince, cousin germain de l'empereur, soixante *ouên* (*quatre millions et demi*), sans parler des ornements, et ameublements intérieurs qui n'étaient pas sur son compte.

« Encore un mot de l'admirable variété qui règne dans ces maisons de plaisance; elle se trouve non-seulement dans la position, la vue, l'arrangement, la distribution, la grandeur, l'élévation, le nombre des corps de logis, en un mot dans le total, mais encore dans les parties différentes dont ce tout est composé. Il me fallait venir ici pour voir des portes, des fenêtres de toutes façons et de toutes figures : de rondes, d'ovales, de carrées; en forme d'éventail, de fleurs, de vases, d'oiseaux; d'animaux, de poissons, enfin de toutes les formes régulières et irrégulières.

« Je crois que ce n'est qu'ici qu'on peut voir des galeries telles que je vais vous les dépeindre. Elles servent à joindre des corps de logis assez éloignés les uns des autres. Quelquefois du côté intérieur, elles sont en pilastres, et au dehors elles sont percées de fenêtres différentes entre elles pour la figure. Quelquefois elles sont toutes en pilastres, comme celles qui vont d'un palais à un de ces pavillons ouverts de toutes parts, qui sont destinés à prendre le frais. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ces galeries ne vont guère en droite ligne; elles font cent détours, tantôt derrière un bosquet, tantôt derrière un rocher, quelquefois autour d'un petit bassin; rien n'est si agréable. Il y a en tout cela un air champêtre qui enchante et qui enlève. »

La planche de la page 101 (n° 32 de l'Album de Khien-loung) représente plusieurs de ces galeries dont il vient d'être question. Cette vue a pour titre en chinois *Phûng-tào-yû-thâï*, « l'île des Génies et la Tour des pierres précieuses. »

« Au milieu d'une *mer* fortunée, dit le ministre des travaux publics Wang Yeou-tun, on a formé trois îles de différentes dimensions. On doit supposer qu'elles ont été formées exprès pour y passer des journées à étudier, à peindre ; en les voyant, on se croit transporté, par la pensée, dans la galerie de la montagne des immortels. Ce ne sont que des monticules, des kiosques. On dirait que l'on a sous les yeux l'habitation des « douze salles d'or [1]. » Les galeries de jade (*yu-leoû*) sont au nombre de douze. L'illusion que l'on éprouve est telle que l'on confond le vrai avec le faux, le petit avec le grand. Si l'on parvenait à bien comprendre l'idée qui a présidé à

1. C'est en grande partie de ce même palais que sont venus en Europe, dans ces dernières années, cette quantité considérable d'objets précieux de toutes sortes que l'on a vus passer dans les ventes publiques, et qui se sont vendus généralement à des prix élevés. Il est très-regrettable que le musée du Louvre, si riche en antiquités grecques, romaines, égyptiennes, assyriennes, etc., ait négligé cette occasion, peut-être unique, de s'enrichir de tant de belles pièces de l'art chinois.

1. Rappel d'une allusion renfermée dans le huitième vers de la pièce citée à la page précédente.



Palais d'été : *Fâng-hoû-ching-kîng*, ou le Site sans rival. — Dessin de Th



près une peinture chinoise (pl. nº 29 de l'Album de Kien-loung).

cette création, on verrait que l'on a voulu représenter trois vases qui ont été décorés selon les règles de l'art. »

Cette appréciation du ministre chinois est peut-être un peu exagérée; mais on conviendra néanmoins, à la vue de notre gravure (laquelle, quoique exécutée fidèlement, est encore bien loin de représenter la peinture originale avec ses couleurs si variées et si brillantes), on conviendra, disons-nous, qu'elle ne manque pas d'une certaine justesse.

La planche de la page 107 (n° 35 de l'Album) qui représente un rocher surplombant sur un lac, et au-dessous duquel est un kiosque, n'a pas besoin de description. Ce qu'en dit Wang Yeou-tun est insignifiant; il compare le rocher qui surplombe à un balcon en saillie qui semble se pencher en avant pour contempler les eaux claires et profondes qui sont à ses pieds; une petite cascade qui tombe produit un murmure comme le choc de pierres précieuses.

La planche de la page 109 (n° 39 de l'Album) est nommée *Khiö-youen-foüng-hô;* « la cour des boissons fermentées au milieu des fleurs du nélumbium agitées par le vent. » Voici comment la décrit le ministre chinois :

« La Cour des boissons fermentées du lac *Sî-hoû* était, du temps des Soung, le lieu où se consommait le plus de rafraîchissements[1]; les fleurs du nélumbium y étaient recueillies en abondance; c'est pourquoi on avait donné à ce site (du lac) le nom de « Cour des boissons fermentées au milieu des fleurs du nélumbium agitées par le vent. » Dans ce lieu-ci les robes roses (les fleurs du nélumbium) impriment partout leur mouvement. Le grand arc-en-ciel[2] y projette son ombre; l'air et la lumière s'y jouent à l'envi l'un de l'autre; c'est pourquoi on lui a donné le nom qu'il porte. »

Le ministre des travaux publics de l'empereur Khien-loung aurait pu donner, sur les quarante vues des Jardins de plaisance dont il est question, des notices plus techniques, plus instructives pour nous; mais ce n'était pas là son but. Comme les gens de lettres qui, sous Louis XIV, décrivaient les merveilles du parc de Versailles dans des espèces de pastorales, en empruntant à la mythologie toutes ses fictions, et à la rhétorique toutes ses figures, Wang Yeou-tun s'efforce aussi, avant tout, de montrer toute l'habileté de son *pinceau* par l'élégance recherchée de son style, qui, aux yeux des Chinois, est d'autant plus beau qu'il est plus difficile à comprendre; c'est-à-dire que, d'après les expressions choisies dont il est orné, et l'érudition littéraire dont l'auteur fait preuve, il faut en quelque sorte connaître à fond toute la littérature chinoise pour pouvoir l'apprécier convenablement et même en saisir le vrai sens.

1. Dans la grande description du lac *Sî-hoû*, en chinois, que je possède, et qui renferme cent différentes *vues* de ce lac, très-finement gravées, il y en a une (*Kiouan* 3, f° 19-20) qui porte le titre rapporté ci-dessus. On y voit une quantité de fleurs du nélumbium ou lotus, flottant sur les eaux du lac, et plusieurs kiosques ou pavillons, dont l'un porte l'inscription suivante (*Yü-choû-ting*) : *Pavillon des livres de l'empereur.*

2. Allusion au pont très-cintré que l'on voit sur la planche de la page 109.

## IV

On ne sait pas généralement que dans la grande enceinte de *Yoûen-ming-yoûen*, il y avait comme une ville bâtie à l'européenne et où l'empereur Khien-loung avait voulu reproduire toutes les merveilles hydrauliques du parc de Versailles. Voici comment un missionnaire français, le P. Bourgeois, dans une lettre à M. de Latour, ancien imprimeur-libraire de Paris, et datée de *Péking, octobre* 1786, décrit ces constructions nouvelles.

« Vous jugerez mieux de ces maisons européennes bâties à *Yoûen-ming-yoûen* par les vingt planches gravées qui les représentent et que je vous envoie (la planche reproduite ici, page 111, en est tirée; elle y porte le n° 10). C'est le premier essai de gravure sur cuivre fait en Chine, sous les yeux et par les ordres de l'empereur Khien-loung. Ces maisons européennes n'ont que des ornements et des meubles européens. Il est incroyable combien ce souverain est riche en curiosités et en magnificence de tout genre, venues de l'Occident.

« Dans la salle qu'il a fait nouvellement bâtir pour placer les *Tapisseries de la Manufacture des Gobelins* que la cour de France lui a envoyées en 1767, il y a partout des trumeaux magnifiques. Observez que cette salle, d'une dimension de 70 pieds de long, sur une belle largeur proportionnée, est si remplie de machines, qu'à peine y peut-on circuler; et telle de ces machines a coûté deux ou trois cent mille livres, parce que le travail en est exquis, et que les pierres précieuses dont on les a enrichies sont innombrables[1].

« Vous souhaitez savoir si les belles eaux jaillissantes du parc de *Yoûen-ming-yoûen* vont encore, et si, depuis le décès du P. Benoist, nous avons des missionnaires en état de réparer les défauts des conduites, etc. La machine qui fait monter les eaux dans le château d'eau, construite par le P. Benoist, s'est à la vérité dérangée ou usée à la longue. On n'a pas cherché à la réparer, et les Chinois, qui n'abandonnent que forcément leurs anciens usages, y sont revenus promptement; c'est-à-dire à l'usage des bras. C'est dans cette nation un système politique, d'employer et de faire vivre des gens dont la foule prodigieuse embarrasse, et dont l'oisiveté est dangereuse[2]. Par exemple, on sait quand l'empereur doit aller se promener dans le quartier des bâtiments européens; un ou deux jours auparavant, on emploie tant de monde à porter l'eau que le bassin immense du château d'eau est suffisamment rempli, et les eaux jouent sur le passage de l'empereur.

« Au nombre des pavillons dispersés dans le parc de *Yoûen-ming-yoûen*, il y en a qui ne sont que des lieux de repos pour le prince, quand il va se promener dans ses jardins; les autres sont habités par la famille impériale Chaque prince, fils de l'empereur, a un quartier déterminé avec ses dépendances, ses officiers, ses gens, etc.

1. Plusieurs de ces objets sont revenus en Europe, même des tapis des Gobelins, après le pillage des palais d'été.

2. C'est là encore aujourd'hui même, une des causes les plus graves des troubles qui désolent la Chine.



Palais d'été. — Le palais de la Meditation. — Dessin de Thérond d'après une peinture chinoise (pl. n° 35 de l'Album).

A l'âge de vingt-cinq à trente ans, il obtient ordinairement un régulat, ou gouvernement, et alors il quitte *Yoûen-ming-yoûen* pour venir à Pékin. Chaque quartier de cette ville est décoré de grands palais pour les princes ou rois vassaux de l'empire, et beaucoup de ces édifices ont été élevés sous la dynastie précédente. Ces régules avec tout leur monde sont en état d'arrêter des émeutes et de faire éteindre les incendies[1]; ils volent au feu les premiers, surtout quand il est dans l'enceinte du palais.

« J'ai encore à vous parler de *Ouan-cheou-chan* « la nouvelle montagne aux dix mille longévités » qui est un des plus jolis endroits de la Chine; il est presque contigu à *Yoûen-ming-yoûen*, n'en étant séparé que par une chaussée, et il présente une montagne détachée de cette chaîne immense d'autres montagnes, qui commençant à soixante-dix lieues d'ici, sur les bords de notre mer orientale, va se terminer aux confins de l'Europe, ou peu s'en faut.

« Young-tching (père de Khien-loung et fils de Khang-hi) a orné cette montagne de quantités de beaux bâtiments chinois; il y en a de différentes hauteurs. La cime est couronnée d'un palais superbe qui se voit de plusieurs lieues. Au bas de cette montagne, du côté du midi, il y a une nappe d'eau, de l'étendue de près d'un quart de lieue; elle baigne en partie une terrasse par laquelle finit le pied de la montagne. Au milieu des eaux s'élèvent je ne sais combien de bâtiments chinois de toutes formes. On tient sur cette espèce de lac des barques magnifiquement décorées, semblables à de petits vaisseaux; elles donnent quelquefois le spectacle d'un combat naval. L'empereur régnant (Khien-loung) aime beaucoup ce site; il avait envie d'en faire sa maison de plaisance; mais l'étiquette et la coutume, qui ont tant d'empire sur l'esprit des Chinois, se sont opposées à son goût et à son désir. Un empereur doit lui-même bâtir son palais, et il ne peut demeurer dans aucun de ceux qu'ont habités ses prédéceseurs. » (*Essai sur l'architecture des Chinois*, etc., page 64 et suiv. Paris, 1803. Cet ouvrage de M. de Latour n'a été tiré qu'à trente exemplaires.)

L'auteur des *Temples anciens et modernes* a donné (*Essais sur l'architecture des Chinois*, p. 173 et suiv.) une description de ces vingt planches gravées en Chine, des palais à l'européenne. Nous croyons devoir rapporter ici l'extrait suivant de la description de la *Planche X* qui est celle de notre page 111. Cette même planche a pour titre sur sa gravure originale, et en chinois : *Haï-an thâng tching-mièn;* c'est-à-dire : « Façade méridionale du petit palais de la mer sereine. »

— « Bâtiment à dix fenêtres de face, composé d'un avant-corps au milieu avec attique, et de deux bâtiments aussi en avant-corps aux extrémités. Ces trois parties de la façade sont décorées de pilastres, et de deux colonnes qui flanquent la porte d'entrée. Cette porte s'ouvre au dehors sur un palier d'où partent à droite et à gauche deux escaliers, dont les divers contours viennent se terminer à une cour ou à un jardin.

« Des deux côtés de chaque escalier règne une suite de jets d'eau qui s'élancent de vases placés sur les rampes, et suivant leurs contours. Ils produisent le même effet que les jets d'eau qui bordent la cascade de Saint-Cloud, ou ceux du perron qui, à Versailles, conduit de la pièce du Dragon à la terrasse. Toutes ces eaux viennent se rassembler dans un bassin de forme triangulaire.

« Sur deux des côtés du triangle, sont placés douze animaux de différentes espèces, six de chaque côté. Ce sont ces animaux qui donnent au bassin la dénomination d'*horloge d'eau*, parce que, à chaque heure du jour, et selon le nombre des heures, ces animaux lancent par la gueule des gerbes d'eau qui retombent paraboliquement au centre du bassin.

« Au sommet du triangle tourné vers le palais est un groupe de rochers surmontés d'une vaste coquille d'où sort encore un jet d'eau; il en tombe aussi en cascades de toutes les parties du groupe de rochers. Enfin, vis-à-vis de ce groupe, et à la base du triangle, est la plus grosse gerbe d'eau, qui prend naissance dans un grand vase élevé au-dessus du niveau du bassin.

« Ce bassin est accompagné à droite et à gauche, de deux espèces de pyramides, d'une composition si bizarre, qu'il n'est pas possible d'en donner l'idée et la description. On omet ici bien des accessoires qu'un œil un peu exercé pourra saisir, mais que la plume ne saurait rendre. »

Le P. Benoist, missionnaire français, qui était le directeur des constructions hydrauliques dont il vient d'être question, écrivait de Chine en 1752 : « J'ai fait cette année une conduite d'eau dans la chambre même que l'empereur occupe pendant les grandes chaleurs de l'été; ce prince a fait disposer vis-à-vis de son lit de repos une espèce de cour, dont le toit, construit en *nacre de perles transparentes*, laisse pénétrer la lumière de telle sorte que l'on ne s'aperçoit pas que cette pièce hors d'œuvre soit couverte. Au fond on a élevé un monticule, où sont faits en différents petits paysages, des palais, maisons de plaisance et moulins à battre le riz; toute cette scène champêtre est animée par plusieurs jets d'eau, cascades, et autres jeux hydrauliques propres à récréer la vue, à donner de la variété et un air de fraîcheur à ce monticule dont l'effet est pittoresque. »

Et dans une autre lettre, en date de 1754, il disait :

« Je suis encore occupé de machines hydrauliques pour l'empereur. Actuellement nous en posons une dans l'intérieur du palais. Elle doit porter l'eau autour d'un trône du prince par différents circuits et dans des canaux de marbre. Tout ce qu'on ne ferait en Europe qu'en plomb, en fer fondu, ou même en bois, se fait ici en cuivre; et ce qui coûterait dix pistoles en France revient à l'empereur à plus de dix mille livres. Jugez de la dépense sans qu'on puisse, à cause de la trop prompte exécution, assurer la solidité des travaux. »

1. C'est Khoubilaï-khaân, qui, lorsqu'il se fut rendu maître de la Chine, en 1260, et qu'il eut fixé à Péking sa résidence d'hiver, établit cette organisation dirigée principalement contre les émeutes ou soulèvements de la population.



Palais d'été. — *Khió-Yoüen-foüng-hó*, ou la « Cour des rafraîchissements. » — Dessin de Thérond d'après une peinture chinoise (pl. n° 3) de l'Album.

V

C'est dans cette résidence d'été que l'empereur Khien-loung reçut, en 1793, lord Macartney, ambassadeur d'Angleterre, et en 1795, l'ambassade hollandaise, dont Van Braam a publié la relation [1]. Voici comment s'exprime ce dernier (t. I, p. 220 et suiv.) : « Après avoir marché un quart d'heure le long du grand chemin, nous sommes parvenus à un vaste et magnifique palais, au devant duquel est une place très-considérable. Sur chacun des côtés de cette place est une cour pavée et assez spacieuse qui correspond à une des ailes du bâtiment. Ces ailes semblent destinées à loger les officiers de la cour, et les mandarins inférieurs. Deux piédestaux de marbre blanc, placés dans les cours, portent deux très-grands lions de bronze, et qui peuvent passer pour être bien exécutés par l'artiste, parce qu'ils le sont d'après l'idée que les Chinois se forment de cet animal, inconnu à leur pays.

« Le premier salon, placé au levant du bâtiment est fort grand, et garni de beaucoup de lanternes à la chinoise. A son milieu est une estrade et un fauteuil, ce qui constitue le trône impérial [2]. Après avoir traversé ce salon nous nous sommes trouvés sur une cour intérieure pavée et de forme carrée. Au nord et à l'ouest elle offre, dans les bâtiments qui la bordent, une vue aussi belle et aussi riche que celle de la façade de l'est par laquelle nous étions arrivés : tandis que le côté sud n'a que la grande porte d'entrée et, à chacun de ses côtés, des logements de domestiques.

« Intérieurement à cette porte qui correspond à la façade du nord, et comme pour la couvrir, est un rocher considérable, placé sur une base de pierres. Le transport de ce rocher doit avoir occasionné une peine et un travail immenses, ainsi que l'opération de le mettre sur sa base, car il forme une masse prodigieuse par son volume et par sa pesanteur. Des inscriptions de la main de l'empereur et de celles de plusieurs autres personnages du plus haut rang, à l'imitation du prince, décorent ce rocher de toute part. Dans quelques points on y a mis de petits arbres et des fleurs.

« Cette cour montre, au milieu de la façade septentrionale, deux petits cerfs et deux grues de bronze dont l'exécution est médiocre. Le bâtiment au nord renferme un salon d'audience impériale, ayant un trône au centre, et des lanternes à tous les points. Notre conducteur nous a fait remarquer du côté gauche du trône contre la muraille, *le carrosse* dont lord Macartney a fait présent à l'empereur l'année dernière [3]. Il est peint avec une grande délicatesse, parfaitement verni, et tout le train en est doré; les harnais et le reste de l'équipage sont dans le coffre même de la voiture que recouvre une grande chemise de toile. J'aperçus avec surprise, vis-à-vis du carrosse et du côté opposé du salon, une chose qui contrastait fort avec cette voiture, c'est-à-dire un chariot chinois à quatre roues égales, fort commun, peint en vert, et ayant en tout la forme des chariots avec lesquels on va chercher le fumier en Hollande.

« J'avoue que ce spectacle fit travailler mon imagination. Avait-on placé ce chariot en ce lieu comme un sujet de critique, en voulant opposer l'idée de son utilité à celle de la superfluité d'une voiture somptueuse, du moins quant à la Chine? Je me livrais ainsi aux conjectures lorsqu'on m'apprit que ce chariot est celui dont on fait usage lors de la cérémonie annuelle où l'empereur rend un hommage solennel à l'agriculture dans le temple de la Terre.

« En traversant de petits appartements qui se trouvent derrière ce salon nous avons gagné le troisième corps de logis, ou bâtiment de l'ouest, qui a seulement un petit salon à son milieu. Le surplus est composé d'un grand nombre de pièces resserrées, très-irrégulières et ouvrant l'une dans l'autre, ce qui semble en faire un labyrinthe.

« Lorsque nous les eûmes toutes considérées, le mandarin nous introduisit dans le cabinet favori de l'empereur, portant le nom de *Tien* (le Ciel). C'est réellement le lieu le plus agréable de tous ceux qu'on nous a montrés, tant à cause de sa situation que par les différents aspects qu'il fait découvrir. Rien n'égale la perspective dont l'empereur peut y jouir, car ce cabinet est dans une partie du bâtiment placé sur un lac fort étendu qui en baigne les murs. Ce lac a été le premier objet qui ait attiré nos regards. A son milieu est une île assez grande sur laquelle on construit plusieurs bâtiments qui dépendent de ce séjour impérial, et qu'ombragent de gros arbres. Cette île communique au continent qui l'avoisine, par un superbe pont de dix-sept arches, fait de pierres de taille et placé à l'est.

« En tournant vers l'ouest, l'œil découvre un lac plus petit que le premier, dont il n'est séparé que par une large avenue. Au milieu du second lac est une espèce de citadelle de forme ronde, et au centre de laquelle est un bel édifice. Une ouverture pratiquée dans un point de l'avenue qui partage les deux lacs, fait communiquer leurs eaux, tandis qu'un pont de pierres, d'une hauteur considérable et d'une seule arche, supplée à ce que cette ouverture ôte à la communication terrestre.

« Encore plus à l'ouest et à une grande distance, deux tours arrêtent la vue au-dessus de hautes montagnes.

« Enfin au nord-ouest s'offre une magnifique suite d'édifices appartenant à des temples construits au pied, au milieu et au sommet d'une montagne entièrement formée par l'art, avec des fragments de rochers naturels; ce qui, indépendamment de la dépense des bâtiments, doit avoir énormément coûté, puisque ce genre de rocher ne se trouve qu'à de grandes distances de ce lieu. Ce travail semble même retracer l'entreprise des géants qui voulaient escalader les cieux.

« L'intérieur du cabinet de l'empereur est orné par

1. *Voyage de l'ambassade de la Compagnie des Indes orientales hollandaises vers l'empereur de Chine.* En français. Philadelphie, 1797 et 1798, 2 vol. in-4°.

2. Le trône a été figuré dans la relation de lord Macartney.

3. Le général Montauban, dans son « Rapport au ministre de la guerre » du 12 octobre 1860, dit avoir vu ce *carrosse* tout couvert de poussière.

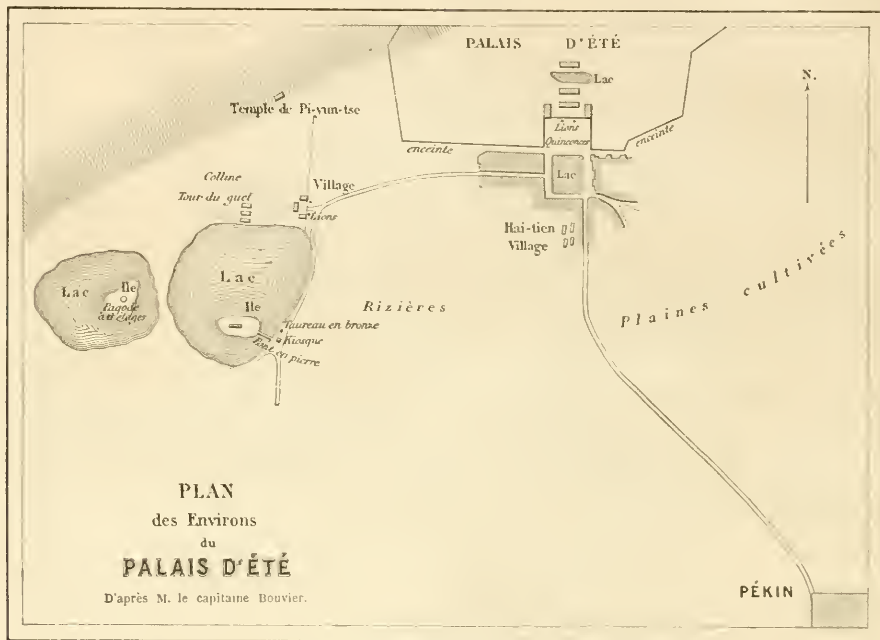


Palais d'été : le *Hai-an thâng tchang-mien*, ou « Palais de la mer sereine, vue de la façade principale. » — Dessin de Therond d'après une peinture chinoise.

une bibliothèque, et par une armoire ouverte, où sont rassemblées les productions chinoises les plus précieuses et les plus rares en pierres et en antiques. »

Ces objets précieux du cabinet de l'empereur ont été rapportés depuis en Europe où ils ont figuré dans des ventes publiques très-recherchées des amateurs. Ils ornent maintenant leurs propres cabinets. Mais ce qui est à jamais regrettable c'est la perte de la grande bibliothèque formée par Khien-loung dans sa résidence d'été et qui a été incendiée en 1860 par lord Elgin, avec tous les palais que ce grand empereur y avait fait construire. Nous sommes heureux que les représentants de la France en Chine n'aient pas voulu se rendre complices de cet acte de sauvage barbarie.

Nous tenons d'un officier supérieur français qui avait visité le Palais d'été avant l'incendie, que ce qu'il avait vu de plus remarquable était la Bibliothèque ; elle comprenait, nous disait-il, trois grandes galeries comme celles du Louvre, toutes pleines de livres, rangés du haut en bas, à la manière chinoise, couchés dans leur enveloppe de carton le plus souvent couvert de soie. C'était une collection des éditions les plus belles et les plus rares des principaux ouvrages chinois, dont le catalogue seul, rédigé par les plus savants lettrés de l'Académie impériale des Han-lin, forme cent vingt-huit volumes. Le nombre des ouvrages qu'il décrit s'élève à 10 500. Mais il y en a un grand nombre de très-volumineux, tels que le *Koù kìn thoû choû tsi tchîng*, « Encyclopédie d'ouvrages choisis avec figures, tant anciens que modernes, » publié sous le règne du célèbre empereur Khang-hi (de 1662 à 1724), et formant à lui seul cinq mille volumes. On dit que 30 exemplaires en ont été tirés.




Comme nombre et comme choix, la Bibliothèque du Palais d'été pouvait être comparée à celle qui fit jadis l'orgueil d'Alexandrie. Elle était, comme celle-ci, l'expression de la civilisation de tout un monde, et, comme elle, elle a disparu dans des flammes qui n'étaient pas allumées par les nécessités de la guerre

En résumé, nous ne pouvons mieux clore cette monographie nécrologique d'une des plus grandes merveilles de l'Orient, qu'en empruntant à la relation officielle de l'expédition de Chine en 1860 (publiée par le lieutenant de vaisseau Pallu), les paroles suivantes :

« L'impression que produisit la vue du Palais d'été sur les alliés, sur des hommes très-différents les uns des autres par l'éducation, par l'âge et par l'esprit, fut la même : on ne chercha pas si les genres étaient comparables ; on fut frappé d'une manière absolue, et on l'exprima en disant que tous les châteaux impériaux de France n'auraient point fait un Youen-ming-youen ! »

Qu'ajouter à un pareil aveu !

G. PAUTHIER.



Hof-Ragaz, hôtel des Bains, à Ragaz.

# RAGAZ ET PFÄFERS

(SUISSE),

PAR MM. JEAN REYNAUD ET ÉDOUARD CHARTON.

1862. — TEXTE INÉDIT [1].

## I

De Paris à Ragaz. — Le lac de Wallendstadt. — Ragaz. — Le journal du village. — Le couvent de Pfäfers et les sources : triste souvenir. — Visite au presbytère. — Le philosophe Schelling et Maximilien II. — L'instruction populaire. — Élection du doyen. — Le partage des biens communaux. — Organisation et administration de la commune.

Ragaz n'occupe pas une grande place sur la carte de notre globe. Ce n'est qu'un petit village de la Suisse allemande, dans le canton de Saint-Gall. Mais qu'il est agréablement situé, et sage, et heureux! Que je voudrais vous voir jouir d'autant d'aisance, d'instruction, de liberté, chers villages de ma Bourgogne! Combien votre vie est dure en comparaison, ô mes compatriotes! Quelles privations, quels labeurs continuels! Votre sol n'est cependant pas moins fertile. Quelle rudesse aussi dans vos divertissements! Quelle obscurité dans vos esprits, souvent même sur ce qui touche le plus à vos intérêts matériels! Que vous avez de peine à vous dégager de préjugés d'un autre âge, à mieux comprendre votre temps et tout ce qui vous entoure, à entrer en plus grande possession de vous-mêmes, à vous délier de l'habitude d'être administrés en mineurs, en pupilles, de loin, par des concitoyens inconnus! Personne, certes, ne sait et n'apprécie mieux que moi, qui ai eu l'honneur d'être votre représentant, ce qu'il y a de vertus en germe au fond de vos cœurs, de promesses dans l'énergie de votre bon sens. Vous aimez la patrie, l'égalité, la justice. Vous ne serez pas toujours si accablés par le travail quotidien, si opprimés par l'ignorance. Qui pourrait se refuser à le croire? Je regrette et m'afflige

1. Tous les dessins de cette livraison ont été exécutés par M. Karl Girardet.

seulement de ne vous voir monter la pente qu'avec tant de lenteur. C'est sans doute une très-belle idée de remarquer que nous sommes dans un siècle de progrès et qu'en définitive tout progrès profite à l'espèce. Oui, mais au total, sur trente-sept ou trente-huit millions de Français, combien comptons-nous de centaines de mille hommes vraiment civilisés, selon le sens élevé que l'on donne à ce mot lorsque l'on veut glorifier notre patrie? Si j'aime l'espèce, j'aime surtout les individus sans lesquels elle n'est qu'une vaine abstraction, et je voudrais bien ne pas voir un si grand nombre de mes contemporains souffrir inutilement de retardements qui ont pour causes le dédain, l'égoïsme ou la peur des uns, la manie des autres de gouverner à outrance et de se croire nés pour être les tuteurs de leurs semblables, et aussi, chez les meilleurs et les plus dévoués, une hésitation inexplicable à tendre résolûment la main au peuple et à l'attirer au plus tôt en pleine lumière!

Les paysans de Ragaz seraient bien étonnés et bien attristés s'ils étaient tout à coup transplantés dans un de nos villages, où ils ne trouveraient pas un seul livre, où ils ne verraient pas cultiver une seule fleur, où ils n'entendraient pas une seule note de musique! où pas un seul habitant peut-être ne serait en état de raconter l'histoire de son pays à plus de cinquante ou soixante ans en arrière, et où pour tout délassement intellectuel on ne connaît que les conversations du cabaret!

Une pensée peut naître dans l'esprit de quelqu'un de mes lecteurs. — Ce village de Ragaz ne serait-il pas protestant? — Non, il est catholique.

---

On part de Paris le soir à huit heures. Vers neuf heures du matin on est à Bâle; à deux heures à Zurich. Là commencent les enchantements : on entre dans le grand silence et la majesté des paysages. Les locomotives des cantons de Zurich et de Saint-Gall ont l'allure modérée des anciennes chaises de poste; nul ne songe à s'en plaindre. Au delà du lac de Zurich, on côtoie le Wallensee, un des lacs les plus frais, les plus bleus, les plus agrestes de la Suisse. On n'a plus assez de deux yeux: les cent d'Argus n'y suffiraient pas. C'est une de ces heures, rares dans la vie, qu'on n'oublie jamais. On glisse au milieu de riants villages étagés à mi-pente entre les vergers et les barques; on serpente à travers des tunnels dont les rudes fenêtres encadrent, dans des perspectives d'une grâce charmante, de larges espaces d'eaux limpides et transparentes qui se nuancent par moments des teintes du lapis-lazuli ou de celles de l'émeraude. Sur la rive opposée du lac, se dressent à pic d'immenses montagnes, plongeant profondément dans le cristal bleuâtre et s'y mirant depuis leurs sommets. A leur base, aucun sentier; en regardant bien, cependant, on croit distinguer çà et là quelques touffes d'herbes; puis, ô merveille! sur ces presqu'îles microscopiques, voici une jolie maisonnette lilliputienne dont le toit fume, voilà un moulin en miniature dont la fine roue tourne sous un fil d'argent. Est-il possible? qui oserait vivre là-bas! imprudents! La moindre ride de l'eau ne va-t-elle pas engloutir ce petit monde? Et quelle solitude! aucune barque pourrait-elle s'aventurer jamais si loin des anses vers ces escarpements formidables? On s'étonne : en même temps on se dit tout bas qu'on voudrait bien être un de ces Robinsons — tout un été, avec ceux qu'on aime, si l'on est heureux, — sinon seul et toujours!

On atteint, presque à regret, la petite ville de Wallen qui donne son nom au lac; on passe entre les ombres de deux hautes chaînes d'aspects variés ; à Sargans, la paroi de gauche s'entr'ouvre largement comme pour faire honneur au Rhin enfant qui, déjà turbulent et impétueux, se roule avec fracas sur un lit de cailloux et se hâte vers Bodensee (le lac de Constance). Il est cinq ou six heures du soir lorsqu'on s'arrête au but du voyage, et en mettant pied à terre l'on voit devant soi Ragaz modestement groupé, à huit ou dix minutes de la station, au pied des montagnes.

Du premier coup d'œil, on ne donnerait guère à Ragaz qu'une centaine de maisons. La première de toutes, sur le chemin sablé, est l'église, monument peu remarquable. Une élégante tablette de marbre blanc apparaît à demi au-dessus du mur du cimetière : en se penchant, on lit l'inscription. C'est le tombeau du philosophe Schelling, mort en août 1857. Un peu d'art, le souvenir d'un homme illustre, ce n'est point là une rencontre indifférente : c'est une sorte d'accueil qui dispose favorablement.

La grande rue qui continue la route est bordée d'hôtelleries : *A la Tamina* (nom d'un torrent qui traverse le village et va se jeter au Rhin); *Au Thabor* (nom d'une montagne voisine); *Au lion*, — oublions les autres. A l'extrémité, on passe sur un petit pont de pierre, et on est devant Hof-Ragaz, le grand hôtel où vient s'épancher, dans de jolies piscines revêtues de porcelaine blanche, l'eau tiède de la source de Pfäfers, qui jaillit à trois ou quatre kilomètres plus haut, près d'un vieux couvent.

Un jour je demandais au jeune docteur X..., inspecteur des bains attaché à Hof-Ragaz, quelle était réellement, selon lui, la vertu de ces eaux. Il entreprit, avec l'autorité que lui donne l'expérience, une explication savante qui se prolongeait sans le satisfaire beaucoup plus que moi, je suppose, faute d'un mot assez expressif pour tout résumer. J'insinuai :

« Mon ami Jean Reynaud dit que ce sont des eaux vivifiantes.

— Vivifiantes! s'écria le docteur en battant des mains, oui : voilà bien la vérité, vivifiantes! Elles le sont, monsieur, très-réellement, et on ne pouvait mieux dire. »

C'était, en effet, ce qu'en pensait Jean Reynaud. Un mois avant mon arrivée à Ragaz (en juillet 1862), il m'avait écrit :

« Viens.... Les eaux sont salutaires, le site est admirable, plein d'ampleur; on a en perspective la vallée du Rhin se détournant pour aboutir au lac de Constance, et toutes sortes de cimes hardies. A part le paysage, je ne te promets pas de grands divertissements; mais nous trouverons assez de ressources dans l'amitié et la con-

versation. Viens; le repos t'est nécessaire. Allons, arrive, arrive. Vingt-deux heures de Paris! Qu'est-ce que cela? Il y a une force mystérieuse dans ces eaux venant de la terre qui défie tous les efforts des chimistes : c'est l'histoire d'Antée, reprenant vie en touchant la terre, mais le sein même de la terre. »

Hélas! que n'ont-elles eu la puissance de le délivrer de ce mal cruel, dont il ignorait, ainsi que nous, l'affreux progrès! Ah! si j'avais pu pressentir que, moins d'une année après!... Les liens du travail m'avaient trop longtemps arrêté. Quand j'arrivai à Ragaz, il en était parti depuis quatre jours. Je voulus du moins loger comme lui dans la jolie petite maison à persiennes vertes de la bonne famille J..., à l'angle du pont, en face de Hof-Ragaz; et je fus assez heureux pour trouver vacante la chambre où il avait vécu un mois entier. Aujourd'hui, quels amers regrets mêlés à ces souvenirs! J'espérais alors, et c'était chose convenue, que lui-même consentirait à décrire ici Ragaz. Il n'a eu le temps que de me laisser une note courte, mais précieuse, qui, du moins, sera l'honneur de cette feuille (voy. p. 219).

---

Les maisons de la grande rue qui avoisinent les hôtels, neuves, bien construites, sont sans caractère : mais dès l'entrée des ruelles, à droite et à gauche, on est dans le vieux village qui est resté agricole; les habitations y sont de bois, quelques-unes à galeries couvertes, suspendues au-dessus des traîneaux et des provisions d'hiver; plusieurs sont revêtues extérieurement d'une sorte de cotte de mailles faite de minces lamelles de sapin arrondies et imbriquetées comme des écailles de poissons.

Les paysans ont l'air grave et doux. Je note avec plaisir, en relisant ces lignes, qu'en trois semaines je n'ai pas rencontré un homme ivre! je n'ai pas vu frapper un enfant, signe de bonté et de bon sens qui me touche plus profondément qu'aucun autre! Sur mon passage, on n'a jamais manqué de me souhaiter poliment, sans humilité comme sans fierté, le bonjour ou le bonsoir.

---

En traversant la place, pour aller à la poste, j'ai remarqué au-dessus d'une porte l'enseigne d'une imprimerie et d'un journal. J'ai monté quelques marches de pierre qui mènent à une petite librairie.

« Vous avez dans ce village, lui dis-je, un journal?

— Oui, monsieur.

— Que contient-il?

— Les faits qui intéressent la commune, son administration, ses cultures; les actes officiels du canton et de la Suisse; les événements les plus considérables du reste du monde; des nouvelles de l'agriculture, de l'industrie et de la science; quelques articles de morale, des anecdotes.

— Et ce journal a-t-il beaucoup d'abonnés?

— A peu près tous les habitants.

— Ils savent donc lire?

— Tous, à l'exception de quelques anciens.

— Vous achète-t-on des livres?

— Je n'ai pas à me plaindre.

— Quels ouvrages vendez-vous le plus?

— Des livres religieux et des livres d'histoire.

— Vous avez sans doute de bonnes écoles?

— Deux. L'une, d'instruction primaire; l'autre, d'instruction secondaire.

— L'enseignement est libre?

— Non, monsieur, il est obligatoire

— A quoi bon, puisque l'instruction est si générale?

— En effet, je crois que l'obligation n'est plus guère utile aujourd'hui, mais elle l'a été dans les commencements. »

Je me promets de regarder d'un peu plus près à ce sujet de l'instruction primaire qui m'émeut toujours; mais demain je dois visiter la source.

---

On remonte le cours de la Tamina vers la montagne, on dépasse Hof-Ragaz, une scierie de planches, une belle chute d'eau, et on entre dans une gorge de rochers qui ne laissent place entre eux que pour le torrent et une petite route sinueuse bordée d'une longue suite de troncs creusés, juxtaposés à fleur du sol, et conduisant l'eau de la source de Pfäfers à Ragaz. La paroi des rochers de l'autre rive, abrupte, grise, hérissée d'un fouillis d'arbres et d'arbustes, suinte, surplombe, est en harmonie parfaite avec les bonds irrités, l'écume, les rumeurs sauvages de la Tamina. On marche pendant trois quarts d'heure environ, en se collant quelquefois contre le roc pour éviter les chariots à un cheval et à quatre places, qui descendent au grand trot et peuvent vous surprendre aux détours. De temps à autre passent des paysans avec de lourds parapluies bleus ou rouges dont ils ne se séparent jamais, et murmurant un salut, en patois ou en français, sans sourire niais et sans curiosité ridicule; des musiciens ambulants, chargés de contre-basses et d'instruments de cuivre; des familles bourgeoises de touristes, mères et jeunes filles suisses ou allemandes, aux figures épanouies et qu'on sent heureuses de respirer cet air vif et frais. Après une arche de pierre naturelle, on rencontre quelques pauvres gens à béquilles, qui annoncent qu'on approche de l'ancien couvent des bénédictins de Pfäfers. Rien de plus mélancolique, de près comme de loin, que l'aspect de ces trois ou quatre bâtiments, sans art, qui se glissent en longueur dans la gorge de plus en plus étroite de Pfäfers et l'obstruent entièrement. Il faut, si l'on veut suivre plus loin le cours de la Tamina sans entrer dans le couvent, gravir assez haut sur la montagne vers les villages de Valens et de Vaettis. Ces constructions insignifiantes datent du dix-septième siècle. Devenues la propriété du canton depuis la clôture des couvents suisses, c'est-à-dire vers 1840, on les a affermées comme établissement thermal. En réalité, c'est un hospice plutôt qu'une maison de bains ordinaire. Le fermier ne s'est pas mis en frais pour en égayer l'apparence, et il a eu raison : c'eût été la chose impossible.



Ragaz Le Rhin. Le Flæscherberg. — Le village de Maienfeld.

Ragaz La Tamina — Maison Jaeger. Hof Ragaz

Dès le seuil, on se sent envahi par une odeur de réfectoire nauséabonde : on s'engage dans un long couloir blanchi à la chaux, humide, à voûte basse où il ne fait ni jour ni nuit : les portes des deux côtés ne laissent entrevoir que cuisines noires et salles à manger nues où vont et viennent un assez grand nombre de serviteurs et de servantes, bonnes gens qui, certes, ne tiennent pas à l'élégance. De vieilles cloches tintent sourdement de temps à autre ; elles semblent continuer, par habitude, leur office religieux et appeler leurs anciens maîtres à l'Angélus ou à Matines. Plus on avance, plus on se sent tout à la fois refroidi et étouffé. On arrive entre des cellules converties en chambrettes, où l'on peut loger, dit-on, jusqu'à trois cents personnes. Ce sont de vrais malades qui, aux portes de ces petits cachots, apparaissent comme des ombres maigres, pâles, claudicantes, avec un



L'ancien couvent de Pfäfers, vu du chemin de Ragaz.

air peiné d'être vues. Il n'y a pas là de quoi rire. A Hof-Ragaz, on vient plutôt, je crois bien, chercher le repos, jouir de la pureté de l'atmosphère et de la beauté du site, que faire des cures sérieuses : on s'y baigne.... préventivement pour s'y « vivifier. » Mais, âmes sensibles, n'interrogez aucun des hôtes du couvent de Pfäfers sur sa santé : il vous répondrait inévitablement : Dyscrasie, adynamie, cardialgie, pyrosie, pléthore, hypocondrie, dysménorrhée, aménorrhée, exanthèmes, pityriase, à peu près tous les maux de la pauvre humanité! Celui qui souffre très-réellement s'inquiète peu de la beauté des paysages, évite la société des gens heureux de Ragaz, brave l'ennui, et se met en retraite au plus près des sources.

Pour visiter ces sources fameuses, il faut un billet d'un franc et un guide.

Quand la dernière porte du dernier bâtiment s'ouvre, le coup de théâtre est indescriptible. Une jeune dame anglaise au bras de son mari, me précédait d'un pas; elle perdit tout flegme et poussa un cri où s'entre-choquaient l'admiration et l'horreur! Des deux rives de la Tamina, large au plus de quarante pieds, jaillissent des roches formidables qui paraissent en mouvement : celles de droite se précipitent sur celles de gauche qui s'inclinent pour fuir, mais n'échappent pas, çà et là, aux rudes assauts de leurs ennemies : c'est une bataille de géants dans le Ténare. Ces roches ont, par endroits, la blancheur blafarde des spectres : sur leurs anfractuosités légèrement estompées, pas un brin d'herbe, pas une mousse. Une impression instinctive porte à reculer de quelques pas, de crainte de les voir s'écrouler. L'espèce de voûte inégale, crénelée, déchiquetée, que forment leurs rudes arêtes est d'une hauteur prodigieuse. De distance en distance, quelques échancrures y laissent apercevoir le bleu du ciel, de rares rayons de soleil semblables à des lames d'or, des arbrisseaux paisibles : le contraste fait frissonner; on voudrait être transporté tout à coup là haut. Les oreilles ne sont pas moins terrifiées que les yeux. La Tamina se débat avec rage entre les fragments écroulés : ses cascades furibondes, ses flots tour à tour blanchissants ou sombres s'élancent en tumulte hors de l'abîme infernal. A travers ce désordre et ce vacarme, on fait quelques centaines de pas sur une sorte de plancher étroit, humide, échafaudé tant bien que mal le long des rochers de gauche, et on arrive à un point où l'on aperçoit au-dessus de soi dans la voûte un plus grand espace de verdure à découvert. On est devant un petit mur percé de deux portes basses, d'où sort une vapeur épaisse : l'une de ces portes introduit à la source principale, la Chaudière, le Kessel. Avant d'entrer, il faut se dévêtir en partie pour ne pas s'exposer à être inondé de sueur, et se faire précéder d'une lumière. Le couloir est très-étroit. A cinquante pas, on s'arrête au seuil d'une grotte à stalactites, d'un diamètre de six à huit pieds et pleine de l'eau de la source dont la chaleur est de trente-sept degrés centigrades. L'autre porte mène à une petite niche où l'on peut vérifier sur les chiffres d'une échelle la hauteur variable du niveau de la source. Deux énormes tuyaux, semblables à des serpents, sortent du rocher et vont porter l'eau, l'un au convent, l'autre à Hof-Ragaz.

Les voyageurs qui se rencontrent dans ce sombre séjour sont graves et muets. C'est autre chose, en effet, qu'une décoration d'opéra. La Suisse n'a rien de plus terrible. Certaine anecdote qu'on se dit à l'oreille ajoute encore à l'émotion.

Il y a plusieurs années, un homme respectable, M. Schwarz, sa femme et ses enfants, s'avançaient dans la direction de la source, sur la plate-forme en bois qui contourne les rochers. Ils étaient neuf et divisés en deux groupes. Une des jeunes filles pressait le pas pour passer du dernier de ces groupes au premier. Tout à coup de la voûte une pierre se détache et tombe sur sa tête. Le père s'élance, saisit le corps au moment où il allait rouler dans le torrent, et l'emporte sanglant sur son épaule jusqu'à la grande salle de l'établissement : hélas! aucun secours n'était plus nécessaire.... La jeune fille est ensevelie au cimetière de Ragaz, près du vieux Schelling.

Cette affreuse histoire me poursuit, tandis qu'au sortir du couvent je monte aux escarpements voisins. Curieux de marcher sur ces voûtes formidables, je m'avance sur un petit sentier vertigineux qui menait autrefois au village de Pfäfers, et, voyant quelques pierres rouler devant mes pieds, je m'étonne qu'en ces lieux, comme en beaucoup d'autres de Suisse, il n'y ait pas plus de malheurs à déplorer. Des arbres ont grandi au bord de ces précipices, et leurs racines s'enlacent aux fragments du rocher. Qu'il survienne de grandes pluies et des vents furieux, la terre détrempée ne doit-elle pas laisser tomber dans l'abime des pierres descellées et rompues? Cependant les vieillards assurent que la mort de cette jeune fille est le seul événement tragique dont ils aient jamais entendu parler.

---

Au retour, le sommelier de Hof-Ragaz (où je prends mes repas) me demande si j'ai vu le village de Pfäfers.— Un village? Non.—Il m'en montre la position sur la carte, et après dîner je m'engage dans un joli chemin qui serpente, derrière l'hôtel, au flanc de la montagne, parmi les ombrages. A mesure que l'on s'élève, la vue s'étend de tous côtés sur la large vallée du Rhin. Près du sommet, on peut se reposer sous les murs ruinés d'une ancienne tour. Le village n'est pas loin : il y a là encore un ancien couvent de bénédictins, converti en asile d'aliénées. Comme je passais, cinq ou six pauvres folles debout aux fenêtres, derrière les barreaux, ont jeté de ces éclats de rire stridents qui font mal : puis tout à coup elles ont disparu en silence. Le village descend l'autre versant de la montagne. Je me suis assis un moment sous la tonnelle de l'auberge du *Pigeon*, et là j'ai joui en paix des dernières heures du jour. Je ne suis revenu à Ragaz qu'à la nuit : le paysage avait un aspect solennel.

---

Aujourd'hui, j'ai visité sur l'autre rive du Rhin le village de Maienfeld, et au delà le défilé de Luziensteig, puis la forteresse qui marque sur ce point la limite entre le canton de Saint-Gall et la principauté de Lichtenstein. Du sommet voisin, sur le Flæscherberg, on a une vue immense et l'on peut marcher à l'aise assez loin sur la crête. Un sous-officier m'a salué en italien; il m'a aidé à me reconnaître dans le panorama qui s'étendait à perte de vue autour de nous. Il m'a désigné et m'a nommé toutes les cimes entre Glaris et Coire. Je suis revenu par Balzers, j'ai traversé le Rhin en bac, et le convoi de Zurich, en passant à Trübbach, m'a pris et ramené à Ragaz.

C'est une journée bien remplie et un exercice aussi salutaire que peuvent l'être les eaux de la source.

---

Depuis, j'ai fait plusieurs ascensions aux cimes des environs, et des excursions par le chemin de fer à Coire, où j'ai acheté quelques livres italiens, — à Wallenstadt, où j'ai eu plaisir à contempler le lac des heures entières, — à Glaris (Glarus) l'une des villes les plus pittoresques du monde, située au pied d'un mont géant, détaché et isolé comme le Righi. Aucune de ces promenades ne m'a pris plus d'un jour.

On éprouve un bien-être indicible dans les piscines : cette eau de Pfäfers a la douceur du lait.

---

Ce matin j'ai rendu visite au vénérable abbé Federer, doyen de Ragaz.

On reconnaît sa maison, éloignée de l'église, à une grille en bois et à une petite allée bordée de vignes, qui conduit à la porte d'entrée, cintrée et de couleur rouge pâle. A droite et à gauche deux petits aloës, indices du voisinage de l'Italie, couronnent deux piliers sans art; au-dessous, des fuchsias et deux figuiers. Je tirai un anneau de cuivre, et à une petite fenêtre du premier étage parut la tête d'une bonne femme bien âgée, qui me fit en patois allemand une question plus facile à deviner qu'à comprendre. — Je désire, répondis-je, parler à M. le doyen. — Aussitôt la porte s'ouvrit. La bonne femme descendit prestement l'escalier et me fit signe de le remonter avec elle. Puis elle se retira en m'indiquant du doigt, avec respect, une porte au fond du corridor, dont les murs blanchis sont ornés de quelques pauvres estampes religieuses.

La porte de la chambre était ouverte. Le doyen écrivait sur un registre; il se leva dès qu'il m'aperçut et vint au-devant de moi.

C'est un petit vieillard, à figure un peu épaisse, mais où l'intelligence et la bonté respirent. Il n'a point de tonsure : ses cheveux gris sont séparés au milieu par une raie. Il parle avec beaucoup de sens et de sensibilité ; ses yeux, sous ses lunettes, se mouillent aisément de larmes. Il était vêtu de noir : sa redingote m'a paru bien usée.

Après l'avoir prié d'accepter, en guise de carte de visite, quelque peu d'or pour ses œuvres de charité, je lui avouai qu'un sentiment de curiosité peut-être indiscret m'avait surtout amené vers lui.

« J'ai vu, lui dis-je, dans le cimetière un monument de marbre élevé à la mémoire de Schelling. Avant de mourir, s'était-il donc converti au catholicisme ?

— Non, me répondit le doyen. Les protestants ne sont pas encore nombreux à Ragaz. Il est vrai que ce sont les plus riches de la commune, les aubergistes, les marchands et les industriels, et qu'un temps viendra, sans doute, où ils auront leur temple et leur cimetière : mais jusqu'à ce jour, ils portent leurs morts à la terre sainte des catholiques. J'assiste, de leur consentement, à la dernière cérémonie et je prononce quelques paroles d'adieu qui sont toujours bien écoutées. Voilà comment il se fait que nous avons la tombe de Schelling à côté des nôtres. Le célèbre professeur était depuis un mois ici. Il avait près de quatre-vingts ans; on espérait que les eaux prolongeraient encore quelque temps sa vie. Son ami, le jurisconsulte Savigny et sa famille, et aussi Brentano, l'avaient accompagné. Mme Savigny, qui est catholique ainsi qu'un de ses fils, aurait bien voulu me faire admettre près de Schelling, mais cela n'a pas été possible : il nous aurait répugné d'user d'aucune surprise.

« Avez-vous remarqué, ajouta-t-il, parmi les ornements de la grille qui entoure la fosse, des faisceaux semblables à ceux qu'on figure d'ordinaire sur les monuments funèbres des généraux? Ce sont les armes du canton. L'État a voulu ainsi faire honneur au grand philosophe et au roi de Bavière qui a élevé la tombe. Il y a deux ans, le roi est venu à Ragaz[1], il est catholique. Dès son arrivée il est allé seul devant le tombeau de son ancien maître, s'est agenouillé le chapeau sous le bras, et a prié longtemps. Ensuite il est venu me visiter et m'a demandé le nom de la personne qui avait si bien pris soin d'orner de verdure et de fleurs la tombe de son ancien maître. Je lui nommai ma sœur (c'est elle que vous avez dû voir en entrant). Il me pria de la faire venir et il la remercia bien poliment.

« Quelques mois après, il m'envoya.... mais permettez-moi d'ouvrir cette armoire. »

Il tira d'une boîte un petit bénitier, haut d'environ trente centimètres, orné d'une jolie peinture en émail, représentant Jésus et la Vierge. Derrière est une inscription en allemand: « Présent du roi de Bavière, « Maximilien, à Élisabeth Federer, pour les soins qu'elle « donne au tombeau de Schelling. »

« Ce n'est pas tout, ajouta le doyen. Le roi avait remarqué un de mes défauts, ma mauvaise habitude de priser. Il n'en avait rien dit, mais voyez. »

Et il me montra une belle tabatière d'or, portant en relief les initiales du nom royal couronnées.

« Vous ne paraissez pas vous en servir habituellement, dis-je en souriant.

— De l'or! non, monsieur. Je suis fils de paysan, ma sœur Élisabeth est une paysanne, et presque tous mes paroissiens sont des paysans. »

Il me donna quelques autres détails au sujet de Schelling. Toutes ses paroles étaient pleines de tolérance et de douceur.

Ce bon prêtre est à Ragaz depuis longtemps.

« Il y a vingt ans, me disait-il, toutes les maisons ici étaient semblables à celle que vous voyez devant la mienne. (Et il me désignait de la main une pauvre maisonnette en bois dont l'on défendait assez mal la toiture contre les violences du vent en l'écrasant sous le poids de grosses pierres). Depuis, on a construit plus de soixante belles maisons, sans compter les hôtels, et le nombre s'en accroît chaque année. »

M. le doyen Federer m'a parlé avec satisfaction des conditions morales de la commune. Jusqu'ici les étrangers qui viennent prendre les bains sont d'honnêtes Allemands qui n'apportent pas avec leur argent le luxe et la corruption.

1. Joseph Maximilien II, roi de Bavière, mort il y a peu de temps.

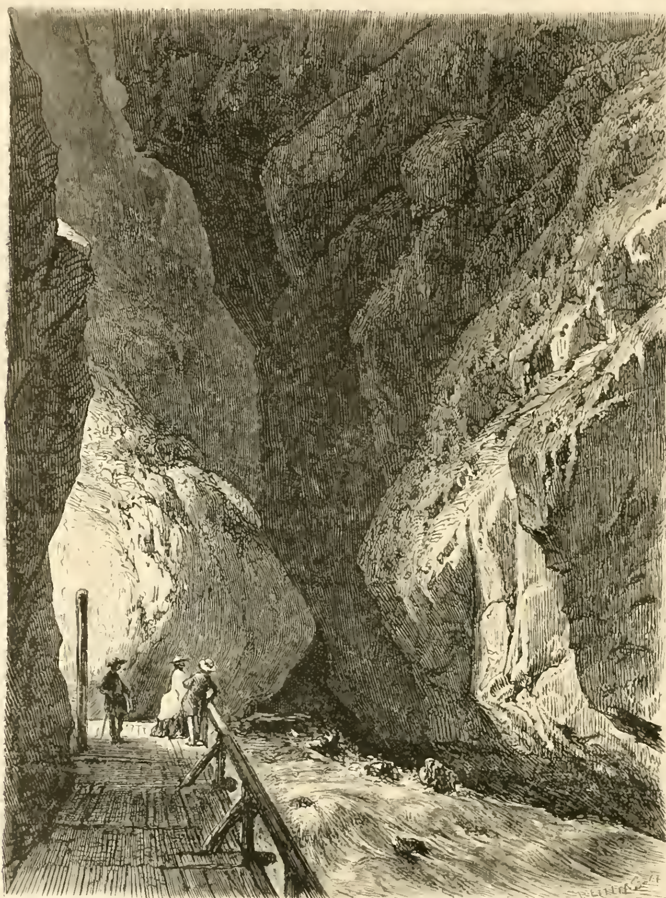
Pressé par mes questions, le doyen avoua, non sans un peu d'embarras, que les anciens habitants de Pfäfers (c'est-à-dire les moines) n'avaient pas autrefois, surtout dans les derniers temps, exercé une bonne influence.

« Tout ce qui descendait de là, me dit-il, n'était pas du ciel.

« Depuis leur sécularisation, et aussi depuis que les terres des couvents divisées entre les paysans ont été mieux cultivées, les habitudes du village sont devenues de plus en plus décentes et dignes; en même temps le bien-être augmente. »

Je crois que le bon M. Federer conserve quelque rancune morale contre un canton voisin.

« Nous avons encore, murmura-t-il, à nous débarrasser de quelques reliques (*reliquiæ*, restes, mauvais restes) de ces Grisons! »



L'abîme de Pfäfers.

Et sa main s'agitait du côté des montagnes de l'Ouest peuplées de pasteurs qui ont gardé, dit-on, quelque rouille d'anciennes mœurs peu édifiantes.

Il a beaucoup à faire dans sa cure. Une partie de ses ouailles est éparse sur les versants, une autre sur les bords du Rhin. Le village de Maienfeld qu'on voit en face de Ragaz de l'autre côté du fleuve, dépend de Coire et est protestant, mais quelques-uns de ses habitants sont catholiques, et comme la résidence de leur prêtre est très-éloignée, c'est le curé de Ragaz qui leur porte habituellement « la parole de paix. »

Son devoir de visiter souvent les écoles, confortablement établies dans une maison voisine du presbytère, est à son gré l'un des plus doux.

Je le priai de me donner quelques détails sur ces écoles.

L'instruction n'est obligatoire que durant les mois d'hiver, c'est-à-dire dans le temps où les enfants ne peuvent pas servir aux travaux de la campagne. On doit suivre assidûment les cours de l'école de six à treize ans. Les absences, très-rares, sont notées et punies de petites amendes qu'on paye toujours sans difficulté. Ce système d'obligation n'empêche pas la rétribution scolaire, qui du reste ne dépasse pas, pour toute l'année, la somme de trois francs. On enseigne dans l'école primaire la lecture, l'écriture, l'arithmétique, l'allemand, l'histoire sainte, l'histoire, particulièrement celle de la Suisse, et les éléments de la musique.

A l'école secondaire, l'instruction n'est pas obligatoire. On y apprend le français, le latin, les mathématiques, l'histoire, l'histoire naturelle, la géographie, et des éléments de technologie. La rétribution annuelle pour chaque élève est de trente francs. Ce sont les enfants, dont les succès ont été les plus remarquables dans l'école du premier degré, qui montent ordinairement au second. De là, ceux qui sont le mieux doués peuvent aller achever leur éducation à l'université de Saint-Gall. Il y a peu d'exemples qu'ils ne reviennent pas ensuite à Ragaz, où les hommes les plus instruits trouvent toujours à qui parler. D'ailleurs, la rapidité de la circulation et la proximité des villes mettent aisément en relation, sur toute l'étendue de la Suisse, les personnes qui s'occupent plus spécialement de science ou de littérature. Je me suis informé si l'enseignement était quelquefois une cause de dissentiment entre l'instituteur et le prêtre. — Jamais.



Source de Pfäfers.

Les curés de Ragaz, comme tous les autres fonctionnaires, sont nommés par le peuple. Le suffrage universel est depuis longtemps en usage à Ragaz, où l'on

compte 360 électeurs politiques. Quand un curé ou un vicaire vient à mourir ou désire sa retraite, on donne avis par le journal que la place est vacante et on invite les candidats à communiquer au conseil spécial de la commune certaines attestations officielles que l'on délivre à Saint-Gall. C'est dans l'église que se fait l'élection. La nomination est d'abord provisoire : on la confirme après une année. Les émoluments fixes du doyen sont d'environ mille francs. Le casuel est très-minime, mais les charges du presbytère ne sont pas lourdes : on n'a guère à secourir que les voyageurs indigents, et la vie n'est pas chère.

---

La misère est à peu près impossible à Ragaz. Il faudrait bien de la mauvaise volonté ou des vices peu ordinaires pour y devenir pauvre. L'ambition très-légitime du bien-être est merveilleusement secondée chez les habitants par un système qui mérite d'être connu.

La commune de Ragaz possède des bois et quelques terres. Elle augmente considérablement l'étendue de son territoire en s'employant à endiguer peu à peu devant elle le Rhin qui, au temps des pluies et des fontes de neige, s'étend follement de droite et de gauche dans la vallée, sur une grande largeur. Comme ses eaux n'ont rien des vertus fécondantes du Nil, ses débordements sont un fléau. Les habitants de Ragaz lui creusent un lit suffisant pour qu'il puisse rendre quelques services à la navigation, et, en récompense de ce travail utile, ils se partagent les terrains autrefois submergés. Ce n'est pas un sol très-productif pendant les premières années. On n'y récolte d'abord que des oseraies, des arbustes maigres, quelques plantes fourragères. Mais, à l'aide des amendements, des arbres plus vigoureux s'élèvent et insensiblement la couche de terre végétale s'épaissit et se féconde.

Voici maintenant de quelle manière se fait, entre les habitants, la distribution de toutes les propriétés communales. Chaque citoyen de Ragaz a droit à une part qui comprend : le pacage sur les prairies de la montagne, la coupe d'une certaine quantité de bois, et l'usufruit d'une pièce de terre. Ces parts sont en ce moment, je crois, au nombre d'environ deux cent vingt-cinq. Dès qu'une d'elles devient vacante par suite de décès, elle est attribuée à celui des citoyens qui, n'en ayant encore aucune, est le plus âgé. En général, on arrive à obtenir une part vers l'âge de vingt-cinq ou vingt-six ans. Après la mort du mari, la veuve continue à jouir de la même part : elle peut la faire exploiter : c'est aussi ce que font les vieillards lorsqu'ils n'ont plus la force de cultiver eux-mêmes. Chaque année, au premier janvier, les jeunes gens qui peuvent prétendre à une part et les citoyens nouvellement admis, se réunissent et, si quelques-uns ont les mêmes droits par suite d'égalité d'âge ou autrement, on procède à un tirage au sort. On a établi certaines règles protectrices contre les usufruitiers qui seraient tentés d'abuser du fond. Si, par exemple, on coupe un arbre, on est obligé d'en planter un autre. Sans doute une famille ou même une seule personne serait loin d'être à l'aise, si elle ne possédait rien de plus qu'une de ces parts. C'est ce qu'on ne voit presque jamais. Il n'est pas de citoyen qui n'ait un petit patrimoine ou une industrie ; et qui ne sait d'ailleurs de quel encouragement est la jouissance assurée d'une propriété viagère, si minime soit-elle ? Du bois, du fourrage, un champ, un verger, et on se sent déjà les pieds fermement posés sur le sol ; avec un commencement de sécurité, on a une valeur propre, une responsabilité, et presque une dignité. Puis les mœurs sont simples, à Ragaz : on a peu de besoins ; on cherche le bonheur ailleurs que dans la richesse et le luxe.

« A combien doit s'élever, demandai-je, le revenu d'une famille, pour qu'elle ne souffre pas?

— Il suffit qu'elle ait en argent, bon ou mal an, une somme de quatre-vingt à cent francs, et de plus la valeur de quatre cents francs en nature.

— Et une famille bourgeoise? la vôtre, par exemple? (il s'agissait d'un groupe de sept personnes.)

— On est très à l'aise, presque riche ici, avec un revenu total de deux mille francs, récoltes et argent.

— Les mois d'hiver ne sont-ils pas difficiles à passer?

— Aucunement : nous avons des concerts, des bals, des conférences de littérature, de science, d'économie politique. On va aussi quelquefois visiter, par partie de plaisir, des parents ou des amis aux villes, à Saint-Galles, à Zurich, à Fribourg. »

On a d'ailleurs assez à s'occuper des intérêts de la chose publique. La commune est administrée par deux conseils municipaux, l'un qui a dans ses attributions tout ce qui se rapporte à l'ordre, à la police, à l'hygiène ; l'autre, qui administre les biens, les finances, règle l'impôt. Plusieurs commissions spéciales s'occupent des progrès de l'instruction, de l'agriculture, président aux délassements intellectuels de l'hiver, musique, conférences, etc. Cette division des fonctions communales, conférées par le vote libre des habitants, permet de faire tour-à-tour participer les personnes les plus intelligentes du village aux modestes honneurs de l'administration.

---

Et maintenant, je reviens à mon début et je me demande avec un sentiment sérieux si je ne me suis pas laissé séduire par ce penchant assez commun parmi nous de trop louer ce que nous voyons à l'étranger, au préjudice de notre patrie. Non. Les villages français que je connais bien, non par ouï-dire, mais pour les voir de près, sont réellement, par comparaison avec cette petite commune étrangère, dans un état d'infériorité que je déplore sincèrement.

Les adversaires de l'instruction populaire en France ne manquent pas de faire remarquer avec amertume que le fils d'un laboureur, dès qu'il arrive à savoir quelque chose de plus que ce qu'on enseigne à l'école primaire, est pris de la passion des villes. Je le crois bien. Tant que nous ne donnerons l'instruction au peuple que

d'une main parcimonieuse et défiante, tant que notre système administratif continuera de verser sur nos communes une sorte d'assoupissement, aucun homme un peu éclairé ne pourra vivre heureux dans nos villages, à moins d'être très-riche ou très-dévoué. Après tout, on n'a pas le droit de blâmer ceux qui cherchent à échapper à l'ilotisme intellectuel : nous prenons trop facilement notre parti de l'ignorance des autres : nous n'avons pas assez de pitié pour les misères de l'esprit : nous devrions ne jamais oublier du moins combien elles peuvent devenir redoutables.

ÉDOUARD CHARTON.

## II

### Note sur les bains de Pfäfers.

Le nom de Pfäfers est d'une forme assez singulière[1]. Il a préoccupé longtemps les étymologistes du pays. Il résulte vraisemblablement de la transposition en allemand d'un nom primitif qui devait appartenir à la langue romanche. La population celtique, rejetée aujourd'hui par la population germanique dans le canton des Grisons, s'étendait autrefois sur ces vallées, comme le prouve le nom même de *Tamina*, ainsi que les noms de *Calanda*, *Sardona*, *Pizoluna*, donnés aux cimes qui les dominent, et ceux de *lasa*, *calvina*, *vadura*, *vason*, portés encore aujourd'hui par les pâturages alpestres d'alentour. Il en était sans doute de même du nom du couvent, qui, dans les anciens manuscrits, figure sous les formes variées de *favures*, *faviera*, *fabaria*, *papharia :* c'est de cette forme douce et harmonieuse qu'est sortie, conformément au génie de l'allemand, la forme dure et rude de *Pfäfers* ou *Pfeffers*.

Quant au nom même de *fabaria*, on a prétendu le rattacher à l'origine du monastère. Ce monastère fut fondé au commencement du huitième siècle par Pirminien, évêque de Meaux, qui vint dans la contrée pour y réveiller le christianisme, annoncé déjà depuis un siècle par Gallus. La tradition rapporte que l'évêque s'était d'abord décidé à établir l'édifice sur la rive droite du Rhin, mais que pendant que l'on y travaillait, un charpentier s'étant blessé, une colombe descendit du ciel, prit dans son bec un éclat de bois teint du sang de l'ouvrier, et alla se poser sur les pentes de la rive gauche, au lieu où se voit aujourd'hui le couvent : de là le nom de *fabaria*, dérivé de *faber*, ouvrier. Mais cette tradition ne paraît être qu'une assez maladroite légende inventée en vue des armes de l'abbaye, qui représentent en effet une colombe, les ailes ouvertes, tenant dans son bec un éclat de bois taché de sang. L'on ne peut guère douter que ces armes ne cachent un symbole d'une plus haute valeur, et je ne crois pas me tromper en y voyant le Saint-Esprit transportant, jusque dans ces sauvages montagnes, un fragment du bois ensanglanté de la croix. Quant à l'étymologie, si on en voulait une absolument, rien n'empêchait de la tirer tout simplement, comme on l'a depuis longtemps proposé, du mot de *faba*, fève, et de supposer que ce légume, qui joue un si grand rôle dans la culture des hautes vallées, fut jadis importé dans la Rhétie par les bénédictins de Pirminien, qui devaient en faire aussi grand usage.

Les trois branches qui forment le Rhin trouvent devant elles, au sortir des vallées étroites des Alpes, une large plaine courant du sud au nord, où elles se réunissent. Cette plaine, à son extrémité septentrionale, offre deux grandes dépressions, qui sont les lacs de Vallenstadt et de Zurich; mais le Rhin, dans l'état actuel des choses, ne va pas jusque-là. Arrivé à quelques lieues du lac de Vallenstadt, il trouve, sur sa droite, une plaine analogue à celle dans laquelle il avait coulé jusque-là, mais qui croise celle-ci obliquement, et il se détourne tout à coup pour s'y jeter et gagner par là le lac de Constance. Il y a toute apparence qu'à d'autres époques, il suivait la première voie, peut-être toutes deux à la fois, et dans ses grandes crues il menace d'y revenir, car il n'est rejeté dans la vallée de droite que par une espèce de barrage formé de ses propres dépôts, et qui ne s'élève pas au-dessus de six à sept mètres. C'est précisément en face de cette coupure transversale si importante, et dans la même direction, que s'ouvre la vallée de la Tamina. Elle en est la continuation sur la rive gauche. Son trait caractéristique consiste en ce que la fissure à laquelle elle doit naissance est encore apparente dans toute sa fraîcheur. Cette fente, comprise entre deux murailles à pic d'une centaine de mètres de hauteur en moyenne, est remplie, jusqu'au niveau de la plaine du Rhin, par des blocs éboulés, sur lesquels se précipitent en bouillonnant les eaux de la Tamina, mais il est sensible qu'elle ne s'interrompt pas à ce niveau, et qu'elle ne peut manquer de se prolonger au-dessous du sol. Dans la commotion qui a produit ces grands accidents orographiques, les formations minérales qui composent l'enveloppe du globe ont nécessairement dû se crevasser jusqu'à une certaine profondeur, et les eaux qui résultent de la fusion des neiges et des glaciers qui couronnent les hauteurs, au lieu de couler simplement à la surface, doivent prendre en partie leur cours par les canaux souterrains. La source de Pfäfers est le produit d'un de ces canaux, qui remonte accidentellement à la surface.

Il n'est pas difficile de se faire idée de la profondeur à laquelle descend ce canal. On sait, en effet, que la chaleur centrale augmente de 1° par trente-deux mètres : or, la température de l'eau de la source à sa sortie est de 37° centigrades. En évaluant à 9° la température moyenne du sol à la superficie, il y a donc un excès de 28°; ce qui représente une différence de niveau de neuf cents mètres environ. Quant à l'origine de ces eaux thermales, il n'est pas difficile non plus de s'en rendre compte : si elles proviennent de la fusion des neiges et des glaces, elles doivent naturellement s'arrêter quand cette fusion s'arrête, et c'est en effet ce qui a lieu. Pendant l'hiver, la source se dessèche, et elle ne renaît qu'au printemps. On a remarqué aussi que lorsqu'il tombe peu de neige en hiver, la source est moins abondante au printemps ou même ne réapparaît que plus tardivement; et, au con-

1. A Ragaz on écrit indifféremment *Pfafer*, *Pfefer*, *Pfäffer* et *Pfaeffers*.

traire, dans les années particulièrement pluvieuses ou neigeuses, la source, sans rien perdre de sa température, subit de véritables crues. En un mot, son histoire est la même que celle de la Tamina, dont elle n'est qu'un filet momentanément égaré, et, il faut le dire, heureusement égaré.

Outre la température et les propriétés électriques, très-imparfaitement définies jusqu'à présent, dont l'eau se charge durant son passage à travers les masses profondes, elle y dissout, grâce aux deux modifications physiques dont nous venons de parler, combinées avec l'énorme pression atmosphérique à laquelle elle se trouve soumise dans la partie inférieure de son cours, une certaine quantité de substances minérales empruntées aux roches avec lesquelles elle se trouve en contact; et les propriétés thérapeutiques dont jouissent ces sub-



Portes des sources, à Pfafers

stances se trouvent surexcitées par suite des conditions dans lesquelles leur dissolution s'est opérée. Si leur vertu est grande, leur masse n'est cependant pas considérable. Dix litres d'eau, évaporés avec soin, donnent un résidu pesant 29 décigrammes, c'est-à-dire à peu près du même poids qu'une pièce de 50 centimes. La composition de ce résidu est celle qui est indiquée dans la note ci-après (p. 222), d'après des recherches faites en 1841 par M. le professeur Löwig, sur la demande du gouvernement de Saint-Gall qui avait voulu savoir s'il existait une différence appréciable entre l'eau prise à la source et l'eau prise aux bains de Ragaz. L'analyse chimique démontre que la composition demeure identique, et que la seule différence consiste dans une légère diminution de température.

Bien que les eaux jaillissent du milieu de couches cal-




Le couvent de Pfäfers, vu du sentier de Vallens.

caires appartenant à la formation qu'on désigne en géologie sous le nom de lias, comme les hauteurs qui dominent la Tamina aussi bien que le fond même de tout ce bassin sont granitiques, il est vraisemblable que le trajet des eaux souterraines s'opère au moins en partie dans des roches de cette dernière espèce et que c'est là qu'elles prennent leur richesse. Elles n'en sont pas moins parfaitement limpides et ne possèdent ni saveur, ni odeur sensibles, bien que les personnes douées d'une délicatesse exessive prétendent y démêler une odeur légèrement sulfurée et une saveur savonneuse. Malgré leur tiédeur, elles se boivent volontiers et en général elles se digèrent bien [1].

L'eau sort du rocher par plusieurs fissures à quelques mètres au-dessus du courant de la Tamina. Son débit, comme nous l'avons déjà dit, est variable, mais sa température paraît invariablement fixée à trente-sept degr s centigrades. On distingue deux sources principales situées à quelques mètres l'une de l'autre et qui ne sont évidemment que les extrémités d'une bifurcation du canal. D'après les mesures prises en juin 1840 par une commission scientifique, la première donnerait quatorze-cent vingt-cinq mesures (mass) par minute, la seconde, trois cent soixante-treize; on peut considérer ces chiffres comme une moyenne. Ce débit est énorme, car il s'ensuit que les eaux étant partagées entre trente baignoires, il passe dans chaque baignoire, en une demi-heure, durée ordinaire du bain, dix-sept cent quatre-vingt-quinze mesures.

La fissure par laquelle débouchent les eaux vient justement joindre la fente principale dans l'endroit où celle-ci est le plus étroite. Avant qu'on eût pratiqué au-dessus du lit de la Tamina une galerie suspendue au rocher qui permet de l'atteindre, la source ne paraissait donc aux yeux des hommes que dans les profondeurs d'un gouffre obscur, taillé à pic, et du sein duquel s'échappaient les vapeurs en même temps que le retentissement des eaux tumultueuses du torrent contrarié dans sa marche. Selon la tradition, c'est au onzième siècle seulement que se serait effectuée la découverte de cette source destinée à remédier si efficacement à une partie des maux qui affligent l'humanité ! Les Romains qui recherchaient si avidement les eaux thermales, n'auraient sans doute pas laissé perdre celles-ci, lors de leur occupation de la Rhétie, si elles n'avaient été cachées au milieu des forêts et dans un site aussi inaccessible. C'est, dit-on, un chasseur du couvent de Pfäfers qui, cherchant à dénicher des oiseaux, s'avança jusqu'au-dessus du gouffre et frappé de l'aspect des vapeurs qui en sortaient, se fit descendre avec une corde et toucha de ses mains les torrents d'eau chaude qui se précipitaient à cet endroit dans la Tamina. Quoi qu'il en soit de cette histoire, il paraît certain que ce fut seulement deux cents ans plus tard que la source fut utilisée pour les malades. Un manuscrit de la bibliothèque du couvent, écrit au commencement du quinzième siècle, semble indiquer qu'elle avait été complétement perdue de vue durant cet intervalle. « Là, dans les replis d'une montagne très-élevée, sortait l'eau chaude, et pendant deux cents ans elle n'avait point paru lorsqu'enfin elle fut découverte par hasard. » Ç'aurait donc été une seconde découverte, mais celle-ci du moins ne fut pas mise en oubli. L'abbé Hugo de Villingen, qui gouvernait l'abbaye au milieu du treizième siècle et aux domaines duquel appartenait cette belle source, fit exécuter les premiers travaux qui aient permis d'y accéder; et, si imparfaits qu'ils aient été, plus encore sans doute par la faute du temps que par celle de leur ordonnateur, il ne faut pas moins rapporter à cet abbé l'honneur d'avoir indirectement fondé par son initiative intelligente les établissements actuels de Pfäfers et de Ragaz; et il n'y aurait que justice à placer sa statue, soit à l'entrée de la caverne, soit dans la sombre niche qui s'élève au-dessus de la source.

C'est à la fin du quatorzième siècle seulement qu'appartient à proprement parler le premier établissement de bains. Cet établissement était situé au fond même du gouffre, installé sur des madriers passés en travers de la Tamina et encastrés à droite et à gauche dans le rocher. Il consistait en plusieurs cellules et trois grandes piscines où l'on se baignait en commun. On se figure l'horreur d'un pareil séjour, les ténèbres, à peine la vue du ciel et de la verdure à travers une étroite fissure perdue dans la hauteur, sous le plancher un torrent mugissant et terrible, et, pour toute perspective de noires murailles s'enfonçant dans la nuit. La descente dans ce gouffre était effrayante. Il n'y avait d'autre moyen d'y accéder que par des échelles pour les plus hardis et un siége suspendu à l'extrémité d'une longue corde pour les plus timides et les plus faibles. Beaucoup ne consentaient à se laisser glisser dans l'abîme qu'après s'être fait bander les yeux; quelques-uns reculaient épouvantés et renonçaient à la guérison plutôt que d'en surmonter les préliminaires. Pascalis qui était notre ambassadeur chez les Grisons sous Henri IV, nous a laissé une description précieuse des bains de Pfäfers en vers latins, *In Fabariæ thermas*. On y voit l'impression sérieuse qu'ils causaient, impression dont, grâce à notre goût pour les accidents pittoresques, nous sommes aujourd'hui bien revenus. En voici le début.

« Il existe chez les Rhétiens un antre merveilleux par sa grandeur. D'horribles rochers couverts de mousse se hérissent tout autour. La face des ombres et de la nuit

| | gr. |
|---|---|
| 1. Chlorure de sodium | 0,515 |
| Chlorure de calcium | 0,030 |
| Bromure de sodium | 0,005 |
| Iodure de sodium | 0,002 |
| Sulfate de soude | 0,092 |
| Sulfate de magnésie | 0,197 |
| Sulfate de chaux | 0,073 |
| Carbonate de chaux | 1,422 |
| Carbonate de magnésie | 0,292 |
| Alumine | 0 011 |
| Oxyde de fer | 0,009 |
| Silice<br>Traces de sulfate de baryte<br>Silicate de chaux<br>Silicate d'alumine<br>Silicate de magnésie | 0,155 |
| Substances organiques | 0,110 |

s'y épaissit, et dans ces ténèbres voltigent des spectres. Un torrent s'y jette avec d'horribles mugissements et semblable à un furieux, précipite ses eaux boueuses du haut des montagnes, et rongeant la base de ces ardus rochers, il perce la caverne et en jaillit lui-même. Ici ni Pan, ni les Faunes, ni les satyres lascifs ne prennent leurs ébats. Quiconque, ayant oublié les amours, ayant oublié les jeux, s'approche de l'entrée et aperçoit les formes redoutables dans lesquelles s'enveloppe cet antre, tombe dans le tremblement et plus rapide que l'Eurus, il s'enfuit en arrière. C'est ici en effet que les inhumaines divinités de Pluton, la Terreur et l'Horreur semblent avoir fixé leur séjour. »

Il est difficile de trouver un contraste plus authentique et en même temps plus frappant entre les sentiments qu'inspirait la nature sauvage à l'époque du moyen âge et même de la Renaissance et ceux qu'elle nous inspire depuis que les régions abruptes sont devenues un objet de plaisir et d'admiration pour tous ceux qui les visitent. Les vers de Pascalis rappellent la lettre de Boileau, sur son passage dans les Alpes, qui ne suscitaient en lui qu'épouvante et horreur. Quoi qu'il en soit, on peut aussi voir là une preuve de la haute estime dans laquelle étaient tenues dès ce temps-là les eaux de Pfäfers, puisque les malades prenaient le courage de se mettre au-dessus d'une telle répulsion pour profiter de leurs bienfaits. « Quoique la pâle multitude, dit un autre poëte du même temps, subisse le danger de mort en descendant au fond de cet abîme, elle ne s'arrête pas cependant, tant il importe de jouir d'un corps valide et de se délivrer des maux qui nous assiégent ! »

Aussi les malades, une fois arrivés à l'établissement, n'étaient-ils pas pressés d'en sortir avant que leur cure ne fût complétement achevée. On demeurait dans le bain toute la journée, pour en finir plus vite, et même y restait-on quelquefois toute la nuit. Il résultait d'une immersion aussi prolongée, comme il est aisé de le pressentir, des accidents morbides de diverses natures, et particulièrement de la fièvre, des éruptions et finalement des ulcérations développées sur une grande échelle. En résumé, on se donnait une véritable maladie du tissu cutané, mais cette maladie n'était que passagère, et en attirant les humeurs à la périphérie, elle les détournait souvent de l'intérieur et devenait cause de la guérison. On pouvait dire, en toute rigueur, que les malades rajeunissaient en faisant peau neuve. Cette médication violente est tombée peu à peu en désuétude, et aujourd'hui, loin de prendre, comme jadis, des bains d'une quinzaine de jours, on les prend tout au plus d'une quinzaine de minutes.

Du reste, les affections qui faisaient affluer de toutes parts les malades à Pfäfers étaient à peu près les mêmes que celles qui continuent toujours à les y attirer : l'efficacité des eaux à ce sujet a donc pour elle la voix des siècles. Voici ce que dit là-dessus Pascalis : « Ceux dont les membres sont paralysés, dont les muscles sont roidis, que tourmente la goutte, chez lesquels une vieille cicatrice se rouvre et fermente, dont la tête ou les reins sont sujets à des douleurs aiguës, dont la mémoire commence à se troubler, dont les yeux s'affaiblissent ou sont malades, dont la peau est ulcérée, dont les membres sont contractés, dont le cerveau laisse découler dans les organes qui lui sont soumis quelque chose de nuisible, dont l'estomac desséché éprouve des défaillances et des dégoûts, n'ont qu'à se rendre là et se plonger dans ces eaux médicales. Qu'ils y fassent aux nymphes d'abondantes libations et qu'ils sollicitent les naïades en vidant en leur honneur de nombreuses coupes, ils sentiront quelle puissance possèdent ces eaux, quoique plongées dans une nuit épaisse. » On voit que les maladies de poitrine, pour lesquelles les médecins s'accordent aujourd'hui à éviter les eaux de Pfäfers, n'y étaient pas non plus traitées autrefois.

Ce singulier établissement, unique au monde assurément, dura jusqu'au commencement du dix-septième siècle. Mais dans l'hiver de 1627, il fut enlevé en partie par un éboulement de neiges et de glaces, et bientôt après un incendie en consuma les derniers restes. C'est alors seulement qu'au lieu d'envoyer les malades chercher les eaux avec tant de peine, de tristesse et de danger dans le fond de cet abîme, on eut l'idée bien simple d'amener au contraire les eaux vers les malades. Malheureusement, l'idée ne se développa d'abord qu'à moitié. On se borna à pratiquer une entaille dans le bas des escarpements, au débouché de la grotte, de manière à pouvoir y construire à ciel ouvert un bâtiment d'une étendue suffisante pour les besoins. On y descendait par une rampe taillée dans l'escarpement, et finalement l'amélioration consistait en ce qu'on se trouvait au fond d'un puits et non plus au fond d'une caverne. La vallée était coupée à pic et entièrement occupée dans sa partie inférieure par le torrent; aucune promenade n'était possible, à moins de remonter péniblement le long des parois jusque dans les pâturages ; l'habitation, collée en partie contre le rocher, soumise à une humidité constante, à peine visitée pendant quelques heures par le soleil, n'offrait point toute la salubrité désirable ; le séjour était plus que sévère et l'on s'y ennuyait. Au commencement du dix-huitième siècle, les bâtiments étant en mauvais état, et devenant d'ailleurs insuffisants pour l'affluence sans cesse croissante des malades, il fallut les reconstruire, et dès lors, la question se posa de les transporter plus loin. Rien n'était plus naturel : on avait fait un premier pas vers la lumière et l'on s'en était bien trouvé, tout conseillait d'en faire un second. Mais les moines sont rarement novateurs, et le chapitre décida que le nouvel établissement s'élèverait à la même place que l'ancien. Cet établissement, empreint d'un style si monastique, qu'on le prendrait à première vue pour un couvent ou pour un hôpital, subsiste encore : c'est la maison actuelle de Pfäfers.

Le monastère ayant été sécularisé en 1838, une ère nouvelle s'ouvrit immédiatement pour l'administration de ces eaux précieuses sous la direction éclairée du gouvernement du canton. On revint à l'idée de les amener en pleine campagne et de convier les malades, non

plus à une vie de retraite et d'austérité, comme au moyen âge, mais à une vie de distraction et d'épanouissement comme dans tous les établissements thermaux des temps modernes. Sur l'avis d'une commission chargée d'étudier la question sous le côté pratique comme sous le côté scientifique, on décida qu'une partie des eaux de la source serait conduite jusqu'au village de Ragaz, situé au débouché de la Tamina, dans la plaine du Rhin. Le site était aussi riant que salubre, et sa distance de la source n'étant que d'environ trois kilomètres, l'on pouvait conclure, d'après l'expérience de travaux analogues, exécutés ailleurs, et notamment à Gastein, que les eaux ne perdraient guère que deux degrés de température : variation insignifiante et même avanta-




Tombeau de Schelling, à Ragaz.

geuse en ce qu'elle répond justement au degré le plus convenable pour les bains dans la plupart des cas. Les moines eux-mêmes avaient préparé l'établissement, car, au milieu du dix-huitième siècle, trouvant leur couvent trop monotone, ils avaient bâti à Ragaz même, au milieu de leurs vignes, une grande maison de plaisance, qui, moyennant quelques additions, présentait toutes les conditions désirables pour le but que l'on avait en vue. Telle est l'origine des thermes actuels. Ils ont été livrés au public en 1840, et une vogue sans cesse croissante justifie la pensée qui leur a donné naissance.

Jean Reynaud.

(*Note inédite.* 1863.)



Projet de mission chez les Chontaquiros de l'île de Santa-Rosa.

# VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE,

## A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1848-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

## PÉROU.

—

HUITIÈME ÉTAPE.

### DE TUNKINI A SARAYACU.

Les plages de l'Apurimac. — Une boîte de sardines à l'huile. — Coup d'œil jeté en passant sur la rivière Tampu-Apurimac. — La mission de Santa-Rosa et ses néophytes. — Pseudo-chrétiens et voleurs véritables. — Qui traite de l'Apu-Paro et de la population bigarrée de ses rives. — De l'homme considéré comme accessoire animé du paysage. — Les trois habitations de Consaya. — Où le chef de la commission française, en voulant enfourcher une chimère ailée, reçoit un coup de pied du fantastique animal. — Arrivée à Paruitcha. — Dissertation sur le passé et le présent des Indiens Chontaquiros.

L'endroit où nous venions d'aborder, offrait une plage spacieuse, jonchée de sable et de menus galets et figurant un arc dont la rivière formait la corde. Au fond de cette plage, bordée de taillis clair-semés et de grands roseaux, apparaissait un ourlet de collines, ici dénudées, là revêtues d'une maigre végétation. Derrière ces collines et les dominant de quelque cent mètres, s'étendait une rangée de cerros de couleur rougeâtre, tachetés par places d'espaces verdoyants. Une chaîne de montagnes, aux faîtes dentelés, doucement azurées par la distance, se montraient au-dessus des cerros et terminaient la perspective. Un calme profond régnait en ces lieux. Le vent s'était tu. Le soleil venait de disparaître derrière un

1. Suite. — V. t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273; t. VII, p. 225, 241, 257, 273, 289; t. VIII, p. 97, 113, 129; t. IX, p. 129 et la note 2, 145, 161, 177, 193 et 209.

2. Les dessins qui accompagnent le texte de M. Marcoy ont été exécutés d'après ses albums et sous ses yeux par M. Riou.

amas de petits nuages que ses derniers rayons frangeaient de cinabre et de feu. La rivière Apurimac divisée en trois bras[1], coupait inégalement la plage que nous achevons de décrire, et ses eaux d'un vert d'émeraude, qu'aucun vent ne ridait, venaient, dans un calme superbe, se mêler aux ondes troubles et jaunâtres du Quillabamba-Santa-Ana.

Je me fusse arrêté longtemps devant ce tableau, si le chef de la commission péruvienne qu'il n'intéressait que médiocrement, ne m'eût demandé tout à coup et d'un air perplexe, ce que je comptais manger à souper, aucune espèce de provisions ne se trouvant dans la pirogue. Non-seulement je pus répondre à sa question et le tirer d'embarras, mais même m'acquitter honorablement envers lui. Pour cela, il me suffit d'ouvrir un caisson-havre-sac qu'au début du voyage je portais sur mon dos, à l'aide de bretelles. Dans ce caisson était enfouie sous des croquis de plantes et des réflexions manuscrites, certaine boîte de sardines à l'huile que le lecteur a sans doute oubliée, mais dont je m'étais toujours souvenu. Cette boîte qui depuis notre départ d'Écharati avait supporté bien des chocs, subi bien des averses, échappé à bien des naufrages, fut retirée, un peu oxydée il est vrai, de l'endroit où je la tenais, mais gardant fidèlement, malgré cet oxyde, le dépôt que le fabricant de conserves alimentaires lui avait confié. A l'aide d'un couteau et d'une pierre, j'enlevai son couvercle et remis à chacun de nous, y compris le mozo Anaya, compagnon du cholo Antonio, une part du poisson qu'elle contenait. Comme nous étions quatre pour manger cinquante sardines, c'étaient juste douze et demie qui revenaient à chaque individu. Un morceau de pain eût été nécessaire pour accompagner ce mets irritant, mais nous y suppléâmes en buvant une gorgée d'huile. Les Chontaquiros qui avaient énergiquement refusé de goûter à ce qu'ils appelaient du *poisson pourri*, soupèrent d'air et de rosée et réclamèrent seulement par l'organe de l'interprète, la boîte de ferblanc que nous leur abandonnâmes après l'avoir vidée. Cet objet qu'ils lavèrent et fourbirent pour lui enlever son odeur, fut conservé par eux comme un échantillon de l'industrie européenne.

Nos sardines mangées, nous nous couchâmes sur les pierres, faute d'herbe ou de roseaux pour fabriquer des matelas. Nos rameurs qui avaient jugé convenable de ne pas souper, trouvèrent opportun de ne pas dormir et passèrent la nuit à chuchoter entre eux. Malgré le dédain qu'ils affectaient à l'égard des Antis et leur ton railleur en parlant de ces indigènes, je crus comprendre qu'ils n'étaient pas très-rassurés de se trouver de nuit, sans armes et en petit nombre, à l'embouchure de l'Apurimac dont les deux rives, dans l'intérieur, sont habitées par des Indiens Antis. De temps en temps, je les voyais se soulever sur un coude, interroger de l'œil les noires profondeurs de la rivière et échanger quelques mots à voix basse. Peut-être craignaient-ils une surprise de l'ennemi; car si les Antis riverains du Quillabamba-Santa-Ana vivent en d'assez bons termes avec les Chontaquiros, et se laissent au besoin rançonner par eux, leurs frères de l'intérieur ne se montrent pas d'aussi bonne composition et tiennent à distance respectueuse leurs turbulents voisins.

L'inquiétude de nos rameurs s'évanouit avec l'obscurité. Quand parut le jour, nous voguions au large. En se retrouvant au milieu de l'Apu-Paro, c'est le nom que prend notre rivière après sa jonction avec l'Apurimac ou Tambo (*Tampu*), la verve des Chontaquiros, contenue par la peur, fit explosion; tous se mirent à babiller, de concert avec les singes et les oiseaux qui s'éveillaient sur les deux rives.

Tout en suivant le cours de l'Apu-Paro, formé, comme nous venons de le dire, par la réunion des rivières Apurimac et Quillabamba-Santa-Ana, jetons un coup d'œil, non sur cette dernière que nous avons vue sortir, à Aguas-Calientes, du Huilcacocha ou lac de Huilca, mais sur sa voisine, dont nous n'avons rien dit encore, bien que les géographes s'en occupent depuis longtemps et que sa noblesse historique fût déjà reconnue au temps des Incas.

Le lac de Vilafro d'où sort l'Apurimac, est situé par 16° 55″ de latitude australe, entre les sierras de Cailloma, de Velille et de Condoroma, ramifications de la chaine des Andes occidentales. La longueur de ce lac est d'environ deux lieues, sa largeur d'une lieue et demie et sa profondeur variable entre trois et sept brasses.

De la vasque fracturée de ce bassin, dans la partie de l'est, s'échappe un ruisseau qui s'épand sans bruit à travers la plaine et, grossi à huit lieues de là par les eaux du torrent Parihuana, prend le nom de rivière de Chita, sous lequel il longe les provinces de Canas et de Chumbihuilcas, se dirigeant au nord en ligne presque droite.

Après un trajet de vingt-trois lieues durant lequel il a reçu neuf ruisseaux par la gauche et onze par la droite, il passe brusquement du nord à l'ouest, prend le nom d'Apurimac en quittant la province de Quispicanchi pour entrer dans celle de Paruro, puis rectifiant insensiblement son cours, il traverse les provinces d'Antas et d'Abancay et coupe, dans l'aire du nord-est, la chaine des Andes centrales. Là, profondément encaissé entre de hautes montagnes, il parcourt des solitudes inaccessibles où, pendant vingt-cinq ou trente lieues, on le perd de vue. Il reparaît à gauche des vallées de Santa-Ana et de Huarancalqui, se dirigeant toujours au nord-nord-est. — Grossi tour à tour par les eaux du Pachachaca, du Pampas ou Cocharcas, du Xauja ou Mantaro, descendus des hauteurs d'Abancay, d'Ayacucho, de Huanta, de Huancavelica et de Pasco, il traverse la région du Pajonal, reçoit par la gauche les deux rivières jointes en un seul cours, de Pangoa et de Chanchamayo (*Ene y Perene*), et désormais stationnaire dans la direction du nord-nord-est quart nord, il opère sa jonction avec le Quillabamba-Santa-Ana, par 10° 75″ de latitude.

Pendant longtemps, il fut de mode parmi les géogra-

1. Le bras principal de cette rivière peut avoir cent cinquante mètres de largeur et les deux autres de soixante-dix à quatre-vingts mètres.




Embouchure de la rivière Apurimac.

phes de considérer le Tunguragua ou Marañon, issu du lac de Lauricocha, dans la Cordillère de Bombon, comme le tronc de l'Amazone[1]. Puis, cette opinion fut abandonnée et les cartologues revendiquèrent pour la rivière l'Ucayali, continuation de l'Apu-Paro, l'honneur de cette paternité. Seulement, comme ils n'étaient pas bien d'accord sur la naissance de l'Ucayali lui-même, que les uns assuraient être notre Quillabamba-Santa-Ana, et les autres l'Apurimac, on ne sut trop d'abord à laquelle des deux rivières on devait rattacher l'Amazone. Le temps finit par éclaircir tous les doutes à cet égard. Aujourd'hui l'Apurimac ou Tampu est définitivement reconnu pour le tronc véritable et le père du roi des fleuves. A ceux qui demanderaient la raison de cette préférence, nous répondrons que le cours de l'Apurimac est plus long de vingt-cinq lieues que celui du Quillabamba-Santa-Ana, et qu'il est navigable, ainsi que certains de ses affluents, mais seulement pour des pirogues, sous des latitudes où le Quillabamba-Santa-Ana n'est encore qu'un ruisseau-torrent encombré de pierres.

Les rives de l'Apurimac et celles de la plupart de ses affluents dans la région du Pajonal, furent explorées de bonne heure par des moines et des jésuites, qui avaient réuni dans les missions du Cerro de la Sal, de Jésus-Maria, de San Tadeo de los Autos, etc., etc., comprenant une soixantaine de villages, quelques milliers de catéchumènes de la nation Antis, divisée, comme nous l'avons dit, en une douzaine de tribus. Pendant une période d'un siècle et demi (cent cinquante-cinq ans) ces religieux animés d'un saint zèle, catéchisèrent aux dépens de leur vie, les hordes barbares de la région du Pajonal, aujourd'hui éteintes ainsi que les missions et les villages qu'on avait fondés à leur intention. Les bibliothèques des couvents du Pérou abondent en relations imprimées et manuscrites qui traitent au long de ces prédications et de ces massacres. En 1635, le moine Ximenez inscrit



Source de la rivière Apurimac.

son nom en tête de ce martyrologe que ferme en 1790 le père Mateo Menendez[2].

Pour compléter cette notice sur l'Apurimac nous voudrions pouvoir annoncer aux statisticiens qui voient l'avenir de l'humanité dans les débouchés commerciaux des peuples, que cette rivière dont ils se préoccupent depuis longtemps est une voie tracée par la nature pour faire communiquer la frontière du Brésil avec l'intérieur du Pérou. Mais cette théorie de cabinet, prônée par certains traités de géographie, est irréalisable dans la pratique à cause de la profondeur variable de l'Apu-Paro, des rapides, des écueils, des bas-fonds et des dépôts alluvionnaires dont il est littéralement semé; à moins que les volcans voisins faisant l'office de pionniers, ne viennent en aide au commerce et à l'industrie, et par des commotions et des déchirements, ne dégagent, déblayent, élargissent et creusent cette grande voie pour la mettre en état d'être parcourue, l'imagination recule devant les travaux préparatoires qu'il faudrait entreprendre avant d'arriver à constater son utilité[1].

1. Cette erreur naquit des suites d'un procès intenté en 1687 par les franciscains de Lima aux jésuites de Quito, au sujet du village ou mission de San Miguel des Conibos, que les derniers réclamaient comme leur propriété légitime. Pour baser le jugement qu'elle était appelée à rendre dans l'affaire, *la Real Audiencia* de Quito demanda une carte des lieux, qui fut dressée par le P. Samuel Fritz, de la Compagnie de Jésus. Le crédit dont le jésuites jouissaient à cette époque dans le monde savant fut cause qu'on adopta, sans discussion, son tracé orographique, où le Tunguragua était considéré comme le tronc de l'Amazone. Cette erreur fut reproduite pendant près d'un siècle et demi par nos cartographes européens.

2. C'est de la seule région du Pajonal que nous entendons parler ici et non de la contrée limitrophe, si improprement appelée *Pampa del Sacramento*, et qui, elle aussi, a eu, comme sa voisine, ses apôtres et ses martyrs.

1. Cette voie transitable, dont se préoccupent les voyageurs et les géographes, est trouvée depuis longtemps. La nature a pris soin de la tracer par les rivières Pachitea, Pozuzo et Mayro, qui con-

Disons donc un adieu définitif à l'Apurimac et satisfait d'avoir relevé correctement son cours, ne nous occupons pas plus longtemps des prétendus services qu'il est appelé à rendre dans l'avenir, aux négociants en quinquina et en salsepareille.

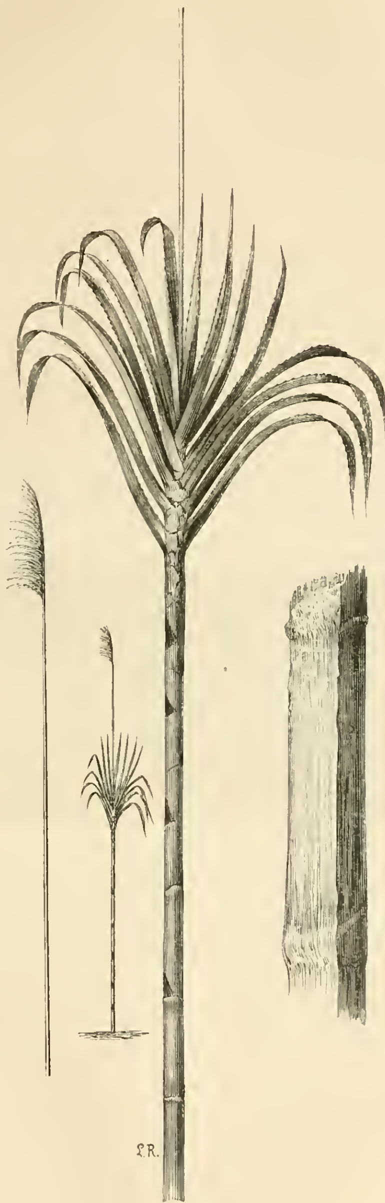
Durant toute la matinée, nous naviguâmes au milieu d'un véritable archipel formé par des amas de sable et de cailloux qui divisaient en une multitude de canaux, la rivière fort large à cet endroit, mais sans profondeur. Plusieurs fois il nous arriva de nous mettre à l'eau pour alléger notre pirogue dont la coque froissait avec un bruit rauque les cailloux du fond; d'énormes troncs d'arbres, tombés de l'une ou l'autre rive, étaient venus, poussés par le courant, s'échouer à l'entrée des canaux et en rendaient la navigation sinon périlleuse, du moins très-fatigante.

A midi nous dépassions le dernier îlot pierreux de cet archipel, auquel succédait une île boisée dont l'extrémité s'allait perdre derrière une courbe de la rivière. Un soleil de feu dardait ses rayons sur nos têtes. L'Apu-Paro semblait rouler des flots d'argent liquide et nos yeux éblouis cherchaient sur sa surface lumineuse, le sillage, hélas ! effacé, des pirogues de nos compagnons. A l'inquiétude de n'avoir découvert encore aucune de leurs traces, se joignaient les sollicitations de plus en plus pressantes de notre estomac, leurré plutôt que satisfait par les sardines de la veille, et demandant de ce ton brutal qui n'appartient qu'à lui, une nourriture solide.

Comme nous approchions de l'île boisée que nos Chontaquiros appelaient Santa-Rosa, d'effroyables cris retentirent dans les fourrés. Une douzaine d'indigènes qui guettaient apparemment notre arrivée à en juger par la satisfaction que témoignèrent nos rameurs en les apercevant, se jetèrent dans une pirogue qui vola sous l'effort de leurs rames et vinrent nous prendre à la remorque. En quelques minutes, nous eûmes atteint la partie de l'île où nos compagnons avaient trouvé depuis la veille, bon souper, bon gîte et nombre de gens avides de couteaux et hameçons.

L'accueil que nous fit la population de cette île qui comptait soixante et une personnes y compris les femmes et les enfants , fut aussi empressé que celui du comte de la Blanche-Épine fut superbement dédaigneux. A peine ce noble monsieur nous eut-il aperçus qu'il pivota sur ses talons et nous tourna le dos, comme si nous eussions apporté quelque épidémie. De sa façon d'agir, j'augurai que notre absence prolongée avait dû l'intriguer, puis l'inquiéter et qu'il en avait tiré la conclusion logique, que nous ne nous étions arrêtés en chemin que pour machiner un complot ténébreux contre sa personne. Des insinuations vagues de l'aide-naturaliste faisant fonctions de secrétaire, nous confirmèrent dans notre opinion.

L'idée que le chef de la commission française avait pu nous prendre pour des conspirateurs, aiguisant dans l'ombre leurs couteaux de pacotille à défaut du poignard classique, ne nous empêcha pas de fêter le poisson bouilli à l'eau et sans sel ni poivre, qu'on nous servit avec quelques racines. Chacun plongeant la main dans



Gynerium saccharoïdes.

duisent à la ville de Huanuco, et de celle-ci, au cœur de la Sierra. Les missionnaires du collége d'Ocopa, qui vont et viennent de ce séminaire aux missions de Sarayacu et de Tierra-Blanca, sur l'Ucayali, donnent à cet égard des renseignements précis. « Du cerro de Pasco, distant de Lima de trente lieues, disent-ils, on compte quinze lieues jusqu'à la rivière Mayro et quatorze lieues de cette rivière à l'ancienne mission du Pozuzo; total, vingt-neuf lieues. En ouvrant un chemin du Mayro au Pozuzo et jetant un pont sur cette dernière rivière, on éviterait de faire un détour par la cité de Huanuco et l'on abrégerait de quarante-neuf lieues le voyage d'Ocopa à Sarayacu. »

le brûlant liquide, au risque d'y laisser un gant de sa peau, se récupéra d'un long jeûne. Quand de l'aliment qu'avait contenu la marmite, il ne resta plus que des arêtes, des nageoires et quelques œils de graisse perlant sur une eau trouble, nous nous levâmes et d'un signe de tête, nous remerciâmes nos hôtes de cet échantillon de leur cuisine. Le capitaine et le lieutenant allèrent digérer à l'ombre pendant que j'explorais le domaine inconnu où le hasard venait de nous conduire.

L'île qu'à distance nous avions cru d'une certaine étendue, cachée à moitié qu'elle était par une courbe de la rivière, n'avait en réalité que dix-huit cents pas de longueur sur cinq cents de largeur. Son sol, presque au niveau de l'eau dans la partie du sud, présentait à l'extrémité nord un renflement élevé de quatre ou cinq mètres, du haut duquel on découvrait tous les environs. Une partie de la végétation avait été détruite par la hache et le feu; des squelettes d'arbres encore pourvus de leurs branchages charbonnés gisaient à terre, se détachant en noir sur des amas de cendres grises. La végétation restée debout offrait un spécimen de celle disparue; elle se composait de bambous, de cécropias, de gynerium, de buissons d'une solanée épineuse et de borraginées traçantes. Au bord de l'eau dans laquelle leurs racines étaient submergées, croissaient pêle-mêle des œnothères, des alismacées et trois ou quatre variétés de balisiers.

Sur la face de l'île tournée au couchant s'élevaient sept ajoupas inégalement espacés, grossièrement construits et couverts en roseaux. Quelques plants de bananiers et de yuccas (*manioc*) dressaient leurs tiges vertes au-dessus des cendres du défrichement qui paraissait remonter à trois mois et témoignait chez les colons de Santa-Rosa des intentions agricoles et pacifiques.

De question en question, nous en vînmes à savoir que ce coin de terre défriché et ces sept cahutes étaient le plan d'une mission projetée par les Chontaquiros, pour y installer tôt ou tard un chef de la prière qu'ils se proposaient d'aller demander à Sarayacu, préfecture apostolique du département de l'Amazone.

En écoutant ces détails, nous nous rappelâmes l'histoire du P. Bruno, assassiné, au dire des Antis, par Jeronimo le sonneur de cloches, et nous craignîmes pour le sort du futur missionnaire un sort semblable à celui de son prédécesseur. Peut-être le chrétien relaps avait-il été chargé par ses compagnons d'organiser un second massacre, et parmi ceux qui nous entouraient se trouvaient les complices qui l'avaient aidé dans la perpétration de son premier crime!

Toutefois comme ces suppositions étaient sans fondement[1], que l'accusation portée par les Antis pouvait être une de ces calomnies devant lesquelles ne reculent ni les nations ni les individus quand il s'agit de satisfaire un besoin de haine, nous oubliâmes momentanément le récit faux ou vrai qu'on nous avait fait à Bitiricaya pour écouter les explications que nous donnaient avec une parfaite bonhomie les Chontaquiros de Santa-Rosa.

Tous connaissaient la grande rivière pour l'avoir remontée et descendue cent fois depuis les rapides de Tunkini jusqu'à sa confluence avec le Marañon. Certains d'entre eux avaient poussé leurs explorations jusqu'aux possessions brésiliennes[1], et avaient rapporté de ces voyages de long cours des vocables de la langue de Camoëns qu'ils estropiaient rudement; d'autres avaient appris dans leurs relations avec les chrétiens des missions, quelques mots de quechua et d'espagnol dont ils faisaient une application plus ou moins heureuse.

En outre, au nom barbare et dissonant qu'ils tenaient de leurs pères, la plupart avait substitué le nom d'un saint du calendrier espagnol. Parmi les hommes, il se trouvait des Pedro, des Juan, des José, des Antonio; parmi les femmes, des Maria, des Pancha, des Juana, des Mariquita. Les uns et les autres affirmaient avoir reçu autrefois ces noms au baptême et en souvenir de cette pratique chrétienne, ne manquaient pas, nous dirent-ils, d'ondoyer les enfants qui leur naissaient. Aux questions que nous adressâmes aux mères, sur la façon dont elles s'y prenaient pour purifier le nouveau-né de sa souillure originelle, elles nous répondirent qu'elles le saisissaient par le talon et comme Thétis ondoyant dans le Styx son fils Achille, le plongeaient à plusieurs reprises dans la rivière Apu-Paro. Comme nous les regardions d'un air ébahi, elles ajoutèrent par l'organe de l'interprète, que, si quelques gouttes d'eau jetées sur le front d'un enfant, avaient le pouvoir de le régénérer, un bain complet devait le régénérer mieux encore. A ce raisonnement maternel et sauvage, nous ne sûmes trop que répondre.

Ces futurs néophytes se proposaient, une fois leurs huttes construites, — celles que nous avions sous les yeux n'étaient que provisoires — d'édifier une église dans le genre de celles des missions de Belen, de Sarayacu ou de Tierra-Blanca, humbles chaumes tournés vers le soleil levant. L'église terminée, ils comptaient aller à la recherche d'un pasteur, et quand ils l'auraient trouvé, l'amener en triomphe à la mission nouvelle. Les plants de bananiers et de manioc que nous voyions sortir de terre, devaient assurer le pain du saint homme. Quant au poisson, au gibier, aux tortues[2], sa table en serait abondamment pourvue chaque jour.

Ces derniers détails furent donnés à notre cholo Antonio, par un Chontaquiro de la troupe, homme entre deux âges, court et replet, affublé d'un sac que l'embonpoint faisait brider sur ses épaules, coiffé d'un capuchon à franges et dont le visage était balafré de deux rangées de grecques noires, qui partant des tempes et s'arrêtant aux commissures des lèvres, lui faisaient comme une paire de favoris. Tout en écrivant ces renseignements sous la dictée de l'interprète, nous

1. Ce ne fut qu'à notre arrivée à Sarayacu, que la nouvelle de ce meurtre nous fut dûment confirmée. Jusqu'alors nous n'y avions cru qu'à demi.

1. Les villages péruviens situés sur les deux rives de l'Amazone, en deçà de Tabatinga, où commencent seulement les possessions brésiliennes, sont considérés par ces indigènes comme appartenant au Brésil.

2. C'est à deux lieues en aval de Sipa que commencent à apparaître les premières tortues d'eau douce.

songions à l'avenir heureux que se préparaient les Chontaquiros, aux bons sentiments qu'ils manifestaient à l'envi et nous en étions édifiés.

La grâce avait enfin touché ces cœurs de pierre, amolli ces âmes barbares et fait un peuple de frères et de chrétiens de ces tigres à face humaine. La graine évangélique semée autrefois par les missionnaires chez les aïeux de ces Chontaquiros, cette graine qu'on avait crue desséchée ou dévorée par les oiseaux du ciel, allait donc germer, fleurir et fructifier chez les petits-fils de ces indigènes. Comment ne pas saluer de nos vœux cette aube régénératrice, comment ne pas sourire à l'avenir qu'elle illuminait, comment enfin ne pas dormir sur les deux oreilles au milieu de ces vertueux néophytes! Nous nous couchâmes honteux et confus comme le corbeau de la fable, des soupçons outrageants que nous avions pu concevoir sur eux.

Le lendemain en ouvrant les yeux, le chef de la commission péruvienne, constata la disparition d'une ceinture de soie rouge, qu'il se rappelait parfaitement avoir suspendue la veille au-dessus de sa tête et qu'on avait dû lui dérober pendant son sommeil. La perte de cet objet qui remplaçait avantageusement ses bretelles en caoutchouc, restées avec notre malheureux aumônier dans les eaux de Sintulini, cette perte l'affectait d'autant plus, qu'il ne pouvait désormais faire un pas, sans tenir à deux mains ses *inexpressibles*.

Presque en même temps que le capitaine de frégate nous dénonçait le vol de sa ceinture, l'Alferez constatait la soustraction de son mouchoir de cotonnade à carreaux et moi celle d'une paire de sacoches que j'avais savonnées dans les eaux de l'Apu-Paro et étendues pour les sécher sur le chaume de la toiture. Par prudence, nous nous tûmes sur les larcins dont nous avions été victimes. Réclamer ces objets eût été superflu; se plaindre de leur soustraction eût été d'une haute imprudence.



Époux chontaquiros.

Nous n'étions pas en nombre et la qualification de filous donnée à nos hôtes eût pu nous valoir une flèche au travers du corps ou sur la tête quelque coup de *macana*, cet assommoir d'Hercule en bois de palmier, dont les sauvages se servent volontiers contre leurs ennemis.

Au moment du départ, Jeronimo et ses acolytes qui, d'après l'engagement pris par eux à Bitiricaya, devaient nous conduire jusqu'au territoire des Conibos, manquèrent à l'appel. Nous fîmes plusieurs fois le tour de l'île, nous battîmes tous les buissons, nous fouillâmes l'une après l'autre les sept cahutes de la plage, nous allâmes jusqu'à soulever le couvercle des marmites et des grandes jarres, dans l'idée qu'à l'exemple des quarante voleurs d'Ali-Baba, nos déserteurs pouvaient s'être cachés dedans. Nos hôtes nous aidèrent dans ces recherches, criant à pleins poumons et appelant Jeronimo d'un air de bonne foi dont nous fûmes dupes. Jeronimo et ses compagnons ne parurent plus. Comme nous renoncions à trouver quelque indice qui pût nous renseigner sur leur mode d'évasion, le chef de la commission péruvienne dont l'œil unique était doué d'une grande portée, aperçut sur la rive gauche de l'Apu-Paro, dans une anse pleine d'ombre, une pirogue amarrée à la berge. Ce simple fait nous parut assez concluant pour que nous ne cherchassions plus comment et par où nos rameurs avaient pu s'enfuir.

A l'aide de nouveaux couteaux, nous nous procurâmes sans peine de nouveaux rameurs. Nous les choisîmes à dessein parmi les plus âgés des Chontaquiros de Santa-Rosa qui baragouinaient quelques mots de quechua, d'espagnol et de portugais. Un vieillard de la troupe au visage tatoué d'étoiles bleues et dont les poignets étaient cerclés de bracelets bordés de dents de singe, nous céda pour un couteau, dix hameçons et un mouchoir de cotonnade orange, une pirogue d'occasion

fendue sur le côté, mais convenablement calfatée avec un brai local, composé de cire vierge, de résine de copai et de noir de fumée.

En nous voyant prêts à partir, hommes et femmes se rapprochèrent subitement de nous, et sous prétexte de nous faire leurs adieux, s'accrochèrent d'un air si singulier à nos ballots, que la peur nous prit et que nous ralliâmes lestement nos pirogues en donnant l'ordre à nos nouveaux rameurs de prendre le large. Les indigènes restés sur la plage, nous saluèrent alors de cris d'adieu qui ressemblaient à des huées. Quelques qualifications peu flatteuses, que les interprètes nous traduisirent, arrivèrent à notre oreille. Quant à nos rameurs, ils riaient sous cape des insultes que nous adressaient à distance leurs compagnons. Ainsi se terminèrent nos relations avec les futurs néophytes de la mission de Santa-Rosa, qui, malgré les bons sentiments dont ils se piquaient, n'étaient que des drôles grossiers et d'adroits voleurs à la tire.

Rien de particulier ne signala les premières heures de navigation avec nos recrues. J'eus plus de temps qu'il n'en fallait pour relever une à une les courbes multiples de la rivière et prendre note des singularités qu'elle pouvait offrir. Aux amas de pierres qui l'encombraient en deçà de la gorge de Tunkini, avaient succédé comme on sait, des bancs de sable et de galets, puis des îlots arides, remplacés plus loin par d'autres îlots couverts de joncs, de roseaux, d'œnothères et d'alismacées. Maintenant c'était le tour des grandes îles dont le sol formé d'un *compost* d'ocre, de sable et de cailloux, engraissé par le détritus de la végétation et le limon fertilisant des eaux à chaque crue de la rivière, nourrissait avec de grands buissons de rhexias, de bignones, de mélastomes, des ingas à la pulpe cotonneuse, des cécropias, des cédrèles, et des bombax aux feuilles trilobées. Ces îles clairsemées, avec leur sol presque au niveau de l'eau et leur végétation composée de masses de feuillage dont on n'apercevait ni le tronc ni les branches, ressemblaient de loin à de grosses bottes de verdure coupées et trempant dans la rivière.


Aspect des plaines du Sacrement.

Certaines d'entre elles offraient quelques espaces sablonneux où grouillait et s'agitait une étrange population d'ophidiens, de sauriens, de quadrupèdes amphibies. Ici des loutres pêchaient gravement assises sur leur train de derrière. Là des couleuvres s'enlaçaient aux branches d'un arbre sec tombé sur la plage. Plus loin, des caïmans symétriquement alignés, recevaient d'à plomb sur leur rugueuse armure, les rayons d'un soleil en état de cuire des œufs. Autour de ces gigantesques lézards, allaient et venaient, avec la plus complète insouciance, des spatules à la livrée mi-partie grise et noire, de blanches aigrettes, des hérons bruns et de splendides phénicoptères habillés de pourpre. Ces échassiers, ornement animé du paysage, formaient par la ténuité de leurs jambes, la

finesse de leur cou et la sveltesse de leurs contours, un contraste bizarre et charmant avec les lourds pans de verdure qui voilaient les deux rives. Le célèbre Gœthe curieux de juger au point de vue plastique de quelle façon la forme et la couleur humaines se détachaient sur le vert du paysage, pria, dit-on, un beau jeune homme de ses amis appelé Frédéric, de se promener nu devant lui, au seuil d'une forêt. J'ignore quel enseignement l'auteur de Mignon retira de cette étude; mais comme il m'a été donné de voir maintes fois des silhouettes d'hommes blancs, noirs, jaunes, rouges, se dessiner sur le rideau mouvant de la végétation, je n'hésite pas à déclarer ici que le beau Frédéric, cet ami de Gœthe, devait être comme combinaison plastique et effet de couleur, fort au-dessous d'une aigrette blanche ou d'un flamant rose. L'homme est de tous les animaux que nous pouvons connaître, celui dont la forme et l'*habitus* s'harmonient le moins avec la nature inanimée. Les angles saillants de sa charpente, qu'on nous passe cette figure, s'emboîtent mal avec les angles rentrants d'un paysage. On sent que le portrait n'est placé ni dans le jour ni dans le cadre qui lui conviennent et peuvent le faire valoir. Je sais bien que les partisans de la simple nature et les amateurs de paysages grecs prétendront le contraire et je regrette à cause d'eux de ne pouvoir développer convenablement mon syllogisme, qui, réduit au seul énoncé de la proposition majeure, peut sembler obscur ou paradoxal; mais le temps me talonne et quelque obligeant lecteur se chargera d'argumenter et de conclure en mon lieu et place.

Partis à dix heures du matin de Santa-Rosa, nous arrivons au coucher du soleil à Consaya. Trois gracieuses habitations de Chontaquiros édifiées côte à côte et reproduisant l'élégant hangar de Sipa, s'élevaient sur un talus de la rive gauche. Six familles y vivaient en commun.



Habitations d'Indiens Chontaquiros, à Consaya.

Une réfection copieuse nous fut offerte par les naturels de la localité en échange de hameçons de formats divers. Pendant la soirée, un colloque animé s'établit entre nos rameurs et les gens de Consaya. Aux regards que ceux-ci jetaient sur nos ballots, nous devinâmes sans peine le sujet de la conversation. Comme nous n'en pouvions prévoir l'issue, nous fîmes bonne garde autour de nos effets et grâce à ce redoublement de vigilance, le lendemain en nous levant, nous n'eûmes à constater aucune soustraction.

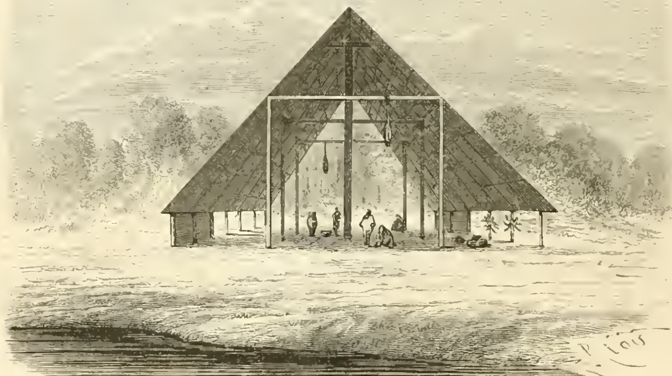
Au moment de prendre le large, quelques-uns de nos hôtes se jetèrent dans une pirogue, et témoignèrent le désir de faire avec nous un bout de chemin. Le comte de la Blanche-Épine qui crut voir dans la manifestation de ces indigènes un besoin naturel d'honorer sa personne et de lui rendre hommage, leur sourit si agréablement que les Chontaquiros encouragés par cet accueil, attachèrent leur embarcation à la sienne et naviguèrent de conserve avec lui. Pendant un moment le noble monsieur put se comparer à Bacchus, fils de Sémélé, traînant à sa suite les peuples indiens qu'il avait pacifiquement conquis. Toutefois son erreur fut de courte durée. A une lieue de Consaya, les Chontaquiros qui n'avaient d'autre but en nous accompagnant, ainsi qu'ils le dirent aux interprètes, que d'essayer devant nous si les hameçons de fer que nous leur avions donnés étaient *moins connus* des poissons que les hameçons d'os dont ils se servaient d'habitude, les Chontaquiros débarquèrent sur une plage, déroulèrent leurs lignes pourvues d'une bouée de bois poreux en guise de liége et se préparèrent à pêcher. Le comte de la Blanche-Épine désagréablement impressionné par cette halte intempestive de son escorte, — l'escorte, on s'en souvient, était la pierre d'achoppement contre laquelle il se heurtait toujours, — fit signe à ses rameurs de passer outre; mais ceux-ci au lieu d'obéir, rapprochèrent du bord la

pirogue de leur hautain patron et débarquant l'un après l'autre, l'abandonnèrent pour aller pêcher avec leurs amis. En voyant son autorité méconnue, le chef de la commission française poussa un rugissement sourd et parut prêt à se ronger les poings, puis il se ravisa et se mit à polir ses ongles.

Bientôt tous nos rameurs entraînés par l'exemple, débarquèrent pour prendre part au plaisir de leurs compagnons. De notre côté, nous ennuyant de garder les pirogues, nous sautâmes en terre et assistâmes en qualité de spectateurs à la pêche des Chontaquiros. La journée fut à peu près perdue pour le voyage; mais nous nous en consolâmes en mangeant d'excellent poisson. Seul le comte de la Blanche-Épine refusa d'y goûter et fut inconsolable.

A quatre heures nous prenions congé des naturels de Consaya et quittions accompagnés de nos seuls rameurs la plage où nous avions passé une partie du jour. Nous voguâmes jusqu'à sept heures, puis nous nous arrêtâmes à la pointe d'une île où le sable et les pierres remplaçaient la végétation. Au loin devant nous, brillait dans la brume un feu d'Indiens Conibos que nos Chontaquiros se montraient du doigt en riant.

Nos relations avec ces derniers cessèrent le lendemain dans la journée en atteignant Paruitcha, où commence le territoire des Conibos. Nous reçûmes dans l'habitation de ce nom une franche hospitalité, qui s'étendit à nos rameurs, malgré certaine antipathie qui existe entre les deux nations. Les Chontaquiros qui ne se sentaient pas à l'aise chez leurs voisins, n'y passèrent que quelques heures et nous quittèrent pour retourner à Santa-Rosa. Avant de partir, ils ne manquèrent pas de grappiller dans nos embarcations dont ils connaissaient toutes les cachettes, des bagatelles à notre usage journalier. Pendant que les plus habiles prestidigitateurs de la troupe opéraient



Habitation d'Indiens Conibos, à Paruitcha.

ces escamotages, leurs compagnons nous entouraient et captivaient notre attention par des détails intéressants sur la partie du voyage qui nous restait à faire pour atteindre Sarayacu.

Avant de faire marché avec les Conibos qui doivent nous accompagner jusqu'à la mission centrale des plaines du Sacrement, jetons un coup d'œil en arrière sur les Chontaquiros que, pendant dix jours, nous avons eus pour compagnons de route.

Recommencer à propos de ces indigènes la dissertation que nous avons faite sur leurs voisins du sud, serait abuser de la patience du lecteur et tomber dans des redites monotones. La seule comparaison du type Chontaquiro avec celui des Antis-Quechuas, doit suffire, nous le croyons du moins, pour établir la communauté d'origine de ces Indiens et les faire reconnaître à première vue pour des rejets du même tronc, des membres de la même famille.

Sous les noms de Chichirenis, Piros y Simirinchis [1], la nation des Chontaquiros occupait, au seizième siècle, les deux rives du Xauja ou Mantaro [2] dans sa partie inférieure, et par l'Apurimac dont ce cours d'eau est un des principaux tributaires, étendait ses explorations jusqu'au delà de la rivière Apu-Paro. Le parcours journalier d'un territoire occupé par les nombreuses divisions de la nation Antis, et cela quand une simple reconnaissance poussée au delà de la limite de deux pays, entraîne presque toujours une déclaration de guerre entre deux nations d'origine distincte, ce parcours effectué par les Chontaquiros et cette faculté qu'ils avaient d'aller et de venir chez leurs voisins, sans leur porter ombrage et sans être inquiétés par eux, prou-

1. Les Antis, riverains du Quillabamba-Santa-Ana, désignent encore indifféremment les Chontaquiros par les noms de Piros ou de Simirinchis.

2. Issu du lac de Chinchaycocha, sur le revers oriental de la Cordillère de Bombon.

vent déjà, jusqu'à un certain point, que des liens naturels, affaiblis peut-être, mais qui n'en étaient pas moins réels, existaient entre les deux nations. A cette preuve joignons la ressemblance de leur type, dont nous avons parlé en




Types d'Indiens Chontaquiros.

commençant, ajoutons-y celle du vêtement, des us et des coutumes dont nous n'avons rien dit encore, et, pour conclure, rappelons qu'un grand nombre de relations imprimées ou manuscrites des missionnaires du dix-

septième siècle, désignent collectivement par le nom d'Antis, Simirinchis y Piros, toutes les tribus indigènes qui habitaient à cette époque la région du Pajonal.

Maintenant, à quelle cause faut-il attribuer la différence d'idiome qui caractérise aujourd'hui ces deux nations? Est-ce à l'humeur aventureuse des Piros-Chontaquiros qui les poussa de bonne heure, par la voie de l'Apurimac et de l'Apu-Paro, chez les peuplades de l'Ucayali et du Tunguragua ou Haut-Marañon? A quelle époque remonteraient alors ces premiers déplacements et combien de temps fallut-il pour corrompre et dénaturer au contact d'autres idiomes les radicales et les vocables de l'idiome transandéen? Dans l'état actuel de nos connaissances en ce qui touche aux nations précitées, il est difficile, sinon impossible, d'élucider complétement cette question. Toutefois, comme un ethnologue curieux ou un philologue patient pourrait avoir l'idée de s'essayer sur ce sujet ardu, nous avons réuni, à son intention, quelques mots de l'idiome chontaquiro, qui mis en regard des mots antis et quechuas que nous avons donnés, et de ceux appartenant à d'autres idiomes que nous donnerons plus tard, pourront, par la comparaison, jeter quelques lueurs sur le passé de ces populations nomades.

IDIOME CHONTAQUIRO.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Dieu, | Dios[1]. | feuille, | timecsiri. |
| diable, | mapuinchi. | pierre, | suctali. |
| ciel, | itahuac. | sable, | saté. |
| soleil, | intiti. | charbon, | chichimè. |
| lune, | cachiri. | fumée, | chichipia. |
| étoile, | siri. | cendre, | chichipasè. |
| jour, | tiajujuni. | maison, | panchi. |
| nuit, | illachinu, | pirogue, | canoa. |
| air, | tampi. | radeau, | gipalo. |
| pluie, | ina. | coton, | gojapujé. |
| aube, | quitaïchiti. | sucre, | pochoacsiri. |
| crépuscule, | chupiniti. | cacao, | turampi. |
| eau, | uné. | cannelle, | pitacsi. |
| feu, | chichi. | rocou, | apisiri. |
| froid, | cachiererenatoca-na. | genipahua, | iso. |
| | | manioc, | timeca. |
| homme, | geji. | maïs, | siji. |
| femme, | sichuné. | tabac, | nictiti. |
| mari, | naniri. | fil, | huapocsa. |
| enfant, | tiri. | aiguille, | sapui. |
| tête, | huejijua. | épine, | neti. |
| cheveu, | huijihuesa. | hameçon, | yurimaiji. |
| visage, | huegasi. | arc, | casiritua. |
| front, | huijiruta. | flèche, | casiri. |
| sourcil, | huesac. | sac (vêtement), | usti. |
| œil, | huijarsajé. | collier, | pectari. |
| nez, | huisiri. | bracelet, | ririni. |
| bouche, | huespè. | grelot, | tasacji. |
| langue, | guenè. | miroir, | nisaïti. |
| dent, | huisè. | amadou, | ictépapé. |
| oreille, | huijepè. | pot, | imaté. |
| cou, | quisitiachi. | assiette, | otapi. |
| poitrine, | huista. | couteau, | chiqueti. |
| épaule, | huitisi. | corbeille, | puraji. |
| bras, | huecano. | corde, | tumuti. |
| main, | huamianuta. | plume, | matturi. |
| doigt, | huimojé. | danse, | culla. |
| ventre, | huesati. | tapir, | sicma. |
| nombril, | huipuro. | ours, | saji. |
| jambe, | huisipa. | serpent, | amuini. |
| mollet, | huipuricsi. | cochon (pécari), | illavi. |
| pied, | huisiqui. | singe, | peri. |
| os, | ijapui. | chien, | quiti. |
| aveugle, | yoctera. | vautour, | maïri. |
| boiteux, | nimejeachi. | coq, | achauripa-tiajini. |
| voleur, | suri. | poule, | achauripa. |
| peur, | inisnati. | | |
| arbre, | acmuinaja. | | |

1. Ce nom, qu'ils donnent à l'Être suprême, n'appartient pas à leur langue. Ils le tiennent évidemment des missionnaires espagnols.

| | | | |
|---|---|---|---|
| œuf de poule, | achauripa-naji. | banane, | parianta. |
| dinde (sauvage), | quiuli. | papaye, | capallo. |
| perroquet, | pullaro. | inga, | caapri. |
| perruche, | sutiti. | ananas, | atuti. |
| pigeon, | nocaji. | un, | suriti. |
| perdrix, | camua. | deux, | apiri. |
| poisson, | capiripa. | trois, | noquiri. |
| araignée, | macsi. | quatre, | ticti. |
| mouche, | sisiri. | cinq, | tictisiri. |
| moustique, | llusta. | veux-tu? | pariquijani. |
| fourmi, | isiqui. | je veux, | parichiti. |
| papillon, | pipiro. | quoi? | quejuani. |
| patate douce, | tipali. | comment t'appelles-tu? | quejuani-picha. |
| pistache-de-terre, | cacahuali. | oui, | huegoni. |
| | | non, | huegonunuta. |

Les versions des premiers missionnaires sont unanimes sur l'humeur indomptable et la férocité des Chontaquiros. De 1628 à 1641, on peut désigner par leurs noms dix-sept religieux percés de flèches ou assommés à coups de massue par ces farouches indigènes. Avec le temps, leur nature endiablée s'est fort adoucie. Tombés de la condition d'assassins à celle de filous vulgaires, ils paraissent aujourd'hui assez disposés à se faire ermites, si l'on en juge par leur projet de mission à Santa-Rosa.

Établis autrefois, comme nous l'avons dit, sur les deux rives du Xauja ou Mantaro et les quebradas limitrophes, les Chontaquiros ont déserté ce territoire pour venir se fixer sur la rive gauche de l'Apu-Paro, où de nos jours ils occupent, avec les deux points de Sipa et de Consaya que nous connaissons, l'intérieur des petites rivières de Sipahua, Sipa, Sinipa et Sicotcha[1]. Nous ne saurions dire pourquoi ils ont précisément fait choix de ces quatre rivières, parmi les quatorze affluents de l'Apu-Paro qui baignent leur territoire entre Bitiricaya et Paruitcha; peut-être est-ce à cause de l'à-peu-près du nom qui donne à ces rivières, d'ailleurs sans importance, un air de famille.

Si les traits des Chontaquiros, comme on en peut juger par nos portraits de ces Indiens faits sur nature, révèlent une communauté d'origine avec les Antis; si leurs vêtements et surtout leurs coutumes sont encore les mêmes que ceux de ces derniers, malgré la différence d'idiome qui les sépare, la ressemblance qu'ont entre elles les deux nations, est purement physique et ne s'étend pas au moral. Avec cette tendance au vol innée chez l'homme primitif[2], mais que les Chontaquiros ont cultivée, développée et poussée à l'extrême, il y a dans leurs natures fantasques, mutines, ennemies de toute contrainte, une séve, une exubérance, une loquacité, un besoin de bruit et d'action qui contrastent singulièrement avec le calme apathique, l'humeur douce et mélancolique des Antis, véritablement frères, sous ce rapport, des Quechuas de la Sierra. Le parallèle que nous établissons ici, n'est applicable, bien entendu, qu'aux Antis et aux Chontaquiros modernes, car on doit suppo-

1. Voir notre carte entre les huitième et neuvième degrés pour la situation de ces rivières.

2. Si nous ne craignions d'être accusé de jouer sur les mots, nous dirions de ces Indiens, qu'au lieu d'*une tendance au vol*, que nous leur attribuons et qui nous paraît plus spécialement applicable à l'homme civilisé, ils éprouvent *un besoin naturel de posséder ce qui leur plaît.*




Indiens Chontaquiros.

ser qu'à l'époque où les deux nations vivaient sous d'autres latitudes, n'ayant qu'un idiome commun, leur caractère devait avoir une parité qu'il a perdue en changeant de climat et de langue.

La température élevée du pays qu'habite le Chontaquiro, la beauté des sites, la pureté de la lumière, la gaieté des horizons, les ressources abondantes qu'offrent les forêts et les eaux pour la chasse et la pêche, enfin la presque certitude qu'a toujours l'indigène, après avoir déjeuné hier, de dîner aujourd'hui et de souper demain, ces avantages qu'il possède et dont il jouit instinctivement, ont équilibré son moral, épanoui son physique et mis un sourire constant sur ses lèvres lippues.

L'Antis, au contraire, retranché dans ses gorges pierreuses qu'assiégent d'effroyables tempêtes ou que noient des pluies diluviennes, l'Antis relégué au bord de ses rivières torrentueuses dont les eaux à demi glacées par le voisinage des neiges de la Sierra, nourrissent à peine trois variétés de chétifs poissons, l'Antis battant le bois toute une journée avant d'y trouver le quadrupède ou l'oiseau dont il s'alimente, a contracté dans la lutte incessante de son appétit inassouvi contre la misère, cette tristesse famélique, qu'on remarque en lui à première vue. Rien n'assombrit plus la physionomie que de ne pas savoir si l'on dînera. Or l'existence des Antis est soumise à cette perpétuelle inquiétude, d'où il s'ensuit que leur physique, comme certains pitons, est toujours voilé de nuages.

Les formes du Chontaquiro sont plus robustes et mieux *réussies* que celles de l'Antis, sa force et son agilité plus grandes. Il a le cou court, les épaules larges, de puissants pectoraux et des bras dont le deltoïde et le biceps saillent au moindre geste. Cette robustesse, conséquence logique de son hygiène, dénote l'accord souverain qui existe chez lui entre les membres et l'estomac. Pourquoi, en effet, quand messer Gaster est heureux et toujours satisfait, les membres qu'il gouverne comme un roi ses sujets, ne participeraient-ils pas de sa généreuse pléthore?

Si l'Antis excelle à conduire un canot dans les torrents et les rapides, le Chontaquiro est sans rival dans la navigation sur les eaux calmes. Pour lui, la rame est un jouet et la pirogue un esclave qui se plie à tous ses caprices; il pèse sur elle, l'agite en tous sens, la fait tournoyer, la lance comme une flèche, l'arrête brusquement et sans que la volage embarcation coure quelque danger à cet oubli complet des lois de l'équilibre. L'exercice de la pirogue par les Chontaquiros peut être comparé à celui du cheval par les Gauchos des llanos-pampas.

Ces Indiens ajoutent au sac-tunique des Antis un capuchon qui abrite leur tête contre le soleil et défend leur cou contre la piqûre des moustiques. Les femmes n'ont d'autre vêtement qu'une bande de coton tissé, large d'un pied et teinte en brun, qui ceint leurs flancs et tombe jusqu'à mi-cuisses. Leur luxe consiste en verroteries qu'elles suspendent à leur col ou dont elles entourent leurs poignets en manière de bracelets. Une certaine quantité de ces babioles que leurs époux se procurent dans les missions péruviennes et dans les comptoirs brésiliens, en échange de cire, d'huile de lamentin ou de graisse de tortue, constitue chez ces indigènes la qualité de lionne ou de femme à la mode. Quelques élégantes portent attachés à ces colliers cliquetants qui leur pendent jusqu'au nombril, des pièces d'argent aux armes de la république du Pérou, ou des sous de cuivre à l'effigie de l'empereur du Brésil.

Une remarque que nous avions faite *in petto* à propos des femmes des Antis et que nous ne pouvons nous empêcher de faire à haute voix au sujet des femmes des Chontaquiros, c'est que, jusqu'ici, la plus belle moitié du genre humain, nous a paru chez ces indigènes en être la plus laide. Qu'on se figure comme prototype du genre, une femme haute de quatre pieds quatre pouces, avec des cheveux dont la rudesse rappelle le crin d'une brosse à habit. Ces cheveux, d'un noir mat avec des reflets fauves, sont coupés carrément à la hauteur de l'œil, mode étrange et peu gracieuse, qui oblige une femme lorsqu'elle veut regarder devant soi à pencher brusquement la tête en arrière, comme certains chevaux, qu'on corrige de cette manie par l'application d'une martingale.

L'épiderme de ces femmes est si épais et les papilles nerveuses qu'il recouvre sont si dilatées par le choc fréquent de corps durs, la piqûre des insectes, la fréquence des bains et les intempéries de l'air, qu'on le prendrait de près pour le réseau d'une cotte de mailles; c'est âpre au toucher, comme la face postérieure de certaines feuilles végétales.

Les belles lignes serpentines de la statuaire grecque n'évidèrent jamais ces corps féminins, dont l'embonpoint, dès la seizième année, tourne à l'obésité et donne au torse des vierges comme à celui des matrones, je ne sais quel air de potiches ventrues. Le cordon ombilical maladroitement coupé à la naissance de l'enfant, devient chez l'adulte un œuf charnu de la grosseur du poing, et ajoute à cette partie du corps qui s'en passerait volontiers, un facétieux appendice. Les pieds de ces femmes en contact incessant avec les broussailles épineuses de la forêt ou les cailloux des plages, sont sillonnés de profondes gerçures, et leurs mains que le travail a durcies de bonne heure, pourraient remplacer avantageusement pour le polissage du bois, la pierre-ponce ou le papier de verre.

Fi l'horreur! exclamera peut-être une de nos lectrices, mais l'original d'un pareil portrait est un animal et non pas une femme! Hélas! madame ou mademoiselle, répondrons-nous, nous n'inventons rien et ne sommes qu'historien véridique. Toutefois le portrait qui vous choque est encore incomplet, et pour l'achever, nous ajouterons que le visage est rond, le front bas et étroit, les pommettes saillantes, les yeux petits, obliques et bridés par les coins; que ces yeux à sclérotique jaune et à pupille couleur de tabac d'Espagne, sont souvent privés de cils, presque toujours dépourvus de sourcils et s'harmonient tant bien que mal à un nez fortement aquilin ou singulièrement épaté, à une bouche grande avec des lèvres épaisses et des dents courtes, mais blanches, comme celles d'un jeune chien.

Quant au teint, nous sommes fâché de n'avoir à emprunter pour en donner une idée, ni les lis et les roses, ni la céruse et le carmin. La seule substance à laquelle nous puissions prendre une comparaison qui se rapproche du ton vrai, est la déjection de seiche ou *sépia*, réchauffée d'un peu d'ocre de rue. Cette nuance de peau, déjà passablement foncée, est encore obscurcie par la belle encre noire que donne le fruit du genipa, encre avec laquelle ces femmes se barbouillant les joues, le tour des yeux et la gorge, simulent sur leurs mains des gants et sur leurs pieds des cothurnes. Les hommes à l'exemple de leurs moitiés, font usage de ces peintures et mêlent au noir du genipa, le rouge brique des graines du rocou.

Si par le développement des formes corporelles, la vivacité d'esprit et une inaltérable gaieté d'humeur, le Chontaquiro paraît supérieur à l'Antis, il l'emporte également sur lui par son aptitude aux travaux manuels, comme le prouvent la construction de ses maisons et de ses pirogues, la fabrication de ses armes et de ses poteries dont nous mettons des échantillons sous les yeux du lecteur.

Comme l'Antis, le Chontaquiro vit à l'écart et la même demeure réunit quelquefois deux ou trois familles. Depuis longtemps les villages de ces indigènes, ou la réunion de sept à huit cabanes à laquelle on donnait ce nom, ont disparu du sol avec ceux de leurs nombreux congénères. La nation s'était divisée en tribus; la tribu s'est subdivisée en familles. La cause de ce démembrement est facile à expliquer et dès aujourd'hui on peut en prévoir le résultat final [1].

A l'exemple de l'Antis, le Chontaquiro n'élit de chef qu'en temps de guerre. Comme lui, il jette ses morts à l'eau, mais en les déposant au fond d'une pirogue [2] qu'il coule bas en la chargeant de sable ou de pierres. La polygamie paraît être chez ces indigènes comme chez les Antis, un cas exceptionnel plutôt qu'un usage général. Le nombre de femmes pour un seul homme ne va guère au delà de quatre. Les plus âgées de ces femmes, servent de chaperons aux plus jeunes; elles les guident, les conseillent et leur épargnent par ordre du mari, les travaux pénibles et les rudes corvées. Nous n'irons pas jusqu'à affirmer avec certain voyageur à qui de mauvais plaisants du pays avaient insinué la chose, que les femmes des Chontaquiros pleurent et s'affligent comme celles des Antis, en voyant l'une d'elles délaissée par l'époux et maître. D'abord nous n'avons jamais eu l'occasion d'observer ce fait; ensuite nous le croyons incompatible avec la nature féminine, qui, soit qu'on l'observe dans un salon parisien, derrière les grilles d'un harem de Constantinople ou sous le couvert d'une forêt vierge, nous paraît disposée à se réjouir plutôt qu'à se lamenter de l'abandon d'une rivale. Les plus jeunes de ces odalisques chontaquiros, filent et tissent à l'ombre de leurs toits de palmes, ou vagabondent dans les forêts et sur les plages en compagnie de leurs sultans. Les plus vieilles charrient l'eau, le bois, préparent les aliments, ensemencent la terre que l'homme se contente de défricher, sarclent la plantation et en récoltent les produits toujours fort minimes.

Les croyances religieuses des Chontaquiros sont comme celles des Antis un pêle-mêle singulier de toutes les théogonies. Quant à la manifestation extérieure d'un culte, nous avons entrevu si peu de chose qui le rappelât directement ou indirectement que nous sommes tenté de dire de ces indigènes, ce que le P. Ribas disait des peuplades de Cinaloa, que le Dieu qu'elles adoraient ressemblait fort au diable.

Les forces de cette tribu en réunissant les familles de Sipa et de Consaya, la population de l'île de Santa-Rosa et celle disséminée au bord des quatre rivières de Sipahua, Sipa, Sinipa et Sicotcha, ces forces ne nous paraissent pas devoir dépasser quatre à cinq cents hommes; encore, en donnant ce chiffre approximatif, croyons-nous être au-dessus, plutôt qu'au-dessous du chiffre véritable [1].

Paul Marcoy.

*(La suite à la prochaine livraison.)*

1. La persistance de ces peuplades sylvicoles à rechercher leurs moyens d'existence dans la chasse et la pêche, au lieu de les demander à l'agriculture, et cela quand leurs forêts et leurs rivières s'appauvrissent de plus en plus en produits naturels, comme nous le prouverons plus loin par des chiffres, cette persistance, en y joignant les épidémies qui, chaque demi-siècle, s'abattent sur la contrée et emportent des tribus entières de ces indigènes, doit amener dans un temps donné leur extinction totale. Aux optimistes, qui croient que l'aube d'une civilisation doit se lever un jour pour ces peuples *déchus*, auxquels nous avons conservé, dans le cours de ce récit, le nom impropre, mais parfaitement consacré, de *sauvages*, à ces optimistes nous répondrons que leur croyance est une utopie. Ces peuples sont fatalement condamnés à périr et l'excédant de la population européenne est appelé à leur succéder dans le Nouveau-Monde.

2. La pirogue affectée à ce mode d'inhumation, est ordinairement une de ces petites embarcations de 8 à 10 pieds et à deux rameurs, dont se servent les Chontaquiros et tous leurs congénères de cette Amérique, pour naviguer dans les canaux étroits qui bordent les rivières. Il va sans dire que cette pirogue-cercueil est toujours une embarcation de rebut.

1. Au dire des Chontaquiros, et non pas des gens du pays, on compte *quatre* de leurs habitations sur les bords de la rivière de Sipahua, *deux* sur celle de Sipa, *deux* sur celle de Sinipa et *cinq* sur celle de Sicotcha. Total, *treize* habitations pour ces quatre rivières. Admettons une moyenne de *douze* individus par chaque habitation, ce qui est énorme; joignons-y les *soixante et onze* personnes trouvées à Santa-Rosa, les *quatorze* rameurs employés par nous; les *vingt* individus trouvés à Sipa, et les *quarante* à Consaya. Supposons *cinquante* individus absents de chez eux et occupés de chasse et de pêche, et nous aurons un total de *trois cent cinquante et un* individus.



Armes et poteries des Indiens Chontaquiros.



La case aux bananiers.

# VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE

## A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1848-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

## PÉROU.

### HUITIÈME ÉTAPE.

### DE TUNKINI A SARAYACU

Premières relations avec les Indiens Conibos. — La région des moustiques. — L'auteur accumule les interjections pour donner au lecteur une idée des tourments qu'il endure. — Fabrique de moustiquaires et atelier de couture. — Tumbuya et ses bananiers. — Où les membres de l'expédition franco-péruvienne, et l'auteur de ces lignes avec eux, sont pris pour autant de diables par les naturels du pays. — De la petite vérole chez les nations sauvages. — Massacre de tortues. — Une mauvaise nuit. — Bouillon conibo aux bananes vertes et aux œufs de tortue. — Le chef de la commission péruvienne, conseillé par la vanité, achète un esclave Impétiniri pour la somme de un franc cinquante centimes. — De la rivière Pachitea, de ses sources et de ses affluents. — Un projet de mission à Santa-Rita. — Qui traite de l'achat d'un bilboquet conibo et de la manière de s'en servir. — Les deux chefs de l'expédition lavent pour la dernière fois leur linge sale en famille. — Une proposition singulière. — Où l'auteur se compare à Hippocrate, refusant les présents d'Artaxerce. — Situations respectives. — Plaisirs et douleurs du voyage. — Théorie de la moustiquaire. — Une chasse à l'homme chez les Indiens Remos de la rivière Apujau.

Ce fut avec un véritable plaisir que nous nous séparâmes de ces indigènes, qui pendant dix jours nous avaient tenus en tutelle et traités sans plus de façon que des ballots de marchandises. Conventions faites avec les Conibos, nous quittâmes Paruitcha et mîmes immédiatement le cap au nord. Deux heures de navigation avec nos recrues, suffirent pour établir entre nous des relations intimes. Ces naturels paraissaient de tempérament lymphatique et d'humeur débonnaire, et s'ils étaient moins habiles que les Chontaquiros dans le maniement de la rame et de la pagaye, en revanche ils possédaient des qualités de douceur, de patience, d'aménité, totalement inconnues à nos pillards de Santa-Rosa. Avec ces nouveaux compagnons, nous eussions été les voyageurs les plus fortunés du monde, si le ciel, pour contre-balancer notre félicité, n'eût mêlé à son miel une forte dose d'absinthe. En mettant le pied sur le territoire des Conibos, nous venions d'entrer sans le savoir, dans le domaine des zancudos ou moustiques.

Cent pages de points d'exclamation, les interjections les plus véhémentes, tous les *oh!* les *ah!* les *ouf!* les *aïe* et les *helas!* des langues humaines, réunis, combinés, élevés à la centième puissance, ne donneront jamais qu'une idée imparfaite de l'horrible supplice, de l'atroce torture, de la rage incessante que vous font éprouver

1. Suite. — t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273: t. VII, p. 225, 241, 257, 273, 289; t. VIII, p. 97, 113, 129; t. IX, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. X, p. 129 et la note 2.

ces misérables insectes qui sont partout et ne sont nulle part, qui vous assaillent sans pitié, vous frappent sans relâche, trompent tous vos efforts, déjouent tous vos calculs, se rient de votre fureur comme de votre souffrance, et vous tenant haletant sous leur aiguillon, insultent encore à votre défaite par une ironique fanfare. Au seul souvenir de ce tourbillon d'aiguilles volantes, de ce simoun de flèches acérées et trempées dans un suc caustique, nous sentons un frisson courir le long de notre moelle épinière et nos cheveux se hérisser sur notre front.

Si l'Amérique avait été découverte au temps de Dante Alighieri et que le grand poëte eût pu expérimenter sur lui-même l'effet de la piqûre des moustiques, on aurait vu dans son enfer quelque misérable damné, écumant et grinçant des dents sous l'attaque de ces insectes.

Vingt-quatre heures de lutte avec ces diptères avaient allumé le sang du plus pacifique d'entre nous. Pendant le jour, grâce à la danse de Saint-Gui que nous avions exécutée, aux claques et aux coups de poing que nous nous étions appliqués sur toutes les parties du corps, nous avions pu tenir l'ennemi en échec et conserver la position; mais la nuit!... oh! la nuit!... Ici nous renonçons à peindre. Peu s'en fallut que nous ne devinssions enragés et que nous ne nous mordissions les uns les autres. Le lendemain de cette nuit fatale, nous semblions vieillis de trois mois. Partis à l'aurore, nous nous arrêtâmes au milieu du jour dans une habitation de Conibos appelée Tumbuya, où l'on nous vendit quelques poules. La surveille encore, nous nous fussions réjouis de cette acquisition et nous eussions affilé à l'avance, la branche de bois vert qui devait nous servir de broche; mais depuis vingt-quatre heures, il y avait en nous quelque chose de plus véhément que le désir de manger de la poule rôtie, c'était de nous garantir de la piqûre des moustiques. Séance tenante nous avisâmes



Habitation de Conibos, à Tumbuya.

au moyen de fabriquer des moustiquaires, nos amis les Conibos ayant refusé de nous vendre les leurs[1]. Chacun fit l'inventaire des divers chiffons de sa garde-robe. Les bannes, les enveloppes de paquets, les serviettes, mouchoirs, cravates, tout ce qui présentait une surface de quelques pouces carrés, fut taillé, ajusté, cousu. Il fallait que chacun de nous se procurât un cadre d'étoffe de six pieds de long sur trois pieds de haut et trois pieds de large. Les riches de la troupe, — il s'en trouvait — firent aux pauvres, — il s'en trouvait aussi — l'aumône de quelques pieds carrés de cotonnade; cette aumône que le maître céleste dut enregistrer immédiatement, leur sera comptée au jour du jugement final et rachètera bon nombre de leurs fautes. Nos cholos interprètes et les esclaves du comte de la Blanche-Épine, décousirent des pantalons et fendirent des bas de laine pour en arriver à parfaire la mesure exigée. La nuit où nous pûmes reposer sous l'œuvre de nos mains, entendant siffler à trois pouces de nos oreilles les hideux vampires avides de notre sang, cette nuit fut de celles qui marquent dans la vie d'un homme et dont chacun de nous a dû garder fidèlement le souvenir.

A deux jours de voyage de Tumbuya, nous relevâmes toujours à notre gauche, une nouvelle habitation de Conibos entourée de bananiers si verdoyants, qu'il nous prit fantaisie de la voir de près et de nous approvisionner en même temps de quelques régimes des fruits appétissants dont nous supposions la plante chargée. Nos rameurs, à qui nous fîmes part de ce désir, se mirent en devoir d'y satisfaire en ramant vers le point indiqué. Comme nous en approchions, une douzaine d'indigènes des deux sexes sortirent de l'ombre que projetaient les

1. C'est à cette occasion que l'un de ces indigènes fit à notre demande la singulière réponse que nous avons donnée en note au début du voyage, et à propos du rapt et du meurtre commis par l'Antis Simuco, dans la quebrada de Conversiato.

bananiers et criant, gesticulant d'un air effaré, nous firent signe de reprendre le large. Comme nos rameurs ne tenaient aucun compte de l'ordre de ces inconnus et rapprochaient de plus en plus les embarcations du rivage, les hommes frappèrent la terre de leur arc en baragouinant des menaces, tandis que les femmes poussaient des cris aigus et agitaient leurs bras au-devant de nous à la façon d'un magnétiseur chargeant de fluide le sujet qu'il veut endormir. Cependant nous continuions d'avancer, les yeux écarquillés par la surprise et ne comprenant rien aux démonstrations de ces indigènes, lorsqu'une vieille femme, maigre, hideuse, à peu près nue, véritable sorcière échappée d'un dessin de Goya, accourut, étendant vers nous ses bras décharnés et se penchant de telle sorte au bord du talus que nous crûmes qu'elle allait sauter dans l'embarcation la plus rapprochée du rivage. Mais la Sibylle à la poitrine osseuse et aux cuisses maigres, se contenta de nous regarder dans le blanc des yeux d'un air formidable et de cracher deux ou trois fois dans la rivière, comme si elle accomplissait un mystérieux maléfice. Son incantation terminée, elle nous fit une abominable grimace et, en se retirant, nous découvrit un autre aspect de sa laideur sénile.

L'accueil peu gracieux de ces indigènes ne nous empêcha pas d'opérer notre débarquement. A peine eûmes-nous gravi le talus où ils étaient rangés en demi-cercle



L'exorcisme.

qu'hommes et femmes s'enfuirent à toutes jambes vers leur demeure en poussant d'effroyables cris. Nous y entrâmes bravement à leur suite. La colère et l'effroi de ces naturels, firent place alors à l'abattement de la peur. Jeunes et vieux, tremblant de tous leurs membres lorsque nous leur donnâmes l'accolade d'usage, prirent nos mains, même celles les moins lavées, et les baisèrent d'un air de componction dont nous fûmes touchés. Quelques babioles que nous leur distribuâmes, parvinrent à calmer le tremblement nerveux dont ils étaient agités.

Un peu remis de la panique que notre apparition leur avait causée, ils nous offrirent des nattes de palmier sur lesquelles nous nous assîmes à l'orientale. La pythonisse au ventre ridé qui nous avait exorcisés du haut de la berge, s'empressa d'écraser dans ses mains quelques bananes cuites, délaya la pulpe de ces fruits dans de l'eau de rivière et nous présenta à la ronde ce mazato de l'hospitalité contenu dans une écuelle. Chacun de nous feignit de goûter à l'épais breuvage, mais se contenta d'y mouiller ses lèvres. Quand l'écuelle, après avoir passé de main en main, fut revenue encore pleine à celle qui nous l'avait offerte, nous demandâmes aux maîtres de céans des explications sur la conduite étrange que d'abord on avait tenue envers nous : ces explications nous furent données.

Traversée de l'Amérique du Sud, par M. Paul Marcoy. — Carte n° 6.

Il y avait trois jours, nous dit-on, qu'une pirogue montée par une famille d'Indiens Sensis [1] s'était arrêtée à l'endroit du rivage où nous venions d'aborder nous-mêmes; cette famille pour échapper à la mortalité que la petite vérole exerçait en ce moment parmi les gens de sa tribu, avait déserté son toit de palmes, et, s'abandonnant au courant de la rivière Capoucinia, était entrée dans les eaux de l'Apu-Paro, qu'elle remontait d'aval en amont, cherchant, comme l'errante Élise de Virgile, un air pur et un endroit propice pour y édifier un autre ajoupa. A cette nouvelle, qui nous surprit un peu, mais dont nos hôtes paraissaient terrifiés, ils ajoutèrent, qu'en nous voyant venir à eux, vêtus d'habits extravagants et porteurs de barbes blondes ou noires, ils nous avaient pris pour des mauvais génies chargés par Yurima, l'esprit des tenèbres, d'apporter l'épidémie dans la contrée. Quelque peu flatteur qu'il put nous sembler d'avoir été pris pour autant de diables, nous ne dîmes rien de désobligeant à nos hôtes en songeant à la chaude alerte qu'involontairement nous leur avions causée.

De tous les fléaux qui peuvent assaillir l'indigène, la petite vérole est celui qu'il redoute le plus. Le danger, la fatigue, les privations, le trouvent insensible; la faim même, n'a sur lui qu'une influence secondaire, car il la trompe en buvant son épais mazato. Seule, la petite vérole a le don d'émouvoir sa bile et de fondre la glace de son naturel; à l'annonce de l'épidémie, il prend ses jambes à son cou, et, sans regarder derrière lui, dévalle à travers forêts et rivières, comme si le diable l'éperonnait de ses ongles crochus. Habituellement, il ne retourne la tête que lorsqu'il a mis trente ou quarante lieues entre sa personne et l'endroit où sévit le fléau.

La petite vérole est dans son idée, la sinistre avant-courrière de la mort. La première pustule que le virus fait éclore à la surface de sa peau, équivaut au coup de faux du terrible squelette; tant d'individus, de familles, de tribus tout entières, sont tombés sous ses yeux, victimes de ce mal étrange, manifestation de la colère du Grand-Esprit, qu'il juge parfaitement inutile de le combattre. Aux premiers symptômes de l'éruption cutanée, alors que la fièvre brûle son sang, le seul remède, ou plutôt le seul palliatif auquel il ait recours pour se débarrasser d'une insupportable chaleur, c'est de courir à la rivière, de se plonger dans l'eau jusqu'au menton et de rester immobile jusqu'à ce que le froid l'ait saisi. On devine le résultat de ce traitement [2].



Un massacre de tortues.

Un moment de conversation avec ces Conibos nous suffit pour les rassurer et dissiper la fâcheuse opinion qu'ils avaient eue de nous. Grâce à leur changement d'humeur, nous pûmes nous procurer des poules, une tortue et des régimes de bananes. La vieille Hébé qui nous avait offert son ambroisie locale et à laquelle nous avions donné quelques perles en verre coloré pour rehausser ses charmes sexagénaires, courut après nous au moment où nous nous dirigions vers nos pirogues, et, avec une affreuse grimace qu'elle croyait être un bienveillant sourire, nous remit personnellement un petit sac en jonc artistement tressé et plein d'arachides grillées.

Durant les cinq jours que nous mîmes à atteindre l'embouchure de la rivière Pachitea, il nous échut quelques distractions à défaut d'aventures, qui rompirent un

1. La tribu des Sensis, fraction minime de la grande nation Pano, aujourd'hui éteinte, était autrefois réunie en mission. Elle habite les alentours de Chanaya-Mana, chaînon ouest de la Sierra de Cuntamana. Nous reviendrons sur ces indigènes en parlant des missions de l'Ucayali.

2. C'est à la petite vérole, autant qu'aux guerres intestines et aux *essais* de civilisation tentés, d'un côté par les Péruviens, de l'autre par les Brésiliens, qu'on doit attribuer l'extinction totale ou la diminution sensible des tribus indigènes qui, au dix-huitième siècle, bordaient encore les rives du Huallaga, du Marañon, de l'Ucayali et du Bas-Amazone. Sur plus de cent vingt peuplades qu'on y comptait à cette époque, il en reste à peine trente aujourd'hui.

peu la monotonie du trajet et rafraîchirent notre pulpe cérébrale que menaçait de dessécher l'ardeur du soleil. Le premier jour, dans l'après-midi, une idée quelconque ayant poussé les rameurs de ma pirogue à côtoyer la berge au lieu de suivre le milieu du courant, je les entendais proférer des *chê*, des *xi*, des *schisto*, interjections qui dans l'idiome conibo, expriment la surprise à différents degrés puis rapprocher l'embarcation du bord et sauter vivement en terre. Curieux de voir ce qu'ils voyaient, je les suivis. La plage élevée, de trois ou quatre pieds au-dessus du niveau de la rivière, était couverte dans un périmètre de deux cents pas, de carapaces et de plastrons de tortues, violemment séparés à coups de hache et auxquels adhéraient encore des lambeaux de chair. Les ruisseaux de sang qui avaient coulé pendant ce massacre, dessinaient sur le sable de rougeâtres sillons. Çà et là, perchés sur les *testudo* des malheureux chéloniens, comme des hiboux sur les tombes d'un cimetière, des vautours-urubus repus à ne pouvoir voler, se tenaient cois, le bec posé sur leur jabot dans une attitude de contemplation digestive. Je parcourus cet étrange champ de bataille sur lequel étaient restés trois cent dix-neuf cadavres. Une douzaine de Conibos, parents ou amis de mes rameurs, avaient fait à eux seuls toute cette besogne, non pour se nourrir ou s'approvisionner de viande de tortue, comme on pourrait le croire, mais seulement pour détacher des intestins de cet amphibie, certaine graisse jaune et fine qui y est attachée et qui est pour les Conibos un des articles les plus prisés de leur commerce avec les missions. Nous reviendrons sur ce genre de massacre et sur ce trafic, en traçant la monographie de ces indigènes.

Notre visite à ce Waterloo des tortues avait duré plus d'une heure. Nous rentrâmes dans le lit du courant et fîmes force rames pour rattraper nos compagnons, qu'au coucher du soleil nous rejoignîmes sur une plage, où déjà ils avaient allumé le feu du campement. Une troupe de Conibos étrangers à la caravane, s'y trouvaient avec eux. L'époque de la ponte des tortues qui était venue, expliquait la présence de ces indigènes. Pendant deux heures, ce fut entre nos rameurs et ces inconnus, un échange de syllabes et de consonnes à nous rendre sourds; puis comme les affaires de ces derniers les appelaient ailleurs, ils prirent congé de nous et se rembarquèrent.

Je ne sais si leur rencontre nous porta malheur, mais la nuit que nous passâmes sur cette plage n'eut rien à envier à celle de Sintulini qui suivit la mort de fray Bobo notre aumônier. Les éclairs, la foudre, la pluie, mêlée aux bouffées d'un vent furieux, éteignirent nos feux, culbutèrent nos moustiquaires, ébouriffèrent notre chevelure en tous sens et nous trempèrent jusqu'aux os. Si nous passâmes cette effroyable nuit à grelotter de froid et à maudire sur tous les tons le jour qui nous avait vu naître, en revanche, nous ne sentîmes la piqûre d'aucun moustique. A quelque chose malheur est bon.

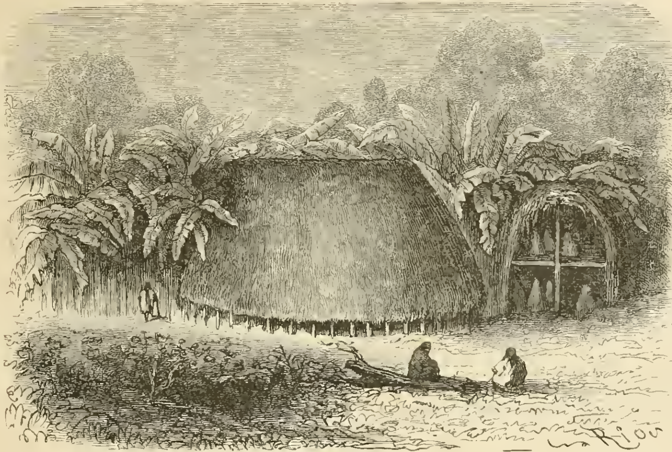
Au petit jour, nous quittâmes cette plage inhospitalière et, les yeux bouffis par l'insomnie, nous nous remîmes en chemin. Sur les onze heures, nous nous arrêtâmes dans une habitation de Conibos où l'on nous cuisina dans une grande jarre, un millier d'œufs de tortue mêlés à des bananes vertes, dont le principal avantage est de faire un bouillon violet. Ce ragoût d'œufs (*chupé*), bien que pesant à l'estomac, nous agréa fort. A dater de cette heure nous ne négligeâmes aucune occasion de nous approvisionner d'œufs de tortue, ce qui nous fut d'autant plus facile, que la ponte des chéloniens qui met en émoi tous les peuples sauvages et civilisés de ces contrées, avait lieu déjà sur quelques points privilégiés [1].

Dans la maison où nous goûtâmes pour la première fois de ce mets indigeste, se trouvait un jeune sauvage d'une dizaine d'années, nu comme un ver, mais le nez coquettement orné d'une pièce d'argent qui lui cachait la lèvre supérieure. Les traits de cet enfant, qui rappelaient le type des Quechuas, des Antis et des Chontaquiros, contrastaient si fort avec le masque rond, bonasse et souriant des Conibos, que nous nous renseignâmes sur son compte. On nous dit qu'il était né sur les berges ombreuses de la rivière Tarvita, un affluent de droite de l'Apu-Paro et qu'il appartenait à la nation des Impetiniris. Les Conibos l'avaient pris dans une razzia faite par eux chez ces indigènes, qu'ils accusaient d'être venus de nuit leur voler des bananes. Depuis un an que le jeune Impetiniri vivait sous le toit de ses maîtres qui le traitaient comme un enfant de leur famille, il feignait d'avoir oublié le lieu de sa naissance et ne parlait qu'avec dédain des auteurs de ses jours. Le cholo Anaya, à l'instigation du chef de la commission péruvienne, ayant manifesté le désir d'acheter ce jeune indigène, les gens de la maison le lui vendirent pour trois couteaux représentant une valeur de 1 fr. 50 cent. Le capitaine de frégate fut enchanté de son acquisition. Jusqu'à cette heure, le chef de la commission française, maître d'un Malgache loué à Lima pour la circonstance et possesseur d'un Apinagé, troqué par lui contre un vieux fusil dans une traversée de l'Araguay, l'avait secrètement humilié par ce déploiement de luxe despotique. Désormais, il allait avoir comme son rival, un esclave à lui, qui pourrait bourrer et débourrer sa pipe, accourir à sa voix, se coucher à ses pieds ou le suivre à distance; cette idée fut un dictame pour les blessures de son amour-propre et comme une compensation aux pertes réelles qu'il avait essuyées.

1. L'avance ou le retard dans la crue ou la décroissance des eaux de l'Ucayali-Amazone et de ses grands affluents que nous verrons plus tard, tient au voisinage plus ou moins immédiat des sources de ces rivières avec les neiges des Andes. De là cette différence de quinze jours, trois semaines, un mois même, observée dans l'élévation ou l'abaissement de niveau de chacune d'elles. De là aussi, et selon le cours d'eau, une avance ou un retard dans la ponte annuelle des tortues et la récolte de leurs œufs par les riverains. Notre Apu-Paro et la rivière des Purus, malgré une distance de plus de trois cents lieues qui sépare leur embouchure, sont de tous les tributaires du Haut-Amazone coulant du sud au nord, ceux qui baissent les premiers. Dès le 15 août, leurs plages sont à sec et les tortues y déposent leurs œufs, tandis qu'elles ne pondent sur les plages du Javary, du Jurua et autres grands cours d'eau, que vers la fin de septembre.

Si la joie du capitaine de frégate était des plus vives, grande fut la consternation de l'Impetiniri, lorsque son nouveau maître le poussant devant lui, l'eut conduit au rivage et fait entrer dans sa pirogue. A peine eûmes-nous pris le large que les sanglots de l'enfant allèrent crescendo. Notre teint, nos barbes, nos vêtements, notre langage, notre habitude de nous moucher dans un carré d'étoffe au lieu d'accomplir cet acte naturel en nous pressant le nez avec les doigts, tout en nous, si différent de ce qu'il avait vu jusqu'alors, lui semblait stupéfiant et formidable. Quand vint le soir et que nous eûmes allumé sur une plage le feu du campement, la vue du récipient en fer battu où cuisait le souper, épouvanta l'enfant qui redoubla ses pleurs et se prit à trembler; peut-être croyait-il que nous allions préalablement l'égorger, puis faire une étuvée et des grillades de son individu, lesquelles, soit dit en passant, eussent été fort tendres pour un anthropophage. Inutile de dire qu'il en fut quitte pour la peur; mais cette peur chez lui était si forte, qu'il refusa obstinément de goûter aux aliments que nous lui offrîmes et passa la nuit à geindre sur un mode cadencé que nous n'avions encore entendu nulle part. Nous ne sûmes jamais si cette mélopée lamentable était une plainte enfantine ou un chant de mort à l'usage de sa nation.

Deux jours après son installation parmi nous, le petit drôle était si fort apprivoisé, qu'aux heures des repas, il venait comme un jeune chien, s'asseoir entre nos jambes et nous retirait familièrement le morceau de la bouche. Plus d'une fois nous fûmes obligés de le rappeler à l'ordre par de légères claques appliquées sur les doigts. En peu de temps il apprit à parler le quechua avec nos cholos et lorsque nous arrivâmes à Sarayacu, la mission centrale, les néophytes des deux sexes accueillirent si gracieusement le jeune infidèle et lui firent boire tant d'écuellées de mazato, que le premier jour, en visitant



Habitation de Conibos.

les huttes du village, nous relevâmes plusieurs fois et remîmes sur ses jambes l'Impetiniri trop ivre pour se tenir debout.

Le surlendemain de l'achat du jeune sauvage, nous atteignîmes l'embouchure de la rivière Pachitea, le plus large sinon le plus long, des cours d'eau relevés en chemin. Une île placée à l'entrée, divisait son lit en deux bras. La largeur totale de cet affluent de l'Apu-Paro, nous parut être de trois cents mètres. Il est formé à quatre-vingt-deux lieues dans l'intérieur, par la réunion des rivières Palcaza et Pozuzo, nées sur deux points opposés de la Cordillère de Huanuco. Huit lieues plus bas, le Pichi lui porte par la droite le tribut de ses eaux, et trois rivières sans importance, le Carapacho, le Cosientata et le Calliseca, s'y jettent par la gauche.

A partir de ce point, le Tampu-Apurimac que nous avons vu après sa jonction avec le Quillabamba-Santa-Ana, prendre le nom d'Apu-Paro, ou Grand-Paro, sous lequel il est connu des indigènes, va troquer ce nom contre celui d'*Ucayalé*[1], que, plus tard, après sa jonction avec le Marañon, il répudiera pour adopter définitivement celui de rivière des Amazones, qu'il doit porter jusqu'à l'océan Atlantique.

En face de l'embouchure du Pachitea, sur la rive droite de l'Ucayalé, auquel les géographes ont retiré son *e* final, pour y substituer un *i*, s'étendait une plage de sable qui aboutissait à une espèce de dune, ou de colline, dont quelques parties étaient couvertes de cécropias et de grands roseaux, et d'autres dépouillées de végétation. Un espace de quelque deux cents pas, séparait la rivière de la colline. Au bord de l'eau, une vingtaine

1. Rencontre, jonction, confluent. — Les indigènes ne donnaient autrefois le nom d'Ucayalé, qu'à l'endroit où s'opérait la jonction des deux rivières Apu-Paro et Marañon. Les missionnaires, et à leur exemple les géographes, ont pris la partie pour le tout et donné le nom d'Ucayalé à l'Apu-Paro, après sa réunion avec le Pachitea.




Types d'Indiens Impetiniris.

d'ajoupas, comme en construisent à la hâte les indigènes pour leurs haltes de nuit, servaient d'avant-poste à un village ou projet de mission, que les Conibos étaient en train d'édifier sur la colline, et auquel ils avaient donné le nom de Santa-Rita. C'était comme un pendant à la mission en herbe de Santa-Rosa chez les Chontaquiros.

Ce village sur lequel tombaient d'à-plomb les rayons d'un soleil de feu, offrait tant bien que mal, la disposition d'un parallélogramme. Nous y comptâmes dix habitations, dont trois grandes, et sept moyennes. Chacune de ces dernières pouvait recevoir trois familles. Toutes n'étaient pas achevées, mais le seraient bientôt, au dire de leurs constructeurs. L'habitation du centre devait servir d'église. Rien ne la distinguait de ses voisines, si ce n'est un segment formé par une rangée de pieux fichés dans le sable, et figurant tant bien que mal une abside. Une croix de bois, grossièrement équarrie à coups de hache et peinte avec du rocou, s'élevait à quelques pas de cette église. Le style de ces constructions était le même que nous avions observé dans les habitations des Chontaquiros et des Conibos. Quelques toitures étaient en roseaux; d'autres en palmes.

Derrière l'église, le long d'une ceinture de ces roseaux géants qui, pendant longtemps nous avaient tenu fidèle compagnie, s'étendaient pareils à des pièces d'étoffe cousues bout à bout, de petits morceaux de terrain, soigneusement défrichés, sarclés même, et plantés de manioc, de coton, de pastèques, dont les premières feuilles vertes tranchaient agréablement sur la fauve couleur du sable. Ces jardinets, s'ils témoignaient des intentions agricoles des néophytes, n'étaient pas en état d'assurer leur alimentation quotidienne; un homme de bon appétit eût pu manger à lui seul en huit jours, tous les produits de cette agriculture.



Achat d'un jeune Indien Impetiniri.

Cent vingt Conibos touchés de la grâce, s'étaient réunis en ce lieu. La plupart vaguaient en ce moment dans les forêts voisines et sur les plages, occupés de chasse et de pêche; trente individus des deux sexes étaient restés à la mission. Ces indigènes, une fois leurs constructions achevées, se proposaient d'aller à Sarayacu, demander au Préfet Apostolique des Missions de l'Ucayali, un religieux pour les baptiser et les instruire dans la foi chrétienne. Ils promettaient d'avoir grand soin de lui, et s'engageaient à ne pas le garder au delà de trois mois, si l'air de la rivière Pachitea lui était contraire, ou que l'endroit ne fût pas de son goût. Ces détails que j'écrivis sous la dictée d'un de nos interprètes, lui furent donnés par un gros Conibo à figure joviale, barbouillée de rocou, qui le promena à travers la mission, et lui fit part des embellissements projetés par les siens, pour en rendre au futur *papa*[1] le séjour aussi agréable que sain.

Ce vent de civilisation qui soufflait du nord et du sud,

1. Papa ou tayta (*père*). C'est le nom donné par ces peuplades à tous les prêtres, moines et missionnaires.

chez les Chontaquiros, comme chez les Conibos, commençait à m'incommoder. La journée d'ailleurs avait été orageuse, — au figuré s'entend, car le temps était admirable. — De petites taquineries, de petites attaques, de petites ripostes entre les chefs des commissions-unies, à propos d'une banane ou d'un poisson offert à celui-ci par quelque néophyte et que réclamait celui-là, avaient surexcité mes nerfs et fait vibrer mon impatience au delà du diapason normal. Pour oublier momentanément les rêves de béatitude des aspirants chrétiens et les criailleries des chrétiens schismatiques, j'allai m'asseoir sur la plage en face du Pachitea, et j'aspirai avec délices le vent de barbarie qui venait de cette rivière habitée par les Cachibos mangeurs d'hommes[1]. Le soleil avait disparu; les teintes enflammées du couchant se refroidissaient dans un ton orangé. Les croupes des forêts étaient d'un bleu roussâtre et comme sablé de poudre lumineuse par les derniers reflets de l'astre évanoui. L'eau de l'Ucayali avait la teinte de l'argent mat; celle du Pachitea des tons d'or verdâtre. La pureté de l'atmosphère, la limpidité du ciel que ne tachait aucun nuage, l'immensité des lignes des horizons de droite et de gauche, donnaient à ce paysage un caractère de grandeur et de solennité, qui me réconcilia presque avec la mission de Santa-Rita; je me sentis porté à excuser l'aridité du gîte en faveur de l'admirable spectacle dont on jouissait de son



Projet d'une mission chez les Conibos de Santa-Rita.

seuil. Pendant un moment, j'enviai le bonheur du moine inconnu qui, chaque soir viendrait s'asseoir en cet endroit pour oublier l'homme et la terre, et comme Moïse sur l'Horeb, entrer en communication avec l'esprit de Dieu, qu'on sentait flotter dans cette vaste solitude.

Le lendemain, sur les onze heures, nous quittâmes Santa-Rita du Pachitea, emportant un croquis de la mission future, et un bilboquet que nous avions acheté à deux sauvages quinquagénaires qui y jouaient à tour de rôle avec un imperturbable sérieux. Le manche de ce bilboquet en bois de palmier Chonta (*Oreodoxa*), et de la grosseur d'une baguette de fusil, était long de trente pouces, et affilé comme une lardoire. Sa boule était formée d'une tête de tortue de la grande espèce[2] dépouillée de sa chair, et soigneusement ratissée. Un fil tissé avec des folioles de palmier, l'attachait au manche. La règle du jeu de ce bilboquet conibo, comme il me fut donné d'en juger *de visu*, était diamétralement opposée à celle du bilboquet européen. Pour gagner la partie, il fallait manquer la boule un certain nombre de fois au lieu de la prendre. A ceux que la chose pourrait intéresser,

1. Nous reviendrons en temps opportun sur cette tribu des Cachibos, ou mieux des Cacibos, autrefois nombreuse et redoutée de ses voisins, aujourd'hui réduite à une poignée d'hommes misérablement pourchassés par les tribus voisines sous prétexte d'anthropophagie, et auxquels tout voyageur passant par là ne manque pas, sur la foi de la tradition, de jeter une pierre. *Væ victis!*

2. *Testudo Amasoniensis.*

nous dirons que ce qui de prime-abord peut sembler facile, présente au contraire quelque difficulté, la tête-boule étant percée d'une douzaine de cavités naturelles et le manche-lardoire se fourrant toujours dans quelqu'une.

A part les satanés moustiques qui ne nous laissaient ni repos ni trêve et menaçaient de nous dévorer vifs, notre navigation sur l'Ucayali était maintenant la plus douce chose du monde; aux tiraillements qui avaient signalé notre séjour de vingt-quatre heures à Santa-Rita, venait de succéder une paix profonde. Les deux chefs de l'expédition après avoir dégorgé de nouveau le trop-plein de leur cœur et s'être dit force paroles mortifiantes, s'étaient repliés sur eux-mêmes et se reposaient comme les volcans après une période d'activité. A leur exemple, j'étais rentré dans ma coquille, non pour me préparer comme eux à de nouveaux combats, mais pour m'égayer plus à l'aise sur certain *arrangement* que m'avait proposé l'aide-naturaliste et dont le résultat devait, selon lui, dépasser mes rêves les plus ambitieux et mes plus hautes espérances.

Cet arrangement, transaction diplomatique et commerciale, qu'au grand déplaisir du jeune homme, je ne pouvais me décider à prendre au sérieux, consistait à déposer aux pieds du chef de la commission française à titre d'hommage-lige, les dessins, cartes, plans, notes et documents que j'avais rassemblés; puis, cette formalité remplie, à m'enrôler sous la bannière du noble personnage et à l'accompagner en France où son premier soin en arrivant, serait de faire orner la boutonnière de mon habit d'un liséré ponceau. Cette première faveur devait en amener une foule d'autres et les sinécures, les honneurs et les dignités, pleuvraient sur moi dru comme grêle. L'arrangement, comme on voit, était des plus simples, mais la façon dont il me fut proposé, était assez entortillée pour que la honte d'un refus, si je venais à refuser,



Embouchure de la rivière Pachitea.

retombât tout entière sur le naturaliste-secrétaire et laissât sain et sauf l'honneur de son patron. O diplomatie, ce sont là de tes coups! pensai-je en écoutant le charmant jeune homme qui après avoir inutilement effeuillé sur moi toutes les fleurs de sa rhétorique, dut se retirer emportant l'éclat de rire final que je lui donnai pour réponse.

A partir de ce moment les cartes furent brouillées entre l'apprenti diplomate et moi, et les façons de son maître et seigneur changèrent complétement à mon égard. Mais à dater de ce moment aussi, ma position vis-à-vis d'eux fut plus nettement dessinée que par le passé.

Sans me déclarer ouvertement Guelfe ou Gibelin, pour York ou Lancastre et arborer la rose blanche ou la rose rouge, je pris parti en secret pour le juste contre l'injuste, pour l'oppressé contre l'oppresseur, ce que jusqu'alors je m'étais soigneusement interdit. Peut-être mes actes extérieurs traduisirent-ils à mon insu quelque chose de ma pensée intime, car le chef de la commission française daigna m'honorer d'une froideur toute particulière. Adieu les sourires fondants qu'il m'adressait jadis à tout propos et les compliments élogieux qu'il me débitait d'une voix flûtée. Le noble Monsieur évitait ma rencontre avec autant de soin qu'il l'avait recherchée, et son regard chargé d'une couche de glace, congelait mon sang malgré 33° de chaleur, quand par hasard il s'arrêtait sur moi.

Au fond comme son estime et son amitié ne m'avaient flatté que médiocrement, son indifférence me fut à peu près insensible. Mais l'étude de son idiosyncrasie, qui pareille à certaines couches d'humus, reposait sur un tuf aride, m'intéressa toujours, et je n'eus garde d'interrompre la série de mes observations à l'égard de ses faits et gestes. Depuis notre sortie de Santa-Rita, l'illustre personnage semblait s'être fait une loi du

silence et la toilette de ses ongles l'occupait exclusivement. A le voir ainsi replié sur lui-même, on eût pu le croire calme, insensible et matériellement heureux; mais le calme chez lui n'était qu'apparent. Une tempête grondait sourdement dans son âme et s'épanchait en flots amers sur les esclaves accroupis à ses pieds. Le tachydermiste n'était pas à l'abri de ces orages domestiques. D'aigres réprimandes et de vertes semonces l'atteignirent plus d'une fois dans le trajet de Santa-Rita à Sarayacu. Mais l'aimable jeune homme se consolait de ces mécomptes en gonflant une de ses joues et frappant dessus quand son patron avait tourné le dos, ou en fredonnant le duo d'*Indiana et Charlemagne* qui était pour lui ce que le *Tirely* est pour les maisons-moussues, les renards et les pinsons, ces étudiants de la docte Allemagne, une façon de narguer la misère présente et d'attendre patiemment l'avenir.

Ces bourrasques que le chef de la commission française élevait de temps en temps autour de lui comme le turbulent Éole, servirent d'émonctoire à la bile qu'il sécrétait abondamment et détournèrent l'ictère dont il était menacé; seule la sclérotique de ses yeux prit la nuance du safran qu'elle conserva jusqu'à Sarayacu.

Depuis que nous étions entrés dans les eaux calmes et qu'en touchant à Paruitcha, premier point habité par la nation Conibo, nous avions laissé pour toujours en arrière, les pierres, les écueils, les troncs d'arbres échoués et les canaux-rapides, l'existence nous semblait un long jour de fête; si nous ne chantions pas comme les oiseaux en signe de sérénité et d'insouciance, notre félicité n'en était pas moins réelle. L'abondance de vivres eût suffi seule à nous tenir en joie. Dans les habitations de Conibos, nous trouvions chaque jour en échange d'aiguilles, d'hameçons et de grelots, des bananes, du manioc, du lamentin, du tapir, du singe et des tortues. Nos rameurs



Joueurs de bilboquet.

pêchaient de beaux poissons qu'ils nous abandonnaient, et le soir venu, en abordant sur la plage déserte où nous devions passer la nuit, nous n'avions qu'à fouiller le sable pour en retirer des milliers d'œufs de tortue. Quelle antithèse entre cette chère-lie et le jeûne érémitique que nous avions observé durant seize jours chez les dignes Antis!

Le repas du soir achevé, nous faisions cercle autour d'un feu allumé sur la plage, non dans le but d'éloigner les moustiques, le moustique, comme le lézard de Buffon, est l'ami de l'homme et s'attache à ses pas, mais pour effrayer les jaguars et les crocodiles, animaux taciturnes et faméliques, qui vaguent dans la solitude à l'heure où tout dort ici-bas. Cette tertulia à laquelle le comte de la Blanche-Épine ne prit jamais part dans la crainte de se commettre avec des *espèces*, mais que nos rameurs Conibos égayaient volontiers de leur présence, était consacrée à la récapitulation des actes de la journée et au relevé topographique des lieux que nous verrions le lendemain. Les intermèdes en étaient remplis par quelques bourdes malignes de nos amis sauvages sur les nations voisines, ou par des réponses aux questions que nous leur adressions sur les us et coutumes de leur tribu. Quand l'heure du sommeil était venue, chacun déroulait sa moustiquaire et la suspendait à deux rames ou à deux roseaux fichés dans le sable. Jusque-là rien que de très-simple; mais la difficulté, c'était de soulever les plis de ce cadre d'étoffe et de se blottir dans l'intérieur sans y introduire avec soi une légion de moustiques. Il nous semble philanthropique et tout à fait digne de nous, d'expliquer en passant de quelle façon s'exécute cette manœuvre.

La moustiquaire suspendue à deux pieux par ses deux traverses, et de manière à ce que la lisière de l'étoffe traînant sur le sol, n'offre aucun interstice par où puisse entrer l'ennemi, le voyageur muni d'une branche feuillue

ou d'une poignée de roseaux qu'il agite vivement, en fait deux ou trois fois le tour. Léger de sa nature, le moustique est entraîné par le déplacement de la colonne d'air et disparaît pendant quelques secondes. L'occasion est propice et c'est surtout ici qu'il importe de la prendre aux cheveux. Jetant son éventail ou son plumeau, désormais inutiles, l'individu s'assied à côté de la moustiquaire, soulève un de ses pans à six pouces du sol, puis se laissant choir en arrière et roulant aussitôt sur lui-même, s'introduit par cet hiatus dans l'intérieur du cadre dont il laisse retomber les plis derrière lui. La durée de cette opération doit être celle de l'éclair qui sillonne la nue.

Mais si prompte qu'elle ait été, elle a suffi néanmoins pour livrer passage à une douzaine de moustiques. A peine êtes-vous étendu qu'une fanfare éclate brusquement, donnant le signal de l'attaque. Gardez-vous d'y répondre ; laissez chaque assaillant choisir l'endroit où il frappera. Bientôt une douleur aiguë vous annonce l'introduction de sa trompe acérée. Le sang qu'il vous soutire afflue par tumultueuses ondées. Ne bougez pas ; armez-vous de stoïcisme ; invoquez mentalement Épictète et Zénon, les pères du genre. Pendant ce temps, vos ennemis boiront avec la volupté, l'oubli du monde extérieur. Quand vous sentirez faiblir leur attaque, signe que leur ventre s'emplit et que la vapeur du sang leur monte à la tête et trouble leur entendement, appliquez une claque sur la partie mordue et faites justice du vampire à la table même de son festin. Votre couronne d'athlète, ô vainqueur ! sera un sommeil d'autant plus profond et des rêves d'autant plus roses, qu'au dehors vous entendrez une véritable tempête mugir à six pouces de vos oreilles.



Recherche des œufs de tortue dans le sable des plages.

Ces indications charitables que nous donnons ici aux pères de famille, afin qu'ils les mettent sous les yeux de ceux de leurs fils que la lecture de Cook ou de Bougainville, pourrait décider à entreprendre, comme le pigeon de la fable, un voyage en lointain pays, ces indications étaient suivies de point en point par chacun de nous. A force de pratiquer, nous avions acquis une telle dextérité dans le maniement de la moustiquaire, qu'il nous arrivait très-souvent d'en prendre possession sans introduire à notre suite un seul ennemi. Rien de plus singulier, au reste, que ces carrés d'étoffe blanche, grise ou brune, éparpillés sur le vaste tapis des plages. Avec un peu d'imagination et l'aide d'un rayon de lune, on les eût pris de loin pour les pierres tumulaires de voyageurs morts dans une traversée du désert.

Certaine nuit que nous dormions comme des bienheureux sous nos abris de toile, un tumulte de voix sauvages retentit dans le campement. Au risque d'être mis en pièces par les moustiques, nous soulevâmes les plis de l'étoffe et jetâmes autour de nous un regard effaré. Une lune, aussi brillante que le soleil d'Europe,

versait sur le paysage des torrents de lumière. On eût dit que le sable des plages était chauffé à blanc.

L'arrivée d'une douzaine de Conibos occasionnait tout ce tapage. Venus de l'intérieur des terres par la rivière Apujau qui coulait à peu de distance du campement, ils avaient trouvé la plage occupée, et reconnaissant à la clarté de la lune les moustiquaires brunes de leurs compagnons, ils s'étaient mis à brailler à tue-tête pour les avertir de leur arrivée.

En un clin d'œil tous les dormeurs furent sur pied. Les nouveaux venus racontèrent leur histoire. Ils revenaient d'une chasse à l'homme sur le territoire des Indiens Remos qu'ils accusaient de leur avoir volé une pirogue, munie de ses agrès et apparaux, c'est-à-dire de deux rames et d'une pagaye. Pour châtier l'audace de ces indigènes et reprendre leur bien, les Conibos s'étaient embarqués à la nuit tombante et avaient remonté la rivière Apujau jusqu'à la première habitation des Remos. Les chasseurs se flattaient de prendre le lièvre au gîte. Mais le choc des rames, le remou de l'eau, le frôlement de la pirogue contre les roseaux, ces bruits inappréciables pour l'Européen, avaient donné l'alarme aux sauvages. Pendant que les Conibos manœuvraient de façon à prendre les Remos par devant, ceux-ci s'enfuyaient par derrière : leur cabane avait deux issues. En attendant qu'une vengeance plus complète leur fût offerte, les Conibos avaient pillé la demeure de l'ennemi et l'avaient incendiée.

Bientôt finit le territoire de la nation Conibo et commença celui des Indiens Sipibos. La rivière Capoucinia, issue des contre-forts occidentaux de la Sierra de Cuntamana et que l'Ucayali reçoit par la droite, est la limite qui marque sans les séparer, les possessions des deux pays. Conibos et Sipibos, sortis du même tronc, parlent



Les moustiquaires.

la même langue, ont le même *facies* et les mêmes coutumes et quoique séparés depuis des siècles, vivent en assez bonne intelligence.

Avant de passer outre et bien que nos rameurs Conibos dont nous apprécions de plus en plus les qualités privées, doivent nous accompagner jusqu'à Sarayacu, nous allons régler avec eux nos comptes ethnologiques : les bons comptes font les bons amis, comme disait notre ancien compagnon de voyage, le géographe ; donc, pour donner à chacun ce qui lui revient, autant que pour mettre un peu d'ordre dans notre nomenclature des Indiens Conibos, Sipibos, Schetibos, et autres naturels en *os*, nous tracerons séparément la monographie de leurs tribus. C'est le seul moyen d'éviter l'écueil contre lequel est venu se heurter un voyageur moderne qui trouve — « *difficile de ne pas faire de confusion, quand on parle des sauvages de l'Ucayali.* » — Il est vrai que ce voyageur n'en a parlé que par ouï-dire et sans les avoir jamais vus ; or, chacun sait, pour l'avoir expérimenté par lui-même ou avoir lu, dans Horatius Flaccus, un vers relatif à la chose, qu'il est difficile, en effet, d'énoncer clairement ce que l'on n'a pas bien compris. Ceci dit, sans penser à mal, nous entrons en matière.

Quand des religieux Franciscains venus de Lima[1], explorèrent pour la première fois la partie du Pérou comprise entre les rivières Huallaga, Marañon, Ucayali et Pachitea, ils trouvèrent établie sur les bords de la petite

1. C'est aux religieux des couvents de Lima qu'on doit la fondation des Missions du haut et du bas Huallaga, les plus anciennes du Pérou, comme celles de Maynas et du Haut-Amazone, furent l'œuvre des Jésuites de Quito. Le collége apostolique d'Ocopa, dans la province de Janja, d'où devaient sortir un jour tant de missionnaires, n'était pas encore fondé au dix-septième siècle, et ne le fut qu'en 1738, par le P. Francisco de San-José. C'est à ce religieux et à ceux qui lui succédèrent, qu'est due la fondation des Missions du Cerro de la Sal, du Pajonal, du Pozuzo, et enfin celles de l'Ucayali. De toutes les Missions du Pérou, qui, au milieu du dix-huitième siècle, s'élevaient à près de cent cinquante, il en reste huit aujourd'hui : deux sur la rivière Huallaga, une sur celle de Santa-Catalina, voisine de Sarayacu, trois sur l'Ucayali et deux sur l'Amazone.

rivière Sarah-Ghéné (*hodiè Sarayacu*), affluent de gauche de l'Ucayali, une nation autrefois florissante et dont le type, l'idiome, les vêtements, les us et les coutumes, étaient communs à six tribus voisines qui paraissaient s'être détachées d'elle à une époque qu'on ne pouvait raisonnablement préciser. Cette nation était celle des Panos.

Primitivement descendue des contrées de l'Équateur par la rivière Morona, elle s'était fixée d'abord à l'entrée du rio Huallaga, où paraît s'être opérée sa division en tribus. Plus tard, à la suite de démêlés avec les Indiens Xébéros de la rive gauche du Tunguragua-Marañon, elle avait abandonné ce territoire, erré longtemps à travers les plaines du Sacrement et était venue enfin s'établir à cinquante lieues sud sud-est de ses premières possessions, dans le voisinage de la rivière Ucayali, connue alors sous le nom de Paro.



Indien Remo.

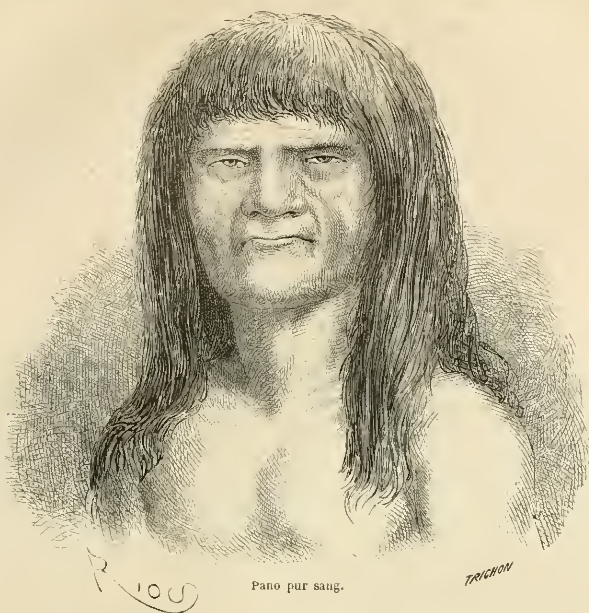
Bien que cette nation, dans ses migrations du nord au sud, n'eût jamais dépassé le 8e degré, ni eu de contact ou de relations par l'intermédiaire des Chontaquiros et des Antis, avec les populations de la Sierra, dont son type d'ailleurs différait essentiellement, tout, chez elle, usages, coutumes, vêtement, pratiques du culte, rappelait les traditions du Haut-Mexique, que les peuples Collahuas, les Aymaras et plus tard les Incas, avaient importées dans cette Amérique.

Paul Marcoy.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Indiens Conibos.




Pano pur sang.

# VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE,

## A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1848-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

## PÉROU.

### HUITIÈME ÉTAPE.

### DE TUNKINI A SARAYACU.

Dissertation sur le passé et le présent des Indiens Conibos. — Mœurs et coutumes.

Avec l'usage du sac-tunique que les Panos tenaient des nations de l'hémisphère nord et qu'ils appelaient selon sa longueur ou les broderies dont il était orné, *Husti* ou *Cusma*, ils fabriquaient un papier d'écorce, qui rappelait le papyrus mexicain ou *maguey*. Sur ce papier, ils retraçaient à l'aide de signes hiéroglyphiques, les dates mémorables, les faits importants et les divisions de l'année. Des simulacres de divinités, taillés dans le bois ou façonnés en argile, des haches d'obsidienne pourvues de deux oreillons qui servaient à les attacher à un manche, furent trouvés en leur possession par les religieux qui les catéchisèrent[1]. Enfin des pratiques mystérieuses, relatives au double culte du soleil et du feu, la coutume d'ensevelir leurs morts dans une jarre peinte, après les avoir fardés, parés et comprimés dans des liens, tous ces usages, sans équivalents parmi les peuplades du Sud et sur l'origine desquels les Panos gardaient un profond secret, avaient attiré l'attention des premiers missionnaires.

Vers la fin du dix-septième siècle, la nation des Panos, fort amoindrie par les luttes qu'elle avait eu à

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273; t. VII. p. 225, 241, 257, 273, 289; t. VIII, p. 97, 113, 129; t. IX, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. X, p. 129 et la note 2, et 145.

1. Une de ces haches fut donnée par le P. Narciso Girbal à A. de Humboldt, lors du séjour que ce savant fit à Lima, à son retour de la Nouvelle-Grenade, où Aimé Bonpland l'avait accompagné en qualité de botaniste.

soutenir contre les peuplades voisines après sa division en tribus des Conibos, Sipibos, Schétibos, Cacibos, Chipeos[1] et Remos, la nation des Panos habitait, comme nous l'avons dit, les bords de la rivièro de Sarayacu, où le P. Biedma, un des premiers explorateurs de l'Ucayali (1686), la vit en passant. Cent ans plus tard, les PP. Girbal et Marques qui continuaient l'œuvre de leur prédécesseur le P. Francisco de San José, en rétablissant les missions de l'Ucayali fondées par celui-ci en 1760 et que les néophytes avaient détruites en 1767, après un massacre général des missionnaires, les PP. Girbal et Marques qui catéchisèrent de nouveau la nation des Panos, *évaluent* ses forces à mille hommes, dont on peut sans scrupule retrancher la moitié.

Ces Panos, chrétiens relaps, assassins et iconoclastes, furent reconquis au catholicisme par les missionnaires qui leur adjoignirent des Indiens Conibos riverains de l'Ucayali. En six ans, toute la nation des Panos reçut le baptême; seule, une fraction minime des Conibos fut régénérée dans ses eaux[2]. Le plus grand nombre de ces derniers préférèrent le culte de la liberté et de




Pano métis.

1. Cette tribu riveraine de l'Ucayali, longtemps amie et alliée des Conibos, est éteinte depuis un demi-siècle.

2. On nous saura gré, peut-être, de traduire ici au vol de la plume, quelques lignes d'une lettre adressée collectivement par les PP. Girbal et Marques, au P. gardien du collége apostolique d'Ocopa.

Cette lettre, relative à la réédification des Missions détruites et à leurs commencements, porte la date du 3 avril 1792.

« .... Les Conibos nous ont déclaré qu'ils veulent vivre séparés « des Panos, non pas dans les environs de Sarayacu, mais « sur une île de l'Ucayali, située à une petite distance de la « Mission. Ils donnent pour prétexte à cette détermination, la né« cessité de tirer parti des défrichements qu'ils ont faits déjà « sur cette île. Mais le véritable motif de cette mesure est une « jalousie secrète et l'effet de leur inimitié pour les Panos, avec « lesquels ils gardent néanmoins les apparences d'une bonne har« monie....

« .... Nos chers Panos sont assez tranquilles. Nous sommes par« venus à obtenir d'eux que les enfants de sept ans à treize, vins« sent chaque jour dire la prière au couvent. Quelques uns savent « déjà le *Pater Noster* et le *Credo*. Les adultes assistent à la messe « et au *Salve*, bien qu'avec un peu de contrainte. Nous avons « beaucoup de peine à les faire agenouiller pendant la consécra« tion. Enfin ne nous plaignons pas trop. La moisson d'infidèles « est abondante et se présente bien. Une partie est déjà mûre, « l'autre en train de mûrir.

« Pour la récolter en entier et ramener à Dieu toute cette gen« tilité (*aquel gentilismo*), il nous faudrait certaines choses qui « nous manquent ou qui vont nous manquer. Envoyez-les-nous; « Dieu et notre bienheureux P. saint François sauront le recon« naître.... Vous trouverez jointe à notre lettre la note de ces ob« jets.... 400 haches, — 600 coutelas, — 2000 couteaux droits, — « 1000 couteaux courbes, — 4 quintaux de fer, — 50 livres d'acier, « — 12 livres de petits hameçons, — 8000 aiguilles, — 1 caisse

la barbarie, sous le couvert des bois, aux avantages de la civilisation dans un hameau chrétien.

A l'époque où les Panos[1] habitaient la quebrada de Sarayacu, les Conibos occupaient la plupart des affluents de gauche de l'Ucayali et parcouraient librement cette rivière, depuis sa jonction avec le Pachitea jusqu'à sa confluence avec le Marañon. Cette faculté de parcours leur est encore concédée aujourd'hui, mais leur territoire s'est fort amoindri, soit par suite des empiétements successifs de leurs voisins les Sipibos, soit par l'abandon qu'ont pu en faire eux-mêmes les Conibos pour s'éloigner des Missions de Belen, de Sarayacu et de Tierra-Blanca et se soustraire à leur influence.

Le territoire actuel de ces indigènes est délimité,

« de perles fausses, — 500 briquets à feu (*eslabones*), — 4 grosses « de ciseaux, — 2 grosses de bagues, 3000 croix en laiton, — 1000 « vares de calicot (*tocuyo*) pour couvrir la peau (*pellejo*) de ceux « qui sont nus, — un assortiment de couleurs pour peindre notre « église, — une Vierge très-pure (*una purissima*) et quelques « ornements.

« Nous avons besoin également de deux outres de vin, tant pour « célébrer le saint sacrifice, que pour arrêter la diarrhée et le « flux de sang chez les infidèles. C'est un remède souverain quand « on y a fait infuser la précieuse graine du puchiri, récemment « découverte....

« Je m'occupe activement ici (c'est le P. Girbal qui parle), de la « commission dont m'avait chargé, en partant de Lima, Son « Excellence le vice-roi, au sujet de l'escarboucle ou bézoard. J'ai



Épouse et bête de somme.

« rencontré, dans le trajet de Tarma à la rivière Pachitea, un « Indien Piro (*Chontaquiro*), qui, non-seulement connaît l'oiseau « dans le jabot duquel est enfouie l'escarboucle, mais qui m'a dit « l'avoir tué et avoir jeté comme un objet sans valeur la pierre « qu'il y avait trouvée. L'Indien m'a appris, en outre, qu'il y avait « deux variétés de l'oiseau en question : l'une est haute de demi-« vare, l'autre d'un quart de vare. Le voile sous lequel il cache « sa splendeur (*la cortina con que cubre su resplandor*) est un plu-« mage exquis (*muy esquisito*), bariolé de vives peintures à l'en-« droit de la poitrine. L'Indien appelle cet oiseau *inuyocoy*. Il m'a « donné sa parole de me l'apporter mort, car il est impossible de « le prendre vivant.

« J'ai traité de mon mieux cet indigène, afin qu'il me tînt pa-« role. Il m'a quitté très-satisfait et en me promettant qu'il ne re-« viendrait pas sans l'oiseau. Dès que j'aurai pu me procurer un « joyau si précieux (*tan preciosa alhaja*), je l'enverrai à Son « Excellence le vice roi.... »

Comme nous n'avons pas trouvé, dans la correspondance des PP. Narciso Girbal et Buonaventura Marques, de note relative au retour de l'Indien Piro avec son oiseau inuyocoy, nous ne pouvons dire au lecteur si l'escarboucle ou bézoard attendu par le vice-roi du Pérou lui fut envoyé par les missionnaires.

1. Comme il nous arrivera quelquefois, dans le cours de ce récit, de parler des Indiens Panos à propos des néophytes des Missions, nous avertissons le lecteur que les Panos dont il s'agit ne sont que les descendants d'anciens Panos, unis autrefois dans les Missions de l'Ucayali à des Indiennes Combazas et Balzanas, transfuges des Missions du Huallaga.

Un seul Pano *pur sang*, né à Sarayacu en 1793, sous le préfectorat apostolique du P. Marques, et qui plus tard avait accompagné le P. Plaza à Lima, existait encore dans la Mission à l'époque où nous nous y arrêtâmes. Cet homme, qui avait reçu au baptême le nom de Julio (Jules), à cause du mois de juillet où il était né, joignait à la connaissance de son idiome

comme nous l'avons dit, au sud par le site de Paruitcha, où finissent les possessions des Indiens Chontaquiros, au nord par la rivière Capoucinia, où commencent celles des Sipibos.

Sur cette étendue, d'environ soixante-dix lieues, nous avons compté huit habitations de Conibos situées sur la rive gauche de l'Ucayali, deux sur la rive droite, lesquelles, en y joignant le groupe de demeures de Santa Rita et sept à huit maisons édifiées sur les bords des petites rivières Cipria et Hiparia, nous paraissent réunir une population de six à sept cents âmes.

La taille du Conibo varie de $1^{m}50$ à $1^{m}60$; ses formes sont lourdes, son encolure épaisse, son thorax fortement prononcé; son visage est rond, ses pommettes saillantes; ses yeux à sclérotique jaune, à pupille couleur de tabac, sont petits, obliques et assez écartés; le nez court et épaté s'élargit à sa base; les lèvres épaisses laissent, en s'entr'ouvrant, apercevoir des dents jaunes, mais bien rangées et des gencives teintes en noir avec l'herbe yanamucu (*peperomia tinctorioides*).

L'expression habituelle du masque de ces indigènes, est ce mélange d'égarement et de tristesse qui caractérise



Type conibo (homo).

la physionomie de la plupart des *sauvages* péruviens; mais la rondeur presque sphérique du facies lui donne un cachet de bonhomie et de naïveté qui corrige un peu l'impression désagréable qu'on pourrait éprouver à leur aspect.

Quant à la nuance de leur teint, elle est fort obscure, n'en déplaise au P. Girbal, le premier historiographe des Conibos, et n'offre aucune analogie avec le teint des Espagnols, auxquels ce missionnaire comparait en 1790 ses nouveaux néophytes[1].

L'épiderme de ces naturels, incessamment exposé aux piqûres des moustiques, est rugueux au toucher

celle de l'espagnol et du quechua. Il fut tour à tour et quelquefois dans la même journée, notre maître de langue, notre domestique, notre pourvoyeur d'oiseaux et de plantes, et notre rapin. Par reconnaissance autant que par estime pour les qualités privées du *dernier des Panos*, nous avons fait passer ses traits à la postérité.

1. L'encre d'imprimerie n'a pu donner, à notre grand regret et pour la justification des lignes qui précèdent, une idée du teint des Conibos, dont la nuance mixte et indécise, entre l'acajou neuf et le vieil acajou, était reproduite par nos portraits à l'aquarelle de ces indigènes.

comme une peau chagrinée, et les huiles dont ils s'oignent pour se préserver des attaques de ces insectes, n'ont jamais existé que dans l'imagination des voyageurs qui les ont visités. La chevelure du Conibo est noire, rude et abondante; sa lèvre supérieure et son menton offrent à peine quelques poils clair-semés, et c'est en vain que nous avons cherché parmi ces indigènes, quelqu'une de ces barbes touffues dont le P. Girbal les avait complaisamment dotés.

Les femmes conibos sont petites, replètes, assez disgracieuses, mais n'ont pas cet abdomen ballonné et ces membres grêles qui caractérisent un grand nombre d'indigènes de leur sexe, parmi les peuplades du Sud. Elles vont nues malgré la guerre d'extermination que leur font les moustiques et se couvrent seulement d'une très-petite bande d'étoffe de couleur brune. Comme les femmes des Antis et des Chontaquiros, elles coupent leurs cheveux en brosse au niveau des paupières et les laissent flotter par derrière. Leur teint est aussi foncé que celui des hommes et comme ceux-ci, elles noircissent leurs gencives avec les pousses tendres de la plante yanamucu.

Le vêtement des hommes consiste en un sac de coton tissé (*tari*) pareil à celui des Antis et des Chontaquiros,




Type conibo (mulier).

mais teint en brun et orné de grecques, de losanges, de zigzags et autres dessins, tracés en noir à l'aide d'un pinceau, et simulant une broderie.

L'habitude de se peindre le visage, quoique commune aux deux sexes de la tribu conibo, est néanmoins plus répandue chez l'homme que chez la femme. Le rouge et le noir sont les couleurs consacrées par l'usage; le premier est tiré du *bixa orellana* ou rocou, le second est extrait du *genipa* ou huitoch. Le rouge n'est affecté qu'au visage seul. Le noir s'applique indistinctement à toutes les parties du corps.

Nous avons vu de ces indigènes avec des cothurnes peints qui s'arrêtaient à la cheville, ou des bottes à l'écuyère qui leur montaient jusqu'au genou. Certains avaient des justaucorps ouverts sur la poitrine et festonnés autour des hanches, les plus modestes se contentaient de peindre sur leurs mains des gants ou des mitaines à filet.

La plupart de ces peintures, à demi cachées par la tunique de l'indigène, n'étaient visibles qu'au moment des ablutions.

Chez ces naturels, la coquetterie paraît être l'apanage exclusif des mâles. Ils apportent à leur parure les soins les plus minutieux, passent de longues heures à s'épiler et à se peindre, sourient à leur fragment de miroir, quand il leur arrive d'en posséder un et se

montrent généralement satisfaits de leurs agréments personnels.

Avec les dessins vulgaires dont ils font un usage habituel, ils ont pour les solennités et les jours de gala, des arabesques d'une ornementation très-compliquée, qu'ils appliquent sur leur visage et sur leur corps, par un procédé d'estampage semblable à celui qu'employaient les Étrusques pour décorer leurs vases des élégantes silhouettes qu'on y admire. A ces dessins choisis, les Conibos ajoutent quelques bijoux de perles blanches et



Femme conibo tissant.

noires (*chaquiras*) qu'ils se procurent dans les Missions de Sarayacu et de Tierra-Blanca. Ces bijoux qu'ils façonnent eux-mêmes, consistent en pendants d'oreilles et en un collier-cravate qui emboîte le cou et descend sur la poitrine à l'instar d'un rabat presbytérien. Les femmes portent des colliers de ces mêmes perles, et y suspendent une pièce d'argent, une médaille en cuivre, ou à défaut de métal, quelque phalange de singe hurleur



Femme conibo fabriquant des poteries.

(*simia Belzebuth*). Les deux sexes portent encore aux poignets et aux jambes, des bracelets de coton tissés sur le membre même et bordés de petits crins noirs, de dents de singe ou du poisson *huamouï* (*maïus osteoglossum*), aux larges écailles de carmin et d'azur.

Parmi les hommes de cette nation, ceux qui vont une fois par an dans les Missions voisines, échanger contre des haches, des couteaux et des perles, les tortues qu'ils pêchent, la graisse de ces amphibies qu'ils préparent ou la cire qu'ils peuvent recueillir, ces hommes, ont rap-

porté de leurs excursions en pays chrétien, l'usage des chapeaux de paille. Ces couvre-chefs pointus de forme, assez larges d'ailes et un peu retroussés en toit de pagode, sont fabriqués par eux avec des folioles de palmier. Quelquefois le tissu en est si lâche, que le soleil en passant au travers, dessine sur le visage de celui qui le porte un damier lumineux.

Pendant que le Conibo passe la moitié de son temps à s'ajuster, à causer ou à boire avec ses amis, la femme s'occupe du ménage et vaque aux travaux pénibles; elle surveille le défrichement, quand par hasard il s'en trouve un; sarcle le sol; récolte les fruits ou les racines, qu'elle rapporte au logis, dans sa hotte à frontal d'écorce ; charrie le bois et l'eau ; prépare les aliments et le mazato, chicha de manioc ou de bananes fermentées; façonne les tissus ; recueille la cire et le miel ; pétrit la glaise nécessaire aux poteries, cuit ces dernières, les peint et les vernisse, ou suit les pas de son époux et maître, portant sur ses reins ployés, le produit de la chasse ou de la pêche, les avirons et la pagaie. Au désert, la femme est la bête de somme de l'homme, plutôt que sa compagne.

Le talent de ces pauvres ilotes pour la fabrication des poteries, leur décoration extérieure et leur vernissage, mérite une mention spéciale.

Sans autre ébauchoir que leurs doigts, et une valve de ces grandes moules qu'on trouve dans les lacs de l'intérieur, elles façonnent des amphores, des cruches, des



Cuisson des poteries.

coupes et des aiguières, dont le galbe rappelle le meilleur temps de la céramique ando-péruvienne. Elles roulent leur argile en menus boudins, qu'elles vont superposant et mêlant les uns aux autres, et la justesse de leur coup d'œil est telle, que vous ne relevez jamais dans ces œuvres, une ligne équivoque ou une courbe douteuse. Le tour du potier n'atteint pas à une précision plus mathématique.

C'est dans une clairière de la forêt, toujours située à quelques pas de leur demeure et qui sert aux hommes de chantier de construction pour leurs pirogues, que les femmes établissent leur atelier de poterie et de peinture. Pour cuire et vernisser leurs œuvres, elles descendent sur le rivage où un feu clair est allumé. Là, tandis qu'elles surveillent les progrès de l'opération, une vieille matrone chante et danse à l'entour du bûcher, afin d'empêcher le malin esprit de toucher aux argiles incandescentes que le contact de sa main fêlerait aussitôt. Quand ces poteries sont refroidies, les femmes en vernissent l'intérieur avec la résine de l'arbre *sempa* (copal), et procèdent à leur décoration extérieure.

La palette de ces artistes naturels, ne possède que cinq couleurs pures. La science des mélanges et les nuances transitoires sont ignorées d'eux ou ne sont pas admises. Le noir de fumée, un jaune extrait d'un guttifère, un bleu violâtre, tiré du faux indigo, un vert sale

obtenu par la macération des feuilles d'un capsicus, un rouge terne emprunté au rocou, forment l'échelle des teintes employées dans leurs œuvres.

Leurs pinceaux sont façonnés avec trois ou quatre brins d'herbe sèche, attachés par le milieu ou même par une simple mèche de coton roulée à la façon de ces grêles estompes appelées *tortillons*, que le dessinateur fabrique lui-même, au fur et à mesure de ses besoins. Le peu de consistance de ces outils, ne permet pas à l'artiste d'étendre sa peinture dans tous les sens, et son procédé mécanique consiste à traîner horizontalement le pinceau de gauche à droite.

Avec les grecques, les losanges, les entrelacs et autres motifs d'ornementation qu'ils emploient dans la décoration de leurs poteries, ils ont des hiéroglyphes bizarres et charmants empruntés au plumage de la grue Caurale (*ardea helias*). Les fantastiques zébrures de cet oiseau, assez rare et presque toujours solitaire, que les naturalistes ont surnommé *le petit paon des roses*, ont donné aux femmes conibos l'idée d'un genre spécial d'arabesques pour leurs vases et leurs tissus, comme la spatule caudale du lamentin paraît avoir fourni aux hommes le modèle de leurs pagaies.

Avant d'entreprendre une excursion sur la grande rivière, et tandis que la femme s'occupe de l'équipement et de l'approvisionnement de la pirogue, ou entasse au fond de l'embarcation les mottes de terre mouillées sur lesquelles sera placé le foyer destiné à cuire les aliments pendant la traversée, le Conibo, assis sur la berge, inspecte gravement son *picha*, ou sac de nuit, afin de s'assurer qu'aucun des objets nécessaires à sa toilette ne lui fera défaut durant le voyage. Le sac de nuit d'un Conibo, espèce de cabas en coton tissé qu'il porte toujours en sautoir et qu'il n'abandonne jamais, renferme habituellement, comme celui des Antis, des amandes de rocou et une pomme de genipa pour les



Femme conibo peignant des poteries.

peintures, un débris de miroir, un peigne fabriqué avec les épines du palmier *chonta*, un morceau de cire vierge, un peloton de fil, une pince à épiler, une tabatière et un appareil à priser.

La pince à épiler (*tsanou*) est formée par deux valves de *mutilus* reliées à leur extrémité par une charnière en fil, et dont l'opérateur se sert avec beaucoup d'adresse.

Nous n'avons rien vu de plus comique que la grimace d'un de ces Conibos, le nez collé sur son miroir, et en train d'arracher la demi-douzaine de poils semés sur son visage.

La tabatière (*chicapouta*) est empruntée au test d'un bulime. Son possesseur l'emplit jusqu'à l'orifice, d'un tabac récolté vert, séché à l'ombre et réduit en une poudre presque impalpable.

L'usage du tabac (*chica*) n'est pas considéré par ces indigènes comme une distraction ou comme une habitude, mais seulement comme un remède. Lorsqu'ils se sentent la tête lourde, ou qu'un coryza irrite leur membrane pituitaire, ils prennent, comme les Antis et les Chontaquiros, leur appareil à priser (*chicachaouh*), construit de la même façon que ceux de leurs voisins, et prient un camarade de souffler dans le tube vide, et d'envoyer au fond de leurs cavités cérébrales la poudre à Nicot dont l'autre tube est plein. Cette opération terminée, le Conibo, les yeux hors de la tête, soufflant, renâclant, éternuant, remet dans son cabas sa tabatière et son appareil à priser, et traduit alors sa satisfaction par un clappement de lèvres et de langue très-singulier.

Ce clappement labial et lingual du Conibo a mainte analogie avec le geste européen de se frotter les mains pour témoigner d'une jubilation quelconque. Chez ces indigènes, il exprime en outre, le plaisir ou l'orgueil à propos d'une difficulté vaincue, l'adhésion formelle au

projet ou au plan qui leur est soumis, et jusqu'à la certitude de sa réussite. Ce tic bizarre est appliqué à une foule de choses. Le sujet le reproduit en s'assurant de l'élasticité de son arc fraîchement bandé, de la bonté d'une flèche qu'il a roulée entre ses doigts, soupesée et mirée par ses extrémités avant de s'en servir ; de l'aliment et de la boisson qu'il préfère ; enfin, de l'objet qu'il convoite et de la chose qu'il admire.

Les armes des Conibos sont l'arc, les flèches, la massue et la sarbacane. Le bouclier de peau de tapir et les lances de palmier, dont il est fait mention dans les récits des premiers missionnaires, ont disparu depuis longtemps de leur panoplie. C'est du palmier chonta (*oreodoxa*) qu'ils tirent le bois nécessaire à la fabrication des arcs et des massues. La corde de l'arc est tressée par les femmes avec les folioles du palmier *mauritia*. Les vieillards des deux sexes sont chargés de confectionner les flèches et de récolter chaque année les hampes florales du *gynerium saccharoides* qu'ils emploient à cet usage, après les avoir bottelées et fait sécher six mois à l'ombre. Les rectrices d'un hocco, d'un pénélope ou d'un vautour-harpie, leur servent ensuite à les empenner.

La sarbacane, dont se servent les Conibos, ainsi que la plupart des indigènes de l'Ucayali et du Marañon, est fabriquée par les Indiens Xéberos qui habitent la rive gauche du Tunguragua-Marañon, dans l'intérieur des terres, entre ses deux affluents, les rivières Zamora et Morona. Les Conibos l'obtiennent des Xéberos, en échange de cire qu'ils recueillent dans le tronc creux des cécropias. La valeur commerciale de cette arme est d'environ dix francs. Son utilité pour la chasse en a répandu l'usage parmi les néophytes des Missions de l'Ucayali et les riverains sauvages et civilisés du Haut-Amazone[1]. Les flèches affectées à ces sarbacanes sont de véritables aiguilles à tricoter. On les fabrique avec le pétiole des



Famille conibo en voyage.

palmiers. La tête de ces flèches est empennée d'un flocon de soie végétale empruntée au *bombax*, et leur pointe aiguë, incisée de façon à se rompre dans la blessure de l'animal, est trempée à l'avance dans le poison des *Ticunas*[2].

Ce toxique, dont on n'a décrit qu'imparfaitement la

1. Les Xéberos ne sont pas les seuls indigènes qui fabriquent des sarbacanes ou *pupuñas*. Les Ticunas, les Yahuas et quelques autres tribus du Haut-Amazone en fabriquent également. Le mode de fabrication de ces tubes est trop peu connu pour que nous ne lui consacrions pas ici quelques lignes. Deux listels ou baguettes, d'une longueur qui varie de deux mètres à quatre, sur une largeur en carré de deux à trois pouces, sont prises dans le stipe d'un palmier chonta et forment le corps brut de la sarbacane. Sur une face de ces baguettes, l'ouvrier ébauche au couteau un canal ou gouttière dont les deux moitiés de cercle, en les ajustant l'une à l'autre, lui donneront une circonférence. Pour obtenir une concavité parfaite, l'opérateur, après avoir ébauché sa gouttière, en saupoudre l'intérieur de sable grenu, et s'aidant d'une forte courroie de cuir de lamentin durcie à l'air et dont un de ses compagnons tient l'extrémité, manœuvre avec celui-ci à la façon de nos scieurs de long, tirant à lui et lâchant tour à tour, et sans s'en douter mettant en pratique l'axiome de physique qui veut que, de deux corps soumis à un frottement continu, le plus dur des deux use l'autre. Deux jours de ce travail ont suffi au sable pour user le palmier. Les deux gouttières, convenablement creusées, reçoivent un dernier poli à l'aide d'un astic emprunté à l'humérus d'un lamentin et par le même procédé qu'emploient nos cordonniers pour lisser les semelles. Reste ensuite à les ajuster avec le plus grand soin, à abattre les angles extérieurs et à arrondir le tout, qu'une ligature en fil relie solidement du haut en bas. Cette ligature est dissimulée au moyen d'un mastic composé de cire, de résine de copal et de noir de fumée. Comme aucune suture ou solution de continuité n'apparaît sur ces longs tubes, il est facile de les prendre, comme l'a fait le savant Humboldt, pour la tige creuse d'une bambusacée ou le stipe fistuleux de quelque palmier nain. A l'extrémité inférieure de la sarbacane, sont soudées deux défenses de pécari qui emboîtent en forme de parenthèse les lèvres du chasseur et empêchent le tube de vaciller. Enfin un point de mire est placé sur le dos de la sarbacane, à l'endroit où nous le plaçons sur nos armes à feu.

2. Les Indiens Combazas, néophytes des Missions du Huallaga ; les habitants de Lamas, de Tarapoto et de Balzapuerto, sur la même rivière, enfin les Xéberos et les Yahuas du Haut Amazone,

composition, et que plus tard nous verrons préparer par les Ticunas et par les Yahuas, sert au chasseur pour abattre les quadrupèdes et le gibier dont il se nourrit. L'introduction de ce poison dans les voies digestives ne présente aucun danger; il n'agit sur l'animal qu'après avoir été mis en contact avec le sang, et porté par celui-ci dans le torrent de la circulation; son effet est stupéfiant. L'oiseau atteint d'une de ces flèches, quelque imperceptible d'ailleurs que soit la piqûre, se roidit sur ses pattes, hérisse ses plumes, vacille et tombe au bout de deux minutes. Les singes ont une agonie de sept à huit minutes. Les grands rongeurs, les pécaris, qui ne tombent qu'après douze ou quinze minutes, ont le temps de s'enfuir, et d'aller mourir dans quelque fourré ; aussi chasse-t-on généralement ces derniers avec l'arc et les flèches.

Les Conibos en particulier, et les indigènes de l'Ucayali en général, ne se servent de ce poison que pour les animaux. Leur loyauté, ou tel autre sentiment qu'on imaginera, se refuse à l'employer contre les hommes, qu'ils combattent avec leurs armes habituelles ; mais ces scrupules n'existent pas chez la plupart des naturels de l'Amazone, dont les lances de guerre sont presque toujours empoisonnées[1].

C'est en vain que les forêts et les eaux offrent au Conibo une nourriture abondante et variée, il n'a faim que de tortues, et cette prédilection poussée jusqu'à la manie, a fait de lui le plus rude exterminateur de ces animaux. Essentiellement chélonéphage, il passe de longues heures à étudier, au bord des rivières, les mœurs de ce morne amphibie, depuis l'époque de sa ponte jusqu'à celle de ses migrations. Si jamais nous avions à écrire un traité spécial des genres *Emys*, *Chelys*, *Matamata* ou *Testudo*, c'est à la nation conibo que nous irions demander les renseignements nécessaires.

Entre le 15 août et le 1er septembre, époque de la ponte des tortues dans l'Ucayali, — ne pas confondre avec les affluents de ce tronc de l'Amazone, où cette même ponte a lieu trois semaines ou un mois après, — la neige en cessant de tomber sur le sommet des Andes a ralenti le cours du fleuve, baissé son niveau et mis à nu ses vastes plages de sable. L'étiage des eaux donne aux Conibos le signal de la pêche. A un jour fixé ils s'embarquent avec leurs familles, munis des ustensiles qui leur sont nécessaires, et voguent en aval ou en amont de la rivière, selon que le caprice les pousse ou que l'instinct les guide. Ces voyages sont de dix, vingt ou quarante lieues.



Chasse aux tortues.

Quand les pêcheurs ont découvert sur une plage ces lignes incohérentes, sillon onguiculé que trace en marchant la tortue, ils s'arrêtent, édifient à deux cents pas de l'eau des ajoupas provisoires, et cachés sous ces abris, ils attendent patiemment l'arrivée des amphibies. L'instinct de ces pêcheurs est tel, que leur installation

font commerce de poisons fabriqués par eux pour la chasse à la sarbacane; mais leurs toxiques sont loin de valoir le poison des Ticunas, dont un pot de la grosseur d'un œuf de poule représente, sur les marchés de l'Amazone, une valeur commerciale de quinze francs (3 piastres), tandis que les produits des autres fabricants ne sont cotés qu'à huit ou dix réaux. Au dire des riverains et des missionnaires, le sel et le sucre sont les seuls antidotes qui arrêtent et neutralisent l'effet de ce poison. Il suffit, pour rappeler à la vie l'animal blessé, d'emplir, aussitôt la blessure reçue, sa bouche, sa gueule ou son bec de sel ou de sucre en poudre. Malheureusement le sel est assez rare dans le pays et le sucre en poudre y est si peu connu, que, chez les Péruviens de l'Ucayali et du Marañon, comme chez les Brésiliens du Haut et du Bas-Amazone, on édulcore le café, les tisanes et généralement toutes les boissons avec du sirop noir ou mélasse. La prompte application d'un de ces deux remèdes, devenant par le fait difficile sinon impossible, le blessé, quel qu'il soit, n'a rien de mieux à faire qu'à se résigner à mourir.

1. Des lances de guerre de *Ticunas*, d'*Orejones*, de *Mirahñas*, que nous avons en notre possession, ont leur pointe empoisonnée et incisée de façon à se rompre et à rester dans la blessure.

sur cette plage ne précède guère que d'un jour ou deux l'apparition des tortues.

Certaine nuit obscure, entre minuit et deux heures, un immense mascaret fait tout à coup bouillonner la rivière ; des milliers de tortues sortent pesamment de l'eau et se répandent sur les plages.

Nos Conibos accroupis ou agenouillés sous leurs abris de feuilles et gardant un profond silence, attendent le moment d'agir. Les tortues qui se sont divisées par escouades au sortir de l'eau, creusent rapidement avec leurs pieds de devant, une tranchée souvent longue de deux cents mètres, et toujours large de quatre pieds sur deux de profondeur. L'ardeur qu'elles mettent à cette besogne, est telle, que le sable vole autour d'elles et les enveloppe comme un brouillard.

Quand la capacité de la fosse leur paraît suffisante, chacune d'elles, remontant sur le bord, tourne brusquement sa partie postérieure vers la cavité, et laisse choir au fond une provision d'œufs à coquille molle, de quarante au moins, de soixante-dix au plus; les pieds de derrière renouvelant alors la besogne de ceux de devant, ont bientôt comblé l'excavation. Dans cette mêlée de pattes mouvantes, plus d'une tortue bousculée par ses compagnes, roule dans le fossé et y est enterrée vivante. Un quart d'heure a suffi à cette œuvre immense.

A peine la tranchée est-elle comblée, que les tor-



Fabrication d'huile d'œufs de tortue par les Conibos.

tues reprennent en désordre le chemin de la rivière; c'est le moment qu'épiaient nos Conibos.

Au cri poussé par l'un d'eux toute la troupe se relève et s'élance à la poursuite des amphibies, non pour leur couper la retraite, ils seraient renversés et foulés aux pieds par le puissant escadron, mais pour voltiger sur ses flancs, se saisir des traînards et les retourner sur le dos; avant que le corps d'armée ait disparu, mille prisonniers sont restés souvent aux mains des *Vireurs*[1].

Aux premières clartés du jour, le massacre commence, sous la hache de l'indigène, la carapace et le plastron de l'amphibie volent en éclats; ses intestins fumants sont arrachés et remis aux femmes, qui en détachent une graisse jaune et fine, supérieure en délicatesse à la graisse d'oie. Les cadavres éventrés sont abandonnés ensuite aux percnoptères, aux vautours-harpies et aux aigles pêcheurs, accourus de tous côtés à la vue du carnage.

Avant de procéder à cette boucherie, les Conibos ont fait choix de deux ou trois cents tortues, qui sont destinées à leur subsistance et à leur trafic avec les Missions.

1. De virer, chavirer. C'est le nom donné par les missionnaires de l'Ucayali et les riverains du Haut-Amazone aux individus qui chassent ou pêchent la tortue en courant après elle et la renversant sur le dos.

Pour empêcher ces animaux de se débattre et de trouver avec les pattes, un point d'appui qui les ramènerait à leur posture accoutumée, ils incisent ses quatre membranes pédiculaires et les attachent par paires. La tortue mise hors d'état de se mouvoir, rentre la tête dans sa carapace et ne donne plus signe de vie. Pour éviter que le soleil ne calcine ces corps inertes, les pêcheurs les précipitent pêle-mêle dans une fosse qu'ils ont creusée et les recouvrent de roseaux verts.

Hommes et femmes procèdent ensuite à la fabrication de la graisse qu'ils font fondre et qu'ils écument à l'aide de spatules en bois. De jaune et d'opaque qu'elle était au sortir de l'animal, cette graisse devient incolore et ne se fige plus. Les Conibos en emplissent des jarres dont ils tamponnent l'ouverture avec des feuilles de balisier.

Le résidu, rillettes et rillons restés au fond de la chaudière, est rejeté à l'eau où les poissons et les caïmans se le disputent avec acharnement.

Cette opération terminée, nos indigènes n'ont garde d'oublier ou d'abandonner le produit de la ponte des tortues, qui est avec la graisse et la chair de ces animaux, un des articles de leur commerce avec les Missions. Ces œufs sont retirés à pleines mannes de la fosse dans laquelle les chéloniens les avaient déposés, et



Fabrication et creusement d'une pirogue par les Indiens Conibos.

jetés dans une petite pirogue préalablement lavée et raclée et qui servira de pressoir. A l'aide de flèches à cinq pointes, hommes et femmes crèvent ces œufs dont le jaune huileux est recueilli par eux avec de larges valves de moules faisant l'office de cuillères. Sur le détritus des coquilles on jette plus tard quelques potées d'eau, comme sur un marc de pommes ou de raisin, on remue violemment le tout, et le jaune qui s'en détache et surnage sur le liquide, est de nouveau recueilli avec soin. Reste alors à faire bouillir cette huile, à l'écumer, à y jeter quelques grains de sel et à la verser dans des jarres.

Cette graisse et cette huile que préparent les Conibos, sont échangées par eux avec les missionnaires qui s'en servent pour leur cuisine, contre des verroteries, des couteaux, des hameçons et des dards à tortue, vieux clous de rebut passés au feu et remis à neuf par les néophytes forgerons de Sarayacu. Un de ces clous, convenablement affilé et que l'indigène adapte à sa flèche, lui sert à harponner les tortues à l'époque ou flottant par bancs épais, elles passent d'une rivière à l'autre. Pendant de longues heures, le pêcheur debout sur la rive, épie le passage des chéloniens.

A peine un banc de tortues est-il en vue, qu'il bande son arc, y place une flèche et attend. Au moment où la masse flottante passe devant lui, il la vise horizontalement, puis relevant brusquement son arc et sa flèche, il fait décrire à celle-ci une trajectoire dont la ligne descendante a pour point d'intersection la ca-

rapace d'une tortue. Parfois plusieurs individus se jettent dans une pirogue, poursuivent le banc de tortues, l'assaillent de leurs flèches aux courbes paraboliques, et n'abandonnent la partie que lorsque leur embarcation est chargée de butin à couler bas. A en juger par les cris, les hourras et les éclats de rire qui accompagnent cette pêche, on doit croire qu'elle est pour le Conibo un amusement plutôt qu'une corvée.

Le jour où les Conibos ont résolu de se rendre dans quelque Mission pour y vendre leur marchandise, ils s'ablutionnent, s'épilent et se peignent de leur mieux, afin de donner de leur personne une idée avantageuse ; les vases de graisse et d'huile, et les tortues attachées par les pattes, sont placés au centre de la pirogue, et la famille s'abandonne au courant. Arrivé devant la Mission, le patriarche ou le beau parleur de la troupe (il s'en trouve au désert tout comme à Paris), après avoir préalablement secoué sa chevelure, passé sur son visage une nouvelle couche de rouge, et donné du tour à sa tunique chiffonnée, laisse les femmes dans le fourré, s'avance seul et porte la parole : il a, dit-il, de magnifiques *charapas* (tortues) et sa graisse et son huile ne laissent rien à désirer. Le missionnaire édifié par ce début sur la *qualité* de la marchandise, s'enquiert alors de la *quantité;* à cette question si simple, le Conibo fait invariablement un haut le corps, puis se gratte l'oreille et semble embarrassé. Cependant il s'enhardit et répond : *Atchoupré*, en courbant le pouce et l'index ; *Rrabui*, il double le médius et l'annulaire, puis répète les mêmes mots et les mêmes gestes, jusqu'à ce que son énumération soit terminée.


Départ pour la plantation.

*Atchoupré* signifie *un ;* — *Rrabui* veut dire *deux*. Ce sont les seuls nombres cardinaux que possède l'idiome conibo. Dès qu'il s'agit d'énoncer d'autres termes, les arithméticiens de leur tribu se servent de l'idiome des Quechuas dont les missionnaires du Pérou ont depuis trois siècles vulgarisé l'usage, et ils disent *quimsa* trois, *tahua* quatre, *pichcca* cinq, etc. Grâce à ce plagiat, il est facile aux Conibos, en mettant jusqu'à vingt la dizaine avant l'unité, et passé vingt, l'unité avant la dizaine, de compter jusquà *cent* (*pachac*), d'arriver jusqu'à mille (*huanca*), d'atteindre le million (*hunu*). Mais passé ce chiffre leur entendement se trouble, leurs idées s'embrouillent, et comme les Quechuas des plateaux andéens, ils appellent le nombre qu'ils n'ont pu énoncer : *Panta china*, la somme innumérable[1].

Au commerce des tortues, le seul que nous leur connaissions, ces indigènes ne rattachent d'autre industrie que la construction de leurs pirogues et la confection de leurs arcs et de leurs massues; leurs pirogues empruntées au tronc de l'arbre capiruna (*cedrela odorata*), ont de dix à vingt-cinq pieds de longueur, et ces dernières leur coûtent jusqu'à deux années de travail. Après avoir choisi dans la forêt ou dans quelque île de l'Ucayali, où le faux acajou abonde, l'arbre qui leur paraît réunir les qualités requises, ils l'abattent à coups de hache, le laissent sécher sur place pendant un mois, brûlent ensuite son feuillage, le débarrassent de ses branches et procèdent enfin à l'équarissage du tronc, labeur formidable, si l'on considère l'insuffisance des moyens dont disposent ces charpentiers. Quand les formes de la pirogue sont convenablement dessinées, ils s'occupent d'en creuser l'intérieur à l'aide de la hache et du feu. Cette opération est assez délicate; elle exige du constructeur une surveillance incessante, afin que le feu, agent principal de l'œuvre, ne dépasse pas certaines limites. Des tampons de feuilles mouillées sont disposés à cet effet aux endroits qu'il ne doit pas toucher; la hache et le couteau complètent plus tard le travail ébauché par l'incendie. Quand la pirogue est achevée, des hommes la chargent sur leurs épaules et vont la mettre à flot.

Malgré le temps et le labeur qu'exigent ces embarcations d'une seule pièce, leur possesseur troque parfois l'une d'elles contre une hache, quand il en trouve l'occasion. Néanmoins le prix de ces pirogues varie selon leur grandeur, et certaines valent jusqu'à six haches. Après dix

1. La plupart des nations de cette Amérique, dont l'idiome ne possède que de deux à cinq mots pour énoncer leurs nombres, suppléent à cette indigence en comptant par duplication. Ainsi devaient compter les Panos et les Conibos avant que la langue quechua leur vînt en aide.

ans de séjour dans l'eau, l'aubier de ce faux acajou est aussi sain que le premier jour. Les missionnaires recherchent avec empressement ces grandes pirogues pour les tailler en planches, qu'ils emploient à divers usages.

Soit effet de la paresse ou de l'imprévoyance chez ces indigènes, toute idée d'approvisionnement et de réserve économique leur paraît inconnue ou antipathique. Sans souci du lendemain, ils vivent au jour le jour et ne chassent dans leurs forêts que lorsque la faim les aiguillonne. S'ils se décident à pêcher des tortues et à profiter de l'huile et de la graisse que leur offrent ces animaux, c'est plutôt pour se procurer dans les Missions les haches et les couteaux qui leur sont nécessaires ou satisfaire leur vanité par l'achat de perles fausses et de verroteries, que pour donner la pâture à leur estomac. La dime qu'en cette occasion ils prélèvent pour leurs besoins, est répartie de telle sorte entre leurs amis et leurs connaissances, qu'au bout de deux ou trois jours, les victuailles sont complétement épuisées. Mais cette pénurie constante de leur garde-manger n'empêche pas nos Conibos d'offrir de la meilleure grâce du monde au voyageur ou à l'ami qui les visite, la dernière banane, le dernier morceau de tortue ou le dernier gigot de singe resté au logis. Jamais, au désert, les lois de l'hospitalité ne furent plus saintement pratiquées que par ces indigènes, toujours placés entre deux appétits inassouvis.

Ceux d'entre les Conibos que des relations de commerce ont mis en contact avec les missionnaires et les Missions, ont rapporté de leurs voyages à Sarayacu, à Belen, à Tierra-Blanca, des notions de défrichement et de culture. Leurs plantations toujours cachées au milieu d'une île ou dans un coin de la forêt, et rappelant par leur exiguïté celles des Antis et des Chontaquiros, consistent comme ces dernières en quelques plants de bananiers, en une douzaine de cannes à sucre, deux ou trois



Mère conibo et sa fille.

cotonniers pour la fabrication des tissus, du rocou, du tabac et des arachides. Leur mode de défrichement est le même que celui usité chez les Indiens du Sud. Ils abattent un pan de la forêt, laissent sécher les arbres abattus, les brûlent ensuite et sèment ou plantent sur ces cendres fertilisantes. L'instrument dont ils se servent pour façonner la terre, est une bêche formée par l'omoplate du lamentin qu'ils emmanchent d'une longue perche.

L'aptitude de ces naturels à élever en liberté les oiseaux et les quadrupèdes nous a émerveillé plus d'une fois. Il n'est pas rare de voir de jeunes tapirs et des pécaris en bas âge, suivre les pas de leur maître avec la docilité d'un caniche et obéir à ses commandements. Les aras, les caciques, les ramphastos, les couroucous, tous ces oiseaux au magnifique plumage, vont et viennent de la hutte du Conibo à leur forêt natale avec la plus touchante sécurité; mais l'animal que ces Indiens préfèrent à tous les autres, c'est le singe, dont le naturel pétulant et la gymnastique paraissent les amuser fort; l'affection qu'ils lui témoignent ne va pas cependant jusqu'à épargner l'animal dans leurs moments d'ivresse, et, quand la boisson fermentée a troublé le cerveau du maître, le pauvre singe périt sous le bâton avec les autres commensaux de la demeure.

Chez les Conibos le mariage n'entraine après lui aucune cérémonie; à peine l'époux, ou ce qu'ainsi l'on nomme, offre-t-il un léger cadeau aux parents de sa femme, qu'il peut d'ailleurs répudier à son gré. La bigamie est tolérée chez ces indigènes et la polygamie n'y serait pas considérée comme une énormité, si depuis longtemps ils ne s'étaient fait une loi de ne prendre de femmes, qu'autant que leur paresse, proverbiale au désert, leur permet d'en nourrir.

A l'heure de son accouchement, quand la femme abritée par sa moustiquaire est seule à lutter contre

la douleur, l'époux, accroupi au seuil de sa demeure, attend dans une immobilité complète et l'observation du jeûne le plus rigoureux, que sa compagne soit délivrée et lui ait annoncé le sexe de l'enfant. Si cet enfant est une fille, il crache sur la moustiquaire avant d'en soulever les plis; si c'est un garçon, il frappe la terre de son arc et adresse des félicitations à la mère. Cependant la malheureuse, pâle et brisée, s'avance au bord de la rivière pour y laver son nouveau-né et se purifier de ses souillures; quand elle rentre sous le toit conjugal, elle félicite à son tour le père de l'enfant, si cet enfant est un garçon, et baisse la tête sans rien dire, en passant devant lui, si c'est une fille.

L'usage de comprimer la tête des nouveau-nés entre deux planchettes rembourrées de coton, pour leur donner une forme aplatie, fut autrefois en honneur chez les Conibos; mais depuis un siècle environ, ils ont dû renoncer à cette étrange mode, adoptée jadis par plusieurs de leurs congénères des sierras du Pérou et des rives de l'Amazone, car parmi les octogénaires de la tribu conibo que nous avons pu voir, aucun n'offrait de dépression ou d'aplatissement de la boîte cranienne, qui rappelât une pareille coutume[1].

Ce n'est qu'à l'âge de dix ans que les enfants mâles abandonnent l'aile maternelle pour accompagner leur père sur la rivière ou dans le bois. Jusque-là, ils s'ébattent en liberté avec des compagnons de leur taille, font voguer de petites pirogues sur les flaques d'eau, lancent



Mère et nourrice.



Fillette conibo.

la balle de feuilles de palmier, jouent au bilboquet avec une tête de tortue qu'ils lancent en l'air et qu'ils rattrapent au bout d'un épieu, s'essayent au tir de l'arc et se prennent aux cheveux pour un oui ou pour un non.

En général, chez ces Indiens, l'enfance est aussi turbulente que l'âge mûr y est grave et la vieillesse taciturne.

L'époque de l'adolescence des jeunes filles est pour la tribu tout entière l'occasion d'une grande fête. Des boissons fermentées sont préparées à l'avance; on fabrique des flûtes neuves; on resserre la peau dilatée des tambourins; des couronnes de plumes sont tressées pour ces jeunes vierges et chacun, de son côté, se dispose à célébrer joyeusement la fête du *Chébianabiqui*.

1. En parcourant le compte rendu d'un voyageur qui mentionne, sous la rubrique des gens du pays et en l'an de grâce 1861, cette coutume des Conibos d'aplatir la tête de leurs nouveau-nés, nous avons cru un moment être tombé sur une relation de voyage du siècle passé.

Il serait temps que certaines appréciations et certains lieux communs ethnologiques, qui appartiennent depuis longtemps aux erreurs jugées aussi bien que certaines nations, éteintes depuis plus d'un siècle et qu'on s'obstine à faire vivre, disparussent enfin des recueils sérieux destinés à donner au public une idée exacte de l'état actuel de la science. Nous aurons plus tard l'occasion de revenir sur cette coutume de s'aplatir la tête, que des tribus de l'Amazone antérieures aux Conibos, avaient adoptée, non par

Pendant la durée de ce jour de liesse, la coutume sévère qui défend aux femmes de s'associer aux divertissements des hommes et de prendre part à leurs danses, se relâche de sa rigueur et tandis que ceux-ci gambadent d'un côté au son de la flûte à cinq trous, du tambour et du *coutoucoutou*, petite calebasse creuse dans laquelle sonnent des cailloux ou des graines, les femmes se trémoussent à qui mieux mieux. La danse des Conibos consiste en un enlacement de trois ou quatre individus qui, se donnant le bras, avancent et reculent tous à la fois avec des poses de tête et des langueurs de corps assez semblables aux oscillations d'une personne ivre ; puis les danseurs se séparent et les contorsions de leur individu deviennent alors incompréhensibles ; on croirait que leurs articulations ont été rompues. Ils vont et viennent, traînant le pied, se heurtant mollement, se joignent, s'évitent et finissent par s'appréhender au corps en tournant sur eux-mêmes, jusqu'à ce qu'ils tombent à terre haletants et épuisés.

Quand la danse et l'ivresse, car la coupe de mazato ou chicha, n'a pas cessé de circuler à la ronde, ont atteint leur dernier degré d'exaltation, l'héroïne de la fête, coiffée d'une couronne de plumes de toucan, entièrement nue et parée de ses plus beaux colliers, est introduite dans la hutte, où deux matrones la prennent chacune par un bras, tandis qu'une troisième matrone porte aux lèvres de la jeune fille une coupe de liqueur



Jeu de la balle chez les Conibos.

fermentée que celle-ci doit vider jusqu'à la dernière goutte.

Cette première coupe est bientôt suivie d'une seconde, puis d'un nombre indéfini. Pendant ce temps, les matrones accompagneresses ont obligé la vierge à danser violemment avec elles. Quand ces matrones sont lasses, d'autres les remplacent ; vraies sorcières, menant la ronde d'un sabbat sans nom.

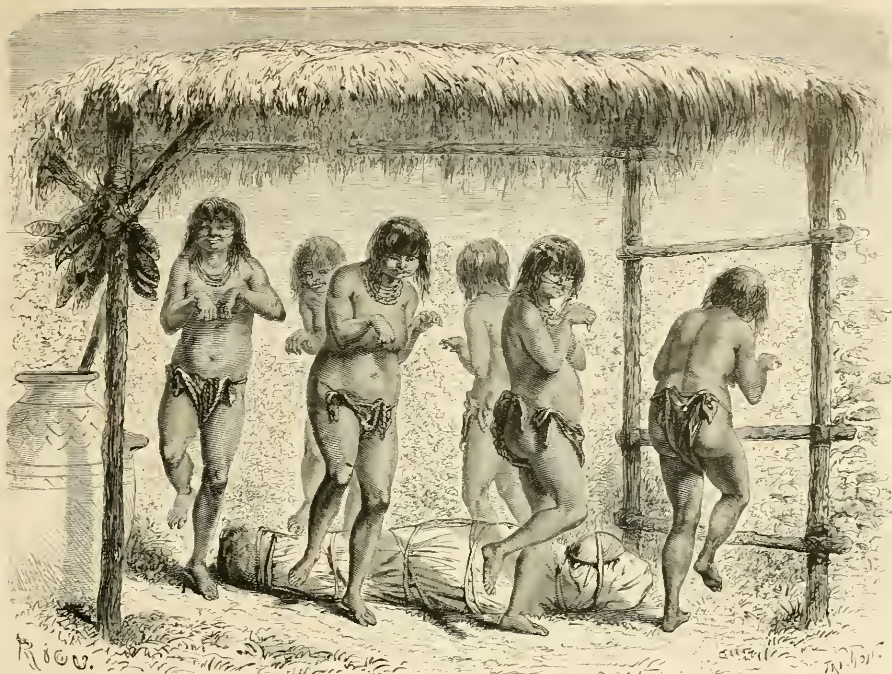
Avant l'expiration des vingt-quatre heures, terme fixé à cette étrange fête, la jeune fille n'a plus conscience d'elle-même ; sa tête roule à l'aventure ; ses jambes ploient sous elle ; un sommeil de plomb clôt ses yeux. Bientôt l'estomac révolté par la boisson qu'on ne cesse d'y introduire en desserrant les dents de la malheureuse fille, se débarrasse de son superflu et donne à la squalide orgie un dernier cachet de dégradation animale.

Malgré ces effrayants symptômes, bientôt suivis de contractions et de spasmes nerveux, l'être humain ou plutôt la masse inerte, n'en continue pas moins de sautiller au bras des matrones. La coutume est inexorable et veut que la solennité se poursuive jusqu'à ce que le soleil levant trouve la jeune fille endormie ou plutôt plongée dans un évanouissement profond....

Paul Marcoy.

*(La suite à la prochaine livraison.)*

originalité ou par coquetterie et pour se distinguer de leurs voisines, mais pour repousser l'accusation d'anthropophagie portée contre elles par d'autres tribus de leur nation.



Cérémonie funèbre du Chirinqui.

# VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE,

## A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1846-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

## PÉROU.

### HUITIÈME ÉTAPE.

Funérailles chez les Conibos. — Musique et idiome. — Paysages et animaux. — Éboulements des berges de l'Ucayali. — Où plus d'une lectrice au cœur sensible frémira du danger que courut l'auteur. — Auto-da-fé de pécaris. — Arrivée chez les Indiens Sipibos. — Un ragoût de tortues au sortir de l'œuf. — La sierra de Cuntamana et ses ramifications. — Rencontre de deux chrétiens sur une plage. — Un moulin à broyer les cannes à sucre. — Quelques lignes sur le passé des Indiens Sipibos. — Arrivée chez les Indiens Schétibos. — La plage de *Sarah-Ghéné-Sara-Yacu.* — Transformation magnifique et soudaine du comte de la Blanche-Épine. — Effet que peut produire un habit noir au milieu d'un paysage vierge.

Les Conibos ont l'idée d'un être omnipotent, créateur du ciel et de la terre, qu'ils appellent indifféremment, lorsqu'il leur arrive de s'adresser à lui, *Papa* le père et *Huchi* l'aïeul. Ils se le représentent sous une forme humaine emplissant l'espace, mais cachée à leurs yeux, et disent qu'après avoir créé ce globe il s'est envolé vers les régions sidérales d'où il continue à veiller sur son œuvre. Ils ne lui rendent du reste aucun hommage et ne se le rappellent qu'à l'heure des tremblements de

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273; t. VII, p. 225, 241, 257, 273, 289; t. VIII, p. 97, 113, 129; t. IX, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. X, p. 129 et la note 2, 145 et 161.

terre, assez fréquents dans la *pampa del Sacramento*[1]. Les commotions du sol, au dire des Conibos, sont occasionnées par le déplacement du grand Esprit, qui abandonne un moment sa demeure céleste, afin de s'assurer par lui-même que l'œuvre de ses mains existe encore. Alors les Conibos de sortir en foule de leurs demeures, avec des gambades et des gestes extravagants, et chacun de s'écrier, comme s'il répondait à l'appel d'une personne invisible : *ipima ipima*, *evira iqui*, *papa*, *evira iqui!* Un moment, un moment, me voici père, me voici !

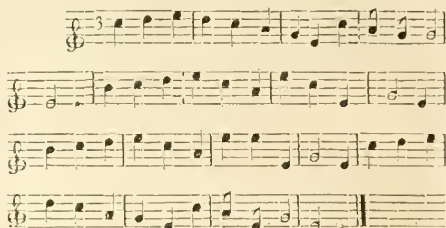
A l'encontre de cet esprit du bien à qui nous ne connaissons d'autre nom que celui de père ou d'aïeul, l'esprit du mal, appelé *Yurima*, habite le centre du globe; les maux qui assaillent la nation lui sont attribués, et les Conibos le redoutent si fort, qu'ils évitent autant qu'ils peuvent, de prononcer son nom.

Les esprits forts, il s'en trouve partout, se sont attribué, au nom du diable, un pouvoir qui n'a de bases réelles que la faiblesse d'intelligence et la crédulité d'autrui. Ces grands hommes, à la fois sorciers, jongleurs et médecins, ont dans leur gibecière, nombre de tours dont ils régalent leur public ingénu. Ils guérissent les piqûres des serpents, des raies et des insectes, débitent des amulettes d'heur et de malheur et jusqu'à des philtres amatoires composés avec la chair et les yeux du cétacé *cuchusca* (*Delphinus Amasoniensis*). Grâce au mystère dont s'entourent ces *Yubués* ou docteurs en magie, à leurs rares paroles et aux conférences secrètes qu'ils feignent d'avoir avec Yurima leur patron, au moyen d'une léthargie due à quelque narcotique, leur prestige et leur crédit sont solidement établis dans l'opinion publique. On les consulte à tout propos et à propos de tout. Il va sans dire, que chaque consultation est toujours accompagnée d'un petit présent.

Mais comme il n'est pas de montagne sans vallée et de fortune sans revers, il arrive quelquefois à nos Yubués de payer cher la terreur et l'admiration qu'ils ont imposées à la foule; le bâton de leurs admirateurs venge cruellement le malade que ces charlatans ont tué, après s'être vantés publiquement de le guérir.

A l'instar des héros scandinaves, les Conibos après leur mort habitent un ciel belliqueux dont les joutes et les tournois sont les passe-temps. Les vierges d'Odin y sont représentées par des *Aibo-Muraï* (courtisanes) qui offrent au guerrier conibo des *montagnes* d'aliments et des *fleuves* de boisson[1].

A la mort d'un Conibo, les femmes se réunissent dans sa demeure, enveloppent le cadavre dans son *Tari* (sac), placent dans sa main droite un arc et des flèches, afin qu'il pourvoie à sa subsistance dans son voyage d'outre-tombe, et après l'avoir barbouillé de rocou et de genipa, elles lui emboîtent le visage dans la moitié d'une calebasse destinée à lui servir de coupe. Le défunt ainsi accoutré, est sanglé avec des courroies découpées dans le cuir frais d'un lamentin et ressemble assez à une carotte de tabac. Les femmes mettent tant de soin et d'application à le ficeler, qu'elles semblent vouloir mettre le malheureux Conibo dans l'impossibilité de se débarrasser de ses liens au jour de la résurrection. Ces formalités lugubres accomplies, les femmes disposent le cadavre sur le sol de la hutte, la tête au levant et les pieds au couchant, puis dépliant la bande de coton qui entoure leur corps la font passer entre les jambes, de façon à ce que les deux bouts, retenus par un brin d'écorce, reposent, d'un côté sur leur ventre, de l'autre sur leurs reins. Cette façon de se draper n'est usitée qu'à l'occasion des funérailles et porte le nom de *Chiacquèti*. La danse et le chant mortuaires du *Chirinqui* commencent ensuite. Nous en avons reproduit l'air pour l'édification du lecteur.



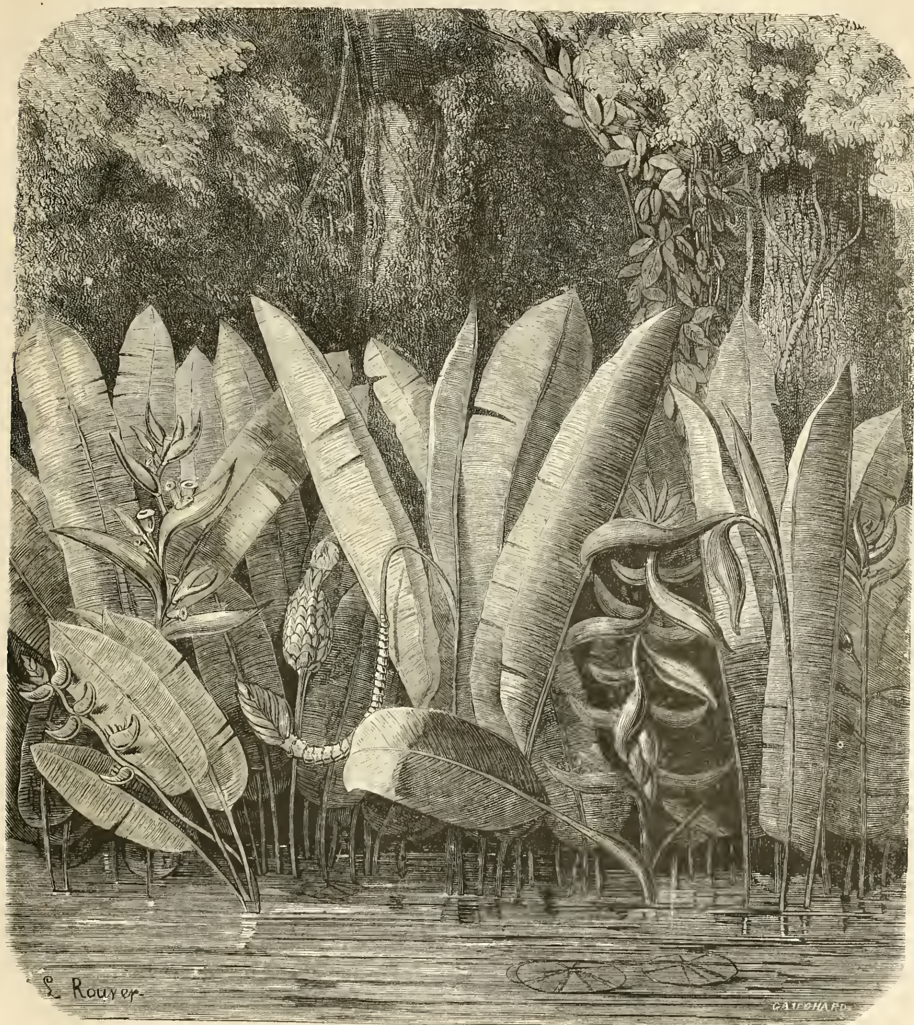

A cet air du *Chirinqui* mécaniquement reproduit ici, il manque deux choses, l'âme et la vie : ainsi, d'une tête de mort dans laquelle les cavités de la bouche et des yeux existent encore, mais d'où la parole et le regard sont absents. Les notes de la gamme n'ont pu rendre le style et la manière thrénodiques de cette mélopée sauvage, rauque, voilée et néanmoins d'une douceur et d'une mélancolie singulières.

Les femmes la chantent lentement, sans paroles, du fond de leur gosier, auquel on croirait qu'elles ont mis une sourdine et, tout en chantant, tournent à la file autour du cadavre gisant. Elles ont ployé leurs bras de

1. C'est aux foyers volcaniques de la *Mesa* de Pastu dans le Popayan, situés sur la même chaîne que ceux de l'Équateur et en communication directe avec eux, qu'on doit attribuer les bouleversements géologiques de la partie N. O. du bassin de l'Amazone et les commotions qui chaque année sont ressenties dans les plaines du Sacrement. Pendant la durée du phénomène, les ondes d'ébranlement, comme on a pu l'observer maintes fois, se propagent invariablement dans la direction du N. O. au S. E. Lors de la dernière irruption du volcan de Pasto, qui eut lieu vers sept heures du soir, la colonne de matière ignée qui s'éleva de son cratère atteignit une hauteur telle, qu'elle éclaira l'espace à plus de 200 lieues. Les habitants de Sarayacu et lieux circonvoisins prirent cette clarté qui empourprait le ciel pour le reflet d'une aurore boréale. Un mois après l'éruption, la nouvelle leur en fut apportée.

1. Nous regrettons de ne pas savoir, pour le redire à nos lecteurs, le nom du Mahomet des Panos et des Conibos, qui, pour flatter les goûts de la nation, lui promit qu'elle jouirait abondamment après sa mort des ressources alimentaires dont la recherche avait fait la préoccupation constante de sa vie. Ainsi le Prophète, dans le Coran, sut flatter la paresse et les goûts voluptueux de ses fidèles en leur promettant, au sortir de cette existence, la torpeur extatique des rêves opiacés à l'ombre de l'arbre Tupa et dans la compagnie de houris blanches, vertes et rouges.

façon que leurs mains ramenées au niveau des épaules, aient la paume tournée vers le sol. Cette cérémonie funèbre à laquelle les hommes assistent, mais en dehors de la hutte, dure près d'une demi-journée. Lorsque ces femmes sont lasses de leur promenade circulaire ou enrouées par leurs nénies, l'usage leur permet de s'arrêter pour reprendre haleine et vider une coupe. Les hommes de leur côté en boivent deux et même quatre, comme pourraient le faire en pareille occurrence, des cholos péruviens de la côte et de la sierra.




Balisiers de l'Ucayali.

Au coucher du soleil, le cadavre est placé dans une grande jarre dont on lute l'orifice avec du bois et de la glaise, et qu'on descend en terre à l'endroit même où la ronde des femmes a tournoyé. Le sol de certaines huttes conibos est criblé de ces excavations; de profondes gerçures dessinent le contour des puits mortuaires dans lesquels il nous est arrivé quelquefois d'entoncer un bâton, comme pour jauger ce néant.

Les funérailles d'un enfant diffèrent de celles d'un homme, en ce qu'on efface complétement le souvenir de ce dernier en brisant ses poteries, en éparpillant les cendres de son foyer, en coupant les arbres qu'il a plantés,

tandis qu'une portion de l'enfant reçoit pour la seconde fois l'hospitalité dans les entrailles paternelles; à peine est-il mort que les femmes coupent sa chevelure et la remettent à la mère qui en fait deux parts égales. Pendant ce temps, le père est allé pêcher au bord de la rivière où sa flèche, dédaigneuse de gros poissons, n'a frappé que le fretin. Après s'être baigné, puis roulé dans le sable, il rentre sous son toit et remet à la mère le produit de sa pêche, que celle-ci fait bouillir sur-le-champ. Une moitié des cheveux de l'enfant est brûlée et mêlée à cet aliment, que les parents et l'assistance dévorent avidement. L'autre moitié est brûlée aussi et absorbée avec le breuvage. Cette dernière formalité remplie, on enterre le cadavre, et, pendant trois mois, quand gronde le tonnerre, le père et la mère viennent trépigner sur la fosse en hurlant tour à tour. Quand le sol d'une hutte est tellement couvert de sépultures que la place manque pour les nouveaux décédés, on en construit une autre à quelques pas, laissant le vieux toit s'effondrer de lui-même.

Pour compléter cette monographie des Indiens Conibos, autant que par respect pour la vérité sainte et par amour de la couleur locale, nous relaterons en passant le goût décidé de ces indigènes pour leur propre vermine et celle du prochain. Un Conibo mâle ou femelle, assis la tête à l'ombre et les pieds au soleil, égarant ses doigts dans la chevelure d'un de ses semblables et y trouvant pâture à son étrange faim, est plus heureux qu'un Tériaki emporté par l'opium dans le septième ciel des voluptés.




Indiens Conibos harponnant un lamentin.

Au goût des parasites, le Conibo ajoute la passion des diptères. Un moustique gorgé de sang lui paraît bouchée si friande, qu'il ne manque jamais en sentant le suçoir de l'insecte s'enfoncer dans sa chair, de l'observer d'un air narquois. A mesure que l'abdomen flasque et diaphane du buveur, s'emplit de la liqueur vermeille, le visage du Conibo s'épanouit. Au moment où le moustique tourne au sphéroïde, l'homme l'écrase et s'en repaît.

La tribu Conibo, déchue du rang qu'elle occupait au dix-septième siècle parmi les peuplades de la *Pampa del Sacramento*, est divisée à cette heure comme nous l'avons vu, en clans de deux à trois familles qui ne relèvent que de leurs chefs naturels et vivent éparses sur les bords de l'Ucayali et de deux affluents de sa rive gauche. Les luttes sanglantes de cette tribu avec les tribus rivales, ont cessé de guerre lasse, ou comme si un armistice indéfini avait été conclu entre les parties belligérantes. La haine du Conibo contre ses voisins les Cacibos (*hodié Cachibos*) de la rivière Pachitea, les Remos et les Amahuacas de la rive droite de l'Ucayali, a même perdu de son intensité et semble descendue au




Écroulement des berges de l'Ucayali.

niveau du mépris vulgaire. Autrefois ces tribus s'exécraient et s'exterminaient, aujourd'hui elles se pillent et se bafouent. De temps en temps, une lutte d'homme à homme, à propos d'un dommage causé ou d'un vol commis au préjudice de l'un d'eux, témoigne seule de l'ancienne inimitié nationale qui les divise.

Cette indifférence guerrière et cette tendance prononcée à la paix, comme disent les grands journaux, que nous signalons chez les Conibos, peuvent être observées en ce moment chez la plupart des Peaux-Rouges de l'Amérique du Sud. La soif de haine, d'extermination, de pillage, dont leurs tribus furent si longtemps possédées, paraît s'être calmée depuis un demi-siècle et leur férocité proverbiale, épouvantail des moines, des habitants de la sierra et des voyageurs, n'est plus à cette heure qu'une morne apathie.

Cet état crépusculaire entre la barbarie proprement dite, qui n'est déjà plus, et la civilisation qui n'est pas encore, nous a vivement frappé pendant le temps que nous avons passé chez les peuplades du désert et ce serait ici le cas d'en discuter les conséquences; mais comme notre notice ethnographique touche à sa fin, nous laisserons au lecteur le soin de décider sur la foi de ces lignes et de celles qui suivront, si l'atonie actuelle de l'homme américain doit être considérée comme un reflet de l'aube de sa civilisation à venir, ou comme un acheminement rapide vers sa destruction finale. Notre opinion à cet égard est déjà formée.

IDIOME CONIBO.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Dieu, | Papa, Huchi. | boiteux, | yedtété. |
| diable, | Yurima. | voleur, | yumuedsumis. |
| ciel, | naï. | peur, | racqué. |
| soleil, | vari. | arbre, | giuhi. |
| lune, | uché. | feuille, | puei. |
| étoile, | huirti. | pierre, | maca. |
| jour, | nété. | sable, | mari. |
| nuit, | yanta. | charbon, | chisté. |
| air, | niuhé. | fumée, | cuhi. |
| pluie, | hui. | cendre, | chimapu. |
| aube | nété-sabataï. | maison, | soho, tapi. |
| crépuscule, | yambué. | pirogue, | nunti. |
| eau, | unpas. | radeau, | tappa. |
| feu, | chi. | coton, | huasmué. |
| froid, | madei. | sucre, | sampoto. |
| homme, | buebo. | cacao, | turampi. |
| femme, | aïbo. | cannelle, | chitani. |
| mari, | buené. | rocou, | masé. |
| enfant, | baqué. | genipahua, | nané. |
| tête, | busca. | manioc, | adsa. |
| cheveu, | bu. | maïs, | séqui. |
| visage, | buemana. | taace, | chica. |
| front, | buetongo. | fil, | yuma. |
| sourcil, | buesco. | aiguille, | sumu. |
| œil, | bueru. | épine, | musa. |
| nez, | recqui. | hameçon, | misquiti. |
| bouche, | quebi. | arc, | canuti. |
| langue, | ana. | flèche, | piha. |
| dent, | seta. | sac (vêtement), | tari. |
| oreille, | pabiqui. | collier, | tenté. |
| cou, | pitaniti. | bracelet, | uncé. |
| poitrine, | suchi. | grelot, | tununuati. |
| épaule, | bapuesco. | miroir, | bueiseté. |
| bras, | puya. | amadou, | hisca. |
| main, | muequc. | pot, | quienti. |
| doigt, | muebi. | assiette, | quencha. |
| ventre, | puru. | couteau, | chichica. |
| nombril, | pucutésé. | corbeille, | bunanti. |
| jambe, | vitai. | corde, | risbi. |
| mollet, | vipucu. | plume, | rani. |
| pied, | tac. | danse, | ransaï. |
| os, | sau. | tapir, | auha. |
| aveugle, | buedia, | ours, | huiso. |

| | | | |
|---|---|---|---|
| serpent, | runi. | patate douce, | cari. |
| cochon (pécari), | yauamaeña. | pistache de terre | tama. |
| singe, | rino. | banane, | paranta. |
| chien, | huchété. | papaye, | pucha. |
| vautour, | schiqui. | inga, | shenna. |
| coq, | ituri buené. | ananas, | canca. |
| poule, | ituri. | un, | atchoupre. |
| œuf de poule, | ituri bachi. | deux, | rrabui. |
| dinde (sauvage), | cosho. | trois, | * |
| perroquet, | baua. | quatre, | * |
| perruche, | tuuu. | cinq, | * [1] |
| pigeon, | nubué. | veux-tu? | aueque mibi. |
| perdrix, | cuma. | je veux, | aueque evira. |
| poisson, | huaca. | quoi? | auequi. |
| araignée, | rinacuo. | comment t'appelles-tu? | auequenaqui mibi. |
| mouche, | nabu. | oui, | hiequi. |
| moustique, | xio. | non, | hiccama. |
| fourmi, | gima. | | |
| papillon, | puempué. | | |

En terminant cette très-longue notice sur les Conibos, hors-d'œuvre qu'il ne nous était pas possible de retrancher du menu du repas, reprenons, avec notre route, le fil de nos observations journalières. Le lecteur doit se souvenir, ou s'il l'avait oublié, nous le lui rappelons, que le territoire des Conibos qu'il a traversé du sud au nord s'étend de Paruitcha à la rive gauche du rio Capoucinia, comprenant environ soixante-dix lieues de rivière; qu'au territoire de ces indigènes va succéder celui des Sipibos, qui s'étend de la rive droite du Capoucinia à la rivière Cosiabatay, occupant une étendue de cinquante-neuf lieues, au delà de laquelle commenceront les possessions des Indiens Schetibos répandus jusqu'à la confluence de l'Ucayali-Amazone et du Marañon.

Les dangers, les privations, les souffrances qui avaient signalé les commencements du voyage, étaient passés pour nous à l'état de rêve; mais les moustiques, cette huitième plaie biblique, inconnue à l'auteur du Pentateuque, leur avaient succédé, et ces odieux insectes nous incommodaient à eux seuls autant que l'avaient fait ensemble les averses, les rapides, les naufrages, la faim et la misère. L'Ucayali, débarrassé d'obstacles, déroulait vers le nord son cours majestueux; bien que la vitesse de ses courants se fût singulièrement ralentie, la pente de son lit, en certains endroits, était encore visible à l'œil. Sa profondeur, toujours très-variable, même après sa jonction avec le Pachitea, n'avait pas dépassé trois brasses en moyenne.

Au delà du rio Capoucinia, notre rivière prit une allure magistrale et, comme une gigantesque couleuvre, déroula des anneaux larges de deux lieues. Ses longues plages de sable, dont la monotonie avait fatigué nos regards, furent remplacées par des talus d'ocre ombragés de hautes forêts. Les îles s'y succédèrent à des intervalles plus rapprochés, et du milieu des touffes de balisiers qui formaient leur ceinture, s'élancèrent les troncs puissants des ficus, des bombax et des capirunas ou arbres à pirogue. Comme une compensation au supplice incessant que nous infligeaient les moustiques, nous eûmes, au milieu de ravissants paysages, des aubes, des crépuscules et des clairs de lune à faire bayer d'aise les

1. Ces nombres cardinaux n'existent pas dans la langue des Conibos, comme nous l'avons dit dans notre monographie de ces indigènes. Avant de se servir de l'idiome des Quechuas, ils durent compter par duplication, comme la plupart des tribus de cette Amérique.

sensibles amants de la belle nature, comme on disait encore au commencement de ce siècle. Le matin surtout avait des harmonies à nulle autre pareilles; à peine le jour avait-il paru, que les vapeurs nocturnes amoncelées sur les rivages se déchiraient par lambeaux, flottaient un moment accrochées aux branches des arbres et disparaissaient emportées par la brise. Mille bruits charmants, éclatant alors dans les bois comme une fanfare, saluaient le réveil de l'astre lumineux. La rivière Ucayali, encaissée entre deux rangées de sombres verdures, roulait dans un silence magnifique ses ondes d'un ton d'ocre pâle, dont l'immobilité contrastait avec le mouvement des feuillages, des oiseaux et des quadrupèdes. Le soleil en montant, blondissait leur masse et mettait une aigrette lumineuse à la cime de chaque flot. Une légion d'êtres cachés pendant la nuit dans les profondeurs de l'immense cours d'eau, et que le jour faisait monter à sa surface, venaient mêler leurs formes étranges aux lignes calmes ou accidentées du paysage et ajouter à sa grandeur un caractère de puissante originalité. Les caïmans rayaient d'obliques sillons le sable des plages; les lamentins, tapis dans les roseaux, allongeaient timidement leur mufle informe pour humer l'atmosphère, saisir une tige de sara-sara (*pseudo-maïs*), et rentrer aussitôt dans leur domaine liquide avec cette double provision d'air respirable et d'aliments. Dans les baies solitaires, à l'abri du vent et du sillage des pirogues, les dauphins, rejetant l'eau par leurs évents, faisaient miroiter leur cuir lisse et couleur de zinc, nageaient par quatre de front, comme les chevaux d'un quadrige, ou exécutaient de folâtres culbutes. Le long du bord, sur des troncs d'arbres renversés, pêchaient de conserve des jaguars, des loutres, des hérons blancs ou gris, des jabirus et des phénicoptères. Dans le voisinage de ces animaux, trottait menu le cultrirostre, appelé paon des roses (*ardea helias*); avec son allure de perdrix, sa tête mignonne, son col mince, ses jambes frêles, sa chape de couleur modeste, mais plus richement ocellée que les ailes des sphinx, ce gracieux oiseau l'emportait sur les plus brillants de ses congénères: sur les couroucous, vêtus de vert d'or et de carmin; sur les cotingas aux couleurs changeantes; sur les orioles et les toucans; les perroquets et les perruches, et sur le grand martin-pêcheur au dos azuré, aux ailes blanches frangées de noir, qu'on voyait raser la berge et happer en passant quelque jeune *païsi*[1] échappé de la nageoire maternelle.

Ces lieux charmants où l'églogue et l'idylle régnaient en souveraines, étaient souvent témoins de petits cataclysmes, qui, chaque fois qu'ils se produisaient sous nos yeux, nous occasionnaient un tressaillement voisin de la peur. Ces cataclysmes ou ce qu'il vous plaira, c'était l'écroulement brusque et retentissant dans la rivière, d'une partie des berges. Ces terrains, composés de sable et de détritus végétal, sourdement minés par le flot, se détachaient tout à coup de la terre ferme sur une longueur d'un ou deux kilomètres, entraînant les arbres qu'ils avaient nourris et les faisceaux de lianes pareilles à des câbles, qui liaient entre eux ces colosses. Ces éboulements qu'on entendait souvent à trois lieues de distance, ressemblaient à de sourdes décharges d'artillerie.

Un épisode singulier qui pouvait tourner au tragique et me valoir l'honneur d'être décousu comme le beau chasseur aimé de Cypris, signala une de mes journées de voyage. C'était entre les rivières Tallaria et Ruapuya, affluents de droite de l'Ucayali (je ne saurais préciser autrement le lieu de la scène); il était trois heures de l'après-midi. Nos compagnons avaient sur moi une avance d'un quart de lieue. Ma pirogue, montée par trois Conibos, suivait le fil de l'eau en rasant la berge pour avoir un peu d'ombre. Les rameurs au repos échangeaient de loin en loin quelques paroles qu'ils ponctuaient d'une écuellée de mazato. Le pilote manœuvrait seul. Tout à coup notre oreille fut frappée par un bruit sourd comme celui que pourraient produire cent pioches excavant à la fois le sol. Ce bruit que les Indiens écoutèrent avec une attention profonde, semblait sortir de la forêt dont nous côtoyions la lisière. Las de prêter l'oreille sans rien comprendre, j'allais demander à un des rameurs ce que nous écoutions ainsi, quand, devinant mon intention, il m'imposa silence par un geste brusque. Après quelques minutes d'audition de ce bruit qui m'intriguait fort, mais dont les Conibos avaient reconnu la nature, ils se consultèrent du regard et s'étant mis à ramer vigoureusement, se rapprochèrent du rivage. Comme nous abordions, ils se dépouillèrent de leur sac, prirent leurs arcs et leurs flèches, et nus comme des vers, sautèrent en terre et s'enfoncèrent dans la forêt. Je restai seul à garder la pirogue.

Un certain temps s'écoula. Ennuyé d'attendre mes rameurs et harcelé d'ailleurs par les moustiques, j'amarrai l'embarcation à une branche et débarquant à mon tour, j'entrai dans le fourré. Un profond silence y régnait. Je m'assis sur un tronc renversé et comme

1. C'est le *pira-rocou* ou poisson-rocou des Brésiliens, et le *vastus gigas* ou le *maïus osteoglossum* des ichthyologistes. Ce poisson, de la taille d'un esturgeon, est cuirassé de magnifiques écailles de six centimètres carrés, d'une couleur carmin vif bordé de cobalt. Il abonde dans les affluents et les lacs du Haut-Amazone. C'est l'individu que les Péruviens et les Brésiliens de ces contrées recherchent de préférence à d'autres, pour en saler la chair qui a quelque analogie avec celle de la morue. Avec la grande consommation que font de ce poisson frais les Missions de l'Ucayali et les villages de l'Amazone, ils en expédient chaque année, à l'état de salaison, des quantités considérables dans les provinces voisines et jusqu'au Para. Les Cocamas sont, de tous les indigènes de notre connaissance, ceux qui se montrent le plus friands de pira-rocou, poisson dédaigné par les Conibos qui l'appellent *huamué*, peu connu des Chontaquiros et tout à fait ignoré des Antis, dont il n'habite pas les rivières trop froides. La trouvaille, sur une plage de l'Ucayali, d'écailles et d'arêtes de païsi, suffit aux tribus riveraines pour leur dénoncer le passage d'une famille ou d'une troupe de Cocamas. Ce poisson est le seul que nous ayons vu dans les rivières de cette Amérique, nager entre deux eaux en compagnie de sa progéniture. Il n'est pas rare de voir, dans les baies calmes et solitaires, une énorme femelle de païsi escortée de ses petits au milieu desquels elle a l'air d'un vaisseau à trois ponts entouré de chaloupes. Les jeunes païsis, longs de douze à quinze pouces et encore sans écailles, sont d'un brun d'anguille foncé sur le dos. Cette couleur se dégrade en descendant vers les flancs et s'éteint près du ventre, dont le dessous est d'un blanc jaunâtre.

j'avais pris mon album, dans l'espoir d'utiliser une de ses pages, apercevant devant moi un de ces jolis palmiers du genre *Bactris*, pourvu de son régime de drupes mi-partie noir et orange, j'entrepris de le dessiner. Pendant que je m'absorbais dans mon œuvre, la terre trembla sous mes pieds. Un volcan semblait y mugir. D'un bond je me levai. Les secousses du sol devenaient de plus en plus violentes. Les oscillations paraissaient se diriger du sud au nord. Quant au bruit, c'était comme le galop lointain d'un escadron de cavalerie. Tout à coup, et comme mes regards interrogeaient avec anxiété l'ombre du taillis, une troupe, ou plutôt une armée de pécaris, ces sangliers américains, débouchèrent comme la foudre à vingt pas de moi. Je cherchai de l'œil un coin pour m'y tapir, un arbre pour y grimper et n'apercevant à ma portée que des lianes pendantes, je les saisis et m'enlevai à la force des poignets comme un professeur de voltige. Le formidable troupeau passa ventre à terre, laissant après lui une odeur infecte. Je ne sus jamais quel effet j'avais pu produire sur les sangliers, ainsi suspendu par les mains et vêtu d'une robe rouge, mais au bouleversement de mes facultés, je jugeai que ces animaux m'avaient fait une peur atroce.

Derrière le bataillon des vétérans qui arrosaient l'herbe de gouttes pourpres, se pressait une escouade



Les pecaris.

de marcassins. Ces bestioles, le groin au vent et la queue en tire-bouchon, galopant sur les traces des grands parents avec un empressement extraordinaire, avaient quelque chose de si grotesque, qu'en toute autre occasion je n'eusse pas manqué d'en rire; mais ma situation m'en empêcha. Les Conibos, hurlant, jurant, riant, couraient après ces marcassins et les serraient de si près, qu'ils réussirent à mettre la main sur deux traînards. Toute cette scène avait duré cinq minutes. J'eus enfin le mot de l'énigme. Le bruit sourd que nous avions entendu, était causé par ces pécaris qui fouillaient la terre à l'entour d'un arbre pour déchausser ses racines et s'en repaître; leur groin et leurs défenses faisaient l'office du pic et de la bêche. Les Conibos avaient interrompu à coups de flèches cette besogne de mineur. Quelques animaux avaient été blessés mortellement peut-être, mais aucun d'eux n'était resté sur le carreau.

Notre pirogue rentra dans le lit du courant. Les Conibos s'escrimant de la rame pour regagner le temps perdu, atteignirent après une heure d'un violent exercice leurs compagnons à qui ils racontèrent leurs prouesses. Les jeunes pécaris, dépouilles opimes du combat, figurèrent le soir même dans un auto-da-fé, à l'issue duquel on nous les servit parfaitement rôtis sur un plat de feuilles.

A part l'épisode que je viens de relater, rien de remarquable n'avait signalé notre entrée sur le territoire des Sipibos où nous avions trouvé d'excellent tabac que ces Indiens s'amusent à fumer sous forme de gros cigares, longs de dix pouces et assez maladroitement façonnés. La seule particularité digne d'intérêt que nous eussions notée, c'est que les Sipibos, au lieu de bâtir leurs demeures sur la seule rive gauche de l'Ucayali, comme les Antis, les Chontaquiros et les Conibos, les édifient sur ses deux rives. De ce fait insignifiant en apparence, nous avions inféré que les nations aux noms en *ris* qui s'étendent des vallées d'Apolobamba à la rivière Tarvita, sur une ligne d'environ sept degrés, et avec lesquelles nos Indiens de l'ouest sont en délicatesse, avaient enfin disparu de la rive droite. Le voisinage d'ennemis n'étant plus à craindre [1], les Sipibos ri-

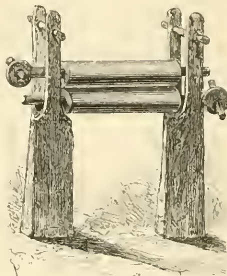

Sierra et pic de Cuntamana.

1. Les tribus qui s'étendent des vallées d'Apolobamba à la rivière Tarvita affluent de l'Ucayali, et dont le territoire est situé entre le soixante-douzième et le soixante-treizième parallèle, sont les *Cucicuris* des confins de Carabaya, les *Siriniris* des vallées de Marcapata, Ayapata et Asaroma, les *Tuyneris* et les *Huatchipayris* des vallées de la Madre de Dios, les *Pucapacuris* des plages du Mapacho ou Paucartampu-Camisia, enfin les *Impetiniris*. Ces indigènes, amis et alliés, vont nus, parlent la même langue et ont les mêmes coutumes. Les Antis, les Chontaquiros et les Conibos de la rive gauche de l'Ucayali sont en guerre avec les Pucapacuris et les Impetiniris. — Les *Remos* et les *Amahuacas*, dont le territoire succède à celui de ces indigènes et qui n'ont avec eux aucune relation, sont en butte aux taquineries des Conibos, des Sipibos et des Schétibos, bien qu'ils parlent la langue de ces derniers et soient issus comme eux de la grande nation des Panos aujourd'hui éteinte. C'est

verains de la pampa del Sacramento, profitaient de la circonstance pour passer l'eau et prendre leurs aises. Les renseignements que nous recueillimes à ce sujet étaient d'accord avec notre opinion.

Dans un trajet de quelques lieues seulement, nous relevâmes sur l'une et l'autre berge quatorze habitations de Sipibos, ce qui nous parut prodigieux, eu égard au petit nombre de demeures que nous avions comptées chez leurs voisins du sud. Une hospitalité patriarcale nous fut offerte sous le toit de palmes de ces indigènes, où nous mangeâmes pour la première fois de petites tortues au sortir de l'œuf. Ces animaux que les naturels recueillent par milliers sur les plages de l'Ucayali au moment de l'éclosion des œufs, sont jetés par leurs ménagères dans une marmite en terre avec un peu d'eau, un tampon de feuilles par-dessus et cuisent ainsi à la vapeur comme des marrons ou des pommes de terre. On les mange à la façon de nos crevettes, broyant à la fois sous la dent, la carapace et le plastron de l'amphibie encore sans consistance. C'est un mets étrange, délicat, d'un goût et d'un moelleux superlatifs, que je recommande en passant aux appréciateurs de Carême et de sa cuisine.

A mesure que nous remontions vers le nord, la nature déployait un luxe de végétation remarquable. Les plages nues ou bordées de roseaux ne se montraient qu'à de longs intervalles. Deux lignes de forêts placées en regard profilaient les berges de la rivière dont l'extrémité des courbes, tenue comme un fil, se perdait dans les brumes de l'horizon. Des groupes d'îles de cinq à six lieues de circuit, couvertes d'une épaisse futaie, s'évasaient au milieu de son lit et l'élargissaient de telle sorte, qu'il nous arrivait souvent de prendre pour la terre ferme les contours de ces archipels. Ce n'est qu'après les avoir dépassés que nous reconnaissions notre erreur. Comme correctif à la largeur phénoménale de l'Ucayali, sa profondeur était à peu près nulle. En certains endroits, et notamment devant la rivière Pisqui, affluent de sa rive gauche, la sonde avait accusé une brasse et demie. Cinq lieues plus loin elle trouvait fond par deux brasses. C'était quatre brasses de moins qu'au sortir de la gorge de Tunkini. De cette inégalité de niveau constamment observée, nous avions fini par conclure que l'Ucayali, rivière très-curieuse, très-pittoresque et la plus tortueuse peut-être de toutes celles qui sillonnent ce globe, semblait destinée à ne jamais porter que des embarcations d'un faible tirant d'eau. Quel échec pour les voyageurs et les géographes qui, depuis un siècle, s'obstinent à établir un réseau de communications fluviales à travers l'Amérique du Sud, et par des combinaisons qu'ils croient ingénieuses, mais auxquelles se refuse énergiquement la nature, relient les provinces transandéennes du Pérou avec ses possessions cisandéennes. Nous reviendrons sur ce système d'hydrographie commerciale en faisant nos adieux à la rivière Ucayali.


Moulin à broyer les cannes à sucre.

Certain matin nous relevâmes à notre droite le chaînon est-sud-est de la sierra de *Cuntamana*, champignon trachytique poussé au beau milieu des parties planes du bassin de l'Ucayali-Amazone. La chose avait cela de merveilleux qu'aux alentours de la masse pierreuse, dans un périmètre de trois cents lieues, on chercherait en vain dans le sable des plages et dans l'humus des forêts, un caillou de la grosseur d'un œuf de mésange. Cette sierra violemment injectée au principe par quelque cratère ouvert dans les formations sous-jacentes, plutôt qu'épanchée sur la longueur d'une faille, dut sortir de terre tout d'une pièce et à l'état semi-liquide. La masse en s'affaissant sur elle-même et cherchant un niveau, emplit les cavités environnantes et détermina quatre chaînons qui partant du centre ou nudus, comme les jantes du moyeu d'une roue, se dirigèrent accidentellement vers les quatre vents cardinaux. Le chaînon du nord porte le nom de *Cuntamana* qui est celui de la sierra-mère; le chaînon du sud est appelé *Uri-Cuntamana*, celui de l'est *Canchahuaya*, celui de l'ouest *Chanayamana*. De grandes forêts entourent la base et couvrent les versants de cette sierra dont les sommets seuls sont stériles. Ces forêts abondent en bois de construction et de placage, en salsepareille, cacao, styrax, vanille, copahu, en gommes et en résines, en miel et en cire, en plantes tinctoriales et médicinales. Les Sensis, débris de la grande nation des Panos à laquelle se rattachent les quatre tribus qui peuplent aujourd'hui la plaine du Sacrement[1], les Sensis, les plus propres, les plus avenants, les plus honnêtes de tous ces indigènes, habitent les forêts de Chanayamana où leur tribu, qui jouit dans les Missions voisines d'un excellent renom, compte douze à quinze familles représentant une centaine d'individus[2].

Trois jours de navigation seulement nous séparaient de la mission de Sarayacu dont le Chontaquiro Jéronimo nous avait fait une description si pompeuse que, n'osant y ajouter foi, nous consultâmes nos rameurs conibos pour savoir jusqu'à quel point nous pouvions donner crédit aux affirmations du sonneur de cloches. Ceux-ci,

peut-être à cette parenté qui les unit dans le passé, qu'il faut attribuer l'antipathie plutôt que la haine véritable que les Conibos et leurs alliés de la rive gauche de l'Ucayali paraissent éprouver pour les Remos et les Amahuacas de la rive droite. Tout en les pillant, les houspillant et même les assommant un peu à l'occasion, ils les tolèrent et les traitent comme gens infimes et sans conséquence.

1. Les Cacibos, les Conibos, les Sipibos et les Schétibos. — Ses autres habitants ne sont que de simples groupes de deux à trois familles d'origines diverses.

2. Les Sensis sont des Schétibos qui se sont séparés du gros de la tribu, il y a un demi-siècle environ, pour aller s'établir sur la rive droite de l'Ucayali. Ces indigènes vivent en bons termes avec toutes les tribus voisines.

au lieu d'atténuer les hyperboles de leur congénère, renchérirent sur elles de telle sorte que nous crûmes fermement que l'Enim, le Païtiti et l'el Dorado, tant poursuivis jadis par les conquérants espagnols, n'étaient autres que l'endroit où tendaient tous nos vœux. L'anachronisme évident qu'il y avait entre la recherche de ces lieux enchantés et la fondation du village chrétien, ne parvenait pas à détruire nos illusions profondément enracinées. Il est vrai qu'aucun de nous ne songeait guère en ce moment à rapprocher les deux époques et à remarquer qu'une période de cent quatre-vingt-dix ans séparait leurs dates.

Les trois jours de voyage qui nous restaient à faire pour atteindre le Chanaan américain, où, nouveaux Hébreux, nous comptions trouver à foison de la manne et des cailles grasses, ces trois jours que nos rameurs eussent




Indien Sipibo.

pu ramener à deux, s'ils n'avaient craint de fatiguer leurs bras, avaient été divisés par eux en trois étapes de sept lieues chacune. Le soir du premier jour, nous allâmes camper sur une plage du nom de Chanaya[1], où nous trouvâmes, en arrivant, deux individus, un homme et une femme. La pirogue qui les avait transportés en ce lieu était attachée par une corde de palmier à un aviron fiché dans le sable. Ces inconnus, que nous avions pris pour des Sipibos, étaient des néophytes de la Mission de Sarayacu, qui remontaient la rivière, cherchant des troncs de cécropias pour prendre aux abeilles qui y essaiment, leur provision de miel et surtout de cire. L'homme, déjà vieux et privé de l'œil droit, avait nom Timothée; il avait été baptisé par je ne sais quel missionnaire, en compagnie duquel il avait fait plus

1. Du nom du chaînon ouest de la sierra de Cuntamana, au pied duquel elle est située et qui est appelé Chanaya-Mana (*cerro de Chanaya*).

tard un voyage à Lima. La femme, encore jeune, nous dit s'appeler Maria; elle était née à Sarayacu, de parents chrétiens. Ce couple, légitimement uni, appartenait à la nation combaza, originaire des rives du Huallaga, et tombée de ricochets en ricochets dans les Missions de l'Ucayali. Le Timothée, quoique chrétien, fraternisa, sans scrupule, avec nos rameurs, but avec eux le mazato de la bienvenue, et leur offrit à la ronde du tabac râpé, contenu dans un éteignoir en fer-blanc dont il s'était fait une tabatière. Sur le refus des indigènes de puiser dans ce récipient, l'homme huma coup sur coup trois ou quatre prises, mais sans l'aide d'un appareil et en se garnissant le nez à l'européenne, comme probablement il l'avait vu pratiquer aux chefs de la mission. La compagne du Timothée s'était tenue à l'écart pendant cette scène. A la vue de nos Conibos, elle avait manifesté d'abord une pieuse horreur, et quand après avoir bu quelques coups avec son mari, ceux-ci s'approchèrent d'elle pour admirer naïvement des bracelets de perles rouges qu'elle avait aux poignets, elle leur tourna le dos en les qualifiant à mi-voix de *chiens* et de *païens*.

L'intolérance de cette Combaza nous choqua d'autant plus, que rien dans ses traits, son teint, son costume, ne différait des sauvagesses que nous avions rencontrées en chemin. La seule particularité qui l'eût distinguée de ces dames, était sa chevelure, qu'au lieu de porter comme ces dernières, flottante sur le dos et coupée carrément à la hauteur de l'œil, elle avait tordue et relevée à l'aide d'un peigne de corne. A part ce vain hochet de la civilisation, dont elle semblait orgueilleuse, notre chrétienne était aussi brune et aussi camarde que ses sœurs du désert ; ses formes corporelles avaient un cachet tout aussi grotesque, et pour compléter cette ressemblance elle n'usait comme elles d'autre vêtement, qu'une *pampanilla*, bande de coton teinte en brun, qui descendait du nombril aux rotules.

Cette femme si peu douée par la nature et l'éducation, faisant la sucrée et la renchérie, et tirant vanité de son peigne de corne, nous déplut à première vue. Peu s'en fallut que le sentiment hostile qu'elle nous inspirait, ne rejaillît sur la Mission qui l'avait baptisée. — Telle enseigne, tel vin, — fûmes-nous sur le point de nous écrier. Heureusement elle ne tarda pas à se rembarquer avec son compagnon, et tous les deux, lui ramant, elle gouvernant, continuèrent à tâtons leur récolte de cire.


Indien Schétibo.

Cet échantillon des deux sexes de Sarayacu avait porté un rude coup à notre enthousiasme. Depuis tant de jours qu'on exaltait autour de nous la Mission centrale, ses moines et ses néophytes, nous nous étions habitué à les considérer sous un certain jour et nous n'aurions pu les voir autrement. Dans notre esprit imbu des maximes de Chateaubriand, les vierges de Sarayacu étaient autant d'Atalas, de Milas et de Célutas ; les néophytes mâles, leurs compagnons, ne pouvaient ressembler qu'à Outougamiz le Simple ou à Chactas fils d'Outalissi. Quant aux portraits des chefs de la prière, nous les avions calqués fidèlement sur celui du vénérable P. Aubry. Tous avaient le crâne nu, la barbe blanche et tombant jusqu'à la ceinture, le dos voûté et un bâton noueux pour assurer leurs pas. Si le paysage où nous placions nos personnages n'offrait ni tulipiers, ni magnoliers, ni chênes séculaires aux mousses pendantes, ni cyprès gigantesques ombrageant des puits naturels, c'est que nous savions que ces arbres spéciaux à l'Amérique du Nord, ne se trouvent pas dans celle du Sud. C'était la seule concession que nous eussions cru devoir faire. Mais voilà qu'au plus fort de nos illusions, nous tombions d'Atala, fille de Simaghan aux bracelets d'or, sur une espèce de femme-guenon, au ventre ballonné, aux extrémités d'araignée, aigre, hargneuse, intolérante; voilà que le Chactas de nos rêves se métamorphosait en un Indien borgne, prisant du tabac dans un éteignoir et buvant de la chicha avec nos rameurs. O poésie ! ô mensonge ! ô déplorable effet des périodes à quatre membres ! fûmes-nous au moment d'exclamer, en mesurant l'abîme dans lequel nous avait conduit une admiration irréfléchie pour l'auteur des *Natchez*. Maintenant que nous restait-il à faire ? devions-nous remonter de l'effet à la cause, conclure du néophyte au missionnaire ? Mais que seraient alors les pasteurs d'un pareil troupeau ! Nous avions le frisson rien que d'y songer.

L'embouchure de la rivière Pisqui qui vint bâiller à notre droite, donna à nos pensées une autre direction. Ce cours d'eau sorti d'un bras détaché de la Cordillère centrale et large d'environ trente mètres à sa confluence avec l'Ucayali, compte sur ses deux rives une douzaine d'habitations d'Indiens Sipibos.

Un de ces logis, édifié sur le côté gauche de la grande rivière et dans lequel nous nous arrêtâmes pour déjeuner, était pourvu d'une machine de forme singulière, dont le modèle, nous dit-on, avait été fourni par des néophytes de Sarayacu. Cette machine servait à broyer les cannes à sucre; curieux de savoir quelle boisson locale on pouvait fabriquer avec le jus des cannes, nous questionnâmes à ce sujet le propriétaire de la machine. *Ron*, nous dit-il en souriant et faisant le geste d'ingurgiter un liquide quelconque. Nous comprîmes sans peine qu'il s'agissait de rhum ou de tafia; mais ce qui nous parut incompréhensible, ce fut la façon dont l'indigène accentua cette simple syllabe et le geste enthousiaste par lequel il la commenta. Ce Sipibo qui trafiquait de cire, d'huile de lamentin et de graisse de tortue avec les Missions de Sarayacu, comprenait un peu de quechua. Avec l'aide d'un interprète et nos propres ressources, nous pûmes obtenir de lui des explications sur le goût décidé qu'il manifestait pour les liqueurs fortes. Ce goût, qu'il nous dit avoir puisé dans la fréquentation des néophytes auxquels il vendait ses denrées, était passé chez lui à l'état d'habitude. Or l'habitude, comme on sait, est une seconde nature, et le Sipibo ne pouvant vivre désormais sans boire du rhum, s'était mis à planter des cannes à sucre et à fabriquer un *Trapiche* pour les broyer. Les néophytes, après l'avoir aidé à monter la machine, venaient de temps en temps lui demander un coup de rhum en témoignage de sincère amitié. L'Indien paraissait enchanté de lui-même et de son aptitude à distiller une liqueur qui lui procurait dans la même journée, et selon la dose qu'il en prenait, des rêves couleur de rose ou des accès d'humeur noire. Nous quittâmes cet homme, assez scandalisé de ses propos et tout surpris en même temps, que le voisinage des Missions et des missionnaires, n'eût éveillé chez lui d'autre besoin que celui de boire du rhum.


Rives de l'Ucayali.

C'est à Cosiabatay que s'achève le territoire des Indiens Sipibos, et que commence celui de leurs frères et alliés les Schétibos. Les trois Missions de Sarayacu, de Belen, et de Tierra-Blanca qui s'élèvent sur les possessions de ces derniers indigènes, ont étendu leur influence sur les lieux et les hommes, non pas en sanctifiant les uns et en civilisant les autres, comme on pourrait le croire, mais en reléguant la plupart des Schétibos dans l'intérieur des affluents et des canaux de gauche de l'Ucayali, et en faisant du pays de ces naturels, une manière de territoire neutre, où l'on trouve, alternant avec des habitations de Schétibos, des demeures de Conibos, de Chontaquiros et même de Cocamas de la grande lagune du Huallaga. Pour expliquer convenablement la chose au lecteur qui pourrait attribuer ce pêle-mêle à une fusion

des tribus précitées, nous ajouterons que le territoire qu'elles occupent en commun, lequel comprend environ cent soixante-dix lieues de rivière, n'offre sur cette étendue que trois habitations de Schétibos, cinq de Conibos, quatre de Chontaquiros, une de Pano, et quelques abris provisoires de Cocamas. Grâce à cet espace de treize lieues, ménagé par le hasard entre chacune de ces demeures, leurs possesseurs, malgré la haine nationale qui les divise, vivent en paix entre eux. Nous dirons plus tard en passant devant ces logis, pourquoi et comment ceux qui les habitent ont abandonné leurs tribus respectives pour vivre à l'écart.

Cosiabatay, pour revenir au point d'où nous sommes parti, est une rivière au courant rapide, large de cinquante mètres à son embouchure et habitée à l'intérieur par des Indiens Schétibos. Comme sa voisine la rivière Pisqui, elle descend des versants de la sierra de San-Carlos, un bras détaché de la Cordillère centrale, et coupe de l'ouest à l'est, la plaine du Sacrement. Cette rivière portait au dix-septième siècle le nom de Manoa, d'où le nom de *Manoïtas* donné par les missionnaires de cette époque aux Schétibos qu'ils trouvèrent établis sur ses rives.

Les Sipibos et les Schétibos aujourd'hui séparés, ne formaient autrefois qu'une seule et même tribu, détachée comme cinq tribus voisines de la grande nation des Panos; type, coutumes, langage, vêtement leur sont encore si bien communs avec les Conibos, dont nous avons tracé précédemment la monographie, qu'on peut dire qu'entre ces indigènes, il n'y a d'autre différence que celle du nom.

Vers le milieu du dix-septième siècle, quand le révérend Biedma, après une exploration de la rivière Pachitea, remonta pour la première fois l'Ucayali, les Sipibos alliés aux Casibos, étaient déjà séparés des Schétibos par suite d'une dispute à main armée, dans laquelle ces derniers avaient eu le dessous. Le temps n'avait fait qu'envenimer cette haine entre frères. Un siècle plus tard, en 1760, quand, à l'instigation du P. Sobreviela, des religieux franciscains fondèrent les premières Missions de l'Ucayali, la rancune des Schétibos contre les Sipibos était encore si forte, que la crainte de voir ces indigènes en venir aux mains et s'assaillir en pleine église, si on les réunissait dans la même Mission, cette crainte fut cause qu'on affecta à chacune de ces tribus une Mission distincte. *Santo-Domingo de Pisqui*, sur la rivière de ce nom, reçut les Sipibos, et *San-Francisco de Manoa* réunit les Schétibos, de leur côté, les Panos et les Conibos, les Remos et les Amahuacas, qui, malgré leur voisinage et leurs liens de parenté, se détestaient aussi cordialement que les Sipibos et les Schétibos, furent comme ceux-ci parqués dans des missions distinctes. *Sarayacu*, *Canchahuaya*, *Chunuya*, *Yupuano*, *Santa-Barbara de Achani*, *Santa-Cruz de Aguaytia* et *San-Miguel*, s'élevèrent en même temps que Santo-Domingo et San-Francisco. Ces missions figurent dans les statistiques de l'époque, et selon leur situation au nord ou au sud de Sarayacu, sous le nom de Cordon haut (*cordon alto*) et de Cordon bas (*cordon bajo*), des Missions de l'Ucayali[1].

Après sept ans de séjour dans leurs Missions respectives, ces tribus qui avaient eu le temps de réfléchir à la haine qui les divisait depuis tant d'années, et de reconnaître combien il était ridicule entre parents de se faire la moue, se sentirent prises un beau jour du désir de se réconcilier. Un Sipibo du nom de Rungato, fut chargé de porter des paroles de paix d'une tribu à l'autre. Le premier effet d'une réconciliation générale entre ces indigènes, fut de détruire les Missions, de massacrer les missionnaires, et de se partager fraternellement les articles de quincaillerie, les ornements d'église et les vases sacrés dont ils firent des objets de parure[2].

En 1790-91, lorsque les PP. Girbal et Marquès eurent exhumé de leurs ruines les Missions de Manoa et de Sarayacu, ils appelèrent à eux les tribus indigènes qui, en 1767, les avaient détruites. La tribu des Panos, et quelques Conibos, répondirent seuls à l'appel évangélique des missionnaires. Les autres aimèrent mieux rester libres et barbares. Quoi qu'il en soit de cette détermination peu orthodoxe, les Sipibos et les Schétibos ont échappé à une destruction totale, et l'on retrouve aujourd'hui ces indigènes, gais, replets, bien portants, comme leurs voisins les Conibos, mais ayant sur ceux-ci, grâce au voisinage immédiat des néophytes, l'avantage de savoir fabriquer du rhum et d'adorer cette liqueur.

Les forces numériques des Sipibos, en joignant aux quatorze habitations de ces indigènes relevées sur l'Ucayali, sept de leurs demeures édifiées sur les bords de la rivière Pisqui, nous paraissent être de huit à neuf cents hommes. Quant aux Schétibos, moins nombreux que leurs voisins et alliés, ils occupent six maisons dans l'intérieur de la rivière de Manoa-Cosiabatay, et l'on compte avec trois de leurs demeures sur l'Ucayali, cinq habitations situées au bord des canaux ou des lacs qui profilent cette rivière, entre Cosiabatay et le Marañon. Pour compléter ce calcul de statistique, si nous joignons maintenant les forces numériques des Conibos à celles des Sipibos et des Schétibos, nous obtiendrons approximativement le chiffre de trois mille individus, que des voyageurs abusés par la ressemblance des trois tribus et les confondant en un groupe unique, ont donné à la seule tribu des Conibos.

Au delà de Cosiabatay, l'Ucayali prit tout à coup une largeur inusitée. Ses plages de sable disparurent, une double muraille de végétation que perçaient de gracieuses touffes de palmes, vint encadrer ses rives dont les talus se dérobèrent sous un gazonnement de balisiers. Ce décor était admirable sans doute, mais la préoccu-

1. La rivière Huallaga avait, comme l'Ucayali, son cordon *haut* et *bas* de Missions; seulement celles de l'Ucayali étaient postérieures d'un siècle et demi à celles du Huallaga.

2. Lors de son premier voyage à Manoa et à Sarayacu (16 octobre 1790), le P. Girbal reconnut avec douleur, au nez, au col et aux poignets des indigènes des deux sexes, des fragments de calices, ostensoirs, patènes, etc., provenant du pillage des chapelles de leurs Missions.

pation de notre esprit nous empêcha de l'admirer. Nous approchions de Sarayacu, et l'idée de jeter l'ancre dans son port après quarante-trois jours de voyage, de misères sans nombre, de petites criailleries, de petits scandales et de petits propos, cette idée en absorbant toutes les autres à son profit, nous rendait pour le quart d'heure indifférent aux beautés du paysage.

Ce port du salut, où nous n'abordâmes que le lendemain à cinq heures du soir, était une vaste plage découpée en croissant, encombrée de buissons et de touffes de faux maïs. De longs talus d'ocre et d'argile à demi voilés par une végétation épaisse, mais rabougrie, allaient en serpentant rejoindre la ligne des forêts, située à trente pieds d'élévation du niveau de la rivière. A gauche de cette plage, coulait la petite rivière de Sarayacu, venue de l'intérieur, et large seulement de trois ou quatre mètres. Ce rio d'eau jaune et vaseuse, voilé par une végétation touffue dont l'ombre estompait déjà les contours, devait être cher aux caïmans, amis du clair-obscur et du silence. Malgré la mine équivoque de cet affluent de l'Ucayali, nous nous fussions surpris à disserter sur son passé et à rechercher lequel des deux noms, de *Sarah-Ghênê*[1], que lui donnaient autrefois les Indiens Panos, ou de *Sara-Yacu*[2], que lui imposèrent plus tard des métis péruviens, lui était le plus justement applicable, si des soins plus pressants que



Entrée de la rivière de Sarayacu.

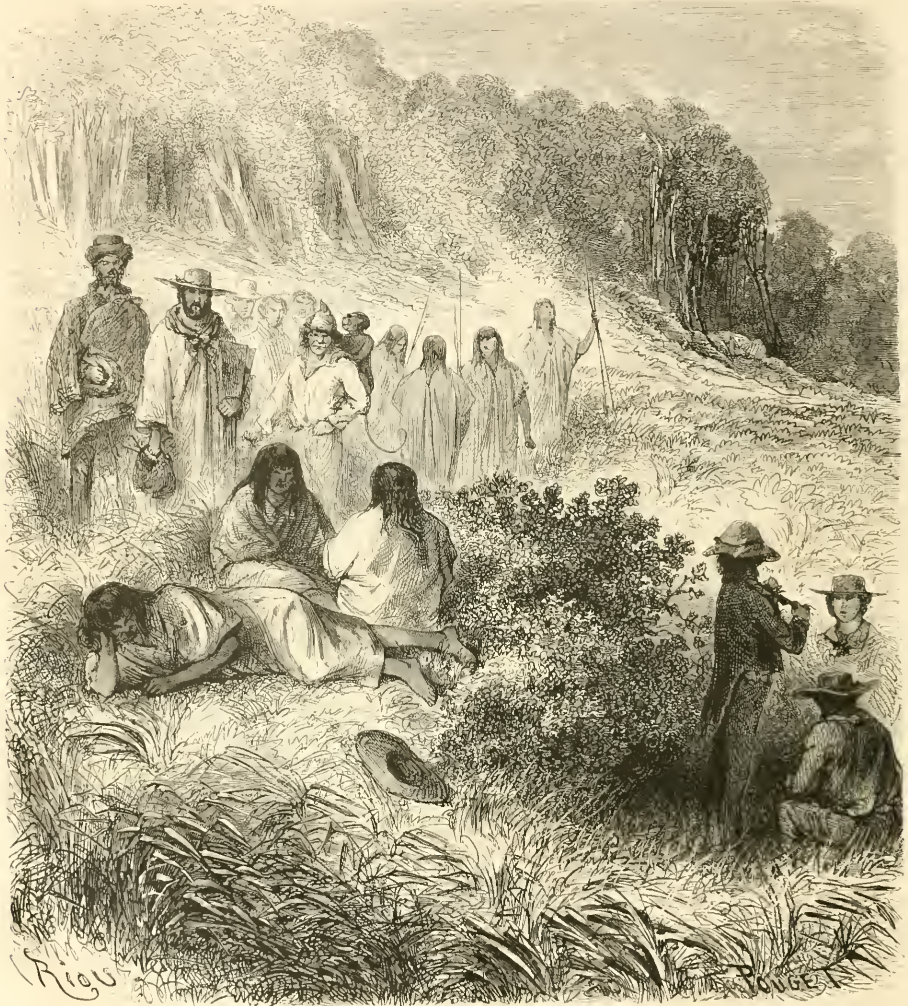
ceux des étymologies, ne nous eussent occupé en ce moment. Le soleil se couchait; le crépuscule allait bientôt venir; la nuit lui succéderait brusquement et nous savions par ouï-dire, que la Mission où tendaient tous nos vœux était située à deux lieues de la plage, dans l'intérieur de la forêt. Or, cette forêt que nous avions à traverser, ouvrait devant nous une bouche d'un noir opaque, d'où sortaient, aux approches du soir, des voix étranges et des bruits alarmants. La crainte de nous perdre dans ses détours, et aussi d'avoir maille à partir avec sés hôtes aux longs crocs et aux larges griffes, nous fit un devoir de remettre au lendemain notre entrée à Sarayacu.

Cette décision arrêtée, nous avisâmes aux moyens de passer la nuit le moins mal possible. Pendant que les uns sarclaient quelques pieds carrés de terrain pour étendre les moustiquaires, les autres allaient ramasser des bûchettes. Bientôt deux grands feux flambèrent à la fois sur la plage. Comme nous étions en train de peler des bananes pour le souper, le comte de la Blanche-Épine, que nous avions perdu de vue depuis un moment, caché qu'il était par des buissons de mélastomes,

1. En pano : *rivière de l'Abeille*, de *sarah*, abeille, et de *ghênê*, rivière.

2. En quechua : *rivière du Maïs*, de *sara*, maïs, et de *yacu*, rivière.

sortit tout à coup d'entre les branchages et nous apparut vêtu de noir et de blanc cravaté, comme s'il eût été de noce ou d'enterrement. Cette transformation soudaine, à laquelle nous n'étions nullement préparés, faillit nous arracher un cri de surprise. De leur côté, les Conibos qui n'avaient jamais eu l'occasion de voir un homme en pareille tenue, bien qu'à l'occasion ils se barbouillassent de noir de la tête aux pieds et portassent des cravates de perles blanches, restèrent littéralement stupéfaits. Cette livrée de la civilisation,



Toilette des voyageurs sur la plage de Sarayacu.

se détachant en vigueur sur un fond de nature vierge, formait avec elle un de ces contrastes tranchés dont les esprits les plus obtus de la troupe subirent l'influence. Au silence profond qui accueillit son entrée en scène, le comte de la Blanche-Épine put juger de l'effet magique qu'il produisait.

Paul Marcoy.

(*La suite à une autre livraison.*)



Mode de transport à Madagascar : le tacon. — Dessin de G. Staal.

# MADAGASCAR[1] A VOL D'OISEAU,

PAR M. DÉSIRÉ CHARNAY[2].

1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS[3].

## I

Madagascar. — Tamatave. — Ovas et Malgaches. — Coup d'œil rétrospectif. — Ramar et Rasolo. — Juliette Fiche. — Promenade dans la ville. — Les marmites. — Maison malgache.

Le voyageur qui vient d'admirer en passant les beaux rivages de Maurice et de la Réunion, que dominent les roches basaltiques du Peter-bott et les hautes cimes des Sallazes, est médiocrement ému de l'aspect de Madagascar à Tamatave.

Vue du large, la côte n'offre à l'œil qu'une plage basse de sable blanc tachetée çà et là par l'étrange végétation des vacoas. Poussée par les vents d'est, la mer se brise avec bruit sur la rive et l'on distingue à peine, à l'horizon, la ligne bleuâtre des montagnes de Tananarive.

De plus près cependant le panorama se développe avec détail; on aperçoit les têtes des palmiers que balance la brise, les plus hautes maisons se dessinent, et bientôt apparaissent les nombreuses cases qui composent la ville de Tamatave.

Placée au sud-est du continent africain dont elle est séparée par le canal de Mozambique, Madagascar s'étend dans la direction nord-est entre le douzième et le vingt-sixième degré de latitude sud, le quarante et unième et le quarante-huitième de longitude est, embrassant un parcours de plus de trois cent cinquante lieues sur une

1. Voy. la carte de Madagascar, t. IV, p. 338.
2. Voy. le voyage de M. Charnay au Mexique, t. V, p. 353.
3. Tous les dessins de ce voyage ont été faits d'après les photographies de M. Charnay.

largeur maxima de cent soixante-quinze : sa superficie est au moins égale à celle de la France, c'est presque un continent ; sa population estimée à quatre millions d'habitants ne monterait pas suivant des appréciations nouvelles à plus de deux millions ; c'est donc presque un désert.

Disons quelques mots de son histoire.

Les Portugais découvrirent Madagascar en 1506 et l'abandonnèrent aussitôt ; les Français la visitèrent à leur tour et depuis les lettres patentes données par Louis XIII à la compagnie d'Orient, la grande île africaine a vu bien des expéditions françaises. Tous nos rois, depuis cette lointaine époque, s'efforcèrent de la coloniser ; la république poursuivit le même but ; le premier empire s'en occupa ; la Restauration et Louis-Philippe y envoyèrent des administrateurs, des marins et des soldats. Ce fut, on peut le dire, une occupation continue qui ne laisse planer aucun doute sur nos titres de propriété. Madagascar cependant ne fut jamais entièrement nôtre.

Appelée d'abord île Saint-Laurent, île Dauphine, puis France orientale, on a rendu le nom de Madagascar à cette contrée presque mystérieuse vers laquelle nos regards se tournent aujourd'hui. En parcourant les relations des premiers voyageurs, on se croirait transporté dans une terre promise ; chaque village retentit des cris joyeux de ses habitants ; on ne voit partout que fêtes, jeux et danses, on n'entend que des chants d'amour. Le Malgache était libre alors ; il jouissait dans toute la plénitude de son être, de la vie facile que le Créateur lui avait faite.

Aujourd'hui, malgré quarante années d'effroyables persécutions, il s'efforce encore de sourire ; il chante, il danse encore (tant le plaisir a d'attrait pour cette âme légère) dans les moments de répit que lui donne son maître. Son maître, c'est l'Ova.... On peut en quelques lignes mettre le lecteur au courant de cette conquête.

Madagascar possède deux races d'hommes bien tranchées, le Malgache et l'Ova. Le premier, Sakalave, Betzimisarack ou Antankare, est un noir plus ou moins modifié par le contact des Cafres, des Mozambiques ou des Arabes. Grand, fort, et sauvage dans le sud et la côte sud-ouest, il a su conserver son indépendance. A la côte est, le Betzimisarack plus doux, plus élégant de formes, plus léger, plus ami du plaisir, fut des premiers à perdre sa liberté. Dans le nord, l'Antankare, robuste, épais et rappelant davantage le Mozambique, lutte encore et cherche dans les lieux inaccessibles de l'intérieur ou sur les îles du littoral un refuge contre la tyrannie des Ovas.

Quant à ce dernier, l'Ova, d'origine malaise et jeté à une époque inconnue sur la côte est de Madagascar[1], il fut refoulé dans l'intérieur de l'île par les populations primitives et finit par se grouper et s'établir sur le plateau central d'Émyrne.

Cette peuplade eut une étrange destinée ; considérée autrefois comme paria par les Malgaches, tout objet souillé par l'attouchement d'un de ses membres était déclaré impur ; la case où l'Ova avait reposé, était brûlée ; il était maudit par tous les habitants de l'île. Isolé dans son repaire, ce proscrit incendia les forêts qui pouvaient dérober un ennemi ; dévasta le magnifique plateau d'Émyrne ; fit un désert de son pays, et, pour éviter toute surprise, il planta ses villages sur les mamelons de la plaine. Plus tard, comme accord tacite d'une paix dont il avait un si grand besoin et comme tribut au Malgache qu'il reconnaissait alors pour maître, il déposait à la limite des bois, du riz, du maïs et divers objets de son industrie que ce dernier venait recueillir. Cette époque de son histoire a pesé sur le caractère de l'Ova ; il est devenu triste, défiant, souple, rampant, faux et cruel ; et lorsqu'à la fin du siècle dernier un homme de génie, Andrianampouine, vint le relever de la servitude, il n'eut plus, pour s'emparer de l'autorité, qu'à réunir des tribus éparses dont l'instinct de domination et la soif de vengeance firent des soldats.

Les Anglais devinant chez ce petit peuple un obstacle pour la France, lui envoyèrent le sergent Hastie, qui devenu conseiller de Radama I[er], disciplina son armée et guida ses conquêtes. Depuis trente ans les Ovas se sont emparés d'une partie de Madagascar ; depuis trente ans ils déciment les malheureuses populations noires, et jamais droit de conquête ne fut exercé d'une façon plus impitoyable.

Tamatave est le siége le plus important de leur gouvernement sur la côte est ; ils y exercent une autorité sans contrôle, et les *braves des braves* (titre qu'ils se sont donné après notre malheureuse affaire de 1845) si injurieux et impitoyables avec leurs malheureux sujets, portent moins haut la tête auprès du blanc (vasa) qu'ils rencontrent.

C'est ce qu'il nous fut donné de remarquer aussitôt après notre arrivée. En effet, une pirogue pagayée par des noirs et portant trois hommes ridiculement accoutrés, s'approchait des flancs du navire ; c'était une visite à notre adresse ; l'ambassade se composait de Ramar, chef de la police, flanqué de deux acolytes. Ce grotesque personnage portait un chapeau de général orné d'un plumet et bordé de duvet blanc, un vieil habit de pompier surmonté de deux énormes épaulettes anglaises, un pantalon de couleur sombre avec une large bande d'or. Aucun de ces divers objets d'occasion, achetés à quelque traitant de Tamatave, n'avait été taillé pour celui qui les portait ; aussi le pauvre Ramar avait-il l'air le plus malheureux du monde. Pour compléter ce costume, le chef ova tenait à la main droite un vieux sabre courbé ; de la gauche il étalait un mouchoir à carreau d'un ton sale, véritable objet de luxe pour son propriétaire. Les aides de camp ne se distinguaient que par des casquettes de capitaine de la marine anglaise et d'étran-

1. Son origine est très-ancienne, car Edrisi, géographe arabe du onzième siècle cité par Alboufeda, fait mention de la communauté de langage et d'origine qui existait entre les habitants du Zabedg (Java) et ceux du Zendg (Madagascar). (Voy. la Géographie d'Alboufeda, traduite de l'arabe par M. Reinaud.)

ges épaulettes en or d'une longueur démesurée qui leur battaient les coudes.

La visite fut courte : laissé seul sur le pont du navire où chacun souriait de son étrange apparition, Ramar se rembarqua furieux, sans doute de l'effet qu'il avait produit et titubant comme un homme ivre; il fallut pour ainsi dire le déposer dans la pirogue. Rasolo[1], ancien honneur de Tanguin et aide de camp du gouverneur de Tamatave, nous fit aussi l'honneur de sa visite ; c'était le même costume extravagant, la même figure intimidée; ce fut aussi la même déconvenue.

Ce jour même, 2 août 1863, nous descendîmes à terre



Paysage malgache. — Dessin de E. de Bérard.

et nous vîmes mademoiselle Juliette à laquelle on nous présenta. Juliette Fiche, princesse malgache et depuis peu princesse ova, est une femme de cinquante ans environ, grande et d'un embonpoint qui sied à sa taille ; sa figure est pleine, ses yeux sont vifs et spirituels, et son excellent sourire découvre des dents d'une blancheur éblouissante. Regardée comme la Providence des Français à Tamatave, son dévouement et sa charité

1. Prononcez Rasoul, car en malgache la lettre o se prononce *ou*, et l'o et l'*a*, à la fin d'un mot, jouent le rôle de notre *e* muet. On prononce de même Radam au lieu de Radama, Rakout au lieu de Rakoto.

lui ont valu de la part de l'Empereur une médaille d'honneur. Elle accueille avec une grande bonhomie, et sa case, la première en atteignant le rivage, reçoit la visite de tous les nouveaux arrivés. Mais la conversation de Juliette surprend plus encore que sa personne, et l'on a lieu d'être étonné de trouver, si loin de tout centre littéraire, une Malgache causant littérature aussi bien que politique et tout cela mêlé d'aperçus d'une grande finesse et dans un langage d'une remarquable pureté. Mme Ida Pfeiffer, aigrie par la souffrance, fut injuste à son égard, nous tenons à le constater [1].

L'aspect de Tamatave est celui d'un grand village; c'est une forte agglomération de cases qui n'a jamais ambitionné le nom de ville; tout est relatif cependant et l'on dit la ville de Tamatave.

La rue principale fut le but de notre première exploration. C'est une étroite et longue avenue bordée de minces piquets de bois servant d'enclos aux maisons éparses sur ses deux côtés. Nous avançons, tantôt brûlés par le soleil et tantôt abrités par les bananiers aux larges feuilles ou par des mûriers aux baies rouges: à droite, se déploie le pavillon anglais : c'est le consulat d'Angleterre ; plus loin, du même côté, s'élève une haute bâtisse en bois : c'est la demeure du Rothschild malgache, Redington, courtier des Ovas pour la vente des bœufs. Quelques cases de traitants bordent encore la rue et nous pénétrons dans le quartier malgache. Les cases changent alors de structure et de dimension; le ravenal (*urania speciosa*), côtes et feuilles, en fait tous les frais, mais l'aspect en est propre, l'intérieur coquet, et de belles filles vous sourient montrant leurs dents blanches, tandis que les hommes vous crient *marmites, marmites*, ce qui veut dire « voilà des porteurs, voulez-vous des porteurs? » De temps à autre des Ovas à la démarche hésitante, à l'œil oblique, au sourire méchant, vous accueillent d'un « bonjour monsieur. »

De modestes boutiques étalent sur les seuils leurs produits hétéroclites. Ce sont de vastes paniers pleins de sauterelles desséchées, des bouteilles vides, quelques cotonnades anglaises, de grossières rabanes, de microscopiques poissons, des perruches à tête bleue, des makis noirs et blancs, d'autres à queue annelée, de grands perroquets noirs, d'énormes paquets de feuilles servant de nappe; quelques fruits, patates, ignames et bananes, des nattes, et l'éternelle barrique de betza-betza. La betza-betza est une liqueur de jus de canne fermentée, mélangé de plantes amères; c'est une boisson détestable à notre avis, mais dont les Malgaches font leurs délices.



Juliette Fiche. — Dessin de E. Riou.

Nous avançons encore; la rue, de plus en plus animée, nous annonce le bazar ou marché. Un affreux Chinois nous adresse la parole dans un français tout barbare et nous force par d'irrésistibles agaceries de pénétrer dans sa boutique; c'est un pandémonium où règne le plus étrange désordre et dont le maître représente l'article le plus curieux. Nous le laissons ébahi de notre visite improductive. Il nous a cependant changé quelques piastres contre de menus morceaux d'argent, seule monnaie du pays [1]. Nous atteignons le bazar.

Là, sous des auvents de l'aspect le plus sale et de quelques pieds à peine élevés au-dessus du sol, gisent les boutiques aristocratiques des conquérants; en effet, presque tous les marchands sont Ovas. Ils président, couchés à l'orientale, à la vente des menus objets étalés devant eux : sel, balances, étoffes, vieille coutellerie, viandes, etc. L'atmosphère, empestée par les émanations du sang des bœufs qu'on tue sur place et des chairs putréfiées par la chaleur, rend ce séjour dangereux; des nuages de mouches bourdonnantes dont vous avez peine à vous défendre, reviennent sans cesse à la charge, et vous abandonnez ce foyer pestilentiel, le cœur malade, l'imagination frappée de malaise, plein de dégoût pour cette race abâtardie des Ovas qu'on vous avait dépeinte sous de si vives couleurs.

Mais la rue débouche sur la campagne; nous la suivons encore et nous saluons en passant les pères jésuites, dont le modeste établissement marque de ce côté les limites de Tamatave. En face se trouve la batterie ou forteresse, avec son mât de pavillon. Sa longue flamme

1. Voy. notre tome IV, p. 332.

1. Les Malgaches, en fait de monnaie, ne se servent que de pièces de cinq francs qu'ils coupent en menus morceaux et qu'ils pèsent avec des petites balances d'une justesse extraordinaire. On prétend qu'ils peuvent peser jusqu'à la sept cent vingtième partie d'une piastre. Les principales monnaies sont les plus petites, le voemen, 30 c.; le sikazi, 60 c.; le kirobo, 1 fr. 25.



Palmier nain, à Madagascar. — Dessin de E. Thérond.

blanche agitée par la brise permet au passant de lire le nom de la nouvelle reine, « Rasouaherina, panjaka ny Madagascar. » (Rasouaherina, reine de Madagascar.) L'étendard flotte au-dessus de la demeure du commandant, sa grandeur Andrian-Mandrosso, ex-bouvier, aujourd'hui prince ova. La campagne est au loin déserte et nue; quelques éclairs, effet de la réverbération des eaux, laissent deviner des marécages, et plus près de nous, dans le centre de la ville même, de larges flaques d'eau stagnante portent au milieu des habitations l'influence délétère des miasmes paludéens.

Cette première excursion terminée, nous pensâmes au retour et, nous dirigeant à gauche, nous traversâmes la ville entière, en passant par une espèce de faubourg. Les cases plus petites et plus pauvres d'apparence que tout ce que nous avions vu jusque-là, formaient des labyrinthes desquels nous eûmes peine à sortir; nous avions hâte cependant, non pas que nous eussions rien à craindre pour nos jours, mais des femmes à tournure équivoque et des hommes à mine douteuse, donnaient à ce quartier une mauvaise apparence; nous arrivâmes vers les trois heures chez l'un de nos nouveaux amis.

La maison habitée par M. B*** est une des plus élégantes de Tamatave. Elle est de construction malgache, et peut servir de type en ce genre. Elle est placée au milieu d'une cour de sable fin, qu'ombragent de grands manguiers toujours verts et que parfument des pamplemousses et des orangers; les dépendances bordent l'enclos : ce sont la cuisine, les logements des domestiques et des esclaves, et de petites cases pour les amis.

Le corps du petit édifice repose sur des poteaux, à trente centimètres environ au-dessus du sol; les solives en côtes de raffia, soutiennent un clayonnage de bambous qui forme la muraille extérieure de la maison, et la charpente du toit également composée de côtes de raffia, supporte une couverture légère de feuilles de ravenal : l'ensemble est d'un aspect charmant.

L'intérieur, comme celui de la plupart des demeures malgaches, se divise en deux compartiments, et chacun d'eux, la salle commune aussi bien que le gynécée, est tendu de *rabanes* faisant tapisserie, tandis que le plancher disparaît sous des nattes de jonc d'une extrême propreté; en quelque lieu que ce soit on aimerait une retraite semblable; nous nous y reposâmes avec délices des fatigues de notre longue promenade.

## II

Le tacon. — Baie d'Yvondrou. — Le bord de la mer. — Tempête. — Les bois. — Arrivée chez Clément Laborde. — Un déjeuner malgache. — La veuve. — Aspect du pays. — Les danses.

Le lendemain, nous devions nous rendre chez M. Clément Laborde. Il nous attendait à son habitation située sur les premières collines qui longent la côte, à 12 kilomètres environ de Tamatave. Aussi étions-nous prêts de bonne heure afin de disposer nos bagages et d'organiser le chargement et le départ de nos *marmites* (porteurs). Mais le temps devint noir, la pluie tombait par torrents, et des rafales ébranlaient la case. Il y avait de quoi décourager les plus intrépides; nous partîmes cependant.

Le tacon est le seul véhicule usité à Madagascar; sa construction est des plus simples : figurez-vous une chaise ou un fauteuil placé sur un brancard; l'appareil est léger, quatre hommes le soulèvent sans effort, lorsque toutefois le voyageur n'est pas d'un embonpoint exagéré. Si le tacon comme véhicule est seul connu, c'est qu'il est seul possible. Madagascar n'a de chemin d'aucune sorte et les voitures ne sauraient pénétrer dans l'intérieur. Les Malgaches n'ont en fait de quadrupèdes que les bœufs dont ils font uniquement un objet de commerce, et le cheval n'est pour eux qu'un animal de haute curiosité. Il serait tout aussi difficile de voyager pour un cavalier que pour une voiture; les marais fangeux, les rivières et les forêts entraveraient sa marche: dans les plaines du nord de l'île la chose serait facile.

Pour une simple course en tacon, il faut quatre hommes à chaque promeneur; mais un voyage de quelques jours exige toute une armée; douze porteurs d'abord pour le voyageur et de vingt-cinq à trente autres marmites pour les bagages et les provisions. Voyez quel nombre de Malgaches nécessiterait une compagnie de dix personnes; cela monterait à quatre cents pour le moins. Notre excursion ne comportait pas autant de monde. Nous n'avions que huit hommes chacun.

Nous partîmes donc, le chapeau sur les yeux, car la pluie nous aveuglait, et, sans nos manteaux de caoutchouc, nous eussions été littéralement noyés. Quant à nos Malgaches, ils n'y faisaient nulle attention; ils allaient de leur petit trot saccadé, frappant la terre en cadence et poussant de temps à autre des cris bizarres, auxquels chaque troupe répondait. Nous débouchâmes bientôt sur le rivage de la petite baie d'Yvondrou; le vent redoublait de violence et la mer était belle à voir. Elle ondulait au large en collines menaçantes, déferlait en fureur sur les coraux de la pointe d'Hastie, puis, formant trois étages superposés de volutes immenses, venait mourir à nos pieds blanche d'écume, couvrant nos voix de son bruit formidable et lançant jusque sur nos porteurs du sable et des débris.

L'admiration ne se lasse point devant ces magnifiques spectacles; pour mon compte, j'oubliais le but de notre course et les petites misères de notre position présente; cette voix semblable au tonnerre, ces luttes gigantesques des vagues, cette plaine d'écume me captivaient encore lorsque nous tournâmes à droite pénétrant dans le taillis de la côte et nous dirigeant vers l'intérieur. A voir la mer en ces moments suprêmes, la formation sablonneuse des plaines de Tamatave s'explique aisément, et il n'a fallu sans doute que peu de siècles à l'Océan pour mettre en relief ces vastes espaces.

Les dunes sont couvertes d'une végétation bizarre qui envahit tout le premier plan des sables de la côte : ce sont les vacoas (*pandanus utilis*), plante voisine des palmiers et de la famille des monocotylédones; elle est d'un port étrange, gracieux et triste à la fois; le tronc couvert d'une écorce lisse se divise généralement à une

ILES COMORES.

ANCIENS ÉTABLISSEMENTS FRANÇAIS DE LA COTE EST.

COTE NORD DE MADAGASCAR.

41° 42° 43° 47° 46° 47° 48°

12° 13° 14° 17° 18°

ILES COMORES

Comore

Moutchamouli

Mouroni

Anjouan

Mossamoudou

Pomony

Pte Sud Ouest

Pte Sud Est

Moely

Doany

Mayotte

MADAGASCAR

BETSIMISARACA

ANTAVARATRA

BETANIMENA

Antala-Lava

Lova toozan

R. Fratinga

Tintingue

Pte Larrée

Pte Albrand

Ile Ste Marie

Port Ste Marie

I. des Nattes

R. Manangoro

Fenerive

Mesareve

Mooraffen

Mohambo

R. Quibe

Foule Pointe

Pte Rafala

R. Hontsy

I. aux Prunes

R. Evolouno

Tamatave ou Toamasina

Ambodisiny

L. Nossibé

I. Fong

Andevorande

OCEAN INDIEN

CANAL DE MOZAMBIQUE

Cap d'Ambre

Chatham

Bie de Diego Suarez

Pt d'Ambavarane

Mgne d'Ambre

C. St Sebastien

Sakabire

Rondon

Port Louquez

Port Leven

Nossi Lava

R. Ankara

Ambaro

Nossi Mitsiou

Nossi Matinguloni

P. d'Andrava

Pte aux Iles

Manambato

Antevoi

Baie de Vohemar

Amboanio

Ambisio

Nossi-bé

Sakaria

Nossi Fali

Nossi Comba

Mt Malao-lari

Ancoala

Pte de Passandava

I. Bermahome

Les deux Soeurs

R. Samberano

La Selle

R. Rerondra

Iles Radama

Port Radama

Anovalava

Tamulaza

Gd Kettle Bottom

R. Tonimaro

R. Loko

R. Sambirano

R. Yangha be

Kilomètres

Gravé par Erhard, 12 R. Duguay-Trouin

Dessiné par Vuillemin

Librairie de L. HACHETTE et Cie à Paris.

hauteur de deux mètres en trois branches égales, et chaque branche elle-même trifurquée au sommet lui compose une tête volumineuse d'où pendent, semblables à une chevelure éplorée, de grandes feuilles charnues brisées par le milieu. Ces feuilles fournissent des filaments grossiers et s'emploient, subdivisées, à la fabrication des sacs; la hauteur du vacoa ne dépasse pas trente pieds.

Mais l'orage cesse, le vent tombe, la pluie s'arrête et le soleil vient nous sourire dans les éclaircies des nuages qu'il chasse au loin; comme le voyageur de la



Une femme veuve à Madagascar. — Dessin de Bida.

fable, nous éprouvons que « plus fait douceur que violence », nous relevons nos chapeaux rabattus, nous dépouillons nos lourds manteaux, et le soleil nous pénètre de sa bienfaisante chaleur. Autour de nous la nature se réveille belle et transfigurée; l'herbe verdoie; les arbustes, pliés sous le poids des gouttes brillantes, se relèvent soulagés de leur humide fardeau, les citronniers jettent sur notre passage leur parfum pénétrant, et des orchidées parasites entr'ouvrent les pétales de leurs blanches corolles.

La plaine s'étend loin devant nous onduleuse, coupée de ruisseaux et de marais. Nos marmites passent, faisant jaillir l'eau, poussant des cris sauvages; le tacon semble léger pour leurs épaules robustes; ils se hâtent et luttent de vitesse, comptant bien sur notre générosité pour une distribution de rhum ou de betza-betza.

Nous atteignons alors la première limite des bois; l'étroit sentier court au milieu d'une végétation vigoureuse où se mêlent les copaliers à l'écorce blanchâtre, le nath couleur d'acajou et l'indraména au bois rouge; le vacoa pyramidal élève sa tête conique au-dessus des palmiers nains, et des touffes d'immenses bambous viennent en se recourbant entraver notre course et nous fouetter le visage; le bois est désert, les oiseaux sont rares, et le cri désolé du coucou solitaire se mêle seul au bruit de nos voix.



Vacoa (*pandanus utilis*). — Dessin de E. Thérond.

La plaine s'ouvre de nouveau, couverte d'une herbe haute et serrée où nos porteurs disparaissent; plus nous avançons et plus les marais deviennent larges et profonds. Les marmites s'y engagent néanmoins, et ce n'est pas sans appréhension que du haut de nos siéges mobiles nous les voyons s'enfoncer dans cette fange liquide; ils en ont parfois jusqu'aux épaules et ce n'est qu'à force d'adresse, sondant le terrain et nous soulevant au-

dessus de leurs têtes, qu'ils nous déposent à l'autre bord pour recommencer plus loin.

Les premières collines apparaissent enfin, et, vers midi, nous arrivons à la maison de M. Clément. Du sommet de ce petit plateau, comme d'un observatoire, nous avons de la contrée environnante un aperçu plus complet : devant nous une large bande de forêt, puis la plaine sablonneuse de Tamatave, au loin la mer; du côté de Tananarive une suite de collines ou mamelons dénudés et semblables à d'énormes huttes de castors s'élevant progressivement jusqu'à la grande chaîne centrale. Ces mamelons, isolés les uns des autres par des marécages ou de petits cours d'eau, ne présentent à l'œil que le vert uniforme de leur surface en dôme. Quelques arbres, échappés à l'incendie des bois, dressent çà et là leurs troncs violentés et noircis ; ils semblent protester contre cette dévastation sacrilége et jettent sur la campagne un air de mortelle tristesse; partout où règne l'Ova, même impression, même silence et même désolation.

Autour de nous cependant, tout s'agite : les marmites vannent le riz que pilent des esclaves malgaches; les feux brillent à la cuisine, et de belles servantes, vêtues d'étoffes aux couleurs éclatantes, s'empressent autour des cases, vont de l'une à l'autre, riant, criant, s'agitant et préparant les mets. Le déjeuner, servi à la malgache, nous attend ; l'hôte nous fait signe et nous entrons.

Au milieu de la salle principale de la petite habitation, sur un plancher couvert de nattes fines, l'on avait étendu d'immenses feuilles de ravenal du plus beau vert; ces feuilles, de près de deux mètres, remplaçaient la nappe et formaient un carré long autour duquel on avait disposé, pour les convives, des siéges malgaches, espèces d'ottomanes sur lesquelles nous nous assîmes. Au milieu de cette table nouvelle pour nous, et sur un plateau également recouvert de feuilles de ravenal, s'élevait umante une pyramide de riz d'un blanc de neige ; c'est le pain malgache : devant nous, de petits carrés de feuilles devaient nous servir d'assiettes, et d'autres devaient remplacer les fourchettes et les verres. Il est difficile de s'expliquer comment une feuille peut s'appliquer à tant d'usages; elle s'applique à bien d'autres encore.

Le ravenal ou arbre du voyageur, est un des végétaux les plus utiles au Malgache. Ses feuilles, dépouillées des côtes, servent, ainsi que nous venons de le dire, de nappes pour étaler le riz, de cuiller pour le manger, de coupe pour boire le *ranapang* et la betza-betza, et même d'écopes pour vider les pirogues. Fendues, elles forment les toitures des maisons qu'elles abritent admirablement : les côtes reliées entre elles composent les parois des cases, et le tronc de l'arbre fournit les poteaux qui soutiennent le petit édifice; mais l'épithète d'arbre du voyageur qu'on donne au ravenal, en prétendant qu'il est d'une précieuse ressource pour les gens altérés, ne m'a paru qu'une mauvaise plaisanterie, attendu que le ravenal se trouve principalement dans les marais et sur le bord des cours d'eau où chacun peut se désaltérer à son aise ; il a du reste assez de mérites sans qu'il soit nécessaire de lui en prêter qu'il n'a pas.

Mais revenons à notre déjeuner, qui, si poétiquement commencé sur des feuilles vertes, se termina prosaïquement à l'européenne. Il fallut abandonner nos belles coupes et nos assiettes primitives pour la porcelaine anglaise et le verre à champagne, car le moët frémissait dans son enveloppe, et Gros-Bœuf, notre échanson, le délivrait déjà de ses liens de fer. Impossible aujourd'hui d'achever une idylle ! nous eûmes un dessert de la Maison-d'Or et des liqueurs de Mme Amfoux.

La maison était en fête et les travaux furent suspendus; esclaves, domestiques et marmites attendaient à la porte une distribution de rhum qui ne leur fit point faute; aussi trépignaient-ils de joie et n'attendaient-ils qu'un signe pour commencer leurs danses. Déjà, dans leur impatience, ils faisaient résonner les bambous sous leurs doigts agiles, lorsque le maître leur fit dire que nous attendions; ils entrèrent alors dans la salle que nous occupions et vinrent s'accroupir en cercle, laissant au milieu d'eux un espace vide pour les danseurs. Une femme se présenta la première : elle n'était ni belle ni blanche; ce n'était point une Rosati; mais ses yeux noirs brillaient d'un joyeux éclat, et son gros sourire entr'ouvrant sa bouche lippue, creusait ses joues de fossettes profondes et montrait l'émail nacré de ses dents; son canezou bleu comprimait avec peine une poitrine d'airain et dessinait une taille robuste et d'une certaine élégance.

Une large jupe blanche à grandes fleurs jaunes dessinait son corps, et le *simbou* dans lequel elle se drapait, ouvert ou fermé tour à tour, laissait voir, comme entre-deux de la jupe et du corsage, une large bande de chair bronzée.

Mais déjà le feu sacré s'empare de nos Malgaches ; le bambou résonne, les voix s'unissent en chœur, les mains battent en mesure et la danseuse s'agite : voici la danse des Oiseaux.

Le corps penché en avant, les bras étendus comme une sibylle antique, la danseuse frappe lentement le sol de ses pieds nus; ses bras avancent, reculent, s'abaissent et s'élèvent, elle tient à la terre et ne peut s'envoler. L'accompagnement va crescendo, les voix grossissent, les mains battent plus fort, la Malgache précipite ses coups ; le buste reste à peu près immobile pendant que les bras, semblables à deux ailes, semblent vouloir la transporter dans l'espace; vains efforts ! L'impatience gagne alors la danseuse, une sorte de rage s'empare de tout son être ; elle parcourt haletante le cercle qui l'enferme, le sol devient sonore sous le frémissement de ses pieds, et ses bras, ses mains, ses doigts semblent se tordre en convulsions désespérées. Vaincue, elle s'arrête ; nous l'applaudissons.

Un Malgache se lève : nous allons assister à la danse du Riz; il faut pour cette nouvelle danse un plus large espace, nous agrandissons le cercle.

Le danseur est presque nu ; il n'a pour tout vête-

ment qu'une longue bande de coton blanc, qu'il drape en artiste autour de ses reins; son buste est élégant et bien musclé; cet homme est beau, vigoureux, plein de grâce naturelle.

Les bambous, les mains et les chants de ses camarades composent au Malgache le même accompagnement primitif : il commence. C'est d'abord la coupe du bois, le retentissement de la hache, la chute des arbres. Nous le suivons avec intérêt; il se baisse, frappe, s'écarte, revient, nous comprenons sa pantomime; viennent ensuite l'incendie de la forêt abattue, les petillements de la flamme, les crépitations du bois; il court, il souffle, il active l'action du feu, et tous ces bruits, il nous les rend saisissables au milieu du développement de l'action et sans rien perdre de la mesure. Mais il va piquer le riz; il parcourt alors le cercle en bonds réguliers, égaux à la distance qui sépare chaque trou fait par le semeur; nous assistons à la semaille, il enfouit le grain, le recouvre, puis, revenant au milieu du cercle, il semble adresser aux esprits une invocation suppliante.

Il faut avertir le lecteur qu'à Madagascar ainsi que dans certaines parties de l'Amérique, les naturels brûlent les forêts pour planter le riz ou le maïs; ils ne sèment point, ils piquent le grain dans des trous, le recouvrent et attendent la moisson. A Madagascar, ils achèvent les semailles par la cérémonie invocatoire que voici. On place au milieu du terrain préparé et sur une feuille de ravenal, de la viande cuite, un peu d'argent et des bambous pleins de betza-betza. Le chef de famille, entouré des siens, s'avance alors, il invoque un à un les esprits des parents morts de leur mort naturelle et non par le tanguin (le nombre de ces esprits monte quelquefois à cinq ou six cents); enfin il termine ainsi sa prière : « Si j'ai fait quelque omission, je supplie ceux que j'ai oubliés de me pardonner, et je les prie de venir partager l'offrande que je fais aux bons, car je n'appelle que ceux-ci; je compte sur l'appui de Zanahar-be (le grand esprit), pour m'aider, moi et les miens; lui seul est mon maître. »

Nos applaudissements accompagnèrent le danseur; une nouvelle distribution de rhum fut reçue avec acclamation, et M. Clément Laborde termina la fête par un pas de caractère qu'il dansait à Tananarive devant ce pauvre Radama II.

## III

Yvondrou. — Ferdinand Fiche. — Betzimisaracks et Betanimènes. — Les lacs. — Ambavarano. — Le Kabar. — Hospitalité malgache. — Les jeunes filles.

Notre seconde expédition nous conduisit à Yvondrou; Ferdinand Fiche fut notre hôte et voulut bien être notre guide.

Yvondrou est un village jadis considérable, situé à quinze kilomètres au sud de Tamatave sur la rivière du même nom; ancienne résidence d'un prince malgache, il commande le débouché des lacs qui s'étendent à plus de quatre-vingts lieues dans le sud, et la route de Tananarive dont il forme la première étape.

Ferdinand Fiche est fils de Juliette et du prince Fiche, le plus puissant des anciens chefs de la côte; élevé à Paris, ancien élève de l'École centrale, Ferdinand possède une instruction remarquable que l'on peut hardiment dire sans égale à Madagascar; d'un caractère doux mais d'un extérieur un peu sombre, il faut le connaître pour l'apprécier; je ne lui trouvai qu'un défaut, défaut rare s'il en fut, Ferdinand est trop modeste, il s'annule trop devant des étrangers qui pour la plupart n'ont pas le centième de sa valeur. Mme Ida Pfeiffer en fait un ours mal léché. Elle n'a point su démêler les étrangetés de cette nature timide, elle n'a point su comprendre de quel poids pesait sur cette âme endolorie l'inquiète et atroce tyrannie des Ovas, l'humiliation de ce joug de brute sur une intelligence élevée réduite à l'impuissance; pour moi, j'ai trouvé Ferdinand Fiche le plus charmant des hommes.

Nos tacons nous déposèrent sur les bords de la petite baie qui fait pointe dans le village d'Yvondrou. Une collation nous attendait; nous devions, le déjeuner achevé, nous embarquer dans des pirogues que Ferdinand tenait à notre disposition; nous allions explorer les lacs, et nous comptions pousser jusqu'à Andevorande; le temps ne le permit pas.

Trois belles pirogues garnies de seize pagayeurs chacune nous attendaient dans la petite baie qui mouille le village; Ferdinand les avait chargées d'un matériel complet nécessaire à une absence de plusieurs jours, c'est-à-dire de provisions de toutes sortes, vins de France, bière anglaise, champagne, etc.; on le voit, notre nouvel ami faisait princièrement les choses. Nous avions des fusils pour la chasse, et les pirogues étaient recouvertes de tentes pour le mauvais temps. Le départ fut des plus gais; nous partions charmés de l'aspect du pays, de l'aimable réception de notre hôte, pleins de l'attrayant espoir de recueillir à chaque pas de nouveaux documents et de curieuses études de mœurs sur cette contrée presque vierge aux yeux d'un explorateur européen.

La navigation en pirogue demande une certaine habitude; l'esquif est si mobile, que chacun doit le mieux possible garder son équilibre; le vent nous prenait en poupe, et le fleuve soulevé nous jetait la crête des vagues; aussi une appréhension de quelques minutes est-elle un tribut bien naturel à cet exercice d'un nouveau genre; nos Malgaches, du reste, nageaient avec un ensemble merveilleux, et nous filions comme le vent. Nous atteignîmes bientôt le milieu de la rivière, où Ferdinand nous fit remarquer une langue de terre rougeâtre, sur laquelle se dénoua l'un des petits drames guerriers de l'histoire moderne.

« Vous savez, nous dit notre guide, que les habitants de Madagascar portent le nom générique de Sakalaves; quant à nous, populations de la côte, notre appellation de Betzimisarack, ainsi que l'indique ce mot composé, vient d'une vaste association de tribus, *be* (beaucoup), *tzi* (ne pas), *misarack* (divisés). Nous nommons *Ambanivoules* les Malgaches qui vivent à la campagne, les cultivateurs ou les paysans, et nous avons en outre les

Betanimènes, tribu révoltée qui gagna cette épithète par sa honteuse défaite sur la langue de terre que nous avons doublée. Betanimènes vient de *be* (beaucoup), *tani* (terre) et *mène* (rouge), parce que la tribu en question, battue et acculée sur cette pointe, se rendit aux vainqueurs qui, par dérision, se bornèrent à lui lancer des boulettes de terre rouge avec leurs sarbacanes, les couvrant ainsi de fange et de honte. »

Cette petite anecdote me fit comprendre pourquoi il y avait si peu de Betanimènes et tant de Betzimisaracks; nous ne sommes pas les seuls à n'accepter d'héritage que sous bénéfice d'inventaire.

Cependant nous avions laissé derrière nous la rivière d'Yvondrou pour entrer dans les canaux qui mènent aux lacs; la végétation de ces terres marécageuses ne se compose que de ravenals, de raffias et de sauges gigantesques qui forment le long du rivage une ligne continue de sombre verdure; sur la gauche, la mer brise avec violence, et, sur la droite, les terres plus élevées du second plan sont couvertes de forêts magnifiques.

Effrayés par les chants de nos rameurs, des canards de toutes nuances s'élèvent à l'avant des pirogues; des poules d'eau glissent dans les joncs, et des couples criards de perroquets noirs passent rapides, se dirigeant vers les bois. Il n'y a dans cette nature rien du grandiose qui saisit l'âme, et les rivages américains ont plus de grandeur et de majesté. Cependant, la nouveauté de cette



Pileuses de riz. — Dessin de G. Staal.

végétation bizarre, presque toute herbacée, excite une sorte d'admiration curieuse; les chants madécasses de nos pagayeurs, le frôlement de la pirogue au milieu des champs de *tantamo* (nénufar), les larges fleurs jaunes et blanches émaillant les eaux, les cris joyeux et le vol léger du vorontsaranony, petit martin-pêcheur de la taille du colibri, et, comme lui, émeraude et saphir, jettent sur ce paysage monotone un voile de poésie sauvage qui s'étend jusqu'à nous.

Nous devions bientôt arriver à Ambavarano (bouche de l'eau); c'est un petit village placé sur une éminence, à l'entrée du lac de Nossi-Be (lac des îles), de *nossi* (île) et *be* (beaucoup).

L'une des pirogues nous avait précédés et devait annoncer notre arrivée; aussi trouvâmes-nous le village tout en mouvement; on déménageait à la hâte une case pour nous la donner. Elle fut prête en peu d'instants, et nous nous y installâmes.

Les chefs du village vinrent alors nous souhaiter la bienvenue; deux ou trois femmes les accompagnaient, et chacune d'elles portait, sur des feuilles de ravenal, du riz blanc comme la neige et quelques douzaines de poissons. Tout le monde s'assit, la petite cabane était pleine, et nous allions assister à notre premier kabar. (On appelle kabar toute réunion quelconque ayant pour but de causer, délibérer ou recevoir; rien ne se fait à



Groupe de ravenals. — Dessin de E. Thérond.

Madagascar sans une assemblée préalable : c'était, en ce cas, le kabar de l'hospitalité.)

Quand chacun eut pris place, il y eut une minute de recueillement. Le chef prit alors la parole, et, réunissant devant lui le riz et les poissons qu'avaient apportés les femmes, il nous adressa le discours suivant :

« O *vasas* (hommes blancs)! soyez les bienvenus dans ce village, la case qui vous abrite est à vous, et nos bras sont à votre disposition; nous sommes pauvres, ô *vasas*, mais nos offrandes viennent du cœur; acceptez donc avec bienveillance ce riz que nous avons planté et ces poissons qui viennent de nos lacs, c'est tout ce que nous possédons. »

Nous serrâmes la main de ces bonnes gens, en signe de remercîment, et Ferdinand, qui nous avait traduit la petite harangue, leur traduisit aussi notre réponse. Il leur dit que nous étions touchés de la généreuse hospitalité qu'ils nous offraient, et leur présentant également, sur une feuille de ravenal, une piastre accompagnée de quelques hameçons et divers menus objets, il ajouta que nous les priions d'accepter ces légers présents, non comme prix de leurs offrandes, mais comme un souvenir de notre part. Nous leur fîmes en même temps verser quelques verres d'arack, qu'ils burent à notre santé; puis, se recueillant encore, l'un d'eux prit la parole et nous dit :

« Nous remercions les nobles étrangers de leurs procédés pour nous et des touchantes faveurs qu'ils nous accordent; nous ne sommes point habitués à voir les Ovas, nos maîtres, et les *vasas* voyageurs nous traiter avec tant de douceur; nous les remercions donc de toute notre âme. En sortant de cette case aujourd'hui consacrée par leur présence, nous montrerons à nos femmes et à nos enfants les présents, objets de leur munificence; le souvenir de leur bonté ne s'effacera point de notre mémoire, et la tradition le perpétuera jusqu'à nos arrière-neveux et nos petits-enfants. »

Nous étions véritablement touchés de la bonté de ces braves gens; les Ovas durent avoir beau jeu à soumettre des populations aussi douces, et la férocité qu'ils déploient à la moindre velléité de révolte, n'est que de la barbarie toute pure.

Pendant que les esclaves de Ferdinand s'occupaient du souper, notre petite troupe se divisa; les uns coururent explorer les bois, d'autres voulurent battre les roseaux des lacs à la recherche des canards.

Notre chasse ne fut pas des plus heureuses. Les pintades que l'on nous avait dit fort communes fréquentent les forêts plus reculées, et nous ne rapportâmes que des perroquets noirs, gros comme des poules et délicieux en salmis, des merles étiques et beaucoup de petites perruches à tête bleue de la taille d'un moineau; quant aux makis (espèce de singe) il nous fut impossible d'en trouver aucun. Les bois sont hauts, touffus, mais les gros arbres sont rares, la végétation parasite les dévore, les lianes et les orchidées surtout, dont plusieurs sont de couleurs et de formes ravissantes.

En regagnant le village, nous fîmes route avec des jeunes filles revenant de la fontaine. Elles étaient chargées d'énormes bambous dans lesquels elles renferment leur provision d'eau, qui s'y maintient fraîche et pure; mais leur manière de porter ce fardeau n'est point gracieuse; il est impossible de rien trouver de poétique dans ce grand roseau lourdement placé sur l'épaule comme une charge d'esclave; les images si facilement évoquées de l'antiquité, ces tableaux charmants des Rebeccas et des jeunes Grecques aux amphores élégantes, se refusent à tout parallèle avec ces Malgaches crépues qui, malgré toute notre bonne volonté, nous semblèrent gauches et malhabiles.

Ces femmes étaient du reste vêtues de *rabanes* grossières; elles semblaient pauvres et malheureuses; c'est que le village placé sur la route de Tananarive est sans cesse exposé aux visites des Ovas. Les habitants courbés sous le joug de fer de leurs maîtres, supportant des corvées continuelles et sujets à des exactions de toutes sortes, renoncent au bien-être qu'ils ne peuvent conserver et tombent dans un morne désespoir. A quoi bon de belles cases? on les leur brûle; à quoi bon de beaux vêtements? on les en dépouille; de quoi serviraient des provisions? on les leur vole. La misère fut toujours l'ennemie de l'élégance et des arts; elle est pour l'homme le fardeau le plus lourd et le tyran le plus impitoyable. Dans d'autres parages nous devions retrouver le Malgache plus semblable à lui-même; moins de douleur et de souffrance, plus de sourires et plus de grâces.

## IV

Lac de Nossi-Be. — Nossi-Malaza. — Le chef du village et sa famille. — Intérieur malgache. — Mœurs malgaches.

Le climat de la côte de Madagascar à la hauteur de Tamatave est loin d'être enchanteur; cette contrée si peu connue ne mérite ni les éloges qu'on prodigue à la douceur de sa température et à la fertilité de son sol, ni l'effroyable surnom de « tombeau des Européens » que des voyageurs timides lui jettent dans leurs relations.

Le climat est humide et pluvieux, froid et brûlant tour à tour; voilà pour l'éloge. Quant à la terrible fièvre, minotaure impitoyable dévorant l'audacieux colon ou l'imprudent touriste, nous devons avouer que dans nos fréquentes excursions, alternativement exposés à l'action du soleil et de la pluie, souvent mouillés jusqu'aux os, aucun de nous n'en a éprouvé le moindre symptôme. A Tamatave même, peuplée de plus de trois cents Européens, l'on nous assura que, depuis deux ans, pas un d'eux n'avait succombé aux atteintes de ce mal. Voilà pour le blâme.

Il est vraiment triste de voir les voyageurs donner à leur imagination si libre carrière au sujet de renseignements dont la vérité seule forme la valeur, et, s'égarant, entraîner tant de gens après eux; toujours extrême dans ses écarts, une relation dénigrante ou flatteuse, trompe celui qu'elle attire et trompe celui qu'elle arrête; désenchantement d'un côté, désastreux renoncement de

l'autre, le mal est le même, et ce système de roman, ce manque de renseignements vrais, entre peut-être pour plus qu'on ne le croit dans le pitoyable rôle que nous jouons au monde comme puissance colonisatrice.

Le lac de Nossi-Be, que nous allions traverser, peut avoir dix à douze kilomètres d'étendue; sa largeur est moindre, on aperçoit distinctement les deux rives; le vent du sud-est l'agite comme une petite mer, et la navigation en pirogue n'y est pas sans danger. Souvent le Malgache voit sombrer son léger esquif et sa cargaison de riz, heureux quand il peut à la nage regagner la terre et sauver ses membres de la dent des crocodiles. Pour nous, que la grandeur de nos embarcations mettait à l'abri de semblables dangers, nous n'échappâmes point au désagrément d'une affreuse traversée; battus par l'orage, affreusement trempés par la pluie nous abordâmes en piteux état à l'île de Nossi-Malaza (Ile des délices.)

Nous accueillîmes avec joie ce nom d'heureux augure. L'Ile des délices est rapprochée de l'extrémité sud du lac à égale distance de ses deux rives; longue d'un kilomètre, sur une largeur de quelques centaines de pas, elle est tout feuillage et verdure; au nord s'étend une belle prairie terminée par le cimetière, au centre est groupé le village, et la partie sud-est couverte de magnifiques ombrages.

L'accueil que nous firent les habitants fut en tout semblable à celui que nous avions reçu à Ambavarano; kabar, discours, offrandes, toute la naïve diplomatie du cœur; mais la case était plus grande, nos hôtes mieux vêtus, les femmes plus élégantes et plus belles, et l'air d'aisance répandu partout reposait agréablement nos yeux des misérables tableaux de la veille.

Mais parlons un peu des Malgaches, de leurs mœurs, coutumes, industrie et religion.

Le Malgache de la côte est d'un caractère doux et timide, il est bon, fidèle et dévoué. La supériorité du blanc, qu'il reconnaît, s'impose à lui comme une chose naturelle, il ne s'en blesse point; le *vasa* lui semble un maître devant lequel il est prêt à courber le front.

Admirant tous nos actes pour le peu qu'il en connaît, stupéfié devant les phénomènes de notre industrie, son admiration naïve lui fait dire que si le vasa pouvait faire du sang, ce serait un Dieu véritable. On comprend la facilité d'une conquête chez des populations ainsi disposées à notre égard, et l'on a droit de s'étonner des pauvres résultats obtenus par plus de deux siècles d'expéditions successives.

Mais si le Malgache accepte le joug, il n'accepte point le travail. Il sera votre serviteur avec joie, parce que les devoirs faciles que cette charge impose conviennent à la douceur de sa nature; les occupations variées de la domesticité ne le fatiguent point, et les faveurs du maître, conséquence naturelle de rapports journaliers et de soins constants, savent toucher son cœur. Grand ami du mouvement, infatigable au labeur qu'il aime, il pagayera tout un jour par le soleil et par la pluie, et cela sans fatigue apparente. Le violent exercice du tacon lui plaît par-dessus tout; il vous portera de l'aurore à la nuit, et le soir, oublieux des fatigues du jour, le chœur de ses compagnons et la sauvage harmonie des bambous prêteront de nouvelles ardeurs à son corps de bronze.

Mais un travail régulier l'ennuie. Paresseux avec délices, la facile satisfaction de ses besoins lui rend insupportable le lien le plus léger. Vous n'en ferez pas plus un esclave qu'un travailleur assidu. Vingt fois il brisera sa chaîne, et semblable à ces femmes nerveuses bravant impunément les longues insomnies du bal et que réduit la moindre fatigue, il fuira la besogne ou succombera sous la tâche.

Le Malgache a des formes élégantes, presque féminines; sa figure est imberbe; il porte les cheveux longs et tressés comme les femmes, et lorsqu'on le rencontre assis, drapé dans son *lamba* et buvant le soleil dans son farniente de lazzarone, il est difficile de distinguer son sexe. Quant à la femme, en dehors de la beauté, rare sur toute la terre, la douceur de sa physionomie en fait une créature agréable; elle est généralement bien faite et d'un galbe heureux. On peut voir, page 211, une femme de Tamatave avec ses enfants; toutes les Malgaches se vêtent à peu près de la même manière, et le type que nous représentons peut être classé parmi les dames de l'endroit. Les cheveux divisés en carrés réguliers et tressés avec soin dégagent la tête en donnant à la personne un air de propreté remarquable; ces tresses dissimulent l'effet disgracieux d'une masse crépue, et débarrassent de l'énorme touffe que produirait la chevelure abandonnée à elle-même. Le vêtement qui couvre les épaules est le canezou (le mot est malgache); ce vêtement serre les reins et maintient la poitrine sans la comprimer. Le jupon est remplacé par une draperie (cette draperie est en rabane); il est d'indienne chez les gens aisés. Le vêtement qui entoure le buste, c'est le *simbou*, étoffe de soie ou de coton, suivant la fortune des gens.

Des trois enfants, l'aîné porte un pantalon qui accuse le contact de la société européenne; le second porte simplement un *lamba*, espèce de châle de coton avec frange de couleur; c'est le vêtement ordinaire des hommes.

En voyage, le Malgache se dépouille de son vêtement qu'il porte en paquet, et se contente du *langouti*, petit morceau d'étoffe.

L'industrie des Malgaches est toute primitive; ils tissent avec la feuille du raffia des rabanes de différentes espèces. Les plus grossières servent à la fabrication des sacs, aux emballages, etc.; les plus fines, tissus vraiment remarquables, servent aux vêtements de femmes et feraient d'admirables chapeaux. On n'en trouve jamais qu'en petites quantités. Ils tressent avec le jonc et les feuilles de latanier des nattes dont ils tapissent leurs cases. Quelques-unes ornées de dessins d'une grande pureté de lignes, s'importent comme objets de luxe et de curiosité. Ces deux industries fournissent à l'exportation un chiffre d'affaires montant à cinquante mille francs.

En fait de culture, le Malgache ne connaît que le riz

et malgré sa paresse de nègre et le peu d'encouragement donné à ses efforts, la côte est, dans un rayon de cent lieues, de Mananzari dans le sud, à Maranzet dans le nord, exporte quatre mille trois cents tonneaux de riz. Nous dirons en parlant des Ovas quels sont les produits naturels livrés au commerce et les règlements qui en prohibent l'échange.

En fait de mœurs, le Malgache n'en a point; il est naïvement immoral....

Chez lui, les unions se brisent et se nouent selon le bon plaisir de l'homme; l'état civil n'existant pas et le culte se bornant à quelques rares superstitions, l'on ne saurait appliquer le nom de mariage à des associations volontaires que ne consacrent ni Dieu ni l'État.

Dans le nord, l'Arabe a laissé quelque chose de ses mœurs; l'instinct religieux s'y retrouve aussi plus développé.

Chez ces insulaires la pluralité des femmes est une loi fondamentale; chaque chef en a trois au moins, c'est : 1° La *vadé-bé*, épouse légitime, dont les enfants héritent; 2° La *vadé-massaye*, femme jeune, que le Malgache répudie aussitôt que sa beauté disparaît; 3° La



Village de Nossi-Malaza. — Dessin de E. de Berard.

*vadé-sindrangnon*, esclave à laquelle on donne la liberté lorsqu'elle est devenue mère.

Les sœurs cadettes de ces trois femmes appartiennent de droit à l'époux jusqu'à ce qu'elles soient mariées.

Si la femme passe d'un toit à l'autre, les enfants restent, et la nouvelle épouse les chérit et les aime comme les siens propres; la chose paraît naturelle dans un pays où souvent l'adoption remplace la paternité; là point de jalousie, point de discussions religieuses, point de sectes; peu ou point de discussions intestines pour l'héritage : on n'a rien à partager. Cet état de choses, l'affection constante qui réunit ces braves gens entre eux dans des conditions monstrueuses pour nous, tient à une grande douceur de caractère, à quelque impérieux besoin d'affection; et si leurs rapports sont exempts des vives démonstrations qui accompagnent chez nous l'amour maternel, nous le répétons, les sentiments de la famille n'y sont pas moins vifs. Nous vîmes une femme croyant sa fille adoptive empoisonnée par des fruits de tanghin, se livrer à la douleur la plus violente et se jeter sur les fruits, s'écriant qu'elle voulait mourir avec son enfant.

D. Charnay.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Vue du lac de Nossi-Be (île d'Ambanimène). — Dessin de Catenacci.

# MADAGASCAR A VOL D'OISEAU,

PAR M. DÉSIRÉ CHARNAY[1]

1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

## IV (Suite.)

Mœurs et organisation malgaches. — Le cimetière. — Départ. — Bénédiction de l'aïeule.

Si l'un des membres de la famille tombe malade, tous les travaux sont suspendus; chacun s'empresse; les uns vont chercher des simples, d'autres interrogent le sort sur la cause de la maladie et les moyens de la guérir, pendant que les amis s'occupent des provisions et des choses nécessaires au ménage. Si le mal empire, la case se remplit alors de parents, d'amis et d'alliés venant mêler leur douleur à la douleur de la famille.

Cette douleur et cette affection s'étendent jusqu'aux esclaves qui se considèrent comme enfants de la maison. Ils mangent à la même table, sont vêtus à peu de chose près de la même manière. Un étranger les distinguera difficilement, car dans leur langage ils appellent le chef « le père » et la maîtresse du logis « la mère. »

Comme partout au monde, la stérilité chez une femme est un affront pour elle, et elle m'a paru fréquente chez les Malgaches; l'espèce de polygamie dans laquelle ils vivent doit en être la raison dominante : c'est la chasteté qui fonde les grandes familles.

La femme malgache qui désire des enfants et craint de n'en pas avoir, consulte les *sikidis* (sorciers), invoque les esprits ou se livre à la superstition suivante : elle choisit une pierre d'une forme bizarre, facile à distinguer des autres et va la placer sur le chemin du village, en quelque endroit cher aux esprits; et si cette pierre, après un laps de temps convenu se retrouve à la même

1. Suite. — Voy. page 193 et la note.

place et dans la position que lui a donnée la postulante, c'est que le destin exaucera ses vœux. Cette innocente pratique est généralement suivie à Madagascar, et l'on rencontre parfois de véritables pyramides composées de ces ex-votos.

L'exposition des enfants forme un affreux contraste avec ces mœurs malgaches si faciles et si douces, et surtout avec cet amour de la maternité. Lorsque ces petits êtres sont nés sous une influence mauvaise, ils sont abandonnés; ou bien, l'on doit, pour racheter leur vie, leur faire subir d'épouvantables épreuves, presque toujours fatales à la plupart d'entre eux.

La circoncision se pratique à Madagascar; ce doit encore être un souvenir des Arabes.

C'est, pour le Malgache, une importante cérémonie dont il perpétue la date au moyen d'un piquet de bois surmonté d'un nombre indéterminé de crânes de bœufs garnis de leurs cornes. Presque tous les villages possèdent un de ces petits monuments.

Chaque crâne est un souvenir de fête; il est de coutume en effet, de tuer un bœuf le jour de la circoncision des enfants; et comme ces gens sont pauvres, et qu'un bœuf à chaque opération serait une lourde dépense pour les familles, on attend que plusieurs enfants aient atteint l'âge voulu pour subir l'incision, afin d'opérer en bloc une fournée de jeunes Malgaches.

Le bœuf est du reste à Madagascar l'animal par excellence; il est le présent le plus apprécié entre amis, le capital le plus facile à réaliser, le bien le plus solide du cultivateur. Sa chair, au moins pour certaines parties, est regardée comme sacrée. Ainsi, le roi seul et les grands ont le droit de manger la queue. La bosse, également morceau de choix, jouit d'une réputation proverbiale, et la politesse l'emploie comme une de ses plus douces formules. Le Malgache vous dira dans son doux parler : « Je vous souhaite éternellement une bosse de bœuf dans la bouche. »

Le bœuf est de toutes les fêtes et de toutes les douleurs; à la naissance comme à la mort de ses maîtres, sa tête tombe en signe de deuil ou de réjouissance, et quand c'est un grand qu'il faut pleurer, les sacrifices deviennent des hécatombes.

A la mort de M. de Lastelle, négociant français en faveur à la cour Ova, on tua, dit-on, à Tananarive, huit cents bœufs : à la mort de Ranavalo, l'on en immola plus de trois mille; le sol à partir du palais jusqu'au tombeau de la reine était littéralement couvert de cadavres sur lesquels il fallait passer.

Le culte des morts est ce qui m'a paru le trait le plus caractérisé de la religion malgache. Lorsqu'un Malgache succombe, les femmes poussent d'effroyables lamentations, arrachent leurs cheveux et se roulent avec désespoir; les hommes restent calmes; ils ont une danse funèbre pour la circonstance et la cérémonie commencée dans les larmes dégénère bientôt, grâce aux liqueurs fermentées, en une orgie sacrilége. Le corps néanmoins est porté avec respect jusqu'à sa dernière demeure. A Nossi-Malaza, le cimetière occupe la pointe nord de l'île; la sépulture des chefs est séparée de celle des simples habitants. Toutes consistent en une écorce d'arbre dans laquelle on enveloppe le corps du défunt, après quoi le tout est enfermé dans un tronc de bois dur taillé en forme de cercueil. La piété des vivants entretient devant chaque tombe des offrandes expiatoires; c'est une assiette pleine de riz, une coupe remplie de betzabetza, des pattes de poulets ou des plumes d'oiseaux; les Malgaches semblent donc croire à l'existence de l'âme.

Si la douleur des Malgaches paraît violente, elle n'est point de longue durée; ils considèrent la mort comme un fait inévitable; ils oublient donc au plus vite, jugeant les larmes inutiles puisque le mal est sans remède. Néanmoins les parents portent rigoureusement le deuil du mort et ne peuvent en être relevés que par une cérémonie publique. Ce deuil dure un mois au plus, suivant la douleur de la famille; il consiste à laisser croître sa chevelure. Dans ce cas la femme malgache ne la tresse, ni ne la peigne; l'homme laisse croître sa barbe et ne se lave point pendant la durée du deuil. Hommes et femmes présentent, en cet état, le plus déplorable aspect.

Dans le nord, à la hauteur de Vohemar, chez les Antankars, les superstitions sont autres; à un grand respect pour les morts, se joint la foi en la métempsycose. Suivant cette croyance, les âmes des chefs passeraient dans le corps des crocodiles; le commun les mortels se transformerait simplement en chauves-souris.

Cette superstition explique l'incroyable multitude des crocodiles: ils pullulent effectivement dans les centres où cette croyance est établie; les rivières en sont infectées, et il est dangereux vers le soir d'en fréquenter les bords. Pendant la nuit, les habitants sont souvent forcés de barricader leurs cases pour se garantir des attaques du monstre.

De même que chez les Betsimisaracks les lamentations et l'orgie se mêlent aux funérailles, mais on n'enterre point le cadavre; placé sur un clayonnage de bois, on le momifie au moyen d'aromates et de sable-chaux fréquemment renouvelés. Après quelques jours de ce traitement, la décomposition des chairs produit un liquide putréfié qu'on recueille avec soin dans des vases placés au-dessous du clayonnage, et chaque assistant vient en mémoire du mort se frotter de ce liquide. Le cadavre desséché, les parents l'entourent de bandelettes et le portent au lieu des sépultures.

Cette horrible *coutume* engendre de terribles maladies de peau, gale, lèpre et autres affections incurables; et cependant c'est à peine si l'intervention des blancs parvient, depuis peu de temps, à leur faire abandonner cette affreuse coutume.

Le Malgache est artiste de nature; il a surtout des instincts littéraires remarquables; je devrais dire il avait, car la conquête Ova, comme toutes les oppressions extrêmes, ne laisse après elle qu'abrutissement et désolation.

Le Betsimisarack aime avec passion la causerie, le chant et la danse. Pour ses danses souvent bizarres, sauvages et sans règles aucunes, l'inspiration le guide; mais je n'ai trouvé de caractère qu'à la danse du riz dont j'ai parlé plus haut. Sa musique est pauvre et ses instruments sont primitifs. C'est d'abord le bam-



Femme malgache et ses enfants (voy. p. 208).

bou qu'il frappe au moyen de baguettes et qu'il accompagne du battement des mains; le *dzé-dzé*, machine monocorde d'un son monotone, et la *valia*, qui dans des mains habiles arrive à de jolis effets. (La valia est un bambou dont les fibres sont tout alentour séparées du bois et tendues au moyen de chevalets d'écorce; c'est en somme une guitare circulaire, montant de notes assez basses aux notes les plus aiguës.)

Pour son chant, le premier thème venu lui est bon; il prend une parole quelconque, une phrase, un mot, et le répète à satiété avec un chœur qu'il improvise.

La conversation fait ses délices; il aime, il adore l'éloquence comme une mélodie; il causera longtemps de choses futiles, au besoin de non-sens, et l'orateur de quelque talent trouvera toujours des auditeurs charmés.

Lorsque l'entretien vient à languir, on cherche et on improvise à la façon des sophistes une énigme, une charade (*rahamilahatra*), mot à mot, « des paroles qui s'alignent. » En voici un exemple :

« Trois hommes, portant l'un du riz blanc, l'autre du bois coupé, le troisième une marmite, et venant de trois directions différentes, se rencontrent près d'une source, dans un lieu aride, éloigné de toute habitation. Il est midi et chacun d'eux n'ayant encore rien mangé est fort désireux d'apprêter le repas, mais ne sait comment s'y prendre, puisque le maître du riz n'est pas le maître du bois et que celui-ci ne peut disposer de la marmite. Cependant chacun y met du sien et le riz est bientôt cuit.

« Mais au moment du repas chacun réclame pour lui seul le déjeuner tout entier; quel est le maître du riz cuit? »

Les auditeurs malgaches sont indécis, chacun des trois hommes paraissant avoir un droit égal au déjeuner. Voilà un bon thème à paroles.

C'est ce qu'ils appellent *faka-faka*, discussion, dispute; chaque parleur peut en cette occasion faire preuve de son talent oratoire.

La tradition malgache fourmille de fables, de contes (*angano*), de proverbes (*ohabolana*), de charades et d'énigmes (*fa mantatra*), de sonnets, de ballades ou de propos galants (*Rahamilahatra* et *Tankahotro*).

Les contes sont d'habitude entremêlés de chants et



Cimetière malgache. — Dessin de E. de Bérard.

chacun les raconte en y ajoutant un peu du sien. Les enfants les font invariablement précéder du prologue suivant :

« *Tsikotonenineny, tsy zaho nametzy fa olombé taloha nametzy tanny mahy, k'omba fitsiako kosa anao.* »

« Je ne mens pas, mais puisque de grandes personnes ont menti avec moi, permettez que je mente aussi avec vous. »

Certaines fables ont l'autorité d'une croyance religieuse. Nous reproduisons les suivantes comme exemples de genres différents.

LE PREMIER HOMME ET LA PREMIÈRE FEMME.

« Dieu laissa tomber du ciel l'homme et la femme tout faits. L'homme fut quelque temps à connaître sa femme, et sa compagne fut la première à déchirer son voile d'innocence. La femme conçut.

« Dieu apparut alors aux deux époux et leur dit : « Jusqu'ici vous ne vous êtes nourris que de racines « et de fruits comme les bêtes sauvages, mais si vous « voulez me laisser tuer votre enfant, je créerai avec « son sang une plante dont vous tirerez plus de « force. »

« L'homme et la femme passèrent la nuit tour à tour à pleurer et à se consulter; la femme disait à l'homme : « Je préfère que Dieu me prenne plutôt que mon enfant; » l'homme, sombre et recueilli ne disait rien.

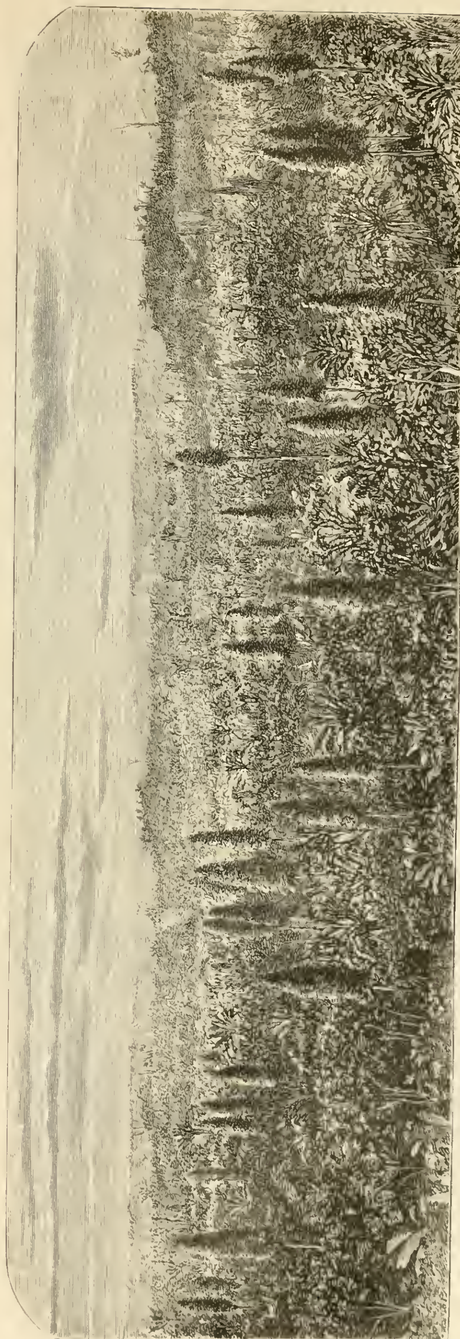
« Le jour venu, Dieu parut avec un couteau bien aiguisé, leur demandant ce qu'ils avaient résolu.

« La femme en voyant ce couteau formidable, tranchant comme une sagaie neuve et brillant comme l'éclair, s'écria : « O mon Dieu, prends mon enfant! »

« Mais l'homme au contraire pressa son enfant sur son cœur, le remit à sa mère, et, se couchant la poitrine



Vue d'Ambavarano (bouche de l'eau) (voy. p. 204). — Dessin de E. de Bérard.



Marais à Soamandrakisaï. — Dessin de E. de Bérard.

découverte, dit à Dieu : « Tue-moi, mais laisse vivre « mon enfant. »

« Alors Dieu, pour l'éprouver, brandit le couteau qu'il tenait à la main et lui dit tu vas mourir; réfléchis donc avant que je ne frappe. « Frappe, » répondit l'homme. Dieu fit briller le poignard sans que l'homme murmurât ni ne frémit, mais il ne lui fit qu'une légère blessure au cou que tachèrent quelques gouttes de sang.

« Dieu prit ce sang et le répandit sur la terre qui engendra le riz. Il dit à l'homme de le sarcler trois fois avant sa maturité, de n'en récolter que les épis, de les sécher au soleil et de les conserver en grenier; de les battre pour détacher les grains; de les piler pour en séparer le son ; de ne manger que le grain et de livrer le son aux animaux domestiques.

« Puis il lui apprit à le cuire et à le manger.

« Puis Dieu dit à la femme : « L'homme sera le maître « de l'enfant parce qu'il a préféré la vie de l'enfant à la « sienne, et tu lui seras soumise. »

« C'est depuis ce temps que le père est le chef de la famille et que l'homme connaît le riz et le mange. »

Dans cette fable on croit reconnaître l'influence arabe et un souvenir du sacrifice d'Abraham; le nom de Nossi-Ibrahim ou île d'Abraham, donné à la petite île de Sainte-Marie, prête quelque fondement à cette supposition.

Voici une autre fable.

### LE SANGLIER ET LE CAÏMAN.

« Un sanglier en maraude suivait les bords escarpés d'une rivière où s'ébattait un énorme caïman en quête d'une proie. Averti par les grognements du sanglier, le caïman se dirige vivement de son côté :

« Salut, lui dit-il.

— Finaritria!.... finaritria, répond le sanglier.

— Est-ce toi dont on parle tant sur la terre ? demande le caïman.

— C'est moi-même.... et toi, serais-tu celui qui désole ces rives paisibles? répond à son tour le sanglier.

— C'est moi-même, dit le caïman.

— Je voudrais bien essayer ta force....

— A ton aise, de suite si tu veux.

— Tu ne brilleras guère au bout de mes défenses.

— Prends garde à mes longues dents.

— Mais, dit le caïman, dis-moi donc un peu comment l'on t'appelle.

— Je m'appelle *le père coupe lianes sans hache, fouille songes sans bêche, prince de la destruction*, et toi, peux-tu me dire ton nom?

— Je m'appelle *celui qui ne gonfle pas dans l'eau; donnez, il mange; ne donnez pas, il mange quand même.*

— C'est bien, mais quel est l'aîné de nous deux?

— C'est moi, dit le caïman : car je suis le plus gros et le plus fort.

— Attends, nous allons voir. »

« En disant ces mots le sanglier donne un coup de boutoir et fait écrouler une énorme motte de terre sur la tête du caïman, qui reste étourdi sur le coup.

« Tu es fort, dit-il après s'être remis ; mais à ton tour attrape cela. »

« Et lançant au sanglier surpris toute une trombe d'eau, il l'envoya rouler loin de la rive.

« Je te reconnais pour mon aîné, s'écrie le sanglier en se relevant, et je brûle d'impatience de mesurer ma force avec toi.

— Descends donc, dit le caïman.

— Monte un peu, je descendrai.

— Soit. »

« D'un commun accord ils se dirigent sur une pointe de sable où le caïman n'avait de l'eau qu'à mi-corps.

« Le sanglier bondit alors, tourne autour de lui, évite sa gueule formidable, et saisissant l'instant favorable, il lui ouvre d'un coup de ses défenses, le ventre, de la tête à la queue.

« Le caïman rassemble ses dernières forces, et profitant du moment où le sanglier passe devant sa gueule béante, il le saisit par le cou, le rive entre ses dents et l'étrangle.

« Ils moururent tous deux laissant indécise la question de savoir quel était le plus fort.

« On tient ces détails d'une chauve-souris présente au combat. »

Au dire des lettrés, cette fable dans la bouche d'un Malgache connaissant bien sa langue et doué d'une imagination brillante, a beaucoup de mouvement et prend le ton élevé de l'ode et de l'épopée.

Un autre apologue rappelle de loin « le renard et le corbeau. »

### LA COULEUVRE ET LA GRENOUILLE.

« Une grenouille fut surprise en ses ébats par la couleuvre, son ennemie; la couleuvre la retenait par ses jambes de derrière.

« Es-tu contente, demanda la grenouille?

— Contente, répondit la couleuvre en serrant les dents.

— Mais quand on est contente on ouvre la bouche et l'on prononce ainsi : contente ! (en malgache *kavo*).

— Contente, » dit la couleuvre en ouvrant la bouche.

« La grenouille se voyant dégagée lui donna des deux pattes sur le nez.... et s'enfuit. »

La morale est que l'on peut se tirer de danger avec de la présence d'esprit.

Nous avons dit que le village de Nossi-Malaza, placé en dehors de la route de Tananarive et moins à portée de la griffe ova, jouissait d'une prospérité relative. Les hommes avaient un air de bien-être qui me charma et lorsque je pénétrai dans la case du chef je fus étonné de l'abondance qui semblait y régner.

La case contenait un lit garni de nattes fines. D'un côté se trouvaient empilés des vêtements, des pièces

de rabanes et d'étoffes pour les renouveler; de l'autre un grand approvisionnement de riz devait fournir à la consommation de la famille. Le foyer et les divers ustensiles se trouvaient dans un coin.

Je vécus trois jours au milieu de ces gens si doux, entouré de soins et d'égards; je leur avais accordé une affection vraie, comme j'avais conquis la leur et lorsque je partis, tous m'accompagnèrent au rivage. L'aïeule de la tribu, la femme du vieux chef voulut me bénir; et comme les flots soulevés menaçaient ma pauvre pirogue, elle étendit ses bras comme une prophétesse, priant le ciel d'apaiser les vents, afin que le Vasa pût sans péril regagner sa demeure et revoir sa patrie.

Il n'y avait point là de cérémonie de commande. L'impromptu de cette scène d'adieu, l'invocation touchante de l'aïeule, ces vœux, cette prière prouvaient que le cœur parlait; le mien y répondit. J'avoue naïvement mon émotion et ce charmant souvenir ne s'effacera point de ma mémoire.

## V

La tirelire du géant d'Arafif. — Soamandrakisai. — Ferdinand Fiche et les Ovas. — Souper. — Une nuit à l'habitation. — Les esclaves.

En quittant Nossi-Malaza, nous suivîmes d'autres canaux dont quelques-uns étaient tellement étroits qu'à peine notre pirogue pouvait y passer. D'autres étaient larges comme un fleuve, et, tous également barrés au moyen de claies de roseaux, formaient autant de pêcheries destinées à nourrir les habitants. Nous visitâmes les îles éparses çà et là. Quelques-unes, plantées de manguiers d'une verdure éternelle, servent de retraite aux riches habitants de Tamatave. Dans l'une d'elles, Ferdinand nous montra *la tirelire du géant d'Arafif*.

Cette tirelire est une sphère de quatre-vingt-dix centimètres de diamètre, munie d'une petite ouverture, et qui fut selon la légende, laissée en cet endroit par le géant d'Arafif, puissant roi du nord, auquel on prête une foule de hauts faits. Une autre version prétend qu'elle fut apportée par Benyouski lorsqu'il vint conquérir le sud de Madagascar. Ce ne pourrait être en tout cas que l'un de ses lieutenants, car il ne fit jamais en personne d'expédition dans ces parages; l'urne me parut être d'origine arabe; elle est fort ancienne et quelques forbans durent la laisser sur ces rivages.

Quoi qu'il en soit, la crédulité malgache en fit un objet de sainteté, une relique vénérable, et le lieu où elle gît est devenu le but d'un pèlerinage. Chaque Malgache passant dans les environs se détournait de sa route et venait selon ses moyens déposer une offrande dans la tirelire sacrée ; le trésor s'accrut avec le temps, et lorsque le fétiche contint dans ses flancs une somme assez considérable, des Ovas sacriléges portèrent la main sur le dieu ventru : ils brisèrent la tirelire et s'emparèrent du contenu.



Andrian-Mandrousso, gouverneur de Tamatave (voy. p. 220). Dessin de G. Staal.

Aujourd'hui l'ancienne idole gît éventrée comme une citrouille desséchée; les fidèles néanmoins viennent encore en pèlerinage, prodiguer à leur fétiche profané de nouvelles mais plus innocentes offrandes : le sol tout alentour est jonché de pattes de poulets, de cornes de bœufs, de petits morceaux de rabanes et de nœuds de roseaux pleins de betza-betza. D'une valeur trop minime pour tenter la cupidité des incrédules, ces pauvres hommages restent épars auprès de la tirelire et jettent sur ce coin de terre un voile de désolation recouvert de sauvage poésie. Nous ramassâmes religieusement un morceau de ce dieu tombé et nous le gardons comme souvenir de l'inconstance des hommes et de la fragilité de leurs croyances.

De l'île de Papay où se trouvait la tirelire, nous allâmes déboucher dans la rivière d'Ivondrou que nous avions quittée quelques jours auparavant et qu'il nous fallut remonter pour atteindre Soamandrakisaï.

Les bords de la rivière sont plats et dénués de végétation; la chaleur était accablante; cinq journées d'excursions nous avaient abattus, et nous arrivâmes avides de repos.

Soamandrakisaï est une vaste distillerie montée jadis par M. Delastelle et dont Ferdinand Fiche est aujourd'hui le directeur. Comme d'après le code ova et la vo-

lonté de Ranavalo, nul étranger ne peut posséder de terres à Madagascar, l'affaire fut faite de compte à demi entre M. Delastelle et la reine. La reine donna les terres, cinq cents esclaves et les matériaux; M. Delastelle donna son temps et son industrie.

Un poste ova, commandé par un « douzième honneur », surveille la fabrication, la vente des produits et la conduite du maître; c'est une surveillance incessante, une immixtion de tous les instants dans les moindres actions de Ferdinand, et le malheureux est plus esclave que le dernier de ses serviteurs.

L'établissement, situé aux pieds des premières collines, s'étend sur des terres élevées, à l'abri des débordements de la rivière. Il se compose d'une distillerie à vapeur, de vastes hangars pour la fabrication des futailles, d'ateliers de charpenterie et de serrurerie, d'une



Guerrier malgache. — Dessin de Gérôme.

belle maison d'habitation et de nombreuses dépendances. Les esclaves habitent un village groupé tout auprès de l'établissement, et les cases des Ovas sont voisines, de manière que rien ne puisse échapper à ces jaloux surveillants.

Ferdinand nous conduisit sur la hauteur voisine, où s'élève le tombeau de M. Delastelle, pieux hommage rendu à la mémoire de ce grand citoyen par Juliette Fiche, son amie. Il repose à l'ombre des orangers et des citronniers en fleurs, sur le sol d'une contrée qu'il s'est efforcé de civiliser et qu'il a dotée tout du moins de nombreux établissements de commerce et de trois usines en voie de prospérité.

La vue qui se développait à nos yeux ne manquait pas d'une grandeur sauvage; à l'est, la mer se brisait, blanche d'écume, sur les sables qu'elle amoncelle; au sud, les lacs brillaient comme des miroirs d'acier, et l'œil, en suivant le cours sinueux de l'Yvondrou, re-

montait jusqu'à l'horizon vers les montagnes de Tananarive. Au nord, les collines dépouillées par l'incendie de leur manteau de forêts, laissaient planer la vue sur un moutonnement d'éminences d'un vert criard où s'élevaient çà et là quelques squelettes d'arbres noircis par le feu, dernier souvenir de la végétation qui les couvrait; tandis qu'à nos pieds s'étendait un de ces marais immenses d'un pittoresque et d'une tristesse indicibles.

Une végétation exubérante, extraordinaire, où se mêlent des sauges gigantesques, des ravenals, des rafias et ces immenses cônes (vacoas pyramidals) qui ressemblent à nos cyprès funéraires, donnaient à ce lieu l'aspect d'un champ de repos abandonné. Refuge des serpents et des crocodiles, ces marais sont de dangereux voisinages pour les habitations, et ce n'est qu'avec terreur qu'on traverse les petits cours d'eau qui les sillonnent.

Les animaux ont, pour se garder de l'attaque des caïmans, un instinct bien remarquable; les chiens, par exemple, usent d'un stratagème qui leur réussit; l'instinct, dans ce cas, ne suffit plus pour expliquer une telle manœuvre, il faut admettre la raison. Voici ce qui se passe :

Lorsqu'un chien veut traverser une rivière, à la recherche de son maître, ou qu'égaré à la poursuite d'une proie, il veut rejoindre son réduit, il s'arrête sur le bord du rivage, gémit, aboie, hurle de toutes ses forces. Son raisonnement est simple : « Au bruit que je fais, pense-t-il, le crocodile, très-friand de ma chair, s'empressera vers l'endroit où je l'appelle; les plus éloignés abandonneront leurs retraites, et ce sera à qui arrivera le premier pour s'emparer d'un animal aussi bête que moi. » Le chien jappe donc, il aboie, et la comédie dure tout le temps qu'il juge nécessaire pour attirer ses ennemis; puis, lorsqu'ils sont là, tout près, cachés dans la vase, se gaudissant entre eux et savourant d'avance une proie si facile, le chien part comme une flèche, va passer en toute sécurité la rivière à cinq cents mètres au delà, et, jappant et bondissant sur la plage, il se moque de son ennemi qui, paraît-il, se laisse toujours prendre à cette ruse.


Rabarla, ministre de la reine. — Dessin de G. Staal.

A notre retour à l'habitation, Ferdinand nous avait ménagé une surprise : c'était un dîner en compagnie des deux chefs ovas de l'endroit; l'honneur n'était pas pour nous assurément, mais il devait y avoir là le sujet d'une curieuse étude de mœurs, et nous remerciâmes notre hôte.

L'Ova, quel qu'il soit, est grand ami de la table et du verre : aussi nos deux chefs s'étaient-ils empressés d'accepter l'invitation que leur avait envoyée Ferdinand. Ces messieurs nous firent attendre néanmoins : ils étaient excusables si l'on pense à la toilette européenne qu'ils s'étaient cru obligés de faire; car, pour rien au monde, ils n'eussent voulu paraître à ce dîner (que, vu notre présence, ils considéraient comme officiel), vêtu du lamba, leur costume national.

Mme la commandante devait accompagner son époux, et je suppose qu'il dut y avoir dans le ménage grande révolution au sujet de la crinoline de rigueur, et des falbalas qui, à Madagascar comme partout au monde, constituent la toilette d'une femme.

Il était huit heures, et par conséquent nuit close, quand la compagnie arriva ; elle était précédée d'une affreuse trompette et d'un tambour, musique de Son Excellence, et accompagnée d'une escouade de cinq hommes et un caporal, total de la force armée de l'endroit. Tous marchaient en mesure avec une gravité comique qui rappelait les marches de nos guerriers de théâtre; le caporal, tout fier de ses hommes, commandait d'une voix éclatante, des manœuvres que nous ne pouvions comprendre; et lorsqu'enfin ils s'arrêtèrent sous la veranda de l'habitation, ils poussèrent tous ensemble des acclamations épouvantables qui, nous dit-on, étaient à notre honneur.

Il y eut présentation, et ces messieurs, plus émus qu'ils n'eussent voulu paraître, s'assirent timidement. Le commandant et son acolyte étaient deux maigres personnages d'une stature assez haute et d'une physiono-

mie intelligente; l'un, le commandant, s'efforçait d'être grave, ainsi qu'il convient à un homme de son importance; l'autre, moins comblé d'honneur, laissait plus libre cours à son humeur badine, et nous eûmes tôt fait connaissance. Tous deux nous observaient avec une attention sans égale, s'efforçant de copier nos gestes et manières, sûrs qu'ils étaient, guidés par notre exemple, de l'emporter en civilité puérile et honnête sur la foule de leurs connaissances.

Ils avaient bien la tenue de rigueur : habit noir, passé de mode il est vrai, gilet antédiluvien et pantalon d'un miroitement prodigieux, qui dénonçait son antique origine. Les chapeaux qu'ils venaient de quitter en se mettant à table, avaient la forme évasée de nos shakos civiques, de respectable mémoire; ils avaient des reflets d'un rouge ardent, et, quant aux mouchoirs à carreaux qu'ils agitaient avec une grâce si séduisante, ils finirent par en être embarrassés au point qu'ils furent obligés de s'asseoir dessus, ignorant la destination d'une poche.

Mme la commandante, qui se trouvait ma voisine, était une grosse commère, basse sur jambes, gauche dans son vêtement fort mal fait à sa taille, et d'un teint jaune pomme passée. L'ensemble n'avait rien d'attrayant, et ma galanterie se trouva, malgré ma bonne volonté, fort refroidie à son endroit. Ses manières, du reste, ne m'encourageaient guère, car elle ne répondait à mes avances que par un épais regard qui ne disait rien, et se contentait de vider méthodiquement l'assiette que je lui remplissais à chaque plat nouveau.

Ferdinand me donna l'explication de l'énigme : je servais madame la première, et c'était à mon voisin qu'il fallait m'adresser d'abord, la politesse malgache exigeant qu'on serve l'homme le premier; l'on ne doit pas s'occuper des femmes, qui ne sont considérées que comme créatures inférieures. L'étonnement de ma voisine se trouvait donc naturel, et je ne m'occupai plus que de mon « douzième honneur » qui, de son côté, s'épuisait en amabilités de toutes sortes.

Il me copiait avec une telle persistance que sa fourchette marchait en cadence avec la mienne; je buvais, il buvait; je mangeais, il mangeait; je m'arrêtais, il s'arrêtait; cet homme était certainement doué d'un rare talent d'imitation, et, n'eût été la gravité de la circonstance, j'eusse volontiers porté ma fourchette à l'oreille, pour voir s'il eût fait comme moi.

Mon voisin buvait sec; mais le vin lui semblait fade; il préférait le vermuth, d'un bien plus haut goût; il n'en usait du reste qu'à plein gobelet, de telle sorte qu'en peu d'instants nous en vînmes aux familiarités les plus touchantes. A la moindre occasion, il me frappait sur le ventre, ce dont j'étais assurément très-flatté; il jurait qu'il était mon ami, ce que je méritais à tous égards; et, dans son expansion, il finit par plonger ses mains dans mon assiette, jugeant fort sainement que deux amis devaient tout avoir en commun.

A cette nouvelle marque de faveur, je rougis d'abord et fus pris d'un fou rire qui l'enchanta. Je lui fis comprendre aussitôt qu'en France, dans la meilleure société, les choses se passaient ainsi, et, lui abandonnant le restant du plat qu'il avait touché, je changeai d'assiette.

Il se faisait tard; ces messieurs s'efforçaient d'éterniser la plaisanterie qui fut devenue fort mauvaise à la longue. Quoique portant bien le vin, ils commençaient à divaguer; nous nous levâmes donc; mais comme jamais dîner malgache ne se termine sans toasts, il fallut nous rasseoir. La coutume est de porter une santé à chaque invité, en commençant par le plus humble en grade; on termine par la reine et l'empereur. Les gens zélés boivent aussi aux parents de leurs hôtes, à leurs enfants, petits-enfants, etc.... jugez de notre position!... Nous commençâmes. Quand vint le tour de la reine, une manœuvre fut exécutée sous la veranda par la garnison du logis : la voix du caporal éclata comme un tonnerre, nos hôtes se levèrent chancelant, et se tournant vers Tananarive, vidèrent leur coupe à la gloire incomparable de Rasouaherina pangaka ny Madacascar.

Quand nous portâmes à notre tour la santé de l'Empereur, l'anxiété de nos Ovas fut grande; ils commandèrent bien la manœuvre au dehors; mais, ne sachant pas où se trouvait Paris, ils hésitaient sur le point de l'horizon. Il fallut les tourner vers le nord; les difficultés augmentèrent lorsqu'ils durent prononcer les noms de Napoléon III, empereur des Français, et ce ne fut qu'au moyen de répétitions nombreuses qu'ils portèrent d'une voix émue cette santé dernière. Nous les renvoyâmes, il était temps. Chacun comprendra qu'après de si nombreuses santés, nous devions nous porter fort mal.

La nuit fut pénible, agitée, désolante; les punaises nous avaient envahis; des rats énormes prenaient nos corps étendus pour une route royale, et des moustiques affamés se ruaient à la curée. A peine avions-nous pu fermer l'œil, que le son d'une cloche fêlée, semblable à un glas de mort, nous fit dresser sur nos séants : nous nous interrogions, étonnés de ces sons lugubres, lorsqu'un bruit de chaînes, lourdement traînées, vint ajouter à notre effroi. Étions-nous donc dans la demeure des morts! Je n'y tins plus, et, m'élançant au dehors, je fus témoin du spectacle le plus affreux qui se puisse voir.

La cloche sinistre était une énorme et vieille marmite qu'on frappait avec une barre d'acier pour appeler les esclaves au travail. Au milieu de la cour se déroulait une longue colonne de nègres, enchaînés deux à deux; leurs jambes, également reliées par de gros anneaux, ne se mouvaient qu'avec peine; pour avancer, ils les courbaient de façon que leurs pas ne pouvaient dépasser la longueur de leurs pieds. O les pauvres créatures! Des guenilles informes couvraient leurs membres déchirés. Quelques-uns n'avaient qu'un lambeau de paillasson noir de fange; leurs figures, abru-

ties par la souffrance, n'avaient rien des races que nous avions vues : les malheureux avaient perdu la forme humaine. Juste ciel! pensais-je, voilà donc les esclaves de la reine! Ah! que nous étions loin de la servitude patriarcale que j'avais rencontrée dans les cases malgaches!

Bien des fois j'avais vu des esclaves; mais jamais, non, jamais, je n'avais assisté au spectacle de tant de douleur, de tant d'abjection et de tant de misère.

Ferdinand, que je rencontrai, m'expliqua que ceux-là étaient des esclaves rebelles et fugitifs, et qu'on leur imposait cette abominable rigueur dans les châtiments.

Quelques-uns de ces malheureux traînaient depuis de longs mois, d'autres depuis plusieurs années cette existence de damné; nous demandâmes à notre hôte, comme faveur et comme un bon souvenir de notre séjour dans sa maison, la grâce d'un coupable : il s'empressa de nous l'accorder, et le misérable qu'on délivra sur l'heure vint en tremblant nous remercier.



Espions de la reine de Madagascar. — Dessin de E. Riou.

Vers le midi, nous faisions nos adieux à Ferdinand, pour regagner Tamatave.

## VI

Couronnement de la reine à Tamatave. — Andrian-Mandrousso. — Les Antaymours. — Les Cymerirs. — Raharla. — Les Ovas. — Code de lois. — Organisation à Tananarive. — Organisation des provinces. — Départ pour Sainte-Marie.

A peine de retour, nous trouvâmes à notre adresse une invitation du commandant de la province, nous engageant à vouloir bien assister à la cérémonie du couronnement de la nouvelle reine; cérémonie qui devait avoir lieu dans l'intérieur du fort de Tamatave. Nous devions partager cet honneur avec toute la population, car elle était aussi invitée. Nous nous y rendîmes; le chemin du fort était couvert de piétons de toutes les classes, de tous les rangs et dans tous les costumes, depuis le *lamba* de rabane et le *simbou* de coton, jusqu'à l'habit noir; il n'y a point de tenue officielle. Nous reconnûmes quelques-uns de nos nouveaux amis, et nous vîmes pas-

ser Juliette, toute resplendissante dans sa robe de velours nacarat, le diadème de princesse en tête et sa robuste poitrine ornée de deux décorations brillantes.

« Laissez passer le veau gras, » dit en nous voyant cette femme d'esprit, allant ainsi d'elle-même au-devant du quolibet et se moquant de son costume de cour.

Nous arrivâmes au fort; l'esplanade intérieure était criblée de monde, le menu peuple occupait les talus tout alentour. Au centre, s'élevait une vaste tente abritant une table sur laquelle des rafraîchissements de toutes sortes se tenaient à la disposition des invités. L'état-major de la place s'était groupé auprès, entourant Son Exc. Andrian-Mandrousso, ex-bouvier, aujourd'hui général, quatorzième honneur, etc... Chacun venait lui rendre hommage et lui porter ses félicitations au sujet de l'avénement de Rasouaherina, sa gracieuse maîtresse, dont l'étendard flottait au-dessus de la place.

Mais le personnage le plus remarquable, à mon avis, pour l'uniforme du moins, me parut être un ancien matelot français nommé Estienne, dont le costume éclatant attirait tous les regards. Cet homme chamarré, beau garçon du reste, et portant sans trop de gaucherie sa dignité de contrebande, était simplement grand amiral de la flotte ova. Il n'avait, il est vrai, pas un canot à son service, et deux modestes pirogues formaient la seule force navale de Tamatave; mais, à son air martial, on devinait qu'il n'eût pas demandé mieux que de commander un trois-ponts : ainsi soit-il!

Pour l'ex-bouvier, c'était, on peut le voir d'après la gravure de la page 215, la représentation la plus exacte d'un marchand de vulnéraire suisse. Il portait un pantalon de velours bleu galonné d'or, un habit rouge avec parements et brandebourgs d'or; ses manches étaient chargées de cinq gros galons d'or; deux épaulettes d'or meublaient jusqu'à ses avant-bras, et son chef s'abritait sous un chapeau à claque également galonné d'or. Vous voyez que l'or n'était point ménagé. La figure triste et refrognée du commandant jurait avec ce costume de saltimbanque; il paraissait tout aussi embarrassé de ce travestissement pompeux, qu'intimidé par la foule européenne qui l'admirait en souriant.

Je soupçonne Son Excellence de n'être pas fort éloquente, car elle ne fit aucun speech; je la crois furieusement timide, car lorsqu'on se mit à reproduire ses nobles traits, monsieur le gouverneur tremblait comme une feuille, et l'aspect de l'innocent objectif braqué sur sa majestueuse personne lui occasionna un tremblement que je ne pus calmer. Il nous offrit néanmoins assez gracieusement un verre de champagne, que nous bûmes, je l'avoue pour mon compte, à la chute de la reine qu'on acclamait. Quant à l'autre personnage dont nous donnons le portrait (Raharla, p. 217) nous ne pouvons dire qu'une chose, c'est qu'il porte avec une égale aisance l'habit de ville et l'habit de cour et que grâce à son éducation anglaise et à son esprit naturel il ne se trouverait déplacé dans aucun salon d'Europe.



Ilot Madame à Sainte-Marie de Madagascar. — Dessin de E. de Bérard.

Cependant les jeux commencèrent; ils furent précédés d'abondantes libations de betza-betza. Les dames s'assirent à terre, les genoux au menton, dans la posture qu'on connaît, et se mirent à frapper des mains en accompagnant d'une voix lamentable deux ou trois de leurs compagnes dont les mouvements cadencés n'avaient rien d'agréable. Les Antaymours, guerriers malgaches au service des Ovas, fixèrent bientôt l'attention de l'assemblée; leur danse était d'ailleurs le divertissement favori du maître, et comme partout au monde les hommes sont les mêmes, on s'empressa et l'on fit cercle près des guerriers. Leurs gestes sauvages, leurs cris, leurs bonds, la férocité qu'ils déployaient dans leur simulacre de guerre, donnaient une idée de leur manière de combattre; ils agitaient avec rage leurs sagaies brillantes; ils les lançaient, les reprenaient et frappaient le sable avec fureur; ils tournaient et retournaient l'arme comme dans la plaie d'un ennemi terrassé et semblaient la lécher toute sanglante avec une volupté sans pareille. Ce jeu de cannibales, ces contorsions d'énergumènes et de convulsionnaires faisaient les délices du commandant, qui, lui-même, armé d'un bouclier, encourageait les lutteurs. Ce spectacle ne m'occasionna que du dégoût et j'abandonnai la partie.

Si l'Ova fait un présent, c'est qu'il attend le centuple; s'il vous tend la main c'est pour que vous y jetiez quel-

que chose. Il adore la pièce d'argent, en fait de dieu c'est le seul qu'il reconnaisse ; il est fourbe, menteur, lâche, cruel, insolent et plat. On pourra dire que je suis partial, je l'admets, car cet homme, autant que j'en ai vu et surtout autant qu'on m'en a dit me soulève le cœur et je n'ai plus de sang-froid pour le juger.

Comme type, il est petit, scrofuleux, rachitique et galeux. Nous parlons toujours des Ovas de la côte. A Tananarive, nous dit-on, la race est mieux conservée et quelques femmes sont jolies.

Comme politique les Ovas sont fins, grands diplomates et fort habiles; habitués dès le plus jeune âge à la dis-



Fougère arborescente. — Dessin de Thérond.

cussion des affaires publiques, leur organisation à Tananarive rappelle en quelques points celle de la république romaine. C'est une oligarchie toute pure; et de sa nature c'est le gouvernement le plus persistant dans ses desseins. Cette petite aristocratie représente le sénat de Rome, et le premier ministre, charge héréditaire d'une famille plébéienne, serait un véritable tribun du peuple.

Aucune résolution n'est prise, rien ne se projette ou ne s'exécute sans kabar ou discussion publique.

Le premier kabar se tient chez le roi, où les membres des grandes familles se réunissent chaque matin; on vient y donner son avis sur l'affaire du jour. C'est le moins important de l'assemblée qui parle le premier; chacun, selon son rang, prend ensuite la parole si bon

lui semble, et le premier ministre ou le roi résume la question.

Dans les assemblées de province, c'est le premier commandant qui résume les débats et qui résout toutes choses sous sa responsabilité personnelle.

En sortant de la demeure du roi, chaque noble trouve au dehors une foule de clients qui l'attendent et auxquels il fait part des résolutions prises au palais. Second kabar, ou chacun donne de nouveau son avis, discute, approuve ou combat.

Dans ce kabar, chaque client reçoit de ses patrons des conseils sur la ligne de conduite qu'il doit suivre pour travailler à la fortune de son chef; c'est le kabar des petites intrigues; l'esprit de parti vient y puiser des forces, le mot d'ordre pour agiter le peuple et diriger l'opinion publique.

A l'issue de ce kabar, les agents se répandent au dehors et se mêlent au peuple dans les cases ou sur les places publiques. La multitude discute alors en un troisième kabar toutes les nouvelles du jour; ces assemblées leur tiennent lieu de la « presse » qu'ils n'ont pas, et l'on prétend que par ce moyen toutes les nouvelles circulent aussitôt avec la rapidité de l'éclair.

Les Ovas ont en outre les assemblées publiques du Champ-de-Mars.

Le code des lois ovas contient des articles qui peuvent intéresser les lecteurs; nous en citerons quelques-uns.

Art. 1er. — Il y a peine de mort, vente des femmes et des enfants et confiscation des biens :

1° Pour la désertion à l'ennemi.

2° Pour celui qui cherchera à se procurer les femmes des princes et des ducs.

3° Pour celui qui cache une arme quelconque sous ses vêtements.

4° Pour celui qui fomente une révolution.

5° Pour celui qui entraîne des hommes en dehors du territoire ova.

6° Pour celui qui vole les cachets ou contrefait les signatures.

7° Pour qui découvre, fouille ou dénonce une mine d'or ou d'argent.

Art. 4. — Je n'ai d'ennemis que la famine ou les inondations, et, quand les digues d'une rizière seront brisées, si les avoisinants ne suffisent pas pour les réparer, le peuple devra donner la main pour en finir tout de suite.

Art. 6. — Celui qui, dans un procès, corrompt ou cherche à corrompre ses juges, perd son procès et est condamné à cinquante piastres d'amende; s'il ne peut payer cette amende, il est vendu.

Art. 9. — Lorsque vous aurez donné à vos propres enfants ou à ceux que vous avez adoptés une partie de vos biens, et que plus tard vous avez à vous en plaindre, vous pourrez les déshériter et même les méconnaître.

Art. 17. — Si vous avez des peines et des chagrins, soit hommes, femmes ou enfants, faites-en part aux officiers et aux juges de votre village, pour que la confidence de vos peines ou de vos chagrins parvienne jusqu'à moi.

Art. 18. — Quand un homme ivre se battra avec le premier venu, lui dira des injures ou détériorera des obj[illegible] qui ne lui appartiennent pas, liez-le, et, lorsqu'il aura re[illegible]ouvré la raison, déliez-le et faites-lui payer les dégâts qu'il aura commis.

Art. 21. — Soyez amis tous ensemble, aimez-vous les uns les autres, parce que je vous aime tous également et ne veux retirer l'amitié de personne.

Art. 26. — Celui qui aura des médicaments qui ne lui viendront pas de ses ancêtres, ordre de les jeter.

Art. 28. — Celui qui ne suivra pas mes lois, sera marqué au front et ne pourra pas porter les cheveux longs, ni aucune toile propre, ni le chapeau sur la tête.

Art. 29. — Tout homme non marié est déclaré mineur.

Il y a de tout dans ces lois. Le chrétien y trouve des maximes de sa religion mêlées à des maximes sauvages, et le dernier article peut fournir à l'homme politique un sérieux sujet de réflexion. Nous pourrions citer encore la coutume suivante qui fait loi à Madagascar. Les père et mère, à l'encontre de nos habitudes, prennent le nom de leur fils en le faisant précéder de *Raini*, père de, ou de *Reinéni*, mère de.... Il semble qu'il y ait, dans cet usage, un motif d'émulation entre les enfants, heureux de glorifier leurs parents par leurs actes : cela vaut mieux, en somme, que des enfants nuls, écrasés par la grandeur de leur naissance.

A Madagascar, tout appartient au roi. L'État craint tellement les empiétements des étrangers, qu'il leur défend d'élever des maisons de pierre et même de bois; il ne leur tolère que des cases de roseaux, afin qu'ils aient toujours présent à l'esprit qu'ils ne sont que passagèrement établis sur le sol de l'île.

Les Malgaches traités en vaincus sont des esclaves que les gouverneurs de provinces, nommés par le roi, administrent comme bon leur semble. Ces commandants réunissent les trois pouvoirs, militaire, civil et judiciaire.

Ils commandent les troupes, apaisent les révoltes et fixent le contingent que chaque famille doit fournir en cas de guerre.

Ils répartissent les impôts, les font percevoir, les expédient à la capitale et commandent les corvées. Le code pénal étant inconnu des Malgaches, les chefs ovas leur appliquent la loi selon leur bon plaisir; ils les accusent, les jugent et les dépouillent; dans son commandement le gouverneur n'a qu'un but : s'enrichir.

L'éloignement de la capitale rend toute réclamation vaine, et la terreur que ces despotes inspirent étouffe la voix des plus audacieux.

Le gouverneur de province reçoit ses ordres de la capitale, par des courriers établis en relais sur la route de Tananarive au chef-lieu de son commandement; ces courriers, toujours Malgaches, sont placés sous la surveillance de quelques soldats ovas et doivent être prêts nuit et jour à transmettre les dépêches. Ils n'ont pour ce service ni solde, ni rémunération quelconque; ils sont seulement exempts de la corvée.

Chaque village malgache a pour chef le descendant le plus direct de l'ancien roi du pays. C'est à cet homme que

le gouverneur ova délègue quelques pouvoirs. Celui-ci, nommé grand juge, est en même temps l'intermédiaire des indigènes et du commandant au moyen des chefs de second ordre.

Le grand juge seul a le droit de posséder dans son village le *Lapa*, case, auvent, ou hangar où se tiennent les *kabars* et où il rend la justice; à côté se trouve le mât de pavillon sur lequel se hisse l'étendard de la reine, lorsque le commandant arrive ou qu'un navire est en vue.

Le grand juge tranche toutes les contestations entre Malgaches, qui ne peuvent en appeler du jugement qu'à l'autorité ova : mais cet appel n'est pour eux qu'un sujet de ruine.

Dans ce cas, le commandant cite les parties à son tribunal; il se fait assister par des officiers ovas et tous se réunissent dans le *Lapa*. Une fois l'affaire expliquée, le jugement rendu est exécutoire sur l'heure. Si le condamné s'y refuse ou s'il est absent, on lui dépêche un officier accompagné d'une foule d'Ovas; cet officier est lui-même précédé par un homme, porteur d'une sagaie à lame d'argent, appelée *tsitia lingua* (qui ne veut pas de mensonge, ou qui ne plaisante pas).

Lorsque le porteur de la sagaie arrive devant la demeure de celui auquel elle est envoyée, il plante la sagaie en terre, et le condamné doit se montrer soumis et respectueux envers tous les exécuteurs de la sentence; il les fait entrer dans sa case, et comme première mesure, il est tenu de leur fournir des vivres et d'offrir à chacun comme présent de bienvenue un morceau d'argent, dont la valeur est proportionnée au grade des assistants.




Village de Kisuman (côte nord-ouest). — Dessin de E. de Berard.

Cela fait, on entre en matière, les officiers réclament d'abord les frais de justice, dont ils s'adjugent une bonne part, et si l'avoir du malheureux ne suffit pas à payer l'amende et les frais, il est vendu lui et les siens.

En dehors de ce genre de procédure, les Ovas infligent à leurs justiciables des peines corporelles d'une atroce barbarie.

1° Coups de bâton, lorsque dans la corvée le Malgache travaille avec nonchalance.

2° Alors même qu'il s'agirait d'un chef, exposition au soleil pendant un certain nombre de jours.

Le supplice est alors des plus raffinés : les mains du patient sont réunies à ses genoux par un brin de jonc; si par sa faute, le jonc vient à se rompre, la peine est doublée, et pendant le temps qu'elle dure, le Malgache doit rester tête nue, quelle que soit la température, depuis le matin jusqu'au soir, et quelle que soit la durée de la peine.

Admirable justice! ruine ou torture, le vaincu ne saurait y échapper; le commandant a soin que le grand juge soit toujours sous sa dépendance; il en fait ordinairement l'oppresseur de ses compatriotes; le malheureux n'est jamais que le complice ou la victime de l'Ova qui le dépouille

D. Charnay.

(*La fin à la prochaine livraison.*)




Grand latanier. — Dessin de Catenacci.



Village à Nossi-be. — Dessin de E. de Bérard.

# MADAGASCAR A VOL D'OISEAU,

## PAR M. DÉSIRÉ CHARNAY[1].

1863. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### VI (Suite.)

Sainte-Marie. — La colonie. — Le cap d'Ambre. — Nossi-Mitsiou. — Nossi-be. — Elsville. — Passandava. — Bavatoubé. — M. Darvoy. Bombetok. — Moheli. — Ramanateka. — La reine de Moheli. — Retour à la Réunion.

Le 1er octobre, à cinq heures du soir, nous quittions Tamatave, nous dirigeant vers Sainte-Marie, que nous aperçûmes au lever du jour. Située à vingt-cinq lieues dans le Nord, l'île Sainte-Marie s'étend à l'est de Madagascar, sur une longueur de quarante-huit kilomètres; comme largeur moyenne, elle n'en a que deux ou trois.

Nous doublâmes d'abord l'île des Nattes; deux heures après, nous passions devant l'île aux Baleiniers pour jeter l'ancre à deux cents mètres environ de l'îlot Madame, sur lequel se trouve établi le gouvernement de notre petite colonie.

Vu de la mer, le panorama de Sainte-Marie est ravissant. C'est d'abord l'îlot Madame, qui défend la baie; l'île aux Forbans, dans le fond; en face, l'église avec son clocher; une allée de manguiers centenaires sous lesquels s'abrite la maison des Jésuites, et, tout le long de la côte, sur la gauche, les maisons éparses des employés, le village malgache d'Amboudifoutch et la magnifique promenade longeant le rivage que vient lécher une mer toujours tranquille.

Ce beau paysage n'est malheureusement qu'un trompe-l'œil; car au delà, dans l'intérieur, tout est désert, aride, dénudé. L'île est malsaine et stérile, sauf quelques points; les colons y sont rares, et les membres du gouvernement n'ont autre chose à faire qu'à s'administrer entre eux.

Le gouverneur cependant est un homme remarquable à tous égards et déploie, pour la prospérité de son petit royaume, une activité prodigieuse. Nulle part, à Mayotte pas plus qu'à Nossi-be, nous n'avons vu tant de mouvement et tant d'efforts; chantiers de construction, assainissement de l'île, port en voie de création, jetées, etc., tout marche à la fois; mais l'on se demande quels sont le but et l'utilité de tous ces travaux. Sans la possession de Madagascar, Sainte-Marie n'est qu'un point de relâche pour nos vaisseaux de la côte, et l'abandon de l'île nous paraît probable dans un temps plus ou moins éloigné. Avec l'occupation de la grande terre, Sainte-Marie deviendrait au contraire le point le plus important de Madagascar; ce serait alors l'entrepôt général des marchandises importées et exportées, un port de relâche et de radoub, un refuge sûr pour nos vaisseaux, une forteresse facile à défendre.

1. Suite et fin. — Voy. p. 193 et 209.

Occuperons-nous Madagascar? *That is the question.* Ce n'est point ici le lieu d'en parler.

La population noire de Sainte-Marie se compose de six à sept mille habitants.

Ces Malgaches, quoique vivant à l'abri de la tyrannie ova, ne semblent point heureux; on a voulu précipiter leur civilisation, brusquer leurs goûts, faire violence à leur caractère. Un peuple ne se transforme pas en quelques jours; il faut de longues années, des siècles, pour le modifier, en admettant toutefois un mélange de sang.

Le Malgache est un être sensuel par excellence; dénué d'instinct religieux, on a voulu tout d'abord l'astreindre à des pratiques que son intelligence bornée ne peut comprendre; on a voulu pour ainsi dire l'élever à l'égal du blanc sans le faire passer par l'échelle progressive qui l'y pourrait conduire. Un pareil système ne saurait qu'annuler ses qualités naturelles, le démoraliser par l'hypocrisie et lui faire perdre le respect du blanc qu'il regarde comme son supérieur.

Les missions de Madagascar ont droit cependant à toutes nos admirations. Dans le dévouement qui les inspire, nos religieux ont le double mérite de la persévérance auprès d'une population rebelle, et du désintéressement le plus absolu. Les Anglais méthodistes leur livrent une guerre acharnée; les moyens dont disposent ces derniers en font des concurrents redoutables.

« Mes amis, disait l'un d'eux, s'adressant au peuple de Tananarive, ces hommes, ces Français, ont beau vous dire que la religion qu'ils vous apportent est bonne, n'en croyez rien : lorsque Jésus-Christ, notre maître à tous, vint sanctifier la terre par sa présence, c'est en Angleterre qu'il descendit, c'est à nous qu'il confia sa doctrine, mais jamais, entendez-vous, jamais il ne mit les pieds en France : à cette préférence, jugez de la vérité des deux religions. »

Les Ovas, assurément, ne sont pas en état de s'enquérir autrement de la chose et de soutenir le contraire.

Nous eûmes à Sainte-Marie nos fêtes comme à Madagascar : danses sous la feuillée au bord de la mer, libations et jeux de toutes sortes. Les malheureux Malgaches s'en donnaient d'autant plus à cœur joie, que le gouverneur était absent, et que sa présence dans l'ile chasse les jeux et les ris; peut-être avons-nous compromis nos noirs amis et seront-ils condamnés à deux mois de gravité de plus; ce qui est beaucoup pour un Malgache qui aime tant à rire

Nous levâmes l'ancre le 3, dans l'après-midi, faisant voile pour Nossi-be où nous ne devions arriver que deux jours après.

Nous longeâmes les côtes de Madagascar, laissant à gauche la pointe à Larrey; puis, poussant au nord-est, nous perdîmes bientôt la terre de vue pour ne la revoir qu'à la hauteur du cap Est, où dès lors nous courûmes parallèlement à la côte.

Un vaste panorama, toujours divers et toujours nouveau, se déroulait à nos yeux; depuis les hautes montagnes d'Angontsy aux collines dentelées de Vohemar et jusqu'aux sommets escarpés de la montagne d'Ambre, nous pûmes jouir du profil de la grande terre, sauf aux environs du cap, où l'Océan, toujours agité, nous força de prendre le large. Le lendemain, nous courions à toute vapeur dans une mer d'un bleu d'azur et tranquille comme un lac. A dix heures, nous doublions la pointe Saint-Sébastien; peu après, nous apercevions Nossi-Mitsiou, patrie de Tsimiar, notre allié, dernier descendant des rois du Nord. Le soir, à six heures, nous étions mouillés à égale distance de Nossi-Fali et de Nossi-be.

Le lendemain, nous passions entre l'ile de Nossi-Cumba et la forêt de Lucubé pour arriver à onze heures dans la rade d'Elsville, siége du gouvernement.

Comme Sainte-Marie, Nossi-be n'est qu'une dépendance de Madagascar; la prise de possession de l'ile peut n'être également considérée que comme un acheminement à l'occupation de la grande terre.

Nossi-be présente l'aspect dénudé des îles Malgaches, le premier soin des noirs étant d'incendier les forêts pour planter le riz et créer des pâturages à leurs bestiaux. L'administration a dû prendre les mesures les plus sévères pour garantir la forêt de Lucubé des mêmes dévastations.

Le sol de l'ile est volcanique pour la plus grande partie, et de nombreux cratères éteints, aujourd'hui remplis d'eau, attestent l'ancienne action des feux souterrains. La rade d'Elsville est fort belle. Protégée des vents du nord et des vents d'est par l'ile même, par celles de Nossi-Fali et de Nossi-Cumba, la mer y est unie comme une glace. Le paysage est gracieux et animé, le rivage se découpe en petites baies au fond desquelles reposent à l'abri des palmiers deux ou trois villages malgaches, et plus loin une petite ville arabe.

Comme à Sainte-Marie la population s'est groupée sur cette partie de la côte; le reste de l'ile est presque désert; on n'y rencontre pas de Malgaches. Chassés de leurs domaines par l'envahissement des blancs concessionnaires, ils émigrent à Madagascar, ou viennent s'étioler dans la misère aux environs d'Elsville. On ne peut les astreindre à un travail quelconque et l'on ne s'en rend maître que par un engagement toujours forcé.

Les planteurs n'emploient comme travailleurs que des Macoas ou des Cafres; c'est la race la plus résistante aux travaux des champs; ils sont amenés par des Arabes qui pratiquent avec audace ce petit commerce de chair humaine.

Ils ont à cet effet des établissements sur la côte d'Afrique d'où ils rayonnent pour exploiter les villages avoisinants. Tout moyen leur est bon pour s'emparer des noirs; ils les achètent, les attirent et les enlèvent. Quelquefois, à l'aide de verroteries ou de pièces de cotonnades aux couleurs éclatantes, ils séduisent de pauvres filles, les entraînent par l'appât loin du village, et là, ils s'en emparent, les enchaînent et les transportent dans leur enclos. Je dis enclos, car ils n'ont même point d'abri à leur offrir; ils les parquent comme des bœufs ou des bêtes fauves, entre de hautes palissades et jettent à ces




La reine de Moheli. — Dessin de Bida.

malheureuses, comme à des animaux immondes, la nourriture de chaque jour. Pour les transports, les Arabes n'ont à leur disposition que des boutres, petits navires d'un tonnage de cinquante à quatre-vingts tonneaux, munis de fortes voilures, très-légers et fort rapides, de manière à fuir devant les croiseurs auxquels ils échappent assez facilement.

L'équipage d'un boutre ne se composant que de trois ou quatre hommes, les Arabes s'appliquent à débiliter leurs victimes afin d'en rester plus facilement les maîtres. Chaque jour ils leur jettent donc une moindre quantité de vivres, et lorsque ces malheureux, réduits à la dernière expression de maigreur et de faiblesse, se laissent tomber accroupis et hors d'état de se mouvoir, ils les embarquent en ayant soin d'appliquer le même système pendant la traversée. Ils ajoutent même la terreur aux mauvais traitements et persuadent à leurs prisonniers que les blancs auxquels ils seront vendus ne les achètent que pour les manger. Ces malheureux luttent donc eux-mêmes contre la faim qui les dévore, de peur que l'embonpoint ne précipite leur destinée.

L'esclavage étant défendu, les noirs sont d'abord transportés soit à Moheli, soit à Anjouan, où des traitants les reçoivent des mains des Arabes en simulant la comédie de l'engagement volontaire. Quel engagement! les Anglais qui croisent dans le canal de Mozambique, sous prétexte de défendre la traite, font un métier non moins honorable que celui des Arabes. Ils courent sus, il est vrai, à tout navire, à tout boutre suspect; mais jamais un sentiment d'humanité ne les guide; l'espoir du gain les pousse, pas autre chose; et lorsqu'un négrier tombe entre leurs mains, ils pendent l'équipage, s'emparent des marchandises, confisquent le boutre et vendent eux-mêmes la noire cargaison dans quelque port à eux appartenant; voilà ce qu'ils appellent empêcher la traite. Ce commerce est si commun et d'un tel rapport, que chaque commandant de croisière cède son poste comme une clientèle à celui qui lui succède. Le dernier paya, dit-on, deux cent mille francs le droit de pratiquer la piraterie sur toute la longueur du canal de Mozambique.



Vue de Majonga. — Dessin de M. de Bérard.

Nous reçûmes pour première visite à Nossi-be, celle du chef arabe Califan, négrier déterminé, mais à bout de ressources par suite de ses expéditions malheureuses; les Anglais lui avaient enlevé une grande partie de ses boutres. Ce Califan, d'une figure fine et d'une physionomie rusée, est en rapport avec les Ovas, auxquels il sert d'espion, et ce fut à lui, j'en ai la conviction, que nous dûmes à Bavatoubé, la présence des chefs d'Amorontsanga qui arrivèrent peu de jours après, pour nous défendre de stationner dans leurs eaux.

Avant de quitter Nossi-be nous pûmes jouir du haut des premières collines qui bordent le rivage d'un délicieux panorama. Comme premier plan des cases malgaches entourées de manguiers, de palmiers et de bananiers, la petite baie d'Elsville, puis la ville elle-même, et la maison du gouvernement au milieu de ses jardins; à gauche, la sombre masse de Lucubé, la montagne verdoyante de Nossi-Cumba; devant nous, une mer d'un éclat sans pareil, semée d'îles aux teintes rosées, sillonnée de pirogues aux voiles blanches, et vingt-cinq milles plus loin la silhouette bleuâtre de Madagascar et les pointes en aiguilles des sommets des Deux-Sœurs.

La navigation dans ces parages n'est qu'une promenade, où le gracieux balancement des vagues ne saurait affecter les nerfs les plus sensibles; c'est ainsi que mollement bercés nous visitâmes Kisuman, premier point de la côte; puis, débarquant à chaque pas, toute cette délicieuse baie de Pasandava couverte à cette époque de cases de pêcheurs nomades. Bavatoubé, dont les formes imitent un crabe monstrueux, nous laissa pénétrer dans sa gigantesque serre; c'est là que le téméraire Darvoy trouva la mort en poursuivant l'exploitation d'un




Baobab, à Moheli. — Dessin de Catenacci.

terrain carbonifère, dont les premiers affleurements accusent la présence d'un vaste bassin houiller.

Surpris par les Ovas dont il récusait l'autorité, M. Darvoy fut assassiné par les ordres de la reine Ranavalo. Nous visitâmes le lieu témoin de ce crime impuni ; nous vîmes debout encore quelques poteaux de sa case incendiée, et nous mêlâmes à nos tristes réflexions sur le passé, d'ardents désirs de venger tant d'insultes faites par ces barbares au pavillon de la France.

La côte ouest de Madagascar est découpée, déchirée, sillonnée de golfes, de baies et de ports; le plus important est celui de Bombetok à l'embouchure de la rivière de Boéni. Cette rivière, qui prend sa source aux environs de Tananarive, est la plus considérable de l'île, et présente le chemin le plus facile pour se rendre à la capitale. La ville de Majonga, ancienne possession arabe et conquise par Radama I^er^ en 1824, défend l'entrée de la baie. Les Ovas y entretiennent comme à Tamatave une garnison de douze cents hommes, force plus que suffisante pour tenir en respect la population indigène. Un fortin garni de quelques canons s'élève sur l'extrême pointe du rivage. A deux cents mètres de là, sur la même hauteur, se trouve le village palissadé des Ovas, tandis que l'ancienne ville s'allonge sur les terres basses de la rivière. Nous ne fîmes à Majonga qu'un séjour de courte durée : nous devions visiter Moheli où nous arrivâmes le surlendemain.

L'île de Moheli, sur laquelle la France exerce une sorte de protectorat, est placée au sud de la grande Comore dont on aperçoit la nuit les éclats volcaniques. Elle a pour voisine à l'est Anjouan, dont la masse se détache comme un voile bleuâtre à l'horizon. Moheli est gouvernée par une reine, Jumbe-Souli, cousine de Radama et fille de Ramanateka.

Ramanateka, le fondateur de cette petite dynastie, était gouverneur de Bombetok sous Radama I^er^. A l'avénement de Ranavalo, ses ennemis, puissants à Tananarive, convoitant ses richesses, demandèrent et obtinrent de le faire périr; il fut donc appelé à la cour sous prétexte d'honneurs qu'on voulait lui rendre On expédiait en même temps l'ordre de l'arrêter s'il refusait d'obéir. Averti secrètement et entouré de quelques amis fidèles, il réussit à tromper la vigilance de ses assassins; il s'embarqua suivi de quelques serviteurs, et muni d'une somme de quarante à cinquante mille piastres.

Ramanateka remonta la côte et vint aborder à Anjouan, dont le sultan lui accorda l'hospitalité : en retour il l'aida puissamment dans ses guerres et se fit remarquer par sa valeur. Bientôt son hôte lui-même, jaloux et désirant s'approprier le petit trésor qu'il avait apporté, résolut de le perdre. Ramanateka, obligé de fuir, alla se réfugier à Moheli dont il fit la conquête pour son propre compte ; mais il ne put s'y maintenir qu'en luttant sans cesse contre ses voisins, et en détruisant jusqu'au dernier homme une forte expédition envoyée à Moheli par le gouvernement de Ranavalo.

Il avait deux filles, Jumbe-Souli et Jumbe-Salama. La seconde mourut, et la première, aujourd'hui reine de Moheli, succéda à son père.

Jumbe-Souli n'eut point de compétiteur au trône de son microscopique royaume; les chefs de l'île l'acclamèrent. Comme elle était mineure, ils lui adjoignirent un conseil de régence. Pendant ce temps la jeune reine, instruite par une Française, se familiarisait avec nos mœurs, notre langage, et l'on pouvait espérer que notre religion même, embrassée par cette jeune fille, assurerait dans l'avenir à la France une nouvelle colonie. Rien n'eût été plus facile, et deux officiers de marine manifestèrent le désir de s'allier à la fille de Ramanateka. Jumbe-Souli était jeune, belle, on la disait intelligente, et, certes, on pouvait plus mal choisir; il ne fut rien cependant de tous ces projets, la France l'oublia, et l'âge nubile arrivant, les chefs de l'île résolurent de donner un époux à leur petite souveraine. A défaut d'officier français ils allèrent chercher à la côte de Zanzibar un Arabe de bonne famille, auquel ils unirent Jumbe-Souli.

N'ayant personnellement aucune conviction religieuse, la reine de Moheli accepta sans contrainte la croyance de son mari : elle devint mahométane. Les choses en sont là. Grâce à notre protectorat, les quelques troubles élevés par les rivalités de ses ministres sont apaisés aujourd'hui.

A notre arrivée dans l'île, nous nous empressâmes de nous rendre chez la reine qui voulut bien nous recevoir. Le palais qu'elle habite, placé à l'aile gauche d'une petite batterie qui regarde la mer, est proportionné comme grandeur à la dimension de son royaume.

Ce palais consiste en une petite maison blanchie à la chaux, ne renfermant que deux salles percées d'ouvertures mauresques. La première, celle du rez-de-chaussée, est précédée d'une cour où s'étalent toutes les armes offensives de l'île, deux ou trois petits canons, espèce de fauconneaux, et les fusils de la garnison. La garnison, vêtue de ses plus beaux uniformes, nous attendait l'arme au bras, et nous passâmes en revue dix-huit soldats noirs, pieds nus, munis d'un pantalon blanc, le buste couvert d'une veste rouge à l'anglaise sur laquelle se croisaient deux larges courroies de buffleterie. Ils avaient comme shakos des espèces de mitres d'évêque, également rouges et de l'effet le plus bouffon.

A notre arrivée, le prince époux, qui nous avait accompagnés, nous précéda dans cette première salle du rez-de-chaussée, étroite et longue : c'est une espèce d'antichambre, de salle des gardes, où la garnison se tint debout pendant que Son Altesse nous présentait aux grands officiers de la couronne.

J'éprouvai quelque répugnance à toucher la main de ces grands dignitaires dont quelques-uns me parurent affligés de gale ou de lèpre.

Une fois assis, la conversation languit malgré les soins de l'interprète, bavard juré dont la langue ne chômait cependant guère. Nous attendions l'instant de voir la reine qu'on était allé avertir, et qui, je le supposais, devait faire pour la circonstance un brin de toilette.

Le grand chambellan vint enfin nous dire qu'elle nous attendait. L'époux nous précéda, montrant le chemin, et nous suivîmes. Il faut en convenir, l'escalier qui conduisait aux appartements de Sa Majesté n'était point un escalier royal, mais bien une simple échelle de fenil, qu'il nous fallut gravir avec précaution ; elle était courte, heureusement, la salle étant fort basse.

L'appartement de la reine était la répétition de la salle d'attente ; seulement un voile tendu dans le fond séparait la couche de Son Altesse de la partie où nous fûmes reçus, comme dans une salle du trône. Jumbe-Souli siégeait effectivement sur un fauteuil élevé, ayant un coussin sous les pieds, flanquée à droite de sa vieille nourrice, à gauche, d'une confidente ou d'une esclave. Cette reine d'un petit royaume était drapée dans une étoffe turque tissée soie et or qui l'enveloppait tout entière. Sa main assez fine, était seule visible ; mais malgré le masque en forme de diadème qui recouvrait sa tête, on devinait, grâce aux larges ouvertures, tout l'ensemble de ses traits; ses yeux, du reste, pleins d'un doux éclat mélancolique, nous regardaient de temps à autre, et sa bouche un peu molle, à la lèvre tombante, accusait une femme abattue et d'une santé ruinée par le climat et les exhalaisons morbides du rivage.

Jumbe-Souli paraît plus âgée qu'elle ne l'est, et, lorsque je la vis au jour pour reproduire ses traits, je lui donnai trente-cinq ans au moins, tandis qu'elle n'en a que vingt-huit. Deux jeunes garçons, tous deux beaux comme le jour, sont les héritiers destinés à régner après elle. La faiblesse maladive de leur mère, me fait présumer qu'ils n'auront point le temps d'atteindre leur majorité.

Notre audience dura une demi-heure environ ; on eut la galanterie de nous offrir quelques rafraîchissements à l'eau de rose, que je n'oublierai de ma vie.

L'île de Moheli m'a semblé la plus belle des Comores ; c'est la plus petite mais la plus verdoyante ; d'innombrables plantations de cocotiers lui donnent l'aspect gracieux des terres tropicales; d'immenses baobabs y élèvent leurs troncs majestueux semblables à des pyramides; de petits chemins sillonnent l'île, tout couverts de riants ombrages, et des ruisseaux se précipitant en cascade du haut des collines, prodiguent à ce coin de terre enchanteur une eau limpide, une fraîcheur précieuse en ces climats brûlants, et des bains naturels où nous nous plongeâmes avec délices.

Moheli est une île où l'on aimerait vivre dans la paix et dans le silence, loin des hommes, entouré de cette nature merveilleuse, environné de l'océan vermeil qui en fait une oasis dans sa vaste solitude.

Je la quittai non sans regret ; nous devions toucher à Mayotte, revoir Nossi-be, Sainte-Marie, Tamatave, ce qui nous demandait encore douze jours de navigation, avant d'arriver à Saint-Denis de la Réunion, notre dernière étape.

D. Charnay.

# VOYAGE A JAVA,

PAR M. DE MOLINS[1].

1858-1861. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

(RÉDIGÉ ET MIS EN ORDRE PAR M. F. COPPÉE.)

## EN VUE DE JAVA.

Le détroit de la Sonde. — Les embarcations indigènes. — Anjers. — Bantam. — Honrust. — Arrivée en rade de Batavia.

Je m'embarquai à Nantes, le 5 janvier 1858, sur *le Nicolas*, et, après trois mois d'une navigation heureusement fort douce, le 6 avril au matin, j'aperçus à l'horizon une ligne indécise et vaporeuse que nos officiers reconnurent pour la pointe de Java (*Java's head*).

Le vent était frais et nous poussait rapidement vers la côte. A neuf heures, nous en étions à une portée de canon; nous en saisissions parfaitement tous les détails. Parmi les merveilleux tableaux qui se déroulèrent ce jour-là devant moi, j'en choisis un : c'est l'embouchure d'une rivière, encaissée entre des parois de rochers à pic d'un jaune chaud et gris, difficile à décrire, impossible à peindre. L'eau bouillonne et se brise en gerbes argentées contre des aiguilles de pierres noires. La végétation tropicale, dans toute sa beauté, couronne les murailles naturelles qui contiennent à peine le tumul-

1. En 1857, certaines circonstances, indifférentes pour le lecteur, me firent entreprendre un voyage à Java et m'y retinrent deux ans environ. Dans ce pays encore si peu connu, malgré les excellents écrits de divers voyageurs, ethnographes, naturalistes ou philosophes, je n'apportais que la curiosité d'un artiste étranger aux choses de la science, mais doué peut-être de quelque mémoire des objets, des formes et des couleurs. Le puissant intérêt que m'inspira cette étrange et splendide contrée, la surprise que me causèrent l'aspect de ses paysages et les mœurs de ses habitants, m'engagèrent à fixer, au jour le jour, sur mon carnet de voyageur, par une note ou par un croquis, les impressions successives de mon voyage.

J'offre aujourd'hui au public quelques feuillets de mon album, quelques pages de mon journal, et j'espère qu'ils conservent et qu'on y reconnaîtra le caractère de la vérité que je suis sûr d'avoir toujours eu pour guide en écrivant et en dessinant.

tueux torrent. Les plans se modèlent dans un bleu limpide, opalin, transparent, qui, tout en augmentant dans les fonds, laisse comprendre le ton local : c'est à la fois vague et accusé, solide et fin. Les verts métalliques, qui devraient jurer avec les bleus et les jaunes, sont adoucis par l'harmonie parfaite qui plane sur ces couleurs diverses et les unit par des liens mystérieux. Ce paysage, le premier qui frappa ma vue, me causa un sentiment d'enthousiasme mêlé de découragement, et devant cette nature si nouvelle et si étrange, je compris que ma plume et ma palette seraient toujours insuffisantes.

Après un orage qui nous força à reprendre le large, et un calme plat qui vint ralentir encore notre marche, nous entrâmes enfin, le 9 avril, à midi, dans le détroit de la Sonde. Mille objets qui nous rappellent et nous annoncent la terre, passent le long du bord. Ce sont d'abord d'innombrables mollusques, les uns ressemblant à de l'étoupe, les autres irisés comme des bulles de savon : ce sont des troncs de bananiers, des écorces de pamplemousses, et même de jolis oiseaux gris qui naviguent sur des débris de bambou. Nous commençons à distinguer nettement l'île du Prince, la côte de Sumatra et l'île volcanique de Krokatoa, dont le sommet en pain de sucre, couvert d'un nuage en forme de panache, représente à s'y méprendre un cratère d'où s'échappe une colonne de fumée. Ces terres qui surgissent de la mer, couvertes de verdure, ont un aspect enchanteur. Partout où un brin d'herbe, une fleur, un arbre pouvaient croître, l'arbre, la fleur, le brin d'herbe ont poussé. Pas un rocher nu, pas un endroit aride qui attriste l'œil, pas même de grève ; les cocotiers, les bambous, les bananiers se penchent sur les eaux qui arrosent leurs racines.

Le lendemain, 10 avril, le panorama, éclairé par les premiers rayons du soleil, me semble encore plus splendide. Rien ne peut rendre la magnificence de ce merveilleux bassin qu'on appelle le détroit de la Sonde. Inondés



Habitation malaise (environs de Batavia). — Dessin de M. de Molins.

d'une lumière inconnue à nos climats, le ciel, les terres, la mer se revêtent de tons intraduisibles ; c'est éthéré et comme d'un monde supérieur au nôtre, avec lequel les mots de notre langue n'ont aucun point de contact !

Des embarcations malaises se détachent de la côte de Java, et se dirigent vers les navires, nos voisins. Toutes les lunettes se braquent curieusement sur ces taches microscopiques qui ressemblent de loin à des nageurs tirant leur coupe. Bientôt nous distinguons mieux : les canots nous paraissent dorés, les hommes rouge brique, mais la coiffure de ceux-ci reste encore incompréhensible pour nous : c'est un assemblage inextricable de cheveux et d'étoffes très-difficile à expliquer.

Une pirogue montée par un seul homme s'approche enfin de nous. Le rameur, assis à l'arrière, la fait avancer à l'aide d'un double aviron qu'il balance au-dessus de sa tête et dont il plonge alternativement les extrémités dans l'eau.

Cependant d'autres barques ont suivi l'exemple de la première. Dans un moment nous allons être envahis, car elles glissent sur la mer avec une étonnante rapidité et semblent lutter de vitesse. Déjà nous pouvons voir les traits des indigènes, leurs corps admirables, leurs vêtements de tons étincelants, disparates et harmonieux à la fois, auxquels le bleu de la mer donne des lueurs vermillonnées ; nous distinguons les détails de leurs nacelles, les unes habilement creusées dans des troncs d'arbre, les autres faites de plusieurs pièces de bois ingénieusement reliées entre elles par les coutures d'un fil qui m'est inconnu : leurs formes gracieuses et fines indiquent surtout l'intelligence et le goût de ceux qui les ont construites. *Le Nicolas* navigue au milieu d'un jardin flottant : tous ces bateaux sont chargés de légumes, de fruits et de fleurs, étranges productions écloses sous le formidable soleil des tropiques. Il y a là des régimes de bananes, des mouchets d'ananas, des pyramides de pam-



Batavia (ville ancienne). — Dessin de M. de Molins.

plemousses et de noix de coco, des centaines d'oranges et de citrons dans des cabas tressés à jour et faits d'une seule feuille de palmier; des grappes de poulets et de canards attachés par les pattes, de grands paniers d'œufs roses et presque ronds, des cages pleines d'oiseaux, des singes gris et noirs, des perroquets violets, rouge sang et verts, des kakatoës capucine et des huppes blanches à crête jaune.

Bientôt nous sommes pris à l'abordage. De toutes parts sautent sur le pont des figures bizarres, brunes à reflets d'or comme le bronze, à demi couvertes de costumes éclatants qui blessent l'œil et l'enchantent à la fois. De tous côtés déjà on marchande, on vend, on achète, on échange ; on élève la voix comme si on devait se faire mieux comprendre, on se sert des doigts pour compter, on montre son argent ou l'objet qui doit le remplacer. Le capitaine achète trois cents mandarines pour dix francs; un indigène donne au lieutenant huit cocos pour une vieille chemise, tandis qu'un autre prend celle que je lui propose et ne me donne rien en retour. L'aspect sauvage de ces hommes, leurs mouvements de chat, la timidité de leur démarche, les éclairs qui jaillissent de leurs yeux d'un noir de charbon, la mobilité de leur physionomie, leur langage inintelligible pour nous, me causent une surprise mêlée d'un peu d'effroi. Je me sens comme abandonné dans cet orient mystérieux, à l'extrême limite de la civilisation. Ici, plus rien de l'Europe, plus rien de la France! On n'y est plus protégé par la force pacifique des lois et la puissance des usages sociaux. Ici doivent régner en souverains les instincts naturels, les ruses félines, les vengeances, les haines, les jalousies! Un pas de plus dans ces pays qui bornent l'horizon et je pourrais ramasser à mes pieds un couteau à scalper encore tout sanglant ou aspirer les tièdes vapeurs d'un repas de chair humaine!

Vers deux heures, nous passons devant Anjers dont nous voyons le phare, la douane, les habitations malaises rangées avec la symétrie d'un camp, les bois de cocotiers, et les navires qui profitent de son mouillage, l'un des plus sûrs de la côte. Sur la grève, un homme hale un filet, et dans une crique voisine une accumulation de canots fait deviner une nombreuse population de pêcheurs. Un peu plus loin, sous des arbres merveilleux, des maisons en bambou, couvertes de chaume, se dérobent aux ardents rayons du soleil. Les embarcations nous ont quittés comme elles étaient venues, isolément et les unes après les autres. Un vent léger qui touche nos hautes voiles et laisse la mer unie comme une glace, nous fait avancer doucement. Nous côtoyons une île où se succèdent de délicieux paysages; d'abord une gorge étroite au fond de laquelle des arbres tombés de vieillesse, amoncelés dans le désordre le plus incroyable, forment un chaos de branches, de racines et de troncs déchirés, privés par places de leurs écorces et laissant voir à nu leurs chairs rouges, jaunes, brunes ou noires : au-dessus de ce gigantesque bûcher, une nouvelle végétation, la plus vivace, la plus fraîche, la plus touffue qu'on puisse rêver. On y trouve toutes les nuances du vert; puis des arbres presque noirs, des arbres plus que gris, des tons métalliques, des tons d'une tendresse de jeune pousse, le printemps et l'été à la fois. Plus loin, un promontoire boisé s'avance gracieusement dans la mer; les rameaux des arbres inclinés sur l'eau forment des voûtes naturelles de verdure ; et sur la rive de gros rochers couverts de mousses, de plantes rampantes et d'innombrables racines se groupent en grottes pittoresques, qui se reflètent dans les eaux sombres.... Oh! débarquer ici, y bâtir une maison, y vivre du produit de ma chasse et de ma pêche, des fruits que je cultiverais, y vivre de la vie primitive et naturelle, en face de la nature et de ses splendides spectacles, et, Robinson volontaire.... Folle imagination! le capitaine vient de me dire que les reptiles, les insectes et les fièvres m'y auraient tué avant un mois.

Le lendemain, 11 avril, nous voilà dans la mer de Java, en face de la baie de Bantam, sur les bords de laquelle s'élevait autrefois une cité puissante et riche, aujourd'hui réduite à quelques chétives cabanes. A neuf heures et demie du matin, nous passons entre le grand Kombongs et Poulo-Tjidong, dont les terres, composées, dit-on, de madrépores et de corail blanc, sont cependant couvertes de la plus riche végétation. Nous découvrons ensuite la pointe de Houtong-Java et la rade de Batavia; nous sommes à la lettre dans un jardin anglais dont les sentiers sont des rivières. On me montre, entre autres choses curieuses, un arbre qui ressemble parfaitement à un mât de navire garni de ses vergues. C'est une variété du cotonnier que les indigènes nomment *Kapook* et dont les graines fournissent la matière dont on fait aux Indes les matelas et les coussins.

A deux heures et demie, nous apercevons les navires en rade de Honrust. Les côtes s'abaissent de plus en plus : ceux qui connaissent Batavia en distinguent la position; pour moi, je ne vois qu'une immense forêt sans aucune trace de ville. Enfin à six heures précises, nous sommes en rade, le commandement d'arrivée, le cri *Mouille*, se fait entendre; l'ancre plonge dans la mer, les chaînes courent sur le pont, les voiles se carguent, le navire décrit une courbe gracieuse et vient se ranger à côté de *l'Alphonse César*, un compatriote, et, grâce à Dieu, nous voici arrivés à Batavia, après quatre-vingt-seize jours de mer et plus de six mille cinq cents lieues de route.

### BATAVIA.

En rade de Batavia. — Débarquement. — Le grand canal. — La douane. — Les voitures de louage et les coolies. — L'ancienne ville de Batavia. — Aspect de la ville nouvelle. — L'hôtel des Indes. — Première nuit à terre.

La nuit descendait rapidement : il fallut remettre notre débarquement au lendemain. Dès la pointe du jour, *le Nicolas* était entouré d'une multitude de praôs et de tambanganes; chaque patron malais s'évertuait à nous prouver par ses cris la supériorité de sa barque et

# ILE DE JAVA

(PARTIE OCCIDENTALE)

MER DE JAVA

OCÉAN INDIEN

SUMATRA

I. Crockatoa

I. du Prince

Gounong Karang

G. Poelasari

Tjeringin

Serang

BATAVIA

Buitenzorg

G. Sadara

G. Salak

Gounong Panggerango

G. Gedé

G. Limau

G. Atimoon

Poerwokerta

G. Boerangrang

G. Tangkoeban prauc

G. Tampomas

Tjeribon (Cheribon)

G. Tjerimai

Tagal

Pekalongan

Gounong Slamat

Banjoemas

G. Poeseran

G. Tjilesang

Bᵉ. Wynkoops

G. Gebek

G. Malawar

G. Wajang

G. Tjikorai

G. Limboeng

G. Anilong

G. Parang

G. Batoe

Kilomètres

Dressé par A. Vuillemin.

la modestie de ses prétentions; d'autres nous proposaient, comme dans le détroit de la Sonde, des fruits, des perroquets et des singes; quelques-uns, plus lestes encore que ces quadrumanes, escaladaient les murailles de notre navire et nous faisaient leurs offres de service, en essayant de se faire comprendre par une pantomime expressive. A mesure que l'heure avançait, le tapage augmentait avec le nombre toujours croissant des embarcations venues de la côte. Vers sept heures, il y avait à coup sûr autour de nous plus de bateaux qu'il n'en aurait fallu pour opérer le déchargement de dix navires comme *le Nicolas*, et peu s'en fallut que nous ne fussions envahis et débarqués de vive force. L'aspect de cette foule, dont les costumes étincelaient au soleil limpide et chaud des matinées équatoriales, m'aurait transporté de bonheur, sans l'arrivée à bord de trois Français habitant Batavia. C'étaient trois spectres, dont la pâleur cadavérique ne révélait que trop clairement les funestes influences du climat de Java sur les Européens. Leur vue, je l'avoue, diminua beaucoup mon enthousiasme.



Les aréquiers. — Dessin de M. de Molins.

Ayant attendu que le désordre inséparable d'un débarquement se fût un peu calmé, je pus à mon tour prendre place sur une des embarcations qui nous assiégeaient, et bientôt, emporté par cinq vigoureux rameurs, je suivis du regard, tout pensif, le vaillant navire, qui des rives de la France m'avait porté sain et sauf à l'autre bout du monde, et qui en ce moment allait se perdre dans la foule des autres bâtiments.

Après avoir traversé la rade, nous nous engageâmes dans un long canal qui s'avance fort loin dans la mer entre deux jetées. Les nombreux bâtiments caboteurs, la foule bariolée des coolies, des Chinois, des Arabes,



Batavia (ville nouvelle). — Dessin de M. de Molins.

des Indiens, surgissant de toutes parts, fourmillant sur les quais, m'offraient un spectacle bien fait pour me distraire de mes tristes préoccupations. Rien de plus étonnant en effet que l'activité de ces populations endurcies aux rigueurs d'un soleil qui nous énerve et qui nous tue. Devant cette multitude, agglomération d'individus sans lien moral, on songe malgré soi à ce que deviendraient dans ce pays les habitants européens, forts de leur seule intelligence, si un jour, animée d'une pensée commune d'indépendance, elle se révoltait contre ses maîtres.

Je fus tiré de ces réflexions par la variété des embarcations stationnant autour de nous : c'étaient des jonques chinoises, décorées d'effilés de soie rose ou gris perle, ornées à l'avant de deux gros yeux ronds et louches, peintes de longues bandes rouges et noires qui s'enlevaient en vigueur sur le fond neutre de leurs coques; c'étaient des balancelles arabes, dont l'arrière élevé était couvert de ciselures, rehaussé de dorures et peint de tons verts et rouges, d'un aspect brutal et tendre tout ensemble; c'étaient des pirogues creusées dans un seul tronc d'arbre, polies et argentées par le contact de la mer; des bateaux de pêche malais et javanais ornés de leurs gracieux flotteurs de bambou jaune ou brun foncé; enfin quelques rares embarcations françaises ou hollandaises, noires et pauvres de formes, qui contrastaient avec cette brillante escadrille de l'extrême Orient.

Tout concourait à m'enchanter et à m'éblouir. Sur le quai, des troupeaux de coolies, uniformément vêtus de bleu, la tête ombragée par un immense chapeau, travaillaient à réparer les murs sans cesse endommagés par les empiétements continuels des eaux. Là, des Chinois au teint citron, en jaquettes et en pantalons blancs, tiraient péniblement du ventre gonflé de leurs baroques navires des paniers de porcelaines luisantes et des caisses de thé qui miroitaient au soleil. Ici, un Arabe, drapé dans sa robe de soie violette à raies d'or, impassible au milieu du mouvement général, inscrivait sur un carnet les ballots faits de nattes qu'un défilé de porteurs entassaient sans relâche autour de lui. Plus loin, des groupes compactes de créatures humaines manœuvraient de lourds moutons et enfonçaient un pilotis dans le sol mouvant en réglant leurs efforts sur un chant monotone et plaintif. De temps en temps le sifflement du roting tombant sur les épaules nues des travailleurs me faisait tressaillir et m'indiquait la source de cette fiévreuse activité. Car, aussi loin que l'œil pouvait s'étendre, on ne voyait qu'agitation et labeur. Une fourmilière, ravagée par le bâton d'un enfant barbare, peut seule donner une idée de cette cohue humaine se démenant en tous sens sous les coups et sous la nécessité.

Nous vîmes alors le télégraphe maritime et les toits allongés des factoreries hollandaises, et sur la gauche du canal, une sorte de batterie à quelque distance de laquelle se trouvait un pavillon bas, ouvert sur l'eau et y donnant accès par un large escalier.

« *Boëm Kitjil*, me dit le patron.

— *Boëm Kitjil!* » répondis-je, sans savoir le moins du monde que je disais : la petite douane.

Enfin je touchai la terre! j'étais rôti, mais très-heureux de sentir sous mes pieds quelque chose de plus ferme que les planches d'un navire. On entasse mes bagages dans le hangar que l'on honore du nom de douane et on me fait signe d'attendre. De grands Indiens, pénétrés de l'importance de leurs fonctions, traversent gravement la cour couverte où je prends patience. J'ai tout le temps d'observer leurs costumes : ils sont vêtus de vestes orientales d'un drap bleu foncé, de larges pantalons blancs à dessins roses, bleu clair, ou violet pâle, par-dessus lesquels ils portent une ceinture retroussée par un coin, comme un tablier posé de travers; il y en a des gris de fer, des capucines, des noires, des rouge sang; toutes sont couvertes d'arabesques plus foncées que la couleur dominante. Comme coiffure, ils ont la tête enroulée dans un très-petit turban noué sur les tempes, et souvent de la même couleur que les ceintures. Quelques-uns d'entre eux sont chaussés de sandales très-élégantes, mais la plupart marchent nu-pieds.

Le temps s'écoule ; la chaleur augmente et personne ne vient. Je crie, je réclame, j'ouvre mes malles, comprenant qu'il s'agit d'une visite; et je commence même à me fâcher, quand arrive un monsieur, coiffé d'une casquette pareille à celle dont Daumier a gratifié *le Constitutionnel* qui m'apprend que l'administration dont il est un membre distingué me fait grâce de ses perquisitions. Franchement, on aurait pu me le dire plus tôt.

Au moment de partir, pas le moindre véhicule pour me transporter à Weltewreden, la ville européenne! Aller à pied est chose impossible et cependant il faut arriver à l'hôtel avant les heures brûlantes du milieu du jour! Comment faire?... Une voiture passe; je me précipite à sa rencontre. O déception! elle est occupée par un commerçant qui vient au Boëm pour ses affaires. Heureusement ce monsieur comprend le français et il me promet de m'envoyer la première voiture disponible qu'il rencontrera. Enfin, après une demi-heure d'attente, arrive une carriole crasseuse, chancelante sur ses roues, attelée de deux petits chevaux à grosse tête, au ventre ballonné, qui se buttent l'un contre l'autre, comme des bœufs à la charrue. Quant au cocher, on dirait un singe habillé d'une longue chemise d'indienne rouge, aussi sale que déchirée, nu-pieds, coiffé d'un vieux tromblon en fer-blanc, sans couleur ni forme, et orné de l'aigrette de rigueur dont il paraît aussi fier qu'un général de ses épaulettes. Son fouet seul révèle une certaine coquetterie; c'est une longue cravache peinte en noir et en rouge et relevée d'ornements dorés d'un goût réellement très-fin.

Avant de monter dans ce singulier équipage, je cherche à savoir le prix de la course. Le conducteur me désigne alors un vieux chiffon de papier, attaché à l'intérieur de la capote, où je trouve pour tout renseignement le prix de trois roupies et demi pour la demi-journée, soit sept francs de notre monnaie.

Nouvel embarras! Le cocher refuse de prendre mes bagages m'indiquant un groupe de coolies étendus à l'ombre à quelques pas de nous. Mais les drôles se com-

plaisant dans leur far-niente font la sourde oreille jusqu'à ce que mes offres d'argent aient atteint un taux qui leur paraît satisfaisant.

Enfin nous partons, et, contre mon attente, au triple galop. Malgré les cahots de la voiture, le pays que je parcours est si beau, si pittoresque, si merveilleusement complet, que je n'en trouvai pas moins ma promenade délicieuse. C'étaient partout des arbres gigantesques et des pelouses d'un vert introuvable en Europe. Après avoir traversé un pont dont le tablier reproduit le mouvement de la voûte, j'entrai dans une allée de tamarins séculaires, au bout de laquelle je vis avec inquiétude une grande porte blanche à soubassement noir flanquée de plusieurs piliers blancs reliés entre eux par une palissade noire, semblable enfin à une porte de cimetière. Je crus que j'allais passer au milieu des tombeaux des Européens morts à Batavia. Mais ce funèbre monument était la porte même de la ville : la couleur blanche, c'est de la peinture à la chaux, et le noir, pas autre chose que du goudron destiné à garantir de l'humidité les bois et les murs qui avoisinent le sol. De l'autre côté de la porte, l'allée d'arbres continue et aboutit à une vaste place au fond de laquelle se trouve un monument que je reconnais de suite pour un hôtel de ville. Je commence à voir çà et là quelques maisons chinoises. Puis c'est une large rue, où tous les styles d'architecture semblent s'être donné rendez-vous : une quantité de riches voitures y circulent au milieu d'une foule de coolies, de marchands ambulants et de marchandises amoncelées devant des magasins sans vitrine, sans étalages, sombres à l'intérieur. Contraste étrange ! Partout des Chinois pressés, actifs, affairés : partout aussi des Indiens indolents, rieurs et flânant à l'ombre.

Cette ville, c'est l'ancienne résidence portugaise que les Hollandais ont consacrée exclusivement au commerce. Là, sont les entrepôts des produits du pays, la banque, les bureaux de la haute administration, les comptoirs des négociants. Les habitations de ces messieurs sont à deux lieues dans l'intérieur, à Weltewreden, et c'est dans la ville nouvelle que se trouve l'hôtel des Indes, où je me rends.

Je laissai bientôt derrière moi le vieux Batavia.

Lancé à fond de train sur une route large et blanche, mais sans poussière, j'ai, à ma gauche, une rivière jaune qui coule lentement entre ses berges vertes : au delà de l'eau, une autre route, puis de grands arbres qui abritent des maisons arabes, chinoises et indiennes ; à ma droite, ce sont tantôt des habitations hollandaises entourées de jardin, tantôt de longues files de magasins chinois, avec leurs toits plats et allongés, couronnés d'arêtes en maçonnerie gracieusement recourbées. A chaque pas je rencontre des groupes de Chinois, parasol en main, des Indiens à larges chapeaux peints et dorés, affectant les formes les plus amusantes, des convois de coolies qui portent leurs fardeaux répartis en deux charges suspendues à une flexible branche de bambou posée sur l'épaule.

Les chevaux vont toujours ventre à terre, et je passe devant une suite de superbes maisons de campagne. J'en admirais les jardins spacieux, parfaitement tenus, pleins de ces plantes équatoriales d'un aspect féerique, quand tout à coup ma voiture tourne brusquement à droite, entre dans une grande cour, ménagée au centre de longs corps de logis invisibles de la route, et s'arrête en face d'un pavillon entouré de larges galeries sous lesquelles je reconnais la plupart des passagers du *Nicolas*.

Toutes ces maisons de plaisance, ces parcs, ces massifs, ces allées ombreuses, ne sont autre chose que ma future résidence, Weltewreden, la nouvelle Batavia ; je suis à l'hôtel des Indes.

Après m'avoir laissé me rafraîchir autant que l'on peut le faire dans un four ardent, M. Cressonnier, le maître de la maison, me conduisit dans un fort bel appartement, qui, disait-il, m'était destiné : immense galerie couverte, salon dans les mêmes proportions, deux chambres à coucher. Je trouvais tout cela bien vaste pour moi, mais on m'avait tellement vanté, en France, les habitudes des Indes, que je me résignai assez facilement à mon sort. Mes coolies de la douane étaient arrivés presque en même temps que moi, et j'avais déjà procédé à mon installation, lorsqu'un monsieur habillé de blanc des pieds à la tête, vint m'annoncer d'un air profondément embarrassé qu'il y avait erreur, et que l'appartement que j'occupais avait été retenu la veille par un autre voyageur.

Or, une chambre retenue étant chose sacrée, même de l'autre côté de la Ligne, il fallut déménager. Après être descendu du premier étage où je me trouvais, et avoir longé un interminable corps de bâtiment garanti du soleil par un large avant-toit, supporté par des piliers et formant galerie, nous arrivâmes ainsi tout à côté de la grande route. Là est situé mon nouveau domicile, composé d'une grande pièce sur le devant et d'une chambre à coucher y attenante, mais sur le derrière ; le tout au rez-de-chaussée. Mon mobilier est représenté, dans le salon, par une table éclopée, deux fauteuils boiteux, une glace rouillée et un meuble indéfinissable, une sorte de voltaire indien, laid, baroque, disgracieux ; et, dans la chambre à coucher, par un lit avec sa moustiquaire trouée, rapiécée et retrouée en mille endroits, un lavabo crotté, un portemanteau branlant et une chaise dont le siége en roting présente un dédale pareil à celui d'un piano dont toutes les cordes auraient sauté, et enfin par un vieux miroir brisé dont les mille facettes reproduisent mille fois mon image. Mes deux pièces blanchies à la chaux, ornées de plafonds en nattes peintes en gris, étaient en outre décorées d'un tapis en roting si usé, si déchiré, si hérissé que j'y trébuchais à chaque pas.

Je m'informai prudemment du prix, et l'on me fit savoir que moyennant deux cent cinquante roupies par mois, c'est-à-dire plus de cinq cents francs de notre monnaie, je jouirais paisiblement de cette écurie d'Augias et de ces meubles invalides, de la nourriture sans le vin toutefois, de l'usage d'une voiture, pourvu que je

ne dépassasse pas vingt courses par mois, et de l'éclairage gratuit, mot qui, jusqu'à nouvel ordre, était pour moi un mystère. C'était horriblement cher; mais il fallait en passer par-là pour le moment, et je me mis à me réinstaller pour la seconde fois de la journée.

A quatre heures, un domestique indien (je fais un pléonasme, il n'y en a pas d'autres à Java) m'apporte du thé, du pain, du fromage de Hollande et du beurre tellement affecté de la température tropicale qu'on le prendrait pour de l'huile. Bientôt, assis devant ma porte, à l'exemple de tous mes voisins, je ne tarde pas à être entouré comme eux d'une foule de marchands ambulants chinois et malais étalant devant moi leurs marchandises; mais à mon désir d'acheter s'oppose ma complète ignorance de la langue; après quelques vaines tentatives, je me vois forcé d'ajourner mes acquisitions.

A six heures on sonne le dîner, et je m'aperçois que je suis réellement très-éloigné de la salle à manger, où j'arrive presque en retard et tout en transpiration. L'aspect de cette salle est splendide. La table, de plus de deux cents couverts, ornée de lampes et de faisceaux de bougies, de surtouts étincelants, de pyramides de fruits et de fleurs, la vaste colonnade qui supporte le plafond, les habillements blancs des hommes, les toilettes de bal des femmes, les costumes orientaux des serviteurs debout derrière leurs maîtres, composent un ensemble luxueux et splendide qui me rappelle le tableau des *Noces de Cana*, de Paul Véronèse. Mais je suis obligé de m'en tenir au plaisir des yeux, car mes voisins dévorent tout à ma barbe. Impossible de saisir le moindre




Une rue de Batavia (ville nouvelle). — Dessin de M. de Molins.

plat, le plus mince morceau, et sans l'obligeance d'un Malais compatissant, je me serais levé de table complétement à jeun.

Toutefois je serais injuste, comme artiste et comme gastronome, si je ne notais pas qu'à ce dîner je vis et mangeai pour la première fois ces délicieux et merveilleux fruits de l'Inde : le nanka, qui a la forme d'une pomme de pin et le goût du fromage à la crème; les bananes, plus grosses et plus savoureuses que celles d'Égypte, et surtout l'inappréciable mangoustan (*mangis*), dont on peut décrire la rondeur parfaite, l'écorce violette à la surface, rouge sang à l'intérieur, et la pulpe blanche, mais dont on ne saurait bien dire le goût, plus fin que celui de notre raisin, et la fraîche saveur, qui en font le premier fruit du monde.

Cependant quelques fruits ne constituent point un repas, et lorsque je fis à qui de droit le reproche de m'avoir presque laissé mourir de faim, il me fut répondu qu'aux Indes il était d'usage d'avoir un domestique spécialement destiné à servir à table, et que les gens de l'hôtel se bornaient à faire passer les plats aux valets de bouche des voyageurs.

Pour me calmer, je trouvais, en rentrant dans ma chambre, le fameux éclairage gratuit : une veilleuse nageant dans un verre sordide, ébréché, sur une flaque d'huile de coco, noire, puante, saturée d'insectes et n'éclairant presque pas, du reste. Enfin!

DE MOLINS.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Les gardiens de rizières. — Dessin de M. de Molins.

# VOYAGE A JAVA,

PAR M. DE MOLINS[1].

1858-1861. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

(RÉDIGÉ ET MIS EN ORDRE PAR M. F. COPPÉE.)

## BATAVIA (Suite).

Première nuit à terre. — Le bain. — Promenade dans Batavia. — La journée aux Indes. — La ville chinoise. — Marchands ambulants. Promenade nocturne. — Maison à louer.

Épuisé par une journée aussi laborieuse, il me tardait, on le pense, de chercher dans le sommeil l'oubli de toutes mes préoccupations. Je jetais donc vers le lit un regard de convoitise. Hélas! mon lit, un lit à colonnes, entouré de la moustiquaire que l'on connait déjà, n'a qu'un unique matelas, mince, dur, tanné, piqué comme un coussin de voiture, fort large, c'est vrai, mais recouvert d'un seul drap. En revanche je trouve, outre les oreillers ordinaires et connus en France, deux façons de traversins couchés en long à ma place, dont j'ignore complétement l'usage. J'appelle Ahmatt, le garçon qui doit faire ma chambre et qui dort à ma porte; je lui montre mes coussins, puis ma tête; il me fait signe que non, puis se touche les genoux, pose la main sur les traversins pour m'indiquer qu'ils doivent servir à appuyer les jambes, et s'en va.

Je crois être au bout de mes peines et veux ermer ma porte. Je tourne et je retourne la clef dans la serrure. Impossible! tout est complétement rouillé.

« Ahmatt!

— *Thouann!* »

Thouann, en malais, veut dire seigneur ou monsieur; je l'ai appris le lendemain.

« Ahmatt! la clef! la serrure! je veux fermer la porte!

— Thouann!

— Je veux fermer la porte! »

Allons! il faut encore recourir à la pantomime. Ahmatt finit pourtant par saisir ma pensée : il ferme alors les deux ventaux de la porte, prend dans un coin une lourde barre de bois, en place un des bouts dans un trou pratiqué à l'embrasure de la porte, et l'autre extrémité dans une fourchette fixée de l'autre côté, lève le primitif appareil et sort en me souhaitant sans doute une bonne nuit. *Slahmat tidoor, thouann!*

Une bonne nuit! dans l'Inde! ô dérision! une bonne nuit, quand j'entends déjà autour de moi le frémissement des cousins et des moucherons! quand je sens que ces insectes sanguinaires n'ont pas attendu que je fusse couché pour se jeter sur moi et me dévorer à travers mes vêtements. Enfin j'allais me mettre au lit, quand j'aperçois contre mon mur deux lézards gris, plats, avec de grosses têtes, des yeux noirs, saillants et la queue en forme de feuille de sauge.

« Ahmatt! Ahmatt!

1. Suite. — Voy. p. 231.

— Thouann !

— Tiens, regarde comme tu balayes bien la chambre. tu y laisses des lézards ! »

Ahmatt suit mon geste, ouvre une large bouche, me montre une double rangée de dents noires et m'indique du doigt le plafond où je vois avec horreur vingt autres lézards.

« Et on habite avec tout ce monde ? Chasse-moi cela bien vite !

— Thouann !

— Mais tu m'impatientes avec ton thouann ! thouann ! Chasse-moi ces vilaines bêtes-là et va-t'en au diable ! »

Ahmatt, qui étouffe de rire, prend tranquillement les lézards dans sa main et les jette par la fenêtre. Mais ils sont immédiatement remplacés par d'autres, qui le seraient par d'autres encore si je les faisais expulser. Je vais donc m'endormir dans cette ménagerie.... Hélas ! m'y réveillerai-je demain ?

Quelle nuit ! Je comprends maintenant le supplice de saint Laurent et de Guatimozin ! Je n'ai pas une place sur le corps qui ne soit cuisante et douloureuse ! Vite, un bain ! Mais au prix que coûtent ici toutes les choses, ce doit être fort cher ? O surprise ! j'apprends précisément qu'on ne le paye pas aux Indes.

Les chambres de bains de l'hôtel ressemblent à celles d'Europe ; seulement un gros robinet de cuivre, placé au-dessus de la baignoire en marbre, invite à la douche. Il va sans dire que l'eau n'est pas chauffée; l'idée d'un bain chaud est impossible dans ce pays brûlant, tandis que celle d'une pluie fraîche y est toute naturelle.

Dès le matin, j'avais vu mes voisins s'acheminer au bain en jaquettes de calicot blanc et en pantalon à coulisses. Ce costume n'est certes pas beau, mais il permet de se vêtir et de se dévêtir sans fatigue, et de ne pas perdre en mouvements inutiles le bénéfice du repos et de la fraîcheur que le bain procure. Aussi l'adopterai-je dès aujourd'hui, ainsi que ces pantoufles sans quartier dont je comprends la commodité.

Après avoir déjeuné, comme la veille, de thé, de beurre et de fromage, je vais en ville remettre quelques lettres et faire des visites indispensables. Selon l'usage du pays, je dois avoir tout terminé avant dix heures du matin, et il en est déjà sept.

Je vis dans cette promenade plusieurs habitations européennes ; c'est l'idéal et le triomphe du confortable. J'appréciai, comme ils le méritent, ces appartements spacieux, aérés, où règne la propreté la plus parfaite; ces meubles si bien appropriés au pays, et où le cuir et le roting remplacent la soie et le velours ; et surtout ces jardins si bien ratissés, peignés et brossés, qu'ils paraîtraient monotones peut-être, s'ils n'étaient plantés de ces arbres immenses sans analogues en France, et à côté desquels notre cèdre du Jardin des plantes et notre marronnier du 20 mars paraîtraient rabougris et mesquins.

Dans mes courses à travers les rues de la nouvelle Batavia, si l'on peut appeler rues de grandioses avenues, je ne trouvai que fort peu d'endroits où les maisons fussent voisines l'une de l'autre ; c'est moins une ville qu'une succession de maisons de campagne. Je citerai, entre autres, la résidence du gouverneur général, représentant Sa Majesté néerlandaise aux Indes, palais assez petit relativement au titre et à l'importance de celui qui l'habite, mais, au demeurant, fort convenable, et entouré, comme toutes les autres habitations, de splendides jardins.

Devant le West-Kammer (chambre des Orphelins), administration spécialement chargée de régler les successions, et dont les bâtiments sont situés au bord de la rivière, en face de l'hôtel Cressonnier, j'examinai avec intérêt un de ces ponts construits, comme ils le sont tous ici, par des ouvriers chinois, et qui conservent, dans leur architecture solide et légère, quelque chose de chinois en effet; ces ponts ont du reste un inconvénient, celui d'être si fort cintrés qu'ils ralentissent la marche des chevaux au point d'inspirer de vives inquiétudes à celui qui les traverse en voiture (voy. p. 237).

La visite que je fis ensuite à M. O..., un des plus riches Français établis à Batavia et chez lequel je fus parfaitement accueilli, me donna l'occasion de voir la seule rue proprement dite de la Batavia européenne. Autour de l'habitation de ce riche industriel, se trouvent réunis une caserne d'artillerie, un des cercles les plus importants de la ville et les maisons de plusieurs riches négociants (voy. p. 240).

Cependant, tandis que je fais mes visites, l'heure s'avance et avec elle augmente la chaleur; la chaleur étouffante, insupportable, mortelle pour les Européens, si j'en juge par ceux que je vois passer devant moi, pâles, mornes, affaissés sur les coussins de leur voiture, et faisant un si pénible contraste avec la foule indigène, qui s'agite et déploie partout une étourdissante activité. Aux brumes qui ce matin rafraîchissaient l'atmosphère et estompaient tous les contours, a succédé une lumière éblouissante et d'une intensité telle que tous les objets qu'elle frappe en prennent le caractère et perdent, pour ainsi dire, leur ton propre. Quant à la température, je ne puis mieux la définir qu'en disant que je suis dans une fournaise, que je respire du feu ; la sueur qui ruisselle sur mon front et sur mes mains et transperce mes vêtements, me rend presque honteux ; une soif horrible me dévore, soif qui redouble quand on la satisfait, désir dont on se corrige vite. Je ne vois pas de poussière, il est vrai, mais j'ai bien tort de m'en réjouir ; car ce phénomène n'a pas d'autre cause que l'extrême humidité du sol, si funeste pour le pays, produite d'abord par les rosées matinales, plus fortes que nos pluies ordinaires, et aussi par l'infiltration des eaux qui ne sont pas à plus de deux ou trois mètres de profondeur.

L'impression de fatigue et de découragement que fait sur moi ce climat torride ne m'empêche pas d'observer avec le plus vif intérêt la foule des Malais constamment renouvelée sous mes yeux. Ces types, ces costumes d'une originalité sans pareille me préoccupent par-dessus tout. Quelles que soient, en effet, la beauté

du paysage, la grandeur et la richesse de la végétation, la splendeur du jour et la limpidité du ciel, l'Indien doré, nu ou couvert de ses éblouissantes étoffes, attire à lui tous mes regards, qu'il soit ou non au premier plan, qu'il fasse seul un tableau ou qu'il ne soit qu'une tache dans l'ensemble.

Parmi tant d'hommes à moitié vêtus, nous aurions en Europe le spectacle de bien des difformités et de bien des plaies. Ici, ce ne sont que robustes épaules, torses fins et musculeux, et surtout mollets formidables. Malheureusement les extrémités laissent à désirer, et particulièrement les pieds qui sont larges et plats, et dont les doigts écartés sont très-désagréables à voir. D'ailleurs, ce qu'il y a peut-être de plus remarquable dans l'Indien, c'est ce teint mat et bistré qui ne tire sa véritable coloration que du milieu où il se trouve. Le Malais, sur un chemin blanc, paraît presque noir; sur la mer bleue, on le dirait frotté de poussière de brique rouge; près des végétations, il se revêt de tons violacés et rose tendre. Voyez, dans cette plaine, s'ébattre, sous l'ardente chaleur du soleil, ces enfants complétement nus, malgré leurs dix ou douze ans. Ne dirait-on pas de beaux bronzes antiques, tant leurs formes sont pures et leurs poses gracieuses? Remarquez la démarche onduleuse et vacillante de ce beau Malais, en turban, en veste verte collante, en jupe grise zébrée d'arabesques : la tête de cet homme est vraiment belle. Il a le visage ovale, les yeux en amandes, sombres et brillants, et un peu inclinés vers le nez, fin et droit comme un nez grec; la bouche est grande et ombragée d'une moustache mince, lisse, et d'un noir de charbon ; le front haut et large est d'un modelé exquis. Sans doute tous ne sont pas aussi beaux ; voilà bien des bouches démesurées, des mâchoires énormes, des fronts fuyants et bas, des types sauvages enfin ; mais on retrouve toujours, chez les moins favorisés, de magnifiques yeux noirs, des cheveux soyeux et lustrés, et surtout des formes admirables.

Quant aux costumes et aux coiffures des indigènes, j'ai tant de peine à m'en rendre compte que je ne puis pas encore distinguer les hommes des femmes. Je vois beaucoup de chapeaux de bambou, tous parfaitement tressés; il y en a de toutes sortes : des ronds, des pointus, des grands, des petits ; des boucliers, des éteignoirs et des cuvettes. Quelques individus portent des vestes arabes et de larges pantalons ; d'autres sont nus, sauf une manière de caleçon; d'autres ont les reins drapés dans un morceau d'indienne qui dessine le corps; d'autres enfin portent une jupe très-étroite, d'un effet très-pittoresque, mais qui me déroute complétement. Eh bien, ces caleçons, ces pantalons, ces jupes, les Indiens les ont trouvés dans les plis de leur *sahrong*, large pièce d'une étoffe entièrement conçue et fabriquée dans le pays, et dont les dessins et les couleurs, toujours d'un goût étrange et charmant, sont variés à l'infini. En définitive je prévois qu'avant de les peindre, il me faudra faire une étude spéciale de ces singuliers ajustements.

J'en étais là de mes observations, quand je dus traverser un des quartiers les plus intéressants de Batavia, la ville chinoise. J'étais sur les bords d'un canal où glissaient de longues embarcations malaises : je voyais d'un côté une ligne de maisons chinoises dont je pouvais admirer à loisir tous les détails, et sur l'autre rive, une suite de murs, couronnés d'un très-joli ornement en maçonnerie, qui reproduit, en les doublant, la forme des portes percées de loin en loin. Des bouquets de joncs sortent de l'eau, des touffes de verdure s'étalent sur le sol, grimpent aux troncs des cocotiers, et retombent sur les toits et les murailles dont l'image tremble et scintille en se mirant dans la rivière. Le paysage est partout animé par les figures basanées des indigènes qui vont et viennent sans cesse dans cette travailleuse cité.

Ma surprise était extrême, car j'ignorais complétement que les Chinois eussent apporté à Java leurs mœurs, leurs costumes, leur architecture. Comment! ce sont ces pauvres émigrants, chassés de leur pays par la force de la misère, qui ont fondé cette puissante colonie, construit ces ponts, ces canaux, ces pagodes, qui entretiennent ce commerce, cette industrie, ce luxe! Et tout ici est bien chinois : on pourrait se croire dans la ville de Nangking. De tous côtés s'ouvrent de larges rues, garnies de maisons dont les formes varient à l'infini et dont les façades sont recouvertes des couleurs les plus vives, des sculptures les plus originales. Les rez-de-chaussée sont affectés aux boutiques et aux magasins; mais là, encore, l'œil est charmé par l'éclat des étalages, des dorures, des laques noirs, bruns ou rouges, et aussi par ces belles inscriptions verticales en or mat que l'on voit partout.

On ne peut guère donner à un Européen une idée exacte du bruit, du mouvement, de l'activité qui règnent dans le *Kampong* chinois : on y boit, on y mange, on y vend, on y achète, on s'y dispute, on s'y bat, on s'y fait raser, au milieu d'un va-et-vient sans pareil de marchands ambulants, de cuisines portatives, de gens à pied, à cheval, en palanquin, de convois de coolies qui se croisent, s'entre-choquent, s'arrêtent, se poussent et se pressent. Quant à moi, le vertige me prend. Je suis suffoqué par les mauvaises odeurs, étourdi par les cris, je demande au ciel la grâce d'échapper vivant au tourbillon qui m'entraîne, et à peine en suis-je dehors que je me promets d'y revenir souvent, tant j'ai déjà entrevu de choses étranges et nouvelles.

De retour à l'hôtel, et après la sieste d'usage, je suis réveillé à quatre heures par Ahmatt portant son éternel plateau, et après m'être restauré, me voilà, comme la veille, installé devant ma porte et assailli de nouveau par mes marchands d'hier qui étalent devant moi mille objets disparates et certainement bien étonnés de se trouver réunis ainsi à quatre mille lieues de leur patrie. Ce sont des chapeaux gibus, des confitures plus que tournées, des couteaux, des canifs, de la parfumerie, des fouets, des lanternes, des harmonicas, des conserves, des souliers en caoutchouc, des gilets de laine tricotés et jusqu'à des chaussons de lisière.

Celui de ces modestes négociants dont le type me paraît peut-être le plus pittoresque, est le marchand de paniers

indigènes, coiffé de son immense chapeau en forme d'ombrelle et portant sur une traverse en bambou des paniers de toutes sortes, tous en bambou également ; ce sont des corbeilles plates, des cônes pour faire cuire le riz à la vapeur, des tamis, des boîtes pour serrer la petite monnaie et qui ressemblent à des nids d'oiseaux, des cuillers de cuisine en coco, etc. : le marchand disparaît presque tout entier sous sa gracieuse marchandise.

« Moi, pallé fallançais, me dit un enfant du Céleste Empire qui ne peut pas prononcer l'*r*, moi, pallé fallançais.

— Ah !... Eh bien ! vends-moi un pantalon de nuit et une camisole de coton.

— Là, messel, toutsuitt, messel ! Mizol, patalo ! Thjiélanna, cabaya. Là, messel, là.

— Comment dis-tu ?

— Thjiélanna, patalo, messel ! Mizol, cabaya ! Bon macé, messel ! good, wehy good, messel ! ajoutait-il en



La cueillette du siry. — Dessin de M. de Molins.

étirant les objets qu'il me montrait, de manière à prouver leur solidité au plus incrédule chaland.

— Et combien vends-tu le thjiélanna et le cabaya ?

— Dou loupi, patalo ; dou loupi, mizol.

— Une roupie les deux, dis-je à mon tour.

— Dou loupi, messel, c'est pas cel.

— Une roupie, te dis-je.

— No, messel, tlop bon macé ! Bankloutt, messel.

— Comment ? Banqueroute, veux-tu dire ?

— Bankloutt messel, bankloutt !

— Mais c'est le prix ?

— Bankloutt ! bankloutt. »

Et mon Chinois indigné plie immédiatement bagage et me tourne le dos sans daigner même me saluer.

Il est vrai qu'à l'heure du dîner, quand j'aurai bien bataillé avec mes marchands et commencé mon appren-

tissage de malais bon gré mal gré, car tous les Chinois ne savent pas parler *fallançais* comme lui, il reviendra, le sourire sur les lèvres, me donnant cabayas et pantalons au prix que j'ai fixé et se recommandera même à moi, par une mimique significative qui me laissera persuadé que je suis volé comme dans un bois.

Pour abréger la soirée, je vais faire une promenade à pied, après mon dîner. Mais ce n'est pas chose facile de



Marchand de paniers, à Batavia. — Dessin de Bida d'après une photographie

marcher la nuit, sans clair de lune, dans le pays de Java. Il y fait nuit, nuit complète; on ne voit pas très-peu ou très-indistinctement, c'est rien qu'il faut dire. Malgré la faible lueur des lampes suspendues aux galeries des maisons, les arbres, la terre et l'eau ne forment qu'une seule masse noire, opaque, sans éloignements et sans distances. Il serait même impossible de se garer des indigènes, qui sont bruns et marchent nu-pieds, sans une ordonnance de police qui les oblige à porter, dès la fin du jour, des flambeaux de bambou; j'en vois aussi passer près de

moi portant des paniers illuminés de lanternes de papier très-plaisantes. De loin en loin, ils poussent un cri plaintif, guttural et sur une note très-élevée, non sans quelque rapport avec le cri de la chouette. J'avais d'ailleurs remarqué déjà qu'ils ont tous la voix parlée excessivement haute, très-nazillarde et d'une ténuité toute particulière.

Tout à coup, en passant sous des arbres, j'entends dans le feuillage des bruits étranges, des glapissements comme ceux du renard, rapides, saccadés et se répondant les uns aux autres. Involontairement je hâte le pas et je rentre à la maison, où j'apprends que les interlocuteurs de cette conversation animée, sont les *kalongs*, énormes chauves-souris qui ont jusqu'à un mètre et demi d'envergure, et qui, tous les soirs, à la chute du jour, traversent invariablement le ciel du nord au sud.

Enfin je vais me mettre au lit, et ma moustiquaire raccommodée tant bien que mal, me fait espérer une nuit moins sanglante; mais dormirai-je? J'ai peine à le croire en écoutant au dehors le vacarme des chauves-souris et à l'intérieur le chant de mes camarades de chambre les lézards, bruit exactement pareil au sifflement du cocher qui fait partir ses chevaux, et le cri grave et monotone du Thjiekko[1].

Le lendemain, à mon réveil, je tombai dans une mélancolie profonde et bien facile à concevoir. Pour le présent, j'étais littéralement percé à jour par les moustiques, et pour l'avenir, si je considérais le prix énorme de la vie à l'hôtel des Indes en le comparant à mes ressources, j'arrivais à ce résultat positif :

« Bankloutt ! » comme disait mon Chinois d'hier.

Je ne tardai pas à faire part de cette dernière préoccupation à M. O..., ce négociant français qui m'avait si bien accueilli la veille, et j'appris par lui, avec une surprise mêlée de joie, que la vie matérielle était peu coûteuse à Batavia, pourvu qu'on se contentât d'un confort raisonnable. Les loyers seuls sont d'un prix un peu élevé, quoique de beaucoup inférieur à ce que vaudraient en France de spacieux appartements entourés de jardins et de dépendances. Avec la moitié de ce que je dépensais à l'hôtel, je devais trouver à me caser confortablement.

Le soir-même, à cinq heures, je montais en voiture avec M. et Mme O..., et après quelques recherches infructueuses, nous nous arrêtions enfin devant une charmante maisonnette, blanche et verte, toute souriante, sur la façade de laquelle se lisaient ces deux mots en grosses lettres : « *Te hurr*, » c'est-à-dire, à louer.

Les maisons européennes. — Les rizières. — Le Syri. — Habitation malaise aux environs de Batavia. — Les Arecas. — Le kampong Djirouk-Maniss.

La maison, que nous fait visiter une vieille Malaise, est située entre deux jardins qui, malgré la modestie de leurs proportions, sont réellement délicieux : les fleurs, les arbustes et les arbres les plus charmants s'y donnent rendez-vous et attirent mille oiseaux admirables. Je remarque, dans le second jardin, de longues constructions basses, garnies de larges auvents en chaume supportés par une jolie colonnade en bambou : ce sont les dépendances, cuisine, chambre de bain, logements de domestiques, écurie, remise, etc. Quant à la maison elle-même, elle présente une façade semblable à celle de presque toutes les maisons de Batavia; c'est-à-dire une colonnade supportant un petit fronton, au-dessus duquel se dressent des toits que leur élévation rend fort peu pittoresques, mais qui sont en revanche fort bien appropriés à la chaleur du pays, comme à ses pluies torrentielles. Toutes les chambres sont vastes, propres, blanchies à la chaux, et l'on voit que la préoccupation de l'architecte a été d'établir de nombreux courants d'air : ainsi les corridors sont sans aucune fermeture, et un grand châssis à jour placé au-dessus des portes des chambres à coucher laisse libre carrière à tous les vents des cieux. Les parquets sont en briques, comme dans le midi de la France, ; chez les habitants riches, ils sont en marbre que l'on fait venir d'Europe à grands frais. Toutes les fenêtres sont protégées contre le soleil par de larges auvents en feuilles de palmier. Cette agréable habitation me fut louée moyennant la modeste somme de quarante roupies (quatre-vingt-dix francs) par mois.

Le lendemain, je fis dans l'intérieur du pays une première excursion. Trois voitures dont les caisses sont garnies de comestibles et sous lesquelles pendent de grandes cruches pleines d'eau, tel est le matériel de l'expédition : six domestiques nous accompagnent. Quant au personnel blanc, c'étaient mes deux nouveaux amis,

1. Je trouve dans une de mes notes la description exacte de cet autre lézard domestique (*tok-kée* ou *thjiekko*).

Son aspect est hideux. Sa couleur est gris-vert, zébré de bleu pâle et mat, le tout taché de rouille. Il est plus grand, plus gros et plus ventru que le lézard vert d'Europe. Il a la tête plate et large, l'œil rond, vitreux, de couleur jaune clair; exposée au jour, la pupille n'est qu'une fente de la largeur d'un cheveu. Mais ses pattes sont surtout remarquables. Chaque doigt, armé d'un ongle très-aigu qui me paraît rentrer dans une sorte de gaîne, est de plus entouré d'une membrane qui s'étale sur le sol et y adhère facilement. La peau qui recouvre le pied est formée d'écailles saillantes, entaillées en quinconce ; celle qui forme la semelle présente des écailles lisses, de forme ronde vers l'ongle, et disparaissant vers l'origine du doigt pour faire place à des écailles parallèles et égales entre elles, de toute la largeur du doigt et disposées en travers de sa longueur. (Cette disposition rappelle assez celle de nos persiennes.) Le thjieckko, malgré son allure habituelle lente et empâtée, marche et court facilement quand il le veut; il se tient aussi bien sur le plafond que sur le sol, et grimpe même le long d'une glace, ce qui s'explique par la façon dont le mouvement du pied s'exécute. A chaque pas qu'il fait, il relève d'abord ses vingt doigts en l'air, et les pose ensuite sur le sol par un mouvement pareil à celui que nous produisons en ouvrant et en fermant tour à tour la main posée sur une table, la paume en l'air. La cohésion s'opère donc ainsi : les lamelles en persienne laissent pénétrer l'air entre elles sous le pied quand l'animal le relève, elles le chassent quand il le pose. Quand l'animal marche le dos vers la terre sur des surfaces moins unies qu'une glace ou un mur stuqué, la griffe joue aussi son rôle.

Comme l'hirondelle en Europe, le tok-kée est en vénération chez les Malais; les habitants de la maison où il lui plaît de vivre sont préservés des maladies, ou bien l'on prétend que, dès qu'il y a un malade mortellement atteint, le tok-kée se hâte de disparaître.

Cependant, malgré son caractère sacré, la fin du tok-kée est généralement tragique. Comme parfois il tombe du plafond où il réside volontiers, et se cramponne alors aux vêtements des Européens ou sur les chairs nues des Malais, il faut lui casser les reins pour lui faire lâcher prise.

M. et Mme O..., deux autres dames et leurs maris, une dame française récemment arrivée à Batavia, et moi.

Nous traversons la partie de la ville nouvelle habitée par les commerçants riches; je ne me lasse pas d'en admirer les palais élégants, les pelouses sans pareilles, les ruisseaux frais et limpides : c'est réellement un séjour délicieux. Nous laissons à notre droite le beau village chinois de Tana-bang, dont nous ne voyons que quelques maisons peintes et sculptées, et nous voilà en rase campagne.

Rien, en vérité, ne saurait exprimer la magnificence du pays que nous traversons : de longues lignes de forêts d'un vert tendre bornent l'horizon des vastes prairies humides de rosée, à travers lesquelles nos chevaux nous emportent; çà et là nous rencontrons de larges flaques d'eau, brillantes et bleues comme le ciel qui s'y mire, ou quelques grands oiseaux qui se promènent mélancoliquement, ou bien encore la figure noire d'un Indien, à demi caché dans les hautes herbes.

Mais la scène change à chaque instant : nous passons sous des voûtes d'arbres immenses, dans des allées de gigantesques bananiers. Jamais je n'avais plus vivement éprouvé l'impression profonde qu'ont toujours faite sur moi ces splendides dômes de verdure qui, mieux que les arceaux d'une cathédrale, nous font porter nos pensées vers le ciel. Puis, nous voici dans les rizières, où la terre et l'eau s'unissent pour la culture de cet admirable végétal : j'y remarque de bizarres constructions dont on m'explique l'utilité : quatre bambous, plantés l'un près de l'autre dans le sol et s'écartant à mesure qu'ils s'élèvent, supportent une petite cabane placée à douze ou quinze mètres de terre : des échelons, traversant de part en part l'un des quatre bambous formant les piliers de l'édifice, servent d'escalier. C'est là qu'au temps de la maturité du riz, se tient un gardien, parfaitement à l'abri des tigres, des panthères et des serpents, et chargé d'agiter les assemblages de lames de bambou fixés aux quatre coins du toit et de produire ainsi un bruit qui effraye les nombreuses familles d'oiseaux friands de riz. D'autres épouvantails moins compliqués sont confiés aux brises qui règnent continuellement dans le pays : ce sont des volants de bambou, qui tournent au moindre souffle du vent avec un ronflement semblable à celui d'un tuyau d'orgue (voy. p. 241).

Peu à peu, nous nous éloignons des rizières. La route que nous suivons se rétrécit; les arbres se rapprochent; un épais tapis de verdure remplace la route et absorbe le bruit des voitures et des chevaux; les secousses que nous font éprouver les inégalités du terrain augmentent de plus en plus, et nous forcent à mettre pied à terre.

Nous gagnons une belle clairière pleine d'ombre, de mousse et de gazon où, sur des nattes étendues à terre, nous faisons honneur à nos provisions. Les cruches, décrochées de dessous les voitures, nous versent une eau d'une fraîcheur délicieuse, grâce à la rapidité de la course, à la porosité de l'argile et au refroidissement résultant de l'évaporation de la couche d'eau qui transsude.

Nous pénétrons ensuite plus avant dans la forêt, où, pour la première fois, je vois des arbustes couverts de la précieuse baie du café; et, plus loin, une belle plantation de *syri* ou betel (*piper betle* Linn.) dont la feuille enduite de chaux vive concourt avec le tabac, la noix d'arek (*pinang-aréca*), le piment et le gambir (*funis uncatus Kumph.*) à faire ces horribles chiques qui rendent les dents des Indiens noires comme de l'ébène et leur salive rouge comme du sang.

Comme notre houblon d'Europe, le syri grimpe et s'enroule en longues spirales autour d'appuis disposés à cet effet, avec cette différence que le bambou lustré, brillant et doré remplace ici nos tuteurs de bois gris et terne. Mais la plantation régulière de syri n'est pas, à beaucoup près, aussi pittoresque que ses environs, envahis aussi par la plante indépendante et vivace : là, affranchie de la direction de l'homme, elle se livre follement à tous ses caprices; elle enlace les arbres de ses guirlandes légères; elle s'étend de tous les côtés, courant sur le sol ou cherchant un appui.

A un détour de sentier, nous assistâmes à une cueillette de syri. Des hommes, des femmes, des enfants réunis autour des troncs tapissés de la précieuse plante, en coupaient les feuilles et les appportaient à des femmes accroupies, qui les rangeaient les unes contre les autres en cercle concentrique dans de grands plateaux de bambou. Ces groupes gracieux, ces poses variées, ce soleil qui, tamisé par le feuillage des grands arbres, ne faisait que semer ses étincelles d'or sur les tons brillants des costumes et réveiller les verts de la végétation endormis dans l'ombre; tout cela formait un tableau plein de lumière et de gaieté, bien fait pour désespérer et séduire à la fois le coloriste, mais qui lui laisse les plus agréables souvenirs (voy. p 244).

Tout à l'heure j'avais déjà pu remarquer dans la plaine les *arécas*, une des variétés du palmier les moins connues en Europe et de l'aspect duquel le dessin, page 236, donnera une idée plus juste que ne pourrait le faire une description. Le fruit de l'aréca, rond et gros comme une prune, jaune comme une orange, renferme la noix d'arek proprement dite, qui entre dans la composition du bétel, comme je l'ai dit plus haut.

Parmi les surprises que me réservait notre promenade, je dois mettre au premier rang la visite que nous fîmes d'une habitation indigène. Elle était couverte en chaume. Si je dis chaume, c'est que la feuille de palmier, desséchée et pliée en deux dans sa longueur, le rappelle exactement, si ce n'est qu'elle ne prend aucune mousse et reste d'un gris parfaitement neutre. Des femmes malaises viennent à notre rencontre avec force salutations; des petites filles qui n'avaient jamais vu Batavia contemplent avec des yeux ébahis la toilette des dames qui nous accompagnent. On nous offre l'hospitalité la plus franche; les enfants étendent des nattes sur le bali-bali. Une sorte de grande claie en lames de bambou, peu élevée au-dessus du sol, qui règne sous la galerie, se retrouve dans la maison et tient lieu de chaise, de table et de lit. Puis, au moment où

ces dames franchissent le seuil, deux petites filles, jusqu'alors immobiles et comme au port d'arme, déroulent devant elles d'autres nattes pour garantir leurs pieds du contact de la terre (voy. p. 232).

On nous apporte des bananes; on éventre devant nous des cocos dont on nous offre le lait, aussi mauvais à boire, à mon sens, que la partie solide de ce fruit est mauvaise à manger.

L'intérieur de la maison est vide; rien d'autre que le bali-bali; çà et là, des nattes tombant verticalement cachent les lits. La cuisine est installée de la manière la plus simple : un trou dans le sol et un trou correspondant dans le toit; au mur, quelques poches de coco évidé et dont le manche est très-naïvement fixé avec une couture en roting; sur l'âtre, un gros pot de terre et une cafetière noircie par l'usage. Inutile d'ajouter qu'ici on mange avec ses doigts et qu'une feuille de bananier sert d'assiette. N'importe! nos hôtes sont charmants, et leur douce affabilité, leur empressement sans bassesse font un touchant contraste avec leurs visages noirs et leur évidente pauvreté. Mais est-on pauvre dans ce beau pays sans hiver?

Quelques jours après, je prenais possession de ma nouvelle habitation, et, en en faisant le tour, je retrouvais derrière les palissades de bambou qui enclosent mon jardin (dans le kampong Djirouk-Maniss), la même végétation libre et puissante que j'étais allé chercher dans l'intérieur. Car ici, il n'y a pas d'intermédiaire entre la nature et la civilisation, et l'on rencontre, au centre de Batavia, le site agreste et sauvage à côté du parc anglais.



Intérieur du Kampong Djirouk-Maniss (Batavia). — Dessin de M. de Molins.

### SOËRABAIJA.

La rade. — Le grand canal. — La ville européenne. — Le kakatoës et les oiseaux des Moluques. — Le quartier chinois. — Les cuisiniers ambulants. — Le marché couvert (Bazar Glapp). — Le quartier javanais. — Le cimetière javanais.

De Batavia, je me rendis par mer à Soërabaija (Sourabaya de nos géographes) où j'arrivai après une traversée de quatre jours pendant laquelle j'avais pu admirer les côtes que nous ne perdions presque pas de vue et les nombreux bâtiments caboteurs, arabes, malais et chinois, qui sillonnent en tous sens la mer de Java.

J'avais déjà été frappé, en arrivant à Batavia, des flotteurs de bambou adaptés à la coque des embarcations malaises; j'en connais maintenant l'emploi qui est assez singulier. Non-seulement cet appendice sert à empêcher le bateau de chavirer, mais il permet de plus au patron de prendre dans sa voile infiniment plus de vent qu'il ne pourrait le faire sans cela. Par les brises les plus redoutables, le patron fait placer un, deux ou trois de ses hommes sur le flotteur au vent de la barque, maintenue par ce poids dans une position convenable.

De là l'expression malaise : vent de un, de deux, de cinq hommes. Rappelons encore ici que la coupe de ces barques indigènes dénote une parfaite connaissance de l'art de la navigation, aussi bien que des nécessités spéciales des parages qu'elles sont destinées à parcourir.

La rade de Soërabaija est placée dans le détroit de Madura, formé par l'île de ce nom et la côte de Java. *L'Ambon*, le bateau à vapeur qui m'a amené, est mouillé à portée de canon de la côte de Madura, basse, plate et couverte, comme celle de Java dont je suis plus rapproché, de la végétation qui inonde toutes ces contrées; les eaux rapides, jaunes et boueuses, sont habitées par des bandes de requins, et, plus près des côtes, par de nombreux caïmans. De la rade on aperçoit à peine la ville, trahie seulement par quelques colonnes de fumée qui montent perpendiculairement vers le ciel.



Cuisiniers ambulants, à Soërabaija. — Dessin de M. de Molins.

Comme à Batavia, on va ici de la mer à la ville par un grand canal, dont les berges cachent leurs empierrements sous des végétations et des plantes à grandes feuilles du plus gracieux effet. Au milieu de la double haie des caboteurs indigènes, circule la nombreuse flottille des canots, des yoles, des praos et des tambanganes.

Voici, sur la gauche, le fort du Diamant, citadelle de belle apparence; voici les quais bordés de charmantes maisons javanaises ou chinoises cachées à demi par les mâts des navires amarrés dans le canal. Enfin, sur la rive droite, apparaît la ville européenne : ce sont d'abord les entrepôts et les magasins de riz, de café, de tabac et d'épices, que le pays fournit en abondance; puis c'est un vaste quai planté de tamarins séculaires qui abritent sous leurs ombrages les bâtiments de la Résidence, de la Poste et des principales maisons de commerce de la

ville, et aussi ceux de l'hôtel Schmitt, où je descends et où l'on me donne une chambre ouverte sur la rue comme une boutique.

Tout ce qui passe devant mes yeux est si nouveau pour moi que je reste de longues heures devant ma porte, assis dans mon fauteuil en roting, à considérer cette vraie lanterne magique, aux images si originales et si variées. Des groupes de coolies et de porteurs d'eau, sommeillent sous les arbres; d'autres chargent et déchargent les chalans et les barques venus du large ou de l'intérieur; des marchands ambulants m'offrent, non plus comme à Batavia, des marchandises d'Europe, mais mille curieux objets en corne, en écaille et en ivoire de cachalot, des cigares, des étoffes du pays, et, ce qui me charme encore plus, de magnifiques oiseaux des Moluques et de Célèbes : ce sont des kakatoës blanc saumon à huppe rouge sang; de gros perroquets violets et marron, des perruches vertes et grises, des huppes blanches à crête jaune et surtout des lorris rouges à ailes bleues ou vertes. A mon sens, ce dernier oiseau est le plus beau de la race des perroquets, mais, pour se bien rendre compte de la grâce de ses mouvements et de l'éclat de son plumage, il faut le voir en vie et dans son pays : Java est déjà un climat trop froid pour ce bel animal.

J'achetai deux magnifiques kakatoës blancs et une huppe jaune : mais celle-ci reprit la clef des champs dès que je l'eus débarrassée de l'anneau de coco qui la retenait à son perchoir mobile. Quant à mes kakatoës, une fois installés chez moi, ils me donnèrent une représentation complète de leur savoir faire, se balançant, se rengorgeant, s'excitant mutuellement; hérissant leurs plumes, entr'ouvrant leurs ailes, déployant leurs belles crêtes rouges, le tout avec les poses les plus comiques : à la fin ils se pendirent par les pieds à leurs bâtons, en jetant des cris qui, à Paris, feraient prendre les armes à tout un quartier.

Dans la rue, va et vient une foule bizarre, mélangée de Chinois, de Malais, d'habitants de Madura, mais où domine l'élément javanais. Le sarhong aux longs plis, la veste très-collante, et, sur la tête, une sorte d'abat-jour, recouvert de drap bleu passementé d'or et d'argent et doublé de rouge, tel est le type du costume de ces derniers. Tout au rebours de ce que j'ai vu à Batavia, les étoffes des costumes sont ici très-peu voyantes; le bleu foncé, le rouge brun, le noir dominent. Les prêtres, facilement reconnaissables à leur ample turban et à leur veste de mousseline blanche, sont en bien plus grand nombre qu'à Batavia.

Des palanquins circulent sans cesse dans cette foule. Ceux des Chinois ressemblent assez aux niches de nos chiens, sauf leurs panneaux à jour et les peintures or et vert qui les décorent; ceux des Javanais, beaucoup plus simples, se composent d'un hamac suspendu à une traverse de bambou et abrité des rayons du soleil par un petit toit en natte de palmier ou de bambou. Du reste, Chinois et Javanais se laissent porter là dedans avec une aisance parfaite, comme nos aïeules dans leurs chaises à porteurs.

Sur la rivière, passent et repassent de longs bateaux de charge dont la poupe et la proue sont gracieusement recourbées, et que les mariniers dirigent au moyen des avirons qui y sont fixés. Sur l'autre rive, le kampong chinois forme le fond du tableau.

Ma première visite est pour la ville européenne, mais hélas! quel désenchantement! Soërabaïja, plus sain que Batavia, n'est pas un vaste jardin comme elle. C'est une ville forte, où l'espace a été ménagé, où les maisons se touchent. Plus de pelouses couleur d'émeraude, plus de parcs spacieux, d'allées ombreuses, de frais ruisseaux, de brillants cottages. Ici, les rues sont étroites et brûlantes; une seule, la plus belle de la ville, est plantée d'arbres et ornée de bas côtés, dans les fossés desquels on voit courir et se cacher, quand on s'en approche, des quantités de crabes de toutes grosseurs. L'arsenal, l'église, le palais du résident, le grand cercle militaire la *Concordia*, sont les seuls édifices de Soërabaïja; car je ne veux pas parler du théâtre qui, à l'extérieur comme à l'intérieur, a l'aspect d'un grenier à fourrage.

Traversons plutôt le grand pont qui se trouve juste en face de la Résidence, et lançons-nous dans le pays chinois.

Je retrouve d'abord dans ces rues marchandes la folle animation des populations de l'extrême Orient; j'y admire ces intrépides cuisiniers ambulants, toujours exposés aux feux du soleil et à celui de leurs fourneaux, et toujours prêts à servir à leur clientèle le *deng-deng*[1], séché par les rayons de l'un et réchauffé au moyen de l'autre (voy. p. 249).

Les marchands chinois de Soërabaïja sont spécialement approvisionnés d'objets à l'usage des indigènes : on trouve chez eux moins d'articles de Chine qu'à Batavia; mais, en revanche, ils vendent les armes et les indiennes les plus rares et les plus intéressantes, et des collections de bijoux ciselés avec un goût exquis, et introuvables partout ailleurs. Car, il faut le dire, armuriers et orfévres indigènes ne travaillent qu'à leur loisir, sur commande et avec une désespérante lenteur.

A droite du quartier marchand se trouvent les maisons des Chinois riches; je passe des boutiques aux hôtels, de la rue Saint-Denis au faubourg Saint-Germain. Ici tout est calme et silencieux. Les habitations sont entourées de galeries, ornées de piliers de bois laqué, brun et or, et rehaussés des tons aimés des Chinois. Partout, dans de grands vases de faïence étincelants au soleil, poussent des fleurs admirables, ou mieux encore, des arbres nains, palmiers, bambous ou orangers, le suprême de l'art de l'horticulteur. Les murailles, les galeries supérieures sont de splendides broderies de bois et de pierre, où la sculpture peinte et les stucs les plus parfaits se marient aux tons merveilleux de la palette chinoise. De temps en temps, de jolis enfants, la tête rasée, la natte naissante, et vêtus tous de soie et d'or, viennent animer ces délicieuses architectures et compléter ainsi le tableau.

1. Viande de buffle coupée en morceaux, salée et séchée au soleil.


ILE DE JAVA
(PARTIE ORIENTALE)
MER DE JAVA
OCÉAN INDIEN
ILE MADURA
Pulo Sepoedi
I. BALI
Détr. de Bali
Sourabaya
Samarang
Solo
Jogjakerta
Madioen
Kediri
G. Soropati
G. Moerio
G. Lawoe
G. Wilis
G. Kelot
G. Bromo
Gounong Semeroe
G. Idjen
Bangoe Wangi
Noesa Baroeng
Kilomètres
108
109
110
111
112
6
7
8
Gravé par Erhard
Dessiné par A. Vuillemin

Avant de passer du kampong chinois dans le kampong javanais, je dois visiter le grand marché couvert, ainsi nommé par opposition aux marchés en plein vent que l'on rencontre partout dans les villes de l'Inde.

Ce bâtiment se compose de trois longues galeries parallèles, formées par d'énormes piliers soutenant un toit qui s'abaisse de chaque côté jusqu'à hauteur d'homme ; à l'intérieur, dans des magasins de diverses grandeurs séparés par des cloisons de bambou, les marchandises sont étalées, les unes sur la terre nue, les autres sur le bali-bali. Dans cette vaste halle, tous les produits du pays sont réunis pêle-mêle ; les légumes s'y vendent à côté des étoffes, l'arme tout près de la batterie de cuisine. Ici, un boucher détaille la viande d'un buffle qui vient d'être abattu, côte à côte avec un marchand de poisson qui dépèce un requin ou vend l'*ikanquué*, le poisson le meilleur et le plus fin de la mer de Java.

Les odeurs les plus repoussantes mêlées aux parfums les plus exquis, le jasmin et la marée, l'œillet, le benjoin, l'horrible puanteur qu'exhale le dourian, le plus gros de tous les fruits ; l'âcre saveur des mèches de fibres de coco, qui brûlent constamment à l'intention des fumeurs, viennent tour à tour frapper mon odorat : mais, chose singulière, ce qui, à Batavia, avait naguère failli m'asphyxier, n'est plus pour moi qu'une sensation



Marché en plein vent, à Soerabaija. — Dessin de M. de Molins.

superficielle, et je prévois que je m'y habituerai, aussi bien qu'à l'atmosphère torride du pays, dont je me surprends déjà souvent à goûter avec délices les brûlantes caresses.

Le quartier javanais est lui aussi une ville, mais une ville de bambou et d'atap [1], où l'on ne rencontre que trois ou quatre bâtiments en maçonnerie : la mosquée javanaise avec ses portes, son enceinte sacrée et le tombeau des Radhen [2], et le grand cimetière javanais, entouré de murs percés de portes monumentales.

1. Feuilles lancéolées de nipah ou de bambou sirap.
2. Voy. le *Magasin pittoresque* d'octobre 1863, qui a donné de ce monument un dessin et une description détaillée.

Ce cimetière constitue une des différences essentielles entre les nationalités malaise et javanaise. Les Malais enterrent leurs morts n'importe où, aussi bien à la porte de leurs cabanes qu'au milieu de leurs champs, tandis que les Javanais, anciens maîtres du pays, organisés en société, réunissent les leurs dans une enceinte consacrée à cet effet, et dans laquelle des enclos spéciaux destinés aux diverses classes, essayent de rappeler, même après la mort, la vanité des distinctions sociales.

C'est dans ce cimetière que je vis pour la première fois le prince indigène de Soërabaïja : il venait d'accomplir des prières sur le tombeau de ses pères. Son costume, d'une extrême simplicité, ne se distinguait du



Le bazar Glapp, à Soerabaija. — Dessin de M. de Molins.

costume ordinaire des Javanais que par un nœud de diamants, fixé au très-petit turban qui lui serrait la tête, et par la belle boucle en orfévrerie qui retenait la ceinture de son sahrong.

Le soleil se couchait derrière la porte intérieure sous laquelle passait le prince et la détachait en une belle masse vigoureuse et grise sur le ciel incandescent or et rose. Le parfum exquis de la fleur du *cambodia* que les Indiens plantent sur les tombes, se répandait par ondulations dans l'air limpide du soir; la figure pensive du prince, l'attitude recueillie du prêtre qui le suivait, le calme profond du cimetière, tout cela formait un spectacle imposant et qui est resté fortement gravé dans ma mémoire (voy. p. 256).

J'accompagnai quelque temps le *radhen*, que sa suite attendait dehors et, pour la première fois, je fus témoin du respect qu'il inspire aux indigènes. Hommes, femmes et enfants se prosternaient sur son passage, le front contre terre, et ne se relevaient que lorsqu'il était déjà loin. Ces démonstrations publiques envers un homme me serrèrent le cœur, surtout en songeant que cet homme prêtait les mains à l'asservissement de son pays et vivait dans un luxe et une abondance payés par l'or européen.

C'est dans le kampong javanais de Soërabaïja que se fabriquent les objets en cuivre, tels que boîtes à bétel, sébiles grandes et petites, et ces vases pour l'eau si estimés des indigènes des autres parties de l'île.

Les ornements de ces différents objets sont d'un goût charmant et bizarre, et tout à fait national : ce sont d'élégantes arabesques et des représentations très-naïves et très-originales des animaux du pays, ainsi que de ses fruits et de ses fleurs. Le tout est gravé dans le cuivre, au marteau et en creux, au moyen de poinçons d'acier portant le relief de chaque ornement : c'est le contraire du repoussé. Ce genre de travail se nomme en javanais *kthothotok*, parfaite onomatopée.

C'est encore là que se trouvent les orfévres et les armuriers indigènes : quand on a déjà vu les merveilleux objets qui sortent de leurs mains, on reste stupéfait du degré de simplicité auquel se réduisent l'outillage et les ateliers de ces braves gens. Un marteau, une plaque de plomb, quelques poinçons, un creuset primitif, voilà pour les bijoutiers ; une enclume difforme, une forge impossible, voilà pour les armuriers. Jamais d'aides ni d'ouvriers ; armes ou bijoux sont inventés et exécutés par le même individu. Aussi faut-il s'y prendre longtemps à l'avance pour avoir des échantillons de leur savoir-faire, et moi-même, je n'ai pu rapporter en Europe que des bijoux achetés d'occasion et aucun de ceux que j'avais commandés.

Si les armes sont d'un damas moins fin et moins serré que les damas de Perse et de Syrie, l'orfévrerie est d'une exécution infiniment plus délicate que celle des Orientaux que nous connaissons. Les bijoux riches présentent des nielles et des ciselures parfaites de goût, de dessin et de facture, et les bijoux plus ordinaires ne sont pas moins remarquables : le repoussé est excessivement saillant et la retouche au ciseau pratiquée avec une adresse extrême.

Je visitai également l'un des plus grands ateliers où l'on fabrique les sahrongs si recherchés des indigènes, et, dans une vaste salle où étaient entassées plus de cent femmes, je vis dessiner et teindre quelques-unes de ces belles étoffes.

Une fois dessinée au moyen de poncifs à jour et de poudre de charbon, l'étoffe est préparée pour la teinture; à cet effet, on recouvre d'une couche de cire liquéfiée par la chaleur toutes les parties du dessin que la première couleur ne doit pas atteindre. Dès que la cire a été solidifiée par une immersion d'eau froide, l'étoffe est plongée dans une teinture à froid qui mord partout, excepté sur la cire que l'on fait ensuite fondre et disparaître dans un bain d'eau bouillante ; on recommence alors à couvrir de cire les parties déjà teintes et ceux des endroits intacts qui doivent être préservés de la seconde couleur, et, de réserve en réserve, après plusieurs semaines d'un travail rendu terrible par la chaleur des réchauds destinés à entretenir la cire à l'état liquide, on obtient enfin ces merveilleuses indiennes dont les tons luttent d'éclat, d'harmonie et de richesse avec ceux des plus précieux cachemires.

J'eus ainsi l'explication du prix élevé de ces étoffes, si lentement et si difficilement exécutées. Un beau sahrong, sans coulées de cire, sans taches, sans *lunes* (produites par une goutte de cire tombée par mégarde hors du dessin), vaut plus de cent francs, et n'a pourtant que deux mètres et demi de long sur un mètre de large.

N'étant pas chimiste, je ne pus me rendre compte des produits employés soit pour obtenir, soit pour fixer les tons de ces étoffes[1]; mais ce que je puis assurer, pour l'avoir expérimenté moi-même, c'est qu'ils sont à l'épreuve des lavages les plus brutaux et les plus fréquents : l'indienne s'use et se déchire ; mais plus elle vieillit, plus ses couleurs deviennent riches et vives.

Le produit naturel le plus intéressant du pays, tant par les nombreux usages auxquels il se prête que par l'intelligence industrielle qu'il donne aux indigènes occasion de déployer, est certainement le bois de bambou.

Non-seulement il sert comme bois de charpente à la construction des maisons, mais il en fournit aussi les cloisons extérieures et intérieures. Pour ce dernier

1. L'ouvrage intitulé : *Description de Java, par Raffles et Crawfurd, traduit de l'anglais par Marchal. Bruxelles*, 1824, pourra être utilement consulté à ce sujet. J'en extrais les détails suivants sur la composition de quelques-uns des tons des teintures indiennes.

Le *bleu* s'obtient au moyen du vin de l'aren (*borassus gomutus*); le *noir*, au moyen de l'écorce exotique ting'i et de celle du mangoustan (*garcinia mangostana*); il se fabrique aussi à l'aide d'autres infusions, et, en particulier, de celle de la paille de riz; le *vert* est un mélange de bleu clair et d'une décoction de tegrang (bois exotique), auquel on ajoute du vitriol; le *jaune* est composé de tegrang et d'écorce de nangka (*artocarpus integrifolia*); enfin, l'*écarlate* s'obtient de la racine du wong-koudou (*morinda umbellata*); mais, avant d'être plongée dans une infusion de cette plante, renforcée d'écorce de jirak, l'étoffe a été préalablement bouillie dans l'huile de wyen ou kamiri et lavée dans une décoction de merang ou paille de pari. — Notons ici cette particularité que certaines nuances d'étoffes sont exclusivement réservées aux souverains.

usage, on choisit les troncs parvenus à leur plus grand diamètre, on les ouvre sur un côté, et on en développe le cylindre que l'on étend sur le sol et qu'on y maintient à l'aide de grosses pierres; on le mouille et on le laisse sécher à plusieurs reprises, et une fois qu'il a pris la forme de planche, on en fait les cloisons en le plaçant entre d'autres bambous plus petits dans lesquels on pratique des trous où l'on fait passer des doubles lattes transversales.

Ces cloisons, fort légères, fort solides, fort peu coûteuses[1], résistent non-seulement aux vents terribles et aux tremblements de terre très-fréquents aux Indes, mais elles sont encore la meilleure barrière à opposer aux attaques des tigres. Ces animaux ont horreur du bambou, dont la peau vernissée agace leurs dents et leurs griffes, et la meilleure cage pour enfermer une de ces bêtes fauves est encore une cage de bambou.

On fait également, avec le bambou, les fermetures des portes et des fenêtres, et le plus simple comme le plus solide des verrous.

On en fait des vases pour cuire le riz à la vapeur, des siéges, des instruments de musique, etc.

En un mot, si d'autres arbres plus extraordinaires, tels que le palmier gomuti (*borassus gomutus*), d'où l'on tire du vin et du sucre; l'arbre à pain, l'arbre du voyageur, le rarak, l'arbre à savon (*sapindus saponaria*) dont les fruits contiennent tous les principes du meilleur savon, étonnent davantage l'Européen peu habitué à pareilles prévenances de la part de la nature, le bambou peut et doit cependant être considéré comme le végétal le plus extraordinaire de ce pays et le plus utile à ses habitants.

Dans une de mes promenades à Soërabaija, je rencontrai un mariage javanais. Les deux époux appartenaient à des familles également riches et avaient déjà accompli les deux promenades isolées qui précèdent la grande procession, celle à laquelle j'assistai. Ils étaient portés dans un charmant palanquin surmonté d'un dais orné de feuilles de palmiers et décoré de treillages de bambou et de roting disposés avec beaucoup d'art. Leurs vêtements de soie rouge rehaussés de broderies d'or, les bijoux qui couvraient leurs têtes, leurs cous, leurs bras et leurs mains, leur donnaient cet air d'opulence que l'on rencontre presque toujours chez les mariés javanais, quoique toutes ces splendeurs soient seulement louées pour la circonstance. Une foule de gamins criant, sautant, frappant des mains ou faisant retentir l'air des sons stridents du gong, du tam-tam et des cymbales, couraient au-devant du dais, et quatre hommes, vêtus d'un costume de cérémonie, veste et culotte jaunes, ceinture bleue et blanche, les hanches ornées de grandes pointes de soie bleue et jaune, la tête couverte d'un turban collant de mêmes couleurs, portaient au bout d'un long bambou des bouquets brillants et flexibles, faits de petites lames de roting garnies de pompons de papier bleu, jaune et blanc. A la suite du palanquin, venaient les parents, les amis et tous ceux à qui l'envie pouvait venir d'accompagner les époux et de prendre part au repas généreusement offert à tous les estomacs affamés, et après lequel les époux prennent définitivement possession de leur domicile.

Cette procession solennelle est toujours précédée de différentes cérémonies que nous croyons intéressant de rappeler ici. Ce sont d'abord les fiançailles, célébrées par différents cadeaux d'étoffes, de bijoux, mais surtout de noix d'arèque (*pinang*, d'où *mapienang*, fiancer); ensuite le *lamaran*, temps des visites faites à la future épouse par la famille et les amis du fiancé; puis le payement du prix de la mariée au moyen d'étoffes, de fruits, de bijoux, etc., et enfin les vœux prononcés par le fiancé dans une mosquée, selon le rite musulman.

En regardant le cortége dont je parlais tout à l'heure, une chose m'avait surtout frappé, c'était l'air profondément ennuyé et fatigué des époux; mais ma surprise cessa quand j'appris que la fête durait déjà depuis plusieurs jours, que les fiancés avaient d'abord été exposés séparément pendant tout ce temps chez leurs parents respectifs, puis réunis chez les parents du futur mari, toujours avec accompagnement du plus effroyable vacarme, et que, pendant ces exhibitions, les deux patients étaient condamnés à une immobilité et à une diète presque complètes, de peur d'endommager par un excès de transpiration ou par quelque tache leurs beaux vêtements de louage. Singulière coutume sans doute que l'étalage de ce luxe de mauvais aloi, mais moins ridicule après tout, si nous voulons y penser sérieusement, que les corbillards empanachés et les cochers galonnés d'argent de nos pompes funèbres, chose malséante, mots incompatibles.

Ajoutons encore que ces promenades bruyantes, ces expositions publiques, ces festins de Gamache offerts aux passants ont un but utile et raisonnable : ils remplacent nos annonces dans les journaux, nos lettres de faire part, nos publications de bans, et servent à établir la publicité nécessaire à tout mariage légitime.

C'est dans les repas de noces que les Javanais déploient les ressources de leur singulière cuisine.

Les fruits servis au commencement du repas sont suivis du karie que nous mangeons à l'état simple de sauce, mais qui constitue à Java un festin complet.

Le riz, bouilli à la vapeur et fort peu cuit, sert de plat de résistance : c'est la partie substantielle et nutritive de l'alimentation, et, si on l'arrose de la sauce au karie, c'est pour lui donner le degré d'humidité qui permet de l'avaler sans s'étouffer et un goût prononcé de piment qui sert aussi à faire disparaître ou à déguiser tout au moins sa fade saveur.

Mais, pour un Indien, le régal serait bien maigre s'il n'ajoutait au riz et au karie les s'mbals-s'mbals ou condiments destinés à accompagner le riz et la sauce, et à en relever le goût.

Les s'mbals-s'mbals se composent de deng-deng, de poissons salés et séchés vivants au soleil, d'œufs couvés et salés et de hachis de viande parfumés à la rose,

1. Une maisonnette fort convenable peut revenir à quatre roupies environ 12 francs).

au jasmin, au melatti (*nyctanthus*); les autres condiments sont de nature végétale, comme les germes de différentes plantes et les tranches de coco sautées au piment. Tous sont servis en fort petite quantité dans des plats à compartiments où chacun choisit ceux qui répondent le mieux à son goût ou à ses habitudes.

La première fois que ces saveurs étranges frappent un palais européen, elles produisent une douleur réelle, une sensation épouvantable de brûlure qui passe de la bouche à l'estomac et semble toujours augmenter. On boit, mais l'eau ne fait qu'activer et répandre par tout le corps l'horrible cuisson; on pense avoir avalé des



Cimetière javanais, à Soerabaja. — Dessin de M. de Molins.

charbons ardents; on demande un miroir pour s'assurer si l'on a encore de la peau sur les lèvres et sur la langue. Cependant cette singulière impression se calme peu à peu, et, si l'on a le courage de renouveler l'expérience, on habitue assez vite ses organes à ces épices accumulées, si bien que la cuisine javanaise, très-propre d'ailleurs à exciter l'appétit, finit par devenir indispensable.

Quant à moi, je ne tardai pas à adopter le système d'alimentation des Indiens dans ce qu'il avait toutefois de compatible avec mes idées. Mais si je n'ai jamais pu manger de chenilles et de termites, j'ai vécu de riz et de karie, accompagnés de s'mbals-s'mbals.

DE MOLINS.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Noce javanaise. — Dessin de M. de Molins.

# VOYAGE A JAVA,

PAR M. DE MOLINS[1].

1858-1861. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

(RÉDIGÉ ET MIS EN ORDRE PAR M. COPPÉE.)

## SOËRABAIJA.

Les galériens. — Passage du gouverneur général à Soërabaija. — La fête équestre. — Les princes javanais. — Les chevaux. Les orangs-outangs. — Le kakatoës reconnaissant. — L'amok. — Les tueurs d'enfants. — L'exécution. — Le kahli-mass.

Mais oublions les fêtes et les festins. Je viens de voir un spectacle affreux : c'est un cortége d'hommes tristes et hâves, uniformément vêtus de pauvres vestes d'un bleu noir et de courts sahrongs ou de culottes de même étoffe. Ces malheureux, dont plusieurs portent au cou et aux pieds de gros anneaux de fer, sont les galériens indigènes, dont on rencontre à chaque instant les troupes sinistres soit dans la ville, soit dans les environs. Ils sont occupés aux travaux publics. Tantôt ils balayent les rues, tantôt ils transportent sur leurs épaules amaigries des fardeaux trop lourds pour eux; on les voit d'autres fois pousser de pesantes charrettes aux roues pleines, chargées de terre, de pierres ou d'immondices, et c'est tout au plus si leurs immenses chapeaux ou les vêtements dont ils se couvrent la tête peuvent les préserver des rayons perpendiculaires du soleil de midi, sous lequel on semble les faire travailler de préférence. Un garde-chiourme indigène accompagne chaque groupe ; il en stimule l'activité à coups de roting et exige que son équipage chante constamment, afin d'éviter les complots qui pourraient se tramer contre lui s'il permettait les conversations.

1. Suite. — Voy. p. 231 et 241.

Rien n'est plus navrant que le chant des galériens javanais; il est resté gravé dans ma mémoire, et jamais je n'ai pu le fredonner sans me sentir douloureusement oppressé.

Ce fut pendant mon séjour à Soërabaïja que M. Pahu, gouverneur général à Java pour le roi de Hollande, fit dans l'île sa tournée d'inspection quinquennale, comme le font tous les gouverneurs généraux avant leur rentrée en Hollande et après leurs cinq années de fonctions. Une grande fête avait été ordonnée pour la réception de ce haut personnage; la ville avait été ornée d'arcs de triomphe où le bambou, le roting et les palmes de cocotiers jouaient le premier rôle : de tous côtés, s'élevaient ces gracieux et légers monuments, entièrement dus au talent des indigènes.

Le jour de l'arrivée de Son Excellence, je vis dès le matin s'échelonner sur la route que devait suivre le cortége, des hommes armés de lances et vêtus uniformément de vestes de mêmes couleurs et de sahrongs relevés de la même manière. Sur les quais stationnait la foule indigène, et dans le milieu de la chaussée circulaient les Européens en voiture, à pied ou à cheval.

Vers neuf heures, le canon des forts de la mer annonce le débarquement du gouverneur, et une demi-heure après, nous voyons passer devant nous un tourbillon sans nom, une mêlée lancée à fond de train, où voitures et escorte sont dans un tel désordre qu'il est impossible de rien distinguer : c'est le cortége du gouverneur. De temps en temps, un amoncellement d'hommes et de chevaux se forme dans la cohue : c'est un cavalier démonté, un cheval qui vient de s'abattre, et tous ceux qui le suivent s'arrêtent et s'accumulent derrière lui; mais déjà la bête est de nouveau sur pied, l'homme est vivement remonté en selle; tout repart au triple galop : et bientôt la rue reprend son aspect ordinaire.

Je ne suivrai pas le gouverneur général dans les réceptions officielles, pas plus que dans ses visites aux résidents de la province de Soërabaïja, et je me bornerai à rapporter ici les splendeurs d'une fête équestre, espèce de carrousel que le prince de Soërabaïja lui offrit sur le champ de manœuvres.

Qu'on se représente une plaine immense entourée de banians, autour de laquelle s'étale une triple ou quadruple rangée de chevaux et d'hommes d'armes. Sur des nattes étendues par terre, les princes qui doivent prendre part au carrousel attendent que le gouverneur soit venu se placer dans la tribune élevée pour lui au centre de la place.

J'ai donc le temps d'examiner leurs traits, les bizarres ornements de leurs toilettes de cour et les merveilleuses étoffes de leurs sahrongs et de leurs ceintures.

Plusieurs d'entre eux appartiennent à la race bleue, et la peau de leur visage, si l'on peut s'exprimer ainsi, a l'air d'être éclairée en plein midi par un rayon de lune. Leurs traits, d'une finesse et d'une régularité parfaites, empreints de la calme mélancolie des Orientaux, me rappellent involontairement les types que Léopold Robert a immortalisés dans ses *Moissonneurs;* leurs mouvements sont pleins de grâce et de souplesse, et le seul reproche qu'on pourrait faire à cette belle race, ce serait d'être un peu efféminée.

Leur costume est des plus singuliers. Le sahrong, fait en soie des plus belles nuances et attaché à la taille par une ceinture flottante qui descend sur un pantalon fort juste, étincelle de broderies d'or et laisse à nu la poitrine, les épaules et les bras, frottés pour la circonstance de poudre de riz colorée avec du safran. La coiffure est faite d'un cône tronqué, bleu, rouge ou noir, orné de galons d'or ou d'argent suivant la dignité de celui qui le porte; les oreilles sont garnies d'une sorte d'aile en orfèvrerie (*sumping*) d'un travail exquis de finesse et de légèreté, et j'apprends que les fleurs de melatti qui y sont adaptées remplacent, pour la présente occasion, les diamants qui y sont fixés d'habitude, courtoisie faite par les gens de la cour au régent qui donne la fête et qui, seul aujourd'hui, a conservé ses pierreries.

Presque tous les princes sont accompagnés des officiers de leur suite, parmi lesquels on distingue le porte-ombrelle, chargé de garantir le teint de son seigneur des rigueurs du soleil. Ces énormes parasols, or, rouges, verts, bleus, argent, noirs, produisent le plus étrange effet; cela tient du bouclier et de la lance, c'est à la fois militaire et coquet.

Les chevaux ont de belles selles demi-arabes; le trousse-quin en forme de musette est très-original : les unes sont recouvertes en drap écarlate, les autres brodées d'or et d'argent. Entre l'étrivière et le flanc du cheval, se trouve une plaque de bois peint et ciselé, très-agréable à l'œil, mais qui doit complétement empêcher la monture de sentir la pression des jambes du cavalier; sur la croupière, sont adaptés de gros modillons d'or ou d'argent ciselés avec un goût exquis; la têtière et la bride ressemblent beaucoup à celles des Arabes.

Bientôt cependant une grande animation se remarque dans tous les groupes. Les hommes se lèvent, les chevaux se pressent, se poussent et se mettent à ruer : on monte à cheval, on se met en colonne. C'est le gouverneur général qui vient d'arriver et le régent qui a donné le signal.

Alors commença un immense carrousel, très-long, très-compliqué, très-fatigant pour les acteurs comme pour le public, et qui dura plusieurs heures. Comme notre description n'en donnerait qu'une idée très-imparfaite, nous nous bornerons donc à en indiquer les incidents les plus remarquables.

Tous les cavaliers sont en selle; l'immense colonne s'élance au galop et parcourt trois fois l'arène ouverte devant elle; les sahrongs volent, les ceintures brillent au soleil, et le tourbillon étincelant passe et repasse dans la poussière dorée que soulèvent ses quinze mille chevaux. Puis les cavaliers, se divisant en deux escadrons, vont se ranger aux deux extrémités de la plaine; les deux armées se chargent alors mutuellement, à la manière des Arabes dans leurs *fantasias*, s'arrêtant au moment où elles vont se heurter, et retournant sur leurs pas pour se charger encore.

Tout rentre alors dans l'ordre primitif et les défis singuliers commencent. Deux ou quatre cavaliers se détachent de la masse et s'élancent dans l'arène; ils se menacent de la lance, fondent les uns sur les autres, s'évitent, se poursuivent, se rencontrent de nouveau, jusqu'à ce que le plus adroit ait désarçonné son adversaire ou culbuté du même coup l'homme et le cheval.

Tous ces exercices qui se prolongèrent fort longtemps, me prouvèrent que les Javanais connaissent aussi bien que nous les lois de l'équitation, quoi qu'on ait pu dire de leur ignorance à cet égard.

Mais après la partie sérieuse et dramatique, voici la charge et la plaisanterie. Des chevaux libres, sur lesquels sont attachés des mannequins représentant des Chinois, des Malais et aussi, disons-le, des officiers hollandais, sont lâchés dans l'arène aux éclats de rire de la foule. Rien de plus comique que de voir ces jeunes chevaux, d'abord effrayés, qui viennent se flairer mutuellement les naseaux, et après avoir fait connaissance, se mettent à jouer ensemble comme des espiègles qu'ils sont, sans s'inquiéter le moins du monde si les fardeaux qu'ils portent sont ou non en place, sur leurs dos, sous leurs ventres, ou dans toute autre position ridicule et périlleuse.

La fête se termine ainsi. Le régent descend de cheval et se fait mettre ses pantoufles par un des hommes de sa suite; car, j'ai oublié de le dire, les cavaliers sont nu-pieds à cheval et pincent l'étrier entre le pouce et les autres doigts du pied. Le régent se rend auprès du gouverneur général, et tous deux passent en revue la garde d'honneur, qui exécute sur leur passage, en façon de salut, les mouvements et les balancements de lances les plus extraordinaires.

Cette fête équestre m'intéressa d'autant plus vivement que j'avais déjà été à même d'apprécier les qualités des chevaux du pays. En effet, j'avais eu la chance, à Batavia, d'acheter pour cent dix roupies un joli attelage de petits chevaux *guenhungs*, originaires des montagnes, comme leur nom l'indique. Ce bas prix prouve que leur race, si estimée à Calcutta, n'est pas plus en honneur dans sa patrie que les prophètes dans la leur. Quant à moi, je ne comprends pas le motif du mépris qu'on leur témoigne à Java; ils sont souples, robustes, pleins de feu et d'ardeur, et surtout ils supportent le climat bien plus facilement que les chevaux de Sandalwood et de Macassar; et, à part quelques fredaines bien pardonnables à de très-jeunes animaux, je n'ai eu qu'à me louer des miens. Voici du reste leur signalement : grosse tête, ventre ballonné, jambes fines et musculeuses, poil lisse et brillant; les couleurs des robes sont les mêmes que celles des chevaux arabes. On les nourrit avec de l'herbe et quelques poignées de riz en guise d'avoine.

Ici, la race la plus rare et la plus estimée est celle des chevaux *sunda;* leur rapidité à la course, leur vigueur et leur vaillance, expliquent assez cette préférence. Ils sont de la taille des chevaux corses, ont une croupe de lion, et la crinière et la queue énormes et ondulées. J'ai vu un de ces animaux, dans un accès de fureur, franchir d'un seul bond une barrière de deux mètres et demi environ.

A Soërabaija, on voit plus d'animaux curieux que dans les autres parties de l'île de Java; la proximité relative de cette ville et ses relations constantes avec Bornéo et les Molluques en sont la cause.

Un jour, je fus invité à aller voir un jeune couple d'orangs-outangs nouvellement arrivés de Bornéo. On leur avait donné une vaste cour pour promenade, et une grande caisse renversée et ouverte sur un de ses côtés leur servait de chambre à coucher. Hauts d'un mètre dix centimètres, ces deux animaux n'avaient du singe que la partie inférieure du corps, et sans le poil roux qui recouvrait le dessus de leurs têtes, leurs dos et l'extérieur de leurs bras musculeux, je les aurais certainement pris pour des Malais de petite taille, ayant les jambes estropiées. Leurs fronts et leurs visages nus et bruns, leurs yeux d'un beau noir de charbon, fendus en amande et un peu inclinés vers le nez, leurs mâchoires larges et bien dessinées, et surtout la façon dont leurs dents sont plantées, rappellent exactement les types distinctifs de la race malaise; et pour ajouter encore à l'illusion sans doute, je les vis saisir leurs aliments entre leurs doigts, avec le geste particulier aux Indiens. La femelle, qui ressemblait d'une manière frappante à la femme de mon cuisinier de Batavia, avait trouvé un petit panier de bambou dont elle s'était fait un chapeau ; mais ne comprenant qu'imparfaitement l'usage de cet appendice, elle ne le gardait qu'à l'ombre, et le portait sous son bras, lorsqu'elle allait au soleil, avec l'élégance d'un jeune diplomate portant son claque de soirée.

J'ai dit plus haut que je m'étais rendu acquéreur de deux kakatoës; l'un d'eux me donna une preuve d'affection et d'intelligence que je veux raconter ici.

Mes deux oiseaux avaient commencé par me rendre la vie horriblement amère; je ne pouvais plus avoir un instant de repos ; c'était chez moi un tintamarre épouvantable et continuel. Aussi avais-je fini par rendre le plus tapageur des deux au marchand qui me les avait vendus, espérant que la solitude calmerait celui que je gardais.

Mais j'avais compté sans l'attachement d'un kakatoës qui est content de son maître. Un jour que je m'étais arrêté devant mon marchand, je me sentis tout à coup escaladé par un oiseau qui s'attachait à ma veste *unguibus et rostro* en entraînant après lui son perchoir mobile. Vains efforts pour me débarrasser de la pauvre bête qui m'avait reconnu et répétait pour m'attendrir son répertoire malais et français ! Enfin j'eus pitié de mon kakatoës et de ses caresses, je le rachetai et l'emportai chez moi, où le concert recommença de plus belle.

J'ai vu à Soërabaija une curiosité d'histoire naturelle tout à fait extraordinaire et encore assez peu connue, quoique certains savants s'en soient déjà préoccupés. Je veux parler des perles vives, qu'on nourrit avec du riz et qui se reproduisent. J'ai vu, de mes propres yeux vu, chez une dame européenne, sept perles réunies

dans une petite boîte : deux d'entre elles étaient les père et mère de la jeune famille issue de cet heureux hymen.

Il résulte des renseignements que j'ai pu recueillir à ce sujet que les Indiens et les Chinois possèdent une espèce de perles, toute semblable à celle des perles fines; qu'ils en distinguent le sexe, enferment un mâle et une femelle dans une boîte avec quelques grains de riz d'une sorte particulière; et qu'au bout d'un temps plus ou moins long, la perle femelle se déforme légèrement sur un des points de sa surface. L'excroissance, d'abord très-petite, ne tarde pas à devenir plus visible; elle grossit, s'arrondit et se sépare bientôt de la perle mère pour continuer à vivre et à prospérer à son tour. Il suffit, pour élever ainsi une famille de perles, de lui donner régulièrement la nourriture qui lui convient, des bains d'eau de mer au moins trois fois par semaine, et de la tenir à l'abri des odeurs fortes, comme celles du tabac, de l'ambre et surtout de l'eau de Cologne.

C'est aux naturalistes de vérifier le fait, je le répète; pour moi, j'ai vu et je raconte, et tous les Européens qui sont allés à Java pourraient témoigner de l'exactitude de mon récit.

Comme le lecteur a déjà dû le remarquer, ce fut à Soërabaija que je pus observer de près les mœurs javanaises proprement dites. Je viens de vanter, comme ils le méritent, l'intelligence de ces peuples si injustement appelés sauvages, leurs ressources, leur art, leur industrie; mais il me reste à dire maintenant quelques-uns des crimes auxquels, comme dans nos milieux civilisés, les poussent leurs passions ou leurs intérêts, et à en faire comprendre le caractère particulier.

Un jour, à l'hôtel Schmidt, au moment où nous nous mettions à table, nous entendîmes au dehors d'épouvantables cris de terreur qui nous firent tous tressaillir. Nous nous élançons aussitôt hors de la salle à manger, et nous voyons passer devant nous, rapide



Les galériens. — Dessin de M. de Molins.

comme la flèche, un homme, un indigène, brandissant un kriss, et dont la physionomie exprime la plus grande fureur.

« Amok ! amok ! » crie-t-on de tous les côtés. Mais déjà il a disparu.

Au même instant, et tandis que plusieurs d'entre nous courent après le fugitif, apparaît à nos yeux une femme en pleurs, ayant tous les cheveux coupés à la hauteur de la nuque. Je n'eus pas le temps d'en voir davantage, car déjà Schmidt me faisait monter en voiture auprès de lui et lançait ses chevaux sur la trace du malheureux

Partout, sur notre passage, semblait régner la plus grande terreur : ce n'étaient que gens effarés se sauvant dans toutes les directions ou rentrant précipitamment dans leurs maisons. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, la rue était devenue déserte; seuls, des hommes armés de fourches et de lances se tenaient blottis dans les petits hangars que l'on voit dans tous les carrefours de Soërabaija, et l'un d'eux, une massette à la main, frappait à coups redoublés sur un gros cylindre de bois creux, suspendu par l'une de ses extrémités à la charpente du hangar.

Au détour d'une rue, j'aperçus de loin le furieux à moitié nu, les cheveux dénoués, courant de toutes ses forces, et poursuivi par une troupe d'hommes portant aussi des lances et des fourches : ils passèrent comme un tourbillon.

Bientôt après on vint nous dire qu'il était pris, et nous rentrâmes à l'hôtel.

Voici maintenant l'explication de ces scènes terribles, à l'une desquelles j'avais déjà assisté à Batavia.

Le Javanais, quoi qu'on en dise en Europe, est généralement doux et timide. Aussi lorsqu'il conçoit la pensée d'un crime, a-t-il besoin, pour s'exciter à le commettre, de recourir à l'ivresse; il choisit la plus terrible,

celle de l'opium, et une fois sous l'empire de ce funeste poison, il court se précipiter, le kriss à la main, sur la victime qui a excité sa haine et l'égorge sans pitié. Mais, jamais assouvi par ce premier meurtre, il se met alors à courir au hasard, tuant ou blessant tous ceux qu'il rencontre. On a vu des Indiens, ivres d'opium, assassiner jusqu'à quinze et dix-sept personnes. C'est ce qu'on appelle faire *amok*.

Dès que le cri : *Amok!* se fait entendre dans un kampong, les veilleurs de nuit et la garde urbaine prennent immédiatement les armes; les uns frappent le *thong-thong*, les autres poursuivent le fugitif. On se rend d'abord maître de lui à l'aide de ces grandes fourches dont j'ai parlé plus haut et qu'on nomme *bandhill*, et ordinairement on l'exécute séance tenante [1].

Ce ne fut que le lendemain que j'appris l'histoire de cet amok, le nom du malheureux fou, la cause de son crime et le nombre de ses victimes.

Ali, cuisinier de l'hôtel Schmidt, était un bon serviteur que son zèle et son honnêteté avaient déjà fait apprécier et estimer de tous. Bien payé, considéré par ses compagnons et par ses maîtres, Ali avait tout ce qu'il faut pour être heureux. Mais il aimait; il aimait Léda, sa petite cousine, Léda, aussi belle qu'insensible. Vainement il lui avait fait les plus brillants cadeaux : sahrongs aux riches couleurs, bagues en malachite, bracelets en argent niellés et ciselés ; vainement il chantait les charmes de la cruelle jeune fille, ses dents noires, ses joues dorées comme l'écorce du mangoustan, ses yeux de charbon, ses sourcils arqués comme la feuille de siry. Léda refusait toujours de lui donner sa noire main.

Tout à coup, il apprend que Léda, au mépris d'une passion aussi sincère, épouse Naïdinn, un rival indigne de lui, un rival auquel il n'aurait pas songé, et qui n'a d'autre séduction que les belles roupies toutes neuves



Hôtellerie javanaise. — Dessin de M. de Molins.

qu'il entasse dans son coffre de bois de camphre. Indigné d'une pareille ingratitude, Ali jure de se venger d'une manière sanglante; il fait amok, c'est-à-dire s'enivre d'opium, court chez sa maîtresse en brandissant son *kriss*, le terrible poignard malais en forme de flamme, et essaye de lui trancher la tête, mort à laquelle la malheureuse n'échappe qu'à cause de l'épaisse chevelure qui préserve son cou. Ali, tout à fait en démence, s'élance alors par les rues de Soërabaija et frappe plus ou moins grièvement plusieurs passants inoffensifs.

Arrêté par la garde urbaine, comme nous l'avons dit, Ali fut mis en prison, puis jugé et condamné par un tribunal javanais, assisté, selon la coutume, d'un tribunal hollandais, chargé de commuer en peine de mort pure et simple les supplices atroces ordonnés par les premiers juges d'après les anciennes lois indigènes.

Les deux causes de presque tous les crimes que commettent les Malais, sont la jalousie et le fanatisme. Je viens de faire voir les effets désastreux que peut produire la première de ces passions sur ces natures ardentes et primitives; qu'il me soit aussi permis de raconter un autre drame dont la superstition avait été le principal mobile, et qui se dénoua devant la justice pendant mon séjour à Soërabaija. Ce forfait, d'ailleurs, est très-exceptionnel.

1. Le *bandhill* est une arme neutre extrêmement ingénieuse. C'est une fourche dont les deux branches sont garnies d'une plante épineuse (*doëri*), de manière à ce que les épines, tournées dans le sens du manche, pénètrent dans les chairs du patient, et non-seulement l'empêchent de s'échapper, mais paralysent tous ses mouvements et le rendent d'une docilité parfaite. L'homme le plus furieux est subitement dompté par l'horrible douleur que lui causent, quand il est enfourché par le bandhill, les milliers d'épines qui lui labourent les côtes; il suit alors comme un chien celui qui tient le manche de cette arme, redoutée à si juste titre des indigènes. On ne délivre le prisonnier qu'en dénouant les ligatures de roting qui retiennent autour des branches de la fourche les joncs épineux en question.

A quelque distance des faubourgs de la ville, j'avais pu voir une modeste hôtellerie javanaise, tenue par un homme et sa femme. Rien, dans l'aspect de la maison ni dans la physionomie des hôtes, n'était fait pour inspirer des soupçons ; la cabane, propre et bien tenue, respirait l'aisance et presque la richesse, et les hôteliers, plus affables que la plupart des Javanais, savaient attirer chez eux de nombreux clients.

Les voisins parlaient bien à mots couverts de sortiléges et de manœuvres mystérieuses au moyen desquels nos aubergistes auraient acquis la meilleure partie de leur fortune ; mais on pouvait mettre ces propos sur le compte de la jalousie que fait naître en tout pays la propriété du prochain.

Mais un beau jour, des bruits plus sinistres, des accusations plus précises commencent à circuler. Une petite fille du quartier a disparu ; toutes les recherches pour la retrouver sont demeurées sans résultat, et la voix publique affirme que c'est dans l'hôtellerie qu'elle a été vue en dernier lieu, qu'elle y a été assassinée. Ces bruits ne tardèrent pas à prendre une telle consistance que la justice s'en émut, et après quelques informations, fit jeter les deux hôteliers en prison et fermer leur boutique.

L'instruction apprit malheureusement que le crime n'était que trop vrai, et de plus qu'il avait été précédé de plusieurs crimes semblables.

Voici du reste ce que l'un des juges me raconta à ce sujet.

Un jour, un pauvre prêtre (*hadji*, pèlerin) s'arrête sur le seuil de la cabane javanaise et demande l'hospitalité qu'on s'empresse de lui accorder ; il s'établit dans le domicile de ses hôtes et y reste plusieurs semaines sans s'inquiéter des frais et de la gêne qu'occasionnait son séjour et sans jamais parler d'argent. Enfin, après avoir bien bu, bien mangé, et s'être reposé tout à loisir, il se décide à se remettre en route ; mais avant de partir, il s'adresse à ses bienfaiteurs et leur



Coiffure javanaise.



Coiffure malaise. — Dessin de M. de Molins.

avoue qu'il n'a pas d'argent pour payer leur hospitalité ; mais il ajoute que certains conseils valent mieux que tout l'or du monde et qu'il veut leur en donner un excellent.

« Si vous voulez devenir riches, leur dit-il, sachez qu'il suffit pour cela de vous procurer tous les ans une petite fille de sept à dix ans, de la tuer et de répandre son sang sur le sol de votre cabane ; puis de l'enterrer profondément sous l'emplacement même de votre bali-bali. Vous verrez alors prospérer vos affaires, et, avant peu d'années, vous serez riches, considérés de tous, et vous vivrez heureux et longtemps. »

Le misérable prêtre ne fut que trop écouté, et les perquisitions de la justice amenèrent la découverte de plusieurs cadavres d'enfants qui tous avaient été égorgés par ces fanatiques et enfouis dans le sol de leur habitation. Les deux assassins furent condamnés à être pendus ; et deux autres individus qui ne paraissaient pas être complétement étrangers à cette suite de crimes, furent également condamnés, l'un à porter un anneau de fer rivé au cou, l'autre à recevoir vingt-cinq coups de roting ; tous deux devaient être ensuite envoyés aux galères. Quant au prêtre, l'instigateur de tous ces meurtres, on ne put pas parvenir à savoir ce qu'il était devenu.

Cependant le tribunal conservait quelque doute sur le degré de complicité de la femme et montrait quelques bonnes dispositions à son égard. Le gouverneur général, alors en passage à Soërabaija, comme nous l'avons dit plus haut, lui avait même fait promettre sa grâce si elle consentait à faire des aveux complets. Mais, à toutes les ouvertures qu'on lui fit à cet égard, elle s'entêta à répondre que, « puisqu'on l'avait condamnée sur de simples présomptions, on devrait le faire bien plus justement après des aveux ; » raisonnement qui ne manquait nullement de logique.

Le jour de l'exécution fut fixé, et je résolus d'y assister, comprenant que mon devoir d'observateur m'impo-

sait de surmonter la profonde répugnance que j'ai toujours eue pour ces sortes de spectacles. Je me rendis donc sur cette même place d'armes où, quelques jours auparavant, j'avais assisté à un magnifique carrousel. J'y arrivai avant le cortége des condamnés, quoique je pensasse être en retard, grâce à la sensibilité de mon domestique indien qui avait volontairement omis de m'éveiller pour n'avoir pas à m'accompagner et à assister à la fustigation qui devait avoir lieu d'abord : ce qui me donna même à supposer, surtout par l'étrange physionomie qu'il avait en s'excusant de son oubli, que le pauvre diable devait avoir conservé de ce supplice quelque cuisant souvenir.

Je remarquai d'abord le *pondok* (*fonduk*, hangar) sous lequel se tenaient les membres des deux tribunaux hollandais et indigènes : ceux-ci portant le gros turban et la soutanelle arabe des prêtres dont ils ne diffèrent que par la couleur foncée de leurs vêtements ; ceux-là revêtus de l'inévitable habit noir. Le gibet est juste en face, à cinquante pas environ ; un chemin sablé le relie au pondok des magistrats. L'infâme machine se compose d'un énorme madrier, garni à sa partie supérieure de chevilles en bois et supporté par deux pieds droits fortement arc-boutés, et d'une grosse échelle en forme de hauban : toute cette charpente est peinte en noir, excepté les chevilles qui sont blanches. A gauche de la potence, se dresse un poteau également noir et destiné à la fustigation ; il est surmonté d'une poulie munie de sa corde. Une batterie d'artillerie, mèche allumée, se tenait en face de la justice, à cinquante pas en arrière de la potence ; à gauche, et formant angle droit avec celle-ci, une autre batterie d'artillerie. J'avoue n'avoir pas compris cette disposition. Partout du reste on voyait des haies de soldats de toutes sortes.

On comprenait bientôt toutes ces précautions menaçantes, en regardant la foule indigène qui s'étendait au




Amock (effet de l'opium sur les Malais). — Dessin de MM. de Molins et Doerr.

loin, innombrable, farouche et consternée, et dont le silence, à peine interrompu par de sourds murmures, était gros de colères et de dangers, quoiqu'une ordonnance de police eût expressément interdit de porter des armes ce jour-là. Quant aux rares Européens qui se trouvaient là, ils n'étaient pas beaucoup plus gais, mais j'eus la satisfaction de constater qu'il n'y avait pas une femme parmi eux. Ce fut dans cette seule circonstance que je pus observer sur la physionomie des malheureux Indiens, ordinairement si patients sous le joug, quelques symptômes de révolte contre ceux qui, sous prétexte de civilisation, leur en font un si lourd à porter.

Cependant le cortége arriva sur la grande place. Il était ouvert par un détachement de garde indigène à cheval, suivi d'un nombre égal de cavaliers européens : ceux-ci surveillaient ceux-là ; après un espace libre, venaient douze ou quinze prêtres musulmans, en grand costume blanc ; puis les deux condamnés à mort : ils marchaient le visage découvert, vêtus de blanc, couronnés de fleurs, des bouquets de fleurs attachés aux mains, des guirlandes de fleurs passées autour du cou. Ils étaient entourés de hallebardiers indigènes à pied et à cheval, également suivis d'un fort détachement de cavalerie européenne. La femme saluait la foule et lui souriait ; l'homme, contrairement aux habitudes des musulmans qui sont presque tous héroïques devant la mort, était tout à fait anéanti, et, dès qu'il aperçut le gibet, s'évanouit entre les bras des aides du bourreau. Ceux-ci étaient de simples opazes, soldats javanais qui font les fonctions de gendarmes ; leur costume est ce qu'on peut imaginer de plus ridicule ; en effet, quoiqu'ils aient conservé les coiffures indiennes, ils portent un uniforme européen bleu et jaune, confectionné en Hollande, laid, gênant, trop grand pour eux, grotesque, et, de plus, ils s'embarrassent les jambes d'un sabre dont ils ne savent pas se servir.

Après eux le bourreau (*orang-itam*) venait seul; celui-là était un superbe noir vêtu d'un costume rouge collant. Enfin le cortége se terminait par les deux autres condamnés et deux nouveaux détachements de cavalerie et d'artillerie européennes. L'atrocité des supplices auxquels j'allais assister devait me prouver encore l'utilité de tout ce déploiement de forces.

Le procureur du roi donna lecture du jugement aux condamnés amenés devant le pondok : la emme souriait toujours.

On commença par river à froid un anneau de fer autour du cou d'un des moindres acteurs de cette horrible scène. Agenouillé à terre, la tête posée sur une enclume, il reçut le choc d'une dizaine de coups de marteau. Un mouvement de sa part, une maladresse du forgeron, et il était mort; mais l'opération eut lieu sans accident.



L'empereur de Solo (Java) en grand costume. — Dessin de Bida.

On procéda alors à la fustigation. Le second condamné, la face tournée contre le poteau, les mains attachées à la corde de la poulie, fut hissé par quatre vigoureux opazes jusqu'à ce que la pointe de ses pieds touchât seule la terre. Deux autres opazes, armés de rotings de deux mètres de long sur trois centimètres de diamètre et d'une flexibilité effrayante, vinrent se placer à droite et à gauche du poteau, à une distance mesurée de manière à ce que les cinquante derniers centimètres du roting vinssent frapper en plein sur le dos du patient. Alors après avoir posé son roting sur l'endroit où il allait frapper, le premier opaze lui fit décrire une courbe terrible et le laissa retomber de toutes ses forces; le vêtement fut entamé. Une demi-minute s'écoula et le second opaze frappa le second coup; le sang jaillit violemment. C'étaient vingt-cinq coups de roting que cet homme était condamné à recevoir; un Européen n'y eût pas résisté, mais lui, quoique son dos ne fût bientôt

plus qu'une plaie, ne poussa pas une seule plainte, ne perdit pas connaissance, ne changea même pas de physionomie[1].

Ordinairement, après une fustigation, le malheureux condamné met du poivre frais sur ses blessures et prévient ainsi la gangrène par l'activité que ce remède héroïque donne à la circulation du sang : on m'assura du moins ce fait que je n'ai pu vérifier par mes yeux.

Mais abrégeons ce pénible récit.

Il ne restait donc plus que les deux condamnés à mort. L'homme, dans un état complet d'insensibilité, fut amené à reculons jusqu'au pied de l'échelle, sur le premier échelon de laquelle était déjà le bourreau, tenant à la main une corde terminée d'un bout par une simple boucle et de l'autre par un nœud coulant : le bourreau gravit alors les degrés, suivi par quatre opazes



Le sultan de Djokojokkarta (Java) en petit costume. — Dessin de Bida.

qui portaient le condamné et il l'accrocha à l'une des chevilles, afin que fût exécuté à la lettre le texte du jugement qui ordonnait que le coupable fût pendu haut et court, jusqu'à ce que mort s'ensuivît. Le malheureux mourut immédiatement. Quant à la femme, qui jusque-là avait fait bonne contenance, dès qu'elle fut au pied

1. A propos de ce supplice, je veux citer un fait que le moindre commentaire affaiblirait certainement.

Je vis une fois, dans le jardin d'une prison préventive, deux opazes qui s'exerçaient à couper, en trois coups de roting, des troncs de bananiers de vingt-cinq à trente centimètres de diamètre. Je demandai à un de ces hommes ce que lui avaient fait ces pauvres arbres pour leur faire subir un pareil traitement.

« Rien, me répondit-il; mais M. le commissaire nous donne une roupie chaque fois que nous coupons un bananier en trois coups.... et c'est demain jour de fustigation. »

de l'échelle elle se débattit avec violence, poussa des cris affreux et s'échappa presque des mains de ses bourreaux. Je répugne à dire les détails de son agonie, qui furent épouvantables.

Les deux corps devaient rester exposés pendant six heures.

Je m'éloignai du théâtre de ces scènes odieuses le cœur rempli de douleur et de tristesse. En effet, quand même ces cruautés ne seraient pas défendues par les lois de la plus simple humanité, elles n'en seraient pas moins ici complétement inutiles, à mon avis; car, d'après la connaissance que je crois avoir du caractère des Indiens de Java, je suis convaincu que la seule privation de la liberté, soit temporaire, soit à vie, leur est un châtiment bien plus fort que toutes les peines physiques. C'est ici le contraire de ce qui se passe en Europe, où nous voyons des scélérats endurcis, rendus jurisconsultes par l'expérience, s'arrêter dans le crime au degré qui leur vaudra la prison, où ils retrouvent leur milieu, leur société, et où l'on pourrait presque dire qu'ils vivent heureux, si les scélérats pouvaient l'être.

Mais détournons les yeux de ces sombres tableaux; sortons des villes où l'on venge la société d'un crime commis par un autre crime; retournons au sein de la splendide et généreuse nature, qui toujours charme et toujours console; remontons les rives de ce beau fleuve qui traverse Soërabaija, et qu'on a si justement nommé le *Kahli-Mass*, le fleuve d'or. Après s'être précipité des flancs des montagnes, il roule maintenant dans la plaine, large et majestueux. Suivons-le sous ces bambous gigantesques, qui poussent en gerbes immenses, semblables à des jeux d'orgue, et lui font un dôme de verdure. Ici, sont amarrées des flottilles innombrables de ces longs bateaux dont j'ai parlé déjà et dont un grand nombre portent sur le milieu du pont et dans toute leur longueur de gracieuses cabanes recouvertes du chaume indigène. L'endroit, très-propice pour le bain, attire une foule d'Indiens qui viennent accomplir là les ablutions musulmanes. Les formes admirables des baigneurs, ces groupes de jolies embarcations, les capricieux méandres de la paisible rivière, cette verdure éternelle, en un mot ce spectacle enchanteur nous purifiera peut-être du souvenir de ces crimes affreux et de leurs sanglantes représailles.

Les environs de Soërabaija n'offrent pas seulement des paysages remarquables; on y trouve aussi des monuments très-intéressants pour l'artiste et l'archéologue. Je veux parler des fragments d'antiquités indoues qui s'y rencontrent en très-grand nombre, ruines qui ont encore conservé ce caractère de force et de grandeur qui a toujours distingué les arts primitifs. Ce sont presque toutes des blocs de granit admirablement sculptés quoique d'un dessin très-naïf et représentant tous les motifs connus dans les pays où règne encore le brahmanisme : d'abord des animaux fabuleux, des chimères, des griffons, des serpents; puis quelques figures d'un beau style, et non sans analogie avec les conceptions de la sculpture égyptienne. Ce sont pour la plupart des incarnations de la divinité indoue : un personnage assis, par exemple, à tête d'éléphant, tenant ses mains sur ses genoux, et pourvu de trois ou quatre autres paires de bras qu'il étage autour de sa tête en forme d'éventail; c'est aussi une femme à huit bras, se tenant debout sur un buffle. Plusieurs personnes qui connaissent les Indes anglaises m'affirment que ce sont là exactement les mêmes idoles, la même pensée, la même facture, le même art enfin. Cela doit d'autant moins étonner que le bouddhisme, puis le brahminisme furent jadis la religion nationale à Java, quoiqu'ils soient aujourd'hui complétement disparus des plaines dont tous les habitants sont convertis à l'islamisme, et qu'ils ne conservent quelques adeptes que dans les parties les plus inaccessibles des montagnes et dans l'île de Bali, toute voisine de celle de Java.

Peu de pays du reste sont plus féconds en curiosités archéologiques que celui de Java. Dans l'intérieur, les ruines d'une multitude de temples attestent encore par leur aspect imposant la force et la grandeur de la religion qui en avait jadis inspiré l'architecture; la plupart sont malheureusement presque tout à fait ensevelis sous la puissante végétation du pays, et quelques-uns ont été détruits en tout ou en partie par les tremblements de terre. Le plus remarquable est, dit-on, le temple bouddhique de Boroh-Bodoh, dont on fait remonter la construction au sixième siècle de notre ère. Haut de trente mètres environ et occupant une superficie de terrain de deux cents mètres carrés, il s'élève sur le sommet d'une colline. C'est un grand édifice carré, composé de sept rangs de murailles en étages, surmonté d'un dôme d'environ quinze mètres de diamètre, et entouré d'un triple cercle de tours, au nombre de soixante-douze, toutes surmontées de statues. Quatre cents niches sont pratiquées dans le parapet extérieur et toutes occupées par une statue de Bouddha. Toutes ces images, ainsi que les innombrables sculptures, dues au ciseau le plus riche et le plus fin, qui couvrent les murailles du monument dont nous parlons et de tant d'autres encore, offriraient sans doute à l'iconographe les sujets d'étude les plus intéressants; mais l'administration hollandaise, qui ferme complétement aux voyageurs l'intérieur de l'île pour des motifs que nous ferons connaître ultérieurement, s'entête à prendre tous les étrangers pour des agitateurs et ne donnera pas au savant l'autorisation qu'elle a refusée à l'artiste.

Quelques-unes des traditions des antiques croyances sont restées vivantes dans le peuple, malgré la rigueur des prêtres musulmans, et elles se manifestent encore aujourd'hui par des pratiques très-étranges, les offrandes aux caïmans entre autres. Lorsqu'un indigène a été dévoré par les caïmans qui infestent ici les rivières, ce qui n'arrive que trop fréquemment, on voit le soir le fleuve se couvrir de petits radeaux de bambous de trente centimètres carrés, chargés de fruits, de fleurs, d'aliments choisis, et ornés de bougies allumées. L'habitude de faire ce sacrifice est presque universellement répandue ici. Puis on voit aussi, aux environs de la ville, certains arbres couverts de cocardes faites en

bambou et en papier de toutes couleurs, sortes d'*ex-voto*, grâce auxquels les Javanais superstitieux pensent s'attirer certaines faveurs : grande richesse, nombreuse lignée, etc. Rien n'est plus singulier que de voir les familles aller en procession attacher ces offrandes aux arbres consacrés. Le plus petit des enfants ouvre la marche, portant entre ses mains l'ornement décrit plus haut; puis viennent les autres enfants, l'un derrière l'autre, par rang d'âge et de taille; puis la mère, et enfin le père qui les domine tous et qui ferme la marche en surveillant toute la colonne.

Peu de temps avant mon départ de Soërabaija, un navire hollandais qui traversait l'océan Pacifique après avoir doublé le cap Horn, ramena un singulier sauvetage qu'il avait fait à la hauteur de la Nouvelle-Guinée, mais très-avant dans la mer : c'étaient des Papous, montés sur une pirogue, qui ayant été poussés au large par les vents, sans vivres et sans ressources, erraient ainsi, depuis longtemps déjà, et avaient même été réduits à manger de la chair humaine. Trois de ces malheureux, une femme et deux hommes, subsistaient encore lorsqu'on les recueillit. Aucun officier du bord ne savait parler la langue papoue, et on ne put s'expliquer avec eux que par signes; on les soigna du mieux qu'on put et on les amena à Soërabaija, où personne non plus ne parlait de langue qui leur fût connue; on ne pouvait même affirmer que ce fussent des Papous, mais tout le faisait présumer. Je les ai vus plusieurs fois, d'abord dans la prison, où on les avait logés, et ensuite dans leurs promenades par les rues. Ils ont le front déprimé, les traits extrêmement sauvages, mais plutôt stupides que féroces; et ce qui contribue le plus à leur donner un type extraordinaire, ce sont leurs énormes oreilles tombant jusque sur leurs épaules, et semblables à celles des chiens courants de race normande. Je pense qu'ils les allongent ainsi par des moyens particuliers, d'autant plus qu'ils s'en font une coquetterie; l'ourlet de leurs oreilles est en effet percé de petits trous qu'ils garnissent de pierreries noires; et celles qui n'avaient pas ces ornements me faisaient l'effet d'huîtres perlières dépouillées de leurs perles. Ces pauvres diables commençaient à savoir quelques mots malais quand je dus quitter Soërabaija.

En faisant mes emplettes de départ, je voulus acheter quelques-uns de ces beaux sarhongs que j'avais vu teindre, comme je l'ai décrit plus haut, et je pus pénétrer plus avant dans l'intimité des familles des fabricants. Je fus étonné du grand nombre d'enfants malades que je rencontrai dans ces visites, et surtout indigné du peu de soins qu'on leur donnait. L'incurie des Javanais pour l'hygiène des enfants est tout ce qu'on peut imaginer de plus révoltant : j'ai vu un pauvre petit garçon de quatre ans, atteint de la dyssenterie, dont tous les membres étaient réduits à la plus effrayante maigreur, à l'agonie enfin, et que des soins bien entendus auraient pu soulager sinon guérir, et auquel ses parents ne donnaient même pas le médicament ordinaire du pays, l'eau de riz, le laissant manger n'importe quel fruit vert et boire de l'eau froide immédiatement après. Aux observations que je crus devoir faire, on répondit avec la plus parfaite tranquillité qu'il fallait céder à ses caprices, ne pas contrarier les malades. Et ce fait est loin d'être le seul que je pourrais citer.

Peut-être l'excuse de pareilles monstruosités se trouve-t-elle dans la profonde indifférence de la mort qui caractérise tous les peuples musulmans. Ici, en effet, la mort n'a rien de lugubre ni de solennel : on n'a pour elle aucun respect, on n'y attache aucune importance; on meurt soi-même stoïquement, on voit mourir les autres sans chagrin. On rit et l'on cause dans la maison où se trouve un mort, dans les cérémonies funèbres, dans les cimetières; et ces habitudes, quelque choquantes qu'elles soient pour notre philosophie d'Europe, ont leur explication et leur raison d'être dans les dogmes de la religion des musulmans pour qui la mort n'est pas un accident, un malheur, mais bien la conclusion nécessaire de la vie actuelle, un changement d'état, une transition. Ce mépris de la mort n'est pas d'ailleurs à tous égards une mauvaise tendance, et il est vrai que, devant les usages et les mœurs d'un pays où tout est presque encore mystérieux pour nous, nous ne devons pas nous hâter de former des jugements téméraires; il faut toujours y regarder à deux fois avant de flétrir un peuple de l'épithète de sauvage.

### BOGHOR.

De Batavia à Boghor. — Accidents de voyage. — Boghor (Buitenzoorg, Sans Souci). — La villa d'Amore. — Le jardin botanique. — Les environs. — Le pont de bambou.

Mon plan de campagne était de revenir de Soërabaija à Batavia par terre; mais des circonstances étrangères à ce récit me contraignirent à reprendre par mer le chemin que j'avais déjà parcouru. La préférence que j'aurais voulu donner cette fois-ci au vulgaire plancher des vaches sur les poétiques plaines de Neptune, s'explique assez par les mille curiosités que me promettait cet itinéraire.

En effet, j'aurais rencontré sur ma route les résidences de l'empereur de Java et du sultan, souverains de Solo (Soërokarta) et Djiokdjiokkarta, et de leurs nobles familles. Les dessins de notre illustre ami Bida, faits d'après les documents les plus authentiques, reproduiront bien ici les traits de quelques-uns de ces augustes personnages; mais les difficultés qui s'opposèrent à mon voyage dans l'intérieur, m'empêchent de décrire les cours de ces souverains et les singuliers usages que l'on y suit.

Des personnes dignes de foi m'ont bien donné de curieux renseignements sur l'étiquette méticuleuse qui règne dans ces cours orientales et les actes étranges qu'elle impose aux courtisans. On m'a bien dit que nul homme, si noble et si puissant qu'il soit, n'ose se présenter devant le prince qu'en tenant ses jambes croisées sous lui, à la façon de nos culs-de-jatte, et en se traînant sur les mains; que, lorsque le souverain sort à

pied du palais, des nains portent et déroulent devant lui de précieux tapis qui garantissent ses pieds du contact immonde de la terre, tandis que la foule accourue sur son passage se livre aux démonstrations les plus humbles; on m'a également assuré qu'une des distinctions les plus recherchées est celle d'obtenir de l'empereur ou du sultan une prise de syri, et que celui qui la reçoit de la royale main la garde avec grand soin, s'en fait honneur comme les gens de cour européens de leurs rubans et de leurs tabatières, la place dans le plus beau de ses coffres, la transmet à ses héritiers directs, et que, bien longtemps après la mort du titulaire, on parle encore dans le pays de la faveur exceptionnelle dont il a été l'objet. Mais quoique tout me porte à croire à l'exactitude de ces détails, je ne les avance ici que sous réserves, bien décidé à ne raconter que ce que j'ai vu de mes propres yeux.

Cette raison et d'autres encore m'empêcheront auss d'examiner les causes qui ont décidé le gouvernement hollandais à maintenir ainsi deux puissants souverains, deux maîtres absolus, parmi ces populations indigènes pour lesquelles le moindre de leurs désirs est un ordre; nous craindrions d'ailleurs de nous laisser entraîner à une polémique qui serait peut-être déplacée dans un travail tel que le nôtre. Mais ce que nous tenons à exprimer ici, c'est notre indignation à la pensée que des hommes, des souverains ayant charge d'âmes, ont réduit, au mépris de toute justice, d'autres hommes, leurs semblables, à l'état de valeurs commerciales, et les ont vendus à prix d'or à une poignée de marchands qui, grâce à cette infamie, trafiquent ainsi sans pudeur des consciences et des libertés. Oui, nous ne saurions trop flétrir les auteurs de cette injustice et ceux qui en ont profité.



La princesse Saripa, de Djiokdjiokkarta. — Dessin de Bida.

Combien je préfère, à cette colonisation armée et mercantile, le système mis en pratique par d'autres peuples

moins civilisés que les Européens, les Chinois émigrants, par exemple. Colons pacifiques, intelligents et modestes, ils ont su se rendre agréables, utiles, indispensables dans tous les pays où ils se sont établis; tels je les avais vus à Java, tels je les ai retrouvés à Singapore. Qu'ils quittent les colonies européennes, et elles seront privées en même temps des premières nécessités de la vie, de la main-d'œuvre, des petites industries, du commerce de détail. Je le répète, si le Chinois était hounête autant qu'il est habile, moral autant qu'il est dégradé, s'il portait avec lui les lumières d'une civilisation réelle, au lieu des superstitions et des coutumes baroques de ses religions, on verrait naître rapidement, parmi les populations au milieu desquelles il irait vivre, les idées les plus saines et les plus élevées, et l'on n'entendrait plus sortir de la bouche des malheureux indigènes les paroles menaçantes qui circulent partout sourdement contre les Européens, leurs canons et leur opium.



La sultane de Djiokdjiokkarta. — Dessin de Bida.

Ce fut après la guerre de 1775 que la Compagnie hollandaise partagea les magnifiques résidences de Djiokdjiokkarta et de Soërokarta entre deux princes javanais descendus des empereurs de Mataram dont la puissance fut si grande vers la fin du quinzième siècle; par un calcul plus politique que moral, elle les enchaîna et les mit sous sa dépendance en abandonnant des titres pompeux à leur orgueil et des dotations considérables à leur cupidité. Aussi les successeurs de ces princes, auxquels les Hollandais n'ont laissé le droit d'hérédité que sous bénéfice d'inventaire, sont-ils restés fidèles à leurs maîtres, même dans les moments de crise où le pouvoir des Européens semblait le plus compromis; ils prirent parti contre les insurgés dans toutes les révoltes, et entre autres dans cette habile et courageuse guerre de partisans que promena si longtemps dans les résidences de Kadou, de Solo et de Djiokdjiokkarta le célèbre agitateur Dipo-Negoro. Guidé par un ardent amour de la liberté et don-

nant l'exemple de l'énergie et du dévouement, cet homme était parvenu à réveiller de leur apathie désespérée ses malheureux concitoyens et avait su tirer le meilleur parti des qualités qui les rendent si propres à une guerre d'escarmouches; son plan était conduit avec tant d'intelligence et de bravoure qu'il put même un instant espérer la réalisation des rêves qu'il avait faits pour l'avenir de son pays. Mais la plus odieuse des lâchetés débarrassa de lui les Hollandais : attiré dans leur camp sous prétexte de parlementer, il y fut immédiatement passé par les armes. Du moins les indigènes ne furent point ingrats à son égard, et son nom est encore prononcé aujourd'hui comme celui d'un héros et d'un martyr.

Les territoires de Solo et de Djiokdjiokkarta offrent un grand nombre de ruines très-intéressantes ; on y découvre les traces de villes entières, et principalement d'édifices religieux. Je ne citerai que les merveilles de la montagne du Guenhung-Dieng, située sur la limite de la résidence de Pékalongang, et où on a retrouvé, prétend-on, les restes de quatre cents temples. C'est beaucoup sans doute, et l'on pourrait supposer plus judicieusement que ce sont les vestiges de quelque antique cité : nous ne voudrions rien affirmer cependant, car, suivant les vieilles traditions, Guenhung-Dieng a été le berceau de la mythologie malaise et le séjour de plusieurs dieux du pays. Malgré tout, on est bien réduit à se livrer à des conjectures, car la vue de toutes ces choses si curieuses est presque absolument interdite.

Mais revenons à notre voyage. Désolé de n'avoir pas pu voir les cours de Solo et de Djiokdjiokkarta, et surtout les grands temples de Boroh-Bodoh, dont j'ai parlé plus haut, j'étais donc revenu par mer à Batavia, où je sollicitai vainement la permission de me rendre à Boghor (Buitenzoorg, Sans-Souci)[1]. Mais comme j'étais décidé à ne pas revenir en Europe sans avoir visité l'intérieur du pays de Java, je me passai bravement de l'autorisation de rigueur et montai à tout hasard en diligence.

On ne peut pas se faire en Europe une juste idée de ce qu'est un voyage en poste dans l'île de Java : on est littéralement ahuri par la rapidité de la course, par les cris et les coups de fouet des Indiens qui courent après les chevaux, et les excitent du geste et de la voix ; le cocher, lui, ne fait que maintenir l'attelage dans la direction de la route, ce qui n'est pas une mince besogne, grâce aux caprices et aux emportements des chevaux indigènes; son fouet ne lui sert que dans les grandes occasions, et autant pour réveiller l'attention de ses « garçons » que pour rappeler à l'ordre un des quadrupèdes indociles.

Nous voilà donc en voiture, roulant, volant plutôt sur la route de Boghor. Nous eûmes bientôt dépassé Gramatt, Meister-Cornelis, et vîmes le grand bourg chinois appelé Biddarath-Tchina. Là, nous relayâmes et prîmes deux nouveaux voyageurs, un officier hollandais, roide comme un bâton de sucre de pomme, et un mulâtre javanais, fort riche, qui revenait de Paris.

Ce dernier, bon homme au fond, ne tarda pas à engager avec moi une conversation en malais assez fatigante. Après m'avoir adressé mille questions indiscrètes auxquelles je ne répondais que très-laconiquement, il m'apprit qu'il avait dépensé vingt-cinq mille roupies dans son voyage en France, et qu'il en avait rapporté une foule de curiosités qu'il me fallut admirer ; entre autres choses, je vis un magnifique diamant que le Vandale avait fait tailler comme une vitre, et sur lequel il avait fait faire une photographie microscopique représentant son intéressante personne.

Pendant toute notre conversation, l'officier hollandais était resté muet et dédaigneux : tout au plus s'était-il une ou deux fois interrompu de fumer pour pester contre la lenteur des chevaux et la mollesse des « garçons ». Il est vrai qu'à ses yeux un Français et un métis ne faisaient pas à eux deux un homme, et d'ailleurs notre entretien n'était que médiocrement intéressant.

Tout alla bien jusqu'au troisième relais; mais là commencèrent pour nous des tribulations maintenant inconnues en Europe, grâce à nos administrations prévoyantes et à nos ingénieurs des ponts et chaussées. De temps en temps je voyais notre cocher lancer ses six chevaux à toutes brides, mais sans comprendre pourquoi. J'en demandai l'explication à l'officier.

« Vous voyez sur la route ces endroits humides? me répondit-il.

— Parfaitement.

— Eh bien, monsieur, ce sont des bourbiers qui rendent le tirage des chevaux très-dur et que le cocher cherche à leur faire franchir le plus rapidement possible, car souvent ils se découragent....

— Et on y reste ?

— Naturellement.

— Alors, ces routes sont détestables ?

— Vous l'avez dit.

— Mais, dans un pays qui abonde en bois durs et imperméables, ne serait-il pas facile, en couchant quelques troncs d'arbres dans ces bourbiers, de remédier à cela ?

— Ce serait la chose du monde la plus simple, d'autant plus que le gouvernement vient de voter quatre-vingt mille roupies pour l'entretien de cette route.

— Cent soixante-dix mille francs ! m'écriai-je, et on ne fait rien dans un pays où la main-d'œuvre est à vil prix ?

— Le bois manque.

— Au milieu de ces splendides forêts ?

— Il est défendu de les exploiter.

— Ah ! très-bien !... Mais le gouverneur, qui parcourt cette route deux fois par mois, aurait tout intérêt à la faire réparer, ne fût-ce que pour sa commodité personnelle ?

— Il s'est embourbé ici très-souvent, en effet.

— Eh bien ?

— Monsieur, me dit l'officier, Son Excellence le gou-

1. Je préfère, et j'adopte dans ce récit, le nom indien Boghor au nom hollandais Buitenzoorg (Sans-Souci), étrange souvenir de la célèbre résidence de Frédéric II.

verneur général touche, pendant les cinq ans de séjour qu'il fait aux Indes, de superbes appointements qu'il économise ainsi que ses peines. Peu lui importe de rester quelquefois six ou huit heures de plus qu'il ne faut pour faire le trajet de sa résidence à Batavia, pourvu qu'il retourne riche en Hollande. Et puis, voilà deux cent cinquante ans que cela dure ainsi : cela peut encore continuer. »

J'allais m'incliner en signe d'assentiment, quand la voiture s'arrêta tout à coup; nous étions entrés jusqu'aux essieux dans une fondrière.

Nous y serions sans doute restés, malgré les cris et les coups de fouet, sans une voiture qui nous rejoignit et nous prêta ses chevaux. Mais un peu plus loin, ce fut à recommencer; on attela des buffles qui cassèrent les traits, et nous fûmes obligés de mettre pied à terre et de décharger les malles pour alléger la voiture; nous en sortîmes pourtant cette fois encore, mais non sans peine.

Nous eûmes aussi à faire l'épreuve du caractère des chevaux de Java, qui ont parfois les lubies les plus singulières et même les plus dangereuses. L'un des nôtres se contenta de refuser tout à coup de marcher et se fit traîner par ses camarades, et ce ne fut qu'après qu'on l'eût dételé et changé de place, qu'il se décida à reprendre son allure habituelle

Plus loin, dans une route parallèle à celle des voitures, nous vîmes des kahars traînés par des buffles qui s'étaient tellement enfouis dans la boue, que chars et animaux ne la dépassaient plus que de quelques centimètres.

Ajoutons, pour être juste, que les buffles préfèrent les routes les plus profondément bourbeuses, malgré le surcroît de tirage.

Bref, partis de Batavia à six heures du matin, nous arrivâmes à Boghor à une heure et demie; c'est-à-dire que nous avions mis huit heures pour faire dix lieues. Décidément, le gouvernement hollandais ne fait rien ou presque rien pour faciliter les communications avec l'intérieur : il est vrai qu'il a ses raisons pour cela.

A mon arrivée à l'hôtel Bellevue, je fus cordialement accueilli par le propriétaire, M. Grenier, et logé dans un ravissant pavillon qui porte le nom de *Villa d'Amore*. Je n'ai pas encore rencontré dans tous les pays que j'ai parcourus une habitation aussi admirablement située. De ma fenêtre, j'aperçois en face le groupe du Salac, couvert jusqu'à ses cimes les plus élevées de la splendide végétation des tropiques; sur ma gauche, toute la chaîne des montagnes du Bantam, et, au-dessous, les croupes veloutées de Tjomas qui s'abaissent et viennent baigner leurs pieds dans la belle rivière qui coule au centre du tableau, à cent mètres au-dessous de moi; à ma droite, s'élèvent de grands cocotiers par-dessus lesquels j'aperçois dans le lointain les bases du Pangrangoh

Non-seulement je me déclare impuissant à décrire ce splendide paysage, mais je ne me suis même jamais senti le courage d'en faire le dessin. Comment reproduire cet ensemble merveilleux? Comment ne pas perdre, en le réduisant, le charme infini du détail? Ces fourrés impénétrables, cette mer d'arbres que le vent agite sans cesse et que le soleil, dans sa course, fait changer à chaque instant d'aspect? Et cette rivière, tour à tour or, feu, argent, opale, serpentant à travers les sombres masses de verdure?

Je n'oublierai jamais les heures délicieuses que j'ai passées, mollement bercé par mon hamac, sur la terrasse de la *Villa d'Amore*, à admirer les couchers du soleil. Chaque soir c'était un nouveau spectacle. Je ne me lassais pas de regarder ce tableau mouvant, ces vallées graduellement envahies par les ombres de la nuit, ces coteaux resplendissants de lumière tout à l'heure et revêtus maintenant des tons les plus puissants du vert, enfin tout cet admirable panorama qui finissait par se confondre en une masse imposante, riche de détails perdus, de formes disparues, de tons effacés! J'oubliais tout alors, et n'eût été ma pensée, qui suivait avec inquiétude un navire voguant vers la France, mon bonheur eût été complet.

Après avoir visité l'établissement de M. Grenier, j'allai faire un tour par la ville. Bien moins important que Batavia et que Soërabaija, Boghor diffère essentiellement de ces deux villes, en ce qu'il est construit sur les collines qui forment les premières croupes du groupe du grand Salak, volcan à demi éteint. Sauf le palais du gouverneur général, un Versailles en petit, je ne vois aucun monument remarquable; mais par exemple ce palais possède le plus beau jardin botanique du monde. Signalons ici les superbes banians qui s'y trouvent; ces arbres, qu'on peut justement appeler multipliants, étalent au loin leurs branches énormes qui, s'inclinant vers le sol et y reprenant racine, soutiennent l'arbre géant de leurs puissants étais. Il y a là une allée, taillée dans un seul de ces banians, dans laquelle peuvent passer six voitures de front, pendant six ou huit minutes, et au trot de leurs chevaux. Notons encore une collection complète de la famille des palmiers, réunion certainement unique dans le monde entier.

Les environs de la ville sont véritablement un paradis terrestre. La végétation est ici plus vivace et plus vigoureuse encore que dans la plaine de Batavia. Les mouvements du sol, brusques et imprévus, révèlent facilement leur origine volcanique et donnent au paysage un caractère particulier. Ce sont de profondes vallées, des collines arrondies par endroits, ailleurs déchirées de profonds ravins, au fond desquels murmurent des eaux bouillonnantes, dérobées à la vue par de formidables épaisseurs de plantes de toutes sortes. Du côté de Batavia, le pays s'ouvre tout à coup et offre à l'œil charmé de longues perspectives, de larges rivières, des torrents impétueux.

Je remarque, au-dessus de ces torrents, de merveilleux ponts suspendus, de l'architecture la plus solide et la plus ingénieuse, et dont le bambou, le Protée indien, et quelques pierres font tous les frais.

Deux grands bambous sont arc-boutés d'un côté dans les empierrements, à droite et à gauche de la rivière; leurs extrémités opposées sont ramenées l'une vers l'autre et solidement liées entre elles. Des fermes sont adaptées à ces câbles de bois et supportent le tablier du pont, sur lequel passent sans cesse des groupes de cultivateurs. Un homme fait à peine osciller ce frêle assemblage, il faut la marche de plusieurs personnes pour que les secousses soient sensibles. Je ne doute pas qu'en doublant ou en triplant les bambous qui font câbles, on n'arrive à construire sur ce modèle des ponts capables de supporter le passage d'une voiture.

Les costumes des indigènes sont généralement semblables à ceux que j'ai vus à Batavia; seulement les chapeaux en forme de bouclier atteignent ici des proportions démesurées; j'en vois un si prodigieux dans la cabane d'un Javanais que je désire en faire l'acquisition.

« Veux-tu me vendre ton chapeau? lui dis-je.

— Non, monsieur.

— Pourquoi non?

— Parce que j'en ai besoin pour moi.

— Où pourrais-je en faire fabriquer un comme celui-là?

— Je ne sais pas.

— Mais tu dois cependant savoir où demeure celui qui te l'a fait?

— Oui.

— Eh bien, où est-il?

— Il est mort. »

Selon mon indigène, une fois le fabricant mort, on ne



Multipliant dans l'intérieur d'une forêt de Java. — Dessin de M. de Molins.

devait plus pouvoir se procurer un chapeau pareil au sien; et ce n'était pas par stupidité que cet homme répondait ainsi, mais bien par entêtement. C'est en effet l'habitude des Javanais, quand ils ne veulent pas dire ou faire quelque chose, de vous répondre la première niaiserie qui leur passe par l'esprit et de ne vouloir pas en démordre. Cette singulière obstination ne provient pas chez eux, comme chez quelques-uns de nos paysans d'Europe, de je ne sais quelle méfiance ridicule : elle prend plutôt naissance dans un sentiment mal raisonné de leur dignité, et c'est sans doute dans ces futilités qu'ils peuvent exercer ce libre arbitre dont on les prive dans toutes les circonstances plus importantes de leur vie.

Je veux citer un autre exemple de ce côté de leur caractère.

Le cuisinier que j'avais à Batavia, excellent serviteur du reste, avait coutume de boire le bouillon que je faisais faire et que je désirais conserver froid; il me disait que le bouillon avait tourné, qu'il n'était plus mangeable.

« Apporte-le-moi.

— Monsieur, je l'ai jeté. »

Je lui recommandais de ne plus le faire; il me le promettait sur Allah et sur le Koran, et le lendemain, me répondait la même phrase, avec cette seule variante qu'après mes reproches amers, il ajoutait invariablement ces deux mots :

« *Souda-loupa.* (Je l'ai oublié.) »

DE MOLINS.

*(La fin à la prochaine livraison.)*



Pont de bambous. — Dessin de M. de Molins.

# VOYAGE A JAVA,

PAR M. DE MOLINS[1].

1858-1861. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

(RÉDIGÉ ET MIS EN ORDRE PAR M. F. COPPÉE.)

## BOGHOR (Suite).

Ascension du Salak. — Les jungles. — Le multiptiant. — Le gamelhang. — Les Toppengs. — Le Toekan-Thialong. — Le tremblement de terre. — La sarbacane. — Les chasses et les combats d'animaux. — Histoire du singe et du serpent. — Nouvelle excursion dans l'intérieur. — Les Préhangans. — Les singes. — Le tandock. — Visite au docteur Ploëm. — Le bëo. — Les rassa-malah. — Les poisons. — Départ de Java.

Depuis mon arrivée à Boghor, je suis tourmenté d'un désir, celui de gravir le grand Salak, cette belle montagne dont les flancs couverts de verdure bornent l'horizon que je puis voir de ma fenêtre ; sans cesse mon imagination s'élance sous ces ombrages épais et dans les plis superbes des vallées et des collines étagées devant mes yeux.

M. Grenier, auquel j'ai fait part de mon intention, me trouve un compagnon de route, M. Abels, ex-employé du gouvernement, qui connaît à fond le pays et veut bien se charger de toutes les dispositions nécessaires à cette ascension, voitures, vivres, relais de chevaux de selle, coolies, etc.

Nous partons un lundi, à cinq heures du matin. La première partie de la route, qui devait se faire en voiture, se passe sans accident ; mais, quand nous arrivons au lieu où nous devons trouver nos premiers chevaux de selle, personne, pas le moindre quadrupède! On délibère, et, comme toujours, les avis se partagent. M. Abels propose de retourner sur nos pas, et moi, au contraire, d'aller à pied jusqu'au deuxième relais. Il paraît que la chose est grave et que, si le deuxième relais nous manque, nous serons trop éloignés de notre point de départ comme de notre but, pour trouver un asile ; et puis, il n'est pas prudent de se promener ainsi à pied dans les forêts de Java. Cependant mon avis l'emporte et nous nous remettons en route ; j'ai pour toute arme un roting que je demande à un indigène et un vieux rasoir dont je me sers pour tailler mes crayons ; nous avons pris, pour porter mes cartons, nos vestes et nos provisions, deux coolies armés de sabres indiens, appelés goloks.

Nous traversons des forêts admirables où le bambou joue un rôle important ; je n'en ai jamais vu d'aussi grands. Les terrains, parsemés de blocs de pierre recouverts de mousse, me rappellent les terrains des Cévennes ; mais la végétation du pays me remet bien vite à l'autre bout du monde.

Après trois heures de marche, nous arrivons à notre deuxième relais, où nous trouvons le Chinois qui nous

1. Suite et fin. — Voy. p. 131, 241 et 257.

fournit les chevaux. Il se désole du malentendu qui nous a fait faire la route à pied, nous donne deux belles juments ornées de leurs poulains et renforce notre escorte de deux hommes.

La petite caravane reprend alors sa marche. Le *mandour* de notre Chinois ouvre la colonne, M. Abels vient ensuite, moi après, et derrière moi les poulains, suivis de nos coolies. Nous marchons comme les Indiens le font en pareille circonstance, l'un derrière l'autre, sur une seule ligne. Après avoir franchi un torrent où nos meilleurs chevaux de France auraient laissé leurs jambes, nous gravissons une croupe de montagnes si escarpée, que j'avais toutes les peines du monde à ne pas passer par dessus le troussequin de ma selle, et que je devais de temps en temps me coucher sur le cou de ma bête pour ne pas glisser de dessus son dos au bas de la côte. Enfin nous atteignons le sommet, où nous laissons un instant reposer nos chevaux dont le souffle haletant ne nous dit que trop la fatigue.

La magnificence de la vue m'aurait bien retenu là un peu plus longtemps, mais il fallait avancer. Nous traversons des pays impossibles, des champs de rochers dans lesquels nos chevaux disparaissent tout entiers et où je suis forcé de ramener mes pieds sur ma selle pour n'avoir pas les jambes broyées par les pierres entre lesquelles passe ma monture.

Mais nous voici maintenant lancés sur une descente si rapide et si longue, qu'à chaque instant je me voyais passant par dessus le cou de mon cheval et roulant Dieu sait où. Nous traversons une nouvelle rivière, et, après bien des efforts pour remonter de l'autre côté, nous joignons les plantations de muscades de Tchien-Panas, où un joli chemin couvert de gazon nous remet un peu de nos émotions.

La muscade mûre ressemble beaucoup à l'abricot : elle a la même couleur, la même grosseur; sa pulpe, le brou, si je puis m'exprimer ainsi, s'ouvre à l'époque de la maturité et laisse voir à l'intérieur sa noix enveloppée de filaments d'un beau rouge. Les arbres, de forme pyramidale et de la hauteur de nos grands pommiers, sont d'un vert foncé et plient sous l'abondance des fruits. La récolte que j'ai sous les yeux doit représenter une fortune, car chaque noix se vend deux duits (quatre centimes environ), et aussi loin que la vue peut s'étendre, je ne vois que des muscadiers.

Mais les plantations de muscades et les sentiers gazonnés prennent fin, et nous voilà en face d'une muraille de verdure, vers laquelle notre mandour s'avance résolûment.

« Que fait notre guide? demandai-je à M. Abels.

— Mais c'est notre chemin, me répondit-il.

— Notre chemin, bonté divine! Ce mur? ce rempart? »

En effet, qu'on se figure une sorte de gigantesque champ de blé dont les tiges, plus grosses que le doigt, auraient de six à sept mètres de hauteur et seraient reliées entre elles par d'innombrables plantes grimpantes.

Ce passage impraticable n'émeut pourtant nullement notre mandour; appelant un des coolies à son aide et s'armant de son golok, il s'avance en sabrant à droite et à gauche, suivi du coolie qui abat ce qu'il a laissé debout, et nos chevaux s'engagent dans la tranchée que l'on ouvre ainsi devant nous.

Nous sommes dans les jungles (*glagah*).

Au bout de quelques minutes nous ne voyons plus ni ciel ni terre, et je me demande comment font nos Indiens pour s'orienter : j'ai dans les coudes et dans les genoux des milliers d'épines. De temps en temps nous traversons de vastes percées dont le sol foulé me donne à réfléchir.

« N'y a-t-il pas des tigres dans ces parages? » dis-je à mon compagnon.

M. Abels appelle un de nos Malais et lui répète la question :

« *Apa-ada mattian s'ini?* »

Le Malais pâlit sous sa peau dorée, répond que non et prie M. Abels de ne pas parler de cela.

« J'ai manqué mon affaire, me dit alors celui-ci en français; j'aurais voulu vous faire juger jusqu'à quel point les indigènes craignent le tigre : ils ne parlent jamais de lui qu'à la troisième personne et ne prononcent jamais le mot *mattian.* »

Cependant la végétation nous presse et nous enveloppe : nous traversons des fourrés de plantes arborescentes, fougères, glagas, bananiers sauvages, tellement rapprochées les unes des autres que je ne conçois pas comment nous pouvons avancer; les épines nous entrent plus que jamais dans les bras, dans les jambes, dans la figure; les feuilles de glagas, tranchantes comme des rasoirs, nous coupent les mains : mais, pour consolation, nous voyons de temps en temps de jolis serpents enroulés aux hautes herbes qui nous regardent passer.

Après deux heures de cette pénible marche, nous atteignîmes une clairière où nous nous arrêtâmes. Hommes et chevaux étaient littéralement en sang, et nous avions le plus grand besoin de quelques instants de repos. D'ailleurs le temps était précieux. Le Salak est complétement innaccessible du côté de Buitenzoorg; pour le gravir, il faut le tourner du côté du nord, et la journée s'avançait. Nous avions fait les trois quarts de notre route, mais c'était le plus facile, et il nous restait à franchir le dernier pic de la montagne.

Après avoir pris des chevaux frais, expédiés à l'avance par notre Chinois, nous nous remettons en route, et en une heure d'une marche accélérée au travers d'obstacles inouïs, nous atteignons la base du cône du volcan. Nous sommes dans ce que je puis appeler de bonne foi une forêt vierge, car bien peu nombreux sont ceux qui ont fait l'ascension du Salak. Les arbres sont immenses; on peut en juger surtout aux effrayants débris de ceux qui, tombés de vieillesse, forment des montagnes qu'il faut escalader au risque de se rompre le cou; ces amas de bois, rendus glissants par la chaleur humide des régions élevées, constituent, avec les jungles, les endroits les plus pénibles à parcourir que je connaisse : à chaque pas, on trébuche, on tombe sur ce sol mobile et roulant, et, de temps en temps, on disparait dans des cavités moi-

tes où un naturaliste enragé, à la recherche de reptiles, pourrait seul se plaire. Et puis les arbres debout sont par endroits si serrés qu'ils laissent à peine place pour le passage et que l'on sent à la pression que leurs pieds vous font subir, les balancements que le vent imprime à leurs cimes.

Rien ne saurait exprimer le calme grandiose des forêts de l'Inde, interrompu seulement par le chant de quelques oiseaux, et spécialement de celui qui jette aux échos une gamme chromatique très-prolongée et parfaitement exécutée. D'ailleurs tous les bruits qu'on entend ici, au sein de cette nature vierge et vivace, font sur l'Européen un effet étrange et nouveau; c'est parfois une dispute de singes dans le lointain, ou le cri rauque d'un perroquet; c'est constamment et partout le doux roucoulement des tourterelles. Ici les harmonies du vent dans les arbres sont toutes différentes des chuchotements de nos peupliers sous la brise du soir ou des puissants éclats de voix de nos chênes sous les âpres souffles de l'orage. C'est un bruit métallique, produit par le frottement de feuilles luisantes et seulement dans le haut des arbres, car ce n'est presque toujours que vers la cime que les arbres des tropiques ont des feuilles On entend très-peu de bourdonnements d'insectes. Parfois cependant passent auprès du visage du voyageur, avec le ronflement d'une pierre lancée avec force, un gros insecte noir aux élytres luisants; parfois aussi d'énormes papillons, couleur de bois ou d'un noir irisé, dont le vol pesant et silencieux a quelque chose d'effrayant; ou bien encore, voisinage plus agréable, de longues demoiselles, au corsage rouge ou bleu de ciel, qui se croisent dans tous les sens. Les troncs de certains arbres sont aussi tapissés de nombreuses familles de petits écureuils gris, qui charment le voyageur par leurs mouvements vifs et leur mine éveillée.

Dans les jungles règne un silence absolu, imposant, et qui cause comme une impression d'abandon et de solitude; à peine entend-on de temps en temps de rares coassements de grenouilles.

Arrivés à une portée de fusil du sommet de la montagne, nous sommes encore obligés de nous arrêter, épuisés de fatigue, de chaleur et de soif. Nos coolies se mettent alors à couper autour de nous tous les arbres qui gênent la vue et nous font de larges percées s'ouvrant d'un côté sur le Bantan, en face sur Batavia, et de l'autre côté, sur la chaîne du Pangrangho. Le panorama est magnifique. Nous voyons le détroit de la Sonde, la mer de Java et les navires en rade de Batavia, semblables à des points noirs sur un ruban bleu. Les plaines qui se déroulent à nos pieds offrent une splendide carte d'échantillons de toutes les nuances du vert, depuis les gris argentés des caféiers jusqu'au vert tendre du riz naissant. Les routes serpentent, blanches et dorées, au milieu de cet océan de verdure et se perdent au loin dans cette brume opaline qui enveloppe la terre et le ciel, sans atténuer toutefois l'incandescente lumière dont les premiers plans comme les fonds les plus reculés sont inondés à flots.

Après avoir admiré tout à mon aise ce spectacle enchanteur, je voulus compléter mes jouissances en allumant un cigare; mais l'humidité avait tout à fait mis hors de service nos allumettes et notre amadou. L'un de nos coolies, témoin de mon désappointement, disparut pendant quelques moments dans le fourré qui nous entourait et en sortit bientôt après tenant à la main un morceau de bambou sec. Il s'en servit alors pour exécuter l'appareil appelé en malais *méroäh* [1], si précieux pour se procurer du feu dans n'importe quelle situation, et, au bout de quelques minutes, nos cigares étaient allumés.

Cependant de gros nuages venant du sud-ouest s'avancent rapidement vers nous; le temps, beau jusqu'à ce moment, se couvre, et une pluie, fine d'abord, puis torrentielle, nous force à renoncer à l'ascension complète du Salak. Nous avons toutes les peines du monde à regagner l'endroit où nous avons laissé nos chevaux; le terrain, mouillé, détrempé, est plus glissant que la glace vive, et nos chutes sont plus fréquentes encore qu'à la montée. Bref nous nous demandons si nous rentrerons à Boghor sains et saufs.

Nos habits sont en lambeaux, nos chaussures déchirées et mon chapeau à l'air d'une monstrueuse pelote où les épines remplacent les aiguilles.

Sur l'avis de nos coolies, et malgré l'horrible état du sol nous enfourchons de confiance nos montures, et nous faisons bien; car nous fussions tombés dix fois là où nos chevaux ne trébuchaient même pas. Rien de plus merveilleux que l'instinct du cheval des montagnes de Java! Dans des pentes qu'un chien aurait de la peine à descendre, il s'assied sur ses jambes de derrière, s'en sert comme d'un frein, et marche seulement des pieds de devant. Attentif, la tête rassemblée, l'œil et l'oreille constamment tendus, il sonde du pied le terrain, il évite avec une incroyable adresse les racines glissantes, les plantes rampantes, les plaques d'argile et semble con-

1. Le *méroäh* est certainement un des plus curieux instruments inventés par les peuples sauvages pour faire du feu. Il se compose de quatre pièces distinctes, dont une passive et trois actives.

La première est un morceau de bambou de 40 centimètres de long sur 4 de large; l'une des extrémités est taillée en pointe, et l'un des côtés doit offrir un tranchant très-vif. — Les trois autres pièces sont d'abord deux morceaux de bambou se rapportant exactement l'un à l'autre dans toute leur longueur et par leur tranche. Dans chaque tranche sont pratiquées de petites entailles qui vont en s'évasant vers l'intérieur du bambou et qui correspondent entre elles quand on rapproche les deux morceaux. Un dernier morceau de bambou, portant à sa surface convexe une entaille peu profonde et de la superficie d'une pièce de dix sous, s'adapte dans la concavité que présentent les deux autres morceaux réunis.

Pour obtenir du feu, on commence par planter solidement en terre le premier morceau de bambou en lui donnant une inclinaison de 45° environ. On réunit alors, à l'aide des deux mains, les trois dernières pièces, après avoir placé, sous l'une des entailles évasées, un petit morceau de copeau de bambou, et il suffit de frotter les trois pièces ainsi disposées et qui, pour ainsi dire, n'en forment plus qu'une, sur le tranchant du morceau de bambou planté en terre, en ayant soin que le fil de ce couteau improvisé passe au centre de l'un des petits trous.

Après quelques secondes de cet exercice, qui ressemble beaucoup à celui d'un homme qui scie du bois, la fumée paraît, accompagnée d'une odeur très-sensible, et le feu ne tarde pas à se communiquer au petit tampon de copeau que l'on place alors sur un tampon plus gros : puis on active le feu avec le souffle.

naître les endroits où il passe comme s'ils étaient son trajet journalier.

La pluie tombait par torrents; nous étions transpercés et nous avions en perspective les fièvres que l'on gagne presque toujours à Java, quand on a le malheur de se laisser mouiller. Aussi prîmes-nous notre route en plein nord pour rejoindre au plus vite une maison où nous abriter.

Ce détour me procura l'occasion de voir en pleine forêt un multipliant gigantesque, vivant en liberté et étalant tout à son aise ses puissants rameaux. Je donne le dessin d'un des endroits les plus pittoresques de cet arbre, car, à vrai dire, je n'ai pas pu savoir ni où il commençait, ni où il finissait. Les coolies nous dirent qu'il s'étendait loin dans la forêt; mais qu'ils n'y étaient point allés voir.

« *Il y en a* souvent ici, ajouta celui qui parlait, en jetant des regards obliques sur les endroits les plus touffus.

— Avez-vous entendu? me dit M. Abels. Il paraît que nous sommes ici en dangereuse société.

Quelques pas plus loin, nous entendîmes les cris d'une compagnie de paons, signe certain que l'Indien avait dit vrai : car tigres et paons habitent toujours les mêmes localités.

Nous ne vîmes rien cependant; mais le surveillant des plantations de café chez lequel nous nous arrêtâmes, nous assura que, la dernière nuit, un tigre était venu rôder si près de sa maison, qu'il avait pu entendre sa respiration à travers les cloisons de bambou, et que la bête avait stationné plusieurs heures tout auprès de sa chambre à coucher.

Enfin, ainsi que cela a toujours lieu aux Indes, la pluie cessa brusquement comme elle était venue, et



Le palanquin javanais. — Dessin de M. de Molins.

nous pûmes reprendre notre route vers Boghor, où nous arrivâmes exténués de fatigue, vers sept heures du soir et après quatorze heures de marche sous l'accablant soleil de l'équateur.

Pendant les quelques jours de repos que je me donnai pour me remettre de mes fatigues, j'assistai à une danse de bayadères, donnée sous un banian des environs de Boghor.

L'arbre majestueux abritait sous ses nombreux rameaux une foule accourue de tous les points du voisinage. Au pied de l'arbre, se tenait l'orchestre (*gamelhang*) principalement composé de sonneries, de gongs et de tamtams, dans le bruit desquels se perdait le grincement du violon indigène, fait d'une peau de serpent, d'une carapace de tortue ou d'un coco évidé et dont l'archet frotte alternativement les cordes par dessus et par dessous.

Quelques instruments de bois à pavillons de cuivre lançaient de temps en temps des notes aiguës et stridentes dans cet effroyable vacarme, dont quelques petites cymbales en étain accusaient le rhythme. Toute cette musique se résolvait toujours en d'épouvantables coups de tamtam qui ébranlaient l'air de leurs formidables vibrations.

Au centre des musiciens, une femme, debout sur une natte, se livrait aux exercices de dislocation qui forment la danse indigène. Le costume de la bayadère se compose de l'inévitable sarhong, mais, à la ceinture, pendent, accrochés par un de leurs coins, des mouchoirs de toutes les couleurs, présents des nombreux admirateurs de la Taglioni javanaise. La ceinture, en argent doré, et quelquefois même en or, est agrafée sur le creux de l'estomac par une belle plaque en orfèvrerie, de chaque côté de laquelle pendent de jolies breloques malaises, boîtes à pommade pour reblanchir les dents, cassolettes, clefs ciselées, etc. La taille est prise dans un corsage blanc très-juste et sans manches, par dessus lequel se croisent deux bandes pailletées d'or, l'une rouge et l'au-



Danse de bayadères sous un multipliant, aux environs de Boghor. — Dessin de M. de Molins.

tre noire, qui partent des épaules et se rejoignent sous la boucle de la ceinture.

Mais elle n'était pas seule en scène : un homme paraissait de temps en temps, jouant un rôle mêlé de chant et de pantomime. La bayadère lui répondait par des gestes et quelquefois aussi par d'affreux glapissements.

Les Indiens prennent un plaisir infini à ces contorsions et à cet épouvantable tintamarre. A voir leur air profondément captivé et leurs mouvements qui suivent le rhythme de la musique, à les entendre accuser les contre-temps soit avec la voix, soit en frappant alternativement du plat et du revers de la main les objets qui se trouvent à leur portée, on comprend aisément que les *Toppengs*, ou dans d'autres parties de l'île les Rongghengs, sont un de leurs plus grands plaisirs.

J'avais déjà remarqué, à Batavia et à Soërabaija, ce goût prononcé des indigènes pour leurs représentations théâtrales, mais sans pouvoir me rendre un compte exact de la cause de leur plaisir. L'action est souvent, il est vrai, incompréhensible pour les Européens; mais, le plus habituellement, elle a trait à l'amour, l'éternel sujet de toute comédie. Ainsi c'est parfois un drame enfantin comme celui-ci :

La bayadère, sans doute effrayée de l'avenir de coiffer sainte Catherine, expose son ennui par des poses alanguies. Elle va et vient sur la natte qui lui sert de tapis, s'étire les bras, se renverse en arrière, murmure une plaintive chanson. Pendant toute cette première partie qui est fort longue, le danseur, son compère, reste nonchalamment étendu dans son coin. Mais le moment arrive où son rôle l'oblige à entrer en scène : il se lève alors, s'approche de la danseuse et lui fait une déclaration que la coquette repousse d'une façon non équivoque. Il insiste, il redouble de démonstrations humbles et passionnées, il va même, pour attendrir l'inhumaine, jusqu'à se couvrir la figure d'un masque qui se termine à la lèvre supérieure et dont les coins abaissés vers le menton donnent à sa physionomie la plus comique des tristesses. Vains efforts! au moment où l'éloquence de ses gestes atteint son apogée, il reçoit sur le nez un formidable coup d'éventail.

Furieux d'un affront aussi sanglant, notre homme met alors une figure peinte en vermillon, qui roule des yeux féroces et montre une rangée de dents formidables. C'est le masque de la colère, comme le premier était celui de la douleur. Notre héros s'avance alors menaçant vers la belle coquette et lui prouve ses sentiments par une série de gestes saccadés, de sauts et de soubresauts plus désopilants les uns que les autres. Effrayée du mal qu'elle a fait, de la colère qu'elle a provoquée, la jeune femme se retire dans un coin et regrette sans doute sa trop grande rigueur.

Cependant l'amour-propre la retient; elle ne veut point faire le premier pas; mais, voyant tout à coup le danseur jeter son masque de furieux et reprendre ses poses les plus humbles et sa physionomie la plus douce, elle se rend à tant de grandeur d'âme, se lève fascinée, s'approche de son tyran et lui jure une obéissance complète en suivant tous ses mouvements; elle s'avance quand il s'avance, recule avec lui, et ne tarde pas à se joindre à la danse à laquelle il l'invite d'un air conquérant.

D'autres fois, les Chinois, leurs défauts et leurs caractères, font les frais du drame que représentent les Toppengs.

Le danseur est déguisé en Chinois; il est vêtu à cet effet d'une camisole blanche et a la tête couverte d'un crâne postiche d'où sort une toute petite natte (le comble du ridicule pour un fils du Céleste Empire). Il mime les inconvénients qui résultent d'une gourmandise mal entendue. Il a mangé un ananas tout entier, et les douleurs d'entrailles viennent à se déclarer juste au moment où il traitait une affaire avec un Malais et se disposait à le voler horriblement. Chaque geste persuasif est interrompu par les contorsions les plus amusantes et les plus significatives; chaque argument coupé par des lazzis et des soupirs grotesques, très-spirituellement chargés.

Les Chinois sont douillets et intéressés; les Malais le savent et s'en moquent.

Ce que j'ai vu de plus réellement grotesque, c'est une représentation du genre de celles que je viens de décrire, mais dont les acteurs étaient deux singes dressés. Scrupuleusement vêtus comme les Toppengs, ces deux bêtes imitaient leurs mouvements traditionnels avec une rare perfection. C'était merveille de les voir se balancer, se déhancher, mettre leurs bras velus en guirlandes, tourner leurs mains en dehors des mouvements permis par la nature, le suprême de l'art de la danse aux Indes : on aurait dit de vrais petits hommes, tant l'imitation était parfaite. Mais à la moindre distraction de leur impressario, les deux acteurs, oubliant leurs rôles, en profitaient pour se pincer et s'arracher du poil, en se croisant, et, si la distraction se prolongeait, fondaient alors l'un sur l'autre, se roulaient sur le sol et cherchaient à se mordre ou à se prendre mutuellement les oreilles.

Je trouvai aussi un jour devant ma porte un indigène qui me demanda à me régaler de son talent. Il portait autour de ses reins une sorte d'échelle de corde dont les échelons de bambou taillés en sifflet excitaient ma curiosité. Je lui demandai le prix du spectacle qu'il me proposait.

« Quatre duits (8 centimes) par acte, » me répondit-il. Je lui donnai une roupie et le priai de commencer.

Il déroula alors son échelle, en fixa l'une des extrémités au tronc d'un arbre voisin, passa l'autre à l'une de ses jambes, tendit ainsi les deux cordes, et se mit à me jouer des mélodies malaises, en frappant les morceaux de bambou avec une massette de bois dur. Composition et exécution étaient sans doute fort incomplètes, fort primitives, mais je n'hésite pas à donner la préférence à cet instrument sur tous ceux que j'ai entendus jusqu'à ce jour dans les orchestres indigènes.

Après avoir savouré toutes les délices que pouvait me procurer mon musicien, je rentrai dans mon pavillon,

pensant que le bonhomme s'en irait après mon départ. Point du tout! Une demi-heure se passe, puis une heure, et la musique va toujours son train. Je reviens sur ma porte et j'engage poliment le virtuose à s'en aller. Il proteste et continue. Une autre heure se passe; ce bruit mat, court, enroué, commence à me porter sur les nerfs; cette fois-ci, je congédie formellement l'artiste. Mais il refuse net de s'en aller, et me répond que je lui ai payé vingt-cinq heures de travail et qu'il me les donnera.

Mais ce fait n'avait rien d'extraordinaire et j'aurais dû le prévoir; car, durant mon séjour dans l'île de Java, j'avais été témoin, en plusieurs circonstances, de la passion des indigènes pour tous les divertissements, et de la force physique que déployaient artistes et spectateurs pendant des représentations de vingt-quatre ou trente heures consécutives. M. Grenier ayant un jour payé les marionnettes et les danseurs à ses domestiques, ceux-ci, après une journée de travail, passèrent debout une nuit entière, se refusant le repos plutôt que de renoncer à un seul incident du spectacle qui leur était offert.

Quant à mon *Toekan-Thialong*, quand je fus parvenu à lui faire comprendre que je lui faisais grâce des vingt-trois heures de travail qu'il me devait encore, il s'éloigna très-offensé du mépris que je semblais faire de son talent.



Toekan Thialong. — Dessin de M. de Molins.

Le jour même où m'était arrivée mon aventure avec le musicien ne devait pas finir sans m'apporter une des plus violentes émotions que j'aie ressenties pendant mon séjour à Java.

Il était une heure du matin; je venais de me coucher, et à peine avais-je fini de border mon moustiquaire tout autour de mon lit, que je sentis mon matelas se soulever brusquement à trois ou quatre reprises. Les sinistres événements de Banjer-Massin, sur la côte de Bornéo où tous les Européens avaient été massacrés naguère, et certaine histoire d'une frégate de guerre prise à l'abordage par les indigènes, nouvelles que m'avait récemment racontées un Indien dont j'avais gagné la confiance, me revinrent aussitôt en mémoire. Je me crus au moment d'une Saint-Barthélemy de blancs, et, sautant hors de mon lit, je regardai immédiatement dessous, certain déjà d'y voir briller dans l'obscurité les yeux de mon assassin.

Il n'y avait personne.

J'ouvris mes volets, et, au moment où j'allais m'accouder sur l'appui de ma fenêtre, je reçus dans la poitrine deux nouvelles secousses violentes. Au même instant, buffles, chevaux, poules, canards, chiens et moutons poussèrent des cris d'effroi, et, par contre, toutes les bêtes qui chantent pendant la nuit, se turent tout à coup.

C'était un tremblement de terre. Le bruit souterrain, semblable à celui d'un ouragan éloigné, et les frémissements du sol qui continuaient à se faire sentir ne me le disaient que trop clairement. Je sortis de mon pavillon, en proie à la plus grande terreur, et craignant que la maison en s'écroulant ne m'ensevelît et ne m'écrasât sous ses débris; à peine dehors, je ressentis une troisième secousse plus forte que les deux autres.

Tous les Indiens étaient sortis de leurs cabanes.

« La terre a tremblé! me dit l'un d'eux, pâle de terreur.

— Je l'ai senti, répondis-je peu rassuré. Tremble-t-elle souvent ainsi?

— Non, monsieur, et fort heureusement : car si elle eût tremblé plus fort, nous aurions vu les maisons tomber. »

En effet les secousses avaient été verticales et semblaient partir immédiatement de dessous nos pieds. La lampe suspendue dans mon pavillon n'oscillait presque pas, mais, en revanche, les branches des cocotiers plantés devant mes fenêtres semblaient agitées par un vent tombant du ciel sur elles.

J'ai gardé de ce tremblement de terre un pénible souvenir, et j'avoue franchement que c'est la chose du monde qui m'a le plus effrayé. La pensée qu'on est à la merci d'un fléau contre lequel il n'est pas d'abri, cause une affreuse angoisse et le raisonnement ne fait qu'augmenter le premier effroi.

Le lendemain matin, j'allai me promener au marché, le rendez-vous des indigènes des environs. Dans les groupes qui stationnaient partout et autour du bali-bali, qui constitue le plus grand restaurant que j'aie vu à Java, il n'était question que du tremblement de terre de la nuit précédente. J'appris que les secousses avaient été ressenties à plusieurs lieues à la ronde et qu'elles avaient été plus fortes près des montagnes du Pangrangoh que dans les environs de Boghor, ce qui me fit supposer avec quelque raison qu'elles partaient du Guenhung-Ghedé, volcan en pleine activité.

Quelques jours après cette alerte, M. Abels vint me voir et me fit présent d'une sarbacane indigène, accompagnée de ses flèches. Cette arme est un long tube de deux mètres et demi de long sur deux centimètres et demi de diamètre, orné de distance en distance de ces merveilleux ouvrages en écorce de roting dont nos plus habiles passementiers, employant leurs meilleurs cordonnets, ne sauraient imiter ni la finesse ni l'élégance. La flèche,

longue de quarante centimètres environ, est renforcée vers la pointe et garnie à sa partie inférieure d'une sorte de quenouille en coton brut, destinée à intercepter tout passage d'air qui pourrait nuire à la propulsion du projectile : la pointe est tantôt coupée carrement; elle est destinée en ce cas à étourdir les oiseaux qu'on veut prendre vivants; tantôt elle est effilée, et rendue excessivement dure par le fil du bambou. M. Abels me montra l'usage de cette arme. On introduit d'abord dans la sarbacane la flèche tout entière ; on vise ensuite et avec beaucoup de facilité, eu égard à la position de l'arme, qui, appuyée au centre de la bouche, se trouve dans la direction du regard des deux yeux ; on souffle alors vigoureusement en fermant aussitôt l'orifice du tube avec la langue, et la flèche, dont la portée est fort longue, va exactement au but. J'en voulus faire l'expérience à mon tour, et comme nous nous trouvions sous la galerie de l'hôtel de M. Grenier, en face d'une vaste cour peuplée de poules, je visai une de ces malheureuses volailles, ne doutant pas de la manquer. Malgré les avertissements de notre hôte, qui me prédisait que j'allais faire quelque malheur, je soufflai avec force dans ma sarbacane, et la flèche, aussi rapide et sûre que celle de Guillaume Tell, vola vers l'animal infortuné et le traversa de part en part. La poule, mortellement atteinte, fut achevée pour le repas du soir, et, quoiqu'elle fût fort tendre, j'ai encore et j'aurai toujours sur la conscience ce meurtre presque involontaire.

Les indigènes ont encore d'autres armes très-ingénieuses et très-primitives, destinées à la chasse des petits oiseaux, pour laquelle ils ont un goût très-prononcé.

Les princes javanais se livrent au plaisir de la chasse sur une plus grande échelle. Ils aiment à courre le cerf, rarement avec des chiens qui seraient piqués par les reptiles, déchirés par les plantes, et qui d'ailleurs ne supportent pas le climat; mais à cheval, en cherchant à détourner et à tromper l'animal. Une fois qu'il est fatigué, les cavaliers s'approchent, et, s'armant d'un roting garni de plomb à l'un de ses bouts, et à l'autre d'une forte poignée de cuir destinée à le bien assujettir dans la main, ils assomment la pauvre bête. Cette chasse, aussi difficile que barbare, est exclusivement réservée aux très-grands personnages de Java.



Le grand restaurant, à Boghor. — Dessin de M. de Molins.

Quant au seigneur tigre, j'ai déjà dit la profonde terreur qu'il inspire aux indigènes ; aussi sont-ils bien peu nombreux les hommes intrépides qui osent s'aventurer seuls, la nuit et avec des intentions hostiles, dans les formidables repaires où, comme l'a dit un poëte :

.... Le tigre royal, fier habitant des jungles,
Se roule sur le dos et dilate ses ongles.

Il y a cependant à Java des chasseurs de bêtes féroces, qui s'attaquent au tigre de différentes manières connues en Europe. Mais la manière de prendre un tigre vivant est plus ignorée et mérite une mention spéciale.

Quand on a reconnu les parages où l'animal fait habituellement ses promenades nocturnes, on y choisit une petite éclaircie de terrain cachée par des buissons. On creuse alors une fosse de trois mètres carrés de surface sur quatre à cinq mètres de profondeur environ, et on y jette un animal vivant, un chien ou une chèvre par exemple : on recouvre le tout d'un mince treillage de lattes légères sur lequel on simule, avec autant de perfection que possible, un terrain vierge. A la tombée de la nuit, les chasseurs se retirent aux environs et guettent en silence, certains que tant qu'ils entendront crier l'appât il n'y aura point de tigre pris. Cependant la bête fauve, attirée d'abord par les cris, et ensuite alléchée par l'odeur, s'approche de son pas silencieux et allongé, flaire et fouille dans les buissons, cherchant le meilleur endroit pour s'élancer sur la place où elle pense que se trouve



Vue des environs de Boghor. — Dessin de M. de Molins.

la proie invisible : tout à coup le tigre s'arrête, recule de quelques pas, prend son élan, et d'un bond va rouler au fond de la fosse, en entraînant avec lui le terrain mobile. Presque immédiatement après la chute du tigre, la bête mise en appât est morte d'effroi. Après quelques bonds furieux, rendus impuissants par le manque d'espace, le tigre se résigne et se couche, la tête posée sur ses pattes de devant, et les yeux levés vers le haut de la fosse. On peut alors le fusiller sans qu'il fasse un seul mouvement. Mais si on veut le prendre et l'emmener vivant, on descend dans la fosse une cage moins haute et de fort peu plus étroite qu'elle, faite en bambou, fermée par le haut et ouverte par le bas : puis on comble le trou petit à petit, avec la terre qu'on en avait retirée et qu'on avait eu soin de cacher à peu de distance de là sous des feuillages. Impatienté par cette pluie de terre, le tigre renonce à son immobilité; il se lève, piétine la terre fraîchement jetée, et au fur et à mesure que le niveau s'élève, le tigre remonte avec lui, emportant sur son dos la cage qui le tient captif. Lorsque prison et prisonnier sont presque sortis de terre, on adapte des brancards à la cage et on la met au niveau du sol, en achevant de combler la fosse. Alors, si l'animal est très-redoutable, on lui glisse un plancher sous les pieds et on l'emporte ; sinon, on se contente de le faire voyager en poussant sa prison mobile et en se bornant à la poser par terre chaque fois qu'il manifeste quelques velléités de révolte ; tout élan lui étant impossible, aucune évasion n'est à redouter, d'autant plus, comme nous l'avons déjà dit, que le tigre a horreur du contact du bambou dont l'écorce vernissée agace ses terribles griffes.

Quant aux Européens, ceux qui peuvent supporter la rigueur du climat se livrent volontiers au plaisir de chasses moins dangereuses. Le sanglier, le *babi-roussa* (cochon-cerf), le charmant antilope fauve tacheté de blanc, sont leurs victimes ordinaires ; mais jamais je n'ai rencontré de chasseur, si endurci qu'il fût, qui eût pu tuer plus d'un singe. L'agonie du singe est affreuse, surtout à cause de sa ressemblance avec celle de l'homme. M. B..., l'un des Nemrods de Java, me raconta qu'un jour il avait rencontré dans une de ses chasses une nombreuse troupe de gloutons (*loëtoeng-simia-maura*); il fit feu presque au hasard et vit tomber de l'arbre une guenon et son petit, blessés du même coup. Alors il assista à une scène déchirante. La malheureuse mère, oubliant sa blessure, se mit à prodiguer à son nourrisson les soins les plus tendres et les plus passionnés; elle le pressait dans ses bras, le couvrait de caresses, cherchait à arrêter le sang qui coulait des blessures du petit singe en posant dessus ses mains noires. Enfin, lorsqu'elle se fut aperçue qu'il était mort, elle expira à son tour, en manifestant par ses gestes et par ses grimaces le plus violent désespoir. M. B.... m'avoua que ce spectacle l'avait profondément touché et que depuis il n'avait jamais déchargé son fusil sur un seul de ces pauvres animaux.

Les indigènes ont une façon assez ingénieuse de s'emparer des singes. Ils grimpent sur les cocotiers avec une agilité digne du gibier qu'ils poursuivent, font un trou à une noix et l'évident. Le singe qui voit ce coco troué et que conduit son instinct habituel de curiosité, veut en connaître la cause; il passe avec quelque effort sa petite main dans le trou, fouille quelques instants dans le coco vide, puis, quand il veut la retirer, effrayé de la difficulté qu'il éprouve, il écarte les doigts, se fatigue le poignet, perd la tête enfin, et reste ordinairement captif.

De la chasse aux combats d'animaux, il n'y a qu'un pas : aussi les indigènes ont-ils un goût très-vif pour ces derniers divertissements. Les souverains du pays, qui en sont également grands amateurs, font quelquefois combattre ensemble, dans de vastes arènes, des tigres et des buffles; le tigre a été affamé depuis plusieurs jours; la fureur double ses forces, et le buffle n'a pour tout refuge que de forts piliers de bois plantés en terre, derrière lesquels il bat en retraite quand le danger est trop imminent. Chose singulière! celui-ci est généralement vainqueur, et parvient souvent à clouer le tigre avec ses cornes contre les parois de l'arène. Mais comme ces luttes grandioses, qui rappellent les plus beaux jours de la Rome des Césars, ne sont à la portée que des fortunes princières, la plupart des indigènes se bornent à faire combattre entre eux des coqs et des cailles, mais plus souvent encore de malheureux cricris. Cet insecte, habituellement si inoffensif, est renfermé précieusement dans un petit flacon de bois pourvu d'une fente qui permet d'exciter l'animal avant le combat. Quand on le juge suffisamment furieux, on le fait sortir de la boite et on le met alors en présence de son adversaire; ils combattent ainsi jusqu'à l'extermination de l'un des deux champions. Non-seulement le jeu est ridicule et cruel, mais il donne naissance à des paris dans lesquels les Javanais égalent en folie et en imprudence nos sportmen, et qui ont pour leur fortune et pour leur moralité les plus funestes conséquences.

Les indigènes aiment aussi à faire voir aux Européens les animaux curieux du pays. On m'apporta un jour un *tatou-cabassou*. Ce singulier animal a, comme on le sait, la forme d'un gros rat; il est recouvert depuis le haut de la tête jusqu'à la queue d'écailles arrondies dont les indigènes font des chapeaux, et se nourrit principalement de fourmis. Je vécus quelque temps avec lui, mais je fus forcé de m'en séparer à cause du bruit insupportable que ses pieds armés de petites griffes faisaient sur mon parquet, et surtout du bruit plus désagréable encore de sa respiration entrecoupée, semblable, si je puis dire, à un reniflement.

On me fit ensuite cadeau d'une grenouille d'une espèce qui m'est inconnue, et à laquelle ses pattes de derrière, démesurément grandes par rapport à celles de devant, permettaient de faire des bonds prodigieux; elle sautait sans cesse par dessus mes meubles, par dessus ma tête, et littéralement jusqu'au plafond. Son incommodité me força aussi à lui donner la clef des champs.

Mais l'hôte que je gardai le plus longtemps et auquel je m'intéressai le plus fut un serpent vert (*oular-hidio*), espèce qui n'est pas venimeuse, mais qui dans ses co-

lères peut faire une morsure profonde. Ce serpent, qui est certainement le plus beau de tous, est vert et velouté et traversé dans toute sa longueur, de chaque côté du ventre, d'une longue bande d'or. Il est long d'un mètre environ, admirablement proportionné, et sa tête offre le type le plus parfait de la tête du reptile. Sa forme gracieuse et sa merveilleuse couleur eraient pâlir les plus beaux émaux de Palissy. Je le tenais ordinairement renfermé dans un bocal; mais quelquefois je le lâchais sous ma galerie; il montait alors sur les tables, tantôt en s'enroulant autour des pieds, tantôt en se dressant sur sa colonne vertébrale, comme les serpents danseurs, jusqu'à ce qu'il eût posé sa tête sur le rebord du meuble, pour s'enlever ensuite d'un seul effort.

Je veux raconter sa fin qui fut tragique.

J'avais élevé à la maison un jeune chat pour m'assurer d'une singularité particulière aux chats du pays qui ont tous la queue nouée naturellement, difformité que j'avais d'abord attribuée à quelque torture infligée à ces animaux pendant leur enfance. Un jour mon chat, ayant rencontré mon serpent qui faisait sa promenade ordinaire, se mit à le taquiner avec sa patte. Le reptile, irrité de cette agression, s'enroule aussitôt sur le parquet en forme de huit, pour donner à ses reins plus d'élasticité et de force, et attaque vigoureusement le chat : dans ses mouvements précipités, de vert qu'il était, il devient peu à peu zébré de gris et de noir. Ce phénomène, que je m'expliquai plus tard, provient de ce que l'extrémité extérieure de ses écailles est verte, celle qui touche la peau, grise, et que l'animal, en s'étirant, laisse voir l'écaille tout entière; ce qui produit les singulières zébrures en question. Voyant que la lutte devenait plus sérieuse, le chat s'était assis sur son derrière et, écartant ses pattes de devant, envoyait de terribles soufflets à son rampant adversaire. La colère de celui-ci devint alors tellement violente que ses écailles s'étant hérissées et laissant voir sa chair à nu, il changea encore une fois de couleur et devint rouge brique; comme il était ainsi dans un bien plus grand danger et que le chat l'avait déjà griffé plusieurs fois, je voulus le soustraire à une mort certaine et le remettre dans son bocal : mais mes Indiens s'y opposèrent en me disant qu'il était très-dangereux de le toucher en ce moment. Un instant après, le chat, d'un coup de patte vigoureusement asséné, lui avait coupé la tête.

La pointe que j'avais faite dans les pays vierges m'avait mis en goût, et tout ce qu'on me racontait du pays des Préhangans me travaillait l'esprit de telle façon que je résolus de me remettre en route. M. Abels voulut bien m'accompagner dans cette nouvelle excursion qui devait durer plusieurs jours. Notre itinéraire était de nous rendre à Tjiandjioor que nous devions adopter comme quartier général, et de rayonner de là dans les contrées voisines. Mais les pluies, qui règnent constamment dans toutes les contrées sur lesquelles le soleil passe à pic, écourtèrent encore ce voyage. Nous entrâmes toutefois fort avant dans le pays, et nous y vîmes plusieurs choses intéressantes.

Nous partîmes de Boghor à deux heures du matin, à cheval et accompagnés, comme la première fois, de coolies qui portaient quelques provisions et nos fort légers bagages. Nous devions avoir dépassé le Maga-Meudong avant le lever du jour et nous avions une forte traite à fournir. La nuit, sans lune, absolument noire, comme je l'ai décrite, ne nous permettait pas de voir les oreilles de nos chevaux, et, à bien plus forte raison, de diriger leur marche. Ils suivaient je ne sais trop comment notre guide, mais, de temps en temps, ils tressaillaient d'une étrange façon, et avec de brusques écarts qui me faisaient craindre de perdre les arçons.

« De quoi donc ces animaux ont-ils peur? demandai-je à notre guide.

— Sans doute des Malais qui se reposent dans les fossés, me répondit-il, et peut-être aussi des serpents qui traversent la route et s'enfuient à notre approche. »

Une heure après, nous étions dans les hautes forêts où la nuit était encore plus obscure. Je ne voyais plus du tout mon cheval, et quoique je sentisse tous ses mouvements, il me semblait que je cheminais à reculons : sensation que, dans mon enfance, je me procurais en fermant les yeux lorsque je me trouvais en voiture.

Au petit jour, nous étions sur le point culminant du Maga-Meudong et nous avions à trois cents mètres derrière nous les barrières qui ferment le pays des Préhangans et qu'on ne peut franchir sans une indispensable permission. Les raisons de cette sévérité sont faciles à comprendre, sinon excusables. Ce merveilleux pays produit par excellence le café, l'indigo, la cochenille, le thé, le girofle, le poivre, la cannelle et la muscade, qui font la fortune de la Compagnie des Indes-Néerlandaises; il est peuplé de deux millions d'Indiens qui travaillent uniquement à la culture de ces épices, et les vendent aux agents de la Compagnie à des prix insignifiants. Ainsi l'administration paye le café aux cultivateurs à raison de six roupies le picoul, et encore cette somme, qui passe par les mains de plusieurs fonctionnaires indigènes, ne parvient-elle au vendeur que considérablement diminuée. L'administration vend le café sur le pied de trente-six à quarante roupies le picoul, de sorte qu'elle gagne sur ce seul article six ou huit fois plus que le producteur. Un tel état de choses ne peut durer que grâce à la profonde ignorance de la valeur de leur travail dans laquelle on entretient les indigènes, une indiscrétion pouvant compromettre la richesse de la Compagnie. De là découlent deux faits très-graves : d'abord le petit nombre d'employés européens et de soldats chargés, les uns de la direction des affaires civiles, les autres du maintien de l'ordre public, et ensuite l'implacable sévérité que l'on déploie à propos des moindres peccadilles des indigènes. Ainsi on leur défend l'usage du café, et, dans ce pays où cette précieuse boisson est aussi nécessaire que le vin à nos cultivateurs, la moindre contravention à cette loi inique est punie de dix à vingt-cinq coups de roting. Le lecteur sait déjà ce qu'est ce supplice.

Au lever du soleil, nous étions installés sous le pondok

construit en belvédère sur le sommet du col du Maga-Meudong. Devant nous se déroulait le majestueux pays que nous nous proposions de parcourir, et l'horizon était borné par de bizarres montagnes, les unes coupées à pic sur un de leurs côtés, les autres ayant la forme d'un pain de sucre. A notre droite, les premières croupes du Pangrangoh, couvertes d'arbres magnifiques.

Nous fîmes sous le pondok un léger repas, dont nous allâmes chercher le dessert à quelques mètres de là, où l'aimable et prévoyant savant, M. le docteur Ploëm a acclimaté à l'intention des voyageurs de magnifiques fraises d'Europe. Nous étions en train de nous en régaler, quand nous entendîmes dans la forêt voisine un bruit semblable à un vent violent qui aurait cassé en les agitant les branches des arbres.

« Des singes! s'écria M. Abels. Ne bougeons pas! »

Quelques minutes après, nous voyons en effet arriver dans les arbres les plus rapprochés de nous, d'abord un, puis deux, puis quelques instants après douze ou quinze grands singes gris à tête noire (*Ouaou-ouaou. — Simia-leucisca.*) Les uns couraient sur les branches debout sur leurs pieds et s'aidant des mains; les autres s'y pendaient par les bras. Tous arrivaient ainsi jusqu'aux extrémités flexibles auxquelles ils se balançaient un instant pour s'élancer sur les arbres voisins. Tout à coup ils nous aperçoivent, et la troupe entière fait halte, en se cachant dans l'épaisse verdure qui l'entoure.

Nous restons immobiles comme des termes, et bientôt la confiance renaît chez la troupe vagabonde; la curiosité l'emporte; des têtes velues passent au travers des feuillages : évidemment nous sommes pour ces messieurs un sujet de *great attraction*. Le plus courageux s'avance, se pend à une branche et nous examine avec une attention scrupuleuse. Au moindre geste de notre part, toute la bande aurait décampé. Mais nous ne nous trahissons pas et nous assistons aux ébats de ces vandales qui se mettent à briser et à dépouiller ces beaux arbres, leurs asiles et les sources de leur existence. Ce sont alors des évolutions incroyables. L'un des singes s'attèle à la queue d'un de ses camarades qui grimpe le long d'un tronc et se laisse bravement remorquer ainsi jusqu'aux branches les plus élevées; un autre, accroupi dans un endroit que la conformation de l'arbre rend un passage très-fréquenté, ne manque pas de donner une poussée, d'arracher du poil ou de tirer les oreilles à ceux qui s'avancent à portée de ses longs bras. Puis ce sont des luttes corps à corps qui s'engagent à quinze ou vingt mètres du sol et se terminent par la chute de l'un et quelquefois des deux champions, qui se rattrapent toujours fort adroitement aux branches. Souvent nous recevons sur nous les morceaux de bois qu'ils cassent dans leurs évolutions; mais je dois dire que je ne les ai pas vus en jeter volontairement et avec force, comme j'avais entendu dire qu'ils le faisaient.

Nous nous levâmes enfin, et nos singes, pris tout à coup d'une terreur épouvantable, s'enfuirent et disparurent comme un tourbillon.

Nous voulions voir le joli lac qui couronne le Maga-Meudong et atteindre, s'il était possible, Sundang-Lahia avant la grande chaleur. Quelques minutes après avoir rejoint la grand'route que nous devions traverser pour nous rendre au lac, nous rencontrâmes un convoi d'indigènes se rendant dans l'intérieur. Deux femmes étaient portées dans un *tandock*, sorte de palanquin en forme d'aumônière, fait de tranches de bambou et de cordes de roting, et porté au trot par deux vigoureux coolies; derrière le palanquin venaient les coolies de rechange, ceux qui portaient les vivres, les effets des voyageurs et le mari des deux femmes; car, à Java, la polygamie existe, comme dans presque tous les pays mahométans. La caravane passa rapidement près de nous, et porteurs et portés nous saluèrent poliment.


Orchidées arborescentes. — Dessin de M. de Molins.

Nous nous engageâmes dans un beau sentier sinueux, au milieu d'arbres magnifiques sur lesquels je vis, dans leur plus grand développement, les orchidées arborescentes, ces merveilleuses plantes parasites qui préfèrent le bois dur des arbres tropicaux au terreau le plus gras et le plus fertile; à presque tous les troncs, pendaient des grappes de fleurs admirables et des mouchets de feuilles dont quelques-unes atteignaient de très-grandes proportions. Un indigène descendait le sentier.

« Sommes-nous loin du lac? lui demandâmes-nous.

— Non, nous répondit-il; ces messieurs n'ont plus que quelques pas à faire. »

En effet, un instant après nous trouvions au sein de la plus admirable verdure un beau bassin de l'eau la plus claire et la plus limpide.

Je voulus me baigner : M. Abels m'apprit que ce bain me vaudrait une bonne saignée, les eaux étant habitées par d'innombrables sangsues. Je renonçai donc à mon projet, mais, hélas! je ne devais rien perdre pour attendre.

Nous reprîmes notre chemin vers Sundang-Lahia, et en descendant la route qui suit le revers du Maga-Meudong, nous vîmes de loin les grandes forêts de Rassa-Malah dont les arbres gigantesques sont à coup sûr les plus grands végétaux de la création : mais, vus dans cet

ensemble de paysage si vaste, si imposant, ils me firent l'effet de jouets d'enfants, et nous résolûmes de les examiner de plus près, après nous être reposés de cette première étape.

A un détour de la route, nous vîmes à quelque distance trois indigènes à cheval qui venaient à notre rencontre. A portée de la voix, les trois cavaliers ôtèrent leurs vastes chapeaux; à quelques pas plus près de nous, ils mirent pied à terre et conduisirent leurs montures par la bride, et, au moment où nous les rejoignions, se prosternèrent devant nous, la face contre terre.

Stupéfait et indigné tout à la fois, je saute à bas de mon cheval, je m'avance vers ces hommes et je prends sur le sol la même posture qu'eux. Nos coolies s'arrêtent comme pétrifiés, et l'un des hommes prosternés, ayant soulevé la tête, me laisse voir la plus étonnée des physionomies.

« Pourquoi te mets-tu ainsi à genoux devant moi? lui dis-je

— Mais, monsieur.... mais.... c'est l'habitude....

— C'est une mauvaise habitude; car tu es un homme comme moi, et l'on ne doit se prosterner que devant Dieu.

— Mais, monsieur....

— Il n'y a pas de mais. Relève-toi, ainsi que tes compagnons, et approchez-vous sans crainte. »

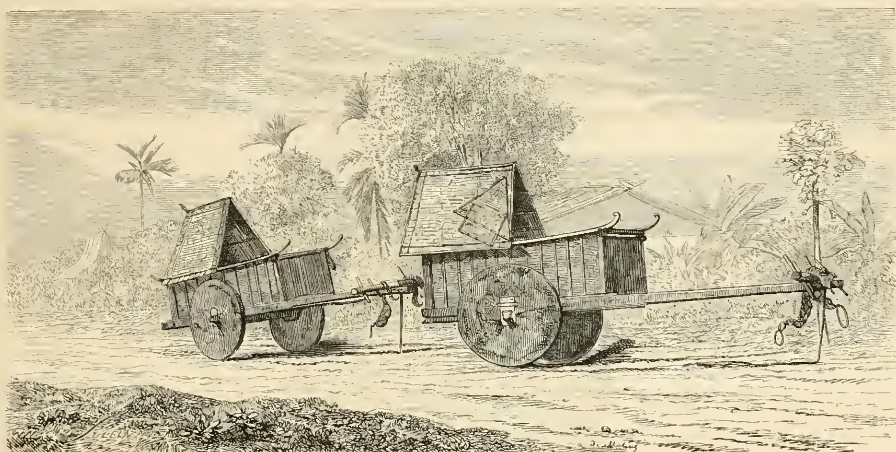
Ils obéirent, et alors je leur fis les *sèlams* en usage aux Indes, leur souhaitant heureux voyage, grandes richesses et prompt retour.

« Slahmatt djïalan, lantass kahia, lantass poëlang. »

Ils s'éloignèrent, et je les entendis dire entre eux :

« Bien certainement, ce monsieur n'est pas hollandais. »

Mais, hélas! en réfléchissant à cette aventure, je compris qu'en me laissant emporter par un sentiment de justice et d'humanité, j'avais manqué de prudence. En effet qui sait si ces pauvres gens se seront prosternés, après la leçon que je venais de leur donner, devant le premier Hollandais qu'ils auront rencontré sur leur chemin, et si ce dernier ne les aura pas fait battre sans pitié, à moins qu'il ne se soit lui-même acquitté de ce soin?



Voitures de charge, à Java. — Dessin de M. de Molins.

Sur le bord de la route, j'eus l'occasion de faire le dessin de ces belles voitures à roues pleines en usage dans toute l'île : je note ce fait en me rappelant qu'un Indien, qui me voyait faire mon croquis, me dit avec une naïveté charmante et en faisant allusion à une antique superstition indigène.

« Bien certainement, dans une vie précédente, monsieur a dû être fabricant de voitures. »

Enfin, vers deux heures de l'après-midi et après douze heures de cheval, nous arrivâmes, exténués de fatigue, à notre première étape, où l'excellent docteur Ploëm nous reçut avec une charmante cordialité.

Nous passâmes une intéressante soirée. M. Ploëm nous raconta sur le pays mille choses curieuses. Ce savant, qui est en même temps un aimable homme, s'est imposé la tâche d'étudier les volcans de Java; il a longtemps habité les régions de l'île où ils sont en plus grand nombre. Pendant une des plus terribles éruptions du Merapi, volcan qui, l'hiver dernier, a causé la mort de plus de trente mille personnes, le docteur Ploëm monta sur le sommet du cratère embrasé, d'où s'échappaient, avec des torrents de flammes et de lave en fusion, de telles émanations que les Indiens qui l'accompagnaient, à demi suffoqués par la chaleur, la fumée et les gaz délétères, refusèrent d'aller plus loin et abandonnèrent l'intrépide savant qui continua à gravir, malgré les plus atroces souffrances, les flancs frémissants de la montagne.

M. Ploëm fit dans cette dangereuse ascension des observations scientifiques du plus haut intérêt; il vit de ses propres yeux les phénomènes les plus étranges et

les plus inconnus, et l'on trouvera, dans l'ouvrage auquel il travaillait lors de mon passage à Sundang-Lahia, les merveilleux résultats de son courageux amour de la science.

Cependant la position de l'explorateur ne tarda pas à devenir encore plus critique, et l'on peut dire qu'il n'échappa à la mort que par un hasard miraculeux. En effet, au moment où, après avoir constaté les désordres que produisait sur lui le milieu dans lequel il se trouvait, il voulut reprendre le chemin des régions plus saines, la tête lui tourna, il s'éloigna autant qu'il le put du gouffre béant; mais il tomba bientôt sur le sol et resta ainsi sans connaissance pendant trois jours et trois nuits, sans être atteint par les ruisseaux de lave et les rochers incandescents qui roulaient le long de la montagne.

Des Indiens qui aperçurent par hasard M. Ploëm dirent aux gens de la plaine qu'ils avaient rencontré le corps d'un Européen. On soupçonna que c'était le cadavre du docteur; un convoi fut organisé pour l'aller chercher. Le docteur n'était pourtant pas tout à fait mort, mais il ne valait pas beaucoup mieux. A la suite des jours torrides et des nuits humides, des milliers de piqûres de fourmis et de moustiques, il avait été atteint d'une de ces fièvres ordinairement mortelles à Java. Il fut pendant plusieurs jours dans le plus grand danger, et encore la maladie ne céda-t-elle, que pour faire place à un état dont M. Ploëm n'est pas et ne sera jamais remis. Le courage scientifique de ce brave homme, dont je pourrais citer d'autres exemples aussi étonnants, est au-dessus de tout éloge.


Bananier sauvage. — Dessin de M. de Molins.

Parmi les choses curieuses que je vis chez M. Ploëm, je citerai ses collections d'animaux rares, soit morts, soit vivants, et entre autres, cinq magnifiques boas. Ces reptiles avaient longtemps vécu dans un grand cabinet attenant à la chambre à coucher du docteur, mais, comme ils se livraient pendant la nuit à des ébats trop bruyants, il leur fit construire une maisonnette en pierre sèche dans un coin de son jardin. Puis, un beau jour, il trouva les quatre murs renversés; les serpents étaient partis. Désolé de la perte irréparable qu'il venait de faire, le brave docteur se mit à la poursuite de ses fugitifs, dont il ne tarda pas à retrouver l'un, le plus beau de tous, dans une rizière, sortant par instants de l'eau et fuyant de toute la vigueur des longs anneaux de son corps gigantesque. S'élancer dans la rizière, les jambes nues (car le docteur était sorti en costume de nuit), saisir le reptile par le bout de la queue et le ramener de force à son domicile, fut pour l'héroïque naturaliste l'affaire de quelques instants. C'est là que je vis ce splendide animal, non pas engourdi et malingre comme ceux de nos ménageries, mais vif et bien portant comme un hôte chéri et soigné.

M. Ploëm possède aussi un bëo, qui m'amusa beaucoup par son talent de ventriloque. Le bëo ou mutek est certainement un oiseau des plus extraordinaires. Un peu plus gros que le merle d'Europe, noir comme lui et ayant aussi le bec et les pattes jaunes, il en diffère cependant par la forme générale de son corps, l'aspect particulier de sa tête et surtout par les ouïes en peau jaune qui lui donnent une physionomie étrangère aux oiseaux des pays froids. Mais c'est surtout par son talent d'imitation, supérieur encore à celui du perroquet, que le bëo est intéressant. Celui de M. Ploëm, dont la cage est située à peu de distance de l'écurie et de la basse-cour, s'est appliqué à rendre le gloussement des poules, le chant du coq, le roucoulement des tourterelles, et particulièrement le hennissement des chevaux, qu'il imite avec une perfection si grande que j'eus beau l'examiner attentivement et suivre du regard les ondulations de son gosier, le hennissement me paraissait toujours sortir de l'écurie et non du bec de l'oiseau mystificateur.

Je ne quitterai pas la résidence de Tjiei-Panas, sans parler des sources d'eau glacée et d'eau presque bouillante qui surgissent du sol à quelques mètres l'une de l'autre, et de la belle collection d'orchidées arborescentes qui se trouve dans le jardin botanique confié aux soins du docteur, et dans laquelle sont réunies presque toutes les variétés de ces belles plantes qui offrent aux naturalistes un si fécond sujet d'études.

Cependant il faut repartir; car nous voulons mettre à exécution notre projet de voir de près les Rassa-Malah (Liquidambar Rassa-Malah), plus grands arbres du pays de Java.

Nous trouvâmes d'abord des plantations de café; puis nous arrivâmes dans des pays plus découverts et nous atteignîmes après une heure et demie de marche les premières jungles, moins hautes et moins serrées que celles que nous avions traversées dans notre ascension du Salak, mais qui rendaient encore notre voyage très-pénible. C'était un fouillis de verdure, où le bananier sauvage, avec ses feuilles vert-pâle d'un côté et de l'autre tachées de rouge et de brun, se rencontrait en majorité. Nous nagions dans des flots de plantes de toutes sortes; nous y admirions surtout les grandes fougères au tronc solide[1], aux feuilles si gracieuses et si régulières, les grandes fougères qui tiennent à la fois de la fleur par leur

1. Nous rencontrâmes sur notre route une cabane, véritable curiosité, dont tous les gros piliers étaient faits de troncs de fougères

forme exquise, de l'oiseau par leur belle couleur, et de l'arbre par leur taille imposante.

Tout à coup le mandour de M. Ploëm, qui nous servait de guide et qui savait le but de notre excursion, s'arrêta en nous disant :

« Voilà!

— Voilà quoi? dis-je.

— Le premier des grands arbres, monsieur, celui que l'on voit du Maga-Meudong. »

Et il m'indiqua du regard une sorte de tour, garnie à son sommet de branches et de feuilles, mais que bien certainement je n'aurais jamais pu prendre pour un arbre.

« Celui-ci est petit, me dit-il, mais en montant plus haut ces messieurs en verront de bien plus grands. »

Et en effet, bien que l'échantillon que nous avions devant les yeux dépassât déjà les limites du vraisemblable, nous reconnûmes, en arrivant aux lisières de l'immense forêt, que les arbres devenaient de plus en plus gros. Chose remarquable pourtant, ils étaient presque tous malades; plusieurs d'entre eux, noirs dans le haut, étendaient dans les airs leurs grands bras décharnés. L'on m'apprit que le soleil en était la seule cause et que ces vigoureux végétaux ne pouvaient pas supporter ses rayons.

Je ne saurais bien exprimer maintenant, n'ayant plus la réalité devant les yeux, l'impression de recueillement que m'inspira la vue de ces colosses, véritables patriarches des forêts, témoins sans doute des antiques créations et des époques où la nature était encore dans toute la fécondité de sa jeunesse, et qui, encore debout aujourd'hui, m'entouraient de la colonnade de leurs troncs géants et me recouvraient du feuillage de leurs énormes branches.



Bananier royal. — Dessin de M. de Molins.

Le dessin que nous donnons ici représente la fin de cette zone de troncs malades et le commencement de la forêt; c'est, à mon sens, un des endroits les plus intéressants de notre excursion.

A ce moment, une pluie fine qui survint fit tomber des arbres sur nous une multitude de sangsues terrestres qui, pénétrant par le collet et les manches de nos vêtements, nous saignèrent sans scrupule, et dont nos Indiens nous débarrassèrent en nous frottant avec des citrons; on sait qu'aux Indes il en pousse presque partout.

En redescendant, nous passâmes auprès des plantations de quinquina, acclimaté à Java pour la plus grande prospérité du gouvernement hollandais.

Plus loin, notre mandour trouva dans un tronc d'arbre encore debout, mais complétement pourri, un splendide capricorne, dont les longues antennes repliées dépassaient de beaucoup la longueur du corps, et nous fit, avec une précision à laquelle j'étais loin de m'attendre, une description des transformations successives de cet animal, tour à tour larve, chrysalide, et enfin insecte étincelant.

Ce n'était pas, du reste, la première fois que je constatais chez les Malais la connaissance de l'histoire naturelle; ils sont sous ce rapport bien plus avancés que nos paysans. Ils savent les reptiles et les insectes dangereux, ainsi que les moyens de soigner les morsures et les piqûres; ils connaissent les plantes et leurs diverses propriétés; mais je dois malheureusement ajouter que, quelquefois aussi, ils mettent ces connaissances spéciales au service des plus mauvais penchants.

A mon avis, la réputation de férocité qu'on a faite aux animaux des forêts de Java est exagérée ; j'ai pu m'en convaincre en parcourant des parages infestés de bêtes fauves et de reptiles de toutes sortes, et quoique je n'eusse bien souvent que des chaussures en lambeaux et de légers vêtements, je n'ai jamais été mangé par les tigres ni bu par les boas. Je suis donc autorisé à croire que les serpents et les scorpions fuient presque toujours à l'approche de l'homme, et que les tigres et les panthères sont effrayés des pâles figures des Européens, dont le teint entièrement décoloré par les transpirations continuelles, et les yeux clairs, animés par la fièvre, n'ont rien de rassurant pour des animaux habitués à voir les belles chairs dorées des Malais et leurs yeux, ordinairement si doux, et toujours voilés de longs cils : en un mot, nous ne sommes pas appétissants. Et puis, je connais plusieurs exemples de bêtes féroces parfaitement apprivoisées et n'ayant donné, pendant plusieurs années de suite, aucun signe du caractère qu'on prête à leurs races.

Mais quant aux poisons composés et souvent employés par les Indiens, c'est une autre question, et tout ce qu'on a dit à ce sujet est resté au-dessous de la vérité. J'ai vu, pendant mon séjour à Java, plusieurs Européens empoisonnés par les indigènes. Les substances les plus généralement employées sont celles qui développent chez les personnes qui les ont prises, des maladies connues et naturelles : je ne citerai que le poil court et noir qui entoure le nœud du bambou vert et qui produit le rhume de cerveau incurable, la bronchite chronique et la phthisie pulmonaire, suivant qu'il s'est logé dans les fosses nasales, les bronches ou le poumon.

Mais le temps était toujours aussi affreux, et nous

de vingt à vingt-cinq centimètres de diamètre. J'ai vu plusieurs de ces plantes aussi hautes que les dattiers du jardin d'acclimatation d'Alger (six à sept mètres).

reprîmes le chemin de Boghor où nous arrivâmes dans un état facile à concevoir, après dix-huit heures de pluie épouvantable et où nous fûmes bien heureux de nous mettre au lit autant pour nous préserver des fièvres que pour nous reposer de nos fatigues.

Quelques jours après, je quittai la maison de M. Grenier et mon joli pavillon de la *Villa d'amore;* un triste pressentiment me disait que je ne devais plus revoir l'homme aimable qui m'avait si bien accueilli. Je ne me trompais pas, et, à peine de retour en France, j'appris que M. Grenier, victime de haines particulières, avait succombé, peu de temps après mon départ, à l'un de ces poisons dont je parlais tout à l'heure.

Enfin, le 10 mars 1861, je vis s'enfuir les côtes de Java comme j'avais vu, le 5 janvier 1858, disparaître celles de France : la malle m'emportait sur ses grandes ailes de fer. Agité de mille pensées diverses, je regardai longtemps l'horizon derrière lequel venaient de s'engloutir les côtes de ce beau pays, où il m'avait été donné d'éprouver les sensations les plus douces, dans la contemplation des merveilles de la nature, comme aussi les plus pénibles, devant le spectacle de l'exploitation et de l'asservissement de mes semblables !



Les rassa-malah, près de Boghor. — Dessin de M. de Molins.

DE MOLINS.



Monolithes à l'entrée de la sépulture des Mings (p. 302). — Dessin de Therond d'après une photographie.

# RELATION DE VOYAGE DE SHANG-HAI A MOSCOU,

## PAR PÉKIN, LA MONGOLIE ET LA RUSSIE ASIATIQUE,

RÉDIGÉE D'APRÈS LES NOTES DE M. DE BOURBOULON, MINISTRE DE FRANCE EN CHINE, ET DE Mme DE BOURBOULON,

PAR M. A. POUSSIELGUE [1].

1859-1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### DE PÉKIN A TCHANG-PING-TCHEOU.

Le grand plateau central de l'Asie. — Rapports entre l'empire russe et la Chine. — Difficultés du trajet par terre. — Considérations qui le font adopter. — Préparatifs de départ. — Panique au sortir du palais de la légation. — Les faubourgs au nord de Pékin. — Routes mal entretenues. — L'agriculture et la pêche dans le Pe-tche-li. — Entrevue avec le maître d'école de Cha-ho. — Sa maison et ses femmes. — Aspect de la ville de Tchang-ping-tcheou. — Description d'une auberge chinoise.

Quand on jette les yeux sur une mappemonde, on est frappé du contraste que présente, avec les vastes océans du sud, l'immense étendue des terres au nord et dans le centre du continent asiatique. Le nord, c'est la Sibérie, ce grand désert où, malgré l'intempérie des saisons, la Russie a planté, par ses colonies militaires, de puissants jalons de civilisation ; le centre, c'est l'empire chinois, l'empire du Milieu, avec sa double ceinture de tributaires nomades ; au nord-ouest, les Mandchoux, dont la dynastie règne maintenant sur la Chine, au nord et au nord-est les Mongols, puis des Khirghiz, des Tartares, et cent autres tribus. Ce grand centre de l'Asie, presque inconnu encore à l'Europe, sera sillonné un jour, en dépit des distances, par les chemins de fer et les télégraphes de la civilisation occidentale, allant se relier aux Amériques par le Kamtschatka et le détroit de Behring ; déjà des ingénieurs européens ont signalé cette grande voie du continent asiatique, qui doit unir tous les peuples de notre planète plus sûrement que les télégraphes sous-marins qu'on a essayé d'établir dans les profondeurs des océans Atlantique et Pacifique.

Ce que nous savons de ces régions ne nous vient certes pas des géographes chinois, qui n'ont guère du monde une idée plus exacte que celle qu'en avaient les Grecs au temps d'Hérodote. Il suffit pour s'en assurer de jeter les yeux sur la mappemonde (p. 290), dressée en 1840 par un lettré d'origine mandchoue : la surface de la terre y est occupée par trois continents, entre lesquels s'étend un vaste Océan ; l'un est composé des deux Amériques, l'autre de l'Asie, l'Europe et l'Afrique, le troisième envahit tout le sud. L'Amérique du Nord est toute petite, celle du Sud au contraire s'étend presque d'un pôle à l'autre ; l'Asie, l'Afrique et l'Europe singulièrement réduites forment à peine un tiers de la terre : on y voit la Contrée des Chiens, vaste pays imaginaire qui s'étend au nord-est de la Chine

1. Suite. — Voy. t. IX, p. 81, 97, 113 ; t. X, p. 33, 49, 65, 81 et 97.

dans l'espace occupé par la mer de Tartarie; la Cochinchine occupe tout le continent Indien, deux vastes golfes coupent l'Afrique en deux parties réunies par un isthme, enfin l'Europe placée dans une position moins septentrionale n'est plus qu'une bande de terre sans profondeur. Le troisième continent, celui du sud et le plus vaste, est appelé la Contrée des Perroquets. Ces oiseaux venant en Chine de la Malaisie, il est évident que le géographe a fait une seule terre de la Nouvelle-Guinée, de l'Australie et de toutes les îles des groupes Océaniens. Les Chinois donnent aux Anglais le nom de *In-Ko*, aux Français celui de *Fa-Ko*, aux Russes celui de *Go-lo-ssô*. Ils n'ont pas idée de l'importance relative des différentes nations de l'Europe, qu'ils ont confondues longtemps dans le même mépris. La guerre de 1860 a sans doute changé leur manière de voir.

Les Russes se sont réservé jusqu'ici le monopole des communications par terre entre l'Europe et l'empire chinois; aucun agent européen, autre que les leurs, n'a encore pu traverser ces espaces inhospitaliers.




Mappemonde chinoise.

Avant le traité de 1858 qui a ouvert la Chine, les communications se bornaient entre les deux empires, par suite de la défiance habituelle du gouvernement chinois, à une grande caravane qui partait tous les deux ans seulement de Kiachta, sur l'extrême frontière de la Sibérie; elle était convoyée par les Mongols, et des marchandises, russes ou européennes, étaient consignées à des négociants chinois de la ville de Kalgan, à la frontière de l'empire du Milieu. Aucun trafiquant russe ne pouvait pénétrer en Chine.

Dans ces dernières années, depuis la conclusion du traité qui consacrait la liberté du commerce, les rapports entre ces deux pays ont pris plus de développement, et les marchands sibériens accompagnent eux-mêmes leurs draps, leurs tissus et leurs fourrures jusqu'en Chine, où ils les échangent contre les produits du pays.

Ce commerce, plus facile et plus direct que celui que font les nations occidentales par les mers du Sud, tend à prendre une grande importance.

Le ministre de France, à Pékin, comprit qu'il y avait

# CARTE ITINERAIRE
# DE PEKIN A IRKOUTSK

d'après les relevés
de M.r BOUVIER Cap.ne du Genie

1.ère Partie

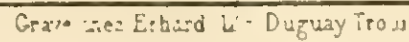
Kilomètres
10 20 30 40 50

Nord

Koutoul
Borva
Djoubour
Djalatou
Halibtchi
Varan
Homouth
Houchour-hachoun
Tourougue
Pagode
Tole-boulak
Soudji-boulak
Boulan
Héremouhor
Djil-houngol
Ola-houdouk
Chara-mouroun
Zagan-houdouk
Olo-houdouk
Bohotou
Chara-hada
Bombatou
Oulan-hada
Tchentai
Tchatchoutai
Mingai
Djaksoutai
Kousoutou
Oro-houdouk
Kalutai
Bourgolstai
KHARA-KHOTO
Zagan-tolgoi
KALKAN
Suen-hoa-fou
Ky-min-y
Sa-tchen
Houai-lai
Tcha-Tao
Nan-keou
Tchang-pning-tcheou
Cha-ho
PEKIN

M O N G O L I E
Gobi ou Châmo (G.d Desert)
Monts In-Schan
TCHAKHAR
KOU-KOU-HOCHO
TOUTO-HOTO
Hoang-ho
CHO-PIN-FOU
Grande Muraille
TA-TOU-FOU
Chotchéou
Pin-fou
IN-TCHEOU
Sang-kan-ho
POO-AN-TCHEOU
PAI-TCHEOU
Grande Muraille
C H I N E
C H A N - S I
P E - T C H Y - L I

106 108 110 112 114 40 42 44



à rendre un service positif aux sciences et même aux intérêts français, en pénétrant dans ces régions presque inconnues que suivent les marchands russes et en soulevant ainsi un coin du voile mystérieux qui les enveloppait encore.

Cinq fois déjà M. et Mme de Bourboulon avaient fait par mer la traversée de Chine en France ; ils ne se sentaient guère attirés par la perspective de ce long et monotone voyage, où l'on n'aperçoit que le ciel et l'eau et où l'on est exposé pendant trois mois aux chaleurs torrides et énervantes des mers équatoriales. D'autre part, toutefois, le trajet par terre présentait des difficultés, des fatigues et même des dangers qu'il était facile de prévoir : il ne s'agissait de rien moins que de parcourir huit mille kilomètres au milieu de peuplades presque sauvages, dans des steppes et des déserts sans routes frayées, de franchir des montagnes escarpées, de traverser à gué de larges rivières, enfin de se réduire pour la vie matérielle à coucher sous la tente et à manger du laitage et du biscuit de mer détrempé.

Il y avait bien là de quoi donner à réfléchir à une femme habituée à vivre au milieu de tout le confortable et de tout le luxe de la civilisation européenne.

D'après les renseignements qu'on recueillit, la partie difficile du voyage ne s'étendait pas à moins de deux mille kilomètres qu'il fallait franchir pour arriver à la frontière de Sibérie : une fois là, le service des postes, admirablement organisé jusque dans les parties les plus lointaines de l'empire russe, fournirait des moyens de transport rapides, sinon commodes.

C'était la Mongolie qu'il fallait traverser, pays immense, habité par des peuples nomades et pasteurs, tributaires du gouvernement chinois, auquel ils doivent gratuitement leurs services pour les transports de voyageurs et de marchandises.

M. de Baluseck, ministre de Russie à Pékin, et Mme de



Le tueur de rats, à Pekin. — Dessin de Émile Bayard d'après une gravure chinoise.

Baluseck étaient venus par cette voie dans la capitale de la Chine : or, Mme de Bourboulon ne doutait point qu'elle ne fût capable d'autant de courage que Mme de Baluseck : le retour par terre fut donc décidé.

Alors il fallut s'occuper des nombreux préparatifs qu'exigeait ce long voyage.

Le prince *Kong*, régent de l'empire chinois, fut prévenu des intentions du ministre de France et promit que des mandarins chinois et mongols de rang supérieur escorteraient les voyageurs jusqu'aux limites de l'empire, et que, tout en assurant leur sécurité, ils feraient préparer à l'avance des chevaux, des relais, et même des tentes et des campements.

On fit partir pour la France par la voie de mer tous les gros bagages inutiles ou embarrassants. Quinze jours aussi avant le départ définitif, une caravane de dix chameaux fut envoyée à Kiachta, aux confins de l'empire russe, avec du vin, du riz et autres provisions de bouche de toute espèce, afin de pouvoir remplacer les vivres épuisés durant la traversée de la Mongolie.

M. Bouvier, capitaine du génie, se chargea de diriger les charrons chinois qui devaient construire une dizaine de petites voitures de transport, assez légères pour être traînées par les cavaliers nomades, et assez solides pour passer partout dans le désert.

Ces voitures, dans lesquelles prirent place un sous-officier du génie et deux soldats qui retournaient en Europe avec le capitaine Bouvier, ainsi que les domestiques de la légation, qui devaient accompagner le ministre de France, furent expédiées trois jours avant le départ définitif pour Kalgan, ville frontière de la Mongolie.

Une petite caravane de chameaux portant à dos les bagages et les caisses de provisions, précéda aussi à Kalgan l'arrivée des voyageurs qu'elle devait suivre, et



Feu d'artifice et confusion au départ de Pekin. — Dessin de Vaumort d'après l'album de Mme de Bourboulon.

auxquels sa présence devait assurer les ressources nécessaires.

Pain, riz, biscuit, thé, café, vins, liqueurs, beurre salé, conserves de viandes, légumes en boites achetés à Pékin, ou venus de *Shang-haï* par l'entremise de négociants européens, vêtements de tout genre, surtout de ces chaudes pelisses mongoles, doublées en fourrures ou en peaux de mouton, si nécessaires pour affronter les vents glacés du désert, enfin tout ce qu'il avait été possible de prévoir, en fait de provisions de bouche ou de choses nécessaires à la vie, avait été réuni et emballé avec soin.

Toutes ces précautions prises, le jour du départ fut fixé au 17 mai de grand matin.

Les chemins étaient en fort mauvais état, on avait à franchir des défilés montagneux; aussi fut-il décidé qu'on ferait à cheval le trajet de deux cent six kilomètres qui séparait Pékin de Kalgan.

Le 17 mai, à six heures du matin, les voyageurs étaient réunis devant le palais de la légation française, au milieu d'une foule empressée de badauds chinois.

Mme de Bourboulon, qui avait adopté dès ce moment le costume d'homme qu'elle devait porter dans tout le voyage, c'est-à-dire une veste en drap gris à parements en velours, de larges pantalons en étoffe bleue, des bottes à l'écuyère, et par-dessus, à volonté, un manteau mongol à capuchon doublé de fourrure, montait son cheval favori, qui l'avait amenée à Pékin et avait été son compagnon pendant toutes ses excursions dans la ville et dans les campagnes environnantes.

Le ministre de France et le capitaine Bouvier, qui retournait avec lui en France, étaient montés sur des chevaux anglo-indiens achetés à Pékin d'officiers anglais qui avaient fait la dernière campagne.

Sir Frédérick Bruce, ministre d'Angleterre, M. Wade, secrétaire de la légation anglaise, savant sinologue, M. Trèves, lieutenant de vaisseau de la marine française et un des jeunes interprètes français se trouvaient aussi au rendez-vous; de ces messieurs, les premiers voulaient pousser jusqu'à la grande muraille, les autres se proposaient seulement une promenade jusqu'aux tombeaux des *Mings*, à trente kilomètres nord-est de Pékin.

Deux mandarins chinois, l'un de rang distingué, décoré du bouton rouge, l'autre ne portant encore que le bouton blanc, attendaient gravement le moment du départ, qui devait les revêtir de leurs fonctions, consistant à accompagner les voyageurs jusqu'à Kalgan, à veiller à leur sécurité et à leur faire fournir, sur réquisition, tout ce qui leur serait nécessaire.

De nombreux *Ting-tchaïs*, espèce de messagers officiels de la légation anglaise, et d'autres domestiques indigènes venaient ensuite.

Tous ces Chinois étaient gravement juchés sur de mauvaises rosses fourbues et couvertes de plaies, les genoux relevés à hauteur du coude, et se tenant à la crinière de leur monture comme les singes sur les chiens du Cirque.

Enfin, en dernier lieu, deux litières à brancard portées par des mules, remplaçaient avantageusement pour la force sinon pour la docilité les porteurs habituels. L'une de ces litières était destinée à Mme de Bourboulon, dans le cas où elle se sentirait fatiguée de ce long voyage à cheval, l'autre servait d'équipage à cinq charmants petits chiens chinois et japonais qu'elle ramenait avec elle en Europe.

Le mandarin à bouton rouge vint prendre les ordres des ministres et donna le signal du départ.

En ce moment, de bruyantes détonations retentirent: des fusées, des serpenteaux, des pétards éclatèrent de tous côtés, à la porte, dans les jardins et jusque sur les murs de la légation.

Une confusion inexprimable s'ensuivit : personne ne s'attendait à cette politesse à bout portant, organisée avec mystère par les serviteurs chinois de la légation.

Une des mules brisa le brancard de la litière à laquelle elle était attelée et se jeta au milieu des curieux effrayés; il fallut une heure pour recomposer la cavalcade et remplacer la mule qui s'était échappée ; un grand nombre des Chinois de la suite, qui avaient été jetés par terre, avaient dû courir après leurs chevaux et se précipiter à la recherche de leurs sangles, de leurs coussins et de leurs couvertures fort compromises au milieu de la foule populaire qui entourait la cavalcade. Il est vrai que le Chinois monte sur n'importe quoi, et n'importe comment : c'est son lit (coussins et couvertures) qui lui sert de selle : il s'y hisse avec grand'peine, mais il en descend avec une facilité étonnante ; dix fois dans une journée, il tombera de cheval, dix fois il y remontera avec la même parfaite quiétude. Il est vrai aussi que, par une sorte de grâce d'état, il ne se fait jamais de mal.

Ces domestiques du Céleste-Empire font un excellent service en voyage : ils ne se plaignent de rien, se contentent de peu pour leur nourriture, et opposent à tous les accidents une résignation inouïe.

C'est là un des caractères spéciaux de cette race jaune, qui n'a pour résister à l'activité dévorante des Européens qu'une inaltérable passiveté.

Cependant Mme de Bourboulon, dont le cheval épouvanté du bruit et de la foule s'était emporté à travers la ville, attendait depuis une heure environ sur une grande place, près de la porte de *Ngau-bing* : « C'est la première fois, dit-elle dans son carnet de voyage, que je me suis trouvée absolument seule au milieu de cette grande ville; j'ai pu arrêter mon cheval près d'une pagode que je ne connaissais pas, car je n'avais pas visité ce quartier de Pékin; mon costume d'homme a excité la curiosité, et bientôt une foule immense m'a entourée. Quelque pacifique et respectueuse même qu'elle fût à mon égard, j'avoue que j'ai trouvé le temps long, et que j'éprouvai un sensible plaisir aussitôt que je pus rejoindre la cavalcade où l'on commençait à s'inquiéter de mon absence. »

Enfin, tout le monde étant réuni, on franchit par cette même porte de *Ngau-bing* l'enceinte murée de la ville

défendue là par un petit poste de tigres impériaux, et on entra dans le faubourg du nord.

Sauf cette manifestation inopportune des serviteurs chinois de la légation de France (pour les Chinois, il n'y a pas de fête possible sans feux d'artifices), aucun honneur officiel ne fut rendu aux voyageurs, et ils quittèrent la ville comme de simples particuliers.

Cet incident moitié tragique, moitié comique, qui avait signalé le moment du départ, eût été d'un sinistre présage pour les superstitieux Chinois; il n'en aurait pas fallu tant pour arrêter un mandarin.

La grande route de Mongolie qu'on suit au sortir de la Porte de la Victoire est bordée de chaque côté de deux rangées de maisons et de petites pagodes où des bonzes sollicitent les aumônes des fidèles, à grand renfort de cloches et de tamtams.

Des robiniers, des saules et des jujubiers sont plantés des deux côtés, une foule de petites guinguettes bariolées en rouge, en vert et en bleu et surmontées des affiches les plus engageantes y débitent aux passants le thé, l'eau-de-vie de sorgho, les œufs durs, les poissons frits et fumés, les gâteaux à la graisse, les fruits confits au sucre et au sel, et surtout des tranches de pastèques. On y rencontre aussi, comme partout, des preneurs de rats.

Des caravanes de chameaux dirigées par des Mongols et des Turcomans, des Thibétains aux figures sauvages, aux accoutrements bizarres y campent, entourés de curieux et d'une foule de petits marchands ambulants qui cherchent à faire quelques bonnes affaires aux dépens de la naïveté des barbares; ceux-ci y étalent leurs ballots de marchandises au soleil pour les faire sécher, et y réparent leurs vêtements avariés par leur longue route dans le désert, afin de faire bonne mine à leur prochaine entrée dans la capitale.

Des troupes de mulets avec leurs clochettes y apportent les denrées des provinces du sud-ouest, le sel du *Tte-chouen*, le thé de *Hou-pé*.

Quelquefois d'immenses troupeaux de bêtes à cornes, de chevaux et de moutons envahissent les larges avenues sous la conduite des habiles cavaliers du *Tchakar* qui les rassemblent en poussant des cris gutturaux et à grands coups de lanière; ces cavaliers, qui portent un uniforme bleu, font partie de la graude organisation militaire appelée le *Tchakar*, qui relève directement du domaine privé de l'empereur, dont ils surveillent les pâturages et les troupeaux sur cette lisière de la Terre des Herbes, comprise entre la grande muraille, le grand coude du Hoang-ho et la Mandchourie. Les cavaliers du désert, Mandchoux ou Mongols, forment la force la plus réelle et la plus dévouée sur laquelle puisse compter le Fils du ciel; au nombre de vingt ou trente mille braves, mais mal armés et indisciplinés, ils soutinrent, à la bataille de *Pali-kiao*, tout le choc de l'armée anglo-française, alors qu'aux premiers coups de canon les milices chinoises avaient déjà pris la fuite.

Peu à peu, à mesure que les voyageurs traversaient les faubourgs, la foule diminuait, les maisons devenaient plus rares, et on entrait dans ces immenses plaines qui entourent Pékin et dont le sol, composé d'un tuf calcaire recouvert à peine d'une légère couche de terre végétale, est peu favorable à la culture.

La chaussée, assez bien entretenue au sortir de la ville, devenait très-mauvaise : de grandes dalles de granit oolithique usées par les eaux et par le frottement des lourdes voitures de pierre qui viennent à Pékin, y forment des escaliers abrupts qui font trébucher les chevaux à chaque pas.

Du reste, le temps était magnifique, l'air frais, l'atmosphère très-pure, et peu après on retrouva un sol bien cultivé, comme il l'est en général dans toute la province du Pe-tche-li. Ici l'agriculture, comme dans tout le Céleste-Empire, est la profession la plus honorable. Les Européens ont pu voir le prince *Kong*, régent de l'empire, se rendre en grande pompe, vers la fin de mars 1861, au temple de l'Agriculture situé à l'extrémité de la ville chinoise à Pékin, et là, après avoir offert un sacrifice au dieu protecteur des hommes, qui les encourage au travail en leur donnant tous les biens de la terre, diriger lui-même la charrue et tracer plusieurs sillons; une foule de grands personnages, les ministres, les maîtres de cérémonie, les grands officiers de la couronne, et enfin trois princes de la famille impériale, ainsi qu'une députation de laboureurs, accompagnaient le représentant de l'empereur. Aussitôt que le prince *Kong* eut terminé le labourage de la parcelle réservée qui était désignée par une étiquette jaune, et qu'on eut replacé dans leur fourreau les outils destinés au chef de l'État, les trois princes de la famille impériale, puis les neuf premiers dignitaires de l'empire conduisirent successivement la charrue jusqu'à ce que le champ fût labouré en son entier; derrière eux des mandarins inférieurs ensemencèrent les sillons ouverts, tandis que les laboureurs recouvraient avec des râteaux et des rouleaux les germes sacrés confiés à la terre. Pendant toute la cérémonie, des chœurs de musique et de symphonie ne cessèrent de se faire entendre.

Cette intelligente protection, cet anoblissement de l'agriculture ont eu d'immenses résultats : aucun pays du monde n'est cultivé avec tant de soins et peut-être avec plus de perfection que la Chine. Il n'y a pas un pouce de terrain perdu.

Dans le Pe-tche-li la propriété territoriale étant très-divisée, les exploitations agricoles se font sur une petite échelle, mais l'intelligence avec laquelle elles sont dirigées remédie aux graves inconvénients du morcellement. On rencontre peu de villages; en revanche un grand nombre de petites fermes et de métairies s'élèvent çà et là ombragées par quelques grands arbres. Les bâtiments tiennent peu de place, et les paysans sont si économes du sol qu'ils établissent leurs meules et leurs gerbes sur les toits de leurs maisons disposés en plateforme.

S'ils ménagent le terrain, ils ne se ménagent pas la peine; grâce à l'abondance des bras et au bon marché de la main-d'œuvre, ils ont pu adopter le mode de culture par rangées alternatives qui leur permet de ne ja-

mais laisser reposer la terre, et d'avoir des récoltes pendant tout l'été. Ainsi, entre les rangées de sorgho (*Holcus sorghum*) qui s'élève jusqu'à dix et douze pieds de haut, ils sèment une céréale d'une taille plus faible, le petit millet (*Panicum Italicum*), qui s'accommode de croître à l'ombre de son gigantesque voisin. Quand le sorgho est moissonné, le millet exposé au soleil mûrit à son tour; des fèves (*Dolichos simensis*) sont plantées en rangée au milieu des champs de maïs, et elles ont donné leur récolte avant que celui-ci qui est tardif ne soit assez monté pour les étouffer; la terre, retirée des fossés d'écoulement ou d'irrigation, est plantée de



Cour d'auberge à Tchang-ping-tcheou. — Dessin de Émile Bayard d'après l'album de Mme de Bourboulon.

ricins ou de cotonniers dont les larges panaches verts encadrent en guise de haies les champs de céréales; enfin, quand le sol est trop aride ou qu'ils n'ont pu en enlever les pierres, ils y sèment du pin à résine ou du *cath-sé*, plante oléagineuse qui s'accommode des plus mauvais terrains.

Rien de plus animé que le tableau que présentent les vastes plaines du *Pe-tche-li* à l'époque des moissons. Les efforts du laboureur ont produit leurs fruits; les récoltes de toute sorte viennent gonfler ses greniers; les batteurs, les vanneurs, les moissonneurs, accompagnés de troupes de femmes et d'enfants qui glanent, font re-




Scènes d'agriculture dans la province de Pe-tche-li. — Dessin de Vaumort d'apres l'album de Mme de Bourboulon

tentir l'air de leurs chants joyeux, et, à demi nus sous un soleil ardent, la queue enroulée autour du crâne, ils travaillent avec ardeur depuis le point du jour jusqu'à la tombée de la nuit, ne s'interrompant quelques minutes que pour manger des oignons et une poignée de riz, pour tirer quelques bouffées de leurs pipes, et pour s'éventer avec ardeur quand le soleil devient trop chaud, et que la sueur inonde leurs membres robustes.

Les eaux de cette province ne sont guère moins exploitées que le sol.

La pisciculture est pratiquée sur une grande échelle et de la manière la plus intelligente. Au commencement du printemps, un grand nombre de marchands de frai de poisson parcourent les campagnes pour vendre cette précieuse semence aux propriétaires d'étangs. Les œufs fécondés par la laitance, sont transportés dans des tonnelets garnis de mousse humide. Il y a aussi des marchands d'alevin, habiles plongeurs qui vont prendre dans les trous des fleuves avec une poche à mailles très-serrées des petits poissons nouvellement nés ; on élève cet alevin dans des étangs particuliers d'où il est répandu, quand il est plus fort, dans les lacs et les grandes réserves. Les Chinois sont parvenus à conserver dans des bassins artificiels et a nourrir en domesticité les espèces les plus intéressantes et les plus productives de leurs fleuves. Dans les vastes étangs situés près du temple du Ciel, à Pékin, on élève des dorades, une sorte de brème qui pèse jusqu'à vingt-cinq livres, des carpes et le fameux gourami ou kia-yu, poisson domestique; matin et soir les gardiens apportent des herbes et du grain aux poissons qui s'en nourrissent avec avidité, et qui atteignent en peu de temps des proportions considérables grâce à cet engraissage forcé. Dans ces conditions, un étang rapporte plus à son propriétaire que les meilleures terres de labour.

Les côtes de la mer à l'embouchure du Peï-ho sont garnies sur toute leur étendue de parcs pour prendre le poisson à marée basse. Ce sont des mandragues consistant en plusieurs carrés de cotonnade bleue tendus en travers sur des bouts de rotin qui sont fixés eux-mêmes à de petits piquets se déployant comme les feuillets d'un paravent; on se sert aussi de la seine et d'un chalut qui se traîne à fond. On prend dans le golfe de Pe-tche-li des plies, des soles, des flétans, des crapauds et des brèmes de mer, des dorades, des merlans, des germons, des mornes et une foule d'autres poissons. On y rencontre des cétacés, cachalots et dauphins, plusieurs espèces de squales parmi lesquelles le requin tigre (*Squalus tigrinus*), dont la peau rayée et tachetée sert à divers usages industriels, et d'énormes tortues de mer[1].

La pêche des rivières qui nous est mieux connue se fait de différentes manières fort ingénieuses : il y a la pêche avec des cormorans privés[2], la pêche au feu, au trident, à la nasse et à l'échiquier; on tend aussi des tramaux pour barrer le cours d'eau à l'époque des migrations des poissons voyageurs. Le *Peï-ho*, peuplé de nombreux pêcheurs, présente l'aspect le plus animé : de grandes barques contiennent des familles entières; les femmes sont occupées à raccommoder les filets, à fabriquer des nasses en osier, à vider et à saler les produits de la pêche, à transporter dans les étuis les poissons qu'on veut conserver vivants; les petits enfants, le corps entouré d'une ceinture natatoire en vessies de porcs, courent sur les bordages et grimpent comme des chats aux mâts et le long des cordages; des hommes laissent tomber à l'eau perpendiculairement leurs vastes échiquiers qu'ils relèvent sans peine par un mécanisme ingénieux en pesant de tout le poids de leur corps sur un montant en bois qui forme balance; d'autres visitent les filets dormants qui occupent tout le fond du fleuve et qui sont reconnaissables aux morceaux de bois flottant çà et là; enfin quelques-uns descendent le courant en harponnant les gros poissons avec un trident attaché à leur poignet par une forte corde. Pour ne pas effaroucher leur proie, ils ont imaginé de construire une sorte de radeau composé de deux poutres reliées entre elles par des barres de bois; c'est absolument la forme d'une échelle ; l'avant est taillé en pointe, à l'arrière, qui est carré, est placée une pagaie avec laquelle ils peuvent godiller. Par un miracle d'équilibre ils parviennent à se tenir debout un pied sur chacun des montants, le bras levé et armé du trident et le cou tendu pour apercevoir le poisson qui dort au soleil à la surface de l'eau. C'est un spectacle émouvant que de voir cinq ou six pêcheurs descendant le courant du fleuve en ligne sur ces frêles esquifs ; ils ont pour coiffure un grand chapeau de paille, et pour vêtement une casaque en jonc tressé imperméable et une culotte formée de petites tiges de roseaux non aplaties et cousues ensemble; leurs jambes et leurs bras nus sont nerveux et bronzés, leur figure est énergique et son expression calme annonce l'habitude du danger. Cependant, quoiqu'il arrive souvent que la proie harponnée plus vigoureuse que le harponneur lui fasse perdre l'équilibre et le précipite dans l'eau où il n'a d'autre ressource, s'il ne veut être entraîné dans ses profondeurs, que de couper la corde attachée à son poignet, on entend rarement parler d'accidents, car tous sont excellents nageurs. La nuit, il se fait un bruit étrange sur les eaux qui sont illuminées par des torches de résine ; les pêcheurs parcourent en tout sens le fleuve en exécutant des roulements précipités sur des tambours de bois afin de chasser le poisson vers les endroits où sont tendus leurs filets.

C'est à travers des scènes variées de cette nature que vers une heure de l'après-midi arrivèrent les voyageurs européens à *Cha-ho*, village assez important, muré comme tous ceux du nord de la Chine avec un faubourg situé entre deux bras de la rivière *Cha-ho* (rivière de Sable) petit affluent du Peï-ho.

« En arrivant à *Cha-ho*, nous souffrions tous de la chaleur : dix-huit kilomètres franchis à cheval par un

1. Qu'on veuille bien se rappeler, pour tout ce qui est de zoologie chinoise, que les mêmes noms appliqués aux mêmes objets indiquent des genres semblables, mais des espèces différentes.

2. La pêche aux cormorans a été décrite par beaucoup de voyageurs.




Modes divers de pêche dans le Pe-tche-li. — Dessin de Vaumort d'après l'album de Mme de Bourboulon.

soleil ardent me faisaient désirer un peu de repos. A l'entrée du village, nous avons été frapper à la porte d'une maison assez vaste pour y demander l'hospitalité : c'était une école mutuelle, car on entendait le nasillement des enfants qui y répétaient leurs leçons. Le maître d'école, un Chinois bourru, effaré de ma présence, se tenait en travers de sa porte et faisait mine de ne pas vouloir me laisser entrer (voy. p. 304).

« Enfin, nous fûmes rejoints par le gros de notre troupe, et sur les explications en bon chinois de M. Wade, mon bourru, se métamorphosant subitement, plia sa maigre échine en deux et m'introduisit, avec force salutations, dans l'appartement de ses femmes, composé d'une seule pièce située au fond de la classe.

« Là, et avant d'avoir eu le temps de me reconnaître, je fus enlevée à force de bras par ces dames et transportée sur le kang ou lit de repos, où j'étais à peine étendue qu'on m'offrit l'inévitable thé.

« Je me laissais aller à une douce somnolence, quand une inquiétante pensée vint me rendre toute mon énergie : j'étais couchée sur un amas de loques et de haillons de toutes couleurs, et certainement le kang devait posséder d'autres habitants que moi. Je me levai aussitôt, malgré les protestations de mes Chinoises, et allai m'asseoir dans la cour sous les galeries.

« Après tout, c'est là un des inconvénients qu'on ne saurait éviter dans les maisons chinoises et dont je devais bien prendre mon parti. Dès que je fus un peu reposée, je remontai, vers les trois heures, en litière pour gagner la ville de *Tchang-ping-tcheou*, où nous sommes arrivés ce soir à six heures et demie. En chemin, nous avons eu un coup de vent tellement fort que les deux mules qui portent ma litière, l'une dans les brancards de devant, l'autre dans ceux de derrière, avaient de la peine à avancer. »

Entre *Cha-ho* et *Tchang-ping-tcheou*, le pays continue à être très-plat et d'une monotonie extrême, mais il est des mieux cultivés; les champs de tabac, de blé, de maïs, de sorgho s'y succèdent alternativement, coupés de place en place par de petits fossés d'irrigation.

Vers le soir, on reconnut qu'on approchait de la ville à la masse de grands et beaux arbres, qui formaient à l'horizon un rideau sombre interrompu de temps en temps par les clochetons des pagodes et les coupoles des temples.

C'est une chose remarquable dans le nord de la Chine que les arbres, si rares dans les campagnes où on les détruit parce qu'ils nuiraient à l'agriculture, sont si nombreux dans les villes qu'ils leur donnent l'aspect de grands parcs à hautes futaies.

Pékin, plus que toute autre ville, a l'air d'une forêt coupée par des lacs et des rivières ; les maisons s'y cachent sous l'ombrage des grands robiniers et des pins majestueux

*Tchang-ping-tcheou* est située à trente-neuf kilomètres ouest-nord-ouest de Pékin ; c'est une ville importante de second ordre, ainsi que l'annonce la terminaison *tcheou*[1]. Située au milieu d'un pays excessivement plat, non loin des rives d'un affluent du *Peï-ho*, sur lequel est jeté un beau pont droit, solidement construit en pierres, elle est régulièrement bâtie, bien percée, et relativement propre; on y compte à peu près quarante mille habitants.

On y remarque, entre autres monuments, sur la grande place où viennent aboutir les quatre principales rues, un très-bel arc de triomphe en pierres, couvert de sculptures étranges, qui a été élevé par un empereur de la dynastie mandchoue à la mémoire d'un grand mandarin né à *Tchang-ping-tcheou*.

En Chine, ces monuments remplacent les statues qu'on élève en Europe aux grands hommes.

Un mandarin de l'escorte avait pris l'avance pour requérir et faire préparer des logements dans la ville; les auberges où on passa la nuit (car on dut en occuper deux, à cause du grand nombre de personnes qui accompagnaient les voyageurs), étaient bien tenues et avaient été nettoyées avec soin.

Toutes ces auberges chinoises sont construites sur le même plan, et nous pensons qu'il est intéressant d'en donner, une fois pour toutes, une description succincte.

Elles se composent invariablement d'un quadrilatère comprenant, suivant leur importance, une ou deux grandes cours bordées de bâtiments à un étage.

La seconde cour est réservée aux voyageurs de distinction.

Le devant de l'auberge est occupé par des auvents et des galeries où sont placées des tables pour les buveurs de thé.

Un grand portail, sur les côtés duquel sont les cuisines et le restaurant, vous conduit dans la première cour, dans le milieu de laquelle est un puits ou citerne, d'où on tire l'eau avec de grands seaux en osier ; tout autour, sont rangés des chevalets supportant des auges en bois, dans lesquelles chaque voyageur dépose pour ses animaux la ration de paille de sorgho hachée et de son, qui forme leur maigre nourriture; il est presque impossible de se procurer de l'avoine dans le nord de la Chine (voy. p. 296).

Aucun de ces animaux n'étant attaché, ils errent en liberté toute la nuit, hennissent, brament, beuglent et se battent, sans que leurs maîtres, qui dorment à côté malgré ce vacarme effroyable, daignent s'en occuper.

Notons cependant que par suite d'une invention qui dénote la patience d'observation des Chinois, ils ont trouvé un moyen qui les réduit généralement au silence : ils leur relèvent la queue en l'air et la fixent pour la nuit au moyen d'une courroie et d'un morceau de bois attaché sur la croupe ; dans ces conditions la mule la plus bruyante, privée du libre maniement de sa queue, se tait piteusement, et laisse dormir son maître.

Tant que la caravane fut sur le territoire chinois, les

1. *Fou*, en chinois, désigne une ville de premier ordre; *tcheou*, une ville de deuxième ordre; *hien*, une ville de troisième ordre. Toute agglomération de maisons qui constitue une ville est toujours entourée de remparts.



Vue de la sépulture de la dynastie des Mings. — Dessin de Sabatier d'après l'album de Mme de Bourboulon.

mandarins d'escorte avaient soin de faire évacuer à l'avance les bâtiments de l'arrière-cour complétement réservés aux voyageurs européens, qui y trouvaient dressés leurs lits de voyage et un souper à demi civilisé.

Quant à leur suite, Chinois de tous grades, ils s'accommodaient des places libres sur les kangs, ou bien encore s'étendaient roulés dans leurs couvertures sur les nattes qui garnissent les dortoirs.

Ces auberges, dont l'entrée est indiquée la nuit par de monstrueuses lanternes de couleur, ont des pancartes faisant réclame en lettres de deux pieds de haut.

On y lit des inscriptions de ce genre :

*Hôtel des bons rapports sociaux, loge les hôtes passagers, se charge de toutes affaires et en garantit le succès.*

Ou bien encore : *Hôtel de la vertu récompensée, Wei-chau vend bon marché et achète cher.*

On peut juger par ces inscriptions fidèlement traduites de la naïveté des réclames chinoises.

C'est un spectacle bien curieux pour un Européen que l'agitation et le bruit étourdissant qui se font dans ces hôtelleries à la tombée de la nuit, surtout dans les grandes villes commerçantes de la frontière de Mongolie : les voyageurs vont çà et là en demandant des renseignements, les porteurs de bagages se disputent, le maître de la maison vocifère, les domestiques répètent ses ordres, les garçons du restaurant chantent à tue-tête les notes des consommateurs, les mendiants nasillent leurs misères, les charretiers, les chameliers jurent après leurs animaux qui répondent chacun dans leur langage, tandis que tous les chiens du voisinage aboient en se disputant les os et les débris des cuisines.

### DE TCHANG-PING-TCHEOU A SUAN-HOA-FOU.

Visite à la sépulture des Mings. — Monolithes à l'entrée. — Magnifique panorama. — Avenue bordée de statues d'animaux gigantesques. — Arcs de triomphe. — Déjeuner sur les pierres sépulcrales. — Enceinte des monuments funéraires. — Grand mausolée en marbre. — Merveilleuses sculptures.

La nuit s'écoula sans événement notable à *Tchang-ping-tcheou*, et le lendemain matin à sept heures et demie, les voyageurs montèrent à cheval pour aller visiter la sépulture des empereurs de la dynastie des *Mings* (Ta-ming-feuti) située à onze kilomètres au nord-est.

« Nous ne pouvions passer aussi près de cette agglomération de monuments qu'on nous avait vantés à Pékin comme un des plus beaux spécimens de l'art chinois au dix-septième siècle, sans nous détourner pour aller les voir. Nous serons les premiers Européens qui aient foulé de leurs pieds profanes la sépulture des princes de cette grande dynastie chinoise.

« Nous sommes partis ce matin par un temps superbe sous la conduite d'un mandarin de *Tchang-ping-tcheou*.

« Au sortir de la ville, dans la direction du nord-est, le pays commence à devenir plus accidenté; l'œil est flatté de l'aspect des collines couvertes d'arbres verts, pins et mélèzes entremêlés de rochers de granit; le bord de la route est planté de ricins qui agitent au vent leurs larges panaches verts.

« Bientôt après nous descendons dans un chemin creux où l'on ne voit rien que deux hautes murailles de terre jaune et de pierres.

« La route se continue ainsi pendant quelque temps jusqu'à un carrefour auquel on arrive par un pont délabré jeté sur un torrent rocailleux.

« Sur une hauteur devant nous, nous apercevons une réunion de monolithes gigantesques en pierre de taille et d'une architecture bizarre.

« Six pierres brutes d'un seul morceau en forment les colonnes : elles sont supportées par des piédestaux carrés couverts de sculptures mythologiques, et décorés de figures de lions de grandeur naturelle.

« Ces six colonnes sont couronnées de douze pierres de la même dimension posées d'aplomb et cimentées, ou supportées par des socles en pierre, de manière à former cinq ouvertures carrées dont les plus basses sont celles des deux extrémités et la plus haute celle du milieu.

« Au-dessus de chaque ouverture sont cinq toits à la chinoise recouverts de tuiles vernissées et dorées, et au-dessus de chaque colonne, pour masquer le vide, six autres petits toits en miniature construits sur le même modèle.

« Ce monument a peu d'épaisseur; les pierres en sont immenses, mais plates; cela fait l'impression d'un décor en bois comme ceux de nos fêtes publiques.

« C'est l'entrée de la sépulture des *Mings*, et le point de départ d'une large chaussée pierrée qui s'étend à perte de vue au milieu d'une plaine nue et aride.

« Cependant dès que nous avons gravi l'escarpement, nous voyons se dessiner, noyé dans une brume lointaine, un grand amphithéâtre de collines boisées.

« Les Chinois sont de grands maîtres en décors : ils ont établi ces simples monolithes pour attirer l'attention, et non pour faire deviner les magnificences qui attendent le visiteur; ils ont su graduer la surprise dans tout cet ensemble extraordinaire de constructions.

« La colline s'abaisse à dater du monument que nous venons de voir, et la chaussée s'élève graduellement au-dessus des plaines environnantes.

« Nous parcourons ainsi un espace de cinq ou six cents pas, et peu à peu l'horizon s'élargit devant nous; enfin nous franchissons une brusque dépression de terrain, et un cri d'admiration s'échappe de toutes les bouches.

« Sur notre côté, en contre-bas, la vallée paraît couverte de monolithes funéraires de toutes formes et de toutes dimensions; devant nous se dresse un arc de triomphe en marbre blanc percé de trois portes monumentales, celle du milieu laissant entrevoir une véritable armée de monstres gigantesques rangés sur les bords de la chaussée dont ils paraissent défendre l'entrée; plus loin, au bout de cette chaussée qui s'élève à une grande hauteur au-dessus du sol, apparaissent d'autres arcs de triomphe; puis sur une colline qui paraît à pic de la distance où nous sommes, au milieu d'un magique amphithéâtre de forêts de pins séculaires, une réunion grandiose de temples, de kiosques, de pagodes s'étendent à perte de vue ; enfin ce magnifique panorama est couronné

par les clochetons et les coupoles d'un vaste édifice en marbre blanc qui domine tout le paysage; les tuiles dorées de tous ces monuments scintillent au soleil en opposition avec la sombre verdure des arbres.

« Mais nous sommes bientôt rappelés à la réalité par l'agitation inusitée de nos chevaux.

« Au moment où la cavalcade débouche sur la chaussée bordée de statues, nous ne sommes plus maîtres de nos montures qui bronchent et qui renâclent à la vue de tous ces monstres grimaçants; quelques-uns de nous sont emportés dans la plaine, d'autres sont forcés de descendre et de conduire leurs chevaux par la bride; les plus heureux passent en leur couvrant les yeux.

« C'est qu'on ne peut rien voir de plus saisissant que ces lions, ces tigres, ces éléphants, ces rhinocéros, ces buffles, cinq ou six fois plus grands que nature, couchés ou debout sur de larges piédestaux, ouvrant leurs gueules menaçantes peintes en couleur de sang, et qui semblent rouler dans leurs orbites de pierre l'émail blanc de leurs yeux.

« Vus un à un ils sont plutôt grotesques, comme toutes les sculptures chinoises, mais l'ensemble en est effrayant.

« A mesure que nous descendons dans le fond de la vallée, aux bêtes féroces succèdent les animaux domestiques, serviteurs fidèles de l'homme dont ils annoncent la présence, les chevaux, les chameaux, les bœufs, puis enfin, à quelques pas de l'arc de triomphe qui termine cette avenue magique, les statues des sages, des grands mandarins, et des empereurs de la dynastie des *Mings* dont les restes sont inhumés dans les caveaux des temples funéraires que nous apercevons sur la colline devant nous.

« Ce dernier arc de triomphe rappelle comme proportion, et comme forme l'arc de triomphe de l'Étoile à Paris : il est percé sur ses quatre faces de portes monumentales et cintrées; la voûte en est couverte de sculptures rappelant des sujets mythologiques.

« Au milieu, on remarque sur un socle de pierre une statue gigantesque portant sur son dos un obélisque de marbre couvert d'inscriptions.

« C'est un monument élevé à la mémoire d'un des ministres les plus dévoués d'un empereur *Ming :* la tortue est l'emblème funéraire des mandarins de première classe.

« De ce point nous commençons à gravir, pendant cinq cents mètres environ, une chaussée bordée d'une épaisse forêt d'arbres séculaires, où s'élèvent de distance en distance de petites pagodes, et dont des pierres sépulcrales, débris de quelques tombes détruites par le temps ou par la main des hommes, encombrent l'approche.

« Enfin nous nous arrêtons devant une enceinte de murs élevés en pierre blanche qui défend l'entrée de la sépulture des Mings.

« Pendant que nos *Ting-tchais* et ceux de la légation anglaise gravissent la colline et font le tour de l'enceinte murée pour chercher la demeure des gardiens et nous en faire ouvrir les portes, nous descendons de cheval, nous nous asseyons sur un gazon vert à l'ombre des mélèzes gigantesques, et, sur des pierres tumulaires qui font l'office de tables, nous nous mettons à déjeuner gaiement.

« O vieux empereurs des anciennes dynasties, qui vous eût dit qu'un jour les barbares du lointain Occident, dont le nom méprisé arrivait à peine jusqu'à vous, viendraient troubler la paix de vos mânes avec le cliquetis de leurs verres et la détonation des bouchons de champagne!

« Du reste, tout le paysage a un aspect mélancolique et saisissant. Cette partie du pays est l'endroit le plus désert et le moins peuplé que nous ayons vu en Chine.

« Accoutumés à la curiosité des foules qui nous accompagnent partout, nous sommes agréablement surpris de cette calme solitude.

« Quelques rares villageois hasardent seuls leur tête famélique derrière les troncs des vieux arbres pour regarder avec envie les pâtés et les poulets de notre déjeuner rustique.

« Les gardiens ont été bien difficiles à trouver, car nous avons le temps de déjeuner avant le retour de nos *Ting-tchaïs.*

« Enfin, on nous ouvre les portes : le gardien de la première enceinte nous offre le thé, et nous faisons distribuer de l'argent aux employés de la sépulture impériale réunis autour de nous.

« En Chine, autant et plus qu'en Europe, c'est là une formalité inévitable, et le fameux principe *rien pour rien* a dû certainement être inventé dans l'empire du Milieu.

« Il est vrai que par respect ou pour toute autre cause, les gardiens se dispensent de nous suivre et nous laissent parfaitement libres d'aller et de venir à notre gré; c'est donc un véritable voyage de découvertes que nous faisons.

« Dès que nous sommes entrés dans l'enceinte sacrée, nous montons quelques marches et nous nous trouvons dans une immense cour carrée : les avenues en sont dallées en marbre blanc veiné de gris, devenu jaunâtre par la vétusté; au milieu et alentour nous contournons des pelouses vertes avec des rangées de cyprès et d'ifs taillés à façon; cette cour rappelle à s'y méprendre celle de Versailles, mais sans sa population de statues; aux quatre coins sont placés des temples consacrés aux divinités du ciel et de l'enfer.

« Un superbe escalier en marbre, de trente marches, nous mène à un nouveau carré planté dans le même style, aussi large, mais moins profond : une épaisse forêt de cèdres gigantesques l'encadre à droite et à gauche. Ces arbres, que nous n'avons encore vus nulle part, font un effet saisissant avec leur écorce d'un gris presque blanc et leur feuillage d'un vert tellement sombre, qu'il en paraît noir; leurs branches latérales sont si grosses et étendent si loin leurs panaches qu'on a été forcé de les étayer.

« Huit temples à coupoles rondes et superposées suivant le mode de construction adopté en Chine, mais plus ornés et plus grands que ceux de la première cour, s'é-

lèvent sous l'abri mystérieux des grands cèdres: nous y voyons une rangée de dieux grimaçants en bois doré et peint, et au fond, dans le sanctuaire, la Trinité chinoise avec ses six têtes et ses six bras; tous ces temples sont peuplés de ces monstrueuses idoles, inventions bizarres du paganisme chinois.

« L'ensemble de cette cour est funèbre; nous y éprouvons tous la sainte horreur du lieu; j'y frissonne malgré moi, car il y règne une humidité pénétrante comme dans une cave ou dans un tombeau.

« C'est avec plaisir que je monte un nouvel escalier semblable au précédent, qui nous conduit à une plate-forme ronde, toute en marbre blanc, et entourée de balustrades également en marbre et sculptées à jour.

« Au milieu s'élève le grand mausolée que nous avons aperçu du fond de la vallée.

« Nous en faisons le tour, et, du côté opposé, nous trouvons un mur à pic adossé à la montagne qui est couverte d'une végétation inextricable.

« De ce côté aussi est une grande porte en bronze, magnifiquement sculptée, qui nous conduit dans l'intérieur du monument entièrement construit en marbre.

« Nous passons d'abord sur une voûte où sont des caveaux que nous supposons renfermer les ossements des empereurs *Mings*, mais qui sont hermétiquement fermés, puis nous montons un escalier tournant, d'un très-beau style, avec des rampes sculptées.

« Cet escalier, construit à la manière de ceux des temples de Pékin, est divisé en deux parties par un marbre en pente douce, réglé d'après l'inclinaison des marches, et sur lequel sont gravés des dragons et des animaux chimériques.



Maître d'école de Cha-ho (p. 300). — Dessin de Vaumort d'après l'album de Mme de Bourboulon.

« Il nous conduit sur une nouvelle plate-forme, qui est la répétition de celle de la base du monument, mais qui est moins vaste, et où nous sommes à peu près à vingt mètres au-dessus du sol.

« De là on a une vue magique: devant nous, toute la vallée que nous venons de parcourir; de chaque côté, tout un monde de mausolées, de pagodes, de temples, de kiosques que nous n'avions pu voir, cachés qu'ils sont par les grands arbres. L'enceinte sacrée s'étend à perte de vue sur les flancs de la montagne; il faudrait plusieurs jours pour visiter cet ensemble grandiose de monuments, et le temps nous presse.

« Au-dessus de la plate-forme où nous sommes, le mausolée se continue en coupole immense, se terminant en pyramide pointue, couverte d'écailles comme un serpent, et de bas-reliefs mythologiques.

« Autour de nous, chaque morceau de marbre est sculpté. C'est une profusion inouïe de détails, de dessins en ronde bosse et en creux; plus notre œil s'élève, plus l'ensemble du monument est orné.

« Que de bras, que de temps et d'imagination il a fallu pour accomplir sinon ce chef-d'œuvre au moins ce tour de force de l'art chinois!

« Enfin la pyramide est couronnée par une boule dorée de grande dimension, qui reflète comme un foyer de lumière les rayons du soleil dont le disque descend à l'horizon entre deux nuages sombres.

« Il est temps de partir, si nous voulons arriver à *Nan-kao* avant la nuit, d'autant plus qu'il nous faut retourner sur nos pas presque jusqu'à *Tchang-ping-tcheou*[1]. »

A. Poussielgue.

*(La suite à la prochaine livraison.)*

1. Ces sépultures des Mings sont plus vastes encore que Mme de Bourboulon ne se l'était imaginé. Dans une nouvelle visite faite tout récemment, M. Bruce, ministre d'Angleterre en Chine, a compté quatorze monuments funéraires dans le style indou, semblables à celui dont Mme de Bourboulon vient de donner la description. Le mausolée est celui de l'empereur Hioung-lo; c'est le plus beau et le plus célèbre. Les treize autres sont disséminés dans la montagne.



Le défilé de Tcha-tao. — Dessin de Therond, d'après une photographie.

# RELATION DE VOYAGE DE SHANG-HAÏ A MOSCOU,

## PAR PÉKIN, LA MONGOLIE ET LA RUSSIE ASIATIQUE,

RÉDIGÉE D'APRÈS LES NOTES DE M. DE BOURBOULON, MINISTRE DE FRANCE EN CHINE, ET DE Mme DE BOURBOULON,

PAR M. A. POUSSIELGUE[1].

1859-1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### DE TCHANG-PING-TCHEOU A SUAN-HOA-FOU (suite).

Arrivée à Nan-kao. — Défilé des montagnes. — Murailles et portes fortifiées. — Tcha-tao. — Rencontre d'un mandarin militaire à Houai-lai. — So-tchen. — L'auberge de Ky-mi-ny. — Le fleuve Wen-ho. — Magnifiques cultures aux approches de la grande ville de Suan-hoa-fou.

Ce fut à la bifurcation du chemin qui mène à la sépulture des Mings et de la grande route du nord, que M. Trèves et l'interprète de la légation française se séparèrent des voyageurs pour retourner par *Tchang-ping-tcheou* à Pékin.

Il fallut aussi renoncer aux excellents chevaux anglais dont on s'était servi jusque-là ; ils furent remis à un palefrenier chinois, sous la surveillance des deux gendarmes français qui avaient formé l'escorte d'honneur des voyageurs pendant les deux premières journées. Le mandarin les fit remplacer par d'affreux chevaux chinois qui font le service des postes.

Ces chevaux sont mal nourris, décharnés, couverts de plaies (personne ne prend la peine de les panser), mais ils ont le pied sûr et supportent la fatigue d'une manière étonnante.

En passant le défilé de *Tcha-tao* le lendemain, on ne put que se féliciter d'avoir changé de montures; car des chevaux européens n'auraient certainement pas pu franchir ce dangereux passage sans se casser les jambes.

1. Suite. — Voy. t. IX, p. 81, 97, 113; t. X, p. 33, 49, 65, 81, 97 et 289.

En approchant des montagnes qu'on voit déjà se dessiner à l'horizon, la route devient de plus en plus aride et pierreuse.

Une demi-heure avant d'arriver à *Nan-kao*, les voyageurs furent assaillis par des coups de vent et une pluie glaciale d'autant plus incommodes que la route, encombrée de pierres roulées par les torrents, est presque impraticable.

*Nan-kao*, où on arriva à quatre heures de l'après-midi, est située au pied des montagnes, au milieu d'un terrain excessivement tourmenté : c'est un amoncellement de pierres d'obsidienne et de talc, violettes, vertes, oranges, formant un effet extraordinaire; çà et là quelques touffes de houx et de genévrier percent seules au milieu des rochers.

La ville, peu peuplée et très-pauvre se compose d'une rue principale, entourée de maisons éparses; la campagne, d'une aridité extrême, n'est pas cultivée.

Les habitants de *Nan-kao* ne subsistent que du trafic qu'ils peuvent faire avec les voyageurs venant du Nord qui s'y arrêtent généralement au sortir des défilés de la montagne.

On n'y trouve que très-peu de ressources et de misérables auberges; cependant, les voyageurs y passèrent une nuit tranquille.

Le lendemain 19 mai, à sept heures et demie du matin, on s'engagea dans les montagnes, par une gorge naturelle qui est un lit de torrent à sec rempli de rochers.

A première vue il semble impossible qu'on puisse passer au milieu de ce chaos naturel, portant partout l'empreinte du feu volcanique qui souleva cette région dans les premiers âges du monde.

On y remarque les débris d'une ancienne chaussée vallée, qui a été détruite sous la dynastie des *Mings* pour rendre plus difficile aux cavaliers nomades du désert mongols et mandchoux le passage du défilé.

La nature avait merveilleusement disposé ces gorges pour servir de défense aux grandes plaines du nord de la Chine.

Mme de Bourboulon était en litière; mais, malgré la sûreté du pied des mules qui la portaient, elle avait à subir d'affreux cahots.

Dans un des passages les plus étroits, où on rencontra une charrette chinoise qui barrait le chemin, elle mit heureusement pied à terre, car une des mules cassa un brancard de la litière et s'emporta.

Elle dût continuer la route à cheval.

A mesure qu'on s'élevait dans la montagne, le vent du nord soufflait avec violence, balayant devant lui des tourbillons de poussière d'un sable fin apporté du désert.

Le défilé se rétrécissait de plus en plus : dans une gorge étroite, bordée de chaque côté de rochers énormes et à pic, le typhon s'engouffrant avec une impétuosité irrésistible, tout le monde descendit de cheval, et il fallut pousser en avant et à force de bras les animaux qui ne voulaient plus avancer.

On était aveuglé par la poussière et on marchait à l'aventure, au risque de se jeter dans les précipices.

Enfin la gorge s'élargit, et on arriva sans accident à la station de *Sin-young-couan*, située au milieu des montagnes.

C'est un village composé de quelques maisons, avec un peu de végétation, des grands arbres et de l'eau.

On y déjeuna et on s'y reposa dans une petite auberge très-propre, avec une jolie cour plantée d'arbres verts.

Les hauteurs qui dominent *Sin-young-couan* présentent un phénomène digne d'admiration : la montagne est percée d'une série de portails naturels avec des voûtes, des arceaux et des colonnades, imitant, à s'y méprendre, l'architecture d'un palais de géants.

On ne peut attribuer qu'à un caprice de la nature cette œuvre grandiose, car aucune main humaine n'aurait pu travailler le granit indestructible de ces masses primitives.

A partir de *Sin-young-couan*, le défilé s'élève sensiblement, et on arrive au point culminant de la montagne par une chaussée presque à pic formée de dalles de blocs granitiques taillés dans le roc vif.

Cette partie de la route, qui paraît plus moderne que celle qu'on avait traversée avant *Sin-young-couan*, est moins mauvaise et moins encombrée de rochers.

Sur cette crête est une porte fortifiée défendant le passage, et reliée des deux côtés par une muraille de six mètres de haut qui couronne les hauteurs; deux autres remparts rejoignent celui-ci et commandent tous les points culminants du défilé.

Ces murailles sont en pierres brutes, crénelées et percées de meurtrières; de distance en distance des tours carrées, dont la plupart sont en ruine, s'élèvent au-dessus des remparts.

C'étaient, avant l'invasion des Mandchoux, des postes militaires se reliant les uns aux autres et surveillant tous les passages.

Ce système de fortifications qui commence au sortir de *Nan-kao*, se continue jusqu'aux abords de la grande muraille, dont les remparts et les tours du défilé de *Tcha-tao* ne sont qu'une ramification.

Toutes ces constructions, maintenant en ruine et abandonnées, étaient regardées par les empereurs des dynasties chinoises comme la meilleure barrière à opposer aux invasions des Barbares.

Cependant, au treizième siècle, elles avaient laissé passer les Mongols sous la conduite des fils de Gengis-Khan; elles ne protégèrent pas mieux, au dix-huitième siècle, les empereurs *Mings* contre l'invasion des Mandchoux, et les soldats du génie, qui accompagnaient le ministre de France, s'amusèrent à escalader ces vieux remparts, prouvant ainsi qu'ils ne défendraient pas non plus la Chine contre les Russes s'ils venaient l'attaquer par le nord.

Près de la porte du défilé, qui est ornée de statues de lions ailés, quelques-uns des voyageurs purent monter, par un escalier formé de fragments de rochers énormes, jusqu'à la cime de la montagne. De ce point, la vue est magnifique : elle plane de cinq cents mètres de haut sur

un chaos de roches entassées les unes sur les autres, que bornent à l'horizon les grandes plaines arides.

Par leur altitude, ces montagnes de *Tcha-tao* mériteraient plutôt le nom de collines; mais les effets du feu volcanique qui les a soulevées y sont si visibles, qu'elles sont restées dans la mémoire des voyageurs comme le type d'un des bouleversements les plus formidables de la nature.

Dès qu'on eut franchi la porte de *Sin-young-couan*, on trouva une route moins difficile; les rochers devenaient plus rares et laissaient voir un peu de terre végétale; des herbes vertes et quelques arbustes égayaient le paysage qui perdait peu à peu son aspect sauvage et désolé.

Il est remarquable qu'à cette époque de l'année, au mois de mai, cette grande route du nord couverte en automne de caravanes, de voitures, de cavaliers et même de portefaix qui transportent le thé en briques aux frontières de Mongolie, soit si peu fréquentée qu'on y rencontre à peine pendant toute une journée quelques charrettes de marchands ambulants ou quelques ânes servant de montures aux misérables habitants du pays.

Quelques instants avant d'arriver à *Tcha-tao*, qui n'est qu'à une demi-heure du défilé, la route se bifurque pour correspondre à deux entrées de la ville et à ses deux rues principales.

*Tcha-tao* est une petite ville de deux à trois mille âmes, d'un aspect peu animé, et bien moins peuplée en raison de sa grandeur que ne le sont ordinairement les villes chinoises.

En arrivant à l'hôtellerie, qui est à l'extrémité de la ville, les voyageurs eurent le courage, malgré les fatigues qu'ils venaient de supporter, d'aller visiter les remparts, les tours crénelées et les portions de courtines qui lui donnent un aspect remarquable de ville fortifiée.

Cette ancienne enceinte de *Tcha-tao*, bâtie en pierres de la montagne comme ses maisons, est en partie détruite par l'action du temps et des hommes; les fortifications antérieures à l'établissement de la dynastie mandchoue sont complétement abandonnées.

Les nomades en conquérant la Chine, ont été conquis à leur tour par la civilisation chinoise, et les souverains actuels, suzerains de la Mandchourie et de la Mongolie n'ont plus rien à craindre des Barbares du Nord.

Les voyageurs partirent de *Tcha-tao* le lendemain 20 mai à six heures et demie du matin; ils traversèrent dans la direction ouest-nord-ouest une vallée assez déserte, d'une grande étendue et plantée çà et là de rares bouleaux.

Il faisait très-froid : le thermomètre était descendu à quatre degrés centigrades au-dessous de zéro; le vent du nord soufflait avec fureur et la poussière de sable, comme la houle en mer, précédait les rafales.

Avant d'arriver à *Houai-lai* où l'on devait déjeuner, on traversa sur un pont escarpé une petite rivière torrentueuse; la chaussée qui précède ce pont est à moitié détruite, et il fallut littéralement monter à l'assaut pour franchir ce passage difficile.

« Nous avons déjeuné assez confortablement à *Houai-lai*, et nous y avons reçu les hommages d'un mandarin militaire en tournée dans la province.

« Ce petit homme après nous avoir adressé d'une voix aigre les trois questions que fait toujours un Chinois bien élevé : « Quel âge avez-vous? comment vous appelez-« vous? où allez-vous? » nous a fait assister à une scène de reconnaissance avec notre mandarin d'escorte, natif comme lui de la province de *Hou-pé*.

« Ils se sont abordés en se saluant avec les deux poings fermés à hauteur du menton, puis ils se sont pris la main droite avec la main gauche, puis enfin se sont jetés avec effusion dans les bras l'un de l'autre, en se donnant à tour de rôle des baisers de théâtre : après quoi ils se sont disputés pendant un quart d'heure pour savoir lequel passerait devant l'autre.

« Cet officier avait au moment de notre arrivée la queue enroulée autour de la tête ainsi qu'il convient à un voyageur, mais, comme il est irrespectueux de se présenter ainsi devant des étrangers, il s'est empressé à notre vue de la rabattre sur son dos. Que de cérémonies exige l'étiquette chinoise!

« J'ai remarqué aussi pendu à sa ceinture un morceau de linge d'une propreté plus que douteuse : il paraît que c'est sa serviette de voyage. Comme on ne vous en fournit pas dans les auberges, il est bon de se précautionner.

« A ce propos, je noterai de nouveau qu'il est impossible de se procurer de l'eau froide : les Chinois n'en comprennent pas l'usage, et chaque fois que j'en demande, on m'apporte de l'eau bouillante. »

*Houai-lai* est une petite ville murée de cinq mille âmes, monotone comme le paysage qui l'entoure; en la quittant, on continue à traverser la même vallée aride.

« Quelque temps avant d'arriver à *So-tchen*, nous avons eu un orage qui a amené des effets de lumière bien curieux; l'horizon était couvert de nuages transparents et lumineux, et la poussière jaune apportée par le vent donnait à tout le paysage un aspect bleuâtre que je n'ai jamais vu nulle part.

« On aurait dit que la nature était éclairée par des feux de Bengale!

« Ne serait-ce pas le mélange du vert des arbres et des prés avec le jaune du sable qui donnait cette teinte bleue à tout ce qui nous entourait, et même à nos habits et à nos figures? »

*So-tchen*, petite ville de quatre mille âmes, est située sur un coteau qui domine la vallée.

Il fallut traverser la ville pour arriver à l'auberge placée près d'une muraille qui divise *So-tchen* en deux parties du nord au sud.

On y remarque plusieurs tours en ruine, et une série de remparts qui annoncent une ancienne ville forte.

Ce fut à *So-tchen* que les voyageurs passèrent la nuit.

On en partit le lendemain de bonne heure, car on avait à parcourir cinquante-sept kilomètres pour arriver à la grande ville de *Suan-hoa-fou*, où on devait prendre quelque repos.

Jusqu'à *Ky-mi-ny*, on remonte la vallée de *So-tchen*.

*Ky-mi-ny* qui est également une petite ville de quatre mille âmes, construite dans les mêmes proportions et fortifiée, ne présente rien de remarquable, sinon qu'elle est bâtie sur les bords du fleuve *Wen ho*, qui y vient de *Suan-hoa-fou*, et qui après avoir arrosé le nord de la province de Pe-tche-li, va se réunir près de *Tien-tsin* au *Pei-ho* dont il est l'affluent le plus considérable.

L'auberge de *Ky-mi-ny* est en dehors de la ville, entourée de beaux arbres, et bien aménagée; l'intérieur de la cour y était couvert d'une grande tente en nattes qui donnait une délicieuse fraîcheur.

En sortant de *Ky-mi-ny*, on traverse une nouvelle chaine de montagnes moins âpres et moins élevées que celles de *Tcha-tao*.

De grands arbres verts en garnissent toutes les arêtes, tandis que dans les gorges le vent du nord a accumulé jusqu'à plusieurs pieds d'épaisseur les sables blancs du désert de Goli : de loin, les collines semblent couvertes de grandes plaques de neige.

Plus on avance, plus le chemin devient accidenté : la vallée se resserre, et on entre dans un défilé à gauche duquel coule le fleuve *Wen-ho* profondément encaissé, tandis qu'à droite s'élève une colline à pic; en certains endroits, la route est taillée en plein rocher, très-étroite, et presque impraticable pour les voitures.

Toutes ces collines et tous ces rochers qui encombrent le cours du *Wen-ho* sont couverts de belles fleurs écloses aux premiers souffles du printemps : les primevères blanches et pourpres, les pivoines sauvages, les althæas, et les saxifrages dont les hampes de fleurs roses s'élèvent comme des cierges dans les anfractuosités.



Porte du [illegible]. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

Dès qu'on a franchi ces défilés, l'étroit chemin se change en une large chaussée empierrée, plantée de grands arbres, et la plaine environnante est couverte d'une riche culture.

On y voit peu de villages, mais de toute part s'élèvent des fermes, dont les bâtiments sont entourés de vastes champs de céréales.

On y cultive le sorgho dont les tiges semblables à de grands roseaux s'élèvent à deux ou trois mètres de haut, le tabac, le millet, le lin, le chanvre, le sésame, le blé et surtout beaucoup d'orge; l'avoine parait y être inconnue.

Les champs sont encadrés de bordures de ricin dont l'huile est d'un si grand usage en Chine et même de plantes de coton herbacé; ce coton qui parait appartenir à une espèce particulière est cultivé en grand beaucoup plus au nord dans la Mandchourie, jusque par quarante-cinq degrés de latitude, et son introduction rendrait sans doute un grand service à l'industrie agricole de l'Europe tempérée.

Toutefois la sécheresse dont souffrent ordinairement les campagnes aux environs de *Suan-hoa-fou* les rend bien moins riches que celles situées au nord-est de Pékin dont nous avons déjà eu l'occasion de parler.

Les Chinois, ces patients et merveilleux agriculteurs, ont creusé à une grande profondeur dans les plaines de *Suan-hoa* une multitude de puits dont l'eau, amenée au moyen d'un système de leviers dans de vastes réservoirs, se déverse ensuite dans des rigoles qui sillonnent les champs dans toute leur étendue ; malheureusement, dans les grandes chaleurs les puits se dessèchent, ce qui n'a jamais lieu dans les vallées des fleuves, comme le *Pei-ho*, le *Hoang-ho* ou le *Yang-tse-kiang*.

Une heure environ avant d'arriver à *Suan-hoa-fou*, deux cavaliers accoururent à toute bride à la rencontre des voyageurs; ils descendirent de cheval et mirent le genou en terre en signe de respect : c'étaient deux chrétiens chinois envoyés par les missionnaires pour faire honneur au ministre de France.

Cependant tout annonçait l'approche d'une grande ville, des maisons de campagne, des pagodes, des temples; sur la route des mulets chargés de marchandises; puis de temps en temps des citernes autour desquelles s'élevaient des tentes occupées par des colporteurs ambulants, ou des huttes en torchis dans lesquelles de vieilles femmes vendaient des rafraîchissements.

DE SUAN-HOA-FOU A LA GRANDE MURAILLE.

Entrée à Suan-hoa-fou. — Curiosité excessive de la population. — Bâtiments de la mission des lazaristes. — Hospitalité offerte par les missionnaires. — Les musulmans hoei-hoei. — Le parc impérial. — Énormes chiens mongols à la station de Sulia. — Dunes de sable. — La ville de Kalgan. — Réunion à l'hôtellerie des ministres de France, d'Angleterre et de Russie. — Réception splendide. — Promenade dans la ville. — Tartares. — Thibétains. — Turcomans. — Marchands d'habits chinois. — Grand commerce. — Description de Kalgan.

« A l'entrée de *Suan-hoa-fou*, nous avons été reçus par le chef des lazaristes et le pro-vicaire de la mission de Mongolie, venu exprès de *Tsin-houang-tseu*, ville de la frontière.

« Ces vénérables missionnaires portaient avec aisance le costume des mandarins chinois; l'un d'eux, auquel je demandai pourquoi il n'avait pas le bouton de corail, me répondit que la croix qu'il portait sur la poitrine était le véritable insigne de son grade.

« Après nous avoir conviés à descendre à la mission, où ils nous offraient une généreuse hospitalité, ils remontèrent dans les équipages chinois qui les avaient amenés et se joignirent à notre cavalcade.

« La ville de *Suan-hoa-fou* est entourée de hautes et larges murailles, et nous y avons fait notre entrée par une porte monumentale qui m'a rappelé celles de Pékin.

« La grande rue qui vient y aboutir est droite, large, bordée d'une double rangée de robiniers; les étalages des boutiques m'ont paru très-riches; les mâts et les banderolles, les pancartes, les affiches de toute espèce et de toutes couleurs annoncent une ville commerçante.

« Au reste, nous sommes entourés d'une foule immense; une troupe d'Européens, avec leurs habits nationaux, c'est ce qui ne s'est jamais vu à *Suan-hoa*, et toute la population de la ville s'est portée à notre rencontre.

« Sur les chaussées, à droite, à gauche, devant nous, derrière nous, ondulent des milliers de têtes; les branches des arbres plient sous le poids des curieux qui les ont escaladés pour mieux voir le spectacle.



Porte de Suan-hoa-fou. — Dessin de Thérond, d'après une photographie.

« Nous avançons au petit pas, et la multitude qui semble nous barrer le passage se disperse à cinquante mètres devant nous pour venir se rejoindre par derrière à ceux qui nous suivent.

« Tout ce peuple est silencieux et poli; nous n'apercevons pas la moindre nuance de malveillance; c'est plutôt l'étonnement porté à son comble et même de l'effroi; car c'est à peine si ces pauvres gens osent nous regarder; tous les yeux se détournent et tout le monde recule dès que l'un de nous dirige ses regards de leur côté.

« Cet empressement forcené ne laisse pourtant pas que de devenir très-incommode, et nous nous passerions bien des vingt mille curieux qui nous accompagnent partout.

« Pour arriver à la mission catholique, on tourne à gauche dans une rue également large et bien percée.

« Nous nous sommes arrêtés devant le grand portail, au-dessus duquel figure seulement depuis quelques jours la croix, ce noble insigne de la civilisation latine. C'est le drapeau de l'humanité, des idées généreuses et de l'affranchissement universel, placé dans tout l'extrême Orient sous la protection immédiate de la France. Les Anglais ne s'y occupent que du commerce; pour eux, la foi et les sublimes enseignements de la religion ne viennent qu'en second lieu.

« Les bâtiments de la mission catholique sont immenses ; une semaine auparavant, le gouvernement chinois les avait concédés aux lazaristes de *Suan-hoa*, et il est tout naturel que les bons Pères aient voulu nous en témoigner leur reconnaissance.

« C'est un ancien palais faisant partie du domaine impérial ; on pourrait y loger facilement cinq cents personnes.

« On y trouve de vastes cours, de grands parcs plantés de beaux arbres ; tout cela pour l'usage de deux missionnaires français et de leurs néophytes chinois.

« Il n'est pas douteux que cette mission ne prenne un jour beaucoup d'importance.

« En attendant, l'installation y avait été rapide, grâce à l'incessante activité des missionnaires ; les principaux appartements étaient déjà tapissés de riches papiers européens et garnis de meubles confortables.

« On nous a désigné tout un corps de bâtiments avec un vaste jardin pour nos appartements privés, et c'est dans la grande salle de réception qu'on nous a offert un dîner ou plutôt un banquet somptueux.

« La table à manger, ornée de fleurs et de surtouts en carton doré, est entourée de superbes paravents chinois.

« Le maître d'hôtel de sir Frédérick Bruce, qu'il a eu l'heureuse idée d'emmener avec lui, nous a préparé un vrai repas à l'européenne : service élégant en vaisselle plate, vins de toute espèce : bordeaux, xérès, champagne ; rôtis, gibiers, légumes, truites du *Wen-ho*, entremets sucrés. Le cuisinier chinois s'est surpassé, et a voulu nous prouver une fois de plus son talent d'imitation.

« C'est une chose remarquable que la perfection avec laquelle les Chinois s'assimilent en peu de temps tous les secrets de l'art culinaire ; — ces gens-là sont nés cuisiniers, aurait dit Brillat-Savarin.

« Une seule chose dans notre repas a conservé la physionomie indigène, c'est le pain. Il provient d'un boulanger mahométan en réputation dans la ville ; il est très-blanc, a le goût de beurre et de lait, et est pétri en forme d'oreille comme les pains allemands.

« C'est le meilleur que j'aie mangé en Chine ; à Pékin il est lourd et indigeste, parce qu'on le fait sans levure ; il est digne en tout point des pâtisseries à la graisse, qu'on retrouve partout.

« La conversation n'a pas été vive pendant le repas ; nous sommes tous fatigués du long trajet de la journée ; cependant, j'écoute avec curiosité une discussion entre le pro-vicaire de Mongolie et le chef de la mission lazariste au sujet de l'exorcisme du démon par l'eau bénite.

« Il paraît que l'ennemi du genre humain s'occupe tout spécialement de la Chine pour y tourmenter nos missionnaires ; car aucun d'eux ne semble mettre en doute sa participation dans les sortilèges des idolâtres.

« Nous repartons ce matin de *Suan-hoa-fou* où nous avons passé une excellente nuit. »

*Suan-hoa-fou* est une ville d'origine assez ancienne, qui a été pendant quelque temps, sous la dynastie mongole, la capitale du nord de la Chine.

Elle est maintenant bien déchue de son importance et compte à peine 80 000 habitants.

Située au milieu d'une plaine fertile, arrosée par de belles eaux, et bornée à l'horizon par des collines pittoresques et boisées, cette ville est en outre régulièrement bâtie, largement percée et remarquablement propre pour une cité chinoise.

Toutefois le commerce ne paraît pas y être florissant, et malgré la foule qui s'était portée à la rencontre des voyageurs, les rues présentent un aspect désert et sont ordinairement silencieuses ; on peut comparer *Suan-hoa* sous ce rapport aux anciennes villes de parlements, en France, qui ont perdu par la centralisation leur importance politique et qui ne l'ont pas remplacée par le mouvement industriel et commercial.

Deux choses sont remarquables à *Suan-hoa-fou :* les musulmans chinois et les Mongols.

Les musulmans appelés *hoeï-hoeï* sont très-nombreux dans le nord-ouest de la Chine ; ils sont même en majorité dans certaines localités des provinces du *Kan-sou* et du *Chen-si*.

Originaires du *Korrïgour*, dans le Turkestan oriental, ils ont formé au neuvième siècle la garde mercenaire des empereurs chinois.

Ils se sont multipliés par les mariages, et leur race a perdu peu à peu son caractère particulier par le mélange avec le sang chinois ; maintenant rien ne les distingue de la race jaune : leur nez est devenu épaté, leurs yeux se sont bridés et les pommettes de leurs joues sont saillantes. Ils n'ont conservé fidèlement que leur religion ; encore, aucun d'eux ne sait-il lire l'arabe ; il n'y a que les plus instruits de leurs prêtres qui soient en état d'épeler le Coran.

Ils portent ordinairement une calotte bleue comme signe distinctif et s'abstiennent de porc et de liqueurs fortes (voy. p. 312).

Ces musulmans chinois ont conservé une énergie individuelle plus grande que celle des sectateurs de Bouddha.

Les insurrections partielles qui se sont produites pendant ces dernières années dans le nord de la Chine, celle du Nénuphar blanc entre autres, les ont eus pour chefs et pour ardents promoteurs.

Dans le sud, où on n'en rencontre qu'un petit nombre et où la tradition les fait venir de l'Inde et de la Perse sous la dynastie des empereurs *T'ang*, il faut peut-être attribuer à leur influence dans les conseils des *Taï-ping* le monothéisme qu'affiche dans toutes ses proclamations le chef des révoltés.

Ils jouissent d'une grande liberté religieuse qu'ils ne se sont jamais laissé contester et qu'ils doivent aux sages précautions que leurs mollahs ont prises de ne pas s'attaquer au pouvoir de l'empereur et des mandarins.

Il est bon de remarquer à ce sujet que si la communauté chrétienne en Chine, si puissante au siècle de Louis XIV, a subi d'affreuses persécutions, elle l'a dû à

la lutte des différents ordres religieux, et à l'esprit d'empiétement qui gouvernait alors les missions catholiques.

Les *hoeï-hoeï* sont au nombre de 500 000 environ dans le Céleste-Empire, d'après le dernier recensement.

Ils ont des mosquées dans toutes les grandes villes : à Canton, on trouve le *Kouang-t'ah* ou pagode brillante, au pied de laquelle est une mosquée élevée il y a mille ans, mais c'est surtout *Hang-tchéou* qui est le centre du mahométisme en Chine.

A *Suan-hoa-fou*, on commence à rencontrer des caravanes de Mongols : ils campent à l'intérieur de la ville dans de grands enclos réservés, où s'établit de suite un marché de revendeurs chinois qui les volent tant qu'ils peuvent. Ces Mongols apportent des fourrures, des viandes et du gibier qu'ils échangent à grande perte contre le rebut des marchandises du pays.

Le 22 mai, à huit heures et demie du matin, la cavalcade, à laquelle s'était joint le vénérable pro-vicaire de Mongolie, traversait les faubourgs de la ville.

Au nord-ouest de *Suan-hoa*, en dehors de l'enceinte murée, la route passe au milieu de l'ancien parc du palais impérial; comme il fait encore partie du domaine de l'empereur actuel, on l'a respecté et on ne l'a pas rendu à la culture; on y voit des gazons verts entourés de massifs d'arbres centenaires; des constructions de toute espèce, délabrées, mais rendues plus pittoresques encore par la mousse et les plantes grimpantes qui les recouvrent; des lacs, des rivières, des cascades, couverts des plantes aquatiques les plus variées; nénuphars jaunes, nymphæas blancs et rouges, nélumbos, dont la fleur en forme de coupe est d'un bleu d'azur avec des étamines semblables à des papillons qui volent; sur des rocailles artificielles, des statues de lions, de tigres, toutes noires de vétusté, et des balustrades en marbre blanc autour desquelles s'enroulent des guirlandes de lierre. Il y a cinq cents ans que ce beau parc a été planté, et depuis ce temps la nature, qui en est restée la seule maîtresse, l'a revêtu de toutes ses magnificences que ne saurait imiter la main des hommes.

Ces futaies séculaires sont formées d'essences d'arbres particuliers au nord de la Chine : on y remarque des sapins à troncs rouges, dont l'écorce semblable à la peau des serpents forme des losanges écailleux, des cèdres gigantesques de la même espèce que ceux de la sépulture des Mings, des robiniers, des saules pleureurs et des peupliers dont le feuillage jaune et transparent ressort sur les masses sombres des arbres verts.

Au-dessus de tous ces grands arbres s'élève comme une immense colonne le pin Pei-go-song, au feuillage élégant et découpé, dont le tronc et les branches sont d'un blanc d'argent éclatant.

Les Chinois prétendent que quelques-uns de ces pins ont plus de deux mille ans; son bois passe pour incorruptible et l'arbre lui-même serait impérissable.

Le parc impérial est très-vaste; il fallut près d'une heure pour le traverser; autour de son enceinte, on remarque des sépultures disséminées çà et là dans la campagne : ce sont des centres demi-circulaires devant lesquels sont rangés les cercueils recouverts d'un peu de terre et formant de légers monticules (nulle part, en Chine, on ne creuse de fosses pour enterrer les morts). Ces sépultures, qui servent à toute une famille, sont facilement reconnaissables aux arbres alignés derrière chaque tombeau.

La route se continue ensuite dans une belle vallée qui relie *Suan-hoa-fou* à *Tchang-kia-keou* ou *Kalgan*.

A gauche, on côtoie des rochers au pied desquels est le lit d'un torrent, où il ne reste de l'eau que dans des cavités peuplées de tortues.

Peu à peu de grandes dunes de sable succèdent aux rochers, et le passage devient très-difficile : les chevaux et les mulets n'avancent qu'à grand'peine au milieu de ce terrain où ils enfoncent à chaque pas; la chaleur est étouffante, et l'air respirable est plein d'une poussière épaisse; la route tracée se perd au milieu de ces sables et fait place à une suite interminable de petites collines mouvantes.

« Nous sommes arrivés à onze heures à la station de *Julin*, mourants de soif et suffoqués par la chaleur; aussi l'aspect de l'auberge, avec sa cour plantée d'arbres et le tapis vert qui l'entoure, nous a fait pousser à tous des exclamations de joie, lorsqu'à un détour du chemin nous l'avons aperçue coquettement assise au fond de la vallée.

« Cependant, la première réception qui m'y a été faite n'était pas rassurante : une énorme chienne de Mongolie s'est précipitée de mon côté en aboyant avec fureur, comme si elle voulait me dévorer. C'était à mes pauvres petits chiens japonais, réfugiés derrière moi, que cette affreuse bête en voulait; enfin, son maître, le propriétaire de l'auberge, l'a fait rentrer dans le devoir avec un gros bâton.

« Après avoir déjeuné et fait la sieste, j'ai été voir mon ennemie qu'on avait attachée : elle venait de mettre bas, ce qui expliquait son inquiétude et sa colère; quelle superbe bête! toute noire, marquée de feu, avec de longs poils soyeux et frisés! cette race de chiens ressemble un peu à nos chiens des Pyrénées, mais ils ont le museau allongé comme des loups, et l'air très-féroce. »

Les voyageurs laissèrent passer la chaleur du jour (le thermomètre était monté à trente et un degrés centigrades) à la station de *Julin* d'où ils repartirent seulement à trois heures de l'après-midi.

En quittant *Julin*, on prend la direction nord-nord-est pour gagner *Kalgan* située à l'extrémité et au fond de la vallée qui relie cette ville à *Suan-hoa-fou*.

A mi-chemin on fut rejoint par une partie des gens de la légation française qu'on avait envoyés, trois jours avant le départ de Pékin, avec les charrettes et les provisions à *Kalgan* pour y préparer la traversée du désert.

Cependant en approchant de la ville on se croisait avec une foule compacte de voyageurs et de marchands.

*Kalgan* est entourée de cimetières ou plutôt de tombeaux. En Chine, il n'y a pas d'endroits affectés spécialement aux morts, et on se fait enterrer où on veut.

On chemine ainsi pendant une demi-heure au moins

au milieu de tertres gazonnés dont les ondulations imitent dans la vallée les vagues de l'Océan.

Les maraîchers ont planté des choux, des laitues et des poireaux jusque sur ces sépultures.

Le Chinois peu délicat de son naturel trouve tout simple que les morts nourrissent les vivants.

Déjà les voyageurs apercevaient devant eux, au fond de la vallée, les coupoles dorées des deux lamaseries, situées près de la porte méridionale de la ville dont elles dominaient les autres édifices, et, dans le fond en amphithéâtre, cette chaîne de montagnes qui est l'extrême limite de la Chine septentrionale.

Quoique *Kalgan* soit très-peuplée et très-commerçante, on n'y fut pas accueilli avec une curiosité aussi forcenée qu'à *Suan-hoa-fou*.

La présence des négociants russes, qui viennent y convoyer leurs marchandises, et dont un certain nombre habite la ville pendant quelques mois, a habitué les indigènes aux figures et aux costumes européens.

L'hôtellerie la plus vaste de la ville, située dans un quartier très-populeux, avait été réservée entièrement pour les voyageurs; ils s'y rencontrèrent avec M. de Baluseck, ministre de Russie et sa femme, qui devait retourner en Sibérie avec M. et Mme de Bourboulon.

Ainsi, par suite de la présence de sir Frédérick Bruce, ministre d'Angleterre, les représentants des trois plus grandes puissances du monde se trouvaient réunis dans cette ville presque inconnue jusqu'alors aux Européens.

L'hôtellerie était magnifiquement ornée de drapeaux, de banderolles et de festons en étoffe de coton rouge, jaune et bleue. Sous le vestibule un buffet avec des rafraîchissements avait été dressé à l'avance par les gens des légations de France et d'Angleterre, enfin rien n'avait été oublié pour donner l'apparât nécessaire à la réception d'hôtes aussi distingués.

« 23 *Mai*. — J'ai profité de la journée d'aujourd'hui consacrée au repos pour faire une promenade dans la ville où j'avais quelques objets indispensables à acheter.

« *Kalgan* n'est pas aussi bien bâtie que les villes impériales : c'est un vrai centre de commerce où abondent les bazars et les étalages en plein vent; les rues y sont étroites, sales, boueuses et très-puantes, l'encombrement causé par la foule y est extrême.

« Pendant que les piétons marchent le long des maisons et à la file les uns des autres sur quelques dalles de pierres exhaussées, les chaussées sont encombrées de chariots, de chameaux, de mulets et de chevaux.

« Quelquefois, très-souvent, devrais-je dire, une voiture verse, et il en résulte un désordre excessif : les animaux se débattent dans la boue au milieu des ballots renversés, et les filous accourent en foule pour augmenter la confusion dont ils profitent.

« J'y ai été frappée de l'extrême variété de costumes et de types qui résulte de la présence des nombreux marchands étrangers qui s'y donnent rendez-vous et qui appartiennent aux diverses races de l'extrême Orient.

« On y voit, comme dans toutes les villes chinoises, des industries et des industriels de toute sorte : à chaque porte des marchands appelant la pratique en calculant sur le swan-pan, à tous les coins de rue un rémouleur agaçant du bruit de sa roue les dents des passants.

« Ici, des portefaix, chargés de thé en briques enveloppé dans des nattes et retenu sur leur dos par des lanières en cuir, défilent à la suite les uns des autres en s'appuyant sur de gros bâtons ferrés; là, des restaurateurs ambulants avec leurs fourneaux toujours allumés campent sous leurs auvents formés de deux perches recouvertes d'un tapis de feutre. Plus loin des bonzes mendiants sont assis derrière une table sur laquelle est un petit Bouddha en cuivre et une sébile, et frappent sur un tamtam pour implorer la charité.



Musulman hoei-hoei. — D'après un dessin chinois.

« Devant les étalages des boutiques se tiennent les revendeurs chinois prônant à haute voix leurs marchandises, et attendant la pratique qu'ils attirent par de belles paroles et qu'ils dépouilleront s'ils le peuvent.

« Des Tartares aux jambes nues, aux costumes déguenillés, poussent devant eux sans s'occuper des passants des troupeaux de bœufs, de chevaux et de moutons, tandis que des Thibétains se font reconnaître à leurs habits somptueux, à leur toque bleue à rebords en velours noir et à pompon rouge, à leurs longs cheveux flottants sur leurs épaules dans lesquels sont fixés des joyaux en or et en corail.

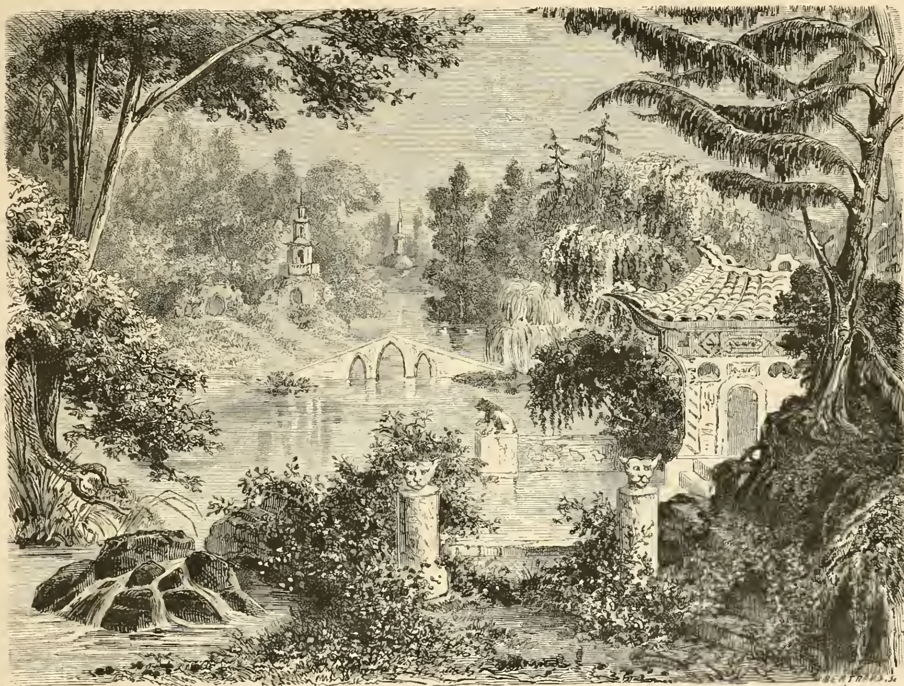
« Plus loin des chameliers du Turkestan coiffés du turban, au nez aquilin et à la longue barbe noire, conduisent avec des cris étranges leurs chameaux chargés de sel; enfin les lamas mongols aux habits jaunes et rouges avec la tête complétement rasée passent au grand galop dans les ruelles étroites, cherchant à faire admirer leur adresse à diriger leurs chevaux indomptés, et contrastant par leur tenue et leur allure avec celle d'un marchand sibérien dont de temps en temps on aperçoit la polonaise doublée en fourrures sur une redingote

en drap noir, les grandes bottes à l'écuyère, et le large chapeau de feutre.

« Ville toute chinoise malgré son voisinage des nomades, Kalgan ne manque d'aucun des spécimens de la civilisation chinoise.

« J'y ai vu cheminer gravement plus d'un *lioutsaï* ou licencié, méditant sur les chances du prochain concours; j'ai pu, en parcourant ces rues tortueuses, entendre retentir dans l'intérieur de plus d'une maison bourgeoise, non le son d'un piano (cela viendra sans doute) mais tout au moins celui d'un théorbe chinois aux mains de quelque belle musicienne. Qu'ajouterai-je encore? Un savant de Kalgan, représentant à lui seul la Société de géographie de la localité, m'a glissé dans la main, avec une ténacité et une obséquiosité toutes chinoises, une mappemonde de sa façon, aussi extraordinaire que celle dont j'ai parlé plus haut; on en pourra juger par la reproduction que l'on trouvera page 318. Enfin, pour ne rien oublier, je dois mentionner que d'honnêtes citadins de Kalgan s'adonnent innocemment à l'élève de petits crustacés dans des bocaux de verre pleins de feuilles de lieuwa ou lotus chinois, ni plus ni moins que je l'avais vu faire à Schang-haï et à Pékin.

« On voit beaucoup de Mongols à *Kalgan :* ces enfants



Parc du palais impérial de Suan-hoa-fou. — Dessin de Lancelot d'après l'album de Mme de Bourboulon.

du désert totalement étrangers aux mœurs et aux habitudes de la Chine y campent dans les auberges comme s'ils étaient dans leurs steppes; au lieu de placer leurs animaux dans les écuries, et d'accepter les chambres qu'on leur offre, ils dressent leurs tentes au milieu de la cour, et attachent leurs chevaux à des pieux qu'ils enfoncent autour de leur domicile improvisé; ils font la cuisine dans leurs tentes avec les bouses séchées qu'ils ont apportées du désert dans de grands sacs, se couchent sur leurs couvertures de feutre, et rien ne pourrait les décider, ni à prendre place sur les kangs, ni même à se servir du feu des cuisines pour faire bouillir leurs aliments.

« Les aubergistes ne leur en font pas moins payer cette hospitalité forcée tout en les traitant de *Moukouti gen*[1], gens de Mongolie.

« Me voici arrivée dans la rue des marchands d'habits : c'est à eux que j'ai affaire. Il y a beaucoup plus de fripiers que de magasins de costumes neufs. Ici on n'a pas la moindre répugnance à s'habiller avec la dépouille d'autrui, à laquelle le revendeur ne songe même pas à redonner un peu de lustre, bien heureux même s'il daignait la faire nettoyer; tous ces amas de vêtements proviennent des monts-de-piété qui les ont revendus, une fois que le délai fixé pour le remboursement a été dé-

1. Il est curieux de constater que le mot chinois *gen* a certainement la même racine que le mot latin *genus*, dont on a fait en français *genre* et *gens*.

passé; il y a beaucoup de robes et de bonnets de pauvres mongols dépouillés sans doute par le fisc chinois.

« Enfin, voilà un magasin fashionable! Le maître est un petit vieillard propret, le nez armé de lunettes formidables, qui ne cachent pas tout à fait ses yeux vairons et malins : trois jeunes commis se succèdent devant la boutique, apportant l'un après l'autre tantôt des tuniques en cotonnade qui servent de chemises, tantôt des vestes ouatées, des pelisses en soie doublées en peau de mouton, et même des robes d'apparât; ils les drapent autour d'eux, et les font admirer aux passants, en criant d'une voix de fausset leurs qualités et leur prix. Tout le fond du magasin y passera successivement : c'est l'usage, et cela est encore plus ingénieux, et plus de nature à capter les chalands que les vitrines artistement arrangées de nos expositions européennes.

« Je me suis laissée tenter : j'ai acheté, entre autres choses, une pelisse en soie bleue doublée en laine blanche : cette laine est douce et fine comme de la soie; elle provient de la célèbre race des moutons ong-ti.

« Je l'ai payée vingt-cinq piastres[1] : c'est peut-être le double de ce que cela vaut, mais le maître de l'établissement a été si persuasif, si irrésistible que je me suis laissée faire, et que j'ai dû m'en aller, parce qu'il aurait été capable de me faire acheter toute sa boutique

« Les Chinois sont, certainement, les premiers marchands du monde, et je prédis aux commerçants de Londres et de Paris de redoutables concurrents, s'il leur prend fantaisie d'aller s'établir en Europe.

« Enfin ma pelisse fourrée est de bonne précaution contre les vents glacés du désert de Gobi qu'il va bientôt falloir traverser.

« J'ai fait diverses autres emplettes, et je suis rentrée bien fatiguée et la tête encore assourdie du bruit perpétuel, des cris et des vociférations en toutes langues de cette ville commerçante.



Un rémouleur de Kalgan. — D'après un dessin chinois.

« Après dîner, M. de Baluseck s'est séparé de sa femme qui retourne en Sibérie avec nous, et a repris la route de Pékin. M. Bruce veut nous accompagner jusqu'à Bourgaltaï, première station de Mongolie.

« Demain nous partons de bonne heure, et j'aperçois de l'auberge les ramifications de la grande muraille qui s'étendent au nord de la ville vers la crête des montagnes. »

*Tchang-kia-keou* est le véritable nom, le nom chinois de cette grande ville; ce sont les Russes qui l'ont appelée *Kalgan*.

On estime le chiffre de sa population à deux cent mille âmes environ, sans compter les nombreux étrangers que le commerce y attire.

Située au fond d'une vallée qui va rejoindre celle de *Suan-hoa-fou*, au pied des montagnes qui l'entourent de tous côtés, *Kalgan* est arrosée par une petite rivière affluent du *Wen-ho* et entourée d'une grande muraille crénelée assez bien entretenue. Elle est entourée de faubourgs considérables, et bâtie irrégulièrement; c'est une agglomération de maisons laides et mal distribuées; on y remarque peu de monuments et un très-petit nombre de jardins et de grands arbres; mais c'est le centre d'un grand commerce, parce qu'elle est assise à l'embranchement des routes de Sibérie, du *Kan-sou* et du *Thian-chan-nan-lou*.

Les Mongols et les Mandchoux, qui alimentent l'importation et l'exportation, y apportent des pelleteries, des champignons, du sel, du gingseng, des draps et autres marchandises russes; ils y amènent aussi d'immenses troupeaux de bœufs et de moutons. Ils emportent en échange du thé en briques, du tabac, des cotonnades, des selles et des harnais, des farines d'orge et de millet, et des ustensiles de cuisine.

Les marchands chinois, qui connaissent la passion des nomades pour tout ce qui est supposé venir de Pékin,

1. La piastre mexicaine, qui est en usage en Chine, vaut à peu près six francs de notre monnaie.

ont bien soin de faire peindre en grosses lettres sur leurs ballots : *marchandises de Pékin*. Il en est de cela comme des modes de Paris ; les dames mongoles ne seraient pas satisfaites des cadeaux que leurs maris leur rapportent de leurs longs voyages, si elles ne les croyaient pas fabriqués dans la capitale de l'empire.

Malgré son importance, la ville de *Kalgan* n'est pas même indiquée sur l'excellente carte de l'Asie orientale publiée par Andriveau-Goujon. Bien plus, l'abbé Huc, qui pourtant a dû passer dans son voisinage lorsqu'en compagnie du P. Gabet il se rendait de la Mandchourie au Thibet, ne la mentionne pas davantage.

Elle est située par quarante-deux degrés de latitude et cent treize de longitude; c'est la ville la plus septentrionale de la Chine proprement dite.

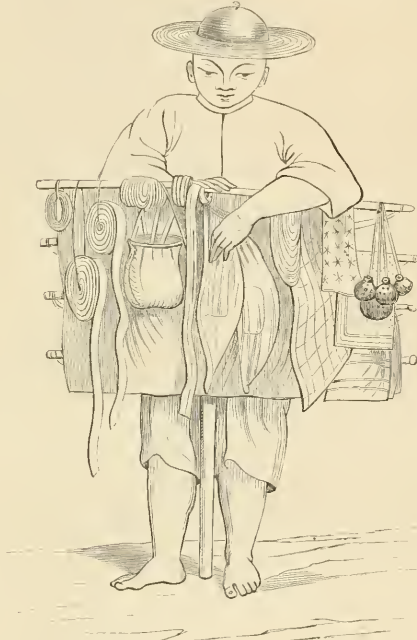
### LA TERRE DES HERBES.

Description de la grande muraille. — Son fondateur. — Son inefficacité comme défense de guerre. — Montagnes de Tching-gaun-oula. — Vallée et auberge d'Ouche-tiao. — Plateau de la Mongolie. — Magnifique coucher de soleil au désert. — Bourgaltaï. — Confusion inexprimable à l'arrivée. — Fête de la reine Victoria. — Départ de sir Frédérick Bruce, ministre d'Angleterre. — Escorte des voyageurs dans les steppes. — La calèche de Mme de Baluseck. — Les charrettes chinoises.

Les voyageurs, accompagnés de Mme de Baluseck et de sa suite, repartirent de *Kalgan* le 24 mai.



Licencié ou Licou-tsai. — D'après un dessin chinois.



Colporteur à Kalgan. — D'après un dessin chinois.

En sortant de la ville, une autre route se dirige à l'ouest vers *Sin-houang-tsen*, siége de la mission de Mongolie, dont le pro-vicaire reprit le chemin après mille souhaits de bon voyage.

On s'engage, aussitôt après, dans une gorge de montagnes formée par un lit de torrent à sec, qui mène par des pentes rapides jusqu'à la grande muraille qui couronne les hauteurs. Ce prodigieux ouvrage de défense se compose de doubles remparts crénelés, reliés entre eux par des tours et des fortifications ; ce sont des murs en pierre de taille et en moellons cimentés avec de la chaux, d'une hauteur de cinq mètres, d'une épaisseur de trois mètres et dont les parements sont courbes.

La grande muraille, dont les ramifications s'étendent jusqu'au delà du *Kansou*, pendant une longueur de dix mille *lis*[1] ou de cinq mille kilomètres environ, est loin de présenter, pendant tout son parcours, une masse de maçonnerie aussi imposante.

L'empereur *Tsin-chi-hoang-ti*, qui la fit élever dans le troisième siècle de l'ère chrétienne, s'était appliqué à défendre surtout le nord des provinces de *Pe-tche-li* et du *Chan-si*, voisines de sa capitale.

D'après l'aveu des Chinois, la grande muraille va toujours en diminuant de hauteur et d'épaisseur, et dans le *Kan-sou* ce n'est plus qu'un simple mur ; bientôt même

1. Le *li*, mesure de longueur, représente environ la moitié du kilomètre ; il change de valeur suivant les provinces de la Chine. Un *li* vaut seize cents *tchi*; le *tchi*, qui équivaut à notre pied, varie entre trente et trente-cinq centimètres. On distingue le *tchi* de charpentier, le *tchi* de tailleur et le *tchi* de *li*.

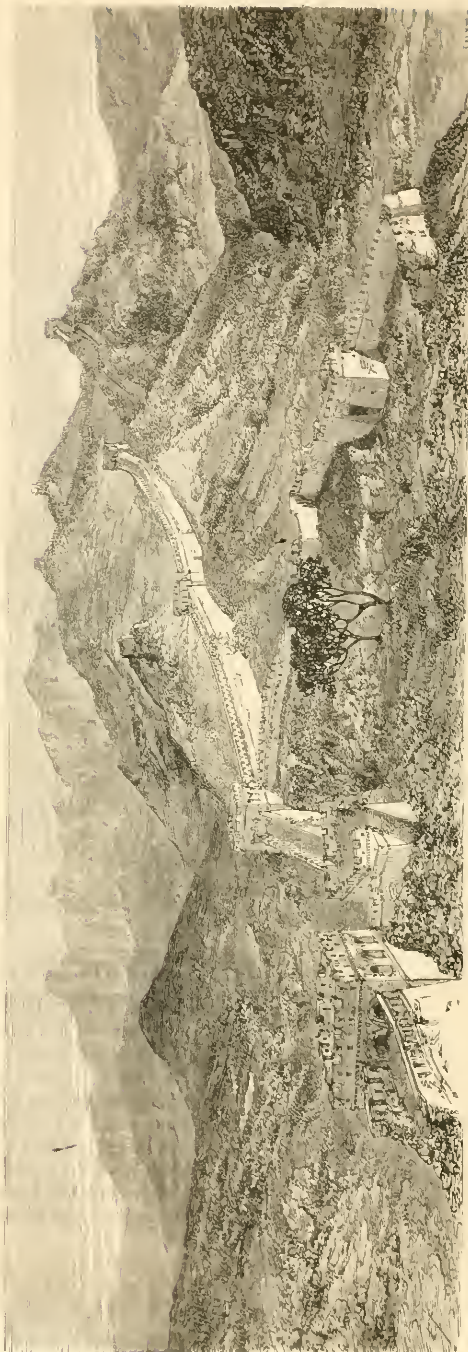
le mur se change en un amas de pierres cimentées avec de la boue et à peine élevées à un mètre de haut.

On franchit la grande muraille au nord de *Kalgan* par une porte fortifiée située au fond du défilé et reliée à la muraille par un rempart de six mètres d'épaisseur avec demi-lune tournée vers la Mongolie.

La belle photographie reproduite ci-joint donne une idée exacte de l'aspect grandiose de ces imposantes constructions.

Rien de plus impraticable que les gorges de montagnes où les voyageurs durent s'engager, après avoir franchi la grande muraille. Ce sont les torrents seuls qui ont frayé la route encombrée de rochers et de cavités escarpées; aussi les voitures n'y passèrent qu'avec une difficulté extrême. Certains sites en sont très-pittoresques; le chemin sinueux est surplombé par des roches affectant les formes les plus bizarres, au milieu desquelles s'ouvrent de profondes grottes; des forêts sombres d'arbres verts en couvrent toutes les pentes et, de temps en temps, des sources d'eau limpide se précipitent dans les anfractuosités.

Des niches naturelles, ornées de grossières idoles, se font remarquer dans les parois de la montagne : les Mongols qui passent ne manquent pas de les entourer d'ex-voto, de chiffons et de fétiches; un vieux lama, ermite de ce désert, y demande une légère contribution aux voyageurs, sous prétexte qu'il entretient la route, ce dont on ne s'aperçoit guère.



La grande muraille au nord de Kalgan. — Dessin de Therond d'après une photographie.

Cette chaîne de montagnes, appelée par les Chinois *In-Chaun* et par les Mongols *Tching-ghan-oulo*, est d'une altitude moyenne de six à sept cents mètres au-dessus de la mer.

Quelques riantes vallées bien boisées et bien cultivées se font remarquer au centre des monts *In-Chaun*.

Ce fut à l'une de ces vallées qu'on s'arrêta pour déjeuner dans un petit village appelé *Ouchetiao*.

« On nous a servi à l'auberge, où nous sommes arrivés mourants de faim à deux heures de l'après-midi, d'excellentes galettes de farine d'orge en forme de crêpes, qu'on a faites, devant Mme de Baluseck et devant moi, sur une plaque de tôle chauffée à blanc; il y avait aussi des pâtisseries contenant de petites graines entières qui craquaient sous la dent; cela était moins bon, à cause de l'inévitable graisse qui remplace le beurre.

« En descendant des montagnes, on aperçoit une vallée verdoyante parsemée de quelques arbres, et devant soi le plateau de la Mongolie se dessinant en pente douce à l'horizon : au pied du plateau est la station de *Zagan-tolgoï* composée de quelques misérables masures, où on ne s'arrête que pour changer de chevaux.

« Les charretiers chinois y ont été remplacés par des postillons mongols, qui conduisirent les voitures à fond



La rue des marchands d'habits. à Kalgan. — Dessin de Vaumort d'après l'album de Mme de Bourboulon

de train jusqu'à la montée du plateau, que tout le monde dut faire à cheval, à cause de la difficulté de faire mouvoir les roues dans ces pentes sablonneuses.

« A notre arrivée au sommet, nous avons eu le coup d'œil le plus saisissant et le plus admirable : derrière nous les vallées et les montagnes sourcilleuses plongées graduellement dans l'ombre, tandis que le disque du soleil s'abaissant à l'horizon rougissait leurs sommets de ses derniers feux; devant nous, des prairies sans fin, l'immensité couverte d'herbes verdoyantes! c'était une mer avec des ondulations de graminées semblables à de longues vagues! c'était la Mongolie enfin, *la terre du gazon*, comme l'appellent ses libres habitants! le désert, le désert infini avec toute sa majesté, et qui vous parle d'autant plus de Dieu que rien n'y rappelle les hommes!

« Le ciel, au-dessus des prairies, était de cette douce couleur de vert d'aigue marine claire et un peu rosée, dont se revêt ordinairement le côté de l'horizon opposé




Mappemonde chinoise (2e spécimen (voy. p. 313).

au soleil couchant. C'était une transparence et une pureté d'atmosphère que rien ne saurait exprimer; le haut des herbes seulement était doré par le dernier rayon du soleil qui allait se perdre dans cette immensité.

« Mais nous ne pouvions jouir longtemps de ce magique spectacle : la nuit arrivait rapidement, et nous avions encore deux heures de marche pour arriver à *Bourgaltaï*, la première station de Mongolie.

« Dans ces plaines sans bornes, la nuit est bien plus profonde que dans les pays accidentés. Aucune élévation, aucun arbre ne pouvant former un point de repère pour le regard; on n'a devant soi que l'uniformité du sombre.

« Aussi dûmes-nous tous mettre nos chevaux à la file pour suivre pas à pas l'officier mongol chargé de nous accompagner.

« Toutes ces précautions n'ont pas empêché que, quelques instants avant notre arrivée à Bourgaltaï, nous nous sommes aperçus de l'absence de M. Bruce. Il a fallu une demi-heure pour le retrouver à grands renforts de cris poussés par nos Mongols qui galopaient à fond de train dans les steppes. Il s'était écarté de quelques pas

seulement, et quand il avait voulu nous rejoindre, il lui avait été impossible de s'orienter, et il avait pris une direction tout opposée à la nôtre.

« Je n'oublierai pas la station de *Bourgaltaï;* quelle confusion inexprimable! La caravane chargée du transport de nos gros bagages et partie de *Kalgan* quelques heures avant nous, arrivait à la couchée, en même temps que nos charrettes et notre cavalcade.

« Dans cette nuit noire, rendue plus noire encore par l'éclat des torches qu'on portait çà et là, les chameaux poussaient des cris et des gémissements lugubres, afin que leurs conducteurs les délivrassent de leurs charges, les chevaux effrayés se cabraient et refusaient de se laisser dételer ni entraver; c'était un concert d'imprécations et de jurements dans toutes les langues.

« Nos gens n'ont pas encore l'habitude des emballages et des déballages; il a fallu bien longtemps au milieu de cette confusion pour retrouver nos nécessaires de voyage, quelques provisions froides et nos lits de camp.

« Hier, 24 mai, c'était la fête de la reine Victoria, et comme le maître d'hôtel a pu mettre la main sur deux bouteilles de vin de Champagne, nous avons bu à la santé de Sa Majesté avec le ministre d'Angleterre et son secrétaire, M. Wade; ensuite nous avons fait un whist (car on avait trouvé des cartes). C'est sûrement la première fois qu'on y joue dans les déserts de la Mongolie!

« *Bourgaltaï* est un hameau composé de quelques baraques en bois et d'une petite pagode : ce sont les dernières habitations fixes qu'on trouve à l'entrée du désert, et ce sera la dernière fois que nous coucherons sous un toit! Nous allons commencer, à dater de ce soir, à camper comme les nomades.



Dame chinoise jouant du théorbe. — D'après un dessin chinois.



Marchand calculant sur son swan-pan. — D'après un dessin chinois.

« J'aime mille fois mieux coucher sous la tente que de passer la nuit sous un abri aussi sale et aussi puant que l'auberge de *Bourgaltaï*, quoiqu'on l'ait fait évacuer à l'avance pour nous recevoir.

« La cour est une enceinte carrée fermée par des barrières de bois et des broussailles; au milieu est la baraque bâtie en planches et en torchis, haute de trois mètres tout au plus. Elle se compose, outre une petite chambre où couche l'aubergiste, d'une seule immense pièce non plafonnée, car aux angles on se heurte la tête contre les solives de la toiture. Cette salle, qui sert à la fois de cuisine, de réfectoire et de dortoir, ne possède d'autres meubles qu'un *kang* long et large, où peuvent coucher à l'aise vingt voyageurs.

« Voilà sous quel abri nous avons dû souper, et passer la nuit sur nos lits de camp, tourmentés par tous les insectes de la création.

« 25 *mai* (sept heures et demie du matin). — MM. Bruce et Wade viennent de nous quitter avec tous leurs gens pour retourner à Pékin.

« Cette séparation nous a attristés. Maintenant commence vraiment notre voyage, un des plus grands et des plus longs qu'on puisse accomplir par terre sur notre globe. De Pékin jusqu'ici, c'est une promenade de plaisir que nous avons faite. »

Avant de suivre les voyageurs dans les déserts de Mongolie, il est nécessaire d'exposer quelles étaient les personnes de leur suite, et comment était organisé ce long trajet au milieu d'un pays où on ne peut attendre aucune ressource des habitants et où on ne trouve souvent pas même d'eau potable.

La petite caravane française se composait, outre M. et Mme de Bourboulon, de six personnes : M. le capitaine du génie Bouvier accompagné d'un sergent, d'un soldat de la même arme et d'un artilleur, un intendant et un jeune Chinois chrétien natif de Pékin *Lieur*, que M. de Bourboulon ramenait en France.

Mme de Baluseck emmenait avec elle un médecin russe, une femme de chambre française, un interprète lama appelé *Gomboë* attaché au service de la légation de Russie, enfin un cosaque d'escorte.

Une petite calèche à deux roues et bien suspendue, appartenant à Mme de Baluseck, servait de moyen de transport à ces deux dames; les autres voyageurs en étaient réduits aux charrettes chinoises, sinon à monter à cheval.

Les charrettes qu'on avait pris soin de faire construire à Pékin sont fort petites et ne peuvent contenir qu'une seule personne et quelques bagages : elles sont recouvertes, comme les voitures de roulage allemandes, d'un capuchon en drap bleu, dont la partie supérieure est en




Crustaces, insectes et larves vivant sur le Lie-uwa. — Dessin de Blanchard d'après un dessin chinois

toile goudronnée. Le patient est assis sur un petit banc; par devant sont des rideaux en cuir pouvant se fermer à volonté; par derrière, on voit le paysage par une petite lucarne garnie d'une lame de corne transparente.

Ces véhicules, qui n'ont aucune espèce de suspension ni de ressort, sont construits fort solidement; les roues, d'un poids énorme, sont cerclées en fonte avec des jantes et des clous saillants; les essieux en bois, fixés avec des fiches de fer, sont très-longs, ce qui écarte les roues de plus d'un mètre de la caisse des voitures.

Depuis *Kalgan* jusqu'à *Zagan-Tolgoï*, des charretiers chinois, assis sur un des brancards comme nos voituriers, les avaient conduites avec deux mules attelées l'une devant l'autre. A cette dernière station, ils furent remplacés par des postillons du pays, de même que les mandarins chinois cédèrent, à dater de ce moment, le soin d'escorter les voyageurs à des officiers mongols.

A. Poussielgue.

(*La suite à la prochaine livraison.*




Charrette chinoise traversant le desert de Gobi. — Dessin de Émile Bayard d'après l'album de Mme de Bourboulon.

# RELATION DE VOYAGE DE SHANG-HAÏ A MOSCOU,

## PAR PÉKIN, LA MONGOLIE ET LA RUSSIE ASIATIQUE,

RÉDIGÉE D'APRÈS LES NOTES DE M. DE BOURBOULON, MINISTRE DE FRANCE EN CHINE, ET DE Mme DE BOURBOULON

PAR M. A. POUSSIELGUE [1].

1859-1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### LA TERRE DES HERBES (suite).

L'attelage à la mongole. — Costume des nomades. — Caravane des chameaux de service. — Absence de combustible. — Campement sous la tente. — Premières stations dans la terre des Herbes.

Rien de plus singulier que les attelages à la mongole, qui entraînaient nos voyageurs sur la surface du désert.

Qu'on se figure une longue barre de bois de quatre mètres de long attachée à l'extrémité des deux brancards par des nœuds de solides courroies. Cette barre est mobile et peut se lever à quarante centimètres au-dessus des brancards, grâce à une longueur de courroies qu'explique cet usage. Dès que cette opération est faite, la caisse de la voiture portant à terre et le voyageur se tenant solidement à son banc, deux cavaliers mongols arrivent au galop, font reculer habilement leurs chevaux dans l'angle droit formé par la barre d'attelage, les brancards et la caisse de la voiture, soulèvent cette barre qu'ils placent entre leurs caisses et l'étrier de leurs selles, et, pesant dessus de tout leur corps, partent à fond de train au travers des steppes.

Quelquefois, quand le terrain est difficile, deux autres cavaliers attachent une corde aux deux extrémités de la barre et la tirent d'une main, tandis que de l'autre ils guident leurs montures.

Quand on veut s'arrêter, les postillons mongols font dérober leurs chevaux sur le côté, les brancards portent

1. Suite. — Voy. t. IX, p. 81, 97, 113; t. X, p. 33, 49, 65, 81, 97, 289 et 305.

brusquement à terre, et le voyageur, s'il n'est pas prévenu ou s'il dort, court grand risque d'être jeté à bas, la tête la première : autrement, il doit se cramponner à la voiture.

Tel est le mode d'attelage, d'un usage immémorial chez ces peuples primitifs et aussi dangereux pour les postillons, qui risquent d'être éventrés si leurs chevaux faisaient un faux pas, qu'il est pénible pour ceux qu'on fait rouler ainsi.

Les Mongols requis pour le service des voyageurs sont bien montés et excellents cavaliers.

Leurs chevaux petits, à la jambe nerveuse et à tous crins, sont presque tous de couleur isabelle, avec des taches fauves et une raie noire sur le dos; cependant, on en trouve quelques-uns qui sont alezans ou bai-bruns; les chevaux blancs sont inconnus. Quelle que soit la couleur de l'animal, il a toujours la raie du dos, la crinière et la queue entièrement noires ; ce qui viendrait à l'appui de l'opinion des naturalistes qui placent l'origine du cheval sur les hauts plateaux de l'Asie centrale : cette livrée des chevaux mongols doit être très-voisine de leur couleur primitive, car elle rappelle d'une manière sensible celle des hémiones, des onagres et des dziggetaïs, espèces sauvages analogues habitant encore aujourd'hui les mêmes régions.

Quant aux cavaliers, ils portent une grande robe boutonnée et descendant jusqu'aux pieds : cette robe, fendue sur quatre côtés, forme quatre pans pouvant se relever au moyen d'agrafes ; par-dessus est une jaquette courte en étoffe doublée de peaux; la robe est serrée à la taille par une ceinture de soie à laquelle sont fixés à l'aide de rubans de même étoffe un briquet, une blague, une pipe placée dans son étui et un éventail.

Les jambes sont nues jusqu'aux genoux ; le haut de la jambe est vêtu d'un caleçon en toile, les bottes sont très-courtes, à pointes relevées comme des souliers à la poulaine et très-évasées en haut de la tige : elles servent de magasin au cavalier nomade ; il y serre tous les petits objets nécessaires à ses longues pérégrinations.

Les Mongols ne portent pas d'éperons ni d'armes apparentes ; leur coiffure est un bonnet en peau de renard enfoncé jusqu'aux yeux, ou pour les officiers et les élégants une calotte en drap de couleur finissant en pointe, au lieu d'être arrondie comme celles des Chinois, avec des revers en laine fine ou en fourrure.

Ils ont des moustaches et portent tous leurs cheveux quand ils sont *hommes noirs*, c'est-à-dire séculiers ; les prêtres ou lamas, qui sont requis comme les autres pour le service de postillons, sont complétement rasés ; ce sont, en langage du pays, des *hommes blancs*.

La selle des cavaliers mongols est en bois, très-petite, très-étroite et fortement creusée ; elle est tenue par une sangle en cuir ; ils y placent un coussin pour être assis plus haut.

Les chevaux n'ont pas de mors à gourmettes, mais un bridon avec deux anneaux seulement qui correspondent à la lanière servant de bride.

Les étriers sont très-larges et en métal massif.

Le fouet est un court bâton avec une lanière en cuir tressée : ils le portent fixé solidement au poignet droit.

Neuf charrettes ainsi attelées composaient le convoi français. Mme de Baluseck en avait trois outre sa calèche.

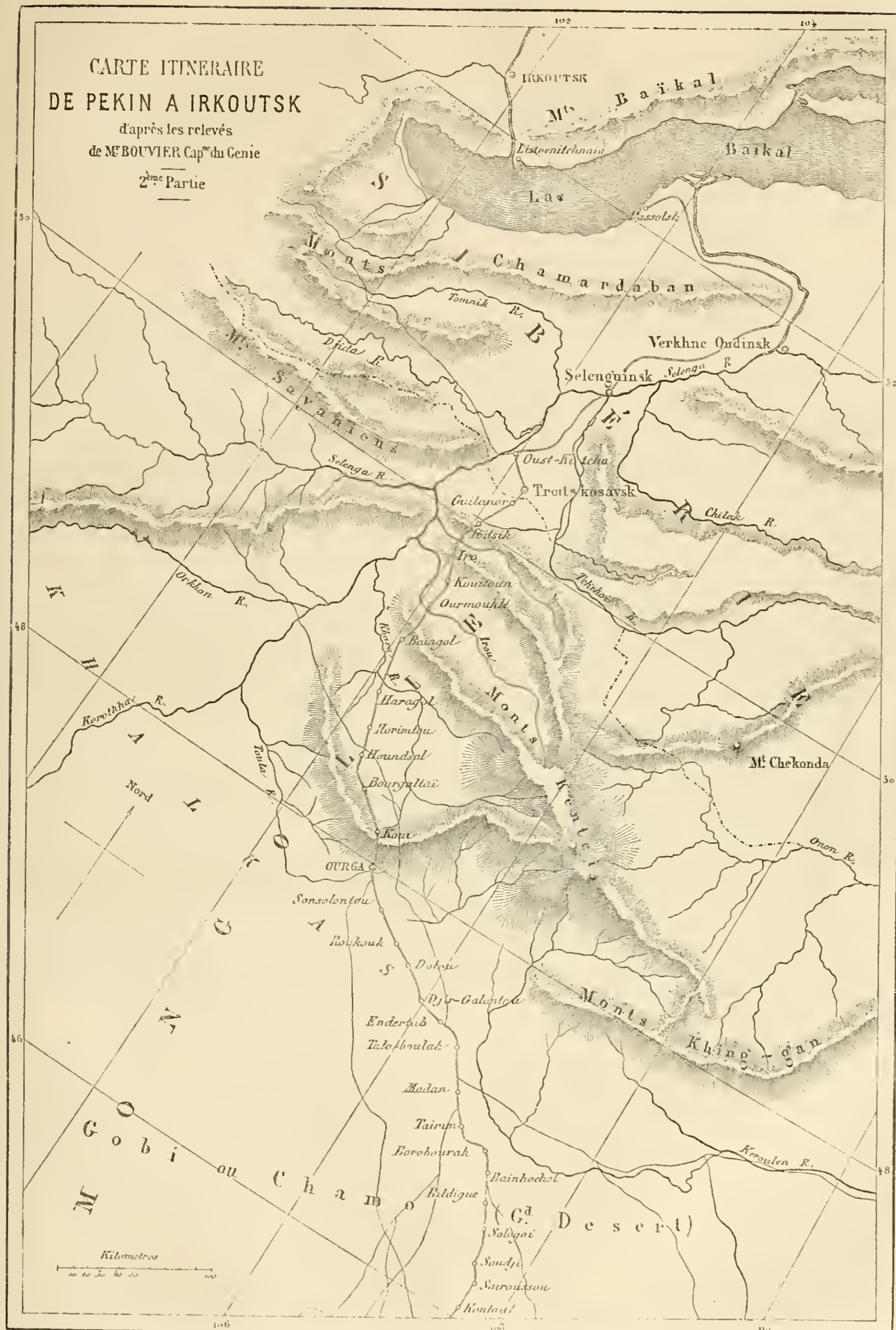
En comptant les cavaliers de relais pour chaque voiture et les officiers d'escorte, les voyageurs étaient toujours accompagnés par une soixantaine de Mongols.

Tous les matins, deux ou trois heures avant le départ, une véritable caravane de chameaux, portant à dos les gros bagages et les caisses de provisions, se rendait à petites journées à la station où on devait coucher.

Les chameaux des Mongols appartiennent à l'espèce à deux bosses qu'on rencontre aussi dans la Russie méridionale et en Perse : ils sont de très-grande taille, ont le pelage très-long et très-soyeux et supportent admirablement la rigueur des hivers dans les steppes ; mais au printemps ils perdent complétement leurs poils et restent nus pendant un mois environ : c'est avec ces poils que les indigènes fabriquent d'épaisses étoffes de feutre, qui leur servent à faire des matelas, à couvrir leurs tentes, et à une foule d'autres usages domestiques. Ces animaux, qu'on accoutume de bonne heure à porter des fardeaux, se mènent aisément par une cheville de bois qui leur traverse la cloison du nez ; dans les caravanes, ils sont attachés ordinairement cinq ou six à la file les uns des autres; le dernier est porteur d'une clochette ; le chamelier dirige celui de tête par la corde attachée à la cheville du nez, et tous les autres imitent aussitôt les mouvements du chef de file : ainsi, quand il veut les faire arrêter, le conducteur tire fortement la corde et crie : *Sok, sok!* les chameaux poussent un grognement et s'agenouillent ; quand il veut qu'ils se remettent en route, il touche le chef de file au flanc avec le manche de son fouet, prononce les mots : *Toutch, toutch!* et tous se relèvent avec ensemble. Cependant, si les chameaux sont très-dociles ils sont aussi très-ombrageux, et souvent il résulte de graves accidents de circonstances très-naturelles en apparence, mais qui ont suffi pour jeter la panique dans la caravane. De quelle immense utilité d'ailleurs est cet animal, grâce à la sobriété et à la force duquel on peut traverser sans crainte de la famine les immenses steppes du nord de l'Asie !

Les caisses que transportaient les chameaux de la caravane qui suivait les voyageurs, avaient été garnies de toutes les provisions qu'on avait pu se procurer : des liqueurs et des vins, du biscuit de mer et du riz, du beurre salé et des conserves alimentaires de viandes et de légumes en boîtes. Quand on rencontrait des nomades avec leurs troupeaux, ce qui n'arrivait pas souvent, ces pasteurs consentaient facilement à vendre des moutons, du laitage et des fromages de brebis et de chamelle.

L'eau ne manque pas, surtout au printemps, et on trouve des puits à toutes les stations du désert ; en cas de besoin, on s'était muni d'outres mongoles, c'est-à-dire de paniers en feutre goudronné placés dans d'autres paniers en osier : c'est ainsi qu'on transporte dans le


CARTE ITINERAIRE
DE PEKIN A IRKOUTSK
d'après les relevés
de Mr BOUVIER Capne du Genie
2ème Partie
IRKOUTSK
Mts Baïkal
Lac Baïkal
Monts Chamardaban
Verkhne Oudinsk
Selenguinsk
Selenga R.
Oust-Kiatcha
Troitskosavsk
Chilok R.
Orkhon R.
Monts Kentei
Mt Chekonda
Onon R.
OURGA
Monts Khing-gan
Kerouleu R.
Gobi ou Chamo (Gd Desert)
Kilometres

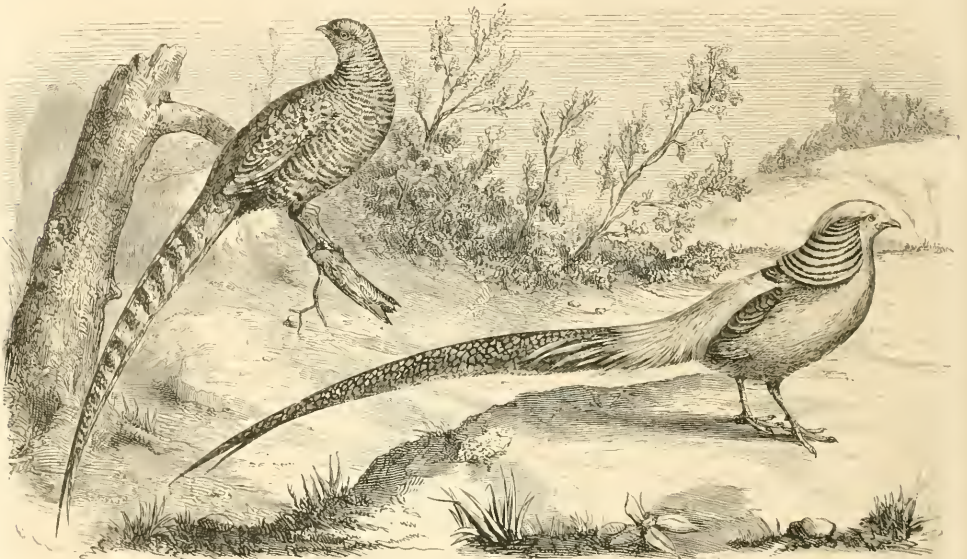
pays l'eau et le *sam-chouk*, eau-de-vie de sorgho ou de riz.

Une des plus grandes difficultés de la traversée des steppes, c'est l'absence complète de combustible ; les nomades se chauffent avec les bouses et les déjections de leurs bœufs et de leurs chevaux qu'ils appellent des *argols* et qu'ils transportent partout avec eux dans de grands sacs, après les avoir fait sécher soigneusement. Après deux ou trois jours de marche, on en fut réduit comme eux à se servir de ce mode de chauffage, qui a bien des inconvénients, surtout pour la cuisine.

Il n'y a pas de maisons bâties dans les déserts de Tartarie, et il fallut camper en plein air.

Les officiers d'escorte, auxquels était remise la direction du voyage, faisaient préparer à l'avance des tentes à la station de poste où ils avaient décidé qu'on passerait la nuit. Ces tentes avaient été construites exprès pour les voyageurs et sur le modèle le plus somptueux : elles étaient circulaires, avaient un diamètre de quatre à cinq mètres, et une élévation de trois mètres au centre, ce qui leur donnait la dimension d'une grande chambre à coucher. Le bas en était formé d'un assemblage de claies mobiles pouvant se resserrer ou s'étendre à volonté, sur lesquelles on déployait une tente soutenue par un système de carcasse en bois venant se fixer sur les claies et imitant la disposition des baguettes d'un vaste parapluie.

La porte de ces tentes était en bois, à deux battants, mais très-basse et avec un seuil formé d'une épaisse traverse de bois. Au milieu et dans le haut était un trou



Faisan doré (voy. p. 326). — Dessin de Mesnel d'après nature.

circulaire servant à laisser passer l'air et au besoin la fumée; le bas ainsi que le sol était garni en dehors et en dedans d'épais feutres en poils de chameaux; l'intérieur était orné de riches soieries chinoises; enfin un rideau en même étoffe que la tente, les tapis, et la garniture des claies, pouvait se tirer horizontalement pour fermer l'ouverture pratiquée dans le haut : ce feutre impénétrable à l'humidité et à la pluie a au moins deux centimètres d'épaisseur. Pour maintenir les tentes contre la violence du vent, on plaçait sur les cordes qui servaient à les déployer d'énormes blocs de pierre; car dans le désert, il n'y a pas un buisson, ni un seul morceau de bois.

Voilà dans quelles conditions de vie, de nourriture et de logement, et avec quels moyens de transports devait s'effectuer le voyage à travers les steppes de Mongolie, de *Kalgan* à *Kiächta*, ville frontière de Sibérie, voyage de quinze cents kilomètres au moins d'après les évaluations des Mongols.

De Pékin à *Kalgan*, on avait franchi à cheval et à petites journées quatre cent douze *lis* chinoises, soit environ deux cent dix kilomètres; à partir de *Kalgan*, le voyage devint plus rapide, et tout le monde dut faire usage des charrettes dont le nombre avait été calculé sur celui des voyageurs.

« *Oro-Houdouk*, 25 mai. — La voiture de Mme de Baluseck est très-commode, presque tout le trajet entre *Bourgoltaï* et *Halataï* nous l'avons fait au galop.

« Nous restons ici cette nuit : Dieu merci les préparatifs de dîner et coucher se sont faits plus facilement.

« *Tchatchourtaï*, 26 mai, sept heures et demie du soir. — Nous sommes partis de grand matin d'*Oro-Houdouk* ; la mer de gazon continue dans toute sa splen-

deur; près de *Kouï-Souton*, nous avons vu des canards mandarins magnifiques; évidemment on ne les chasse pas, car nous les avons approchés à quinze pas dans la calèche avec tout le bruit de nos douze charrettes se suivant à fond de train, les claquements de fouets, et les cris de nos sauvages postillons. Les mâles, qui ont le plumage du corps doré, les ailes couleur émeraude et blanches, et le ventre bleu d'azur, se promenaient fièrement en maîtres sur les flaques d'eau de ces immenses plaines, accompagnés de la troupe plus humble des femelles et des jeunes : ils n'ont pas même daigné s'envoler.

« Il faut convenir que les Mongols ont un singulier système pour traîner les voitures. Le cheval d'un de nos conducteurs s'étant abattu ce matin, nous avons fait une chute, mais sans nous faire de mal. Cependant il faut être sur ses gardes; car, si l'une de nous avait sommeillé au moment de l'accident, elle aurait couru risque d'être jetée à bas. Mon mari appelle cette manière de s'arrêter brusquement, quand les brancards portent à terre : *mouiller;* l'expression est juste; on éprouve la même impression que quand on mouille la maîtresse ancre d'un navire; seulement la secousse est bien plus violente.

« Il paraît que *Djack-Soutaï* où nous nous sommes arrêtés trois heures pour déjeuner est une station fashionable : il y avait réunion de curieux des deux sexes



Canards mandarins. — Dessin de Riou d'après une peinture chinoise.

en grande toilette; les femmes sont laides, sales, hâlées; elles portent presque le même costume que les hommes; c'est à leur coiffure qu'on peut les distinguer à première vue : elle se compose d'une foule de petites tresses entremêlées avec des perles et du corail, et est assez pittoresque quoique très-rarement renouvelée.

« A *Mangaï* je monte à cheval; c'est la seule manière de me reposer de la voiture, et il a fallu suivre le convoi au galop pendant vingt et une verstes[1], accompagnée de M. Bouvier et du mandarin mongol à bouton blanc qui est venu galamment se ranger près de moi.

« Ce soir nous avons bien dîné, mais nos lits de voyage sont complétement démantibulés par les affreux cahots des charrettes, et il va falloir coucher comme les Mongols par terre sur les tapis de feutre, enroulés dans nos couvertures : après tout, il y a bien des gens qui ne dormiront pas si bien que moi cette nuit; car je suis brisée de fatigue.

« *Bombatou*, 27 mai, huit heures du soir. — Ce matin, il faisait un froid excessif, à peine six degrés au-dessus de zéro et un vent à tout enlever! Nos peaux de mouton nous sont bien utiles, et mon manteau de mandarin que j'avais acheté à *Kalgan* m'a paru bon marché à vingt-cinq piastres; ce qui prouve encore une fois que

1. La *verste* russe, mesure de longueur, équivaut à peu près à notre kilomètre.

les circonstances changent bien la manière d'envisager les choses.

« Le chemin entre *Tchatchourtaï* et *Tcheutaï* était très-passable, mais je n'en dirai pas autant du reste. Le terrain commence à s'entrecouper de ravins et de mamelons en dos d'âne; l'herbe est moins touffue; les pierres plus nombreuses; tout annonce l'approche du désert de Gobi.

Nous avons vu près de *Oula-Hada* au moins vingt-cinq *hoang yang* (antilopes) dispersées en petites bandes de cinq ou six: elles passaient au petit galop devant nous, et s'arrêtaient sur les escarpements voisins pour nous regarder à loisir.

Antilopes chassées par des aigles. — Menu d'un déjeuner au désert. — Étangs couverts d'oiseaux aquatiques. — Les végétaux et les animaux du Gobi. — Eaux sulfureuses. — Extrêmes variations de température. — Affreux cahots par suite du mauvais état des chemins. — Accidents arrivés aux voitures. — Visite à la lamaserie d'Homoutch. — Altercation curieuse entre un Mongol et sa femme. — Rencontre d'une caravane dirigée par des marchands sibériens. — Promenade à dos de chameau. — Danger couru dans des prairies bourbeuses. — Singulier effet de mirage. — Les émigrants mongols.

*Oula-Houdouk*, 30 mai au matin. — « J'ai été souffrante depuis *Bombatou;* aussi n'ai-je pris aucune note pendant ces deux jours.

« C'est à *Chara-Hada*, la station qui suit celle de *Bombatou*, que les Mongols placent le commencement du désert de Gobi. Nous allons mettre cinq ou six jours à le traverser. Heureusement qu'il est bien moins désolé à cette époque du printemps qu'après les chaleurs de l'été où on n'y trouve plus ni eau potable ni un brin d'herbe.

« J'ai remarqué hier un singulier effet de lumière : par un grand vent, de nombreux flocons de nuages sombres passaient sur le disque du soleil qui disparaissait voilé ou brillait alternativement de tout son éclat; la terre a pris la couleur du ciel, et le ciel la couleur de la terre; c'est-à-dire qu'en haut tout est devenu d'une même teinte uniforme, tandis que devant nous des plaques noires comme de l'encre, entremêlées de taches de lumière éclatante, couraient aussi rapides que le vent sur la surface du désert.

« Entre *Bobotou* et *Olo-Houdouk*, où nous avons couché hier, j'ai revu de nombreuses bandes de *hoang yang*, mais elles n'avaient pas la sécurité des premières; elles erraient çà et là dans les steppes, effarées et cherchant en vain un abri; dans les airs, au-dessus de leur tête, planaient majestueusement deux aigles qui, fascinant leurs victimes avec le mouvement de trépidation de leurs ailes immenses, descendaient peu à peu en tournoyant vers la terre. Mais la rapidité de la marche ne m'a pas permis de voir le dénoûment de ce drame de la nature, qui sans doute s'est terminé comme ceux qui se jouent chez les hommes, par l'absorption du plus faible par le plus fort.

« Nous étions à *Chara-Mouroùn* à onze heures et demie du matin. Il ne faut pas se figurer que nous vivons comme des cénobites, quoique nous soyons au désert. Voici le déjeuner qu'Auguste, intendant de M. de Bourboulon, a trouvé le moyen de nous faire servir en pleine Mongolie : omelette, riz au naturel, jambon demi-sel, pâté de faisans, confitures de framboise, vin de Bordeaux et café! La seule chose qui manquait au menu, pour le vrai bien vivre, c'était le pain frais. On se fatigue bien vite de biscuit, de biscotes et de toutes ces duretés-là. Le pain de seigle de la provision de Mme de Baluseck est bien préférable; détrempé dans l'eau ou dans du lait, quand on peut s'en procurer, il forme une pâte très-supportable.

« Il y a bien une autre observation à faire : il m'est impossible de manger du mouton frais qu'on nous a fait griller ou rôtir sur des *argols;* il en prend un goût insupportable. Passe encore pour les aliments qu'on fait bouillir avec ce genre de combustible, le seul qu'il y ait au désert.

« En arrivant ici à la couchée, à quatre heures du soir, j'ai été me promener pour faire boire mes chiens sur le bord d'un étang où j'ai joui d'un coup d'œil extraordinaire : au milieu et sur les bords de l'eau, dans un encadrement de roseaux et de gazon vert, s'ébattaient avec confiance une foule d'oiseaux de toutes couleurs et de toutes grandeurs; des sarcelles, des canards de différentes espèces, des cygnes majestueux, des foulques, des poules d'eau, puis des bandes d'échassiers, bécassines, ibis, hérons; un troupeau d'antilopes s'abreuvait, sans se soucier des cris de la gent ailée; une bande d'oies sauvages paissait l'herbe verte; un superbe faisan doré [1] caquetait auprès de ses poules pour les décider à s'approcher de l'aiguade; un de nos compagnons croit même avoir aperçu un couple de faisans vénérés [2]; enfin deux

1. Le coq faisan doré a reçu de Buffon le surnom de tricolore huppé que justifie parfaitement son plumage. Il a la gorge et le ventre d'un beau pourpre velouté, le dos d'une nuance dorée, la couverture des ailes d'un bleu qui prend au soleil des reflets métalliques. Sa queue est beaucoup plus longue, plus émaillée que celle du faisan ordinaire; au-dessus des plumes de cette queue sortent d'autres plumes dont la tige est jaune et les barbes écarlates; enfin les plumes de sa tête et de son col lui font, lorsqu'il les relève, une aigrette et une gorgerette, dans lesquelles se retrouvent les plus vives couleurs du prisme. Il est impossible d'imaginer un plus magnifique oiseau; il supporte la comparaison avec l'oiseau de paradis lui-même. La femelle est aussi pauvrement habillée que la poule de nos faisans ordinaires. Elle pond de dix à trente œufs, suivant son âge; ces œufs ne sont qu'un peu plus gros que des œufs de pigeon, et d'une couleur jaune clair et mouchetés de blanc. Les petits s'élèvent aisément, les jeunes coqs mettent deux ans à acquérir leur croissance et leur magnifique livrée.

2. *Phasianus veneratus* (Temminck). On ne connaît encore que le mâle de cette espèce originaire de la Chine, où elle paraît être très-rare. Frédéric Cuvier dit que cet oiseau fait une des plus grandes richesses des volières des Chinois, et que son exportation est sévèrement punie, ce dont il nous est permis de douter. Ce beau faisan, paré de couleurs fortement tranchées et de la taille du faisant argenté, a une queue d'une longueur énorme; son bec est plus droit, plus déprimé, et surtout bien moins courbé à la pointe que celui des autres espèces du groupe; la caroncule est très-étroite et forme seulement un cercle rouge autour de l'orbite; la queue, très étagée, a une longueur remarquable, disproportionnée même pour la taille de l'oiseau : elle est composée de dix-huit pennes étroites, les médianes, longues de plus d'un mètre trente-huit centimètres, forment une gouttière renversée, tandis que les latérales sont très-courtes. Aucune huppe ou parure accessoire n'orne la tête de ce faisan; une calotte blanche en couvre le sommet et descend sur l'occiput; cet espace blanc est bordé sur les côtés par une bande

énormes grues de Mandchourie, perchées sur une patte, contemplaient mélancoliquement ce spectacle.

« On eût dit la basse-cour du bon Dieu! La confiance de ces animaux prouvait que jamais aucun d'eux n'avait été tourmenté ni chassé par l'homme. »

« La présence de toutes ces belles créatures dans cette solitude et à cette latitude, ne peut guère s'expliquer que par le voisinage des grands parcs de chasse créés entre la Mongolie et la Mandchourie par l'empereur Kang-hi, et abandonnés par ses successeurs actuels.

« Un de ces parcs, au dire de l'abbé Huc qui le traversa en 1844, mesure plus de cent lieues du sud au nord sur plus de quatre-vingts de l'est à l'ouest. A partir des environs de Géhol, le Versailles de la dynastie mandchoue, cette immense forêt couvre les deux versants de l'arête du sol qui limite le Gobi du côté de l'Orient. L'empereur Kang-hi, qui avait déterminé les limites de ce vaste terrain de chasses, y venait passer chaque année plusieurs semaines au commencement de l'automne, escorté d'une suite de chasseurs et de rabatteurs fort semblable à une armée. Tous ses descendants y sont venus à son exemple jusqu'au jour ou Kia-King, l'un d'eux, ayant été frappé de la foudre en poursuivant le gibier près de Géhol, les successeurs de celui-ci s'imaginèrent qu'une fatalité de mort était attachée pour eux aux exercices de la chasse. Depuis lors la forêt et ses hôtes, les innombrables troupeaux de cerfs, de chevreuils, les myriades de volatiles de prix ou d'oiseaux rares, amenés ou entretenus à grands frais dans cette immense réserve, ont été livrés à l'abandon, à la dent des fauves, aux déprédations des maraudeurs. La peine d'exil perpétuel a bien été maintenue, il est vrai, contre tout braconnier qui serait surpris dans cette forêt; cette menace n'empêche pas ces profondes solitudes de se peupler de délinquants de toute espèce. On y trouve bien encore, de distance en distance, des postes de gardiens; « mais ceux-ci, dit le « caustique abbé, semblent n'être là que pour avoir le « monopole de la vente du bois et du gibier. Ils favori- « sent le vol de tout leur pouvoir, à condition qu'on leur « en laissera la plus grosse part. Les braconniers sont « surtout innombrables depuis la quatrième lune jusqu'à « la septième. A cette époque, le bois des cerfs pousse « de nouveaux rameaux qui contiennent une espèce de « sang à moitié coagulé. C'est ce qu'on appelle *Lou-joung* « dans le pays. Ces nouvelles pousses de bois de cerf « jouent un grand rôle dans la médecine chinoise, et « sont à cause de cela d'une cherté exorbitante. Un *Lou-* « *joung* se vend jusqu'à cent cinquante onces d'argent. »

« Si les cerfs et les chevreuils abondent dans cet im- « mense parc, les tigres, les sangliers, les ours, les pan- « thères et les loups n'y sont guère moins nombreux. « Malheur aux bûcherons et aux chasseurs qui s'aven- « turent seuls ou en petit nombre dans les labyrinthes « de la forêt; ils disparaissent sans que jamais on en « puisse découvrir les moindres vestiges. »

*Boulau*, 30 mai au soir. — « C'est un spectacle singulièrement grandiose dans sa monotonie que l'aspect du désert. La steppe sans bornes, se déroulant à l'infini, va se confondre à l'horizon avec le ciel; nous, notre escorte et nos voitures nous avons l'air d'un point, d'une tache au milieu de l'immensité.

« Avant-hier, à *Bombatou*, quand nous sommes entrés dans le *Gobi*, les verdoyants pâturages de la terre des herbes ont fait place peu à peu à un sol sablonneux parsemé de rares touffes de chiendent; la steppe était comme boursouflée sous une foule de petits tertres coniques formés par l'agglomération des vieilles racines de saxifrages. Là, habitent de compagnie une sorte de rats à poils gris qui y pratiquent leurs tanières et de nombreuses tarentules; celles-ci, qui couvrent le sol de leurs toiles, passent pour très-venimeuses : elles sont noires, d'une taille énorme et d'un aspect véritablement hideux.

« J'ai lu plus tard que le voyageur anglais Atkinson, célèbre par ses longues pérégrinations dans les steppes des Khalkas et des Kirghiz, avait vu, à l'extrémité nord-ouest du Gobi, des espaces énormes du désert encombrés de ces vilains animaux.

« Nos voitures nous font éprouver des secousses insupportables en franchissant au galop cette ceinture de taupinières; mais, si nous avons souffert d'abord, que dirons-nous maintenant qu'elles ont fait place à de longs bancs de grès qui se succèdent avec une monotonie désespérante aussi loin que la vue peut s'étendre? la steppe, rayée alternativement de bandes de tuf jaune et d'assises de grès noir, présente un coup d'œil extraordinaire; on dirait que la terre a été recouverte d'une immense peau de tigre. Notre course à toute vitesse sur cet escalier naturel nous rappelle bien vite à la réalité : les roues massives sautent de marche en marche et ébranlent nos pauvres corps qui en subissent chaque contre-coup; c'est là un supplice sans nom que Dante a oublié dans son *Enfer*.

« Ce matin nous sommes rentrés dans les sables; le grès a disparu et nous rencontrons de grosses roches de granit sombre en blocs quelquefois groupés, mais le plus souvent isolés, et ne se rattachant à aucun mouvement de terrain; on dirait des aérolithes tombés du ciel

noire étroite, mais qui se dilate vers l'oreille et entoure la partie blanche de la tête. Sur le front, le blanc est également bordé par un autre bandeau noir : un collier, plus large sur le devant et les côtés du cou qu'à la nuque, couvre cette partie ; tout le manteau, le dos et le croupion sont couverts de plumes qui, par leur coloration tranchée, font l'effet d'écailles ; leur teinte est d'un jaune d'or très-vif, et toutes sont bordées de noir pur en forme de croissant : les plumes de la poitrine et des flancs sont peintes de bandes noires en losange, sur un fond blanc éclatant ; elles ont vers l'extrémité un croissant d'un noir pur entouré par une large bande mordorée, et les plus longues des dernières ont leur extrémité colorée de jaune d'or ; le milieu du ventre, les cuisses et l'abdomen sont d'un noir velouté : les couvertures inférieures de la queue sont noires, tachetées de jaune d'or : les pennes de la queue sont larges d'environ cinq centimètres : elles se terminent en pointe et sont opposées obliquement l'une à l'autre; la baguette est fortement cannelée dans toute sa longueur; la couleur des barbes de ces pennes est d'un blanc grisâtre se nuançant par demi teinte en roux doré, surtout sur les bords des barbules ; un grand nombre de bandes noires et brunes formant un triangle complètent la livrée de ce magnifique oiseau; les pieds et les éperons sont d'un gris clair; le bec est blanc. (Docteur Chenu, *les Trois règnes*.)

pour varier l'uniformité du désert. Il paraît que la Mongolie tout entière n'est qu'un vaste plateau de granit ne présentant aucune interruption, aucune fissure même où les végétaux puissent enfoncer leurs racines; quand il y a quelques pouces de terre au-dessus du roc, le sol se couvre de prairies naturelles, comme dans la terre des Herbes; quand les assises de granit gagnent la surface, il ne peut même plus pousser un brin d'herbe. C'est à cette partie des steppes où nous sommes que les Tartares ont donné le nom de *Gobi*, qui, dans leur langue, signifie *désert des pierres*, et certes ils l'ont bien nommé.

« En cette saison, au commencement de l'été, l'eau



Faisan venere (voy pag. 326). — Dessin de Mesne d'apres une peinture chinoise.

des pluies de printemps, non absorbée encore par l'évaporation, forme dans la pierre de vastes et profonds réservoirs déjà fortement saumâtres; après les grandes chaleurs, à l'automne, tous ces étangs sont desséchés, et on n'a d'autre ressource que les puits creusés de distance en distance aux stations.

A *Oula-houdouk* nous avions tous remarqué le goût sulfureux de l'eau qu'on nous donnait à boire; à *Hevemouhor* ce goût, devenu insupportable, saisissait la gorge et le nez.

« Je m'habitue au désert; voici quelques jours que je couche sous la tente, et il me semble que j'ai toujours

vécu ainsi. Le désert ressemble à l'Océan : l'œil de l'homme se plonge dans l'infini et tout lui parle de Dieu. Le nomade mongol aime son cheval comme le marin aime son bâtiment ; ne lui demandez pas de s'astreindre aux habitudes sédentaires des Chinois, de bâtir des demeures fixes et de remuer le sol pour en tirer péniblement sa nourriture; ce libre enfant de la nature se laissera traiter de barbare grossier, rude et ignorant, mais en lui-même il méprise l'homme civilisé qui rampe comme un ver sur un petit coin du sol qu'il appelle sa propriété. La steppe immense lui appartient, ses troupeaux qui le suivent dans ses courses vagabondes lui fournissent la nourriture et les vêtements; que lui faut-il de plus tant que la terre ne lui manque pas!

« A chaque relais, cent cavaliers et chevaux de rechange nous attendent: les ordres du gouvernement chinois, donnés pour la rapidité et la sécurité de notre voyage, sont scrupuleusement exécutés. Un grand nombre de nomades parcourent les steppes, et prévenus à l'avance de notre passage, ils se rendent aux stations qui leur sont désignées pour faire l'office de postillons. La curiosité n'est pas étrangère non plus à cet empressement. Le désert, qui me paraît si aride, nourrit de nombreux pasteurs, ainsi que le prouvent les grands troupeaux de bêtes à cornes et de chevaux qui errent librement dans ces solitudes. L'immensité du parcours supplée à la maigreur des pâturages. Les petits chevaux mongols sont d'une sobriété extraordinaire; un peu d'herbe et une poignée de millet suffisent à leur nourriture; ils sont excellents coureurs, leur pied est d'une grande sûreté, mais leur allure est fatigante à cause du trot saccadé qui leur est ordinaire.



Li-eur, jeune Chinois venu en France avec M. de Bourboulon. — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie.

« En arrivant à *Djil-Houngol* il y avait foule pour prendre les relais; en un clin d'œil nous avons changé de chevaux et nous sommes repartis au galop. Chaque voiture avait quatre postillons. Quels admirables cavaliers ! solidement assis sur leur petite selle, les pieds d'aplomb dans leurs larges et massifs étriers, ils semblent ne faire qu'un avec leur fougueuse monture; souvent ils trottent debout, et le corps à demi penché, regardant à l'horizon comme s'ils voulaient percer les brumes mystérieuses de la steppe; d'autres fois ils se penchent jusqu'à terre et par un miracle d'équilibre ils rattrapent le licol de leurs chevaux qui mal attaché traîne sans cesse dans leurs jambes de devant. C'est à qui luttera de force, d'adresse et d'agilité, et ce tournoi de nos postillons en distrayant nos yeux nous fait trouver la route moins longue. En revanche, s'ils sont excellents cavaliers, les Mongols sont bien disgracieux quand il leur faut marcher, exercice qu'ils prennent le moins souvent possible; leur démarche est pesante et lourde, leurs jambes sont arquées, leur buste est penché en avant, leur regard ordinairement vif et brillant devient terne et hébété. Ces nouveaux centaures ne peuvent se passer de leurs chevaux.

« Il nous a semblé ce matin reconnaître parmi nos postillons une femme à ses longues tresses brunes qui se sont déroulées sur ses épaules par suite des ruades multipliées de sa monture. *Gomboë*, l'interprète mongol de Mme de Baluseck nous a assuré qu'il y en avait souvent qui faisaient ce pénible et périlleux service pour remplacer leurs pères ou leurs maris absents. Ces malheureuses créatures sont tellement semblables aux hommes par leur costume, leur démarche et leur voix, que nous ne nous en étions pas encore aperçus.

« Au départ ce matin il gelait rudement; le thermomètre était sous zéro. Quatre heures après, à *Hévé-Mouhot*, où nous sommes passés à midi, il y avait trente degrés de chaleur! Ces brusques variations ont lieu chaque jour, et mettent nos poitrines à une rude épreuve. Pour la nuit et le matin il faut avoir des fourrures et des couvertures de laine; à chaque heure, à mesure que le soleil monte à l'horizon, il faut ôter un vêtement, puis quand la nuit revient il faut les reprendre. Malgré ces précautions, nous sommes tous enrhumés. La température dépend des sautes de vent; au printemps, au mois d'avril et même en mai, les Mongols nous ont assuré qu'il n'est pas rare de rencontrer des voyageurs morts de froid dans le désert pour n'avoir pas pris des précautions suffisantes contre ces retours instantanés des grandes gelées.

« A *Boulau*, où nous passons la nuit, on a préparé par l'ordre de notre mandarin mongol une vaste tente qui pourra nous servir de salon commun, et où nous ferons la veillée. C'est là que j'écris ces lignes. Jusqu'ici nous avons échappé à un danger qui me fait frémir : nos demeures mobiles n'ont pas encore été visitées par certains insectes qui abondent parmi ces braves gens, peu habitués à se laver, à se peigner, et encore moins à changer leurs peaux de mouton qui en recèlent des milliers! Mme de Baluseck me donne à ce sujet des détails effrayants pour la fin de l'été et l'automne. Heureusement les chaleurs n'ont pas encore donné naissance à cette hideuse vermine, la lèpre des nomades.

« Je viens de m'assurer que mon petit lit de fer commence à se démantibuler, et sera bientôt hors de service; il y a déjà plusieurs jours que mon mari est réduit à se coucher par terre; je serai bientôt forcée d'en faire autant. Rien ne peut résister aux atroces cahots de cette course désordonnée dans les charrettes chinoises qui ne sont pas suspendues. Quelque soin qu'on mette aux emballages, tout se brise, tout s'use. Nous semons la route des débris de notre garde-robe et de linges déchirés; enfin Auguste, qui prétendait que la monnaie contenue dans les caisses se broyait par le frottement, vient de nous prouver sa véracité en nous apportant une poignée de limaille d'argent; une pile de piastres que nous avons trouvée dans un coffre est rognée comme par la lime, et si ce voyage dure encore longtemps, tout arrivera en poussière. Je m'étonne que nos organes puissent y résister, et que la machine humaine soit assez solidement construite pour ne pas être détraquée par la violence et la continuité de semblables secousses.

« *Homoutch*, le 1er juin. — Nous nous sommes levés ce matin à trois heures et demie le capitaine Bouvier et moi, résolus à parcourir à cheval l'étape entre *Boulau* et *Soudji-Boulack:* l'officier d'escorte nous a donné deux bons petits chevaux et à cinq heures nous étions en selle. C'est le seul moyen qui me reste pour me délasser des cahots; mais j'ai mal pris mon temps : la route étant assez plane, les voitures sont parties à grande vitesse, et il a fallu pour les suivre courir pendant trente-deux verstes au triple galop. J'étais exténuée de fatigue et j'ai retrouvé la calèche avec plaisir.

« Il y a un arbre un peu avant d'arriver à *Soudji-Boulack*, une sorte d'aune tortueux et décharné, chétif produit de quelque graine apportée par le vent ou par les oiseaux dans une brèche du grand plateau de pierre qui forme le sol. Nous nous sommes arrêtés un moment pour regarder cette merveille de la steppe.

« Le désert se civilise; son aridité devient plus grande, on n'aperçoit plus un brin d'herbe, mais les chemins sont meilleurs; nous avons quitté la région des pierres; et nous roulons sur un gravier fin qui rappelle les allées d'un parc bien entretenu.... Je me suis trop empressée de faire mes compliments au désert : quelques verstes avant *Toli-Boulack*, toutes les voitures se sont arrêtées devant un fossé à pic de deux mètres de profondeur sur un mètre de large. Cette brèche, qui sert à l'écoulement des eaux pluviales, s'étend à perte de vue et sans interruption au levant comme au couchant. Nous sommes tous descendus et nos Mongols se sont lancés au grand galop pour franchir l'obstacle; à force d'efforts ils sont parvenus à faire sauter les voitures et à leur faire remonter le talus à pic et glissant. On en a été quitte pour quelques chevaux boiteux, quelques cavaliers jetés à terre, des brancards et des barres d'attelage brisés, mais,

Dieu merci, aucun accident grave. A peine étions-nous repartis qu'un ressort de la calèche s'est cassé en deux; il a fallu faire la route au petit pas; nous étions fort effrayées, Mme de Baluseck et moi de la perspective de continuer le voyage en charrettes chinoises; c'est un triste mode de transport auquel il faudrait condamner les admirateurs exagérés de la civilisation de l'Empire du milieu. Heureusement notre sergent du génie a habilement réparé l'avarie à *Toli-Boulack* où nous avons déjeuné, et où les Mongols ont mis nos trois heures de halte à profit pour réparer les autres voitures plus ou moins avariées au passage du fossé. Un de nos malheureux chevaux, qui s'y était cassé la cuisse, a été abattu, dépecé et dévoré en grillades par les gens de notre escorte et d'autres nomades accourus sur notre passage. La chair de cheval est le mets le plus estimé des Mongols; il n'y a que dans les grandes fêtes qu'on tue un de ces animaux pour les festins d'apparat.

« Il y a à *Toli-Boulack* une petite pagode en briques rouges : c'est la seule construction que nous ayons vue depuis *Kalgan*, c'est-à-dire pendant six cents kilomètres.

« La végétation devient de plus en plus rare : on voit encore par-ci par-là quelques touffes de saxifrages élevant au milieu des pierres leurs bouquets roses, une plante grasse épineuse et rampante [1], quelques maigres bruyères, et enfin dans les anfractuosités des rochers un peu de chiendent; depuis que nous avons quitté la terre des herbes j'ai dit adieu aux iris pourpres, blancs et jaunes, et aux œillets rouges qui bordaient la route, et embaumaient la steppe de leur odeur délicieuse. Cette aridité extrême me fait penser avec regret aux beaux parcs des palais et des temples de Pékin tapissés de violettes, de roses, de jasmins, de mauves, et de tant d'autres charmantes fleurs auxquelles la science n'a pas encore donné un nom.

« C'est la journée aux accidents. Un peu avant la station de *Mouhour-Kachoûm*, un de nos postillons a fait une chute, et a été roulé d'une manière effroyable sous les jambes des chevaux de l'attelage. Il a été emporté de suite, et malgré mes questions il m'a été impossible de savoir de ses nouvelles : les chutes sont si fréquentes que personne n'a l'air d'y faire attention.

« Je viens d'assister ici à *Houmoutch* à un spectacle aussi imposant que pittoresque : nous arrivions, c'était au coucher du soleil; le désert empourpré par ses derniers rayons s'étend aride, nu, et infini jusqu'aux extrêmes limites où la terre se confond avec le ciel; nos gens avaient dressé notre camp autour de nos tentes préparées à l'avance; nos charrettes placées en longue file avaient l'air avec leurs roues énormes, l'étroitesse et la forme demi-circulaire de leurs capotes, de caissons d'artillerie rangés en bataille ; quelques chameaux accroupis ruminaient les jambes repliées et le cou allongé en avant à raz de terre comme de gigantesques limaçons ; nos chevaux entravés erraient çà et là avec un bruit de fers [1] à la recherche de quelques touffes d'herbe; au loin s'étendaient semblables à des champignons une foule de petites tentes pointues, à pans coupés, carrées par le haut, auxquelles semblaient commander les nôtres avec leurs flammes nationales et leurs vastes chapiteaux. C'est que *Homoutch* est une des capitales du désert, un lieu d'arrêt pour les caravanes, et que les pasteurs y affluent sans cesse de tous les points du *Gobi* pour y faire des échanges avec les marchands chinois ou sibériens. Quoiqu'il n'y ait pas d'autres habitations que des tentes à *Homoutch*, on rencontre sur ce point une lamaserie assez vaste, entourée de pyramides funéraires et défendue par une muraille (voy. p. 333).

« Une foule considérable nous entoura dès que nous eûmes mis pied à terre : nous voulions visiter avant la fin du jour la lamaserie située à quelques centaines de mètres au nord de notre campement. A mesure que nous avancions, la foule se séparait pour nous livrer passage, et chacun croisant respectueusement ses mains sur son front faisait une génuflexion en nous saluant du mot *mendou* [2]. Ces hommages qui nous étaient rendus avaient quelque chose de plus patriarcal, de plus digne, que le salut chinois [3] accompagné de la kyrielle de compliments obligés, et des perpétuels branlements de tête qui les font ressembler aux magots qu'ils fabriquent pour l'exportation européenne. Un lama en robe et bonnet jaune à pompon rouge vint nous ouvrir les portes de la lamaserie, et nous servit de guide pour en visiter les bâtiments qui se composent d'un temple d'architecture mongole accompagné de plusieurs pagodes chinoises moins ornées et d'une forme plus écrasée. Rien de tout cela n'est très-curieux et n'approche comme grandiose et comme luxe des temples de Pékin. Les pyramides funéraires qui bordent régulièrement l'enceinte donnent seules un aspect bizarre à cet ensemble de constructions; un escalier pratiqué dans leur intérieur mène à une chambre souterraine contenant des ossements humains sur lesquels sont gravées en rouge des sentences mystiques. *Homoutch* est un lieu renommé pour la sanctification des morts, Bouddhâ passant pour en visiter souvent la lamaserie dans ses pérégrinations mystérieuses; aussi les Tartares riches obtiennent-ils des lamas, moyennant des redevances annuelles considérables, la promesse d'y recevoir la sépulture. La lamaserie d'*Homoutch*, construite tout entière, murailles, pyramides et pagodes en briques enduites d'un vernis blanc qui a l'éclat et le poli du marbre, se détache avec vigueur sur l'horizon comme une blanche et fantastique apparition, réjouissant et reposant les yeux du voyageur fatigué des teintes sombres du désert. Notre visite faite et après avoir récompensé notre guide lama, nous nous sommes acheminés vers nos tentes pour goûter un repos que nous avions bien mérité. Le tintement des clochettes annonçait l'approche de notre caravane de ba-

1. Plante de la famille des *crassula*.

1. Les entraves dont se servent les Mongols sont des chaînes de fer.

2. *Mendou* est un souhait de bienvenue.

3. Les Chinois saluent en portant les deux poings fermés à hauteur du menton.

gages qui, marchant plus lentement que nous, nous rejoignait tous les soirs à la couchée. La nuit était venue, on avait allumé des torches pour nous escorter, et des bâtons de résine jetant des flammes tantôt rouges, tantôt bleues, illuminaient la foule devenue plus compacte et plus bruyante encore.

*Boro-Bourak*, 4 juin au soir. — « Je suis restée trois jours sans prendre de notes parce que les variations excessives de température m'ont rendue malade ; rien de bien intéressant sinon qu'on nous promet que nous sortirons prochainement de ces steppes affreuses.

« La nuit que j'ai passée à *Homoutch* a été fort troublée : les cris et les jurons des chameliers, les beuglements des grands troupeaux, et surtout les appels répétés de la conque marine dans laquelle soufflèrent tout le temps deux lamas à cheval chargés de faire la quête du beurre et du lait parmi les riches planteurs, m'ont causé une longue insomnie. Quand on a quitté les villes, qu'on a goûté le silence admirable des nuits du désert, l'oreille qui perçoit les moindres bruits ne peut s'habituer aux tumultes discordants des foules. Il a fallu cependant partir aux premières lueurs du jour.

« La chaleur a été torride pendant toute cette journée, et le soir en arrivant à *Halibtchi* où nous devions coucher, nos postillons se précipitèrent avec avidité sur les vases pleins d'eau et de lait de chamelle que des femmes et des enfants leur avaient préparés ; une violente altercation s'ensuivit, parce qu'une de ces Agars du désert avait donné à boire à un étranger avant de servir son mari. Celui-ci renversa le contenu du vase et jeta du sable à la tête de l'épouse impudique au milieu des rires et des exclamations des pasteurs. Ces scènes primitives me rappelaient la Bible et le temps des patriarches.

« Mes pauvres chiens [1] paraissent souffrir de la chaleur plus que du froid ; nous n'avons rien pour leur donner à boire, les Mongols ayant le préjugé qu'un ustensile



Un étang au désert. — Dessin de Vaumort d'après l'album de Mme de Bourboulon.

appartenant à un homme devient impur quand il a servi à un animal ; c'est une contradiction bizarre de la part de ces fervents sectateurs du Bouddha qui croiraient commettre un crime s'ils tuaient une mouche ou une fourmi. Mes chiens se précipitent tous à la fois sur le verre à pied qui leur est destiné, et répandent l'eau sans avoir le temps de boire. Il n'y a pas un morceau de bois pour leur fabriquer une écuelle ; il faudra leur en acheter une à Ourga.

« D'*Halibtchi* à *Boroa* où nous avons couché après avoir franchi rapidement 120 verstes, l'aspect du pays change un peu ; il y a quelques petits coteaux et notre chemin suit tantôt le lit d'anciens torrents, tantôt des vallons sablonneux ; quelques arbustes rabougris, genévriers et bruyères percent leur linceul de pierres, et des touffes d'herbes verdoyantes poussent dans les endroits humides.

« Une charrette a été brisée : les Mongols qui ont refusé d'y travailler n'ont même pas voulu fournir ce qu'il fallait pour la réparer ; je soupçonne l'interprète Gomboë d'abuser de ce que personne ne comprend la langue du pays pour mettre les pourboires dans sa poche, et exiger gratuitement les corvées de ces pauvres gens.

« Au sortir de *Boroa* nous pénétrons dans un vaste désert sablonneux qui s'étend à perte de vue, et nous sommes accueillis à notre entrée dans ce Sahara asiatique par une trombe qui nous force à nous enfermer dans nos voitures ; celles-ci même doivent bientôt s'arrêter à l'abri d'une éminence, où en une heure de temps elles sont enterrées dans le sable jusqu'aux essieux. Que nous serait-il arrivé si la trombe avait duré toute la journée !

1. On se rappelle que Mme de Bourboulon avait avec elle deux paires de charmants petits chiens de Pékin.



Campement à Homoutch. — Dessin de Émile Bayard d'après l'album de Mme de Bourboulon.

« Un nouveau nuage de poussière qui vient à nous, de la direction du nord, nous annonce près de *Coutoul* l'approche d'une caravane. C'est la première que nous ayons rencontré dans le désert. En tête galopaient quelques cavaliers parmi lesquels nous avons été fort surpris de reconnaître à leur costume presque européen, à leurs grandes bottes, et à leurs chapeaux de feutre, deux marchands sibériens chefs et propriétaires de la caravane ; l'un d'eux s'approche et, après force civilités, s'informe à quelle distance il est d'*Ilomoutch*, demandant si l'eau et les pâturages sont encore abondants dans le *Gobi*. Ces Russes étaient accompagnés de nombreux Mongols, loués dans le nord du pays des *Khalkhas*, plus misérables et plus sauvages d'aspect que les nomades qui nous conduisaient : enveloppés des pieds à la tête dans des peaux de bouc, placés entre les bosses de leurs chameaux comme des ballots de marchandises, à peine daignaient-ils tourner la tête. La caravane très-considérable comptait une centaine de chameaux chargés de caisses couvertes de peaux de buffle, à peu près autant de cavaliers, et quelques yacks ou bœufs à long poil achetés à *Ourga*. Ce qu'il y avait de plus curieux, c'était trois grands bateaux, construits dans le genre des maisons de bains qu'on voit sur les fleuves des villes européennes, placés sur des essieux et des roues énormes, et traînés chacun par un attelage de douze chameaux. Ces singuliers véhicules contenaient la famille et toutes les richesses des marchands sibériens. Les cris plaintifs des chameaux, les grognements des yacks, les sifflements aigus que faisaient entendre les conducteurs pour animer les bêtes de somme, et par-dessus tout les nombreuses clochettes suspendues au cou des animaux produisaient de loin une harmonie inimitable.

« Après un échange de renseignements mutuels, nous continuons notre route vers le nord, tandis que les Sibériens se dirigent vers la Chine. Nous avons su plus tard qu'ils avaient donné de nos nouvelles à nos amis de Pékin.

« Le 3 juin nous avons couché à *Soudji ;* les chemins sont affreux entre cette station et *Ulldigne ;* il a fallu six heures pour faire 48 verstes. La surface du sol couverte de tertres et de pierres est boursouflée par l'infiltration des eaux ; on dirait l'Océan avec ses longues houles. Ce ne sont plus des secousses brutales que nous éprouvons, mais un roulis régulier qui a donné un véritable mal de mer à Annette, la femme de chambre de Mme de Baluseck.

« Le soir, en arrivant à *Boro-Bourack,* nous trouvons notre camp placé au versant d'une éminence, dans une position pittoresque. De petites hauteurs s'élevant au milieu de la steppe lui donnent l'air d'un archipel composé d'une multitude d'îlots. Le coucher du soleil est admirable : des vapeurs rouges jettent un voile obscur sur la ligne qui sépare la terre du ciel ; celui-ci, d'abord d'un bleu foncé, prend des teintes d'un vert tendre, et à mesure qu'il s'éclaircit la terre se revêt d'une couleur d'un pourpre sombre et impénétrable. De véritables collines, les plus hautes que nous ayons vues depuis longtemps, bornent l'horizon du côté du nord. Malgré la fatigue, nous ne pouvons résister au désir d'aller leur rendre visite ; il faut avoir éprouvé le sentiment d'uniformité monotone que donne la platitude infinie des steppes pour expliquer ce que nous ressentons. C'est à dos de chameau que nous faisons cette excursion beaucoup plus longue que nous ne croyions. Ces collines, qui semblent très-voisines du camp, en sont à plus de quatre verstes ; nous avons été trompés par un effet de perspective qui, ici comme en pleine mer, rapproche les objets les plus éloignés. Notre curiosité est trompée : ce ne sont que des dunes de sable blanc accumulé dans des rochers de granit ; il n'y a ni végétation, ni fleurs, ni sources ; de gros serpents gris, tachetés de rouge, en sont les seuls habitants ; et comme leur aspect n'a rien de rassurant et que Gomboë nous assure qu'ils sont très-venimeux, nous nous empressons de leur céder la place. En revenant, la nuit, une nuit profonde, nous surprend, et sans les Mongols qui sont venus à notre rencontre avec des torches, nous nous égarions dans cette immensité.

« Je n'irai plus voir les collines dans le désert et je ne monterai plus sur des chameaux ; rien de plus pénible que le trot saccadé de ces animaux.

« Nous sommes rentrés ici exténués de fatigue. C'est avec un plaisir extrême que je date ces quelques lignes de *Boro-Bourack.* Ici cesse le véritable désert de *Gobi.* A *Nara,* où nous arriverons demain, commence le pays des *Khalkhas,* la région des grands bois, des pâturages et des rivières aux eaux limpides.

*Nara,* 5 juin. — « J'ai voulu monter à cheval ce matin, séduite par l'aspect des belles prairies vertes de *Taïrim.* Mon cheval bondissait sur leur surface, et, lui lâchant la bride, je le laissais franchir l'espace dans un galop effréné, bercée par le bruit sourd de ses sabots qu'amortissait un épais tapis d'herbes, sans m'occuper de rien et rêvant profondément. Soudain j'entends derrière moi des cris inarticulés, et au moment où je me retourne, je me sens tirer par la manche de ma veste : c'est un Mongol de l'escorte qui s'est lancé à ma poursuite. Il abaisse tantôt une main, tantôt l'autre, en imitant avec ses doigts le galop d'un cheval emporté ; enfin, voyant que je ne comprends pas, il me montre fixement le sol. La présence d'esprit me revient ; j'ai l'intuition d'un danger auquel j'aurais échappé, et je m'aperçois que si nos montures paraissent si animées, ce n'est pas l'aspect des verts pâturages qui les met en joie, mais la peur, la peur d'être englouties vivantes ! Le sol se dérobe sous leurs pas, et si elles restaient immobiles, elles enfonceraient dans les tourbières perfides qui ne rendent plus leur proie. Je frissonne encore quand je songe au danger auquel j'ai échappé ; mon cheval, mieux servi par son instinct que moi par mon intelligence, s'emportait et je ne m'en apercevais pas ; quelques pas de plus et j'étais perdue !

« Les prairies tourbeuses nous barraient la route ; le chef mongol fit faire un grand détour aux voitures, afin

de les éviter; mais telle était l'élasticité du terrain sur tout notre parcours, que la calèche bondissait comme si elle eût roulé sur du caoutchouc, s'enfonçant quelquefois assez pour qu'il fallût les efforts de six cavaliers pour nous tirer du bourbier.

« Des vapeurs blanches, sorties du sein de la terre, donnaient un aspect fantastique à nos postillons : on eût dit des ombres noires, d'une taille gigantesque, montées sur des chevaux transparents et microscopiques. Nous nous amusions de ce mirage grotesque, Mme de Baluseck et moi, quand notre attention fut attirée par un phénomène plus bizarre encore : le soleil, en se levant et en chassant devant lui les brouillards vaporeux du matin, nous fit apercevoir le capitaine Bouvier caché jusque-là dans la brume et qui galopait à une centaine de pas en avant de la voiture; il était devenu triple, c'est-à-dire que de chaque côté de lui un autre lui-même avait pris place, imitant fidèlement ses mouvements et ses gestes; suivant que notre voiture s'éloignait ou se rapprochait de lui, ces sosies mystérieux et insaisissables, quoique parfaitement distincts, changeaient aussi de place, tantôt précédant ou suivant le cavalier, tantôt reprenant leur première position à droite et à gauche de lui. Je dois dire, pour être vraie, que ce mirage disparaissait aussitôt que nous levions nos voiles qui, cependant, n'étaient pas bien épais. Je ne me rappelle pas avoir jamais vu pareil phénomène, et je laisse à plus savant que moi le soin de décider quelle loi d'optique, quelle décomposition de la lumière le produisait à nos yeux étonnés.

« Nous venons de rencontrer, en arrivant à *Nara*, toute une tribu, émigrant et emportant avec elle, vers de plus gras pâturages, tout ce qu'elle possédait. Les hommes et les femmes à cheval poussent devant eux leurs troupeaux; les plus petits enfants, suspendus dans des paniers aux flancs des chameaux, sont arrangés symétriquement d'après leur poids et leur âge; au-dessus d'eux sont entassés les tapis et les couvertures en feutre, avec les bois formant la carcasse des tentes; des grils en fer, des armes, des marmites de cuivre pour faire bouillir le thé; enfin, des sacs de farine d'orge. Je remarque, sur un vigoureux chameau qui passe plus près de nous, deux gros bébés tout nus au milieu du fouillis pittoresque des ustensiles de ménage; de l'autre côté, et comme équivalent, se trouvent une fillette de six ans et un pot de fer. Les pauvres petits voyageurs jouent et rient comme s'ils étaient à leur aise parmi ce cliquetis effroyable de ferrailles qui menacent leurs têtes à chaque cahot. Les Mongols, comme tous les peuples pasteurs, ont plus d'égards et de soins pour leurs animaux que pour leurs enfants. Ce sont les gens les plus simples, les plus pauvres et les plus sales que j'aie encore rencontrés; la seule chose qui leur fasse honneur, c'est l'état de prospérité de leurs bœufs, de leurs chevaux, de leurs moutons, de leurs chèvres, encore faut-il en tenir compte à la nature qui a produit spontanément ces magnifiques pâturages, et j'en conclus que la Mongolie est un pays qui convient à tous les animaux, excepté à l'homme.

« Je ne sais vraiment pas comment j'ai le courage de plaisanter. Le climat affreux de cet affreux pays détruit chaque jour ma santé que j'avais restaurée à Pékin; il n'y a qu'à force d'énergie que je supporte la fatigue de chaque jour; si je me laisse aller au découragement, comment pourrai-je gagner la frontière de Sibérie, distante encore de deux cents lieues? Ce doit être bien triste d'être gravement malade dans ces déserts, loin de ses habitudes, de son pays, sans savoir ce qui vous attend et ce que Dieu voudra bien décider de vous! »

C'est à *Nara*[1] qu'on peut vraiment placer la limite du grand désert de Gobi. Les prairies redeviennent aussi belles que dans la terre des Herbes, mais le sol est moins pierreux et plus accidenté. Des coteaux plantés de saules rabougris et de genévriers succèdent aux vallons herbeux. De nombreux troupeaux, des hordes de cerfs, d'antilopes animent ce paysage plantureux. En repartant d'*Endertab*, au moment de la plus grande chaleur, le passage des voitures effaroucha une bande d'hémiones qui étaient couchées dans les roseaux d'un petit étang, et partirent au galop, non sans retourner la tête et en poussant des cris étranges d'une sonorité retentissante, auxquels répondirent à l'unisson les hennissements des chevaux; ces animaux élégants ne sont pas rares dans ces régions, à ce qu'assura Gomboë. Il y en a deux espèces : l'une grise avec une raie noire, qui est l'hémione des savants; l'autre, plus petite, à longs poils, d'une couleur plus brune, qui paraît être voisine du dziggetai du Turkestan et du Thibet. Gomboë prétendait aussi que ce désert était habité par des chameaux sauvages, et qu'il en avait vu de ses propres yeux. Faut-il en conclure que cet animal, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, existe encore à l'état de nature dans les plaines du plateau central de l'Asie, ou plutôt que quelques chameaux domestiques se sont échappés et y vivent en liberté comme les chevaux sauvages des *pampas* de l'Amérique du Sud?

Cependant, à mesure qu'on avance, les vallons à leur tour deviennent des vallées et les coteaux se changent en collines élevées. Avant de descendre à *Djirgalanton*, il faut traverser une véritable chaîne de montagnes, ramification des monts *Koukou-Daba* qui s'étendent en demi-cercle de l'est à l'ouest à travers le pays des Khalkhas.

Au versant, coule dans un profond ravin une rivière torrentielle large de plus de cent mètres et grossie par la fonte des neiges : l'eau écume et se précipite en tourbillonnant au milieu des rochers qui encombrent son cours. L'assurance des postillons mongols, qu'un semblable obstacle ne semble embarrasser que médiocrement, ne rassure qu'à demi les voyageurs; il faut passer pourtant. Il n'y a pas de chances que l'eau baisse à cette époque; elle croît même de minute en minute. On

1. Mme de Bourboulon ayant cessé depuis Nara jusqu'à son arrivée en Sibérie de prendre des notes à cause du mauvais état de sa santé, nous regrettons de remplacer par un simple récit les épisodes intéressants que nous avons empruntés à son carnet de route, et qui ont fait voyager le lecteur avec elle dans le désert de Gobi.

choisit un gué, et chaque voiture conduite par quatre hommes et escortée de deux cavaliers, le franchit tour à tour et sans accident. « J'ai eu une effroyable peur, nous disait plus tard Mme de Bourboulon ; par instant les chevaux de notre attelage perdaient pied, et, soufflant avec fureur l'eau qui leur entrait dans les naseaux, s'agitaient dans les brancards, cherchant à se dérober ; que fussions-nous devenues si leurs cavaliers n'avaient pu les maintenir? La voiture eût été emportée comme une plume par la force du courant, et brisée sur les rochers



Chameau d'émigrant mongol. — Dessin de Émile Bayard d'après l'album de Mme de Bourboulon.

qu'on voyait dresser leurs pointes aiguës au-dessous du gué! » Ces dames, forcées de lever les jambes en l'air pour éviter l'eau qui entrait dans la caisse de la calèche, furent totalement mouillées, et on dut s'arrêter après le passage de ce torrent pour leur donner le temps de changer de vêtements. Ce cours d'eau, assez considérable, est un affluent de la grande rivière *Keroulen*, qui va se jeter au nord-est dans le fleuve Amour, si même elle n'en est pas la branche mère. C'était la première rivière que les voyageurs eussent rencontrée depuis qu'ils avaient quitté la Chine.

A. Poussielgue.

*(La suite à une autre livraison.)*



Campement anglais dans une vallée du Khondistan. — Dessin de sir John Campbell.

# LES MÉRIAHS OU SACRIFICES HUMAINS

## DANS LE KHONDISTAN OU GHONDWANA (INDE ANGLAISE),

### RÉCITS DU MAJOR GÉNÉRAL JOHN CAMPBELL, EX-COMMISSAIRE ANGLAIS DANS CETTE RÉGION[1].

1840 - 1854.

I

L'ancien royaume d'Orissa, réduit désormais sous le nom de Zillah de Cuttack, au rôle de simple district et perdu comme tel dans l'immensité de l'empire anglo-indien, fut jadis, si l'on en croit les traditions écrites, une espèce d'Éden, célèbre pour la beauté de ses paysages, la magnificence de ses villes, un sol sacré où affluaient les brahmines, où les pèlerins accouraient de toutes parts. Les Pundits d'autrefois vantaient à l'envi les temples de son ancienne capitale, Bhuvaneswar, les bords riants de la sainte rivière qui arrose le pays d'élection, le Mahanuddy. L'un d'entr'eux, Bharadwagee Muni, qui fut aussi un des plus fameux généraux de l'empereur Akbar, déclare solennellement « qu'une pareille contrée devrait échapper à l'ambition humaine, attendu que les dieux seuls peuvent en revendiquer la possession. » Le temps a fait justice de toute cette splendeur, de toute cette prospérité. Après avoir existé pendant près de quatre siècles comme monarchie indépendante sous les princes de la race Gunga Vansa, le royaume d'Orissa devint, en 1558, une principauté annexée à l'empire Mogol. Les cataclysmes religieux de l'Inde s'y firent sentir. Les conquêtes de la nation Uria ou Ooryah réduisirent son territoire qui avait compris autrefois une portion considérable du Bengale et du Télingana; ses villes les plus célèbres disparurent l'une après l'autre sous la puissante végétation des jungles, qui effaçaient peu à peu jusqu'à leurs derniers vestiges. On sait à peine où était située la capitale du pays que le voyageur chinois Hiotien Thoang visita vers le milieu du septième siècle[1]. On l'ignorerait même tout à fait, sans l'exploration du lieutenant Kittoe qui, en 1838, parcourut en antiquaire passionné ce pays dévasté, ce désert

1. A Personal narrative of thirteen years service amongst the wild tribes of Khondistan for the suppression of humans sacrifices.

1. Ses voyages dans l'Inde, compilés par deux de ses élèves, ont été traduits en français par M. Stanislas Julien.

fiévreux et redoutable où nul Européen n'avait encore osé séjourner. A l'époque de sa visite, il restait à peine de cette capitale, qu'il appelle Kurda, quelques pans de murailles massives ayant fait partie du palais et quelques-unes des portes de la cité. Près de Ratrapan, il a pu décrire les sculptures du temple de Grameswara et donner par là une idée exacte des progrès que l'art avait faits dans ces contrées lointaines à l'époque de leur prospérité. Plus récemment encore, en 1859, un autre voyageur rencontrait par hasard, au milieu de champs incultes, les restes d'une grande ville (Bhuhanesan), qu'il représente comme une autre Palmyre entourée de temples en ruine. A six milles de là sont les grottes de Khandigiri, taillées dans le roc et habitées jadis par une colonie d'ermites bouddhistes. Ils y ont laissé des inscriptions en langue pali, qui datent d'au moins deux mille ans; bref, et pour ne pas insister sur ces détails d'archéologie, nul doute ne peut exister malgré l'état actuel du pays sur l'état de civilisation auquel il était parvenu et d'où l'ont précipité les révolutions religieuses, les désastres de plusieurs conquêtes successives, l'intelligente tyrannie des maitres qu'il a tour à tour subis, jusqu'au moment (1803) où les Anglais l'enlevèrent aux Mahrattes qui en possédaient la plus grande partie depuis 1740.

La prise de possession européenne fut d'abord très-limitée. Le gouvernement de Calcutta, traitant avec les principaux chefs ou rajahs, stipula simplement un tribut de cent vingt mille roupies environ, en échange duquel il s'engageait à exécuter quelques travaux d'utilité publique. Du reste, il s'abstenait avec soin d'intervenir dans les rapports jusque-là établis entre les deux principales races du pays, l'une conquise, celle des Khonds, l'autre conquérante, celle des Ooryahs. Aussi longtemps que les rajahs ooryahs des basses terres garderaient sur les Khonds montagnards une autorité suffisante pour les rendre indirectement tributaires de la Compagnie, il ne pouvait convenir à celle-ci de hasarder ses soldats au sein d'un pays mal connu, dépourvu de routes et dont les marécages pestilentiels exhalent, sous l'ardent soleil du Bengale, les miasmes les plus délétères. Malheureusement l'administration des rajahs n'a rien de régulier; leur ascendant traditionnel est à chaque instant remis en question; ils constituent une classe abjecte malgré son orgueil, étrangère à tout principe de gouvernement et dont la dépravation toujours croissante ne permet pas qu'une autorité régulière leur délègue ses pouvoirs. Dépourvus de toute culture intellectuelle, exigeants sur l'étiquette, tirant vanité d'une généalogie souvent mythologique et du blason barbare qui atteste leur antique origine, ils naissent, ils sont élevés dans une atmosphère de vice qui les énerve avant l'âge et les rend, en général, incapables de contribuer en quoi que ce soit à la prospérité des malheureuses peuplades sur lesquelles ils exercent une autorité souvent nominale, souvent contestée avec succès, mais qui aboutit, partout où ils peuvent la faire reconnaître, au despotisme le plus abominable et le plus avilissant.

C'est par l'intermédiaire de cette aristocratie corrompue que le gouvernement anglais a longtemps voulu exploiter les provinces soumises à sa domination, s'épargnant ainsi les inconvénients et les périls d'une action plus directe. Mais il ne lui est pas toujours permis de maintenir un pareil état de choses, et des abus dont il voudrait profiter se tournant à la longue contre lui l'obligent à y chercher remède. Voici généralement comme les choses se passent. Ces rajahs auxquels on demande un tribut fixe variant de mille à huit mille livres sterling, sont rarement en état de le payer. La tolérance de l'Etat les laisse s'arriérer peu à peu, et plus la dette grossit, plus ils deviennent insolvables. Le moment arrive où, après d'inutiles instances, les agents du fisc pour liquider le passé prennent en mains l'administration financière du pays; mais si les arrérages sont trop élevés, si l'on désespère de combler la dette au moyen des revenus, le domaine du rajah se vend pour régler le compte, et le gouvernement, presque toujours, est forcé de se port r acquéreur. De là les révoltes qu'il faut réprimer. Une d'elles fut une véritable guerre : elle occupa les deux années 1836 et 1837, pendant lesquelles mes troupes souffrirent cruellement. Les fatigues, les privations de toutes sortes, jointes aux malsaines influences du climat, décimaient nos rangs à peine effleurés par les flèches et la hache des Khonds. En deux ou trois circonstances néanmoins ceux-ci parvinrent à cerner et à surprendre quelques faibles détachements égarés dans les défilés de leurs montagnes. En pareil cas, on le pense bien, il n'y avait pas de quartier à espérer, et nos malheureux soldats étaient littéralement hachés en morceaux. Je regrette d'avoir à dire que deux officiers européens, mal escortés, périrent ainsi dans une passe des *Naliahs* ou montagnes d'Orissa.

La guerre finie et lorsqu'il fut question d'organiser le pays définitivement annexé, on jugea bon d'utiliser l'expérience que j'avais acquise pendant ces deux ans de campagne, ma connaissance du pays, les relations que je m'étais créées avec les principaux bissois ou chefs de clans, et je fus nommé premier assistant du commissaire en chef, ce qui me donnait une autorité à la fois fiscale et judiciaire sur les pays de Goomsur, Sooradah, etc., mais plus particulièrement sur les Khonds ou montagnards de ces diverses contrées.

Cette dernière partie de ma mission avait un objet spécial fort étranger à la routine administrative et le seul dont je puisse me permettre d'occuper aujourd'hui mes lecteurs.

## II

Dans le cours de la guerre qui venait de se terminer une découverte singulière avait été faite. Les tribus du Khondistan, placées depuis près de quarante ans sous l'autorité nominale de la Grande-Bretagne mais soustraites en réalité à tout contrôle efficace, perpétuaient chez elles un des rites les plus monstrueux et les plus bizarres dont se soit jamais avisé, dans ses déviations infinies, cet instinct de l'âme humaine qui se livre aux inspirations du fanatisme et aux conseils aveugles de la

superstition. Nous avions acquis la certitude que dans les régions montagneuses de plusieurs districts limitrophes, le Goomsur, le Boad, le Chinna Kimedy, le Jeypore, des victimes humaines étaient fréquemment offertes, soit au dieu de la terre, Tado Pennor, soit au dieu rouge des batailles, Manuck-Soro, — au premier afin de s'assurer des moissons abondantes ou pour conjurer un désastre imminent, — au second, à la veille d'une entreprise militaire quelconque pour se ménager une chance victorieuse. Indépendamment des victimes offertes dans un intérêt public, il n'était pas rare, nous disait-on, que des individus en vue de tel ou tel avantage particulier sollicitassent par les mêmes moyens la faveur divine. D'une tribu à l'autre, le mobile et le cérémonial du sacrifice pouvaient différer; mais on retrouvait chez toutes la même impitoyable cruauté. L'achat des victimes appelées *Mériahs* était une condition essentielle du rite. Ni l'âge, ni le sexe, ni le culte n'étaient d'ailleurs déterminés; on préférait cependant les adultes aux enfants ou aux vieillards comme coûtant plus cher et mieux venus par conséquent de la divinité à laquelle on les immolait. Le plus ou moins d'embonpoint était aussi un motif de préférence. Il existait pour cet odieux trafic des agents professionnels appartenant presque tous à la caste Panoo. Sans avoir pour eux l'excuse de la superstition ou de l'ignorance, obéissant simplement à d'ignobles calculs, ces misérables pourvoyeurs, cent fois plus dignes de châtiments que les Khonds eux-mêmes, profitaient des époques de famine pour aller acheter dans les villages de la plaine des enfants que leurs parents, abrutis par la misère, leur livraient à vil prix. Le rapt, l'enlèvement leur étaient d'ailleurs familiers; sous prétexte de leur fournir un travail lucratif, ils attiraient dans les montagnes les jeunes gens ou les jeunes filles mériahs. Captifs une fois là, et traités d'ailleurs avec de certains ménagements, ces malheureux attendaient quelquefois pendant plusieurs années consécutives, avec cette résignation fataliste, qui se retrouve partout en Orient, le moment où leur destinée devait s'accomplir. Provisoirement les jeunes gens travaillaient à la terre pour le compte du *Sirdar* qui les avait achetés : quant aux jeunes filles, si le chef du village ne s'arrogeait pas sur elles tous les droits du maître sur son esclave, elles contractaient à la longue, soit avec un des jeunes montagnards khonds, soit avec un de leurs compagnons de captivité, Mériahs comme elles, une sorte d'hymen imparfait qui les laissait ainsi que leurs enfants sous le coup de la terrible sentence.

Le prix d'achat, variant de soixante à cent trente roupies[1], était rarement payé argent comptant. On donnait plutôt en échange quelques têtes de bétail, des pourceaux, des chèvres, des vases ou des ornements de bronze, etc.

Sur le sacrifice même auquel n'avait jamais assisté un Européen, on n'avait que des témoignages indirects. Voici le résumé de ceux que recueillirent à la même époque MM. Russell et Ricketts, les commissaires de Goomsur et de Cuttack :

« La publicité de la cérémonie est une de ses conditions essentielles. Pendant le mois qui précède, les festins se multiplient, on s'enivre, on danse autour de la Mériah, parée de ses plus beaux habits et couronnée de fleurs. La veille du sacrifice on l'amène stupéfiée, par la boisson, au pied d'un poteau que surmonte l'effigie de la divinité (un paon, un éléphant, etc.). La multitude se met à danser au son de la musique, et ses hymnes barbares, adressées à la terre, disent à peu près ceci : « Nous vous offrons, ô dieu, cette victime, donnez-nous des saisons clémentes, de riches moissons et la santé !... » Après quoi, parlant à la victime : « Nous vous avons eue, continuent-ils, par achat et non par violence; nous allons maintenant vous immoler selon nos coutumes ; nul crime par conséquent ne doit ne nous être imputé.... »

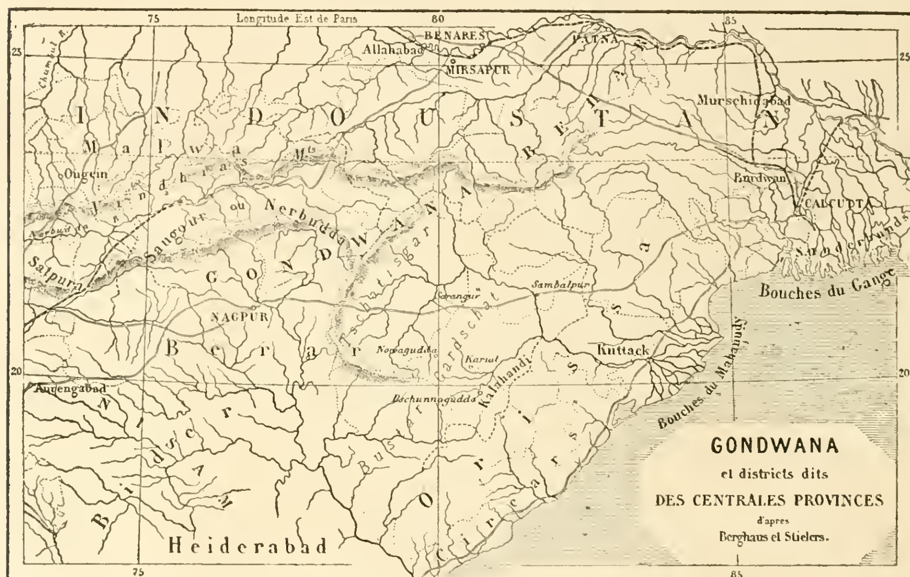
« Le jour d'après on la ramène plongée dans une ivresse nouvelle, après avoir frotté d'huile certaines parties de son corps que chaque individu présent vient toucher afin de s'oindre à son tour en essuyant sur ses cheveux l'huile que ses doigts ont gardée. Une procession se forme alors, en tête de laquelle marche la musique, pour promener la victime portée à bras tout autour du village et du territoire adjacent. Le prêtre officiant, ou zani (qui peut appartenir à n'importe quelle caste), ramène le cortége autour du poteau toujours placé près de l'idole locale (Zacari Penoo) représentée par trois grosses pierres. Il accomplit alors le rite appelé *pooga*, c'est-à-dire qu'il offre à l'idole des fleurs, de l'encens, etc., par l'intermédiaire d'un enfant au-dessous de sept ans, nourri, habillé aux dépens de la communauté, qui mange toujours seul et auquel on n'impose aucun des actes réputés impurs. Cet enfant s'appelle le *Zoomba*. Cependant une espèce de fosse vient d'être creusée au pied du poteau; un pourceau, qu'on égorge au bord de cette fosse, y verse peu à peu tout son sang, et la Mériah, que l'ivresse a privée de tout sentiment, est précipitée dans ce trou fangeux ; on lui tient la tête contre terre jusqu'à suffocation complète. Le zani détache du corps un morceau de chair et l'enfouit auprès de l'idole comme une offrande au dieu de la terre. Chacun des assistants l'imite à son tour, et ceux qui sont venus des villages environnants emportent les hideux lambeaux qui leur sont échus pour les enterrer soit aux limites de leur territoire, soit au pied de leurs idoles respectives. La tête de la victime demeure intacte et on la laisse, avec les os dénudés, au fond du trou sanglant que l'on se hâte de combler.

« Quand l'horrible cérémonie touche à son terme, un jeune buffle est conduit près du poteau sacré. On lui coupe les quatre jambes, et après l'avoir ainsi mutilé on le laisse là jusqu'au lendemain. Des femmes viennent alors, en vêtements d'homme et armées comme des guerriers, boire, danser, chanter autour de l'animal expirant ; on le tue ensuite, on le mange, et le zani est renvoyé avec un présent. — Le supplice que je viens de

1. Cent cinquante à trois cent vingt-cinq francs.

décrire, ajoutait M. Russell, est peut-être encore le moins cruel de ceux qu'on inflige en pareil cas. On cite, en effet, des localités où l'on dépèce vivante, morceau par morceau, la victime offerte aux dieux.

« D'après M. Ricketts, qui avait recueilli ces renseignements sur la frontière du Bengale, les Khonds avaient surtout recours aux sacrifices humains lorsqu'ils s'adonnaient à la culture du safran, et, raisonnant à froid sur ce sujet, ils déclaraient impossible d'obtenir sans effusion de sang que cette plante leur donnât une belle couleur foncée à laquelle ils attachent un grand prix. Du reste, sur le sacrifice lui-même, les versions variaient à l'infini. En certains endroits, on étouffait la victime entre deux planches de bambou, graduellement resserrées autour de son buste, et c'était seulement lorsqu'on la voyait aux prises avec la suprême angoisse, que le prêtre, à coups de hache, séparait son corps en deux. Ailleurs, nous disait-on, le cadavre est enfoui sans mutilations préalables ; mais, dans ce cas, la croyance générale limite le profit du sacrifice au domaine de celui qui en a fait les frais. Ainsi s'explique l'empressement des Khonds à se partager les débris pantelants du cadavre et à les disséminer sur la plus grande étendue de territoire possible ; l'offrande, pour être efficace, devant avoir lieu dans la journée même où le rite sanglant a été accompli, on a vu transporter à des distances incroyables, par des relais de coureurs établis tout exprès, les misérables débris de cette boucherie humaine. Tous les enfants ou adolescents que les Khonds se procuraient par l'entremise des Panoos n'étaient pas invariablement des-




Gravé chez Erhard, 12 r Duguay-Trouin.

tinés au rôle d'offrandes propitiatoires. Un certain nombre, sous le nom de *possia poes*, formés de bonne heure aux soins domestiques ou aux travaux des champs, passaient peu à peu du rang de serviteur à celui de membre de la famille ; leur sort, il est vrai, demeurait assez précaire, et tel ou tel concours de circonstances pouvait faire d'eux, au besoin, l'objet d'un holocauste public ou privé ; mais il était assez rare que les choses tournassent aussi mal pour eux, et, en général, le laps des années finissait par les assimiler complétement au reste de la population : de serfs ils devenaient citoyens. »

III

Lorsqu'au mois de décembre 1837 commença ma première croisade contre le rite abominable dont je viens de parler, je n'emmenai pour escorte qu'un petit nombre de *sebundis* (soldats irréguliers) choisis un à un parmi les plus intrépides chasseurs de la contrée. Pas un d'eux qui, dans quelque rencontre singulière, n'eût mérité quelque surnom honorifique, de ceux que les rajahs décernent et qui se transmettent de génération en génération. L'un de nos hommes, par exemple, s'appelait *Lion-de-guerre* (Joogar singh), un second *Fort-à-la-bataille* (Runnah singh), et ainsi de suite. Quelques-uns de ces braves possédant une légère teinture du dialecte khond me furent très-utiles comme interprètes. Mais la principale assistance me vint d'un des chefs du haut Goomsur que M. Russell et moi nous nous étions attaché dans le cours de la récente guerre et auquel nous avions fait conférer, avec le titre de Babadur-Bukshi, une autorité prédominante sur les Khonds de Goomsur. Son nom

était Sam Bissoi. Doué d'un esprit très-subtil et très-éveillé sur les intérêts de son ambition, cet homme nous était par là même tout dévoué. Je l'avais vu à l'œuvre; nous avions combattu côte à côte dans mainte escarmouche et je ne doute pas qu'il n'eût pour moi une sorte d'attachement. Je l'appelai donc à mon aide ainsi qu'un autre chef assez renommé quoique beaucoup moins intelligent. Celui-ci s'appelait Punda Naïk. Je leur avais fait connaître d'avance le plan de campagne auquel je les associais et il s'était chargé de me préparer un accueil favorable. Ce fut par leur entremise que j'invitai tous les chefs de village et de district (*mootahs*) à venir me trouver avec leurs interprètes (*digaloos*) sous les murs du petit fort de Bodiagherry, celui-là même où s'était réfugié en fin de compte le dernier rajah et où, après de longues vicissitudes, la mort était venue le surprendre.

Mes anxiétés étaient grandes à la veille de cette première rencontre, bien que j'eusse déjà quelques chances de mon côté. J'étais en effet assez généralement connu et les populations me voyaient sans trop d'ombrage; c'était par mon influence que la plupart des chefs avaient reçu leur rang en vertu d'une coutume pratiquée autrefois par leurs anciens rajahs et que nous avions maintenue, ne voyant aucune raison de l'abolir. Presque tous répondirent donc à mon appel et chacun arriva suivi d'une nombreuse escorte. Ils étaient environ trois mille autour de l'arbre sous lequel je les reçus. Les chefs et leurs principaux suivants s'assirent par terre en demi-cercle; derrière eux, réunis en groupe et fumant à qui mieux mieux, le reste des Khonds prêtaient une oreille attentive. C'étaient en général des jeunes gens de chaque tribu qui, par égard pour leurs anciens et vu la confiance que ceux-ci leur inspirent, se permettent rarement de prendre la parole dans un débat public.



Punda-Naïk, chef khond. — Dessin de sir John Campbell.

Avec ces peuples à demi sauvages une argumentation prolixe est de rigueur : il faut exposer le sujet dans le plus grand détail; faire valoir un à un chaque motif de persuasion, revenir à satiété sur les mêmes raisonnements; aussi ma harangue, que Punda Naïk et Sam Bissoi se chargèrent d'interpréter fut-elle d'une longueur extra-parlementaire.

« Il ne s'agissait pas, leur dis-je, de blâmer le passé, mais d'inaugurer un meilleur avenir. Le gouvernement anglais avait été péniblement affecté en apprenant chaque année qu'un nombre considérable de victimes expiatoires étaient sacrifiées pour détourner la colère des dieux. C'était là une coutume impie, barbare, à laquelle il fallait renoncer pour jamais, sous peine de rester en arrière des autres tribus, et montrer moins d'intelligence et d'aptitude à la civilisation. Une nouvelle ère allait commencer pour eux. Ils n'étaient plus sous le joug d'un ignorant rajah qui ne s'intéressait ni à leur bien-être, ni à leur bonheur. La fortune des armes les avait fait passer sous l'empire du gouvernement anglais dans les domaines duquel n'existait plus et ne pouvait être toléré un rite si abominable. Ce gouvernement paternel ne faisait pas de différence entre ses enfants : le Khond et le Ooryah étaient égaux à ses yeux; il protégeait également la vie de l'un et de l'autre, il punissait de mort

l'homicide. Cette loi n'était-elle pas la leur, universellement reconnue? Ne demandaient-ils pas sang pour sang, tête pour tête? Et qu'auraient-ils à dire si on exigeait d'eux la même rétribution pour ces meurtres commis au pied de l'autel? Où était d'ailleurs la nécessité de pareils holocaustes? Nous aussi, je n'hésitais pas à l'avouer, nous avions autrefois sacrifié des êtres humains; nous avions cru apaiser la colère divine en immolant nos semblables, mais c'était à une époque de grossière ignorance, alors que, sauvages insensés, nous menions une existence avilie, pareille à celle des animaux. Ces ténèbres pourtant s'étaient graduellement dissipées et nous avions fini par renoncer pour jamais à ces pratiques sacriléges. Qu'en était-il résulté pour nous? Depuis leur abolition, toutes sortes de prospérités nous avaient été départies. Mieux instruits, plus sages, nous pouvions maintenant apprécier nos erreurs, notre folie passée. Quant à eux, ils pouvaient s'assurer par notre exemple que ces vaines cérémonies de leur religion ne contribuaient en rien à leur bien-être : — Mais, sans parler de nous, continuai-je, examinez ce qui se passe chez vos voisins de la plaine? Leurs moissons ne sont-elles pas aussi belles, aussi abondantes que les vôtres? Leur bétail n'est-il pas en meilleure condition? Ne vivent-ils pas mieux qu'aucune tribu montagnarde? Trouve-t-on chez vous de plus beaux fruits ou des hommes plus forts?... Et maintenant les voyez-vous jamais sacrifier leurs semblables?... »

Après avoir développé longuement ce parallèle, je les suppliai de croire à mon amitié, à mon désir de leur être utile; je leur rappelai que, comme représentant du gouvernement anglais, j'avais à dispenser les faveurs qui seraient toutes à leur disposition s'ils se rendaient pacifiquement à nos désirs. Nous n'entendions ni porter atteinte à leurs principes religieux, ni les troubler dans leur foi, mais simplement prohiber un usage que n'avaient jamais sanctionné ni les lois divines, ni les lois humaines. Nous ne leur demandions en somme que de mériter, en renonçant à une coutume barbare, la protection du gouvernement dont ils étaient devenus les sujets, de garder la paix entre eux, de vivre en bons termes avec leurs voisins.

Lorsque je crus n'avoir omis aucune des considérations qui pouvaient agir sur ces intelligences primitives, je priai mes auditeurs de discuter entre eux la question et de me notifier le résultat du conseil qu'ils allaient tenir.

L'assemblée, qui avait écouté avec patience et calme tout ce que j'avais à lui dire, se dispersa sur-le-champ pour aller tenir séance dans quelque endroit écarté. Je n'étais pas sans inquiétude sur l'issue du débat qui allait s'engager, attendu que, préalablement à la réunion, un compromis m'avait été sinon proposé, du moins suggéré, lequel consistait à autoriser un seul sacrifice annuel pour tous les Khonds du Goomsur. On comprend bien que j'avais immédiatement décliné ce moyen terme.

La séance reprise, et après quelques préliminaires, cinq ou six des chefs khonds, les plus âgés et les plus influents, s'avancèrent vers moi pour interpréter les sentiments de la majorité, ce qu'ils firent avec beaucoup de sang-froid et une remarquable facilité de parole. Leurs discours revenaient à ceci :

« Nous avons de tout temps sacrifié des créatures humaines. Nos ancêtres nous avaient transmis cette coutume; ils ne croyaient pas mal faire, nous ne le croyions pas davantage; au contraire, il nous semblait que nous accomplissions un devoir. Nous étions alors les sujets du rajah de Goomsur, nous sommes devenus ceux du grand gouvernement aux ordres duquel nous devons obéir. Si la terre nous refuse ses produits, si des maladies contagieuses viennent nous décimer, la faute n'en sera pas à nous. Donc nous renonçons aux sacrifices et nous nous contenterons, si on nous le permet, d'immoler des animaux comme font les habitants de la plaine. »

Il serait oiseux de raconter ici les divers incidents, les discussions qui s'engagèrent ensuite et que je dus soutenir jusqu'au bout avec une patience exemplaire Au total le résultat passait mes espérances. Il était convenu que l'assemblée se réunirait de nouveau à jour fixe pour me remettre officiellement les Mériahs qui devaient être immolées. On me les amena effectivement au nombre d'une centaine, tant hommes que femmes, et après une nouvelle harangue de ma part, appuyé par plusieurs chefs qui firent valoir la nécessité d'obéir aux ordres du gouvernement, ils prêtèrent tous un serment qui leur est particulier. Assis sur des peaux de tigre et tenant dans leurs mains un peu de terre et de riz arrosés de quelques gouttes d'eau, ils répétaient les paroles suivantes : « Puisse la terre me refuser ses fruits, puisse le riz m'étouffer, puisse l'eau me noyer, puisse le tigre me dévorer moi et mes enfants si j'étais un jour parjure au vœu que je fais actuellement pour moi et mon peuple de renoncer pour jamais à tout sacrifice humain! »

Mon sabre ensuite, circulant à la ronde, passa tour à tour dans les mains de chaque chef, ce qui impliquait de leur part une marque de soumission, de la mienne un gage de protection bienveillante. Puis la distribution des présents eut lieu, et chacun reprenant le chemin de son village, mon second Durbar dans le pays des Khonds se trouva virtuellement dissous.

Parmi les chefs des tribus les plus lointaines, quelques-uns avaient négligé de m'amener leurs Mériahs, mais ils s'exécutèrent peu après, entraînés par l'exemple de leurs collègues, et avant qu'un mois ne fût expiré, je pus me rendre ce témoignage que j'avais arraché cent cinq malheureux au plus horrible trépas. Il fallait maintenant régler leur sort. Un grand nombre furent reconduits chez leurs parents de la plaine. Plusieurs furent adoptés avec empressement par des artisans en quête d'apprentis; d'autres se virent engagés à divers titres chez certains habitants des basses terres. Les agents du service civil et militaire se chargèrent de quelques-uns et j'en choisis douze que je fis instruire comme domestiques avec l'arrière-pensée qu'ils nous serviriaent d'interprètes dans nos rapports ultérieurs avec les Khonds.

Ces rapports devinrent de plus en plus suivis. Je parcourais assidûment leurs villages, cherchant tous les moyens

de me rendre aussi populaire que possible. Arbitre suprême de leurs différends, je n'épargnais aucune peine pour connaître à fond les causes qui m'étaient déférées; mais je ne m'en laissais pas moins invariablement guider dans mes décisions par un conseil composé de leurs anciens. Aussi, ne contrariant jamais leurs idées de droit et n'appliquant que les lois du pays, j'avais fini par acquérir une influence considérable. Les chefs, que j'évitais soigneusement de compromettre vis-à-vis de leurs subordonnés, et qui trouvaient en moi, dans toute occasion, un appui fidèle, me prêtaient en revanche un concours zélé. Il va bien sans dire que la persuasion et les moyens conciliatoires n'eussent pas suffi pour amener à mes fins cette race indomptable et guerrière; je dus leur prouver en mainte et mainte occasion, sans en venir aux dernières extrémités, que j'avais en main, s'ils se montraient sourds à la raison, de quoi faire prévaloir ma volonté. Mais je n'avais recours qu'en dernière analyse aux mesures comminatoires, et, généralement porté à leur faire en toute autre matière les plus amples concessions, je ne me montrais inflexible que lorsque le grand objet de ma mission revenait sur le tapis; il y revenait souvent et je ne manquais guère une occasion de flétrir devant eux l'absurde et odieuse coutume à l'abolition de laquelle je m'étais voué corps et âme.

Pendant quatre années consécutives je ne cessai d'avoir l'œil sur eux et bien qu'établi dans les plaines, j'allais au moins une fois l'an faire une tournée dans leurs montagnes pour maintenir et accroître mon influence. Tous leurs démêlés un peu essentiels m'étaient soumis et je réglais jusqu'à leurs querelles de ménage où je dois dire que le sexe le plus faible, — impossible ici de dire le beau sexe, — jouait presque toujours un rôle fort actif. Je me mêlais aussi et avec un véritable plaisir à leurs parties de chasse, condescendance bien simple sans doute, mais qui m'établissait dans leur intimité plus avant que des services tout autrement importants. Il faut connaître ces tribus sauvages pour se rendre compte de ce que je pus ajouter ainsi à mon autorité sur elles. Quand je n'étais pas chez les Khonds, ils affluaient à ma résidence dont je leur ouvrais librement l'accès pour les mettre en contact le plus fréquemment possible avec leurs voisins des basses terres. Je tâchais aussi de les attirer aux foires du plat pays en prenant toutes sortes de précautions pour les protéger dans le principe contre les fraudes dont ils auraient pu être victimes. Il ne se passa pas longtemps toutefois sans que ces mesures de prudence devinssent parfaitement superflues; nos montagnards bientôt passés maîtres en fait de négoce se tiraient d'affaire tout seuls. J'instituai des poursuites sévères contre les misérables qui faisaient métier d'enlèvements et de rapts. Trois d'entre eux qui m'étaient particulièrement signalés, passèrent en jugement et furent condamnés à la prison. Une grande route pénétrant au cœur du Khondistan fut signalée par moi comme le meilleur moyen d'y porter les premiers germes de la civilisation et je fis valoir auprès du gouvernement l'impérieuse nécessité d'étendre les mesures prises pour la suppression du rite mériah aux principautés voisines, le Boad et le Chinna-Kimedy; dans le Goomsur même, l'accomplissement public des sacrifices humains avait cessé tout à fait. De plus j'étais parvenu à constituer une espèce d'état civil pour les *Possia-Poes* ou serfs dont j'ai déjà eu occasion de parler. On les traitait en général assez bien et leur vie ne courait aucun danger immédiat Mais il suffisait qu'ils pussent souffrir, à un moment donné, de quelque violente réaction religieuse, pour qu'il fût sage d'ouvrir un registre où ils étaient tous nominativement inscrits, avec désignation d'âge, de sexe, etc. Après l'accomplissement de cette formalité on ne les rendait à leurs propriétaires respectifs que sous la garantie personnelle de quelque chef influent et bien placé, lequel s'obligeait à les représenter soit devant moi, soit devant un agent que je déléguerais à cet effet toutes les fois que je jugerais convenable de requérir cette comparution.

Pendant les quatre années dont je viens de parler et qui constituent ce que j'appellerais volontiers ma première campagne, j'avais mené une existence matériellement très-pénible et cela dans un pays malsain, marécageux, qui mine parmi nous autres Européens les constitutions les plus robustes. Aussi ma santé se trouvait-elle fortement ébranlée, lorsque dans les premiers mois de 1842, mon régiment fut désigné pour prendre part aux opérations militaires dont la Chine était alors le théâtre Je sollicitai, j'obtins l'honneur de rentrer sous les drapeaux et le capitaine Macpherson me remplaça chez les Khonds. Son administration, qui dura deux ans, fut marquée par une mesure déplorable : la destitution de Sam Bissoi que des intrigants subalternes étaient parvenus à noircir dans son esprit. Notre fidèle allié fut remplacé par un prêtre de Tentilghur nommé Ootan Singh. Mais les Khonds qu'on avait faussement représentés comme hostiles à Sam Bissoi, se mirent presque aussitôt en révolte contre leur nouveau chef que son avarice, sa couardise et sa mauvaise foi signalaient à leur mépris. Le capitaine Macpherson lui-même fut contraint, après l'avoir porté au pouvoir, de solliciter sa destitution.

## IV

Revenu de Chine en janvier 1847, j'étais moi-même occupé à réprimer une insurrection survenue du côté de Golconde, lorsque je me vis rappelé sur le théâtre de mes anciens travaux en remplacement du capitaine Macpherson qui retournait à Calcutta.

Je retrouvai les tribus du Goomsur dans un état d'agitation fiévreuse. Nos marches et contre-marches continuelles les inquiétaient au plus haut point et leur faisaient soupçonner de la part du gouvernement quelques desseins hostiles. Il fallait avant tout les rassurer et j'y parvins avec l'aide de Sam Bissoi que, sous ma responsabilité propre, je me hâtai de replacer au pouvoir. Ma satisfaction fut grande lorsque j'appris que pendant ma longue absence aucun sacrifice humain n'avait eu lieu. Je ne pus du moins constater aucune contravention à

mes ordres; aussi distribuai-je libéralement à droite et à gauche, parmi les chefs restés fidèles à leur promesse, ces coupons de gros drap rouge auxquels ils attachent tant de prix et dont ils rehaussent l'éclat de leur costume de guerre. Nous reprîmes ensemble la question jadis controversée. L'abolition du rite mériah n'avait, me dirent-ils, entraîné pour eux aucuns désastres; néanmoins ils s'irritaient parfois de la contrainte que je leur avais imposée en apprenant que des sacrifices humains avaient eu lieu dans le Boad, le Jeypore ou quelque autre des États voisins. L'impartialité du gouvernement devait le porter, ils l'espéraient du moins, à exiger des autres dis-




Jeunes femmes destinées au rôle de mériahs, délivrées et élevées par l'administration anglaise. — Dessin de Castelli d'après sir John Campbell.

tricts la même obéissance qu'on avait obtenue du leur. Je dus promettre qu'il en serait ainsi et je pénétrai immédiatement dans le Boad où Chokro Bissoi, toujours à la tête de quelques adhérents, maintenait une certaine agitation. Le premier but à y poursuivre était évidemment la restitution des cent soixante-dix prisonniers enlevés au capitaine Macpherson, puis le rétablissement de la confiance chez les Khonds. Impitoyablement traités par les employés indigènes sur lesquels ils s'étaient permis de cruelles représailles, toute visite officielle leur était un objet de terreur. Ils s'enfonçaient à mon approche dans leurs impénétrables forêts et je ne trouvais littéra-



Mériah Poojah ou sacrifice humain dans le Khondistan. — Dessin de Fuchs d'après sir John Campbell.

lement personne à qui parler. Sur ces entrefaites et pendant que je cherchais en moi-même comment pourrait s'opérer la réconciliation des Khonds avec le gouvernement, je reçus l'ordre formel d'aller déposer le rajah d'une principauté voisine, celle d'Ungool, située au delà de la rivière Mahanuddy.

Je rentrai après quelques semaines d'absence dans le Boad avec six compagnies d'infanterie et un escadron d'irréguliers à cheval. La tranquillité n'y avait pas été troublée, malgré les continuels efforts de Chokro Bissoi pour commettre ses compatriotes dans quelque acte de résistance ouverte aux ordres du gouvernement. S'adressant de préférence à leurs préjugés religieux, il leur promettait, entre autres choses, la liberté absolue d'offrir à leurs dieux des victimes humaines, et comme ils étaient encore en possession de celles que le capitaine Macpherson leur avait rendues si mal à propos, on pouvait craindre qu'une immolation générale ne fût le préliminaire de la révolte à laquelle on les poussait. La tentation était forte, une hésitation générale semblait prévaloir. Sans la crainte salutaire que le *sirkar* (le gouvernement) inspire à ces populations longtemps opprimées, sans les prompts et heureux résultats que venait d'avoir la guerre portée dans les domaines du rajah d'Ungool, on ne peut guère savoir ce qui fût arrivé. En somme, les instigations du chef rebelle demeurèrent sans effet, et l'officier que j'avais chargé de me suppléer pendant mon absence n'eut à repousser aucune attaque directe. Entamer dans le Boad l'abolition des sacrifices humains n'en était pas moins une entreprise fort épineuse et fort délicate. Le gouvernement suprême de l'Inde ne s'y décida qu'avec une certaine hésitation. Nous avions cependant pour nous les succès obtenus dans le Goomsur où la prospérité publique n'avait nullement souffert, on le pense bien, et où les dieux, frustrés du sang des hommes, n'avaient manifesté aucun ressentiment. La moindre épidémie, une mauvaise récolte, un désastre quelconque auraient été certainement interprétés en ce sens; mais un heureux hasard nous les avait épargnés et ôtait ainsi tout prétexte aux récriminations fanatiques. Je reçus enfin les ordres nécessaires et préludai aussitôt à mon entreprise par une soigneuse distribution des petites forces dont je disposais.

Ce fut ainsi que, jusqu'au mois de mai, je parcourus le Boad dans tous les sens, malgré les fièvres qui déjà sévissaient, malgré la chaleur, malgré les inconvénients particuliers à cette saison où les gens du pays, en vue des pluies de juin, mettent le feu aux herbes sèches des jungles et aux broussailles de leurs forêts. On se ferait difficilement une idée de ce que devient, envahie par des torrents d'âcre fumée, l'atmosphère ardente de ces contrées malsaines. Mon camp fut littéralement décimé par la fièvre; il me fallait à chaque instant renvoyer des hommes dans le plat pays; deux de mes officiers périrent et bon nombre durent aller chercher, sous des cieux plus cléments, les moyens de rétablir leur santé compromise. Mais, au prix de tant de sacrifices et de souffrances, nous vîmes l'autorité du gouvernement reprendre son prestige. Les tribus les plus éloignées se sentirent sous notre main, et les chefs, qui les premiers avaient fait leur soumission, virent strictement accomplir la promesse que nous leur avions faite d'imposer à tous ce que nous obtenions d'eux. Sur les cent soixante-dix victimes vainement délivrées naguère, les Khonds en avaient déjà immolé trois pour mettre le ciel de moitié dans la résistance qu'ils espéraient nous opposer. A l'exception de celles-là, toutes nous furent rendues et le résultat total de nos opérations dans le Boad fut le salut de deux cent trente-cinq malheureuses créatures destinées à périr tôt ou tard sous le couteau des prêtres. Chose étrange à dire, la grande majorité des Mériahs semblait complètement indifférente à la délivrance que nous leur apportions, et beaucoup s'effrayaient à l'idée de descendre avec nous dans la plaine, méfiants du sort qui les y attendait. Je dois dire cependant qu'il ne fallut pas longtemps pour les réconcilier avec leur destinée et leur faire apprécier la bienveillante tutelle qui allait désormais veiller sur eux.

La campagne suivante (novembre (1849) ,eut pour théâtre le Chinna-Kimedy, dont les districts montagneux confinent à ceux du Boad et du Goomsur. Là ce n'était pas seulement à la terre, mais à Manuck-Soro, le dieu des combats, à Boro-Penno, le dieu grand, à Zaro-Penoo, le dieu du soleil, qu'on offrait des sacrifices humains. L'ignorance des populations confinées dans leurs montagnes et sans rapports avec la plaine, faisait prévoir une résistance obstinée, et j'avais pris mes mesures en conséquence. Muni par le gouvernement des plus amples pouvoirs, je ne voulais cependant en faire usage qu'à la dernière extrémité. Dans ces montagnes où jamais un Européen n'avait mis le pied, parmi ces forêts dont pas un sentier ne nous était connu, sous ce ciel dévorant, plus terrible que des armées, la guerre eût été un fléau sans nom, et la moindre imprudence, la moindre erreur pouvaient amener la guerre. L'aide des principaux rajahs que j'avais su me concilier et dont la confiance m'était acquise, la netteté de mon langage, le soin avec lequel je précisais les intentions du gouvernement et je limitais notre action à l'anéantissement du rite sanglant que nous voulions abolir, détournèrent de nous cette nécessité fatale. On nous accueillit d'abord, il est vrai, avec plus d'étonnement et de terreur que de sympathie. Des groupes effarés contemplaient de loin notre camp sans oser y pénétrer. On répandait partout le bruit que je venais chercher des Mériahs pour en faire moi-même un immense holocauste à la divinité des eaux qui avait tari un lac artificiel creusé près de ma demeure; mais ces vaines rumeurs s'effacèrent bientôt, et la rigoureuse discipline observée par mes troupes rendit les populations plus confiantes. Les conférences parlementaires purent commencer alors, et après force harangues de part et d'autre, force récits de ce qui s'était passé dans le Goomsur et le Boad, j'obtins la délivrance de deux cent six Mériahs et la promesse formelle que, dans les sacrifices ultérieurs, les buffles, les chèvres et les pourceaux seraient exclusivement offerts aux divinités de

la contrée. Le capitaine Macviccar, mon suppléant, qui opérait de son côté dans certains districts du Boad où nous n'avions pu pénétrer l'année précédente, arriva lui aussi à d'heureux résultats. Nous ramenâmes, à nous deux, trois cent sept Mériahs, dont cent vingt petits enfants qui furent placés aux frais du gouvernement chez les missionnaires de Berhampore et de Cuttack. Parmi les adultes, ceux qui étaient mariés furent dispersés dans divers villages où on leur fournit les moyens de former un établissement agricole; les jeunes gens commencèrent l'apprentissage de différents métiers; douze ou quinze entrèrent chez des particuliers qui se constituaient leurs patrons, et j'en enrôlai vingt-cinq pour mon escadron d'irréguliers. Les jeunes filles, à mesure qu'elles deviennent nubiles, trouvent facilement des maris, attendu que le gouvernement, dont elles sont les pupilles, leur assure un douaire suffisant. Enfin on a établi à Sooradah, pour les femmes non mariées et pour les plus jeunes enfants, un asile spécial où, sous la surveillance de respectables matrones, les premières apprennent les soins du ménage, tandis que les seconds sont mis en état d'entrer plus tard dans les écoles de missionnaires.

En 1850, l'état de ma santé me força de quitter l'Inde, et j'allai au cap de Bonne-Espérance passer le temps nécessaire à mon rétablissement. Pendant mon absence le capitaine Macviccar et le capitaine Frye continuèrent l'œuvre sacrée à laquelle nous étions voués ensemble. Le second, orientaliste érudit, qui avait fait une étude spéciale des dialectes khonds, et auquel on doit l'impression des seuls ouvrages qui existent en cette langue, a péri depuis victime de son zèle. Une fièvre pestilentielle a terminé la carrière de ce brillant officier dont les vues saines et la politique habile ont particulièrement contribué au succès définitif de notre œuvre commune. Une singulière anecdote que je tiens de lui et qui se rattache à l'époque dont je parle doit trouver ici sa place.

Averti qu'une jeune et belle fille de quinze à seize ans devait être immolée à bref délai, il n'hésita pas à se porter rapidement sur le lieu du sacrifice escorté seulement de quelques cavaliers. Il était grand temps qu'il arrivât, car, au milieu des Khonds réunis, le prêtre officiant tenait déjà la victime. Sommés de la livrer immédiatement, nos montagnards hésitèrent; ils étaient dans un état d'excitation et de colère qui pouvait avoir les plus fâcheux résultats. Argumenter avec eux dans de pareilles circonstances eût été parfaitement inutile; aussi le capitaine Frye, une fois que la Mériah lui eut été remise, reprit-il en toute hâte le chemin de son camp. Les Khonds, déçus et furieux, ne savaient après son départ sur qui faire tomber leur rage ; ils n'entendaient pas être frustrés du sacrifice pour lequel ils étaient venus. Une idée s'offrit à eux qui tout à coup fit fortune. Le prêtre était là, vieillard inutile, membre parasite de la communauté, pourquoi ne remplacerait-il pas la victime dérobée aux dieux? L'étrange substitution s'accomplit à l'instant même et le malheureux sacrificateur, dont le meurtre fut d'ailleurs puni comme il devait l'être, prit la place de la Mériah qu'on lui avait arrachée.

En présentant le tableau de ses opérations, le capitaine Macviccar faisait remarquer que l'abolition des sacrifices humains n'impliquait aucun changement dans la religion des Khonds, aucune idée de progrès moral. Sous beaucoup de formes symboliques et de noms divers, la divinité que ces montagnards adorent est toujours la terrible Dourgha des Indous, cette divinité hostile qu'on apaise à force de sang et qui accepte seulement lorsqu'elle y est forcée, la substitution du sang des animaux à celui des hommes. L'idée fondamentale restant la même, le rite n'est véritablement aboli dans un district que lorsqu'il l'est également dans tous les pays voisins. Sans cela les vrais fidèles se transportent à de longues distances pour voir s'accomplir dans toute la rigueur, dans toute la vérité, le sacrifice essentiel, et pour rapporter dans leurs champs ainsi fertilisés, un lambeau de la précieuse offrande. Aussi tout en reconnaissant les résultats obtenus dans le Chinna Kimedy, le capitaine Macviccar ajoutait-il que ces vastes régions ne pourraient être considérées comme complétement et définitivement soumises à la prohibition nouvelle, si les immolations humaines continuaient dans le Jeypore, principauté limitrophe d'une étendue considérable. Cette conclusion parfaitement juste et bien étudiée fut le point de départ de nos nouvelles expéditions qui commencèrent le 17 décembre 1851, et employèrent les trois années suivantes. Notre marche était la même ; nos moyens d'action tout à fait identiques, les obstacles à vaincre ne changeaient guère ; c'étaient toujours, en première ligne, la fièvre, la petite vérole et autres maladies épidémiques; puis l'ignorance et le fanatisme obstinés des populations, parfois la méfiance des rajahs qui cherchaient un but politique à nos efforts humanitaires. On ne se fait pas une idée de la patience, de la persévérance qu'il faut déployer dans ces transactions délicates, où le langage de l'autorité ne se rend acceptable que grâce à mille ménagements conciliateurs, et où l'emploi mal entendu de la force risquerait à chaque instant de soulever des régions entières. Je n'y ai eu recours, Dieu merci, qu'une seule fois, en janvier 1852, dans des circonstances exceptionnelles. Nous étions alors dans le canton de Godairy, au centre de six villages ordinairement en guerre l'un avec l'autre, mais qui s'étaient ligués contre nous, se figurant que nous venions tirer vengeance d'un triple assassinat dans lequel ils étaient tous plus ou moins compromis. Ils avaient effectivement assassiné, peu de temps avant, trois messagers du Nigbhau de Godairy, qui sous prétexte de lui porter leur réclamation touchant le rite mériah leur avaient extorqué des buffles, des chèvres, des vases de bronze, etc. Aussi restaient-ils sourds à toutes mes exhortations, rebelles à tous mes ordres, et je dus passer onze jours entiers, campé à la belle étoile, dans des rizières, qui pendant ce laps de temps furent inondées à deux reprises différentes. Après bien des démonstrations menaçantes, enhardis par la faiblesse du détachement que j'avais avec moi, ces farouches montagnards, au nombre d'environ trois cents, attaquèrent mon camp avec des

clameurs féroces : du haut des rochers couverts de jungles qui entouraient nos tentes, trois ou quatre cents autres, demeurés spectateurs, applaudissaient nos assaillants et les encourageaient de la voix. Une sortie vigoureuse fit bientôt justice de cette audacieuse tentative, et l'ennemi abordé de front ne résista guère. Aussi dès le lendemain les divers villages de la confédération nous envoyèrent leurs délégués, et dans le courant de la journée suivante ils vinrent tous faire leur soumission, s'engager par serment à ne plus pratiquer le rite proscrit et remettre en nos mains leurs Mériahs au nombre de trente-sept Le chef du village qui avait donné le signal de la sou-



Chefs khonds. — Dessin de Castelli d'après sir John Campbell.

mission reçut le *Sari* ou turban d'investiture, signe officiel d'un pouvoir reconnu par l'État et du lien féodal qui nous subordonne le pouvoir.

Cette victoire facile mais décisive me donna un ascendant marqué sur tout le pays. Un seul village, celui de Bundari, refusa de se soumettre et de m'envoyer ses Mériahs qui, je le savais, étaient au nombre de cinq. Je m'y rendis aussitôt, mais la population entière avait fui, ce qu'expliquait de reste un poteau souillé de sang après lequel pendait, par ses longs cheveux, la tête d'une victime récemment immolée. Ce navrant spectacle porta au comble l'excitation de mes hommes et ils n'auraient

pas demandé mieux que de me suivre, si j'avais pu les y conduire, jusqu'au fond des solitudes abruptes où les habitants de Bundari avait cherché refuge. Mais d'une part je ne savais dans quelle direction marcher contre ces derniers, puis les provisions manquaient et l'état sanitaire empirait de jour en jour. Il fallut donc, après avoir vu échouer tout espoir de négociation, — et j'étais allé jusqu'à offrir une amnistie complète pour tous les crimes passés, — il fallut, dis-je, avoir recours à un acte décisif pour empêcher, si faire se pouvait, que les quatre Mériahs emmenées par les habitants de Bundari ne fussent immolées à leur tour. J'ordonnai, quoiqu'à regret,



Indigènes du Khondistan. — Dessin de Castelli d'après sir John Campbell.

l'incendie du village et la destruction de huit poteaux qui avaient servi aux sacrifices antérieurs [1].

Je retrouve dans mes notes de cette époque ce fait assez curieux que quatre montagnards khonds épris d'autant de femmes mériahs vinrent avec elles chercher asile dans mon camp, préférant ainsi quitter leur pays et leurs familles, plutôt que de faire courir à leurs femmes, plus ou moins légitimes et aux enfants qu'ils avaient d'elles, le risque de tomber sous le couteau des prêtres.

1. Le couteau du sacrificateur et l'un des poteaux dont je viens de parler, conservés par moi comme reliques, font aujourd'hui partie de la collection indienne du *Cristal-Palace*.

Deux femmes khonds s'étaient aussi échappées de Bundari pour suivre deux jeunes gens désignés Mériahs. Elles prétendaient avoir obéi à un simple sentiment d'humanité, mais tout porte à croire qu'une passion plus vive était en jeu. Je pourrais mentionner quelques autres évasions du même genre, plus rares en somme qu'on aurait dû s'y attendre et ceci de par la croyance généralement reçue que l'être voué au sacrifice et nourri des aliments qu'on lui sert comme tel, ne doit et ne peut plus chercher à se soustraire au sort qui lui est réservé. Ce préjugé a si bien pris racine qu'il étouffe chez les Hindous fatalistes jusqu'à l'instinct de la conservation personnelle, jusqu'aux inspirations du dévouement maternel. Ce dernier cependant, j'ai pu m'en assurer, est susceptible de renaître bien vite lorsque les circonstances s'y prêtent.

Parmi les Mériahs que je ramenai en 1852 du Moota de Ryabiji se trouvait une famille composée de la mère et de ses trois jeunes enfants. Cette femme, complétement fanatisée, ne revenait qu'à regret dans les plaines. Elle avait longtemps envisagé non-seulement avec calme mais avec une satisfaction mêlée d'orgueil la certitude de se voir un jour ou l'autre avec ses enfants l'objet d'une immolation solennelle qui la recommanderait spécialement à la faveur des dieux et la placerait dans une sphère supérieure à celle où s'agite le commun des hommes. Une fois dans mon camp, ses illusions peu à peu se dissipèrent et j'en eus la preuve le jour où elle vint tout en larmes me révéler un secret qu'elle m'avait jusque-là caché, l'existence d'un quatrième enfant à elle, un garçon de six ans qu'on avait pris soin de dérober à mes regards. Il était déjà désigné comme devant être offert à Tado Pennor, et cette puissante divinité qui règle le sort de la terre avait témoigné par des signes certains qu'elle agréait cet holocauste. Houllou Mai, ainsi s'appelait la femme en question, insistait avec ardeur pour qu'on envoyât un détachement au secours de son fils, mais la saison était trop avancée et j'aurais compromis les hommes chargés de cette mission, sans compter qu'il fallait éviter à tout prix un conflit armé dans cette contrée où notre ascendant moral venait à peine de s'établir. Je m'engageai seulement vis-à-vis de cette mère éplorée à faire partir de très-bonne heure la prochaine expédition dans l'espoir que nous arriverions ainsi assez tôt pour sauver la vie de son fils. Mes assurances à cet égard ne la tranquillisèrent qu'à demi, car quelques jours après, malgré les pluies qui tombaient à torrent, — car nous étions alors au temps de la moisson, — les directeurs de l'asile de Sooradah où cette femme avait été placée, me firent savoir qu'elle s'était échappée, mais sans emmener ses enfants. Je m'expliquai parfaitement les motifs de cette évasion, mais je n'avais que des vœux bien ardents à mettre au service de la fugitive. Un mois tout entier s'écoula sans que nous pussions obtenir le moindre renseignement sur son compte. Aussi commençais-je à désespérer de la revoir jamais lorsque, le quarantième jour après son départ, elle reparut devant moi, ramenant avec elle son petit garçon. J'appris de sa bouche même, les détails de sa périlleuse aventure. L'idée de voir son fils sacrifié lui avait ôté, me dit-elle, l'appétit et le sommeil. A la longue, son angoisse devint si poignante qu'elle résolut de le sauver à tous risques. Ce fut alors qu'elle s'échappa de Souradha et gagna promptement les montagnes, non sans difficulté ni sans dangers, car les jungles fourmillaient de tigres et de serpents. Elle n'osait pas s'exposer à être vue sur le territoire des tribus amies qui n'auraient pas manqué de capturer cette Mériah fugitive pour nous la restituer aussitôt; tandis que si elle fût tombée dans les mains de celles qui nous résistaient encore, elle eût été rendue infailliblement à ses anciens possesseurs. D'un côté ou de l'autre, le péril était à peu près le même. La pauvre créature en était donc réduite à ne voyager que de nuit, et Dieu sait ce que peut être un voyage nocturne en pareille saison, par des pluies diluviennes, le long des torrents débordés, alors que le hurlement des bêtes sauvages se mêle de toutes parts aux clameurs de la tempête. Mais cette femme courageuse, chez qui les instincts les plus élevés de notre nature s'étaient éveillés pour la première fois, ne se laissa pas intimider. Tapie au fond des forêts tant qu'il faisait jour, afin de se soustraire aux regards, elle ne se remettait en route que lorsque les habitants des villages étaient plongés dans le sommeil, n'ayant pour subsister que quelques racines sauvages çà et là rencontrées, à partir du moment où elle eut consommé la petite provision de riz séché qu'elle avait pu emporter de l'asile.

Elle atteignit ainsi la bourgade où elle résidait naguère, et trois jours entiers rôda autour de son enceinte, n'osant y pénétrer tant que les habitants s'y trouvaient, mais guettant une occasion que la saison devait lui fournir, car il arrive souvent que les paysans sortent en masse à l'époque des pluies pour aller cultiver leurs rizières. L'heureux moment arriva, elle put sans être vue s'élancer jusqu'à son fils, le saisir, l'emporter et prendre la fuite avec cette force surhumaine qu'une résolution désespérée prête au courage.

Il ne lui fallut que quelques nuits pour arriver jusqu'au territoire de nos tribus soumises. Une fois là elle n'avait plus rien à craindre. Il lui fut loisible de raconter ce qu'elle avait fait et de demander à être ramenée par étapes jusqu'à la plus avancée de nos stations militaires. Elle l'obtint sans peine, et je n'oublierai jamais la vive satisfaction avec laquelle j'accueillis cette femme héroïque ainsi que l'enfant sauvé par elle. La fatigue, l'angoisse, les misères de toutes sortes l'avaient réduite à l'état de squelette, et il ne faut pas s'en étonner car bien des hommes et des plus robustes n'auraient pu résister aux épreuves par lesquelles elle venait de passer. Au reste ses souffrances étaient à leur terme, car le gouvernement anglo-indou avec sa libéralité ordinaire s'est chargé d'elle et de ses enfants.

Ce qu'il faut remarquer ici, c'est la complète révolution de sentiments qui s'était faite chez cette pauvre créature ignorante. Quatre mois avant de risquer sa vie pour le salut de son fils, elle se glorifiait de le savoir destiné à périr sur l'autel des dieux. C'est là ce qui donne un ca-

chet spécial et vraiment romanesque à cet épisode de mes campagnes.

Le devoir m'avait conduit à mainte et mainte reprise parmi ces tribus où prévaut l'odieuse coutume de l'infanticide. Cet usage de mettre à mort les filles nouvellement nées, bien qu'on ait pu le rattacher à quelque absurde légende, est en réalité une conséquence de l'état de misère où croupissent certaines populations. Les mères l'acceptent avec une apathie surprenante ; elles en parlent sans le moindre remords : « Nos maris l'exigent, disent-elles, et au fait comment nourriraient-ils un si grand nombre d'enfants? » D'un autre côté, lorsque je demandais aux célibataires mâles pourquoi ils ne s'étaient pas mariés, ils s'excusaient sur la « cherté des femmes. » Je cherchai alors à leur démontrer que les femmes seraient beaucoup meilleur marché si on élevait les petites filles. Mais, malgré cette irrésistible logique, je ne pense pas les avoir souvent convaincus, et ce fut seulement par de solennelles menaces ainsi que par des récompenses adroitement semées çà et là que je suis parvenu à diminuer sensiblement le nombre de ces infanticides traditionnels.

Ma dernière expédition chez les Khonds date du mois de novembre 1853. J'avais précédemment parcouru presque tous les districts que je visitai à cette époque, et j'eus le plaisir de trouver à peu près partout une adhésion sans réserve aux principes que nous avions fait prévaloir. Soit conviction sincère, soit obéissance passive, le Mériah Poujah n'avait plus un seul champion avoué. Dans deux ou trois localités cependant les chefs me demandèrent : « Comment nous excuser envers nos dieux? » Et voyant que je leur laissais à cet égard toute liberté, un d'eux adopta la formule suivante qui me mettait en cause avec une naïveté singulière : « Ne vous irritez pas, ô déesse, de ce que nous vous offrons le sang des animaux au lieu de celui des hommes : si cependant vous nous en voulez, déchargez votre colère sur le *gentleman* d'Europe plus en état que nous de la supporter. C'est à lui, non pas à nous, que le crime est imputable. »

Je citerai encore comme incident remarquable la fuite d'un jeune Mériah qui, disait-il, aimait mieux être sacrifié chez les siens et pour leur faire plaisir plutôt que de vivre dans la plaine, chez des étrangers aux yeux desquels il n'avait aucune importance. Le chef de Ryabiji auquel il appartenait me le ramena quelque temps après en me reprochant de l'avoir laissé fuir : « Songez, me disait ce montagnard, un des plus beaux et des plus intelligents que j'aie connus, songez qu'il a déjà passé par toutes les cérémonies préliminaires et que sa présence est pour nous une tentation continuelle. Veuillez le garder un peu mieux. »

Il n'est donc pas vrai, comme on l'a dit à plusieurs reprises, que la simple capture d'une victime, sa présentation devant un agent de l'Etat lui ôte la valeur expiatoire, profane son caractère sacré, la met par conséquent à l'abri de tout danger ultérieur. Je pourrais citer contre cette théorie périlleuse trois exemples concluants de Mériahs qui ont été immolées après avoir passé par nos mains.

Les tableaux suivants compléteront cette rapide esquisse des efforts accomplis pendant dix-sept ans (1837 à 1854) pour en finir avec cet abominable débris des antiques superstitions de l'Inde. Pendant ce laps de temps nous avions sauvé :

| | Hommes. | Femmes. | Total. |
|---|---|---|---|
| Dans le Goomsur | 101 | 122 | 223 |
| — Boad | 181 | 164 | 345 |
| — Chinnah Kimedy | 313 | 353 | 666 |
| — Jeypore | 77 | 116 | 193 |
| — Kalahundy | 43 | 34 | 77 |
| — Patna | 2 | » | 2 |
| Total | 717 | 789 | 1506 |

Pendant la même période nous avions fait enregistrer mille cent cinquante-quatre Possiahs Poes, qui rendus à leurs propriétaires sous la garantie des chefs de village ne couraient plus aucuns risques d'être immolés.

On va voir ce que sont devenues les mille cinq cent six Mériahs de tout âge et de tout sexe qui ont dû la vie au développement de l'influence britannique dans le Khondistan.

| | Hommes. | Femmes. | To al. |
|---|---|---|---|
| Rendus à leur famille ou adoptés dans la plaine par des personnes dignes de toute confiance | 194 | 148 | 342 |
| Mariées à des Khonds ou à des habitants du plat pays | » | 267 | 267 |
| Entrés au service de l'État ou des particuliers | 53 | 22 | 75 |
| Morts depuis leur délivrance | 69 | 88 | 157 |
| Déserteurs | 63 | 14 | 77 |
| Élevés chez les missionnaires à Cuttack, Berbampore et Balalora | 116 | 84 | 200 |
| Établis comme cultivateurs dans différents villages | 195 | 111 | 306 |
| Placés à l'asile de Sooradah | 27 | 55 | 82 |
| Total | 717 | 789 | 1506 |

Quant à l'infanticide, l'enquête de 1854 prouve que dans deux mille cent quarante-neuf familles de villageois où en 1848 on aurait à peine trouvé cinq ou six enfants du sexe féminin, il en existait neuf cent un épargnés certainement depuis lors.

Vigoureusement continués après mon départ de l'Inde nos constants efforts ont obtenu l'abolition complète du rite mériah. Si comme ceux des Sutties et des Thugs, il n'existe plus guère qu'à l'état de tradition historique, je n'en dirai pas autant de l'infanticide contre lequel on ne pourra réagir d'une manière efficace que par le progrès général des mœurs et des institutions administratives.

Pour en finir avec l'abominable abus que la Providence me destinait à combattre et que j'espère avoir contribué à détruire complétement, je dois répondre ici à une question qui m'a été fréquemment adressée sur le nombre approximatif des sacrifices humains qui pouvaient avoir lieu chaque année dans Khondivana ou Khondistan; on n'a là-dessus que des données hypothétiques. Le capitaine Macpherson en 1846 portait à cinq cents le chiffre des victimes annuellement immolées. Il se fondait particulièrement sur le compte rendu de certains « grands sacrifices » accomplis dans le Bustar où avaient péri le même jour vingt-cinq à vingt-sept malheureux Mériahs.

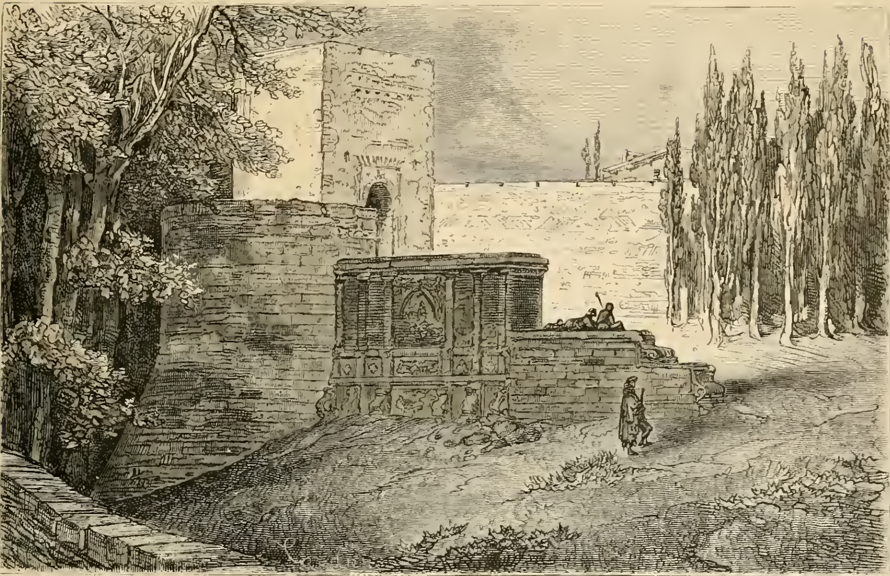
Je crois pour mon compte et d'après mon expérience personnelle qu'il y a là une exagération manifeste. Bien peu de districts khonds, il est vrai, s'abstenaient absolument de pareils holocaustes, mais les frais considérables qu'entraînaient l'achat des victimes et les orgies dont chaque cérémonie expiatoire devenait l'occasion, devaient limiter dans une certaine mesure le nombre des malheureux destinés à périr ainsi. Il est très-probable



Jeunes Khonds élevés par l'administration anglaise. — Dessin de Castelli d'après sir John Campbell.

que chaque groupe de villages (Mootah) avait une fois l'an son sacrifice expiatoire, et des circonstances spéciales pouvaient donner lieu à un surcroît de tueries; mais je ne crois pas me tromper beaucoup en évaluant à cent cinquante le nombre des Meriahs qui tombaient chaque année sur l'autel de Tado Pennor ou de Manuck-Soro.

Traduit par E. D. Forgues.



*La Puerta de Justicia* (entrée de l'Alhambra). — Dessin de Gustave Doré.

# VOYAGE EN ESPAGNE,

## PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET CH. DAVILLIER[1].

## GRENADE.

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. CH. DAVILLIER.

Une *Casa de Pupilos*. — Le *Patio*. — Les rues de Grenade. — Les louanges des poëtes arabes. — Les origines de Grenade : l'ancienne *Karnattah* phénicienne ; l'*Illiberis* des Romains. — Les Goths et les Arabes. Ibn-Al-Hamar. — Guerres civiles. — Grandeur et décadence de Grenade.

La nuit commençait à tomber quand nous fîmes notre entrée à Grenade ; nous venions de passer sous la *Puerta de Facalauza*, une des anciennes portes de la ville moresque, dont le nom signifie en arabe : Porte des amandiers. *L'arrabal* ou faubourg, que nous traversâmes, est d'un aspect assez misérable et n'annonce guère l'entrée d'une ville aussi riche en merveilles que l'ancienne capitale de Boabdil. Après avoir tourné dans un grand nombre de ces ruelles tortueuses que les Espagnols appellent *callejones*, notre tartane s'arrêta devant une *casa de pupilos* de la Calle de la Duquesa, où notre compagnon de voyage, l'avocat de Velez Rubio, avait l'habitude de descendre. Nous fîmes donc nos adieux à notre calesero Paquito et à ses deux mulets Comisario et Bandolero, et le señor Pozo, tailleur grenadin, — *sastre granadino*, — comme disait fièrement son enseigne, nous admit d'emblée au nombre de ses pensionnaires. Le señor Pozo était un excellent homme, et nous fûmes comblés, par sa femme et par lui, de toutes sortes d'attentions et de prévenances.

La casa de pupilos n'est pas un hôtel, et le nombre des pensionnaires qu'on y reçoit est ordinairement limité à quelques-uns. C'est quelque chose comme la pension bourgeoise chez nous, ou comme le boarding-house des Anglais, avec plus de laisser aller, plus de familiarité. Ces maisons sont ordinairement peu fréquentées par les étrangers : quant à nous, nous les recherchions toujours de préférence aux hôtels, dont le faux luxe et l'hospitalité de mauvais aloi ne valent pas un accueil plus simple, mais presque toujours patriar-

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 289, 305, 321, 337 ; t. VIII, p. 353 ; t. X, p. 1 et 17.

cal et plein de cordialité; elles ont en outre l'avantage d'obliger, pour ainsi dire, l'étranger à parler la langue du pays.

La casa de pupilos, qu'on appelle aussi *casa de huespedes*, ne s'annonce aux passants que par un petit carré de papier blanc grand comme la main, attaché avec une ficelle à l'une des extrémités de la fenêtre ou du balcon, — en Espagne, il est peu de maisons sans balcon; — lorsque le carré de papier est placé au centre, il signifie qu'il y a simplement un logement à louer.

Le plus ordinairement, la casa de pupilos est tenue par quelque veuve, qui veut augmenter par ce moyen ses modestes ressources; quelquefois par une famille que des revers de fortune forcent à louer à des étrangers les épaves d'un riche mobilier; ou bien tout simplement par d'honnêtes bourgeois qui veulent tirer parti d'un appartement trop vaste pour eux. Tel était le cas de nos hôtes : notre *padrona de huespedes* était une grosse femme d'une quarantaine d'années, — de *cuarenta navidades* (quarante noëls) — comme elle nous le disait elle-même en riant, comptant ses années par noëls comme on les compte chez nous par printemps; toujours gaie, toujours avenante, elle tenait beaucoup à donner à ses pensionnaires une haute idée de l'hospitalité grenadine.

La maison, d'une propreté parfaite, était meublée avec la plus grande simplicité : des chaises et des canapés en bois peint, garnis de paille, composaient le mobilier; les seuls objets de luxe étaient quelques saints et un *pequeño san Juan* en cire, habillés au naturel et qu'une cage carrée en verre garantissait de la poussière et des irrévérences des mouches. Les murs, peints au lait de chaux d'un ton jaune clair, étaient garnis de quelques lithographies coloriées représentant des sujets de *Nuestra señora de Paris*, avec une légende en français et en espagnol, qui expliquait les principaux faits du roman de Victor Hugo. Ces produits de la veuve Turgis avaient pour pendants quelques sujets religieux lithographiés et enluminés chez Mitjana, à Malaga, qui paraît faire une rude concurrence aux produits de la rue Saint-Jacques, d'Epinal et de Saint-Gaudens. Cette description pourrait s'appliquer à un très-grand nombre d'intérieurs espagnols.

Au rez-de-chaussée, était le *patio*, espèce de cour carrée qui peut se comparer exactement à l'*atrium corinthien* des maisons romaines : c'est tout à fait la même disposition. Autour du patio, règne une galerie couverte soutenue par des colonnes : c'est le *cavædium* des anciens; la partie découverte est pareille à l'*impluvium*, et souvent un bassin, situé au centre, tient lieu du *compluvium*, où venaient se réunir les eaux pluviales. Telles sont un grand nombre de maisons de Grenade et, pour compléter la ressemblance avec les maisons qu'on voit encore à Pompéi, la plupart sont pavées d'une mosaïque faite avec de petits cailloux blancs et noirs, représentant des arabesques et autres dessins variés.

Notre patio était soutenu par des colonnes surmontées de chapiteaux moresques de marbre blanc, arrachés sans doute à quelque mosquée, ou à une ancienne maison contemporaine des rois de Grenade. Un détail nous a frappés : c'est qu'un très-grand nombre des maisons de Grenade offrent dans leur constructiou de ces fragments moresques, tandis que les maisons antérieures à la conquête chrétienne sont tellement rares, qu'on peut à peine en citer quelques-unes. Il est évident qu'à la fin du quinzième siècle les conquérants, peu familiarisés avec les usages orientaux, durent démolir les maisons anciennes et se servir des matériaux pour en reconstruire d'autres suivant la tradition de leur pays.

Cette absence à peu près complète de monuments moresques déçut vivement mes compagnons de voyage, qui croyaient retrouver encore la vieille Grenade du temps des Abencerrages, ou quelque ancienne ville orientale avec des minarets élancés et des moucharabys en relief, comme ceux dont Gentile Bellini aimait à orner ses grandes toiles. Cependant, hâtons-nous de dire que les rues de Grenade, si elles ne rappellent pas tout à fait l'Orient, sont bien loin d'être d'un aspect monotone : les maisons, peintes en rose tendre, en vert clair, en jaune beurre frais, et autres nuances des plus douces, se colorent au soleil des couleurs les plus gaies. « Elle peint ses maisons des plus riches couleurs, » a dit Victor Hugo; on ne saurait être plus vrai. Chaque fenêtre est garnie de longues nattes de sparterie abritant un balcon, d'où pendent, luxuriantes et touffues, des plantes grasses aux fleurs écarlates. Quelquefois des *tendidos*, vastes toiles aux rayures bleues et blanches, forment au-dessus des rues un toit transparent, comme dans certaines de nos villes du midi.

Ajoutons à cela des yeux noirs qui brillent dans l'ombre, à travers les stores d'un *mirador*, ou derrière les longs rideaux d'étoffe rayée qui pendent aux balcons; quelques madones devant lesquelles brûlent des lampes allumées par des mains pieuses, un paysan qui passe embossé dans sa mante de laine brodée, et nous répéterons volontiers l'*Orientale* si connue de notre grand poëte :

> Soit lointaine, soit voisine,
> Espagnole ou sarrasine,
> Il n'est pas une cité
> Qui dispute, sans folie,
> A Grenade la jolie
> La palme de la beauté,
> Et qui, gracieuse, étale
> Plus de pompe orientale
> Sous un ciel plus enchanté.

Il y a de charmantes heures de flânerie à passer en errant à travers les rues de Grenade : à chaque pas, pour ainsi dire, les yeux sont frappés par quelques détails d'architecture ou par une scène de mœurs imprévue : tantôt c'est une caravane de paysans de la Vega, conduisant des ânes qui disparaissent presque entièrement sous d'immenses paniers chargés de fruits et de légumes; tantôt c'est une brune gitana au teint cuivré, à l'air farouche, disant pour quelques *cuartos*, la bonne aven-

ture en plein air, en examinant la main d'un soldat crédule, qui écoute attentivement l'oracle de la sorcière; ou bien encore, ce sont des musiciens ambulants qui chantent d'une voix nasillarde des *coplillas* populaires, et autour desquels la foule fait cercle.

Un jour que nous nous promenions dans la *calle de Abenamar*, — un nom de rue qui rappelle l'ancienne Grenade moresque, — nous fûmes attirés par des chants étranges qu'accompagnaient tant bien que mal quelques aigres grincements de guitare, et le bourdonnement sourd d'un *pandero* : nous aperçûmes bientôt deux nains portant le costume andalous, et de la difformité la plus singulière; ces curieux musiciens nous firent penser aux nains ou *enanos* que Velasquez s'amusait quelquefois à peindre, et dont on voit plusieurs au musée de Madrid; en eût dit encore des personnages empruntés aux contes fantastiques d'Hoffmann.

L'un d'eux grattait convulsivement de ses doigts osseux les cordes de sa guitare, tandis que l'autre exécutait sur son pandero toutes sortes de variations, en se livrant à la gymnastique la plus amusante. Trois élégantes señoras qui passaient par là s'arrêtèrent un instant pour contempler les exercices des enanos; leur merveilleuse beauté et leur riche toilette faisaient un curieux contraste avec la laideur et le costume délabré des deux pauvres nains. Le concert terminé, les musiciens firent une ample moisson de cuartos, et allèrent recommencer un peu plus loin.

Une autre fois, nous rencontrâmes dans un faubourg de Grenade une famille de musiciens nomades, leurs paquets sur le dos et la guitare en bandoulière; une jeune femme à la figure douce et mélancolique tenait par la main son enfant, qui marchait pieds nus. Ces pauvres gens venaient de parcourir à pied le chemin de Guadiz à Grenade, et avaient à peine gagné de quoi se nourrir en route; aussi voulûmes-nous, pour les dédommager, leur faire chanter tout leur répertoire.

N'oublions pas les mendiants, qu'on ne rencontre que trop souvent et quelquefois par troupes nombreuses; dès qu'ils aperçoivent un étranger, ils se précipitent en se bousculant, et si on leur jette quelques pièces de menue monnaie, c'est une véritable curée. Leur grand nombre témoigne assez de la pauvreté et de la décadence de l'ancienne capitale des rois mores, autrefois si riche, si industrieuse, et si souvent chantée par les poëtes.

Il n'est peut-être pas une ville qui ait été louée autant que Grenade : « *A quien Dios le quiso bien, en Granada le dio de comer*. — A celui que Dieu aime, dit un vieux proverbe, il a permis de vivre à Grenade. »

Et ces deux vers si connus, qu'on ajoute à ceux qui comparent Séville à une merveille :

Quien no ha visto a Granada.
No ha visto a nada!

« Qui n'a pas vu Grenade, n'a rien vu! »

Un écrivain arabe qui vivait au quatorzième siècle, Jbnu-Battutah, appelle Grenade la capitale de l'Andalousie et la reine des cités, et dit que rien ne peut être comparé à ses environs, délicieux jardins de vingt lieues d'étendue. « Plus salubre que l'air de Grenade » est un proverbe encore usité en Afrique.

« Grenade, dit un ancien poëte andalous, n'a pas sa pareille dans le monde entier : c'est en vain que le Caire, Baghdad ou Damas voudraient rivaliser avec elle. On ne peut donner une idée de sa merveilleuse beauté qu'en la comparant à une jeune mariée, resplendissante de grâce, dont les pays voisins formeraient le domaine. »

La plupart des écrivains arabes appellent Grenade *Shâmu-l-andalus*, c'est-à-dire le Damas de l'Andalousie, la comparant ainsi à la ville la plus célèbre de l'Orient; quelques-uns disent que c'est une partie du ciel tombée sur la terre. « Ce lieu, dit un autre écrivain en parlant de la *Vega*, surpasse en fertilité la célèbre *Gautah*, ou prairie de Damas; » et il compare les *carmenes* ou maisons de campagne, qui avoisinent la ville, à autant de perles orientales enchâssées dans une coupe d'émeraude.

Les écrivains espagnols n'ont pas été moins prodigues de louanges : les uns l'appellent l'*illustre;* d'autres, la *célèbre*, la *fameuse*, la *grande*, la *très-renommée*, etc. Les rois catholiques lui donnèrent officiellement l'épithète de grande et honorable.

Les historiens étrangers se sont également plu à célébrer les beautés de Grenade : un écrivain du seizième siècle, Pierre Martyr de Angleria, natif de Milan, compare la *Vega*, ou plaine de Grenade, à celle qui entoure sa terre natale; elle a sur Florence cet avantage que les montagnes, qui attirent sur cette ville les rigueurs de l'hiver, garantissent, au contraire, Grenade de l'âpreté des vents pendant la mauvaise saison. Son climat est préférable à celui de Rome exposée au sirocco, ce vent d'Afrique qui apporte les fièvres, tandis que l'air de Grenade est très-sain et guérit de nombreuses maladies. On y jouit d'un printemps perpétuel, et on peut y voir les citronniers et les orangers couverts en même temps de fleurs et de fruits; les jardins toujours verts, toujours en fleurs, rivalisent avec ceux des Hespérides.

Il n'est pas facile de déterminer les origines de Grenade; on ignore vers quelle époque des tribus errantes vinrent se fixer dans ce pays, où les attiraient un climat si salubre et tant de richesses naturelles. Il y a bien des écrivains qui veulent que la ville ait été fondée par Liberia, petite-nièce d'Hercule et quatrième arrière-petite-fille de Noé. Cette Liberia aurait eu une fille nommée Nata, qui régna sur le pays : elle fut trompée par des étrangers qui, attirés par la fertilité du pays, vinrent lui demander de la terre à cultiver, seulement, disaient-ils, la surface occupée par la peau d'un bœuf, ce qu'elle leur accorda facilement; mais les rusés étrangers découpèrent cette peau en bandes tellement minces qu'ils entourèrent une étendue de terrain suffisante pour l'emplacement d'une grande ville. Nata, que cette mauvaise plaisanterie avait désespérée, s'enferma dans une grotte où elle exerça l'astrologie et la magie, sciences qu'elle

tenait de sa mère, sorcière consommée. Pour la consoler, les étrangers donnèrent son nom à la ville qu'ils venaient de fonder, en l'appelant Gar Nata, c'est-à-dire la ville de Nata. Voilà, ajoute le P. Echeverria, un des historiens de Grenade, voilà des contes de vieilles femmes, bons pour charmer les soirées d'hiver.

Sans nous occuper davantage de toutes ces fables qu'on retrouve mêlées à l'histoire de beaucoup de villes espagnoles, disons simplement que l'opinion la plus probable est celle qui fait de Grenade une ancienne colonie phénicienne, et qu'il faut chercher la vraie étymologie de son nom dans le mot *Kar*, qui signifiait ville fortifiée en phénicien, et qui forme la première partie du nom de plusieurs cités situées sur une élévation, telles que Carmona, Carthage, Carteia, etc. Quant au mot Nata, il a été interprété de diverses manières : suivant les uns, l'ancien nom de Grenade signifierait la ville des étrangers; suivant d'autres, la ville de la montagne ou de la grotte. Nous laisserons de côté les autres opinions plus ou moins ridicules, par exemple celle de cet auteur qui veut que Grenade ait été fondée par Nabuchodonosor en personne. On pense que l'ancienne ville phénicienne occupait l'emplacement actuel des fameuses *Torres Bermejas*, les Tours Vermeilles, que nous laisserons tout à l'heure sur notre droite, quand nous monterons à l'Alhambra, et du *campo del principe*.

A quelque distance de l'ancienne cité phénicienne, s'éleva plus tard la ville d'*Illiberis*, qu'on a confondue à tort avec celle qui est aujourd'hui Grenade. Illiberis, dont le nom signifie en langue basque la Ville nouvelle, était bâtie au pied de la Sierra de Elvira, nom qui a probablement la même étymologie; elle devint plus tard une colonie romaine; il est constant que ses ruines servirent à construire Grenade, et qu'on y prit les pierres comme dans une carrière, car il n'en reste plus de trace depuis longtemps. Des fragments d'inscriptions qui ont été conservés montrent qu'*Illiberia*, ou le *municipium Illiberitanum*, avait une certaine importance à l'époque romaine : plusieurs de ces inscriptions portent les noms de divers empereurs, tels que Vespasien, Marc-Aurèle, Gordien le Pieux, etc.

Le nom d'Eliberris ou Iliberis se retrouve sur les monnaies d'or de plusieurs rois goths, notamment sur celles de Svintila, le même prince dont le nom se voit également sur une couronne votive d'or massif, découverte en 1861, actuellement à Madrid, et à peu près semblable aux neuf merveilleuses couronnes trouvées à la Fuente de Guarrazar, près Tolède, et qu'on peut admirer au musée de Cluny.

Lorsque les rois goths furent chassés d'Espagne par les Arabes commandés par Tarick, il existait au-dessus de l'emplacement actuel du Campo del Principe, une enceinte fortifiée appelée Karnattah, qu'ils conservèrent en lui laissant son nom primitif; c'est donc à tort qu'on a voulu chercher l'étymologie de Grenade dans deux mots arabes signifiant la *Crème du couchant* (Garbnata).

Cette enceinte, après sa reddition à l'un des lieutenants de Tarick, fut abandonnée aux Juifs, qui en firent leur résidence, et les Arabes lui donnèrent alors le nom de *Karnattah al Yahoud*, c'est-à-dire *Grenade des Juifs;* très-peu importante à cette époque, elle était soumise à Elvira, l'ancienne Illiberis, capitale de la province. Quelque temps après l'invasion arabe, le gouverneur qui commandait en Espagne au nom du calife de Damas reçut l'ordre de faire, entre les nouveaux colons arabes et africains, un partage des terres appartenant aux Goths; Elvira et Grenade restèrent jusqu'au commencement du onzième siècle sous la domination des gouverneurs nommés par les califes de Cordoue : à cette époque, leurs nombreux domaines devinrent la proie de conquérants avides, qui se partagèrent le califat de Cordoue, après la ruine complète de la dynastie des Ommiades (Umeyyah).

Un de ces chefs éleva d'importantes constructions à Grenade, et son neveu, qui lui succéda, y fixa sa résidence principale; c'est alors que fut achevée la destruction d'Elvira ; plusieurs inscriptions provenant des ruines de cette ville ont été trouvées parmi celles de la Kassabah arabe, enceinte fortifiée dont le nom s'est conservé dans l'*Alcazaba*.

Vers le milieu du onzième siècle, un prince nommé Badis construisit un palais, dont les restes existent encore et sont connus sous le nom de la *Casa del Carbon*. Peu de temps après il fut détrôné par les Almoravides, dynastie qui venait d'Afrique. Ceux-ci furent émerveillés de la beauté du pays qu'ils avaient conquis; ils tenaient tant à leur nouvel empire qu'un de leurs chefs s'écria un jour, s'adressant à ses compagnons : « L'Espagne est comme un bouclier dont Grenade est le support; tenons les courroies serrées, et Grenade n'échappera pas de nos mains ! »

Vers le commencement du douzième siècle, une autre horde africaine, originaire des déserts voisins de l'Atlas, vint détrôner les Almoravides : c'étaient les Almohades, dont le nom signifie Unitaires. Pendant le treizième siècle, Grenade et la province furent le théâtre de guerres civiles presque continuelles; mais en revanche la capitale reçut de nombreux embellissements. Ibn Al-Hamar, dont le nom signifie en arabe l'*homme rouge*, surnom qu'on lui avait donné à cause de son teint vermeil et de la couleur de sa chevelure, détrôna les Almoravides en 1232. Ce prince gouverna si sagement sa nouvelle conquête, que plusieurs milliers de musulmans accoururent de divers pays pour s'établir dans ses États, notamment après la prise de Séville, de Valence, de Xérès et de Cadix par les chrétiens. Il distribua des terres aux nouveaux venus et les exempta d'impôts; le commerce devint prospère; des hospices, des colléges pour l'enseignement des sciences furent fondés par lui; il construisit des aqueducs, des bains publics, des marchés, des bazars; un de ces bazars, l'*Alcayzeria*, destiné à la vente de la soie brute, existait encore il y a une vingtaine d'années. Enfin, et c'est là son plus grand titre de gloire, il fut le premier fondateur de l'Alhambra.



Dames de Grenade écoutant des nains musiciens. — Dessin de Gustave Doré.

Son fils lui succéda sous le nom de Mohammed II, et devint tellement redoutable pour les princes chrétiens, ses voisins, que ceux-ci lui payaient annuellement un tribut pour éviter ses attaques. Les guerres civiles redoublèrent sous le règne de ses successeurs, qui obtinrent néanmoins des succès contre les chrétiens. Yousouf Ier, surnommé Abou-l-Hadjadj, fut un des rois de Grenade qui laissèrent les meilleurs souvenirs : il s'attacha principalement à augmenter la splendeur de l'Alhambra, dont il construisit l'entrée principale, et qui absorba tous ses trésors.

Jamais Grenade ne fut plus prospère que sous Abou-l-Hadjadj ; à aucune époque elle ne fut plus peuplée : un historien espagnol assure que sous son règne la population occupait soixante-dix mille maisons et formait un total de quatre cent vingt mille âmes, plus de sept fois la population d'aujourd'hui. Ce roi, à qui Grenade devait tant, était cependant destiné à mourir sous les coups d'un assassin.

Mohammed V, Al-ghani-billah (celui qui se plaît en Dieu), hérita de ses talents et de son goût pour les arts, et sut vivre en paix avec les chrétiens ; on lit encore des vers à sa louange dans plusieurs des salles de l'Alhambra, car il se plut à embellir ce palais comme ses prédécesseurs.

Les rois qui lui succédèrent furent plus belliqueux que lui, mais ne furent pas toujours heureux dans leurs guerres : ainsi Yousouf III perdit en 1416 l'importante ville d'Antequera, assez rapprochée de la capitale. Son fils, Abou Abdallah-el-aysar, le gaucher, *el izquierdo*, comme le nomment les auteurs espagnols, fut détrôné en 1428, à la suite de guerres civiles ; mais c'est sous le règne de Mohammed VIII, son cousin et son successeur, surnommé Az-zaghir (le jeune), que les discordes civiles troublèrent plus violemment que jamais le royaume de Grenade ; discordes qui devaient, moins de cinquante ans après, le livrer aux Espagnols comme une proie facile. C'est encore sous le règne de Mohammed Az-zagnir que s'élevèrent entre les Zégris et les Abencerrages ces terribles querelles qui ensanglantèrent la ville et l'Alhambra, et qui ont servi de thème à tant de *romances* moresques et espagnols, sans compter les romans modernes.

Sous Mahommed X, le malheureux royaume de Grenade était déjà au commencement de son agonie : Henri IV, roi de Castille, envahit et ravagea plusieurs fois la fertile *Vega* ; il fit plus : il vint camper avec son armée en vue de la capitale, affront que Grenade subissait pour la première fois. En 1460, les chrétiens s'emparaient de Gibraltar et d'Archidona, et trois ans plus tard, le roi de Grenade se voyait forcé de signer un traité de paix par lequel il s'obligeait à tenir son royaume comme fief de la couronne de Castille, et à payer chaque année au vainqueur un tribut de douze mille ducats d'or. En 1469, le mariage de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille, en réunissant les deux couronnes, vint augmenter encore la force des ennemis de Grenade, qui n'avait plus que peu d'années à vivre sous ses anciens rois. La ville d'Alhama, un des boulevards du royaume moresque, était enlevée en 1482, et, l'année suivante, les généraux des rois catholiques s'emparaient de plusieurs forteresses également importantes. Pendant ce temps-là, Grenade était toujours déchirée par des discussions intérieures, causées par la rivalité de deux sultanes, Ayesha et Zoraya, rivalité qui avait divisé la ville en deux partis ennemis ; cette dernière était chrétienne d'origine, et les historiens arabes sont d'accord pour la considérer comme la cause première de la perte de Grenade.

Les Zégris avaient embrassé le parti d'Ayesha, et les Abencerrages celui de Zoraya. Au mois de juin 1482, les deux fils d'Ayesha étaient forcés de s'échapper de Grenade, et se réfugiaient à Guadix : l'aîné, Mohammed Abou Abdallah était proclamé roi par les soldats et par les habitants ; bientôt après, il reprenait le chemin de la capitale, et s'en emparait après avoir détrôné son père, qui se réfugia à Malaga.

Abou Abdallah devait être un des derniers rois de Grenade ; c'est lui que les écrivains espagnols désignent sous le nom de Boabdil, corruption de Bo-Abdila, suivant la manière espagnole de prononcer le nom arabe ; ils l'ont aussi appelé *el rey chico*, le jeune roi, traduisant ainsi le surnom de *Az-zaghir*, qu'on lui avait donné, comme à un de ses prédécesseurs. A peine monté sur le trône, il résolut, poussé par les Zégris, de tirer vengeance des Abencerrages, qui l'avaient forcé à s'exiler à Guadix, et il les attira traîtreusement dans un piége ; c'est alors que se passa dans l'enceinte de l'Alhambra, la scène si connue qui ensanglanta le vieux palais des rois mores.

Quand nous visiterons l'intérieur du palais moresque, nous aurons l'occasion de revenir avec plus de détails sur ce dramatique événement, dont l'authenticité a été contestée à tort par plusieurs écrivains.

Cette trahison ne porta pas bonheur à Abou Abdallah : abandonné de la plus grande partie de ses sujets, poursuivi par les vengeances qu'il avait provoquées, il en arriva à ne plus se croire en sûreté qu'à l'abri des épaisses murailles de l'Alhambra ; étant sorti un jour de Grenade pour diriger une expédition contre les chrétiens, il fut vaincu et fait prisonnier par le comte de Cabra.

Aboul-Hasan, qui avait été précédemment détrôné, lui succéda, mais il était âgé, aveugle et infirme, et il ne tarda pas à abdiquer en faveur de son frère, surnommé Az-zaghal, nom emprunté à l'un des dialectes africains parlés à Grenade, et signifiant un homme gai et vaillant.

Ferdinand, en prenant parti pour son rival Boabdil, ralluma la guerre civile dans le royaume de Grenade, et trouva un prétexte pour l'envahir de nouveau : Ronda, Marbella, Velez Malaga, tombèrent successivement entre ses mains ; bientôt il parvint, à force d'intrigues, à rétablir à Grenade le roi détrôné. Peu de temps après il s'emparait de Malaga, la seconde ville du royaume moresque ; il prit enfin toutes les places qui appar-




Une famille de mendiants, à Grenade. — Dessin de Gustave Doré.

tenaient encore à Az-zaghal, et celui-ci, à bout de ressources, fut obligé de se reconnaître comme son vassal.

Le royaume de Grenade se trouvait donc réduit à la capitale même, et à la contrée montagneuse qu'on appelle l'Alpujarra ou les Alpujarras; les rois catholiques ne tardèrent pas à trouver une occasion de reprendre les hostilités : le roi more s'était engagé à recevoir dans Grenade une garnison de soldats espagnols, mais il s'y refusa, et la guerre recommença aussitôt.

Au mois d'avril 1491, Ferdinand et Isabelle vinrent en personne mettre le siége devant Grenade, dont les défenseurs, réduits par la famine, ouvraient, moins d'un an après, leurs portes aux chrétiens vainqueurs.

La *Calle de los Gomélès*. — La *Puerta de las Granadas*. — Le *Bosque de la Alhambra*. — Le *Pilar de Carlos Quinto*. — La *Puerta Judiciaria*; la Main et la Clef. — La *Plaza de los Algibes* — *La Puerta del Vino*. — Le palais de Charles-Quint. — Les vases de l'Alhambra.

Nous étions tellement impatients de voir l'Alhambra que nous résolûmes de consacrer notre première visite à l'antique acropole des rois mores, nous laissant à peine arrêter par les beautés d'un genre différent qui se trouvaient sur notre route : nous laissâmes donc de côté la place de Bibarrambla, la majestueuse cathédrale, l'Alcayzeria et le Zacatin, ces vieux quartiers de Grenade, qui ont conservé leur nom et leur aspect moresques, et nous arrivâmes à la *Plaza Nueva*, sous laquelle coule dans l'ombre le poétique *Darro*, recouvert d'une épaisse voûte de maçonnerie. Sur la gauche s'élève une ancienne tour carrée de construction moresque, qui conserve encore ses ornements et de beaux carreaux de faïence incrustés; un peu plus loin s'élève le vaste palais de la *Chancilleria* ou *Audiencia*, dont la belle façade, d'un style sévère, fut achevée sous le règne de Philippe II, comme nous l'apprit une pompeuse inscription gravée sur un écusson que tient un lion placé au-dessus de la porte principale.

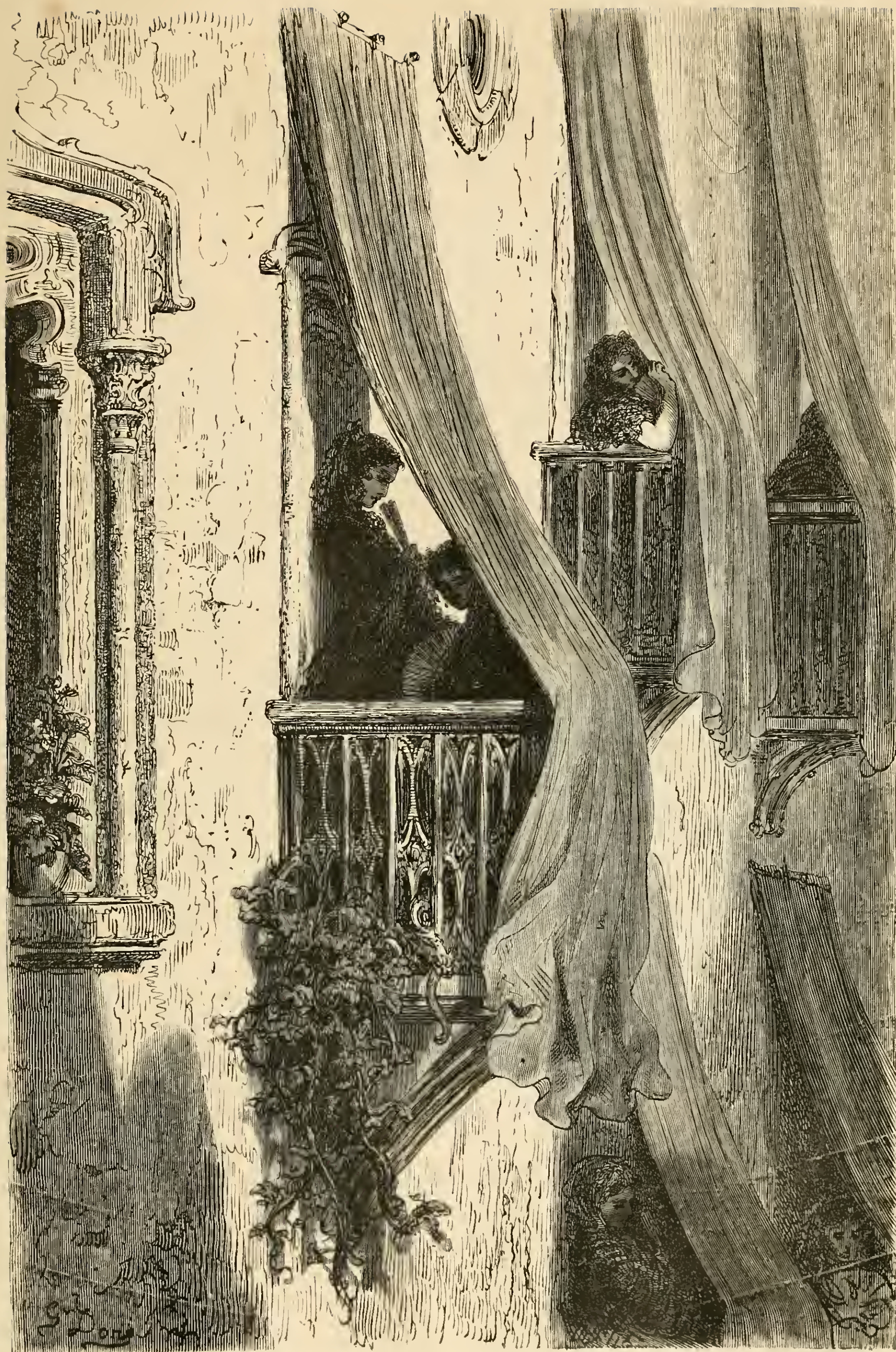
Après avoir traversé la Plaza Nueva, nous commençâmes à gravir la *calle de los Gomérès* ou *Gomélès*, rue escarpée et sinueuse qui doit son nom, suivant la tradition, à une famille noble d'origine africaine, laquelle habitait ces parages, au pied de la haute colline sur laquelle est construit l'Alhambra.

Au sommet de la rue de los Gomélès, on arrive à une des extrémités de Grenade, et on se trouve en face de la *puerta de las Granadas*, que les Mores appelaient *Bib-Leuxar :* c'est une espèce d'arc de triomphe construit sous Charles-Quint, et qui fait corps de chaque côté avec les anciennes murailles moresques; l'arc principal, en plein cintre, qui s'ouvre au milieu du monument, est flanqué de deux fausses portes avec colonnes et corniches d'ordre toscan, et de deux bas-reliefs rongés par le temps, qui ont dû représenter la Paix et l'Abondance, sous la forme de deux Génies couchés, imitation de l'antique. L'arc du milieu est couronné de trois grenades, symbole parlant, et dans le tympan s'étale fièrement l'écusson de Charles-Quint, accompagné de l'aigle impérial; une inscription, gravée sur la pierre, nous avertit que c'est là que commence la *Jurisdiccion de la Real fortaleza de la Alhambra*, qui est tout à fait indépendante de celle de Grenade.

Rien ne saurait rendre l'impression qu'éprouve celui qui traverse pour la première fois la « porte des Grenades : » on se croit transporté dans un pays enchanté, en pénétrant sous ces immenses arceaux de verdure formés par des ormes séculaires, et on pense à la description du poëte arabe, qui les comparaît à des voûtes d'émeraude. C'est la plus majestueuse décoration qu'il soit possible de rêver, et si les yeux sont émerveillés, l'oreille n'est pas moins charmée par le chant des oiseaux, et par le bruit des cascades et des fontaines; l'eau limpide des ruisseaux entretient une fraîcheur continuelle dans cet Éden où le printemps dure toujours, et auquel les Grenadins ont donné le nom beaucoup trop modeste de *Bosque de la Alhambra*.

Trois allées s'ouvrent devant nous : celle de droite conduit aux fameuses *Torres Bermejas*, aux Tours Vermeilles, que nous visiterons plus tard, et vient aboutir au *Campo de los Mártires ;* celle du milieu conduit presque sans détours au *Généralife*, et enfin celle de gauche, que nous allons suivre, nous mènera, à travers une suite d'enchantements, à l'entrée principale de l'enceinte de l'Alhambra. La route est abrupte, mais la végétation qui s'élève de chaque côté est si magnifique, l'air si pur et si frais sous ce jardin de haute futaie, que l'on monte sans s'apercevoir de la fatigue ; de petites rigoles, dans lesquelles l'eau descend avec bruit sur un lit de cailloux, entretiennent l'humidité au pied des grands arbres, sous lesquels s'élèvent, comme chez nous la charmille, des orangers, des lauriers-roses gigantesques (*adelfas*), et autres arbustes inconnus dans nos climats. De toutes parts on voit et on entend les sources et les fontaines s'échapper avec bruit à travers les ruines et la verdure ; cette bienheureuse Grenade est tellement privilégiée du ciel, que les eaux deviennent plus abondantes à mesure que la chaleur est plus intense, car elles descendent des cimes toujours blanches de la Sierra-Nevada, dont le soleil le plus ardent ne parvient jamais à épuiser les neiges éternelles.

Nous arrivâmes bientôt, en montant toujours, devant une fontaine monumentale dans le style gréco-romain de la Renaissance, qui s'élevait sur notre gauche, au pied des murs rougeâtres de l'Alhambra, et qu'on appelle *el Pilar de Carlos Quinto* parce qu'elle fut dédiée à cet empereur par le marquis de Mondéjar. Ce monument épais et solide est composé de marbres de différentes couleurs et orné de sculptures représentant des Génies, des Dauphins, des Fleuves, et autres personnages mythologiques ; nous y remarquâmes aussi, à côté des armes de la maison de Mondéjar, des rameaux de grenadier avec leur fruit : les Espagnols étaient si heureux de posséder Grenade qu'ils ornaient tous leurs monuments du symbole de la nouvelle conquête. L'écusson impérial est accompagné des colonnes d'Hercule, avec l'ambitieuse de-



Les balcons, à Grenade. — Dessin de Gustave Doré.

vise : PLUS ULTRA, et de médaillons représentant des travaux d'Hercule, Daphné, et autres sujets de la fable.

En montant un peu plus haut, et en tournant brusquement à gauche, nous nous trouvâmes en face de l'entrée principale de l'Alhambra, que les Espagnols appellent *Puerta Judiciaria*, del Juicio ou del Tribunal. La porte du jugement s'ouvre au milieu d'une tour carrée et massive du ton le plus chaud, entre l'orange et la brique; l'arc est en fer à cheval, en cintre outre-passé inscrit dans un carré, forme que les musulmans d'Espagne ont employée avec une prédilection marquée, et repose sur des jambages en marbre blanc.

Il y avait, du temps des rois de Grenade, quatre entrées à l'Alhambra : la *Torre de Armas*, la *Torre de Siete Suelos*, ou des sept étages, une autre tour à laquelle on a donné depuis le nom des Rois Catholiques, et enfin la *Torre Judiciaria :* la tour et la porte du Jugement étaient ainsi appelées parce que, suivant un usage très-anciennement établi en Orient, les rois de Grenade venaient quelquefois s'y asseoir pour rendre la justice à leurs sujets des différentes classes, comme chez nous saint Louis sous le chêne de Vincennes.

Au-dessus de la porte existe une inscription arabe en deux lignes de caractères africains : cette inscription est très-intéressante, parce qu'elle nous apprend la date de la construction de la porte, et le nom de son fondateur; nous en empruntons la traduction à notre excellent ami M. Pasqual de Gayangos, le savant orientaliste espagnol[1].

« Cette porte, — appelée Bàbu-sh-shari'ah (porte de la loi), — puisse Dieu faire prospérer par elle la loi de l'Islam, — comme il en a fait un monument éternel de gloire, — fut bâtie par les ordres de notre seigneur le commandeur des croyants, le juste et belliqueux sultan Abou-l-hadjàdj Yousouf, fils de notre seigneur le pieux et belliqueux sultan Abu-l-Walid Ibn Nasr. Puisse Dieu récompenser ses bonnes actions dans l'observation de la religion, et agréer ses hauts faits pour la défense de la foi ! Elle fut terminée dans le glorieux mois de juin 749 (l'an 1348 de l'ère chrétienne). Puisse le Tout-Puissant faire de cette porte un rempart protecteur, et enregistrer sa construction parmi les impérissables actions des justes ! »

Sur les chapiteaux des colonnes se lit cette inscription, si souvent répétée sur les murs de l'Alhambra, comme sur la plupart des monuments musulmans :

« Louanges à Dieu ! — Il n'y a de pouvoir ou de force qu'en Dieu ! — Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète ! »

Comme nous aurons plusieurs fois, en visitant l'Alhambra, l'occasion de revenir sur ces inscriptions, disons ici que celles qu'on y voit sont de trois genres différents : *Ayàt*, ou versets religieux empruntés au Coran, — *Asjà*, sentences religieuses ou mystiques, mais ne faisant pas partie du Coran, — et *Ash'ar*, vers composés à la louange des rois de Grenade qui ont successivement contribué aux embellissements du palais. Les deux premières sortes d'inscriptions sont généralement en caractères coufiques, ancienne écriture arabe dont Mahomet se servit, dit-on, pour écrire le Coran : ce sont des caractères pleins de noblesse, réguliers, où les lignes droites se tordent quelquefois en entrelacs variés, et se mêlent rarement à l'ornementation du fond.

Les caractères africains, qu'on appelle également Neskhy, ont été employés exclusivement pour écrire les longs poëmes qui se déroulent sur les murs de l'Alhambra : moins sévères d'aspect que les caractères coufiques, ils sont cependant tracés avec un soin et une précision extrêmes, quoiqu'ils se déroulent avec la fantaisie la plus libre et la plus variée, se confondant souvent avec les fleurons, entrelacs et arabesques dont ils sont presque toujours accompagnés.

Au sommet de l'arc extérieur de la porte du Jugement, on voit une plaque de marbre blanc sur laquelle est sculptée une main, et un peu plus haut, sur la frise, une clef, également sculptée en bas-relief, emblèmes qui nous feraient croire que nous sommes en Orient, si une madone en bois sculpté presque de grandeur naturelle, et d'un travail assez médiocre, placée dans une niche à côté, ne venait nous rappeler que nous sommes en pays catholique. Beaucoup de conjectures ont été faites sur cette main et sur cette clef symboliques : suivant la tradition populaire, les Mores de Grenade disaient : « Quand cette main viendra prendre la clef et ouvrir la porte, les chrétiens pourront entrer dans ce palais. » La main et la clef sont toujours à leur place, et depuis près de quatre siècles les Espagnols sont maîtres de Grenade.

La véritable signification de la clef, c'est que les Mores croyaient que le prophète envoyé de Dieu devait s'en servir pour ouvrir les portes de l'empire du monde. Cette croyance se rapporte à un chapitre du Coran commençant par ces mots : *Dieu a ouvert aux croyants....* La clef était un signe symbolique très-souvent employé par les Sufis, et représentait l'intelligence ou la sagesse « qui est la clef au moyen de laquelle Dieu ouvre les cœurs des croyants, et les prépare à la réception de la vraie foi. » La clef était encore un symbole général chez les Orientaux, comme la croix chez les chrétiens. Après tout, l'explication la plus simple et la meilleure serait peut-être que la porte était la clef de la forteresse. Quoi qu'il en soit, la clef se retrouve encore sur la porte principale de plusieurs châteaux bâtis en Espagne par les Mores, particulièrement après l'arrivée des Almohades, témoins l'*Alcazaba* de Malaga, et les châteaux d'Alcala del Rio et de Tarifa.

Quant à la main, elle avait plusieurs significations mystérieuses : c'était l'emblème de la Providence divine, qui répand ses bienfaits sur les hommes; c'était aussi la

1. La plupart des auteurs, tant anciens que modernes, ont donné très-inexactement la traduction des inscriptions arabes de l'Alhambra : quelques-uns même, par exemple le P. Echeverria, ont publié des traductions tout à fait de fantaisie, n'ayant aucune espèce de rapport avec le sens véritable. Nous nous servirons de l'excellente et très-exacte traduction de M. Pasqual de Gayangos dont les magnifiques travaux sur les Arabes d'Espagne sont si connus et font autorité partout.

main de la loi, et les cinq doigts faisaient allusion aux cinq préceptes fondamentaux : croire en Dieu et en son prophète, prier, faire l'aumône, jeûner pendant le rahmadan, et aller en pèlerinage à la Mecque et à Médine. Mais la main était surtout un symbole qui avait la vertu d'empêcher la fascination et les sorts; on la portait comme une amulette, et l'usage en était si général chez les Mores de Grenade que l'empereur Charles-Quint, qui ne négligeait aucun moyen de persécution contre les Morisques, défendit, par une pragmatique ou injonction publiée une trentaine d'années après la conquête, l'usage des petites mains d'or, d'argent ou de




Famille de musiciens nomades. — Dessin de Gustave Doré.

cuivre que les femmes et les enfants portaient habituellement à leur cou; et nous ferons à ce sujet une remarque : c'est que les coutumes superstitieuses sont tellement difficiles à déraciner chez les peuples, que l'usage des amulettes ayant la forme d'une main est encore très-répandu en Andalousie; cette main est ordinairement en jais, et on l'appelle encore de son nom arabe la *mano de azabache;* on la suspend à la ceinture des enfants, à la tête des chevaux et des mules, et même à la cage des oiseaux, et on lui attribue la vertu de préserver du mauvais œil, — *el mal de ojo,* — dont on croit certaines personnes douées, même involontairement.

La porte, qu'on ferme tous les soirs, s'est parfaitement conservée depuis le temps des Mores; elle est épaisse et massive, et en bois recouvert de lames de fer, comme celles de la même époque qu'on voit encore en divers endroits de l'Espagne. Après avoir passé cette porte, nous aperçûmes à droite sous la voûte une inscription que nous nous amusâmes à déchiffrer. Cette inscription, qui occupe dix lignes de superbes caractères gothiques, est écrite en cette belle et sonore langue espagnole du quinzième siècle, et commence majestueusement par ces mots : « *Los muy altos catholicos y muy poderosos señores don Ferdinando y doña Isabel....* » Elle est très-intéressante en ce qu'elle rappelle des circonstances de la reddition de Grenade, et nous en donnons ici la traduction littérale :

« Les très-hauts, très-catholiques et très-puissants seigneurs don Fernando et doña Isabel, notre roi et notre reine nos maîtres, ont conquis par la force des armes ce royaume et cette ville de Grenade, laquelle, après avoir été assiégée longtemps par Leurs Altesses, leur fut livrée par le roi more Mulei Hasen, ainsi que l'Alhambra et d'autres forteresses, le deuxième jour de janvier de l'année mil quatre cent quatre-vingt-douze. Ce même jour, Leurs Altesses nommèrent comme gouverneur (alcayde) et capitaine de la place don Inigo Lopez de Mendoza, comte de Tendilla, leur vassal, qui fut au moment de leur départ laissé dans l'Alhambra avec cinq cents cavaliers et mille fantassins. Et Leurs Altesses ordonnèrent aux Mores de rester dans la ville et dans leurs villages (alcarias). Ledit comte comme commandant en chef, a fait creuser cette citerne par l'ordre de Leurs Altesses. » (Cette inscription avait été placée primitivement au-dessus d'une citerne; sous le règne de Charles-Quint, elle fut transportée à l'endroit où elle se trouve aujourd'hui.)

Après avoir passé une seconde porte, on suit une galerie voûtée que les Mores ont eu le soin de faire tortueuse, afin de rendre l'accès de la place plus difficile pour l'assaillant; à l'extrémité de cette galerie, qui aboutissait autrefois à une autre porte semblable à la première, on débouche sur la place des Citernes, la *Plaza de los Algibes*.

Au milieu de cette vaste place se trouve une immense citerne construite sous les rois de Grenade : on la remplit au moyen d'une saignée faite au Darro à une demi-lieue de là; elle est entièrement revêtue de carreaux de faïence, et sa dimension, nous assura-t-on, dépasse huit cents pieds carrés. Cette citerne communique avec l'air extérieur par une espèce de puits dont l'orifice est recouvert d'un toit formé de nattes grossières; nous n'allions guère à l'Alhambra sans venir chercher sous le toit de la citerne un abri contre l'ardeur du soleil, et nous y buvions d'une eau fraîche et délicieuse que de pauvres diables installés à l'ombre nous puisaient pour quelques pièces de monnaie. L'eau de l'Algibe de l'Alhambra, qui conserve toute l'année la même température, jouit à Grenade d'une réputation méritée : c'est la meilleure de la ville, et elle est très-appréciée dans un pays brûlant où l'eau a ses gourmets comme dans d'autres pays le vin; car toutes les fontaines de Grenade ne sont pas également estimées des connaisseurs : aussi c'est un va-et-vient continuel entre la ville et la citerne de l'Alhambra; des *aguadores* au costume pittoresque sont toujours là pour attendre leur tour : les uns transportent l'eau sur des ânes chargés de chaque côté de leur bât d'une énorme *jarra* abritée sous une épaisse jonchée de feuilles, ce qui les fait ressembler de loin à un buisson ambulant; d'autres aguadores plus modestes se contentent de transporter l'eau dans une espèce de tonneau cylindrique garni d'une couche de liége destinée à entretenir la fraîcheur, et terminé à l'une des extrémités par un long tube de fer-blanc, qui leur sert à verser le liquide; avec deux ou trois verres, et une petite fiole d'eau-de-vie anisée dont quelques gouttes versées dans l'eau suffisent pour la blanchir : voilà tout leur attirail, qu'ils portent en bandoulière sur le dos, au moyen d'une courroie; et chaque fois que la soif des buveurs d'eau a épuisé leur provision, ils retournent à l'Alhambra pour remplir de nouveau leur petit tonneau.

Arrêtons-nous un instant devant la *Puerta del Vino*, qui s'élève à droite de la porte que nous venons de franchir; c'est un petit monument moresque, de la plus parfaite élégance, qui fut bâti en 1345 par Yousouf I^er^, à l'époque de la plus grande splendeur de Grenade. Au milieu s'élève une arcade de marbre en fer à cheval inscrite dans un carré orné de gracieuses inscriptions, la plupart à la louange de Dieu; on remarque, parmi les ornements, une clef symbolique pareille à celle de la Puerta-Judiciaria. Les *azulejos*, ou carreaux de faïence incrustés sur la Puerta del Vino, sont les plus beaux et les plus grands qui existent à Grenade; cet emploi de la faïence dans la décoration architecturale est de l'effet le plus heureux; les azulejos de la Porte du Vin auraient, sans aucun doute, été enlevés par les visiteurs comme la plus grande partie de ceux de l'Alhambra; fort heureusement ils sont placés à plusieurs mètres au-dessus du sol, ce qui les a préservés de la main rapace de ceux qui aiment à emporter les monuments pièce à pièce. La Puerta del Vino a reçu ce nom après la conquête, parce qu'on y conservait le vin provenant d'Alcala. Les arrieros étaient obligés d'y déposer leurs outres, qui avaient le privilége d'entrer sans payer de droits : cette profanation dut faire frémir les mânes des fervents sectateurs de Mahomet, ennemis des boissons fermentées, car autrefois la Porte du Vin, dont la façade est exposée au soleil levant, était un oratoire où ils venaient faire leurs dévotions.

A côté de la Puerta del Vino s'élève la vaste façade du *Palacio de Carlos-Quinto*, construction majestueuse, mais froide, dans le style gréco-romain de la Renaissance, qu'on attribue à Pedro Machuca et à Alonzo Berruguete. Quand Charles-Quint vint visiter Grenade, il eut la fantaisie de faire jeter à bas toute la partie du palais de l'Alhambra qui composait le palais d'hiver, et en outre plusieurs salles importantes du palais d'été; cet acte de vandalisme était tout à fait dans les mœurs du temps,



Entrée de l'Alhambra, par la rue de los Gomélès — Dessin de Gustave Doré.

car on regardait comme un acte méritoire la destruction de tout ce qui avait appartenu *a los Moros:* déjà le cardinal de Ximénès avait donné l'exemple en faisant brûler publiquement, sur une des places de Grenade, plus d'un million de manuscrits arabes, auto-da-fé pour lequel les auteurs contemporains l'ont loué à l'envi. Il semble qu'on ait voulu détruire tout ce qui pouvait rappeler le souvenir de la religion musulmane, et c'est probablement à cette époque que prit naissance le proverbe espagnol : *Buscar a Mahoma en Granada* (chercher Mahomet à Grenade), proverbe encore usité quand on veut parler d'une chose impossible à trouver.

Ce qui ajoute encore à la cruauté de la profanation du César allemand, c'est qu'il obligea les malheureux descendants des Mores de Grenade à payer de leurs deniers la lourde construction qu'il voulait élever sur les ruines du gracieux et léger palais de leurs ancêtres : l'inquisition venait d'être établie à Grenade, et plusieurs évêques avaient ordonné la séquestration des biens appartenant aux Morisques; Charles-Quint voulut bien les en exempter momentanément, à la condition qu'ils payeraient un impôt de quatre-vingt mille ducats, applicable aux frais de la construction du nouveau palais; de plus, les malheureux Morisques furent obligés de payer sous main un pot-de-vin de pareille somme aux favoris de l'empereur qui avaient intercédé pour eux.

Après tout, si le palais de Charles-Quint ne s'élevait pas insolemment au beau milieu de l'enceinte de l'Alhambra, on pourrait assurément le regarder avec plaisir; la façade, ornée de colonnes doriques et ioniques, de trophées, de bucrânes et autres ornements classiques, est d'une parfaite régularité et rappelle quelque peu, dans des proportions réduites, celle du palais Pitti avec ses pierres taillées en pointes de diamant; plusieurs bas-reliefs, dont le travail précieux et fini ne manque pas de mérite, représentent des victoires et des chocs de cavalerie; nous remarquâmes deux médaillons offrant cette particularité qu'ils représentent exactement le même sujet, retourné à la vérité, de sorte que les mêmes personnages tiennent alternativement leurs armes de la main gauche et leurs rênes de la main droite; procédé des plus commodes et qui dut coûter au sculpteur peu d'efforts d'imagination. Un auteur espagnol nous donne le nom de cet ingénieux artiste, Antonio Leval, qui, ajoute-t-il naïvement, combina le tout pour former une exacte symétrie.

Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'on n'a jamais pu tomber d'accord sur la destination du palais de Charles-Quint : suivant les uns, on devait y placer les *caballerizas*, c'est-à-dire les chevaux et carrosses de l'empereur; d'autres prétendent qu'il devait servir d'arène pour les combats de taureaux, car César était un *aficionado*, qui daigna plus d'une fois descendre dans l'arène tauromachique; cette dernière opinion nous paraît la plus vraisemblable, et nous ne voyons guère à quel autre usage aurait pu servir la cour circulaire placée au centre du monument; cette cour, aujourd'hui encombrée de ronces et de débris de toute sorte, est entourée d'une double rangée de superbes colonnes de marbre surmontées de chapiteaux doriques et ioniques, comme celles de la façade.

La construction de ce palais, commencée en 1526, fut continuée, après plusieurs interruptions, jusqu'en 1633, époque où elle fut abandonnée; en sorte que le palais est resté sans toit, les fenêtres sans vitres, les portes sans clôture, sans qu'on ait jamais su quel usage en faire; à tel point qu'à l'époque de la guerre de l'indépendance il fut sérieusement question de l'offrir au duc de Wellington. Aujourd'hui le palais n'est habité que par les lézards et les oiseaux de nuit, et il semble qu'une sorte de fatalité ait voulu, pour punir son usurpation, qu'il restât à jamais inachevé.

A l'autre extrémité s'élève la haute et imposante tour de Comarès, à l'intérieur de laquelle est la splendide salle des Ambassadeurs, que nous visiterons plus tard.

Non loin du palais, existaient jadis les *Adarves*, ligne de bastions moresques que Charles-Quint voulut également renverser, et sur l'emplacement desquels il fit élever des jardins et des fontaines dans le goût italien, aujourd'hui dans un triste état d'abandon; on voit près de cet endroit des vignes énormes, aux ceps noueux, et des cyprès gigantesques, dont la plantation remonte, suivant l'opinion populaire, au temps du dernier roi de Grenade, l'infortuné Boabdil.

C'est sous les fondations des Adarves que furent découverts, si on en croit la tradition, les fameux vases de l'Alhambra : on prétend qu'ils avaient été enfouis pleins d'or, pendant le siége de Grenade, et qu'ils furent retrouvés par le marquis de Mondéjar, gouverneur de l'Alhambra, sous Charles-Quint; il ordonna qu'ils fussent placés comme ornements dans les nouveaux jardins, qui furent payés avec le trésor qu'on venait de découvrir.

Ces magnifiques vases étaient au nombre de trois, desquels il ne reste plus aujourd'hui qu'un seul; celui-ci néanmoins suffit pour donner une idée de l'état avancé où était parvenu autrefois l'art céramique dans le royaume de Grenade.

Le vase de l'Alhambra, si remarquable par la richesse et par la variété des dessins dont toutes ses parties sont couvertes, est sans contredit le plus beau monument connu de faïence hispano-moresque, comme il est aussi le plus ancien qu'on puisse citer. Sa forme rappelle au premier abord celle des amphores antiques : elle est, comme dans ces vases élégants, d'un gracieux ovale, qui va en s'allongeant et en se rétrécissant vers la base, de sorte que cette base se termine à peu près en pointe et fait presque ressembler le vase à une toupie qui se tiendrait en équilibre; les anses sont formées de deux larges ailes qui, partant de l'extrémité d'un col évasé, vont en s'élargissant se relier à la panse [1]. Ces anses sont bordées de *cenefas* ou longues bandes d'inscriptions en caractères africains, au

1. Dans l'état actuel, le vase de l'Alhambra n'a plus qu'une de ses anses; l'autre a été cassée il n'y a pas très-longtemps, et on ne sait se qu'elle est devenue; néanmoins, dans la gravure que

milieu desquelles se jouent les arabesques les plus capricieuses. Une bande d'inscriptions du même genre règne horizontalement autour de la panse, qu'elle sépare en deux : dans la partie supérieure, sont placées en face l'une de l'autre deux grandes antilopes, animaux fantastiques à la tournure naïve, comme se plaisaient à les représenter les artistes musulmans, et qui rappellent la décoration des bronzes damasquinés et des verres émaillés qui se fabriquaient au moyen âge à Damas. Dans la partie inférieure est inscrit un ovale couvert de grandes arabesques, très-franchement dessinées et du plus beau style. L'émail du fond est d'un blanc jaunâtre, sur lequel ressortent admirablement en bleu les lettres et les ornements rehaussés d'un reflet d'or pâle, trois couleurs qui forment l'ensemble le plus harmonieux. D'après un écrivain arabe du quatorzième siècle, la ville de Malaga était particulièrement renommée pour la fabrication de ces belles faïences à reflets métalliques.

Le premier auteur qui ait parlé des vases de l'Alhambra est, je crois, le P. Echeverria, dans ses *Paseos por Granada* ou Promenades dans Grenade, espèce de guide dans la forme naïve de dialogues par demandes et par réponses, entre un Grenadin et un étranger, où il nous apprend l'histoire des fameuses *Jarras*, comme il les appelle.

L'ÉTRANGER. — Parlons de ces vases, qui, me disiez-vous, contenaient un trésor : où se trouvent-ils maintenant?

LE GRENADIN. — Aux *Adarves*, dans un petit jardin délicieux, qui fut mis en état et orné par le marquis de Mondéjar, avec l'or provenant de ce trésor. Peut-être eut-il l'intention de perpétuer le souvenir de cette découverte en plaçant dans le jardin ces vases, qui sont des pièces très-remarquables; rendons-nous à ce jardin et vous allez les voir.

L'ÉTRANGER. — Quel merveilleux jardin! quelle admirable vue! mais voyons les vases. Quel malheur! comme ils sont endommagés! Et ce qu'il y a de plus regrettable c'est que, laissés à l'abandon, comme ils le sont, ils se dégraderont chaque jour davantage.

LE GRENADIN. — Ils finiront même par être entièrement détruits : déjà il ne reste plus que les deux que vous voyez et ces trois ou quatre morceaux du troisième. Chaque personne, en sortant d'ici, veut en emporter un souvenir, et c'est ainsi que les pauvres vases sont détruits petit à petit.

L'ÉTRANGER. — Mais sur ces deux-ci, parmi les belles arabesques dont leur magnifique émail est orné, j'aperçois des inscriptions....

LE GRENADIN. — C'est vrai; mais vous voyez que, dans l'état de dégradation où sont ces vases, il n'est plus guère possible de les lire, leur émail étant usé ou enlevé. Sur ce premier vase, on ne peut guère distinguer que le nom de Dieu, deux fois répété : aucun des deux ne porte une autre inscription entièrement lisible....

Le P. Echeverria a exagéré quelque peu l'état de dégradation du vase qui reste; mais sa prédiction ne s'est malheureusement que trop justifiée. Quant à l'autre, autant qu'on peut en juger par les reproductions qui ont été faites il y a plus de cinquante ans, il était de même forme et de même dimension que celui qui subsiste; seulement, au lieu des deux antilopes affrontées, on voyait sur la panse trois cercles contenant chacun un écusson avec la devise si connue des rois de Grenade : « Il n'y a pas d'autre vainqueur que Dieu. »

On ne sait ce qu'est devenu le second vase de l'Alhambra.

Un voyageur anglais nous apprend que, vers 1820, le gouverneur Montilla s'en servait pour mettre ses fleurs, et il ajoute qu'il l'offrit un jour à une dame française, qui l'emporta.

D'après une autre version, il aurait été emporté par une dame anglaise. Ce qui est malheureusement certain, c'est qu'il n'en reste plus qu'un seul, qui a été conservé par miracle; car il y a peu de temps encore on en faisait peu de cas. C'est ce que nous apprend M. Théophile Gautier, qui décrit « la pièce où, parmi des débris de toute sorte, est relégué, il faut le dire à la honte des Grenadins, le magnifique vase de l'Alhambra, haut de près de quatre pieds, tout couvert d'ornements et d'inscriptions, monument d'une rareté inestimable, qui ferait à lui seul la gloire d'un musée, et que l'incurie espagnole laisse se dégrader dans un recoin ignoble. »

Le chef-d'œuvre de la céramique hispano-moresque est aujourd'hui placé dans un lieu plus digne de son mérite; il est exposé sous la galerie de la Cour des Myrtes, où les visiteurs peuvent l'admirer en entrant à l'Alhambra.

Ch. DAVILLIER.

***(La suite à la prochaine livraison.)***

nous en donnons, Gustave Doré a restitué celle qui manque, afin de rendre au vase son aspect primitif.

On trouvera d'autres détails sur ce vase et sur la céramique espagnole dans notre *Histoire des faïences hispano-moresques*, etc. Paris, 1861, Didron.

Le vase de l'Alhambra a été reproduit très-fidèlement et presque de grandeur naturelle par MM. Deck frères, d'après les dessins et calques pris par nous sur l'original ; ces habiles céramistes ont envoyé à la dernière exposition de Londres cette reproduction, qui leur a valu la grande médaille d'or.

Comme les dimensions du vase ont été publiées par différents auteurs avec des différences notables, nous les avons relevées avec le plus grand soin, et nous les donnons ici : hauteur totale : $1^m,36$; circonférence, $2^m,25$; — plus grande longueur de l'anse, $0^m,61$; — hauteur des antilopes, $0^m,26$; — hauteur des lettres, $0^m,094$ à $0^m,055$.



Le vase de l'Alhambra. — Dessin de Gustave Doré.



Les voleurs d'azuléjos, à l'Alhambra. — Dessin de Gustave Doré.

# VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET CH. DAVILLIER[1].

## GRENADE.

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. CH. DAVILLIER.

La fondation de l'Alhambra. — Les gouverneurs et leurs dévastations. — La tour *de los Siete Suelos*. — Les revenants de l'Alhambra : le *cheval sans tête*, le *fantôme velu*, le *toro feroz* et son trésor. — *La Alcazaba*, la tour *del Homenage* et celle *de la Vela*. — La cloche et les jeunes filles. — La capitulation de Grenade. — L'entrée de la *casa Real*.

Avant de commencer notre promenade autour de la Plaza *de los Algibes*, et de visiter les vieilles tours arabes qui défendaient l'enceinte de l'Alhambra, nous dirons quelques mots de l'histoire du palais-forteresse des anciens rois de Grenade. Sa fondation est due, suivant toute vraisemblance, à Ibn-al-hamar (l'homme rouge), qui construisit beaucoup d'autres monuments; le fait a été contesté, mais il est confirmé par le témoignage de l'his-

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 289, 305, 321, 337; t. VIII, p. 353; t. X, p. 1, 17 et 353.

torien arabe Ibn-al-Khattib, qui dit que peu de temps après qu'il eut chassé les Almoravides, le sultan Ibn-al-hamar fit bâtir un palais dans la citadelle ou forteresse de cette ville, et qu'il y fixa sa résidence, dès qu'une partie de l'édifice fut terminée; il n'est donc pas permis d'en douter, c'est à ce sultan qu'est dû le monument où résidèrent ensuite les princes de sa dynastie.

Dès le neuvième siècle, il y avait sur la colline qui s'élève à gauche du Darro, une forteresse appelée Kalat-al-hamra, — le château rouge, et dont les ruines s'appellent encore aujourd'hui les tours rouges, — *torres bermejas*. Lorsque Badis Ibn Habous quitta Elvira pour fixer sa résidence à Grenade, il fit construire des murs autour de la colline et élever une citadelle à laquelle on donna le nom de Kassabah-al-hamra, c'est-à-dire la citadelle rouge, soit à cause de la couleur des murs, soit à cause de la nature du sol, qui est rougi par l'oxyde de fer. C'est dans cette Kassabah que Ibn-al-hamar fit construire le palais qui reçut le nom de *Kars-l-hamra*, c'est-à-dire le palais de l'Alhambra, parce qu'il avait été bâti dans cette enceinte, et non comme on l'a affirmé souvent, en souvenir du surnom d'Al-hamar; si tel avait été le cas, le palais, comme le fait observer M. de Gayangos, aurait été appelé Kars-l-hamri.

Mohammed II, successeur d'Ibn-al-hamar, répara les Torres bermejas, et continua l'Alhambra; il l'agrandit considérablement, et prodigua ses trésors aux nombreux artisans qu'il fit travailler au palais. Ses successeurs contribuèrent encore à embellir leur résidence, et il faut surtout signaler parmi eux Abou-l-hadjadj, qui construisit l'élégante Puerta del Vino, ainsi que la Puerta de Justicia; il fit construire plusieurs salles nouvelles, notamment celle des ambassadeurs, et employa à ces travaux la plus grande partie de ses revenus. Les dépenses étaient si considérables, qu'on était persuadé que ses revenus ne lui suffisaient pas, et qu'il cherchait, comme son contemporain Alphonse le savant, la source de ses richesses dans le secret de la transmutation des métaux. Al-Khattib assure qu'il fit repeindre et redorer tous les appartements du palais, ce qui dut coûter des sommes d'argent au-dessus de tout calcul.

Le règne d'Abou-l-hadjadj fut des plus prospères, et il sut toujours se maintenir en paix avec les Espagnols, fait qui explique bien plus naturellement que l'alchimie les richesses énormes qu'il consacra à l'Alhambra. Les successeurs de ce sultan ajoutèrent également de nouvelles constructions à l'Alhambra, mais le règne d'Aboul-hadjadj, c'est-à-dire le milieu du quatorzième siècle, peut être considéré comme la plus belle époque de l'Alcazar moresque.

Disons aussi quelques mots de l'histoire des dévastations qu'eut à subir le célèbre palais-forteresse des rois de Grenade; lamentable histoire, car il semble que, dès la conquête, les vainqueurs se soient plu à détruire en quelques années les chefs-d'œuvre accumulés pendant près de trois siècles par la patience et le génie des Mores, dans le plus merveilleux séjour que l'imagination puisse rêver. L'Alhambra, malgré son apparence légère et gracieuse, était une construction solide jusque dans ses plus petits détails, et a bien moins souffert du temps que de la main des hommes.

Dès le temps d'Isabelle la Catholique, le zèle exagéré de quelques moines commença à effacer et à détruire beaucoup d'inscriptions arabes, qui rappelaient le souvenir de « l'abominable secte mahométane. » Nous avons vu précédemment que Charles-Quint, son petit-fils, alla bien plus loin, et qu'il poussa le vandalisme jusqu'à jeter à bas une grande partie de l'Alhambra, pour élever sur ses ruines le massif palais qui porte son nom, lourde construction qui n'a pas été achevée, et qui ne le sera sans doute jamais. L'empereur allemand ne se contenta pas de cette profanation, et nous aurons encore l'occasion d'en constater d'autres consommées par ses ordres, dans le palais moresque qu'il aurait dû respecter.

Pendant le dix-septième siècle, on n'entendit guère parler de l'Alhambra; cependant le poëte andalou Gongora, qui visita en 1627 les antiquités de Grenade, leur a consacré quelques vers très-emphatiques :

Pues eres Granada ilustre,
Granada de Personages,
Granada de Seraphines,
Granada de antiguedades!

A la fin du dix-septième siècle, l'Alhambra devint un asile pour les débiteurs insolvables; il servait en même temps de refuge à toute une population picaresque, comme des soldats vagabonds, des voleurs et autres gens sans aveu.

Plus tard, quand le palais moresque fut confié à la surveillance de gouverneurs, la plupart de ceux qui avaient pour mission de le garder et de le conserver, semblèrent s'être donné à l'envi la tâche de hâter sa ruine. Ce serait une curieuse histoire que celle de ces dévastations : nous y verrions par exemple le gouverneur Savera se servant d'un *mirador* moresque pour y établir sa cuisine; nous en verrions un autre, don Luis Bucarelli, ancien officier catalan, s'établir dans les appartements des rois de Grenade, et y loger successivement ses cinq filles avec ses cinq gendres; c'est le même, assure-t-on, qui vendit un jour, pour payer la dépense d'un combat de taureaux, les plus beaux *azulejos* dont la plupart des salles étaient ornées. A propos des azulejos, un fait bien connu à Grenade, et que nous avons entendu rapporter par plusieurs personnes, c'est qu'on les vendait au premier venu, pour les broyer et en faire du ciment comme avec des tuiles : la charge d'un âne ne coûtait que quelques réaux. Le moment viendra où il ne restera plus un seul de ces beaux carreaux de faïence : nous vîmes un jour, dans une des salles de l'Alhambra, un Anglais qui s'amusait à les enlever du mur, et qui ne se dérangea pas à notre approche, comme s'il eût fait la chose du monde la plus naturelle. Ce rival de lord Elgin paraissait avoir une grande habitude de ce petit travail, qu'il exécutait fort habilement au moyen d'un ciseau et

d'un petit marteau de poche. Doré, qui dessinait en ce moment une frise moresque, interrompit son croquis pour consigner sur son album cette petite scène de vandalisme, que nous vîmes plusieurs fois se renouveler.

Qu'est devenue la belle porte de bronze de la Mezquita? Hélas! on ne le sait que trop : elle a été brisée ainsi que les azulejos, et vendue au poids comme vieux cuivre. Les portes en bois sculpté de la salle des Abencerrages subirent un aussi triste sort. C'est M. de Gayangos qui nous raconte cette incroyable dévastation. Ces belles portes étaient encore à leur place, et en parfait état de conservation, lorsque, vers le milieu de l'année 1837, elles furent déplacées et sciées par ordre du gouverneur, et cela pour fermer une brèche dans une autre partie du palais; mais ce n'est pas tout : comme elles étaient trop grandes pour l'ouverture à laquelle on les destinait, on se servit du restant comme de bois à brûler.

Le gouverneur Montilla ne trouva guère à conserver que les murs du palais, car les serrures, les verrous et jusqu'aux vitres des fenêtres avaient disparu sous ses prédécesseurs; cependant il restait les deux vases de l'Alhambra; on a vu qu'il en offrit un à une visiteuse étrangère : Théophile Gautier nous a dit le peu de cas que l'on faisait de l'autre à l'époque où il visita Grenade.

N'oublions pas dans cette nomenclature le gouverneur Manchot, *el Gobernador Manco*, dont Washington Irving a tracé un portrait si amusant : ce singulier personnage, qui se faisait remarquer par ses moustaches en croc et par ses bottes à retroussis, portait toujours au côté une longue rapière de Tolède avec une garde à panier dans le creux de laquelle, — ô profanation! — il avait coutume de mettre son mouchoir. Ce gouverneur excentrique avait été surnommé *le roi des gueux*, à cause des nombreux fainéants et vagabonds qui vivaient tranquillement dans le palais sous son paternel gouvernement.

Il n'y a pas longtemps encore que l'Alhambra servait de bagne et de magasin aux vivres; d'ignobles *présidiarios* traînaient leurs chaînes et leur vermine dans la salle où Yousouf, commandeur des croyants, recevait ses vassaux; et des tas de morue salée s'empilaient dans celle où jadis la divine Lindaraja respirait les plus suaves parfums.

Après tant d'actes de vandalisme, on songea enfin à prendre quelque soin de cette pauvre Alhambra; des restaurations furent commencées, et on n'a pas cessé de les continuer jusqu'aujourd'hui, avec lenteur, il est vrai, mais non sans habileté; des préposés qui exploitaient à leur profit, de la façon la plus scandaleuse, la bourse des visiteurs, ont été courageusement congédiés, et une inscription, récemment placée au-dessus de la porte d'entrée, défend aux employés de recevoir la moindre *propina*.

Quelques-unes des tours qui s'élèvent au-dessus de l'enceinte de l'Alhambra, renfermaient autrefois de splendides appartements; quoique ruinées en partie aujourd'hui, plusieurs, comme la *torre de las Infantas*, la *torre del Cautivo* et celle de *la Cautiva* (du captif et de la captive), conservent encore les traces de très-belles décorations; on suppose qu'elles faisaient partie du harem et servaient de résidence aux sultanes favorites.

C'est pendant les chaudes et belles nuits du mois de juillet que nous aimions à errer au milieu de ces ruines sans égales, témoins de tant de scènes d'amour et de sang; quand les rayons de la lune venaient glacer d'une lumière argentée la haute tour de *la Vela* ou les créneaux de la *torre de Comarès* qui se détachaient en dents de scie sur l'azur sombre d'un ciel étoilé, quand les hauts cyprès aux formes fantastiques projetaient au loin leurs grandes ombres comme autant de géants, alors nous nous attendions à voir se dresser devant nous les fantômes des anciens hôtes de l'Alhambra; le valeureux More Gazul et sa bien-aimée l'incomparable Lindaraja, du sang des Abencerrages, passaient sous la voûte des figuiers, se tenant enlacés; un peu plus loin, le fier Abenamar se penchait vers la belle Galiana; seule, l'ingrate Zayda, la plus cruelle parmi les beautés moresques, restait insensible à la voix qui chantait dans le silence de la nuit ce *romance morisco* :

Bella Zayda de mis ojos,
Y del alma bella Zayda,
De las Moras la mas bella,
Y mas que todas ingrata!

Mais les dames et cavaliers mores ne sont pas les seuls qui reviennent errer la nuit dans les ruines de l'Alhambra : la tour *de los Siete Suelos*, ou des sept étages, passe pour être visitée par des fantômes, et, suivant la légende populaire, personne n'a jamais pu dépasser le quatrième étage. Des hommes courageux ayant osé tenter l'aventure, ont été repoussés à plusieurs reprises par un souffle furieux, qui non-seulement éteignait leur lumière, mais les laissait sur place immobiles et comme pétrifiés. D'autres fois ces téméraires visiteurs se sont trouvés face à face avec un terrible Éthiopien qui les menaçait de les tuer s'ils ne retournaient sur leurs pas; mais ce qui contribue par-dessus tout à rendre infranchissable ce terrible passage, c'est la présence d'une légion de Mores qui se jettent sur tous ceux qui osent paraître. Quelques personnes, il est vrai, ont essayé d'expliquer l'impossibilité de dépasser le quatrième étage en prétendant que la tour, malgré son nom, n'en a que quatre au lieu de sept; mais ceux-là sont assurément des esprits forts et des gens qui ne croient à rien.

De la même tour sort aussi, quand le ciel est bien noir, un terrible animal auquel la légende populaire a donné le nom de *Caballo descabezado*, c'est-à-dire le *cheval sans tête*, et un autre appelé *el Velludo*, ou le *Velu;* tous deux sont les gardiens perpétuels des immenses trésors enfouis sous ces tours par les Mores, qui les ont confiés à la garde de ces esprits infernaux. Ces deux ombres se promènent toutes les nuits dans les sentiers obscurs des *alamedas* de l'Alhambra, et bien des gens les ont vus : deux d'entre eux vivent encore aujourd'hui, ajoute le P. Écheverria; cet historien de Grenade, qui habita longtemps ces parages, et qui prend le

titre de « Beneficiado de la Iglesia mayor de la real fortaleza de la Alhambra », ajoute que l'un est un personnage distingué et très-connu, et l'autre un militaire, homme de beaucoup de raison et de jugement, et qui mérite toute confiance.

Le premier rencontra une nuit l'un de ces deux terribles fantômes; seulement il n'oserait affirmer si c'était le Caballo descabezado ou le Velludo; il incline pourtant à croire que c'était le dernier, parce qu'il lui sembla couvert de laine ou de poil. Le monstre menait à sa suite un cortége de chevaux invisibles, dont la présence ne se manifestait que par le bruit de leurs pas. Aussitôt qu'il le vit s'approcher, il tira un sabre qu'il portait à la ceinture, et lui porta trois ou quatre coups de taille; le fantôme, que la vue des armes effrayait sans doute, poursuivit son chemin, entraînant sur ses pas la ronde infernale. Ce fait, ajoute le narrateur, me fut raconté par le témoin lui-même sur l'emplacement où arriva l'aventure, et la manière dont il me la raconta m'assure qu'il ne mentait pas.

L'autre témoin est encore plus croyable, parce que non-seulement il vit le fantôme, mais il lui parla :

« Où vas-tu ? lui demanda le Caballo, qui, du reste, était un fantôme tout à fait raisonnable et plein de courtoisie.

— Je me dirige vers l'enceinte de l'Alhambra, où j'ai mon domicile.

— Et y vas-tu avec l'intention de chercher à découvrir quelque trésor?

— Pas le moins du monde; je rentre chez moi et ne me soucie pas des trésors.

— C'est bien, lui dit le Descabezado; pourvu que tu me promettes de n'y pas toucher, tu peux t'en aller où bon te semblera. »

Après ces mots, cette *canalla del otro mundo*, comme l'appelle naïvement le P. Écheverria, disparut pour continuer sa promenade infernale.

C'est aux Mores, ajoute le P. Écheverria, qu'il faut attribuer tous ces sortiléges, car la magie leur était aussi familière que leur couscoussou.

Quittant le domaine du fantastique pour rentrer dans la réalité, dirigeons-nous vers l'*Alcazaba*, dont un soleil ardent colore les murailles rugueuses des tons les plus intenses. L'Alcazaba était la citadelle de l'Alhambra, et passe pour avoir été construite par Alhamar; on y entrait autrefois par la *torre del Homenage* (la tour de l'Hommage), énorme et massive construction qui sert encore aujourd'hui de prison pour les condamnés militaires. A un des angles de cette tour, nous remarquâmes une pierre en forme de pilier, enlevée sans aucun doute par les Mores aux ruines de l'ancienne Illiberia, et sur laquelle nous lûmes une inscription qui nous apprit qu'elle appartenait à un monument élevé par P. Valerius Lucanus à sa très-douce épouse Cornelia : *Corneliæ uxori indulgentissimæ*. Une petite cour de l'Alcazaba renferme un très-curieux monument de sculpture arabe qui doit remonter à une époque fort ancienne : c'est un grand bassin de marbre dont la forme rappelle à peu près celle des sarcophages romains, mais qui paraît avoir été destiné à recevoir l'eau d'une fontaine.

Sur une des faces sont sculptés quatre groupes affrontés représentant chacun un sujet répété : c'est un lion qui, saisissant par le cou un animal qui peut être une gazelle ou une antilope, s'apprête à le dévorer; les Orientaux ont assez souvent, malgré la défense du Prophète, représenté des sujets analogues, tels qu'un faucon dévorant un lièvre ou une perdrix. Le bas-relief en question est d'un travail barbare et très-naïf, et rappelle assez comme faire la fontaine des Lions que nous verrons bientôt dans l'Alhambra.

A gauche de la tour del Homenage, s'élève celle *de la Armeria*, où se trouvait autrefois l'arsenal, comme son nom l'indique, et qui sert aujourd'hui de caserne. On nous a assuré qu'au commencement de ce siècle la tour de la Armeria renfermait encore des armes et armures très-curieuses provenant des anciens défenseurs de Grenade, et faisant sans doute partie de celles qui furent déposées à l'Alhambra lors de la reddition de la citadelle ; car un des articles de la capitulation stipulait que toutes les armes devaient être livrées entre les mains des vainqueurs. Or, ces glorieux trophées, précieux à plus d'un titre, furent vendus par le gouverneur don Luis Bucarelli, dont nous avons déjà parlé, pour subvenir à la dépense d'un combat de taureaux. Qui sait à quels vulgaires usages ils ont pu servir! Peut-être auront-ils partagé le triste sort de l'*espada valenciana* de don Alonso de Céspedès, un des meilleurs capitaines de Charles-Quint : cette fameuse épée, qui pesait quatorze livres, était de la même fabrique que celle dont François I^er se servait à Pavie; en 1809, elle tomba entre les mains d'un maçon qui, pour utiliser une lame d'une si bonne trempe, la cassa en plusieurs morceaux et en fit des truelles et autres instruments. Triste fin d'une épée qui avait été la terreur des ennemis de l'Espagne!

Pénétrons maintenant dans la fameuse *torre de la Vela* ou *de la Campana*, la plus haute, avec la *torre de Comarès*, de toutes celles de l'Alhambra, et, comme toutes les tours moresques, massive et de forme carrée; elle servait autrefois de vigie (*vela*), et son autre nom vient de la cloche de l'arrosage (*Campana de los riegos*), qu'on appelle encore *el Reloj de los labradores*, ou l'horloge des laboureurs, parce qu'elle sert à régler pour les laboureurs de la Vega les heures d'irrigations, au moyen des différentes combinaisons des *campanadas* qu'on frappe pendant la nuit. La torre de la Vela, qui passe pour avoir été construite sous le règne d'Alhamar, fait aujourd'hui partie des armes modernes de Grenade, parce que, dit un auteur local, le son de la cloche produisit, en 1843, un effet prodigieux sur les habitants de la ville, leur donnant un courage surnaturel pour repousser les troupes rebelles qui l'assiégeaient.

Après avoir franchi une petite porte basse, nous monterons un étroit escalier qui conduit à la plate-forme de la tour de la Vela, et nous serons éblouis par la plus splendide vue qu'il soit permis à l'homme de rêver : le golfe de Naples vu du haut du Vésuve, Constantinople



La tour de Comarès. — Dessin de Gustave Doré.

vue de la Corne-d'Or, peuvent à peine donner l'idée d'un panorama aussi magique : à nos pieds, Grenade et les clochers de ses cent églises que nous apercevions à vol d'oiseau; plus loin, les hauteurs qui dominent la ville, parsemées de blanches maisons qui se détachaient sur une verdure touffue, éclairées en rose par le soleil du soir, et nous faisaient penser aux vers du poëte arabe qui compare Grenade à une coupe d'émeraude ornée de perles orientales. Plus loin encore, en face de nous, la fertile Vega étendait, comme un immense tapis, ses vingt lieues de verdure où brillaient comme des points blancs les murs de ses *alquerias*, et que sillonnait le Genil, semblable à un long ruban argenté.

Les nombreuses montagnes qui servent d'horizon à ce paysage unique au monde ont chacune un nom célèbre dans l'histoire de Grenade : c'est d'abord la Sierra de Elvira, la plus rapprochée, premier berceau de la ville phénicienne ; à notre gauche, le majestueux Mulahacen et les cimes neigeuses des Alpujarras se confondant par des gradations insensibles avec les nuages rosés qui planent à l'horizon ; plus loin encore, les montagnes d'Alhama et la Sierra Tejeda aux découpures bizarres ; et puis encore le sommet arrondi du mont Parapanda, bien connu des *labradores* de la Vega, pour lesquels il est comme un colossal baromètre ; il n'est pas un paysan qui, en voyant la montagne couronnée de nuages, ne répète ce proverbe populaire :

*Cuando Parapanda se pone la montera*
*Llueve aunque Dios no lo quisiera.*

C'est-à-dire que lorsque le mont Parapanda se coiffe de son bonnet, il doit pleuvoir quand bien même Dieu ne le voudrait pas.

A droite, également dorée par le soleil couchant, s'élevait la longue *sierra de Susana*, et plus loin encore la *sierra de Martos*, aux pieds de laquelle est bâtie l'antique Jaen.

Il est peu de pays qui rappellent au poëte et à l'historien autant de souvenirs que cette Vega de Grenade. il n'y a pas dans le monde entier, dit Garibay, un territoire qui ait été le théâtre de tant de hauts faits d'armes, et où autant de sang humain ait été répandu.

C'est la tour de la Vela qui excitait tant la convoitise d'Isabelle la Catholique ce jour où, quittant pour quelques heures le camp retranché où elle commandait en personne, elle voulut voir de plus près le siége de Grenade et les tours de l'Alhambra. La reine s'approcha jusqu'à un endroit nommé la Gubia, à une demi-lieue de Grenade, et resta un instant pensive en contemplant les tours vermeilles, la Torre de la Vela, les hauteurs de l'Albayzin et la fière Alcazaba.

C'est tout un poëme que ce long siége de Grenade : les chroniqueurs espagnols contemporains l'ont comparé au siége de Troie; il faut dire aussi que peu de villes étaient entourées d'un prestige aussi grand : Pierre Martyr rapporte que les marchands génois, qui parcouraient le monde entier, considéraient Grenade comme la ville la mieux fortifiée qui existât.

C'est au mois d'avril de l'année 1491 que les rois catholiques, Ferdinand et Isabelle, mirent le siége devant les derniers remparts du royaume moresque, bien décidés à ne pas se retirer avant de s'en être rendus maîtres : l'armée était forte de cinquante mille hommes, suivant les uns, de quatre-vingt mille, suivant d'autres; des étrangers de différents pays en faisaient partie : une compagnie tout entière était composée de mercenaires suisses. Il s'y trouvait même quelques aventuriers français : l'un d'eux, dont le nom n'est pas connu, publia l'année même de la reddition de la ville un intéressant récit du siége, sous le titre de : « La très-célèbre, digue de mémoire, et victorieuse prise de la ville de Grenade. — Escript à Grenade le dixiesme jour de janvier de mil CCCC XC II. » — Ce curieux petit volume in-12, d'une grande rareté, a été imprimé à Paris en 1492.

Les Rois Catholiques, pour mieux manifester leur volonté de ne pas abandonner le siége de Grenade, avaient décidé qu'une ville serait élevée sur l'emplacement même du camp, à une lieue environ de Grenade : au bout de trois mois, la ville était bâtie, et recevait le nom de *Santa-Fé.*

L'érection de Santa-Fé produisit un effet extraordinaire à Grenade, et jeta beaucoup de découragement parmi les défenseurs ; cette dernière ville était toujours déchirée par des dissensions intérieures, et des symptômes d'insubordination commençaient à se manifester parmi la population ; en outre, la famine se faisait cruellement sentir, car le nombre des habitants s'était considérablement accru à la suite de l'émigration des Arabes chassés successivement par les Espagnols des différentes villes du royaume moresque.

La garnison de Grenade ne recevait ses vivres et ses renforts que de la contrée montagneuse des Alpujarras, la seule province qui ne fût pas encore soumise aux chrétiens; le marquis de Villena y fut envoyé avec l'ordre de ravager ce pays, le grenier de la capitale ; il s'acquitta si bien de sa mission, qu'au bout de peu de temps quatre-vingts villes ou villages furent pillés et rasés. D'un autre côté, toutes les communications entre les Mores d'Afrique et ceux de Grenade avaient été interceptées, en sorte que ces derniers n'avaient plus de secours à espérer d'aucun côté.

Le roi de Grenade, voyant enfin que tout espoir de salut lui était enlevé, songea à faire des propositions de paix aux Espagnols, mais comme le peuple espérait toujours recevoir des renforts d'Afrique, il fut décidé qu'on les ferait dans le plus grand secret. Les premières conférences eurent donc lieu dans la nuit, au village de Churriana, à une lieue de la ville, et les termes de la capitulation ayant été discutés et établis, elle fut ratifiée par les deux parties le 25 novembre 1491.

Les principaux articles accordaient aux habitants de Grenade le libre exercice du culte mahométan et la pratique de leurs cérémonies religieuses; — ils ne devaient être molestés en rien pour leurs usages nationaux, leur langage et leur costume; — les propriétés devaient être respectées, et les Espagnols s'engageaient à fournir des



Galerie du Patio de los Arrayanes. — Dessin de Gustave Doré.

vaisseaux à ceux qui, ne voulant plus rester à Grenade, préféraient passer en Afrique; — toutes les armes devaient être remises aux vainqueurs; quant à Abdallah, on lui assigna une ville et quelques places voisines dans les Alpujarras, avec trois mille vassaux et un revenu de six millions de maravédis.

Abdallah, ou Boabdil, comme l'appellent les Espagnols, s'était engagé à remettre les clefs de la ville et des forts soixante jours après la date de la capitulation; mais les bruits de pourparlers avaient commencé à circuler parmi la population, et les conseillers de Boabdil, craignant une révolte, l'engagèrent à devancer l'époque fixée pour la reddition de la ville. Il fut en conséquence décidé que les Rois Catholiques feraient leur entrée dans Grenade le 2 janvier 1492.

Dans la matinée de ce jour à jamais mémorable, tout le camp espagnol présentait l'aspect de la plus grande allégresse; le cardinal Gonzalez de Mendoza fut envoyé en avant à la tête d'un fort détachement composé des troupes de sa maison et d'un corps de vétérans d'infanterie blanchis dans les batailles contre les Mores; ces troupes prirent possession de la citadelle de l'Alhambra; Ferdinand et Isabelle se placèrent à quelque distance en arrière, près d'une mosquée arabe, consacrée depuis à saint Sébastien. Bientôt la grande croix d'argent portée par saint Ferdinand dans ses campagnes contre les Mores, brilla au sommet de la Torre de la Vela, et les étendards de Castille et de San-Yago flottèrent sur les hautes tours de l'Alhambra. A ce glorieux spectacle, le chœur de la chapelle royale entonna le *Te Deum*, et toute l'armée, pleurant d'émotion, se prosterna à genoux.

Le 2 janvier de chaque année, Grenade est en fête pour célébrer l'anniversaire de l'entrée des Rois Catholiques. Il y a ce jour-là une foule énorme à l'Alhambra, et on peut y voir beaucoup d'habitants des montagnes voisines dans leurs costumes les plus pittoresques.

Les jeunes filles ne manquent jamais de monter à la tour de la Vela, car, suivant une croyance très-ancienne, celles qui frappent un coup sur la cloche doivent être mariées dans l'année; on ajoute même que celles qui frappent très-fort auront un meilleur mari.... On peut imaginer facilement quel vacarme il y a ce jour-là au sommet de la tour.

Sur un des piliers qui supportent la cloche placée au sommet de la tour, nous lûmes une inscription gravée en espagnol sur une plaque de bronze, et dont nous donnons la traduction à cause du grand événement qu'elle rappelle.

« Le deuxième jour de janvier 1492 de l'ère chrétienne, après sept cent soixante dix-sept ans de domination arabe, la victoire étant déclarée, et cette ville étant livrée aux S. S. rois catholiques, on plaça sur cette tour, comme une des plus hautes de la forteresse, les trois étendards, insignes de l'armée castillane; et les saintes bannières étant arborées par le cardinal Gonzalez de Mendoza et par don Gutierre de Cardenas, le comte de Tendilla agita l'étendard royal, tandis que les rois d'armes disaient à haute voix : *Granada ganada* (Grenade gagnée) par les illustres rois de Castille don Fernando et doña Isabel. »

Les auteurs ne sont pas d'accord sur la disposition d'esprit des habitants de Grenade pendant les jours qui suivirent la prise de possession de leur ville par les troupes espagnoles. Suivant quelques-uns, ils se trouvèrent si heureux de cet événement, que tous en pleuraient de joie; le son des trompettes guerrières et de mille instruments de musique résonna dans l'enceinte de l'Alhambra. Les Mores partisans du roi Boabdil, qui s'étaient déclarés pour les chrétiens, et à la tête desquels était le *valeroso Muça*, se promenèrent par toutes les rues de la ville au son des tambours, des trompettes et des dulzaynas; les cavaliers mores passèrent toute la nuit à exécuter le jeu des lances et toutes sortes d'exercices équestres auxquels les rois catholiques assistèrent avec le plus grand plaisir. Cette nuit-là Grenade devint folle de gaieté, et les illuminations étaient si brillantes qu'on aurait cru que la terre était en feu.

Suivant le récit d'autres écrivains, récit beaucoup plus vraisemblable, Grenade était loin de présenter cet air de fête; la ville avait un aspect triste et morne; les rues étaient silencieuses et désertes, car les habitants s'étaient renfermés dans leurs maisons pour pleurer la perte de leur ville.

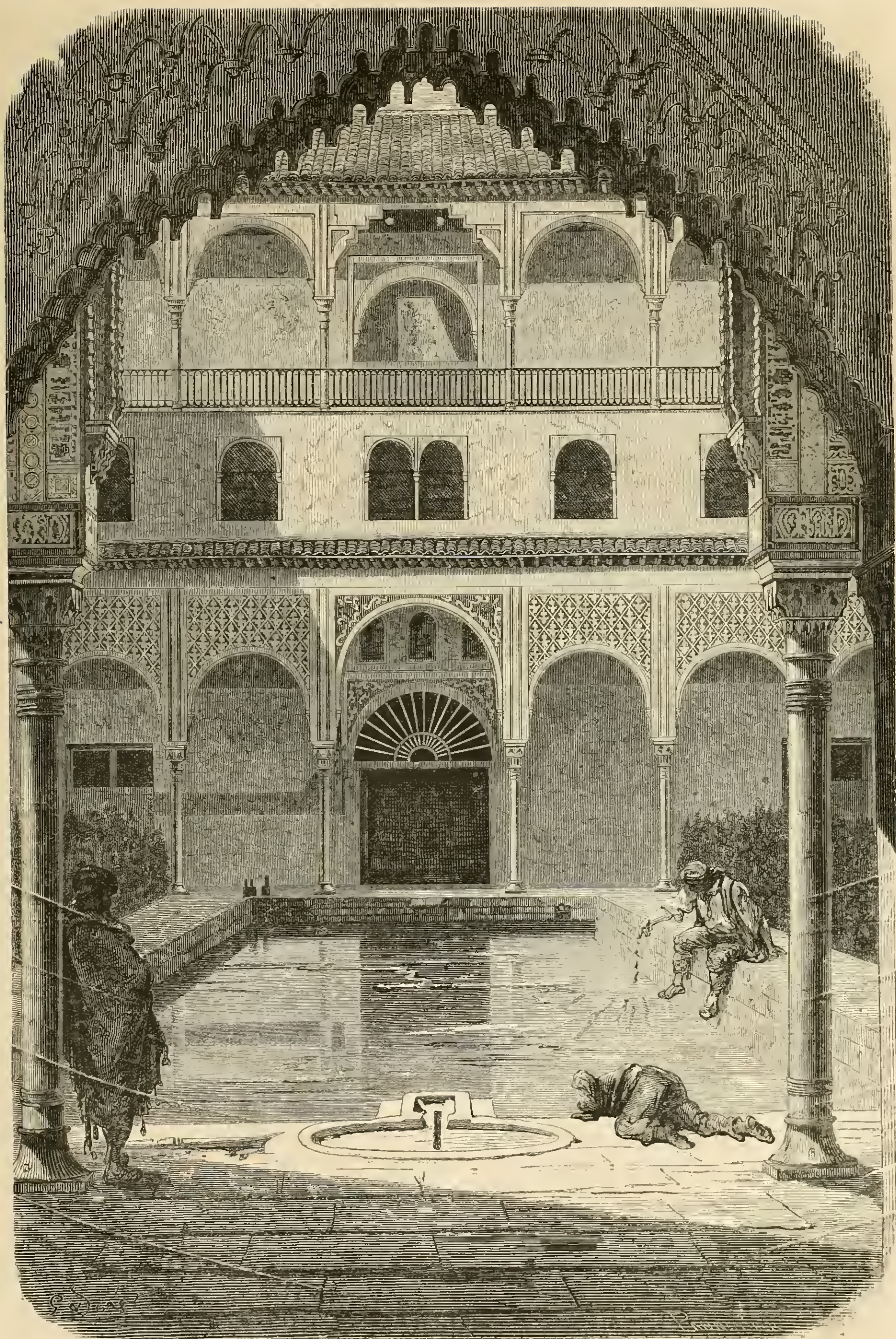
La reddition de Grenade excita dans tous les pays chrétiens une sensation immense, comme peu de temps auparavant parmi les musulmans la prise de Constantinople. A Rome, la chute de la cité moresque fut célébrée par une messe solennelle, par des processions et des fêtes publiques. A Naples, on représenta à cette occasion une espèce de drame, *Farsa*, mélange allégorique dans lequel la Foi, l'Allégresse et le faux prophète de Mahomet remplissaient les principaux rôles.

Les Mores d'Afrique apprirent avec consternation la triste fin du royaume de Boabdil; pendant plusieurs années, ils continuèrent à prier tous les vendredis dans les mosquées pour que Dieu rendît Grenade aux musulmans; et aujourd'hui encore, lorsqu'ils voient un des leurs mélancolique et pensif, ils disent : *Il pense à Grenade!*

Il ne nous reste que peu à voir avant d'entrer dans le palais des rois mores; l'église de Santa-Maria de la Alhambra, bâtie vers la fin du seizième siècle, n'a rien qui puisse nous arrêter, et nous en dirions autant de l'ancien couvent des moines Franciscains, si leur église n'avait reçu, le 18 septembre 1504, la dépouille mortelle d'Isabelle la Catholique, qui resta là jusqu'à ce qu'elle fut transportée dans la cathédrale de Grenade, après la mort de Ferdinand, son époux.

Ces églises et bien d'autres constructions occupent la place de divers édifices moresques, de la grande Mezquita, du harem; l'aspect primitif est bien changé, hélas! et si un des rois de Grenade revenait, il pourrait demander à Abenamar, *Moro de la Moreria*, comme on lui demandait dans le célèbre *romance morisco* :

Quelles sont ces hautes forteresses
Qui brillent devant moi?



Patio de los Arrayanes (cour des Myrtes). — Dessin de Gustave Doré.

— C'était l'Alhambra, seigneur,
Et cet autre la mosquée,
Et ici étaient les Alixares,
Travaillés à merveille;
Le More qui les orna
Gagnait cent doublons par jour;

Et le jour qu'il ne travaillait pas,
Il en perdait tout autant.
Cet autre, c'est le Generalife,
Jardin qui n'a pas son pareil;
Et cet autre, les tours Vermeilles,
Château de grande valeur.

. . . . . . . . . . .

— Si tu le voulais, Grenade,
Avec toi je me marierais;
Cordoue et Séville
Comme arrhes et dot je t'apporterais!

— Je suis mariée, roi Don Juan,
Mariée et non pas veuve,
Et le More qui me possède
M'aime d'un grand amour!

Dans cette antique enceinte de l'Acropole des rois de Grenade il n'est pas une pierre, pour ainsi dire, qui n'ait sa légende, et qui ne rappelle un événement chanté dans quelque *romance morisco*, comme celui qui précède.

Nous allons maintenant pénétrer dans le palais proprement dit, la maison royale, *Casa real*, comme on l'appelle aujourd'hui. Passons de nouveau devant la façade imposante, mais tant de fois maudite par nous du palais de Charles-Quint ; arrivé à l'un des angles, nous tournerons brusquement à droite, et nous suivrons une étroite et triste ruelle percée dans un coin obscur ; arrivés en face d'une petite porte de construction moderne et de l'aspect le plus vulgaire, nous sonnons, et aussitôt un gardien coiffé du sombrero andalous vient nous ouvrir; nous le suivons, et bientôt le spectacle le plus magique vient tout à coup éblouir nos yeux ; nous sommes dans l'Alhambra.

Le palais de l'Alhambra. — Le *Patio de la Alberca* ou *de los Arrayanes*. — Andrea Navagero, ambassadeur vénitien, visite l'Alhambra en 1524. — Le *Patio de los Leones*, la *Taza de los Leones*, les taches de sang. — Comment les Abencerrages ont réellement existé. — Les Zégris en massacrent trente-six dans la cour des Lions.

La cour dans laquelle nous pénétrâmes d'abord s'appelle le *Patio de la Alberca*, ce qui signifie en espagnol la cour du Réservoir, et n'est autre que la traduction du mot arabe *al-ber kah*, qui a le même sens; son nom lui vient d'un bassin ayant la forme d'un parallélogramme qui occupe le milieu de la cour. On prétend cependant que le mot *alberca* n'est que la corruption de l'arabe *barkah*, bénédiction ; et ce qui rendrait cette version assez vraisemblable, c'est que le mot barkah se retrouve souvent parmi les inscriptions arabes qui décorent les murs du *patio*. Les Espagnols appellent aussi cette cour *patio de la barca*, c'est-à-dire de la barque, nom qui n'offre aucun sens raisonnable pris dans cette acception, mais qui s'explique parfaitement, si l'on veut n'y voir que la répétition du mot arabe *barkah*.

De chaque côté du bassin s'élève une haie de myrtes épais et touffus, qui ont fait donner à cette délicieuse entrée de l'Alhambra le nom très-euphonique de *patio de los Arrayanes*, cour des myrtes. *Ar-rayhan* signifie myrte en arabe, et ce mot, comme tant d'autres de la même langue, s'est conservé en espagnol sans aucune altération.

Il serait difficile de donner une idée de l'extrême élégance de ce *patio*, le plus grand et en même temps un des mieux ornés de ceux de l'Alhambra : à chaque extrémité de la pièce d'eau s'élève une galerie ; les arceaux, ornés d'arabesques encadrées dans des quadrilles, sont supportés par de légères colonnes en marbre blanc de *Macael*, dont la forme élancée se reflète dans l'eau de l'*estanque*, calme et unie comme la surface d'un miroir. Les ornements des murs sont d'une délicatesse extraordinaire et beaucoup mieux conservés que ceux des autres pièces ; entre les fenêtres et aux angles on voit l'écusson des rois de Grenade, de la forme usitée au quinzième siècle, sur laquelle se lit la devise arabe si connue : *Wa la ghalib illa Allah*, Et Dieu seul est vainqueur! Citons encore, parmi les inscriptions qui ornent le *patio*, ces vers d'un poëte arabe :

« Je suis comme la parure d'une fiancée douée de toutes les beautés et de toutes les perfections ;

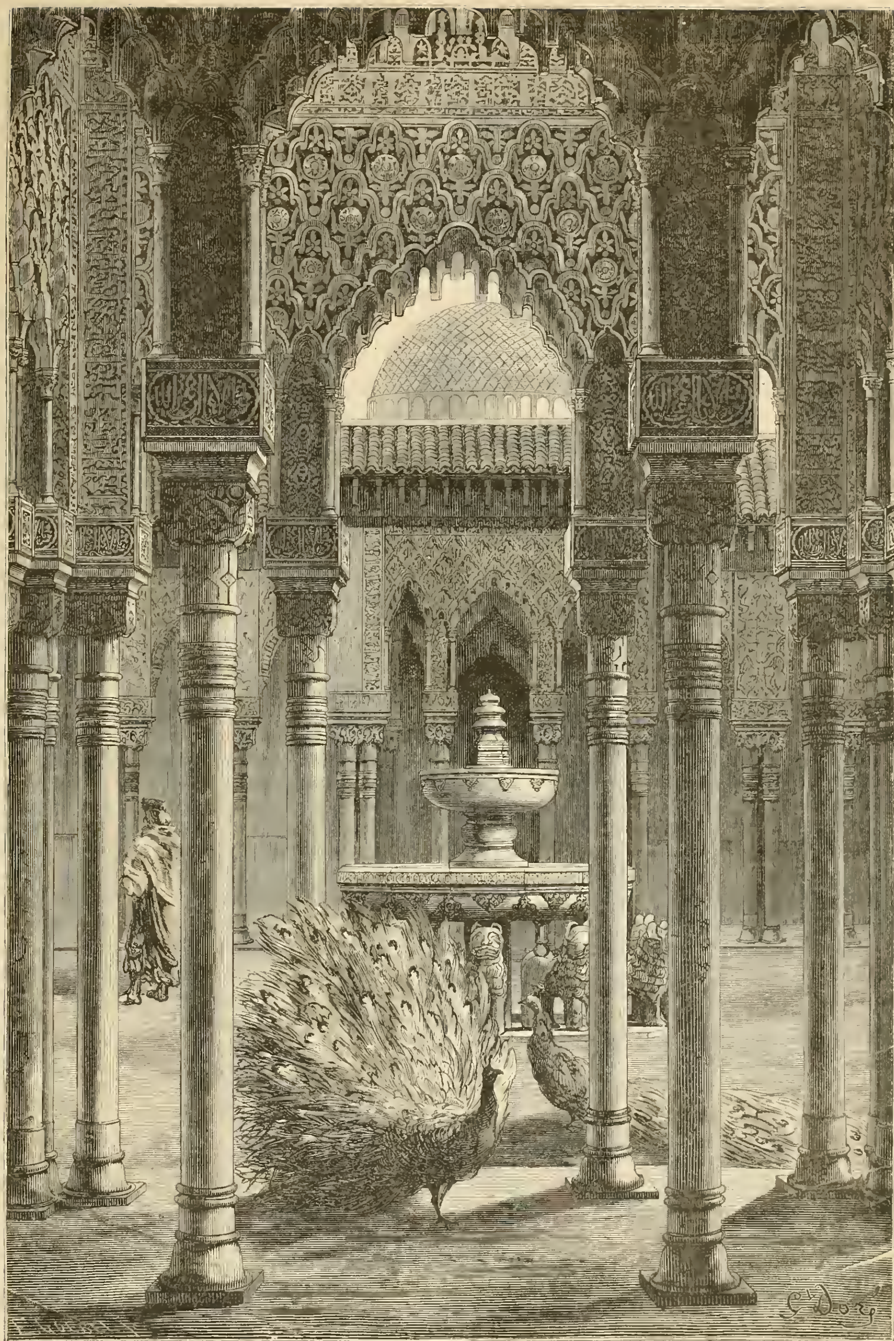
« Regarde plutôt ce vase, et tu comprendras toute la vérité de mon assertion. »

A gauche se trouve la salle où était relégué avec des débris sans valeur le magnifique vase de l'Alhambra, aujourd'hui mieux placé, comme nous l'avons dit. Est-ce à ce vase que font allusion les vers qu'on vient de lire? Ils nous paraissent trop vagues pour qu'il soit possible de rien décider à ce sujet.

L'*estanque* était autrefois entouré d'une riche balustrade moresque, qui existait intacte au commencement de ce siècle ; c'est encore le gouverneur Bucarelli, ce grand dévastateur de l'Alhambra, qui la fit enlever à cette époque, et la vendit ensuite.

A l'époque des Mores, le Patio de la Alberca formait le centre de l'Alhambra; à droite, s'élevait la grande porte d'entrée, qui fut démolie du temps de Charles-Quint, ainsi que toute la partie composant le palais d'hiver, pour faire place à la vaste construction dont nous avons parlé.

Avant de pénétrer dans les autres salles, il est nécessaire de faire quelques observations sur les procédés employés par les Mores pour les ornements qui couvrent les murs du palais; malgré leur légèreté inouïe et une délicatesse infinie dans les détails, qui les a fait comparer à la guipure, leur solidité est extrême, et cependant ils sont tout simplement en plâtre durci, ou en stuc, dans le genre du *gesso duro* dont les Italiens du quinzième siècle se servaient pour mouler ces madones en bas-relief qu'ils ont répétées à l'infini. Le marbre a été très-peu employé dans l'Alhambra, si ce n'est pour les colonnes et chapiteaux, pour quelques fontaines et salles



Patio de los Leones (cour des Lions). — Dessin de Gustave Doré.

de bains, et pour de grandes dalles de pavage. Si nous en croyons un voyageur italien qui visita Grenade peu de temps après la chute de la ville, Andrea Navagero, « certains ornements étaient en ivoire : *I lavori parte son di gesso, con oro assai, e parte di avorio e oro accompagnato ;* — « ces travaux sont partie en plâtre, avec de riches dorures, et partie en ivoire accompagné d'or. »

Le même auteur nous apprend que, de son temps, le Patio était déjà planté de myrtes, et qu'on y voyait aussi quelques orangers : « *Da un canto all'altro del canale vi e una spallera di mirto bellissima, e alquanti pe di naranci.* »

A droite du Patio de la Alberca, se trouve le *Cuarto* de la Sultana, autrefois un des plus beaux appartements de l'Alhambra, mais bien dégradé aujourd'hui, car il n'y a pas très-longtemps encore il servait de magasin pour la morue dont on nourrissait les galériens.

De là nous passerons à la célèbre cour des Lions, la merveille de l'architecture moresque. Le *Patio de los Leones*, la partie la plus parfaite du palais de l'Alhambra, est bien loin d'avoir les grandes dimensions qu'on pourrait croire, et que lui donnent ordinairement les gravures de keepsakes ; c'est un parallélogramme qui ne mesure guère plus de cent pieds sur cinquante, entouré d'une galerie couverte, avec de petits pavillons à chaque extrémité. La galerie est supportée par cent vingt-huit colonnes de marbre blanc que surmontent des arceaux d'un fini et d'une délicatesse de travail extraordinaires ; les soubassements, en mosaïque de faïence de couleurs variées, ont été restaurés de manière à conserver leur aspect primitif. Les chapiteaux des colonnes, qui offrent tous les mêmes contours, paraissent uniformes au premier abord ; mais si on les examine avec attention, on s'apercevra facilement que les dessins, arabesques et inscriptions fouillés dans le marbre sont de la plus grande variété. Ces chapiteaux étaient autrefois peints et dorés ; ceux qui ont conservé leurs couleurs primitives font voir que les arabesques étaient peintes en bleu et les fonds en rouge ; les inscriptions étaient en or, ainsi qu'une partie des ornements. L'or dont on se servait venait d'Afrique, et on le battait en feuilles minces à Grenade. Cette immense quantité d'or employée explique les versions fabuleuses dont nous avons parlé, et par lesquelles on cherchait à expliquer les prodigieuses dépenses d'un des rois de Grenade.

On remarque une légère irrégularité dans la disposition des nombreuses colonnes, tantôt accouplées deux par deux, tantôt isolées ; irrégularité d'un effet charmant, qui a été calculée sans aucun doute pour rompre la monotonie. Ces colonnes étaient autrefois entièrement dorées ; après la prise de Grenade, on recula devant la dépense qu'il fallait faire pour réparer les dorures, et on trouva beaucoup plus simple et surtout plus productif de gratter les ornements pour enlever l'or. Les inscriptions, en caractères coufiques, sont prodiguées partout et chantent la louange de Dieu ; sur la bande qui entoure le tympan de l'arc principal, on en remarque une en caractères cursifs d'une élégance extrême, qui contient des souhaits de bonheur pour le sultan : « Puissent un pouvoir éternel et une gloire impérissable être le partage du maître de ce palais ! » Cette inscription rappelle l'usage, très-ancien parmi les Orientaux, de tracer sur la plupart des objets usuels des souhaits de bonheur pour le propriétaire.

Au centre du Patio, s'élève la fontaine des Lions (*la Taza de los Leones*), grande vasque dodécagonale de marbre blanc, surmontée d'une autre plus petite de forme ronde, toutes deux ornées d'inscriptions et d'arabesques en relief du plus beau travail. La vasque inférieure est supportée par douze lions, également en marbre blanc ; ces lions, qu'on pourrait tout aussi bien appeler des tigres ou des panthères, sont en réalité des animaux fantastiques ; les artistes mores, habitués à obéir à leur fantaisie, ne se sont jamais exercés à imiter la nature avec fidélité : la tête de ces lions, puisqu'il faut les appeler ainsi, est grossièrement équarrie et du dessin le plus primitif ; un trou rond figure la gueule ouverte, par laquelle s'échappe l'eau qui retombe dans la vasque ; la crinière est figurée par quelques rayures parallèles, et quatre supports carrés représentent les pattes. Malgré cette naïveté, qui va jusqu'à la barbarie, ces monstres ont un très-grand caractère décoratif qui vous saisit et vous charme, et nous avons vu peu de fontaines dont l'ensemble soit d'un effet aussi heureux que la Taza de los Leones. Les inscriptions tant soit peu emphatiques dont la fontaine moresque est ornée, ont été, la plupart du temps, traduites infidèlement. En voici la traduction littérale, que nous empruntons à M. de Gayangos :

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Vois cette masse de perles scintiller de toutes parts et lancer dans les airs ses globules prismatiques,

« Qui retombent en un cercle d'écume argentée et s'écoulent ensuite parmi d'autres joyaux surpassant tout en beauté, comme ils surpassent le marbre même en blancheur et en transparence. »

« En regardant ce bassin, on croirait voir une solide masse de glace d'où l'eau s'écoule, et pourtant il est impossible de dire laquelle des deux est liquide. »

« Ne vois-tu pas comme l'onde coule à la surface, malgré le courant inférieur qui s'efforce d'en arrêter le progrès,

« Comme une amante dont les paupières sont pleines de larmes et qui les retient, craignant un délateur ? »

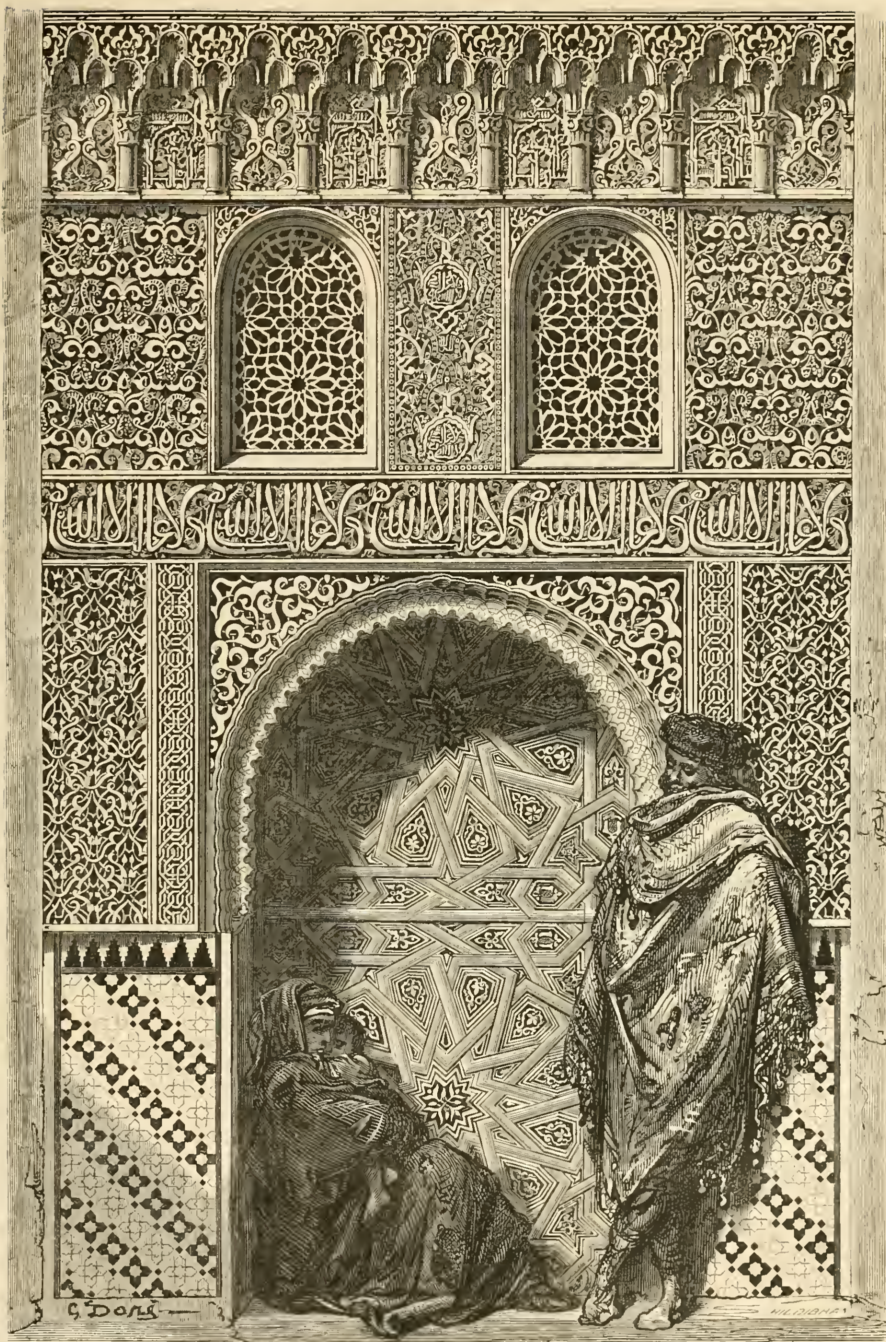
« Car, en vérité, qu'est cette fontaine, sinon un nuage bienfaisant qui verse sur les lions ses abondantes eaux ? »

« Telles sont les mains du calife quand, dès le matin, il se lève pour répartir de nombreuses récompenses entre les mains des soldats, les lions de la guerre. »

« O toi qui contemples ces lions rampants, sois sans crainte ! la vie leur manque et ils ne peuvent montrer leur furie. »

« O héritier d'Ansar[1] ! à toi, comme au plus illustre rejeton d'une branche collatérale, appartient cet orgueil

1. Ansar ou Ansariun est le nom qu'on donne à ceux qui suivirent Mahomet dans sa fuite de Médine. La tribu de Khazraj, à



Porte de la Torre de las Infantas. — Dessin de Gustave Doré.

de ta race qui te fait regarder avec mépris les autres rois de la terre. »

« Puissent les bénédictions de Dieu être toujours avec toi ! Puisse-t-il rendre tes sujets obéissants et t'accorder la victoire sur tes ennemis. »

Rien ne saurait donner une meilleure idée de la vie voluptueuse des Mores que cette cour des Lions, surtout si on veut se transporter par l'imagination quatre siècles en arrière : on se représentera le roi de Grenade entouré de ses femmes favorites et de ses courtisans, assis, à l'ombre des palmiers et des orangers, sur des tapis persans ou sur des coussins de cette belle soie qui se fabriquait à Grenade ; les poëtes récitaient des vers, ou les musiciens jouaient, sur le *laud* et la *dulçayna*, des *zambras* et des *leylas* moresques, dont le son se mêlait au murmure des eaux tombant de la fontaine dans les rigoles de marbre.

Lorsqu'Andrea Navagero visita l'Alhambra, en 1524, le Patio de los Leones fit une vive impression sur l'ambassadeur, habitué cependant aux merveilles de Venise ; après avoir manifesté son admiration, il ajoute ce détail, relatif à la fontaine : « Les lions sont faits de telle sorte, que lorsqu'il n'y a pas d'eau, si on prononce même à très-basse voix une parole à la bouche de l'un desdits lions, ceux qui placent leur oreille à la bouche des autres lions entendent la voix très-distinctement. »

La Cour des Lions était alors parfaitement conservée ; elle a malheureusement subi, depuis, bien des dégradations : les fines moulures ont été empâtées par un badigeon périodique ; la peinture et la dorure ont disparu en partie, et une toiture d'un aspect désagréable a remplacé les élégantes tuiles vernissées du temps des Mores. Néanmoins, tel qu'il est aujourd'hui, ce patio est le plus beau monument de ce genre qu'on puisse voir en Espagne.

Lorsque vous visiterez la cour des Lions, le guide ne manquera pas de vous faire remarquer des taches rougeâtres au fond du bassin et sur les larges dalles qui forment le pavage : c'est le sang des Abencerrages que le marbre a bu et qu'il conserve depuis quatre cents ans pour accuser chaque jour de lâches assassins. Il est vrai que les sceptiques vous diront que ces taches ne sont pas autre chose qu'une rouille rosée que le temps dépose à la longue sur le marbre blanc, et qu'il n'est pas vrai que les Zégris attirèrent les Abencerrages dans un guet-apens ; d'autres iront même plus loin, affirmant que ces deux tribus de Grenade n'ont jamais existé, si ce n'est dans l'imagination des romanciers.

Empressons-nous d'affirmer à ceux qui ne croient à rien que les Zégris et les Abencerrages ont bien et dûment existé ; d'anciens historiens arabes et espagnols très-sérieux en font mention, ainsi que des auteurs modernes très-autorisés. Rien ne nous empêche donc de croire que les taches en question sont véritablement du sang, et, pour notre part, nous croyons à ce sang comme à celui de saint Janvier.

Les Abencerrages et les Zégris étaient deux familles nobles de Grenade qui se haïssaient mortellement : les premiers, tant chantés par les *romances* moresques, et dont le nom arabe était Beni-Serraj, descendaient d'un nommé Aben-Merwan-Ibn-Serraj, qui était le vizir de Mohammed-Ibn-Iewar, roi de Cordoue vers le milieu du onzième siècle. Lors de la prise de cette ville par les chrétiens, en 1235, ils se réfugièrent à Grenade, et leur famille s'accrut à tel point que, vers la fin du quinzième siècle, elle comptait plus de cinq cents membres.

Quant aux Zégris, ils étaient originaires de Saragosse et d'autres villes d'Aragon. Quand les Espagnols s'emparèrent de ce pays, ils se retirèrent à Grenade, où on leur donna le nom patronymique de Tsegrium (pluriel de Tsegri), c'est-à-dire habitants de Tseghr ou Tsagher, nom sous lequel les Arabes connaissaient l'Aragon.

La haine que se portaient ces deux tribus s'accrut encore à l'occasion de la rivalité des deux femmes d'Abdallah. L'une, nommée Ayesha, était sa cousine ; l'autre était de naissance espagnole, et s'appelait Zoraya, c'est-à-dire étoile du soir ; les auteurs arabes s'accordent, comme nous l'avons dit, à la considérer comme la cause première de la perte de Grenade ; son nom de chrétienne était Isabelle de Solis, et elle était fille d'un gouverneur de Martos ; à la prise de cette ville par les Mores, elle fut amenée comme captive à Grenade, et comme elle était de la plus merveilleuse beauté, on la destina au harem du roi, qui ne tarda pas à ressentir pour elle un très-vif attachement. Ayesha, qui détestait sa rivale, craignit que le roi ne prît un successeur parmi les fils de Zoraya au préjudice de ses propres enfants, et intrigua secrètement contre elle. Deux partis se formèrent bientôt : les Abencerrages embrassèrent la cause de Zoraya, les Zégris se déclarèrent pour Ayesha, et bientôt la ville et l'Alhambra devinrent le théâtre de querelles sanglantes qui devaient affaiblir le royaume et amener sa chute prochaine.

Les Zégris, dont la tribu des Gomélès avait embrassé la cause, imaginèrent, pour perdre Zoraya, de l'accuser d'adultère avec un des Abencerrages, et un jour un Zégri osa s'écrier devant le roi :

« Vive Allah ! tous les Abencerrages doivent mourir, et la reine doit périr par le feu ! »

Un des Gomélès, qui était présent, fit observer qu'on ne devait pas toucher à la reine, car elle avait des défenseurs trop nombreux, et tout serait perdu.

« Tu sais, ajouta-t-il en s'adressant au roi, qu'Halbinhamad convoquera tous les siens et qu'il sera suivi des Alabezes, des Vanegas et des Gazules, qui sont tous la fleur de Grenade.

« Mais voici ce que tu dois faire pour te venger : appelle un jour tous les Abencerrages à l'Alhambra, en ayant soin de les faire venir un à un, et dans le plus grand secret ; vingt ou trente Zégris dévoués et sûrs se tiendront près de toi, armés jusqu'aux dents, et à mesure qu'un des seigneurs abencerrages entrera, il sera saisi et égorgé. Et quand il n'en restera plus un seul, si leurs amis veulent les venger, tu auras pour toi les Gomélès, les Zégris et les Maças, qui sont forts et nombreux. »

laquelle appartenaient les rois de Grenade, prétendait descendre d'un des Ansars.

Le roi finit par consentir; sur quoi Ginès Perez, qui raconte cette dramatique histoire, s'écrie : « O Grenade infortunée, quels malheurs t'attendent; tu ne pourras te relever de ta chute, ni recouvrer ta grandeur et ta richesse ! »

Le roi ne put dormir de toute la nuit : « Malheureux Abdilli, roi de Grenade, s'écria-t-il, tu es sur le point de te perdre, toi et ton royaume. »

Le jour arrivé, il se rendit dans une salle de l'Alhambra où l'attendaient beaucoup de seigneurs zégris, gomélès et maças; tous se levèrent de leurs siéges, et saluèrent le roi, en lui souhaitant une heureuse journée.

A ce moment, entra un écuyer qui apprit au roi que Muça et d'autres seigneurs abencerrages étaient arrivés pendant la nuit de la Vega, où ils avaient combattu les chrétiens avec succès, et qu'ils rapportaient deux drapeaux espagnols, et plus de trente têtes.

Le roi parut se réjouir de cette nouvelle; mais d'autres pensées le préoccupaient, et ayant appelé à part un des Zégris, il lui ordonna de faire venir dans la Cour des Lions trente des siens bien armés, et un bourreau avec tout ce qu'il fallait pour ce qui avait été convenu.

Le Zégri sortit et exécuta ponctuellement les ordres du roi, qui se rendit à la Cour des Lions, où il trouva trente cavaliers zégris et gomélès bien armés, et avec eux le bourreau. Aussitôt il ordonna à son page d'appeler Abencarrax, son alguazil mayor, qui devait être la première victime; au moment où il entra dans la Cour des Lions, les conjurés se saisirent de lui sans qu'il pût faire aucune résistance, et lui tranchèrent la tête au-dessus d'un grand bassin de marbre. Ensuite fut appelé Halbinhamad, celui qui était accusé d'adultère avec la reine, et il partagea le même sort. Trente-quatre seigneurs abencerrages, la fleur de la noblesse de Grenade, furent ainsi égorgés un à un, sans qu'on entendît le moindre bruit. Les Abencerrages avaient toujours traité les chrétiens avec humanité, et on assure que plusieurs d'entre eux déclarèrent au moment suprême qu'ils mouraient chrétiens.

Les autres seigneurs durent la vie à la présence d'esprit d'un petit page, qui entra, sans qu'on fît attention à lui, au moment même où son maître était égorgé; frappé d'épouvante en voyant tant de cadavres, il put cependant s'échapper par une porte secrète au moment où on faisait entrer un autre Abencerrage. A peine sorti de l'enceinte de l'Alhambra, il aperçut, près de la fontaine, le seigneur Malique Alabez avec Abenamar et Sarrazino, qui se rendaient au palais, où le roi les avait appelés comme les autres :

« Ah ! seigneurs, leur dit le page en pleurant, par Allah ! n'allez pas plus loin, si vous ne voulez mourir assassinés !

— Que veux-tu dire ? répondit Alabez.

— Sachez, seigneur, que dans la Cour des Lions on a massacré un grand nombre d'Abencerrages, parmi lesquels mon malheureux maître, que j'ai vu décapiter; Dieu a permis qu'on ne fît pas attention à moi, et j'ai pu m'échapper furtivement. Par Mahomet, seigneurs, soyez en garde contre la trahison ! »

Les trois cavaliers mores restèrent pétrifiés, se regardant et ne sachant s'ils devaient croire le page. Enfin ils redescendirent, se consultant sur ce qu'ils devaient faire. Au moment où ils allaient entrer dans la rue de los Gomélès, ils rencontrèrent le capitaine Muça accompagné d'une vingtaine de cavaliers abencerrages : c'étaient ceux qui avaient été combattre les chrétiens dans la Vega, et ils venaient trouver le roi pour lui rendre compte du combat.

« Seigneurs, leur dit Alabez aussitôt qu'il les aperçut, un grand complot a été tramé contre nous; » et il leur raconta ce qui se passait.

Ils se rendirent tous à la place de Bibarrambla, et Muça, qui était capitaine général des hommes de guerre, fit sonner les *añafiles* (trompettes moresques) pour appeler ses partisans à la vengeance. Bientôt l'Alhambra fut assailli; les portes massives, qui résistaient aux coups, furent brûlées, et les Abencerrages entrèrent dans le palais comme des lions furieux, et se précipitèrent sur les traîtres : plus de cinq cents Zégris, Gomélès et Maças périrent sous leurs poignards; pas un seul ne fut épargné.

Un *romance* ou complainte populaire, qu'on chanta longtemps à Grenade, rappelle le souvenir du massacre des Abencerrages :

. . . . . . . . . . .
Dans les tours de l'Alhambra
S'élevait une grande rumeur,
Et dans la ville de Grenade
Grande était la désolation,
Parce que, sans raison, le roi
Ordonna d'égorger un jour
Trente-six Abencerrages
Nobles et de grande valeur,
Que les Zégris et les Gomélès
Accusaient de trahison.

Nous allons quitter ce merveilleux Patio de los Leones, si riche en poétiques légendes; quelques-unes des plus belles salles de l'Alhambra s'ouvrent sous ses portiques, notamment la *sala de Justicia*, celle *de las dos Hermanas* (des deux sœurs), et celle des *Abencerrages;* c'est dans cette dernière que nous allons pénétrer, et nous y retrouverons encore le souvenir du dramatique événement que nous venons de raconter.

CH. DAVILLIER.

*(La suite à la prochaine livraison.)*



Porte de la Sala de Justicia. — Dessin de Gustave Doré.




Croquis fait dans un faubourg de Grenade. — Dessin de Gustave Doré.

# VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET CH. DAVILLIER[1].

## GRENADE.

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. CH. DAVILLIER.

La salle des Abencerrages; encore des taches de sang; histoires de revenants : les ombres des chevaliers abencerrages. — La *sala de las dos Hermanas.* — La *sala de los Embajadores;* le plafond *Artesonado;* les *Azulejos.* — Réponse d'un roi de Grenade; le récit d'un chevalier zégri : la revanche des Abencerrages; la *Hermosa Galiana.* — Le *Peinador de la reina.* — Le jardin de Lindaraja. — Le *Mirador.* — Les *Baños de la sultana.* — La *sala de Secretos.* — La *Mesquita* ou *Capilla real.* — Le *Patio de la Reja.* — Les peintures de la *sala del Tribunal.*

La salle des Abencerrages est une des plus belles de l'Alhambra, sinon une des plus grandes : la voûte, en forme de *media naranja* — de moitié d'orange — suivant l'expression espagnole, est du travail le plus merveilleux qu'on puisse imaginer : des milliers de pendentifs, ou petites coupoles pendantes, d'une variété infinie, se détachent de la voûte et s'y suspendent comme autant de stalactites. On ne pourrait mieux comparer ces étonnants plafonds moresques qu'aux alvéoles innombrables d'une ruche. Rien n'est plus curieux que leur construction purement mathématique, et d'une symétrie parfaite, malgré une apparence d'irrégularité : ces pendentifs sont formés par la combinaison de sept prismes de formes différentes, surmontés de courbes tantôt en plein cintre, tantôt en ogive. On est étonné de l'effet extraordinaire

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 289, 305, 321, 337; t. VIII, p. 353; t. X, p. 1, 17, 353 et 369.

que les architectes mores savaient obtenir avec des éléments d une aussi grande simplicité.

La salle des Abencerrages doit son nom à ce que, suivant une tradition accréditée à Grenade, plusieurs de ces seigneurs mores y furent assassinés; des taches couleur de rouille se voient sur le rebord d'un grand bassin qui occupe le centre de la salle, et on assure que le sang est celui de plusieurs Abencerrages qui auraient été égorgés au-dessus de ce bassin, en même temps que les têtes de leurs frères tombaient dans celui de la fontaine des Lions. Le fait s'explique très-naturellement par le voisinage du *Patio de los Leones*, qui est contigu, comme on sait, à la salle des Abencerrages.

Le P. Écheverria, qui nous a raconté avec un si grand sérieux l'histoire du *Cheval sans tête* et du *Fantôme velu*, plaisante agréablement les visiteurs naïfs et sensibles qui, de son temps, s'apitoyaient sur le sort des victimes. « Il vient ici, dit le chanoine de Grenade, des hommes et des femmes qui visitent l'Alhambra, et, arrivés à la salle des Abencerrages, ils regardent avec attention le sol, et fixent leurs yeux sur le bassin; ils croient voir les ombres de ces malheureux seigneurs se dessiner sur les murs, leurs corps traînés sur les dalles, et ils voient même sur le bassin les taches de leur sang innocent; les hommes demandent vengeance au ciel contre une pareille injustice, et les femmes pleurent amèrement le malheureux sort des victimes, se répandant en malédictions contre le roi impie, tandis que d'autres bénissent mille fois le petit page qui alla porter la nouvelle du massacre à ceux qui n'étaient pas encore venus au fatal rendez-vous. »

Ainsi, ajoute le P. Écheverria, tout cela n'est que mensonge et fausseté, — *todo es mentira, falso todo.* Cela n'empêche pas le brave chanoine de nous raconter, quelques pages plus loin, que les ombres des Abencerrages reviennent chaque nuit dans la Cour des Lions, et dans la salle où plusieurs d'entre eux périrent; ces revenants font entendre, à l'heure de minuit, un lugubre murmure, « aussi fort que le bruit qu'on entend dans la cour de la Chancilleria les jours d'audience, quand il y a une grande foule; et ce murmure est produit par la voix de ces pauvres chevaliers traîtreusement égorgés, qui viennent, avec beaucoup d'autres membres de la même tribu, demander justice de la mort cruelle qu'on leur a fait souffrir; un prêtre qui venait de dire la messe à l'église de San-Cecilio m'a assuré à plusieurs reprises, en mettant la main sur son cœur, que rien n'était plus vrai que tout cela. »

C'est dans la salle des Abencerrages que se trouvaient les belles portes en bois dont nous avons parlé précédemment, et qui furent enlevées en 1837, par ordre du gouverneur, et sciées pour fermer une brèche dans une autre partie de l'Alhambra. Rien n'est plus curieux que le travail de ces portes moresques; elles sont composées d'une infinité de petits morceaux de bois résineux, ordinairement en forme de losange, et qui s'emboîtent parfaitement ensemble, de manière à former un tout très-solide. Nous avons vu chez un de nos amis des fragments presque semblables, provenant d'une ancienne mosquée du Caire.

En face de la salle des Abencerrages se trouve celle de *Las dos Hermanas*, des deux sœurs, où nous nous rendrons en traversant de nouveau la Cour des Lions. La sala de las dos Hermanas doit son nom, à ce qu'on assure, à deux larges dalles de marbre blanc qui se font remarquer, parmi celles qui forment le pavage, non-seulement par leur dimension, mais par leur couleur et leur forme, d'une égalité si parfaite, qu'on les a appelées *les Deux Sœurs*. Cette explication ne nous satisfait que médiocrement, mais il faut nous en contenter : nous avons eu beau en demander une meilleure aux auteurs les plus anciens qui ont parlé de l'Alhambra, jamais nous n'avons pu en trouver d'autre.

La sala de las dos Hermanas faisait autrefois partie des appartements particuliers des rois de Grenade; de chaque côté on remarque deux alcôves qui ont dû être destinées autrefois à recevoir des lits, et qui sont ornées des plus riches arabesques, et d'inscriptions à la louange du sultan Abou-l-Hadjadj, celui qui contribua le plus aux embellissements de l'Alhambra.

Au milieu de la salle des Deux Sœurs se trouve un bassin de marbre, comme dans celle des Abencerrages; du reste ces deux salles offrent entre elles une assez grande ressemblance quant à la disposition; seulement la première l'emporte pour l'élégance de ses ornements et pour la richesse de sa voûte ou *media naranja*. Voici quelques-unes des inscriptions qu'on y remarque, elles offrent un intérêt particulier en ce sens qu'elles se rapportent à la décoration de la salle même :

« Observe attentivement mon élégance : elle te fournira un utile commentaire sur l'art de la décoration.

« Regarde cette merveilleuse coupole! A la vue de ses admirables proportions toutes les autres coupoles pâlissent et disparaissent.

« Vois aussi ce portique, qui contient des beautés de toutes sortes.

« En vérité, ce palais n'aurait pas d'autres ornements, qu'il surpasserait encore en splendeur les hautes régions du firmament!

« Voici des colonnes ornées de toutes les perfections, et dont la beauté est devenue proverbiale.

« Lorsqu'elles sont frappées par les premiers rayons du soleil levant, elles ressemblent à autant de blocs de perles. »

Les jambages des portes présentent encore les inscriptions suivantes, dont le premier verset nous fait voir que les Mores avaient l'habitude d'orner de vases les appartements de leurs palais :

« Ceux qui me contemplent me prennent pour une fiancée qui s'adresse à ce vase, et recherche ses faveurs comme celles de son bienaimé.

« Et pourtant, je ne suis pas la seule merveille de ces lieux, car je plane avec étonnement sur un jardin dont jamais l'œil d'un homme n'a vu le semblable.

« Je fus bâtie par l'Iman Ibn-Nasr; puisse Dieu conférer à d'autres rois la majesté de ce prince ! »

La salle des Deux Sœurs contient encore d'autres inscriptions, dont une partie a été cachée par des piliers de bois que l'Ayuntamiento de Grenade fit dresser aux quatre angles, dans sa barbare tentative pour décorer cette pièce, à l'occasion d'une visite que l'infant don Francisco de Paula fit à l'Alhambra en 1832.

Précédemment on y avait établi un atelier, et plus anciennement encore on y avait exécuté de maladroites restaurations, lorsque cette pièce fut habitée par Isabelle la Catholique, et par Éléonore de Portugal, femme de Charles-Quint. La voûte en *artesonado* ou stalactites est d'un travail très-compliqué, et on assure qu'elle se compose de près de cinq mille morceaux ajustés ensemble.

Les salles que nous venons de visiter ne sont rien, malgré leur élégance et leur richesse, en comparaison de la salle des Ambassadeurs, qu'on peut appeler la merveille et le chef-d'œuvre du palais des Mores; nous nous rencontrâmes, pendant notre séjour à Grenade, avec un original qui ne voulut jamais visiter les autres pièces de l'Alhambra, prétendant que celle-ci résumait toutes les beautés possibles, et qu'il était parfaitement inutile, après avoir vu la pièce capitale, de perdre son temps à des objets secondaires. Cet étrange sophiste avait tort assurément; mais si quelque chose pouvait donner à son obstination une apparence de raison, ce serait l'aspect majestueux et la rare perfection de la pièce qui faisait l'objet de son admiration exclusive.

La *sala de los Embajadores* occupe tout l'intérieur de la *torre de Comarès*, la plus vaste et la plus importante des tours de l'Alhambra; on l'appelle aussi quelquefois *sala de Comarès* ou *Comaresch*, soit parce que les artistes qui la décorèrent étaient originaires de la ville de ce nom, soit, suivant Simon de Argote, à cause du genre de ses ornements, nommé *comarragia* par les Persans, expression qui fut adoptée par les Mores; on traverse, avant d'y pénétrer, une espèce de galerie ou d'antichambre (*antesala*) plus longue que large, appelée la *sala de la Barca*, nom qui lui vient, dit-on, de sa forme allongée, ou, ce qui est plus probable, du mot arabe *barkah*, souvent répété, et qui signifie bénédiction; cette antesala est digne elle-même de la pièce à laquelle elle sert d'entrée : elle est surmontée de deux arcs qui supportent une voûte à stalactites aussi riche que celles que nous venons de décrire.

De chaque côté de la porte d'entrée sont percées, dans l'intérieur de l'arcade, deux petites niches en marbre blanc ornées des sculptures les plus délicates et du meilleur style; imitées très-probablement de celles beaucoup plus anciennes qu'on voit encore dans la mosquée de Cordoue, ces niches étaient, dit-on, destinées à recevoir les sandales des visiteurs qui les déposaient en signe de respect avant d'entrer, comme on fait encore aujourd'hui en Orient à la porte des mosquées. On a prétendu également qu'on y plaçait des *alcarrazas* ou vases de terre poreuse, dont on se sert encore en Espagne pour faire rafraîchir l'eau.

La salle des Ambassadeurs, la plus grande de celles de l'Alhambra, mesure environ quarante pieds sur chaque face, et soixante-dix de hauteur depuis le sol jusqu'à la media-naranja, dimensions très-considérables eu égard à celles des autres pièces. Cette media-naranja est faite d'un bois résineux de la famille des cèdres ou des mélèzes, que les Espagnols appellent de son nom arabe *alerce*, mot qui, soit dit en passant, a été pris assez plaisamment pour un nom d'artiste par l'auteur d'un guide en Espagne, qui attribue le plafond à *Alerce*. Les innombrables morceaux de bois qui composent la coupole s'enchevêtrent les uns dans les autres avec une variété infinie qui défie toute description. Ce genre de travail, d'une complication extrême, s'appelle, en espagnol, *artesonado*. Tout cela est peint en bleu, rouge et vert, et rehaussé de dorures auxquelles le temps a donné un ton des plus harmonieux.

Quant aux murailles, c'est toujours le même luxe d'arabesques en stuc, exécutées avec très-peu de relief et avec la délicatesse de la dentelle, au moyen du moulage; de manière qu'avec quelques éléments très-simples qui se reproduisent et se combinent entre eux, les dessins se développent et se varient à l'infini. On assure qu'au seizième siècle la salle des Ambassadeurs fut restaurée sous la direction de Berruguete, le célèbre sculpteur et architecte; un fait très-curieux, c'est qu'il se servit, pour mouler les arabesques en stuc, d'anciens moules moresques en bois, conservés à l'Alhambra.

A la hauteur de cinq ou six pieds au-dessus du sol, les arabesques font place aux *azulejos*, ces carreaux de faïence vernissée dont nous avons déjà parlé et dont le nom, qui signifie *bleu* en arabe, vient probablement de ce que les premiers qu'on fit étaient de cette couleur. Ces azulejos sont de formes et de couleurs variées : tantôt ils offrent une teinte plate — ordinairement en bleu, vert, jaune orange ou violet — et forment, par la juxtaposition, les combinaisons les plus variées, où la symétrie n'exclut pas le caprice; tantôt chaque carreau présente un dessin avec diverses couleurs qui sont séparées entre elles par des traits en relief; quelquefois, dans ces derniers, la couleur brune est introduite parmi les ornements, comme, par exemple, dans les azulejos sur lesquels on voit l'écusson contenant les armoiries des rois de Grenade, avec la devise : « Il n'y a d'autre vainqueur que Dieu. » Ceux-là sont les plus beaux et aussi les plus rares; presque tous ceux qui restaient ont été enlevés, et c'est à peine si on en voit encore quelques-uns.

Les azulejos avec reliefs étaient probablement employés pour le pavage des salles, les parties en saillie préservant le fond de l'usure produite par le frottement continuel des pieds. On a objecté, il est vrai, qu'il était peu vraisemblable que des carreaux portant le nom de Dieu fussent placés à terre et foulés aux pieds, les Orientaux évitant soigneusement de marcher sur le moindre morceau de papier, dans la crainte que le nom de Dieu ne s'y trouve écrit; mais on peut répondre à cela que les Mores d'Espagne observaient beaucoup moins strictement que les musulmans orientaux les préceptes religieux du Coran, comme le prouvent la fontaine

des Lions, le bas-relief de l'Alcazaba, et les curieuses peintures que nous verrons tout à l'heure dans la salle du Jugement.

Nous ajouterons ici une observation : c'est que les azulejos sont toujours en *faïence*, et non pas en *porcelaine*, comme on l'a imprimé si souvent; il faut en dire autant du beau vase de l'Alhambra, qu'on présente aussi quelquefois comme une porcelaine, bien qu'il soit antérieur de plusieurs siècles à la fabrication de ce genre de poterie en Europe.

Les inscriptions de la salle des Ambassadeurs sont nombreuses; nous n'en citerons que quelques-unes :

« Gloire à] notre sultan, le roi guerrier Abou-l-hadjadj, — que Dieu rende victorieux ! »

On lit encore, au-dessus d'un soubassement en azulejos, dans le cabinet ou *alcoba* qui fait face à la porte d'entrée :

« Ici tu es accueilli matin et soir par des paroles de bénédiction, de paix et de prospérité.

« Voici le dôme élevé et nous sommes ses filles (ceci fait allusion aux *alcobas*, qui forment dans la salle comme autant de pièces plus petites).

« Pourtant, je possède une excellence et une dignité au-dessus de toutes celles de ma race. »

La salle des Ambassadeurs était, comme l'indique son nom, la pièce d'honneur du palais, celle où avaient lieu les réceptions solennelles; c'est là que les rois de Grenade recevaient les envoyés des princes africains, porteurs quelquefois de présents perfides, témoin la tunique empoisonnée, offerte par Ahmed, roi de Fez, à Yousouf II, qui mourut, dit-on, peu de temps après l'avoir portée ; c'est là que le sultan Aboul-Hasen faisait, à l'époque de la splendeur de Grenade, cette fière réponse à l'envoyé du roi de Castille, qui exigeait un tribut en argent : « Allez dire à votre maître que dans mon hôtel des Monnaies, on ne frappe pour lui que des fers de lance ! »

Plus d'une fois aussi, ces murs si élégants urent témoins de drames sanglants : Mohammed-Ibn-Ismael ayant, dans une cérémonie publique, essuyé une insulte de son souverain, qui lui reprochait de s'être conduit lâchement dans une attaque contre les chrétiens, jura de s'en venger, et le frappa d'un coup de poignard dans cette salle, ainsi que son grand-vizir.

C'est encore dans la salle des Ambassadeurs que Boabdil, le dernier roi de Grenade, reçut la nouvelle de la mort de trente cavaliers zégris, massacrés dans la Vega par les Abencerrages, qui avaient embrassé le christianisme, et étaient devenus les vassaux du roi Ferdinand ; scène que rapporte ainsi un *romance morisco :*

« Devant le roi *Chico*, de Grenade, sont arrivés des messagers entrés par la puerta de Elvira, qui se sont rendus à l'Alhambra. Celui qui est arrivé le premier est un Zégri de renom, coiffé en signe de deuil d'un capuchon noir; après avoir mis les genoux à terre, il s'est exprimé ainsi : « Je t'apporte, seigneur, les nouvelles les plus douloureuses : sur les fraîches rives du Xenil s'étend une nombreuse armée; elle y a déployé ses enseignes de guerre, un étendard doré sur lequel est brodée une magnifique croix, plus brillante que l'argent. Et le général de ces troupes s'appelle le roi Ferdinand : tous ont fait le serment de ne pas quitter la Vega avant de s'être rendus maîtres de Grenade. Et cette armée est aussi commandée par une reine très-aimée des soldats, appelée doña Isabel, reine de haute noblesse et de grand renom. Tu me vois ici blessé dans un combat qui vient d'avoir lieu dans la Vega entre les chrétiens et les Mores : trente Zégris sont restés sur le terrain, passés au fil de l'épée ; les Abencerrages chrétiens, accompagnés d'autres chevaliers de la même religion, ont montré un courage incroyable, et ont fait ce massacre des gens de Grenade.

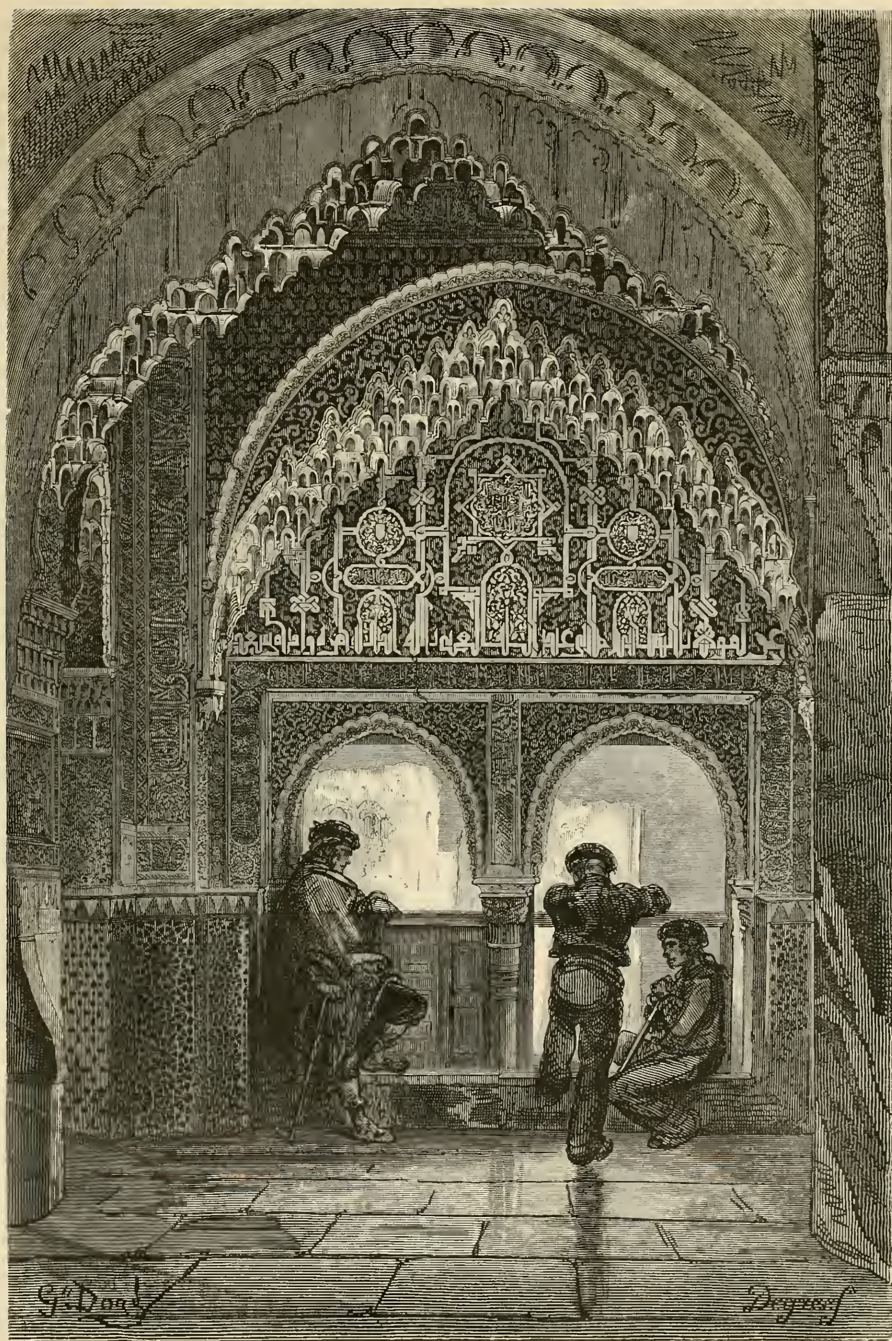
« Pardonnez-moi, pour Dieu, ô roi ! Affaibli par la perte de mon sang, je sens que la voix me manque.

« En disant ces mots, le Zégri s'évanouit, et le roi en fut tellement attristé qu'il ne put prononcer une parole. »

Si la salle des Ambassadeurs fut le théâtre de ces événements dramatiques, quelquefois aussi des scènes charmantes venaient l'égayer : c'était la belle Galiana qui, assise dans le *cuarto de Comarès* (autre nom qu'on donnait à cette salle), achevait, de ses doigts délicats, une riche broderie d'or et d'argent, émaillée de perles, de rubis et d'émeraudes ; merveille destinée au vaillant More qui rompait en sa faveur des lances dans les tournois; « le More vit content d'une pareille faveur de la dame qui règne sur son cœur, et qu'il adore de toute son âme ; si le More l'aime beaucoup, la dame le chérit plus tendrement encore, car il n'y a pas de plus vaillant chevalier dans tout le royaume de Grenade. »

En el *cuarto de Comarès*
La Hermosa Galiana,
Con estudio y gran destreza,
Labrava una rica manga
Para el fuerte Sarrazino
Que por ella juega cañas;
De aljofar y perlas finas
La manga y va esmaltada.
Con muchos recamos de oro
Y lazos finos de plata;
De esmeraldas y rubies
Por todas partes sembrada.
Contento vive el Moro
Ton el favor de tal dama
La tiene en el Corazon
Y la adora con su alma :
Si el Moro mucho la quiere
Ella mucho mas le ama,
Y no le hay mas esfuerço
En el reyno de Granada.

La salle des Ambassadeurs reçoit le jour sur chacun de ses côtés par trois fenêtres surmontées d'un double cintre; l'épaisseur des murs de la tour est telle, que ces embrasures forment comme autant d'alcôves de près de dix pieds de profondeur. De la fenêtre qui fait face à la porte d'entrée la vue est splendide : on domine, à vol



Le Mirador de Lindaraja. — Dessin de Gustave Doré.

d'oiseau, une colline surchargée de la végétation la plus luxuriante, au pied de laquelle coule le Darro.

Revenant sur nos pas, nous suivrons une longue galerie construite après la conquête, et qui vient aboutir à un petit pavillon qu'on appelle *Tocador de la Reina* ou *Peinador de la Reina*, deux noms qui signifient cabinet de toilette de la reine. Cette petite pièce, qui servait autrefois d'oratoire aux sultanes, paraît avoir été reconstruite à l'époque de Charles-Quint; elle n'a plus rien de moresque; les quatre murs sont décorés de fresques dans le goût italien de la première moitié du seizième siècle, représentant des *grotesques* en arabesques imitées de celles de Jean d'Udine et de Battista Franco. Ces fresques, d'un style excellent, ont malheureusement beaucoup souffert, et sont couvertes de noms propres et de toutes sortes d'impertinences, gravées sur la peinture par plusieurs générations de visiteurs de tous les pays. Les peintures de la voûte, moins exposées, sont un peu mieux conservées, et représentent des médaillons avec bustes, fleuves, métamorphoses et autres sujets mythologiques. Des documents conservés à la *Contaduria* nous apprennent que les auteurs de ces fresques sont des Espagnols nommés Bartolomé de Ragis, Alonzo Perez et Juan de la Fuente, et qu'elles furent exécutées en 1524.

A travers les légères colonnes de marbre blanc surmontées d'arcs surbaissés qui supportent la toiture, la vue s'étend sur un des plus merveilleux panoramas qui existent au monde : on aperçoit quand on se penche en dehors un ravin d'une profondeur immense, sur les bords duquel s'élèvent des peupliers, trembles et autres arbres touffus et serrés; on a le vertige en découvrant, bien bas sous ses pieds, les hautes cimes de ces arbres, qu'on ne voit qu'en raccourci. D'un côté s'élève l'imposante tour de Comarès, d'un autre les murs blancs du Généralife, qui ressortent sur une masse de verdure sombre. Quant à l'immense tableau de la Vega, qui se développe à l'infini, avec un horizon de montagnes formant une succession graduée de plans, il faudrait, pour essayer d'en donner une idée, employer la comparaison des opales, des saphirs et autres pierres des nuances les plus douces; c'est surtout une heure ou deux avant le coucher du soleil, après avoir passé notre journée à l'Alhambra, que nous aimions à admirer cet étonnant spectacle, et nous restions quelquefois à le contempler jusqu'à l'heure où commence le crépuscule.

Du Peinador de la Reyna on descend dans le *Patio* ou *Jardin de Lindaraja*, encombré d'une végétation touffue d'orangers, de citronniers, d'acacias et autres arbres qui croissent au hasard dans un désordre charmant. Le milieu du Patio est occupé par une belle fontaine, et de deux côtés règne une galerie supportée par de sveltes colonnes de marbre blanc.

Le *Mirador de Lindaraja*, qui domine ce petit jardin, est formé de deux fenêtres en ogive séparées par une colonne de marbre blanc; il n'est peut-être aucune partie de l'Alhambra où les ornements soient plus riches et d'un meilleur style que dans le Mirador. Le tympan qui s'élève au-dessus des deux fenêtres présente une vaste décoration composée de caractères coufiques formant des entrelacs et autres dessins variés, et peut passer pour le spécimen le plus beau et le plus complet qui existe en ce genre : aussi les inscriptions font-elles allusion à cette richesse d'ornements :

« Ces appartements renferment tant de merveilles que les yeux du spectateur y restent fixés pour toujours, s'il est doué d'une intelligence qui puisse les apprécier.

« Ici descend la tiède brise pour adoucir la rigueur de l'hiver, et apporter avec elle un air salubre et tempéré.

« En vérité, telles sont les beautés que nous renfermons, que les étoiles descendent du ciel pour nous emprunter leur lumière. »

Le Mirador doit son nom à une princesse, dont la beauté est souvent célébrée dans les *romances* et légendes moresques, sous le nom de *Zelindaraja*, *Lindaraja*, ou simplement *Daraja*. La *Hermosa lindaraja*, comme on l'appelle souvent, était du sang des Abencerrages, et fille de Mahamete, alcayde de Malaga; les romances la représentent souvent comme la dame des pensées du valeureux More Gazul, ce qui n'empêche pas qu'elle épousa le prince Nasr, frère de Yousouf, un des rois de Grenade.

En quittant le *Jardin de Lindaraja*, nous traverserons la *Sala de Secretos*, construite sous Charles-Quint, et qui doit son nom à un effet d'acoustique produit par la conformation de la voûte, effet déjà connu du temps des Romains, et qu'il n'est pas rare de rencontrer dans d'autres édifices de différentes époques : on n'a qu'à chuchoter quelques mots dans l'un des angles, et si basse que soit la voix, elle est entendue très-distinctement par la personne qui applique son oreille à l'angle opposé.

La *Sala de las Ninfas* doit son nom à deux statues de marbre représentant des déesses; nous remarquâmes au-dessus de l'arcade intérieure un très-beau médaillon en bas-relief, dont le sujet est Jupiter sous la forme d'un cygne et caressant Léda; cette remarquable sculpture, qu'on est assez étonné de rencontrer là, est probablement l'ouvrage d'un des nombreux artistes italiens qui vinrent s'établir en Espagne dès la première moitié du seizième siècle, peut-être du Florentin Torrigiano, qui travailla quelque temps à Grenade.

A côté du Jardin de Lindaraja se trouvent également les anciens bains moresques, *los Baños de la Sultana*; ils sont composés de deux salles qu'on appelle également *el Baño del Rey* et *el Baño del Principe*, et furent construits par Mohammed V, Alghani Billah (celui qui se plait en Dieu), dont la louange se lit parmi les inscriptions; celle-ci, qu'on lit également, montre qu'un autre sultan contribua à embellir ces bains : « Gloire à notre seigneur, Aboul Hadjadj Yousouf, commandeur des croyants : Puisse Dieu lui donner la victoire sur ses ennemis!

« Rien n'est plus merveilleux que le bonheur dont on jouit dans ce délicieux séjour. »

Les soubassements sont garnis de beaux azulejos, formant des bandes d'ornements qu'on appelle *cenefas*,



Généralife. — Dessin de Gustave Doré.

et le parement est formé de dalles de marbre blanc; le plan et la disposition intérieure de ces bains ont beaucoup d'analogie avec ceux en usage aujourd'hui dans l'Orient : les baigneurs laissaient leurs vêtements dans un élégant petit salon placé à l'entrée, et où ils retournaient après le bain ; les proportions restreintes de ces salles montrent du reste qu'elles avaient une destination privée et ne servaient qu'à un petit nombre de personnes ; nous aurons occasion de voir dans Grenade d'anciens bains publics beaucoup plus vastes, et d'une disposition différente.

La partie supérieure de la chambre de repos, supportée par quatre élégantes colonnes de marbre, était destinée aux musiciens qui jouaient de la *dulçayna*, de l'*anafil*, des *atabales* et autres instruments moresques, pendant que les personnes royales se reposaient sur des carreaux de soie après le bain ; car, les Mores de Grenade étaient loin d'observer à la lettre ces versets du Coran : « Entendre la musique, c'est pécher contre la loi ; faire de la musique, c'est pécher contre la religion ; y prendre plaisir, c'est pécher contre la foi, et se rendre coupable du crime d'infidélité. »

La voûte est parsemée d'étroites ouvertures en forme d'étoiles, entourées d'azulejos ; ces ouvertures ne laissaient filtrer que quelques rayons de lumière arrivant d'en haut, sans permettre à la chaleur de pénétrer dans la pièce. Andrea Navagero, l'ambassadeur vénitien dont nous avons déjà parlé, nous apprend qu'il vit ces bains tels qu'ils étaient du temps des Mores, et que ces ouvertures étaient garnies de verres de couleur. On retrouve exactement la même disposition dans les anciens bains arabes, soit en Orient, soit en Espagne ; nous l'avons observée notamment à Barcelone, à Valence et à Palma, dans l'île de Majorque.

Il ne nous reste plus que quelques salles moins importantes à visiter dans l'Alhambra : *la Mezquita*, ancienne mosquée dont Charles-Quint fit une chapelle chrétienne, qu'on appela *la Capilla real*, ne conserve que peu de traces de sa destination primitive ; cependant on voit encore près de l'entrée l'ancien *mihrab*, ou sanctuaire de la mosquée, offrant cette inscription, destinée sans doute à stimuler le zèle des croyants : « Et ne sois pas un des retardataires ! » Les autres inscriptions arabes ont fait place à la devise de Charles-Quint, qu'on lit ainsi écrite en vieux français : PLVS OVLTRE, et accompagnée des colonnes d'Hercule et autres emblèmes. Près de l'entrée de la Mezquita, le guide nous fit remarquer une fenêtre par laquelle, suivant la tradition, la sultane Ayesha fit échapper secrètement son fils Boabdil, qui gagna le quartier populeux de l'Albayzin, pour se mettre à la tête des ennemis de son père, et obtenir par la force son abdication.

Nous traverserons sans nous arrêter la *Sala de las Frutas*, qui doit son nom à des fruits qu'on voit représentés sur la voûte, et le *Patio de la Reja*, petite cour garnie d'un grillage de fer, ou *reja* qui, suivant une tradition populaire, aurait servi de prison à Jeanne la Folle, *doña Juana la Loca*, mère de Charles-Quint ; il n'y a qu'un petit malheur, c'est qu'un archéologue malavisé a trouvé dans les archives la preuve que le grillage en question avait été posé cent cinquante ans plus tard.

Nous terminerons notre visite, en revenant sur nos pas, par *la sala de Justicia*, ou salle du Jugement, appelée aussi *sala del Tribunal;* c'est plutôt une galerie divisée en trois compartiments, dont chacun est couvert d'une coupole ou voûte concave de forme ovale ; on voit sur cette voûte les fameuses peintures moresques de l'Alhambra ; ces peintures sont faites sur des panneaux de cuir cousus ensemble, et cloués sur une surface concave composée de planches d'un bois résineux : le cuir est revêtu d'un enduit de plâtre qui nous a paru semblable à celui des tableaux de l'école primitive italienne ; une autre analogie, c'est que les couleurs, qui paraissent préparées à la colle, ou à la détrempe, sont également sur un fond d'or semé de petits ornements en relief.

La peinture qui occupe le milieu représente dix personnages assis sur deux rangs, et à chaque extrémité de l'ovale, l'écusson des rois de Grenade supporté par deux lions ; ces personnages, au teint brun et à la barbe noire taillée en fourche, sont assis sur des coussins, et portent le costume des Mores d'Espagne, costume d'une grande simplicité : la tête est couverte du turban oriental et de la *marlota*, espèce de capuchon qui retombe sur les épaules ; le reste du vêtement se compose d'un ample *albornoz* ou burnous, descendant jusqu'aux pieds. Les dix Mores sont armés de l'*alfange*, épée moresque longue et large, exactement semblable pour la forme à celle conservée dans la famille de Campotejar, dont nous parlerons plus loin. On a pensé que ces dix personnages représentent des rois de Grenade, les dix successeurs du roi Bulharix, suivant Pedraza ; ou bien un conseil de chefs délibérant : le mouvement des mains, qui indique une discussion, rend la dernière opinion assez probable.

Une des autres peintures représente différents sujets de chasse ; ici c'est un cavalier chrétien, la lance en arrêt comme un picador, perçant un lion qui se précipite sur son cheval ; à côté, un autre cavalier portant le costume moresque, combat un animal qui paraît être un ours ou un sanglier ; plus loin un autre More, tenant son cheval par la bride, présente le produit de sa chasse à une dame vêtue d'une longue robe. De chaque côté s'élèvent des tours et d'élégantes fontaines d'où s'échappent des jets d'eau. Les couleurs sont encore très-vives, et forment des teintes plates, sans que les ombres soient indiquées ; celles qui dominent sont le rouge vif et le rouge brique, le vert clair et foncé, et le blanc ; les contours sont tracés au moyen d'un trait de bistre assez épais.

Dans le dernier tableau, on voit encore un cavalier chrétien tuant un ours de son épée et un cavalier more perçant un cerf de sa lance : un autre More, portant son *adarga*, grand bouclier de cuir exactement semblable à ceux qu'on voit à la *Real Armeria* de Madrid, frappe de



Les Torres bermejas et le Généralife. Dessin de Gustave Doré.

sa lance un chrétien qui semble sur le point de tomber de cheval; du côté opposé deux personnages jouent aux dames (le *dâmeh* des Arabes); enfin la partie la plus intéressante du tableau représente une dame tenant enchaîné un lion couché à ses pieds; à sa droite un homme velu et barbu, tel qu'on représente les hommes sauvages dans les anciennes armoiries espagnoles, est percé d'un coup de lance par un cavalier qui fond sur lui au galop. On a fait beaucoup de suppositions au sujet de ces derniers personnages, sans avoir jamais donné une explication satisfaisante : nous croyons avoir trouvé le mot de l'énigme dans les anciens *romances moriscos*, où il est question de la devise des Zégris : *une femme tenant un lion enchaîné*, pour montrer que l'amour triomphe des plus forts; celle des Abencerrages était *un homme sauvage terrassant un lion;* il paraît donc incontestable, après ce rapprochement, que cette partie du tableau doit renfermer une allusion aux deux célèbres familles ennemies.

A quelle époque ont été faites ces curieuses peintures? on a prétendu qu'elles étaient postérieures à la prise de Grenade; mais pourquoi, si elles dataient de la domination chrétienne, aurait-on représenté les chrétiens vaincus dans le combat? En outre, le costume des chrétiens est celui de la première moitié du quinzième siècle; l'architecture, le paysage très-naïf, et d'autres détails annoncent aussi la même époque. Quant à l'auteur, il est tout à fait inconnu, mais on peut supposer que c'était quelque chrétien renégat fixé depuis longtemps à Grenade. Quoi qu'il en soit, les peintures de l'Alhambra sont du plus grand intérêt, et uniques en leur genre.

Avant de quitter l'enceinte du palais moresque, n'oublions pas de mentionner comme très-digne d'admiration, même après tant de merveilles, la porte de la *torre de las Infantas*, d'une richesse d'ornementation extraordinaire; cette tour, après avoir été du temps des Mores habitée par des princesses de la famille royale, ou par les sultanes favorites, sert aujourd'hui d'asile à quelques familles pauvres, dont la misère contraste étrangement avec le luxe d'autrefois.

Tel est cet admirable palais de l'Alhambra, si riche et si somptueux qu'on peut encore, malgré les nombreuses dégradations qu'il a subies, l'appeler avec Pierre Martyr un palais unique au monde : il faudrait, pour le bien connaître, y passer des semaines entières; et encore trouverait-on, à chaque visite nouvelle, des détails restés inaperçus d'abord. La première fois que l'on quitte ces salles féeriques, ces patios si élégants et si voluptueux, mille images délicieuses, mais confuses, se présentent à l'esprit; il semble qu'on vient de faire un rêve, et on se plaît à répéter avec Victor Hugo :

L'Alhambra ! l'Alhambra ! palais que les génies
Ont doré comme un rêve et rempli d'harmonies;
Forteresse aux créneaux festonnés et croulans,
Où l'on entend la nuit de magiques syllabes,
Quand la lune, à travers les mille arceaux arabes,
Sème les murs de trèfles blancs!

Le Généralife; les cyprès de la sultane. — La Sella del Moro. — Les *Carmenes del Darro*. — La *Fuente del Avellano;* les villas moresques en 1524. — Le *Darro* et son or. — La *Plaza Nueva* et le *Zacatin*. — La cathédrale de Grenade; Alonzo Cano. — La *real Capilla;* la *Reja;* les tombeaux de Philippe le Beau et de Jeanne la Folle, et celui des rois catholiques.

Le *Généralife* n'est éloigné de l'Alhambra que de quelques centaines de pas; nous passerons pour nous y rendre sous la *Puerta Judiciaria*, et laissant derrière nous la fontaine de Charles-Quint, nous suivrons une des allées ombreuses du *Bosque de la Alhambra*, qui descend en suivant l'ancienne enceinte de la citadelle moresque. Après avoir traversé un ravin sombre et encombré de broussailles, la *Cuesta de los Molinos*, qui sépare la colline de l'Alhambra du *cerro del sol*, nous gravirons de nouveau un chemin ombragé par la végétation la plus charmante et la plus plantureuse : ce sont des lauriers-roses chargés de fleurs, des figuiers au feuillage sombre, des vignes séculaires, et d'énormes grenadiers dont les fruits, entr'ouverts par le soleil, laissent voir leurs grains transparents comme des rubis. Telle est l'entrée du Généralife, ancienne maison de plaisance moresque, dont le nom arabe, Jennatu-l'-arif, signifie le Jardin de l'architecte. On raconte qu'un architecte du palais en était d'abord propriétaire, et qu'un des rois de Grenade, Ismaïl-Ibn-Jaraj, étant venu le visiter, fut si émerveillé de la position qu'il acheta le jardin, et y fit construire un palais, en 1320. On passe, en entrant dans le Généralife, sous des galeries à cintre surbaissé dont les ornements en stuc, semblables à ceux des salles de l'Alhambra, sont malheureusement cachés en partie sous de nombreuses couches de badigeon. Le milieu du vaste palais qui forme l'entrée est occupé par un long bassin plein d'une eau transparente, dans laquelle se reflètent des lauriers-roses et des ifs touffus qui se courbent pour former une arcade de verdure. Parallèlement au bassin nous suivons une autre galerie, d'où la vue s'étend sur l'Alhambra; on domine de là toute l'enceinte fortifiée et le palais moresque; en voyant ces murailles épaisses et ces tours carrées et massives, on ne devinerait jamais qu'elles renferment des chefs-d'œuvre aussi délicats.

A l'extrémité opposée à l'entrée se trouve le palais proprement dit du Généralife; bien que d'une architecture et d'une décoration très-élégantes, il n'offre rien qui puisse surprendre après qu'on a visité l'Alhambra. L'extérieur est de la plus grande simplicité; les salles, peu nombreuses, du reste, sont à peine meublées; dans l'une d'elles, nous vîmes quelques portraits parfaitement ridicules représentant, avec toutes sortes d'anachronismes dans les costumes, différents personnages tels que Boabdil (el rey Chico), Gonzalve de Cordoue, et un arbre généalogique de la famille génoise de Palavicini, à laquelle appartient le marquis de Campotejar, propriétaire actuel du Généralife, qui ne l'habite jamais, et le laisse sous la garde d'un administrador. Suivant l'arbre en question, cette famille descendrait d'un prince more renégat nommé Sidi-Aya, qui se serait fait chré-



Une soirée dans la campagne de Grenade. — Dessin de Gustave Doré.

tien à l'époque du siége de Grenade, et aurait aidé les Espagnols à se rendre maîtres de son pays.

Un gros livre, ouvert sur une table, est destiné à recevoir les noms et les pensées des visiteurs; ce recueil polyglotte rempli d'impertinences, a été sans doute placé là comme dérivatif, afin d'empêcher les étrangers de salir les murs de toutes sortes de sottises.

On voyait autrefois au Généralife une magnifique épée ou *alfange* moresque, ayant appartenu, suivant la tradition au dernier roi de Grenade, et qui se trouve maintenant dans une autre propriété appartenant à la famille de Campotejar. La garde est formée de deux têtes de monstres qu'on peut prendre pour des éléphants, et est ornée de l'écusson des rois mores; la poignée et le pommeau sont couverts de diverses légendes en arabe; tout cela est du travail le plus merveilleux, en émail, ivoire et filigrane; le fourreau, également d'une conservation parfaite, est en cuir très-délicatement orné, genre de travail pour lequel les Mores d'Espagne et ceux de Fez étaient autrefois très-renommés. Cette superbe épée est une pièce de la plus grande rareté, et pourrait faire à elle seule la gloire d'une collection d'armes anciennes.

Le Généralife renfermait aussi autrefois des armures moresques rares et curieuses : « On voit deux ou trois casques placés à l'entrée, dit le P. Écheverria : il y a aussi des cottes de mailles, dont plusieurs personnes ont pris des morceaux ; et il n'y a guère d'enfants qui ne gardent comme des reliques quelques fragments de cette armure défensive, qui passe pour neutraliser l'influence malfaisante du *mauvais œil*. Les amateurs d'armes anciennes qui visitent Grenade n'ont donc que peu de chances d'y trouver des cottes de mailles.

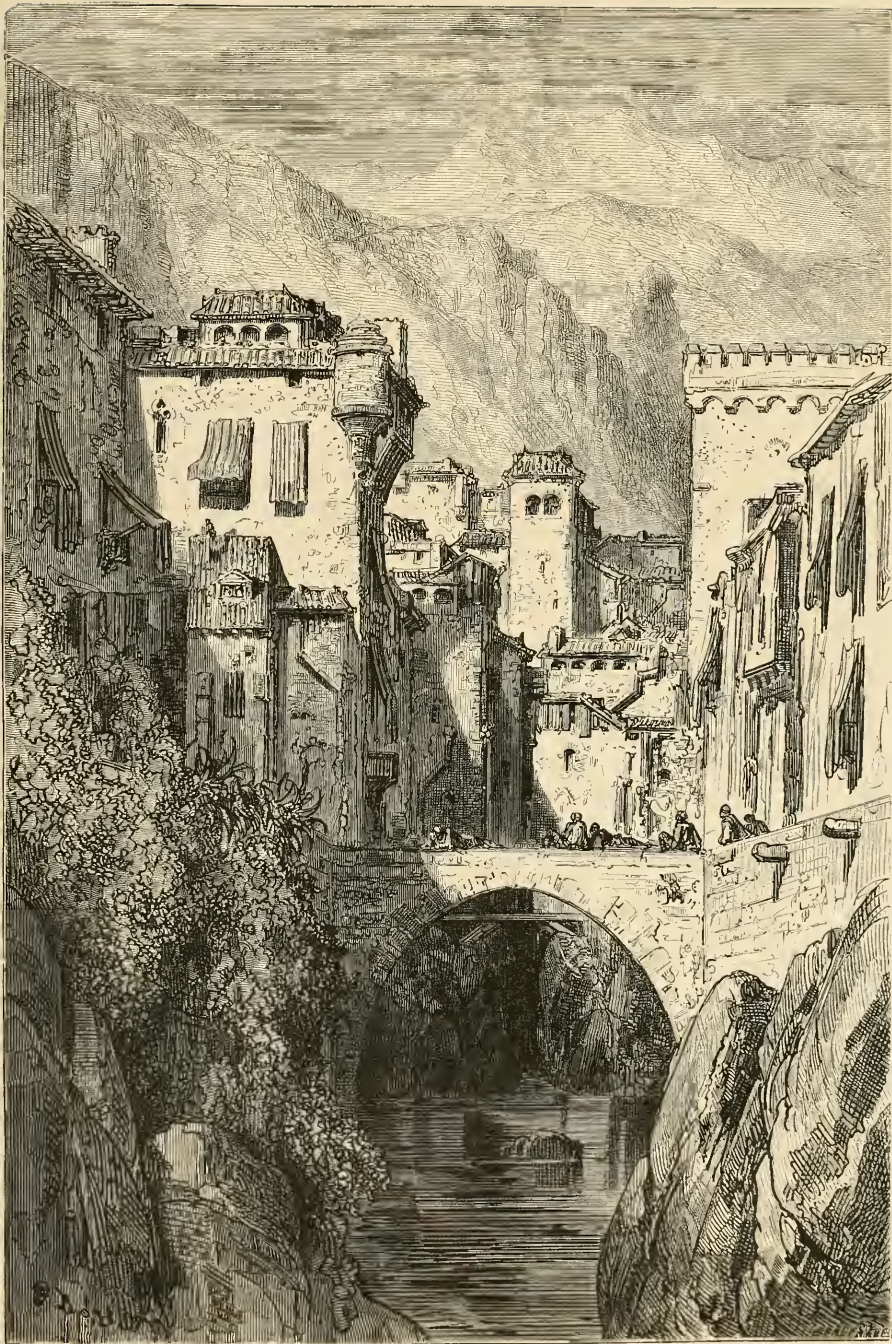
On fait voir aux étrangers, dans un des jardins du Généralife les *Cypreses de la sultana :* ce sont des cyprès vraiment gigantesques, et qui étaient déjà vieux, suivant la tradition, lorsque la sultane Zoraya allait s'asseoir sous leur ombre : on vous montrera celui sous lequel cette sultane était en conversation familière avec un seigneur abencerrage lorsqu'elle fut surprise par un membre de la tribu des Gomélès.

Ce qui fait surtout du Généralife un lieu de délices, c'est l'abondance extraordinaire de ses eaux; jamais la passion des Mores pour les irrigations ne s'est montrée avec autant de charme : ce ne sont que bassins, fontaines, jets d'eau et sources; on ne peut faire deux pas sans rencontrer un canal ou une petite rigole formée de tuiles creuses, servant de conduit à l'eau qui se précipite en bouillonnant. Les Mores, pour obtenir un pareil luxe de jeux hydrauliques, firent à deux lieues de là une large saignée au Darro, dont ils amenèrent au Généralife l'eau limpide au moyen d'un canal ou *acequia* (*ciquia* en arabe), qui traverse l'épaisse colline appelée *Cerro del sol*. Il y avait également, du temps des Mores un viaduc qui reliait le Généralife à l'Alhambra, ce qui évitait de descendre la *cuesta de los Molinos* et de remonter un coteau escarpé; c'est à peine s'il en reste des traces aujourd'hui.

Au-dessus des jardins s'élève un belvédère d'où la vue est étendue et magnifique : en tournant le dos à l'Alhambra on aperçoit au sommet du *Cerro del sol* une ruine moresque qui se détache sur cette colline brûlée par le soleil : c'est la *Silla del Moro*, la Chaise du More; On prétend que c'était autrefois une mosquée, et que ce nom vient de ce que Boabdil s'y réfugia lors des émeutes qui eurent lieu à Grenade à la suite du massacre des Abencerrages. On dit aussi que c'est de ce point élevé que ce prince regardait les combats que se livraient dans la Vega les seigneurs mores et les chevaliers espagnols; ce qui est certain c'est que de la Silla del Moro la vue est des plus étendues : on domine le cours du Darro, le Généralife et l'Alhambra, l'Albayzin, le Sacro-monte et un grand nombre de villages qu'on aperçoit comme des points blancs épars dans la Vega.

En redescendant les pentes escarpées du Cerro del Sol on arrive par un chemin très-pittoresque au milieu de charmants jardins plantés de figuiers, de vignes, de citronniers et d'orangers, qui abritent sous leur feuillage épais de petites maisons de campagne aux murs blanchis à la chaux : ce sont les *Cármenes del Darro*, petites villas dont le nom vient de l'arabe *karm*, qui signifie une vigne. C'est une des plus belles promenades de Grenade et une des plus fréquentées. Un peu plus loin se trouve la *Fuente del Avellano*, la Fontaine du Noisetier célèbre du temps des Mores sous le nom d'*Aynad-dama* (la Fontaine des Larmes), dont les Espagnols ont fait *Dinadamar*. Cette fontaine est souvent mentionnée, ainsi que celle d'*Alfacar*, par les historiens et les géographes arabes, qui leur attribuaient toutes sortes de vertus merveilleuses; on venait du Maroc et d'autres parties de l'Afrique, exprès pour boire leurs eaux. Andrea Navagero, dit que les Morisques de l'Albayzin ne voulaient boire que de l'eau de la Fuente de Alfacar; lors de son voyage à Grenade (1524), ces parages n'étaient déjà plus ce qu'ils étaient avant la conquête ; alors les Mores les plus riches y avaient leurs maisons de plaisance : « La plupart sont petites, dit-il, mais toutes ont leurs eaux, et sont entourées de rosiers et de myrtes, et gracieusement ornées; ce qui fait voir que du temps que le pays était aux mains des Mores, il était beaucoup plus beau qu'aujourd'hui. Il y a beaucoup de maisons qui tombent en ruines et de jardins abandonnés, car le nombre des Mores va plutôt en diminuant qu'en augmentant, et ce sont eux qui ont si bien cultivé et planté ce pays. Les Espagnols, non-seulement dans cette ville de Grenade, mais dans tout le reste du royaume également, ne sont guère industrieux, ne plantent pas, et ne travaillent pas volontiers la terre; ils préfèrent s'adonner à la guerre ou aller chercher fortune aux Indes. Bien que Grenade ne soit pas aussi peuplée que sous les Mores, il n'y a peut-être aucune partie de l'Espagne qui soit si habitée. »

C'est ainsi que le voyageur vénitien nous dépeint la rapide décadence de Grenade sous la domination espagnole : que dirait-il s'il voyait aujourd'hui l'ancienne capitale des rois mores? Elle ne vit plus que des souvenirs du passé, et sa population, qui comptait autre-



Les bords du Darro. — Dessin de Gustave Doré.

fois près de cinq cent mille habitants, est au plus aujourd'hui de soixante-dix mille.

C'est à peine si on aperçoit aujourd'hui, dans les faubourgs de Grenade, quelques traces de ces vieilles villas moresques dont parle le voyageurs vénitien : quelques familles misérables y vivent au milieu des pourceaux qu'elles engraissent au moyen des fruits du cactus, *higos chumbos*, comme on les appelle en Andalousie. Une fois nous fûmes témoins d'une scène moitié dramatique, moitié grotesque : une mère défendait ses enfants contre une truie à laquelle ceux-ci voulaient enlever sa progéniture; scène dont Doré ne manqua pas de faire son profit.

Nous rentrerons dans Grenade en suivant les bords du Darro, encombrés d'une végétation plantureuse; comme ses sables roulent des parcelles d'or, les étymologistes, qui ne sont jamais au dépourvu, ont ainsi expliqué l'origine de son nom, *quia dat aurum;* mais c'est tout simplement l'ancien *Hâdaroh*, si souvent chanté par les anciens poëtes, et dont le nom arabe signifie courant rapide, car il roule ses eaux comme un torrent. Le Darro prend sa source dans la Sierra Nevada, et arrose, avant d'entrer à Grenade la fertile vallée que les Mores appelaient Axarix, et à laquelle les Espagnols ont donné le nom de Val Paraiso, la Vallée du Paradis; outre qu'il charrie de l'or, on prétend qu'il a la vertu beaucoup moins poétique de guérir toutes les maladies des bestiaux. Au sujet de l'or du Darro, Bermudez de Pedraza raconte que lors de la visite de Charles-Quint à Grenade en 1526, la municipalité en fit faire une couronne qui fut offerte à l'impératrice Isabelle. Le même auteur parle des vases qu'on fabriquait de son temps avec la terre du Darro, « et dans lesquels, dit-il, on voit briller beaucoup de paillettes d'or; chaque vase, qui se vend deux maravédis, contient cependant plus d'un quartillo d'or, mais le travail pour l'extraire passe le profit qu'on en pourrait tirer. »

Un autre auteur espagnol nous apprend que parmi les présents offerts par les rois Mages au divin Enfant figurait de l'or du Darro; « un d'eux, ajoute-t-il, était notre compatriote : il s'appelait Ophir, et n'appartenait ni à Cadix, ni à aucune autre partie de notre Espagne, mais au fertile territoire de Grenade. » Voilà un historien consciencieux, et qui n'omet pas les détails.

Après avoir arrosé une ravissante promenade, la *Carrera del Darro*, que domine la colline de l'Alhambra, la célèbre rivière traverse la Plaza Nueva sous une large voûte, que le P. Échevarria appelle avec emphase le plus beau pont de l'Europe et du monde entier; un pont sur lequel on a donné des fêtes, des tournois, et même des combats de taureaux.

Le Darro déborde de temps en temps, et plus d'une fois il a été sur le point de détruire la Plaza Nueva et la Zacatin qui lui fait suite et d'aller se joindre au Genil; de là cette *Coplilla* ou *Seguidilla* si connue, que les enfants chantent depuis nombre d'années :

Darro tiene prometido
El casarse con Genil,
Y se ha de llevar en dote
Plaza Nueva, y Zacatin.

Le Darro a promis
De se marier avec le Génil,
Et de lui apporter en dot
La Place-Neuve et le Zacatin.

Le Darro s'appelait autrefois el Dauro : c'est le titre qu'a pris le journal de Grenade : *El Dauro, Diario Granadino,* parait presque tous les jours, et son format ne dépasse pas de beaucoup celui du *Tour du Monde;* un tout petit *premier Grenade*, une *gacetilla* qui donne les nouvelles locales, la *parte religiosa* qui annonce les messes, sermons, processions, neuvaines et rosaires du jour : tel est, avec l'annonce d'une *modista de Paris* ou d'une *corsetera de Madrid*, le menu ordinaire des abonnés du *Dauro*.

Entrons dans le *Zacatin*, et nous serons au cœur de la vieille ville moresque; c'était autrefois, sous le même nom, la rue commerçante par excellence; et encore aujourd'hui des centaines de marchands y vivent dans des boutiques étroites et obscures, qui n'ont guère dû changer depuis le temps de Boabdil; à voir ces piliers épais, dont l'intervalle est occupé par quelques pièces d'étoffe et autres marchandises de toute sorte, ces boutiques d'orfévres devant lesquelles les ouvriers travaillent en plein jour, on se croirait volontiers transporté cent ans en arrière dans une de nos villes de province. Il est peu de ces magasins primitifs qui n'aient leur madone, devant laquelle une petite lampe brûle jour et nuit; quelquefois le marchand s'amuse à gratter les cordes d'une guitare en attendant ses pratiques, et il arrive souvent, lorsqu'elles entrent, qu'il ne se dérange qu'après avoir achevé la *copla* commencée.

En sortant du Zacatin, on arrive à la place de Bibrambla, et, après avoir traversé quelques petites rues, on se trouve en face de la cathédrale. La façade date de la seconde moitié du seizième siècle, et, quoique d'un style bâtard, ne manque pas d'une certaine grandeur; l'intérieur est préférable : d'énormes piliers supportent une voûte majestueuse d'un très-bel effet. Nous remarquâmes une inscription assez singulière, répétée sur plusieurs de ces piliers, et commençant par ces mots : *Nadie paseo con mugeres....* c'est-à-dire : Que personne ne se promène avec des femmes.... Le reste de l'inscription menace en outre d'excommunication et d'une amende de quarante réaux (plus de dix francs) ceux qui formeront des groupes et causeront pendant le service. C'est sans doute au dix-septième siècle que le chapitre métropolitain fulmina cet arrêt : il se passait à cette époque, dans certaines églises d'Espagne, des scènes peu convenables, si nous en croyons ce passage de Mme d'Aulnoy : « Lorsque la messe étoit finie, les galants alloient se ranger autour du bénitier; toutes les dames s'y rendoient, et ils leur présentoient de l'eau bénite; ils leur disoient en même temps des douceurs.... Mais M. le nonce a défendu aux hommes, sous peine d'excommunication, de présenter de l'eau bénite aux femmes. »

Quelques chapelles très-riches en marbre du pays; de beaux vitraux et deux orgues d'une grandeur remarquable, voilà tout ce qui mérite d'être cité dans la cathédrale de Grenade; nous noterons cependant quelques ouvrages d'Alonzo Cano, peintre et sculpteur, qui était un enfant de Grenade; ses tableaux sont peu nombreux, et ne valent pas ceux qu'on voit au musée de Madrid; parmi les sculptures, il faut citer deux belles Vierges et quelques bustes en bois, malheureusement couverts de peinture, comme la plupart des statues qu'on voit dans les églises d'Espagne. Alonzo Cano eut une vie quelque peu agitée : entre autres aventures il fut un jour accusé d'avoir assassiné sa femme, et condamné à la torture, qu'il subit avec courage; on raconte même que le bourreau, par égard pour son talent, épargna son bras droit. Tout cela n'empêcha pas Alonzo Cano de devenir *racionero*, ou chanoine résidant, malgré l'opposition du chapitre de Grenade, et d'occuper ce poste pendant seize ans.

L'intérêt principal de la cathédrale de Grenade est dans la *real Capilla*, la chapelle royale, construite sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle, et qui communique avec l'église, bien qu'elle ait son clergé à part. La Capilla real est une vraie merveille, décorée avec autant de goût que de richesse dans le style gothique de la fin du quinzième siècle; on y trouve partout le souvenir des rois catholiques, qui sont représentés pieusement agenouillés à droite et à gauche du grand autel. Nous remarquâmes au-dessus de cet autel quatre bas-reliefs de bois sculpté et peint extrêmement intéressants, contemporains de la reddition de Grenade, et qu'on attribue à un sculpteur nommé Vigarny; d'un côté on voit Ferdinand et Isabelle à cheval, accompagnés de leur suite et d'hommes d'armes à pied armés de fauchards, de vouges, et autres armes d'hast. L'autre bas-relief représente le roi de Grenade à pied, faisant sa soumission; il est coiffé du turban surmonté d'une couronne, et vêtu de l'*albornoz;* son cheval est tenu par deux Mores, dont l'un porte l'*adarga* ou bouclier moresque aux armes de Grenade. On voit au fond l'Alhambra et ses tours crénelées; sous la porte d'entrée défilent deux par deux des prisonniers mores, les mains liées sur la poitrine.

Les deux autres bas-reliefs représentent la conversion des vaincus; dans l'un d'eux on en voit plusieurs s'approcher de la vasque élégante d'un bénitier, et des moines, la croix dans une main, les baptisent de l'autre. Le second bas-relief offre un sujet analogue, mais il est encore plus intéressant parce qu'on y voit de nombreuses Moresques la tête couverte d'un long voile qui ne laisse apercevoir que les deux yeux.

Ces scènes de baptême nous faisaient penser au cardinal Ximénès, qui disait : « Si on ne peut conduire doucement les Mores dans le chemin du salut, il faut les y pousser. »

Un témoin oculaire, Andrea Navagero, nous apprend ce qu'étaient ces conversions : « Les Mores, dit-il, parlent leur ancienne langue; peu veulent apprendre l'espagnol. Ils sont chrétiens moitié par force, et les prêtres se soucient peu de les instruire des choses de notre foi, trouvant leur avantage à les laisser ainsi; mais, en secret, ils sont Mores comme auparavant. »

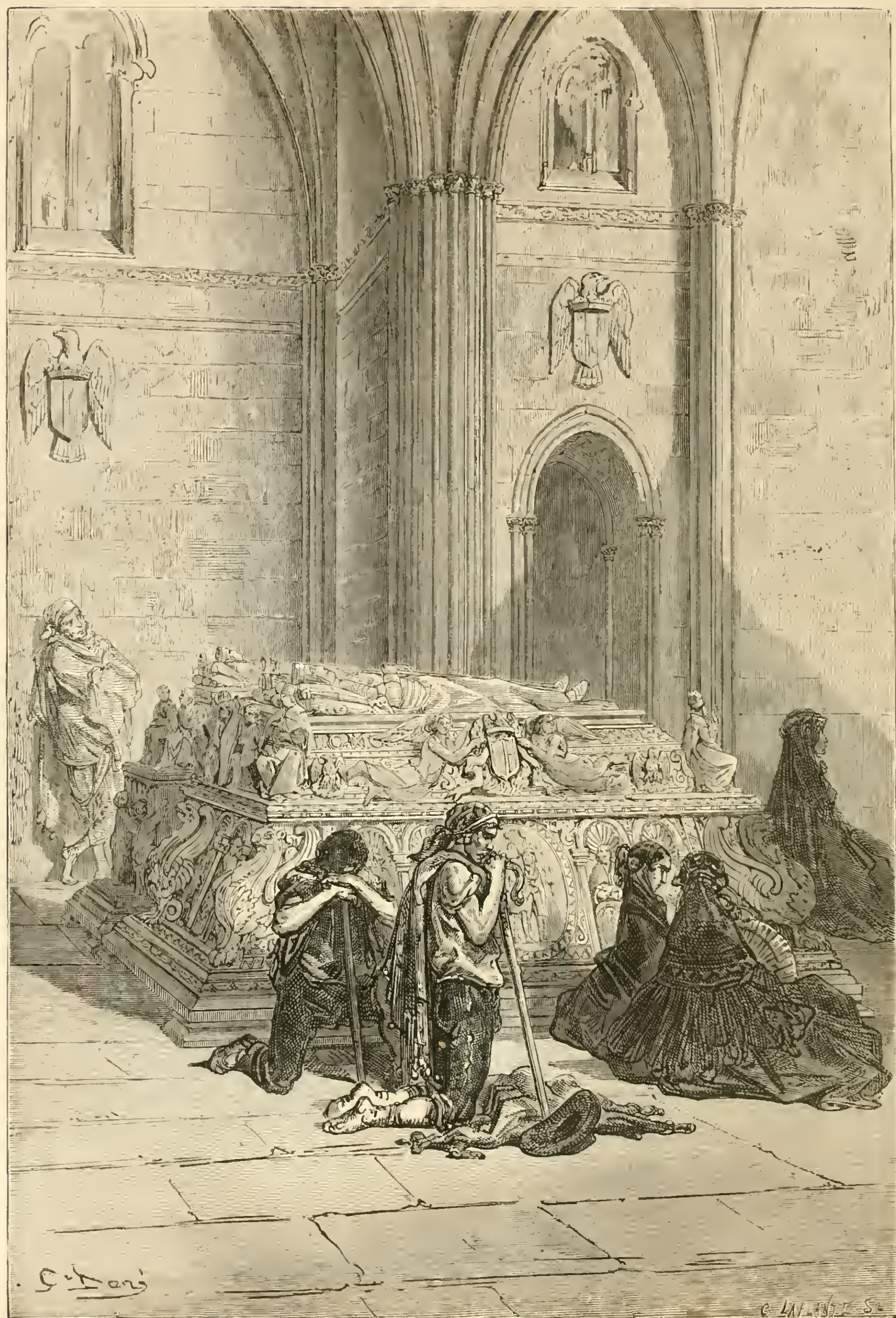
Autour des murs de la Capilla real règne une longue inscription en beaux caractères gothiques, à la louange des rois catholiques don Fernando et doña Isabelle « qui conquirent ce royaume de Grenade, le réduisirent à notre foi.... détruisirent l'hérésie, chassèrent les Mores et les Juifs de leurs royaumes, et réformèrent la religion. »

La *reja*, immense grille de fer ciselé, avec des parties dorées, est une des plus belles qu'on puisse voir; outre que le travail en est très-précieux, le style en est excellent; elle porte la signature de *Maestre Bartolomé*, avec la date de 1522. Il n'est pas de pays où les grands travaux en fer aient été mieux exécutés qu'en Espagne; nous en avons déjà admiré à Barcelone, nous aurons encore l'occasion d'en voir de très-remarquables à Tolède, à Alcala de Hénarès et dans bien d'autres endroits.

C'est dans la Capilla real qu'on voit le tombeau de Philippe le Beau et de Jeanne la Folle, à côté de celui où reposent Ferdinand et Isabelle. Ces deux magnifiques tombeaux égalent pour la beauté et la richesse du travail les plus beaux monuments de ce genre qui existent à Dijon, à Bruges et à Burgos; les ornements les plus riches et du meilleur goût italien de la Renaissance sont finement ciselés dans le marbre, auquel le temps a enlevé ce que sa blancheur avait de trop cru. Aux quatre angles du tombeau des rois catholiques sont assis des docteurs de l'Église, et sur les côtés on voit les douze apôtres; au sommet du monument sont couchées côte à côte, dans une attitude pleine de calme et de noblesse, les statues de Ferdinand et d'Isabelle qui reposent, tenant le sceptre et l'épée, unis comme ils le furent pendant leur glorieux règne; la tête d'Isabelle est d'une grande majesté. L'inscription qu'on lit sur le tombeau est très-caractéristique : « Les vainqueurs de la secte de Mahomet et destructeurs de la méchanceté hérétique, don Fernando, roi d'Aragon, et doña Isabelle, reine de Castille, appelés les Catholiques, sont enfermés dans ce tombeau de marbre. » « L'an 1506, dit un écrivain français contemporain, une des plus triomphantes et glorieuses dames qui depuis mille ans aient esté sur la terre alla de vie à trespas : ce fust la royne Ysabel de Castille qui ayda, le bras armé, à conquester le royaume de Grenade sur les Mores. Je veux bien asseurer aux lecteurs de ceste présente hystoire que sa vie a esté telle, qu'elle a bien mérité couronne de laurier après sa mort »

Ch. Davillier.

*(La suite à la prochaine livraison.)*



Tombeau de Ferdinand et d'Isabelle, dans la cathedrale de Grenade. — Dessin de Gustave Doré.




Le bohémien Rico. — Dessin de Gustave Doré.

# VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET CH. DAVILLIER[1].

## GRENADE.

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. CH. DAVILLIER.

Le palais de l'archevêque. — La *Plegaria*. — La *Plaza de Bibrambla*; joutes et tournois moresques; l'*auto-da-fé* du cardinal Ximenès. La porte des Oreilles. — La rue des Couteaux et la rue des Cuillers. — La place des Loups. — L'*Alcaiceria*. — Le musée.

En sortant de la cathédrale, nous traversâmes la place de las Pasiegas, où se trouve le *Palacio del Arzobispo;* cet édifice, de fort mauvais goût du reste, nous fit penser au roman de Lesage où il est question de l'archevêque de Grenade. Il était trois heures, et nous entendîmes trois coups très-sonores, paraissant frappés sur une cloche énorme : c'était en effet la plus grosse cloche de la cathédrale, appelée la *Plegaria*, qui sonnait trois heures. C'est à trois heures, le 2 janvier 1492, que les Mores livrèrent Grenade aux Espagnols, et que

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 289, 305, 321, 337; t. VIII, p. 353; t. X, p. 1, 17, 353, 369 et 385.

les rois catholiques, qui attendaient ce signal sur les bords du Genil, virent leur étendard flotter au sommet de la *torre de la Vela*, et se prosternèrent à genoux avec toute leur armée, en remerciant Dieu de la victoire. Depuis ce temps, c'est la Plegaria qui sonne cette heure mémorable; et lorsqu'on récite à ce moment trois Pater et trois Ave, on gagne une indulgence plénière; cette faveur fut octroyée par le pape Innocent VIII, sur la demande d'Isabelle la Catholique.

La place de las Pasiegas communique avec celle de *Vivarrambla*, ou Bib-rambla, comme on l'appelle aujourd'hui, nom qui signifie en arabe Porte du Sable, et qui vient de ce que cet endroit était autrefois couvert du sable amené par les inondations du Darro. La place de Bib-rambla est un vaste parallélogramme entouré de maisons peintes de toutes sortes de couleurs, desquelles se détachent des balcons d'un aspect très-délabré et tout à fait pittoresque; ces maisons ont remplacé des palais moresques dont il ne reste plus de traces; c'était autrefois la place par excellence, ce que le Forum était dans la ville éternelle; c'était aussi, au temps de la splendeur de Grenade, le théâtre des joutes, des tournois et des fêtes les plus brillantes; aux miradores délicatement sculptés étaient suspendus des tapis de velours et de drap d'or, au lieu des lambeaux de linge qui aujourd'hui sèchent prosaïquement sur les balcons.

Les *romances* moresques sont remplis de récits de ces brillantes *escaramuzas*, où les Zégris luttaient, sous les yeux des sultanes, de courage et d'adresse avec les Abencerrages :

Con mas de treynta en quadrilla
Hidalgos Abencerrages,
Sale el valeroso Muça
A Vivarrambla una tarde,
Por mandado de su rey
A jugar cañas, y sale,
De blanco, azul y pagizo,
Con encarnados plumages,
Acostumbrada divisa
De moros Abencerrages.

« A la tête d'une troupe de trente nobles abencerrages, arrive un soir sur la place de Vivarrambla le valeureux Muça; il va rompre des lances pour obéir aux ordres de son roi, et porte un vêtement bleu, blanc et jaune, avec des plumes rouges, couleurs accoutumées des Abencerrages. » Les Zégris avaient des costumes vert et or, semés de croissants d'argent; toute la ville avait été convoquée au combat de taureaux, au jeu de bagues et de lances, au son des *atabales*, des *clarines* et des *añafiles*. Les plus belles dames de Grenade et des villes voisines, vêtues de leurs plus brillants atours, étaient assises aux *miradores*. A la place d'honneur on voyait la reine, toute vêtue de brocart semé de pierreries, et les cheveux ornés d'une rose rouge d'un merveilleux travail, au milieu de laquelle brillait une escarboucle qui, seule, valait une cité; à ses côtés étaient assises la brune Galiana, la belle Fatima, la divine Zayda; mais on remarquait surtout la *hermosa* Lindaraja, vêtue de toile d'argent et de damas couleur d'azur, et qui surpassait toutes les autres dames en beauté.

Toutes les dames cherchaient des yeux les Abencerrages, car il y en avait peu qui ne leur fussent favorables; aussi, dit le *romance morisco*, lorsqu'au galop de leurs chevaux aussi blancs que le cygne ils traversèrent comme le vent la place de Vivarrambla, ils laissèrent mille blessures au cœur des dames qui garnissaient les balcons.

Atraviesan qual el viento
La plaza de Vivarrambla,
Dexando en cada balcon
Mil damas amarteladas.

Les Zégris venaient ensuite, montés sur de superbes chevaux bais, puis suivaient, marchant quatre de front, les Gomélès, les Mazas, les Gazules, les Alabezes et autres familles nobles de Grenade

La fête commença par la course de taureaux; les Abencerrages et les Zégris, jaloux de se surpasser, les combattaient avec un courage si téméraire que chacun en était effrayé : l'alcayde Alabez attira un taureau devant le balcon où se tenait sa dame, la belle Cohayda, et appelant son page : « qu'on m'apporte, dit-il, la toque couleur d'azur que m'a brodée de ses mains la belle Cohayda, fille de Llegas Hamete; si elle jette les yeux sur moi, aucun malheur ne s'aurait m'arriver. »

Traygan me la toca azul
Que me dio para poner me
La hermosa Cohayda,
Hija de Llegas Hamete;
Que si ella me esta mirando,
Mal no puede suceder me.

Et prenant le taureau par les cornes, l'alcayde Alabez le força à baisser la tête devant la belle Cohayda. Le valeureux Albayaldos, en passant devant le mirador où était assise la dame de ses pensées, fit mettre son cheval à genoux; c'était à qui se ferait le plus remarquer par son courage et par son adresse.

Après les taureaux vinrent les jeux de bagues et les joutes de lances : plus d'une fois il arriva que ces joutes courtoises dégénérèrent en querelles auxquelles prenaient part les tribus rivales, et qui ensanglantaient Grenade.

Après la chute du royaume moresque, la place de Bib-rambla ne vit plus de ces brillantes fêtes : elle fut choisie pour l'emplacement du fameux auto-da-fé de livres arabes ordonné par le cardinal Ximénès. Ce zélé défenseur de la foi ne se contenta pas de persécuter les Mores de Grenade à cause de leur religion, malgré la clause formelle de la capitulation qui leur garantissait le libre exercice de leur culte : il fit rassembler tous les manuscrits arabes qu'on put trouver dans la ville; on les porta sur la place de Bib-rambla, et un More converti au christianisme, qui recevait du cardinal une pension de cinquante mille maravédis, eut le triste hon-

neur d'y mettre le feu de ses propres mains. On porte jusqu'à un million et vingt-cinq mille le nombre des livres ainsi détruits; ce chiffre a sans doute été exagéré par les panégyristes même du cardinal, qui croyaient exalter sa gloire en augmentant l'importance de l'auto-da-fé. Trois cents volumes seulement furent sauvés du feu : on les envoya à la bibliothèque d'Alcala de Hénarès; on assure que parmi les ouvrages précieux à divers titres qui furent détruits, un grand nombre étaient des merveilles de peinture et de calligraphie; d'autres étaient précieux par leurs reliures ornées de nacre, de perles fines, de broderies ou de ce cuir que les Mores savaient travailler si habilement.

La place de Bib-rambla ne sert plus aujourd'hui de théâtre qu'aux *Pasos* et autres processions religieuses; en temps ordinaire c'est un marché : des melons et des oignons énormes s'y empilent en tas; les tomates, ce légume favori des Espagnols, s'amoncellent semblables à de grosses vessies pleines de vermillon, les monstrueuses grappes de raisin couleur d'ambre font penser à la terre de Chanaan, et les figues entr'ouvertes, qui distillent un suc appétissant, attirent des légions de mouches bourdonnantes que les marchandes ont grand'peine à chasser.

A un des angles de la place est la *Pescaderia* ou marché au poisson, riche en *bacallao* ou morue salée, et qui s'annonce de loin en affectant l'odorat de la manière la plus désagréable. Du côté opposé se trouve *el Arco de las Orejas*, — l'Arcade des Oreilles, ancienne porte qui donne sur la place de Bib-rambla, et qui communique avec la *calle de los Cuchillos* — la rue des Couteaux. La tradition rapporte un événement qui eut lieu près de cette Arcade, le 25 juillet 1621, jour où l'on célébrait une proclamation de Philippe V : une maison voisine, surchargée de curieux, s'écroula subitement, entraînant sous ses décombres plus de deux cents personnes. Or, il y avait parmi les victimes un grand nombre de femmes ornées de riches bijoux; les voleurs profitèrent du désordre pour s'en emparer, et comme ils perdaient du temps à enlever les boucles d'oreille, ils trouvèrent plus expéditif de couper les oreilles des femmes. Depuis ce temps cette porte a pris le nom d'*Arco* ou *Puerta de las Orejas*.

La rue dont nous venons de parler s'appelle *calle de los Cuchillos*, parce qu'autrefois les *alguaciles* y réunirent les poignards enlevés aux assassins. Pour terminer cette nomenclature de noms bizarres, il faut encore citer une rue voisine qui peut faire pendant avec la précédente, la *calle de las Cucharas* — la rue des Cuillers; et enfin une petite place, voisine de la *calle de la Duquesa*, et que nous traversions quelquefois pour nous rendre à notre casa de Pupilos : c'est la *placeta de los Lobos* — la place des Loups. Nous étions curieux de savoir d'où pouvait venir ce singulier nom; nous finîmes par apprendre que c'était là qu'on apportait autrefois les têtes des loups tués dans les environs de Grenade, et qui étaient payées aux chasseurs à raison de quatre ducats chaque.

L'*Alcaiceria*, située à peu de distance de la place de Bib-rambla et du Zacatin, était, dit-on, du temps des Mores, un des marchés les plus riches de la Péninsule; on y vendait particulièrement de la soie venant de l'Alpujarra, pour laquelle le royaume de Grenade était très-renommé. C'était comme un bazar, composé d'un grand nombre de petites rues étroites et dont les entrées étaient fermées par de solides chaînes de fer. Ce curieux marché moresque, qui jouissait autrefois de nombreux priviléges, dépendait de la *jurisdiccion* de l'Alhambra : il a été complétement détruit par un incendie en 1843. Depuis on l'a reconstruit et on a pu lui rendre son aspect primitif en surmoulant, sur des fragments échappés au feu, des ornements en stuc dans le style de ceux de l'Alhambra.

Grenade possède un *Museo de pinturas*, mais, à part quelques peintures de l'école espagnole primitive, c'est une des plus tristes collections de mauvais tableaux qui se puisse voir; il n'y a pas, à vrai dire, dans toute l'Espagne un seul musée de province qui mérite ce nom, si on excepte celui de Séville. En revanche, nous signalerons aux amateurs et aux curieux une très-précieuse merveille d'art — et d'art français — qui est allée, nous ne savons comment, s'échouer à Grenade il y a plus de trois siècles. Cette merveille est un ancien autel portatif, composé de six émaux de Limoges, qui, autrefois, appartenait au couvent de San Geronimo, où fut enterré le célèbre Gonzalve de Cordoue, le *grand capitaine*. On assure même, d'après une ancienne tradition, qu'il en fit don au couvent. Quoi qu'il en soit, ces remarquables plaques, dans le style des plus anciens peintres émailleurs de Limoges, et qui peuvent être attribuées à Jean Pénicaud l'Ancien, sont d'un prix inestimable et pourraient figurer à la place d'honneur parmi les trésors de la plus riche collection.

Le musée occupe les bâtiments de l'ancien couvent de *Santo Domingo*, fondé en 1492, l'année même de la conquête de Grenade, sur l'emplacement d'un édifice moresque dont on ignore la destination. Une partie des anciens jardins existe encore : c'est une des plus délicieuses retraites qu'on puisse rêver. On assure que l'ancien palais moresque communiquait autrefois avec l'Alhambra au moyen d'un de ces nombreux souterrains qui parcouraient la ville dans tous les sens et dont quelques-uns existent encore.

Le couvent de *Santo Domingo;* Gonzalve de Cordoue, le grand capitaine. — La chapelle de l'*Ave Maria;* Hernan Perez del Pulgar. — La *Cartuja*. — La *Carrera de las Angustias*. — Mariana Pineda. — Le *Salon*. — Le Genil; Boabdil et Ferdinand. — L'*Albayzin*. — La *cosa del Chapiz*. — Le *Cuarto Real*. — Les bains moresques. — Philippe II défend aux Morisques de se baigner. — Le *Sacro Monte*. — Un faubourg souterrain. — Les gitanos anthropophages. — Les Vulcains du Sacro Monte. — Maquignonnage et sorcellerie. — Le bohémien *Rico*. — Un bal de gitanas; nos succès comme danseurs. — La *Petra*. — Le *Zarandeo*. — La vieille sorcière; une scène de *Buena ventura*. Le *Calo*. — Mariages et religion des gitanos.

Les couvents étaient très-nombreux à Grenade avant leur suppression, en 1835; la plupart de ces établissements avaient été construits peu de temps après la con-

quête; celui de San Geronimo, dont nous venons de parler, était un des plus remarquables; la chapelle seule a été conservée, et on lit encore cette inscription latine sur la façade extérieure : « Gonsalvo Ferdinando de Cordova magno Hispanorum duci, Gallorum ac Turcorum terrori. » — A Gonzalve Ferdinand de Cordoue, le grand capitaine espagnol, la terreur des Français et des Turcs. Les autres parties du couvent de San Geronimo servent aujourd'hui de caserne de cavalerie.

Parmi les nombreux couvents que possédait autrefois Grenade, peu d'ailleurs méritent d'être cités. La chapelle de l'*Ave Maria*, où reposent les restes du célèbre Hernan Perez del Pulgar, *El de las Hazañas*, « celui des exploits, » comme l'appellent les Espagnols, rappelle un de ses hauts faits : se trouvant à Alhama à l'époque du siége de Grenade, il fit vœu à la sainte Vierge d'entrer dans cette ville, et de fixer un flambeau et un *Ave Maria* sur les murs de la grande mosquée, ce qu'il exécuta ponctuellement. Son tombeau se trouve entre la cathédrale et la chapelle royale, où sont enterrés les rois catholiques, ce qui a donné lieu à ce proverbe connu à Grenade : *Como Pulgar, ni dentro ni fuera*, comme Pulgar, ni dedans ni dehors.

La Chartreuse, ou *Cartuja*, est située à peu de distance de Grenade, dans une position des plus pittoresques, d'où on domine toute la Vega; l'intérieur est orné avec le plus grand luxe; il y a là des portes garnies d'ébène, d'écaille et de nacre, et des ornements en marbre d'une richesse extraordinaire. On nous fit voir quelques ruines moresques dans le jardin; il est probable qu'il y avait encore là un riche palais qui fut détruit, comme tant d'autres, pour faire place au couvent.

L'église de *San Juan de Dios* n'est remarquable que par le luxe d'ornements du plus mauvais goût, si général en Espagne à la fin du dix-septième siècle, et qu'on a appelé *Churrigueresco*, du nom de l'architecte Churriguera; c'est la caricature très-exagérée de ce que nous appelons le style rocaille ou rococo. L'église de *las Angustias*, dédiée à Notre-Dame des Douleurs, pour laquelle les Grenadins ont une vénération particulière, est également dans le style churrigueresque; elle est située sur la *Carrera de Genil*, et c'est l'église à la mode, la paroisse aristocratique de Grenade.

Cette église a donné son nom à une des promenades les plus fréquentées de la ville, la *Carrera de las Angustias*: c'est là que, dans les belles soirées, si nombreuses à Grenade, la société élégante se donne rendez-vous; les femmes sont renommées pour leur beauté, témoin le proverbe : *Las Granadinas son muy finas*, presque toutes portent la mantille noire, que le chapeau parisien, fort heureusement, n'est pas encore parvenu à détrôner; cette élégante mantille, accompagnée d'une fleur rouge simplement placée dans les plus beaux cheveux du monde, forme une coiffure naturelle qui peut défier les inventions les plus ingénieuses des modistes de l'autre côté des Pyrénées. Les femmes de Grenade sont d'une beauté plus sévère que celles des autres parties de l'Andalousie, comme les Gaditanes et les Sévillanes, par exemple, qui ont moins de noblesse, mais plus de coquetterie et plus de *brio*.

A côté de la promenade, sur la place du *Campillo*, se trouvent les principaux cafés de la ville et le théâtre, monument fort simple construit par les Français pendant qu'ils occupaient Grenade : on y donne des drames, des comédies, des *zarzuelas* ou opéras-comiques, sans préjudice du *baile nacional* (ballet national), le complément obligé du spectacle.

Sur la *Plaza de Bailen*, contiguë au Campillo, s'élève d'un côté une colonne commémorative érigée à l'acteur espagnol Maiquez, par Julian Romea, Matilde Diez et d'autres de ses camarades; de l'autre le monument expiatoire élevé par l'Ayuntamiento, ou conseil municipal de Grenade, à la mémoire de l'infortunée *Mariana Pineda*, qu'on appelle la victime de la tyrannie royale; cette dame, d'une naissance élevée et d'une beauté remarquable, fut condamnée à mort en mai 1831, et monta sur l'échafaud qu'on avait dressé sur la Plaza de Bailen pour y subir le supplice du *garrote*. Son crime était d'avoir possédé un drapeau constitutionnel, qu'on trouva dans sa maison. On assure qu'elle était innocente du prétendu crime qui lui était imputé, et que son dénonciateur, un employé subalterne du nom de Pedroza, qu'elle avait rebuté, avait traîtreusement caché chez elle le drapeau qui devait la perdre. Aujourd'hui, la victime est devenue une héroïne, et tous les ans, le jour anniversaire de sa mort, son sarcophage est porté en grande pompe à la cathédrale, où un service solennel est célébré à sa mémoire.

Le monument de Doña Mariana Pineda se compose uniquement d'un piédestal : on devait lui élever une statue de bronze, mais soit que les fonds aient manqué, soit que l'enthousiasme politique se soit refroidi, le piédestal attend toujours la statue.

Rien n'est plus merveilleux que le spectacle dont on jouit de la Carrera de las Angustias, quand on se dirige vers le *Salon*, autre splendide *alameda* qui fait suite à la Carrera : par-dessus la haute barrière de verdure formée par les arbres du Salon, on voit s'élever, comme une immense toile de fond, les cimes neigeuses de la Sierra Nevada; il n'existe pas dans le monde entier une promenade d'où l'on jouisse d'un pareil spectacle : vers le soir, les sommets de l'immense montagne se revêtent des couleurs les plus riches et les plus transparentes : le manteau de neige qui la couvre, éclairé par les rayons du soleil couchant, prend des tons de nacre et d'opale, tandis que les anfractuosités restées dans l'ombre se colorent d'un bleu aussi pur mais plus doux que le saphir. Nous nous plaisions chaque soir à observer les jeux de lumière et les changements incessants que le soleil, en s'abaissant vers l'horizon, mêlait à ce sublime spectacle, jusqu'à ce que, le jour finissant, les lumières et les ombres disparussent dans les demi-teintes du crépuscule; alors la Sierra Nevada ne nous apparaissait plus que comme une grande masse d'un blanc uniforme, dont les déchirures se découpaient nettement sur un ciel rougeâtre parsemé de longs nuages violacés.



Les grottes des Gitanos, au Sacro Monte — Dessin de Gustave Doré.

Le *Salon*, qui fait suite à la Carrera de las Angustias, est la plus vaste et la plus belle promenade de la ville; et il n'en est guère en Espagne qui puisse lui être comparée, pas même celle de Madrid qui porte le même nom. C'est une large allée de quatre cents pas de long, ornée à chaque extrémité d'une grande fontaine, l'une appelée la *Bombe*, et l'autre la *Fontaine des Grotesques*, à cause de certains monstres ou dieux marins de l'aspect le plus comique. L'allée principale est formée d'arbres gigantesques dont les branches entrelacées se rejoignent pour former une voûte élevée, impénétrable aux rayons du soleil; cette grande allée, comparable à la voûte d'une cathédrale, est flanquée de deux petites allées latérales, qui formeraient les bas côtés; le parfum des jasmins et des myrtes, le murmure des fontaines lançant leurs eaux limpides jusqu'à la cime des arbres, l'ombre et la fraîcheur qui ne cessent de régner, font du *Salon* un séjour délicieux pendant les chaleurs de l'été.

Le Genil, cette rivière au nom si poétique, roule, en suivant l'allée de droite du salon, ses eaux transparentes sur un lit de cailloux; plus modeste que le Darro, dont le sable contient de l'or, il se contente, dit-on, de rouler des parcelles d'argent : le nom du Genil vient de l'Arabe *Shinil* ou *Shingil*, et n'a aucun rapport, comme on l'a prétendu, avec le *rio de San Gil*, ou rivière de Saint-Gilles; on assure même que le nom arabe n'est que la corruption du *Singilis* des Romains. Le Genil prend naissance dans les flancs de la Sierra Nevada, dans le *barranco* del infierno, — le ravin de l'enfer, — et après avoir reçu près de l'Alameda du Salon, les eaux du rapide Darro, il court, grossi de nombreux affluents, à travers la Vega qu'il fertilise; aussi les poëtes arabes ont-ils comparé la rivière de Grenade au Nil, non-seulement à cause de la fertilité qu'il apporte dans la vallée qu'il parcourt, mais à cause de son nom, dont la première moitié signifie *cent* en arabe : « Que le Caire, disent-ils en jouant sur le double sens, ne vante pas tant son *Nil*, puisque Grenade en possède *cent*. » Le Genil passe ensuite à Loja, arrose la vallée d'Ecija, et va mêler, près de Palma, ses eaux à celles du Guadalquivir.

C'est sur le pont du Genil que le malheureux Boabdil, peu de temps après avoir quitté son palais qu'il ne devait jamais revoir, et accompagné pour toute escorte de cinquante cavaliers fidèles, rencontra Ferdinand et Isabelle, qui se dirigeaient vers l'Alhambra; d'après le récit de Mendoza et de Pierre Martyr, aussitôt que l'ancien roi de Grenade aperçut le roi d'Espagne, il voulut descendre de cheval pour baiser la main du vainqueur, en signe d'hommage; mais Ferdinand s'empressa de le prévenir, et l'embrassa avec toutes les marques de la sympathie et du respect. Boabdil remit alors au vainqueur les clefs de l'Alhambra, en lui disant : « Elles t'appartiennent, ô Roi puissant et exalté, puisqu'Allah l'ordonne ainsi : use de ta victoire avec clémence et modération! »

Il existe une très-grande contradiction entre ce récit et celui des auteurs arabes : ils prétendent que Boabdil fut obligé de descendre de cheval, et de baiser la main du roi d'Espagne, qui lui adressa la parole en termes très-durs; on a peine à croire à un pareil manque de générosité envers un vaincu; mais il est avéré que Ferdinand n'usa de sa victoire ni avec clémence, ni avec modération. Toutes les clauses de la capitulation furent violées une à une, plusieurs même le furent, dit un écrivain, avant que l'encre qui servit à l'écrire fût encore sèche. Des insurrections éclatèrent à Grenade et dans les montagnes de l'Alpujarra, et il s'ensuivit des guerres qui ne furent terminées que près de quatre-vingts ans après la reddition de Grenade.

Après avoir visité l'Alhambra et la partie la plus élégante de Grenade, il nous restait à parcourir les faubourgs et les quartiers habités par le peuple, qui ne sont pas la partie la moins curieuse de la ville : l'*Antequerucla* est un de ces quartiers; son nom vient de ce qu'il fut peuplé autrefois par les habitants fugitifs de la ville d'Antequera.

L'*Albayzin*, un quartier plus populeux encore, doit son nom à une cause analogue : en 1227, la ville de Baeza, alors peuplée et importante, fut prise et saccagée par saint Ferdinand; une partie des habitants vint chercher un refuge à Grenade, et on leur accorda en dehors de la ville un terrain où ils construisirent un faubourg qui fut nommé *Rabadhu-l-Bayzin*, le faubourg du peuple de Baeza, nom dont on a fait plus tard l'Albayzin.

Le faubourg de l'Albayzin est bâti sur une colline qui fait face à l'Alhambra; c'est le quartier de Grenade qui a le mieux conservé son ancien aspect, autant à cause de sa population que de quelques vieilles maisons moresques échappées à la destruction presque générale de la ville ancienne; une des plus remarquables parmi celles que nous pûmes découvrir est la *Casa del Chapiz*, sur la *cuesta* ou côte du même nom. On entre dans cette maison par un patio, ou petite cour entourée de galeries formant balcon au premier étage; nous y remarquâmes une fenêtre assez bien conservée, séparée en deux par une élégante et mince colonne de marbre; c'est ce que les Mores nommaient *ajimez* : on jouit de cette fenêtre de la plus belle vue sur la colline de l'Alhambra. On voit encore dans la Casa del Chapiz des restes remarquables de décoration en stuc, avec d'élégantes colonnes en marbre blanc de Macael, et de curieuses sculptures moresques en bois résineux. Une autre villa moresque non moins remarquable, c'est le *cuarto real*, c'est-à-dire l'appartement royal, situé dans l'intérieur de Grenade; nous y vîmes de très-beaux ornements en stuc contemporains de ceux de l'Alhambra, et des *azulejos* ou carreaux émaillés et ornés de reflets métalliques, spécimens très-rares et très-anciens, qu'il faut signaler particulièrement aux amateurs d'anciennes faïences, si nombreux aujourd'hui.

Retournant à l'Albayzin, nous visiterons encore les anciens bains moresques, dont on a fait un lavoir, le *Lavadero de Santa Inès*. Ces bains, qui étaient publics, sont d'une construction tout à fait différente de ceux de l'Alhambra, destinés à peu de personnes seulement; bien que les ornements aient presque tous disparu, ils sont encore assez bien conservés pour donner une idée




Señoras consultant une gitana du Sacro Monte. — Dessin de Gustave Doré

parfaite de ce qu'ils étaient au temps de la domination musulmane : nous admirâmes surtout des colonnes avec de très-curieux chapiteaux ornés de caractères coufiques très-anciens, qui peuvent remonter au dixième ou au onzième siècle. Au milieu de la salle principale est la piscine où l'on se baignait, et où les ménagères de l'Albayzin viennent aujourd'hui laver leur linge. Dans d'autres pièces contiguës on voit le long des murs des estrades en maçonnerie, destinées à recevoir les lits de repos; ces pièces, où l'on se rendait après le bain, étaient chauffées, probablement au moyen de tuyaux placés dans l'épaisseur du mur; à l'extrémité se trouve un patio et petit jardin dans lequel les baigneurs allaient respirer le frais. La disposition de ces bains a beaucoup d'analogie avec celle des thermes romains; on y retrouve l'*apodyterium* dans la première salle, et dans la suivante le *tepidarium* ou étuve; c'est également, du reste, la distribution des bains actuels si communs en Orient.

Un édit de Philippe II ayant défendu aux Morisques l'usage des bains, ils chargèrent un vieux gentilhomme more, nommé Francisco Nuñez Muley, de porter leurs plaintes au président de *la Audiencia* de Grenade, don Pedro de Deza, qui appartenait au Saint-Office. Ce curieux mémoire nous a été conservé : « Peut-on dire que les bains soient une cérémonie religieuse? Non certes : ceux qui tiennent les maisons de bains sont chrétiens pour la plupart. Ces maisons sont des lieux de société et des réceptacles d'immondices, elles ne peuvent donc servir aux rites musulmans, qui exigent la solitude et la propreté. Dira-t-on que les hommes et les femmes s'y réunissent? Ils est notoire que les hommes n'entrent pas dans les bains des femmes. Les bains ont été imaginés pour la propreté du corps : il y en a toujours eu dans tous les pays du monde, et s'ils furent défendus en Castille, c'est parce qu'ils affaiblissaient la force et le courage des hommes de guerre. Mais les habitants de Grenade ne sont pas destinés à faire la guerre, et nos femmes n'ont pas besoin d'être fortes, mais propres. »

Malgré ces bonnes raisons l'édit fut maintenu, et les Morisques durent renoncer à leurs bains.

L'Albayzin, qui a aujourd'hui un aspect si délabré et si misérable, était du temps des Mores un quartier riche et industrieux : c'est là que se tissaient, avec la soie de l'Alpujarra, ces belles étoffes tant vantées par les voyageurs. Après la reddition de Grenade, c'est dans l'Albayzin qu'éclata la première insurrection des *Moriscos*, ou petits Mores, comme les appelaient dédaigneusement les Espagnols.

Le *Sacro Monte*, voisin de l'Albayzin, est un faubourg encore plus curieux à visiter : son nom, qui signifie montagne sacrée, vient de ce qu'on y trouva des ossements qu'on crut avoir appartenu à des martyrs. Le Sacro Monte est aujourd'hui le quartier général des *gitanos* de Grenade; c'est à proprement parler une ville dans la ville, avec une population qui a ses mœurs et son langage à part; nous allions dire ses maisons à part, mais quoique le Sacro Monte soit très-peuplé, il n'y existe pas de maisons : les flancs de la colline sont percés d'une infinité de trous ou de grottes qui tiennent lieu de maisons aux gitanos. Ces singulières habitations sont en général précédées d'une petite cour ordinairement mal close ou même sans clôture, car il n'y a pas grand'chose à voler dans ces misérables demeures. On pénètre ensuite dans la grotte, composée d'une seule pièce, et fermée par quelques planches mal jointes : c'est dans cette pièce, dont les parois sont blanchis à la chaux, que vit pêle-mêle toute la famille, souvent composée de plus de dix personnes : un trou pratiqué dans la voûte livre passage à la fumée, car la pièce sert aussi de cuisine. Le mobilier, des plus misérables, se compose uniquement de quelques mauvais escabeaux, d'une table de bois blanc et rarement d'un grabat; car les gitanos couchent pour la plupart sur le sol. Des enfants entièrement nus, aussi noirs que de petits Africains, grouillent çà et là au milieu des volailles faméliques et des animaux domestiques les plus immondes.

Tel est, avec fort peu de variantes, l'aspect de presque toutes ces tanières où vivent les gitanos du Sacro-Monte; elles nous rappelèrent les habitations souterraines que nous avions remarquées à Cullar de Baza. Il faut dire que les bohémiens de Grenade sont plus misérables encore que ceux des autres provinces, de même que Grenade, qui n'a pour ainsi dire ni commerce, ni industrie, est aujourd'hui une des villes les plus pauvres de l'Espagne.

Un grand nombre de ces gitanos sont maréchaux ferrants, forgerons ou serruriers, et ont leurs forges établies dans les flancs mêmes de la montagne; aussi, quand on les voit le soir travailler à demi nus, leurs corps bronzés, éclairés par le feu rouge de leurs fourneaux, on pense malgré soi au célèbre tableau de Velasquez qui représente les *Forges de Vulcain.* Il existait autrefois une loi qui défendait sévèrement aux gitanos de travailler le fer; cette loi doit être tombée en désuétude, il y a déjà longtemps, car cette industrie est depuis plusieurs générations particulièrement exercée par ceux de Grenade. Le travail du fer paraissait à cette époque très-dangereux entre leurs mains; ils passaient pour commettre les crimes les plus abominables : ce n'était rien quand on leur reprochait de voler les enfants pour aller les vendre aux Mores des côtes de Barbarie, de se réunir en bandes pour attaquer les villages et même les villes, ou de dévaliser les voyageurs sur les grandes routes : on allait jusqu'à les accuser d'être anthropophages. Don Juan de Quiñones raconte, dans son *Discurso contra los gitanos*, imprimé à Madrid en 1631, qu'un certain juge de Zaraicejo, nommé Martin Fajardo, fit arrêter, en 1629, quatre gitanos suspects, auxquels il fit donner la torture; ils confessèrent qu'ils avaient tué une femme dans la forêt de las Gamas, et qu'ensuite ils l'avaient mangée. Ayant reçu la question une seconde fois, ils reconnurent avoir assassiné et mangé un pèlerin qu'ils avaient rencontré dans la même forêt; enfin, au troisième tour, ils reconnurent en avoir fait autant d'un moine franciscain.



Gitana de Grenade dansant le *zorongo*. — Dessin de Gustave Doré.

L'industrie du fer n'est pas la seule qu'exercent les gitanos de Grenade; une de leurs principales ressources est encore la *chalaneria* ou *charraneria :* ce mot comprend tout ce qui a rapport au commerce, à l'échange, au maquignonnage des chevaux; il n'est pas au monde de maquignons dont l'habileté égale celle qu'ils déploient dans cette industrie. D'abord ils servent toujours d'intermédiaires dans toutes les ventes d'animaux, comme chez nous les israélites de l'Alsace; ils ont toutes sortes de préparations secrètes pour donner aux chevaux une vivacité extraordinaire, ou les faire tomber dans un état de langueur. Ainsi, l'on cite ce qu'ils appellent le *drao*, drogue qu'ils jettent en cachette dans la mangeoire des chevaux, et au moyen de laquelle ils les rendent malades, du moins en apparence, afin de se faire payer pour les guérir ensuite; car ils sont également *albeitares*, ou vétérinaires. On leur attribue, en outre, le pouvoir de charmer les animaux au moyen de paroles magiques, et ils sont généralement regardés par les gens du peuple comme plus ou moins sorciers, et comme jetant à volonté le mauvais œil, *el mal de ojos.*

M. Georges Borrow, qui a vécu longtemps au milieu des gitanos et connaît parfaitement leurs mœurs, raconte, au sujet du pouvoir singulier qu'ils exercent sur les chevaux, une aventure étrange dont il fut témoin, et à laquelle, dit-il, il serait difficile d'assigner une explication raisonnable. C'était sur un champ de foire dans lequel plus de trois cents chevaux se trouvaient réunis; des gitanos parurent, et aussitôt une panique extraordinaire s'empara de tous ces animaux, qui se mirent à hennir, à geindre et à lancer des ruades, en essayant de s'échapper dans toutes les directions; quelques-uns, plus furieux que les autres, semblaient véritablement possédés du démon, frappant convulsivement des pieds, la queue et la crinière hérissées comme les soies d'un sanglier; la plupart de ceux qui montaient ces chevaux eurent beaucoup de peine à rester en selle, et un grand nombre furent jetés à terre.

Aussitôt que la panique eut cessé, et elle cessa aussi soudainement qu'elle avait commencé, les gitanos furent immédiatement accusés d'être les auteurs de tout ce désordre; on leur reprocha d'avoir ensorcelé les chevaux pour les voler au milieu de la confusion, et les fermiers du marché, assistés de gens du peuple qui détestaient particulièrement les gitanos, les chassèrent à coups de cannes et de gourdins. Voilà, ajoute le missionnaire protestant, ce que l'on gagne à avoir une mauvaise réputation.

Les gitanos de Grenade ont une physionomie des plus marquées : leur teint olivâtre, leurs cheveux noirs, longs et crépus, des lèvres épaisses, les font aisément distinguer des Espagnols; comme les peuples asiatiques, ils sont de petite taille et ont les pommettes très-saillantes. Un de nos collaborateurs, M. A. de Gobineau, dit avec beaucoup de raison, dans son remarquable ouvrage sur l'inégalité des races humaines, que les individus de cette race présentent exactement la même précocité physique que les Hindous, leurs parents; et, ajoute-t-il, sous les cieux les plus âpres, en Russie, en Moldavie, on les voit conserver, avec leurs notions et leurs habitudes anciennes, l'aspect, la forme du visage et les proportions corporelles des Parias.

Les gitanos de Grenade sont les plus grands gesticulateurs du monde, sans excepter les Napolitains, et ont dans les traits une mobilité extraordinaire, comme tous ceux d'Espagne. Ils passent pour être exercés au vol dès leur enfance, non pas au vol à main armée, car ce sont en général les gens du monde les plus inoffensifs, mais à celui qui exige une habileté particulière dans les doigts; moins forts que les Espagnols, ils se vengent en les volant autant qu'ils peuvent, et en exerçant contre eux, à défaut du droit du plus fort, celui du plus rusé : il faut pourtant dire à leur honneur qu'il y a des exceptions. Une fois que nous étions entrés chez l'un d'eux, le bohémien Rico, brave homme à la figure franche et avenante, qui nous avait offert quelques fruits, il arriva à l'un de nous de laisser tomber, sans s'en apercevoir, quelques pièces blanches qu'il nous rendit très-fidèlement. Doré voulut, en souvenir de cette belle action, le faire poser un instant, et récompensa son modèle avec une générosité dont il parut vivement touché.

Les gitanas sont sveltes et souples, et marchent avec un déhanchement tout particulier; on en voit quelquefois d'une beauté remarquable, avec de grands yeux noirs, vifs et fendus, des yeux *picaresques*, comme disent les Espagnols, expression qui correspond exactement à notre mot *fripon*, des cheveux de jais et des dents aussi blanches que l'ivoire. Leur grande affaire, c'est de dire la bonne aventure, la *buena ventura*, ou la *baji*, comme elles disent dans leur langage; c'est dans les lignes de la main qu'elles lisent l'avenir. Un auteur de la fin du seizième siècle, Covarrubias, les définit ainsi : « Gente perdida y vagamunda, inquieta, engañadora y embustidora ; dicen la buena ventura por las rayas de las manos » — Race perdue et vagabonde, trompeuse et menteuse; elles disent la bonne aventure au moyen des plis de la main.

Après la bonne aventure vient la danse, dans laquelle elles brillent d'une manière toute particulière; il n'est pas un étranger qui veuille quitter Grenade sans avoir vu danser les gitanas. Ordinairement elles se rendent à l'hôtel sous la conduite d'un *capitan*, gitano qui se charge d'organiser le ballet, *armar el baile*, et qui les accompagne avec sa guitare. Mais ces danses, organisées à l'avance et accommodées suivant le goût des étrangers, n'ont plus leur sauvagerie originale ni la saveur particulière de l'imprévu. Quant à nous, que nos fréquents voyages à Grenade et quelque connaissance de la langue avaient mis à même d'étudier à fond les mœurs des habitants du *Sacro Monte*, nous y conduisîmes nos camarades, et au bout d'un instant le *bal fut armé;* les danseuses improvisées, superbes de désinvolture sous leurs misérables haillons, faisaient claquer leurs castagnettes d'impatience, en attendant les guitares et les *panderetas* qu'on avait été chercher dans les tanières voisines. Bientôt les guitares commencèrent à grincer




Danse de petites gitanas, au Sacro Monte. — Dessin de Gustave Doré

et à bourdonner sous les doigts des chanteurs, qui entonnèrent d'une voix de fausset nasillarde les mélodies les plus étranges; une vieille gitana, type achevé de sorcière, et qui, en effet, comptait parmi les plus illustres du Sacro Monte, s'était assise au pied d'un mur sur lequel s'étalait le squelette desséché d'une énorme chauve-souris, accessoire qui ajoutait encore à son air passablement satanique; elle s'arma d'un grand *pandero*, dont la peau bronzée résonna bientôt sous ses doigts, accompagnant le cliquetis des lames de cuivre : *Anda, vieja! anda, revieja!* — Va, vieille! va, deux fois vieille! lui disaient les jeunes en l'excitant; et le tambour de basque se mit à ronfler plus fort sous le pouce nerveux de la gitana.

Une grande jeune fille admirablement faite, qu'on appelait *la Pelra*, se mit à danser le *Zorongo* avec une souplesse et une grâce charmantes; ses pieds nus effleuraient le sol parsemé de cailloux, comme si elle eût dansé sur un tapis; les guitares pressaient le mouvement, et les cris de : *Juy! ole! ole! Alza!* retentissaient de toutes parts, accompagnés d'applaudissements enthousiastes et de *palmeados* frappés dans la paume de la main; la *gitanilla* savait bien, du reste, que de jolies pièces blanches seraient la récompense de son talent, et nous pensions en la regardant à ces vers des *Romances burlescos* de Gongora, où le poëte dépeint une gitana habile à attirer au son d'un pandero les cruzades, *qui sont une bonne monnaie*.

Al son de un pandero
Que a su gusto suena,
Deshaze Cruzados,
Que es buena moneda.

La danseuse, enivrée par son succès, redoublait d'agilité, et bientôt ses longs cheveux noirs, s'étant dénoués, flottèrent épars sur ses brunes épaules. Un jeune gitano s'élança auprès de la Pelra, deux autres couples en firent autant, et la mêlée ne tarda pas à devenir générale, les couples se réunissant et se séparant pour se rejoindre de nouveau. Les danseurs, électrisés par les applaudissements des gitanos et par les nôtres, que nous ne leur épargnions pas, continuèrent ainsi longtemps encore, et ne s'arrêtèrent que quand les guitarreros, épuisés de fatigue et à bout de voix, cessèrent de chanter et de frapper les six cordes de leur instrument.

Un instant après, ce fut le tour de deux petites gitanas de huit à dix ans qui, jalouses des succès de leurs sœurs aînées, se mirent à les imiter; l'une d'elles, à peine vêtue de quelques haillons troués, décrivait des cercles avec ses petits bras et faisait résonner en mesure ses castagnettes, tandis que l'autre, relevant d'une main le bas de sa jupe, se campait fièrement en prenant les poses les plus crânes, la tête relevée, les jarrets tendus et le poing sur la hanche, à laquelle elle imprimait ce mouvement de va-et-vient horizontal qu'on appelle *zarandeo*, parce qu'il ressemble à celui d'un crible qu'on agite. Le père, un gitano au teint bronzé, coiffé du foulard et du *sombrero calañés*, faisait résonner le pandero sous son pouce, pendant que la mère regardait complaisamment ses enfants danser ; la vieille gitana, celle qu'on appelait la *revieja*, ne restait pas inactive : se rappelant le temps éloigné de sa jeunesse, elle avait passé les castagnettes à son pouce, et, joignant l'exemple à la parole, elle encourageait les petites danseuses en accentuant les poses et en répétant de temps en temps : *Mas zarandeo! chica, mas zarandeo!* — Plus de zarandeo, petite, plus de zarandeo!

Cependant, les danses n'étaient pas encore finies; électrisés nous-mêmes par le roulement sonore des panderos et par les accords saccadés des guitares qui accompagnaient des chants au rhythme le plus étrange, nous voulûmes à notre tour prendre part au *baile:* en un instant habits et gilets furent accrochés aux raquettes d'un cactus, nos mains s'armèrent des inévitables castagnettes, et nous nous élançâmes dans l'arène le jarret tendu, le corps cambré et les bras arrondis, prêts à mettre à profit les leçons que nous venions de prendre. Deux des gitanas qui s'étaient déjà distinguées s'avancèrent de nouveau, prêtes à nous tenir tête, et le ballet recommença avec un redoublement d'entrain. Une nouvelle danseuse vint se joindre à nous : c'était une gitana d'une quinzaine d'années, à l'air timide et mélancolique; une épaisse chevelure couvrait sa petite tête, et de longs cils voilaient ses grands yeux noirs, d'une sauvagerie extraordinaire; ses petits pieds nus et ses mains d'enfant annonçaient une grande pureté de race, et auraient fait envie aux beautés les plus aristocratiques. Dès les premiers pas qu'elle fit, nous fûmes frappés de la souplesse étonnante de sa taille; ses mouvements n'avaient rien de l'impétuosité que déployaient ses compagnes; à peine changeait-elle de place, agitant ses bras avec une grâce nonchalante, et donnant à son cou des inflexions charmantes; à vrai dire, elle ne dansait qu'avec les hanches, et cependant jamais danse ne fut plus expressive; très-sérieuse elle-même, elle nous prenait tout à fait au sérieux comme danseurs; aussi eûmes-nous un certain succès parmi les gitanos, et un succès tel qu'on fut obligé de fermer les portes pour empêcher la foule d'envahir le patio, car le bruit s'était répandu de grotte en grotte que trois *caballeros ingleses*, — on nous prenait pour des Anglais, — se livraient au *zarandeo* comme de vrais Andalous, chose inouïe dans les annales du Sacro Monte.

Nous retournâmes souvent au Sacro Monte, et chaque fois la fête recommençait, car les gitanos nous reconnaissaient de loin, et aussitôt qu'ils nous voyaient arriver ils s'empressaient d'aller chercher les guitares et les panderetas ; les danses finies, il y avait une distribution de *pesetas*, monnaie à laquelle danseurs, musiciens et danseuses étaient loin d'être indifférents.

Dans une de ces visites, nous surprîmes un jour la vieille gitana, que nous avions surnommée la *revieja*, en flagrant délit de buena ventura. Quatre jeunes femmes élégantes, coiffées de longues mantilles de dentelle noire, s'étaient rendues au Sacro Monte, désireuses sans doute d'arracher à l'avenir quelques secrets



Le Panderon, dans la Sierra Nevada. — Dessin de Gustave Doré.

intéressants. La plus jeune des quatre Grenadines était assise sur un *poyo* ou banc de pierre à côté de la gitana, qui sans doute lui annonçait des choses fort agréables, car elle essayait de prendre un air souriant en désignant des lignes heureuses sur la jolie main qu'elle tenait dans ses mains décharnées. Discrètement cachés pour contempler cette scène, nous ne pouvions rien entendre de l'oracle, mais l'expression de la jeune femme, qui se cachait en rougissant derrière son éventail, nous fit supposer que la sorcière lui disait précisément les choses qu'elle désirait apprendre ; la famille assistait indifférente à la consultation, habituée probablement à la voir souvent se renouveler, tandis que des enfants à demi nus se tenaient couchés à côté de quelques noirs pourceaux, avec lesquels ils paraissaient vivre dans la meilleure intelligence.

Nous aimions aussi à étudier le *caló*. C'est ainsi qu'on appelle le singulier langage que parlent entre eux les gitanos, qui s'appellent eux-mêmes *calés* ou *calorés ;* un certain nombre de mots, tels que ceux employés pour la numération, dérivent du sanscrit, ce qui s'explique par l'origine hindoue des gitanos ; d'autres ne se rattachent à aucune langue connue. Voici quelques-uns des mots les plus caractéristiques :

*Romani*, langage gitano, synonyme de caló.

*Ro*, mari.

*Romi*, épouse.

*Planoro*, frère.

*Busnés*, les Espagnols, les gentils.

*Gabinés*, les Français. Nous ignorons l'origine de ce mot.

*Filimacha*, les galères.

*Estaripel*, la prison.

*Chichi*, la tête.

*Parné*, l'argent.

*Prajandi*, guitare.

*Gachapla*, chanson.

*Chabi*, enfant.

*Baji*, la bonne aventure.

*Pindré*, le pied.

*Filichi*, le mouchoir.

*Charipe*, le lit.

*Meligrana*, grenade ; c'est le mot espagnol qui signifie le fruit du même nom, et dont les gitanos se servent pour désigner la ville de Grenade.

Il ne faut pas confondre le *caló* avec l'argot des voleurs, ou *germania*, qui lui a fait beaucoup d'emprunts, et qui est assez usité parmi certaines classes dangereuses, telles que les *tahurés* et les *baratcros*, classes particulières à quelques villes d'Andalousie, comme Séville et Malaga. Nous reviendrons plus tard sur ce curieux jargon rempli d'images, et sur les gens qui le parlent.

Sous le rapport des mœurs, les gitanos sont généralement irréprochables; les gitanas surtout ont une réputation méritée de chasteté, malgré un certain air lascif et provoquant qu'elles affectent assez souvent, principalement dans leurs danses. Il arrive quelquefois qu'un gitano épouse une Espagnole, mais il est beaucoup plus rare de voir un Espagnol épouser une gitana.

Les gitanos ne se marient ordinairement entre eux qu'après avoir été fiancés très-longtemps à l'avance. D'après leur loi, ou plutôt leurs usages, la durée de ces fiançailles doit être de deux ans: leurs noces sont extrêmement bruyantes ; les fêtes ne durent pas moins de trois jours, pendant lesquels ils chantent, dansent et boivent, dépensant ainsi une grande partie de ce qu'ils possèdent.

Quant à leur religion, c'est à peine s'ils en ont une : ils passent généralement pour ne croire ni à Dieu, ni à la sainte Vierge, ni aux saints. On assure que beaucoup d'entre eux croient à la métempsycose et sont persuadés, comme les sectateurs de Bouddha, que l'âme n'atteint un état suffisant de pureté qu'après avoir passé dans un nombre infini de corps.

Tels sont les principaux traits des mœurs des gitanos de Grenade, différents en quelques points de leurs frères de Séville, que nous aurons l'occasion d'étudier plus tard.

Ascension à la *Sierra Nevada*. — Le *nevero* Ramirez. — Le trésor du *Barranco de Guarnon*. — Le *Panderon*. — Les *Ventisqueros*. — Le *Picacho de Veleta*. — Le *Mulahacen*.

Nous avions parcouru Grenade en tous sens, et exploré jusqu'aux moindres coins de la ville et des faubourgs; mais il nous restait à faire l'ascension de la *Sierra Nevada*, car nous nous étions bien promis de ne pas partir sans avoir vu de près les neiges du *Picacho de Veleta*, ce Mont-Blanc de l'Andalousie. Ce voyage n'était pas une petite affaire, car les *sierras* de la province de Grenade, très-rarement visitées par les touristes, n'ont pas encore été exploitées et mises en coupe réglée comme les montagnes de la Suisse ; les guides de profession n'existent pas : ils seraient exposés à chômer trop souvent ; d'ailleurs, les ascensions ne sont guère possibles que pendant les mois de juillet et d'août ; dans les autres mois, le froid est trop vif et le terrain trop difficile. Nous pensâmes donc que le moyen le plus simple serait de nous entendre avec quelques-uns de ces *neveros* qui se rendent journellement à la sierra pour aller chercher la provision de neige dont Grenade a besoin pour calmer sa soif, et qui connaissent parfaitement les moindres sentiers de la montagne. Un de nos amis, M. de Beaucorps, nous avait recommandé un vieux gitano nommé Ramirez, connu pour un des plus anciens neveros, et dont il avait fait une photographie très-réussie que nous reproduisons. Nous allâmes trouver le nevero : c'était un homme d'une soixantaine d'années, à la figure bronzée et pleine d'énergie; sa coiffure se composait d'un foulard rouge et jaune sur lequel était posé le chapeau andalous; sa veste était ornée de boutons de métal et d'agréments de soie ; une large canana ou cartouchière de cuir faisait le tour de sa taille ; sa culotte, également en cuir, était serrée aux genoux par des cordons à glands, et des *alpargatas* de corde tressée lui servaient de chaussure. Après quelques paroles échangées, nous tombâmes

facilement d'accord : il se chargeait de nous conduire au *Picacho de Veleta*, et ensuite, si nous le voulions, au *Mulahacen*, les deux plus hautes montagnes de la province de Grenade, et de nous procurer de bons *machos* pour montures, car les mulets sont bien préférables aux chevaux pour les expéditions dans la montagne. Quant au *repuesto*, — c'est ainsi qu'on appelle les provisions de voyage, — un de ses ânes devait les porter, et nous préférâmes les acheter nous-mêmes, ayant déjà acquis une grande expérience en ce genre; nous remplîmes nos *botas* de cuir de Valence de vin rouge de Baza, le meilleur des environs de Grenade; un jambon cuit au sucre — *jamon en dulce* — occupa, comme pièce de résistance, le fond de nos *alforjas;* un *salchichon de Vich*, quelques poulets froids et une copieuse provision de chocolat à la cannelle, de pains et de fruits, devaient nous mettre pour plusieurs jours à l'abri de la faim et de la soif.

Par une belle et chaude matinée du mois d'août, Ramirez, le fusil à l'arçon de la selle, vint nous réveiller à notre *casa de Pupilos;* nous étions prêts au point du jour, et, au bout d'un instant, nos *alforjas* et nos mantes étant chargées sur nos ânes, la caravane se mit joyeusement en marche.

Bientôt nous franchissions la *puerta de los Molinos*, et nous étions dans la Vega. Nous traversâmes d'abord la fertile et charmante vallée de Güejar, en suivant le cours du Genil qui, de temps en temps, forme des cascades et se précipite en bouillonnant entre ses deux rives toujours vertes. Grenade et ses collines nous apparaissaient comme à travers une gaze, disparaissant presque dans le brouillard du matin; nous traversâmes ensuite la vallée de Monachil, et nous nous arrêtâmes quelques instants à l'ancien couvent de San Geronimo, presque ruiné aujourd'hui, et qui sert aux *pastores* pour abriter leurs troupeaux. Nous commencions à monter : les *barrancos*, larges crevasses qui nous semblaient d'en bas de petites taches aux flancs de la montagne, se dessinaient plus nettement devant nous; la végétation commençait à changer; aux pâles oliviers succédaient les châtaigniers au vert feuillage, et déjà nous pouvions cueillir quelques fleurs alpestres.

Les neveros nous firent remarquer le barranco de *Guarnon*, vaste gorge située entre la vallée où nous nous trouvions et celle de *Dilar :* le barranco de Guarnon renferme, d'après une croyance populaire fort ancienne, un immense trésor qui aurait été enfoui par les Mores peu de temps avant la reddition de Grenade; cette tradition avait pris tant de poids au siècle dernier, qu'en 1799 le gouvernement nomma une commission composée d'un auditeur de la *chancilleria* de Grenade, d'un notaire et d'un ingénieur, qui se rendirent sur le terrain avec une escouade d'ouvriers et firent faire des fouilles dans le barranco; malheureusement, soit que le trésor fût imaginaire, soit qu'il eût déjà été enlevé, toutes les recherches restèrent sans résultat.

Bien que l'air fût déjà assez vif, nos montures se ressentaient de l'ardeur du soleil d'août; après avoir gravi pendant un temps assez long le *camino de los Neveros*, nous arrivâmes au sommet de la *rambla del Dornajo*, lieu que nos guides avaient désigné pour la grande halte du jour. L'air de la montagne nous avait donné un appétit formidable : assis près d'une fontaine à l'eau limpide et glaciale, la *fuente de los Neveros*, nous fîmes honneur à nos provisions, et une de nos botas valenciennes fut presque dégonflée; l'âne qui portait le *repuesto* dut se sentir considérablement allégé.

Après une sieste délicieuse, nous nous remîmes en marche pleins d'une ardeur nouvelle, afin d'arriver de jour au *Panderon*, où nous devions passer la nuit; la montée devenait de plus en plus rude, mais la splendeur du spectacle nous empêchait de sentir la fatigue; de temps en temps nous apercevions au-dessus de nos têtes des aigles et des vautours qui planaient comme immobiles, et dont le plumage fauve se détachait sur des masses de neige ou sur d'énormes rochers d'un gris violacé. A mesure que nous montions, le soleil s'inclinait vers l'horizon, en colorant des tons les plus chauds l'immense paysage étendu sous nos pieds, et baignait d'une vapeur dorée les montagnes qui nous entouraient de tous côtés; arrivés enfin sur la plate-forme du Panderon, nous pûmes contempler quelques instants encore ce sublime spectacle, et voir le soleil disparaître tout à fait derrière les *serranias* de Ronda.

Le soleil couché, nous allumâmes un feu de branches mortes qui nous fut d'un grand secours, car nous commencions déjà à être engourdis par le froid. Assis autour du foyer improvisé, nous fîmes une nouvelle brèche à nos provisions, et nous ne tardâmes pas à nous retirer dans notre appartement, qui consistait en une misérable cabane élevée par les *pastores* et les *neveros*, et qui leur sert d'abri quand ils sont forcés de passer la nuit dans ces solitudes. Bien nous prit de nous être munis de nos mantes de Valence, car nous aurions pu nous croire au mois de janvier, et notre cabane était si mal close, qu'en nous endormant nous pûmes voir à travers le toit les innombrables étoiles qui scintillaient au ciel.

Le lendemain, nous étions en marche avant les premières lueurs du jour, désireux d'arriver au Picacho de Veleta pour jouir du lever du soleil. Nous ne tardâmes pas à apercevoir les premières neiges disséminées en longues plaques dans les anfractuosités des rochers; bientôt elles devinrent plus abondantes : nous étions dans la région des *ventisqueros;* c'est ainsi qu'on appelle, d'un nom qui signifie bourrasque (*ventisca*), les énormes amas de neige que l'ardeur du soleil ne parvient jamais à fondre, et qui servent à l'approvisionnement de Grenade et des principales villes de la province. Il existe encore d'autres ventisqueros non moins importants que le Panderon, tels que celui du Corral de Veleta, du Cerro del Caballo et des Rocas de Bacarès; ils appartiennent à la ville de Grenade; l'Ayuntamiento les afferme aux neveros et en tire, nous assurèrent ceux-ci, un revenu important.

Quand nous arrivâmes au plus haut plateau accessible du Picacho de Veleta, il était jour depuis longtemps,

et le disque du soleil nous était encore caché par l'énorme cône neigeux du Mulahacen; enfin il s'éleva radieux au-dessus des neiges éternelles, et baigna de lumière l'immense paysage qui s'étendait sous nos yeux; il n'est peut-être pas en Europe un spectacle comparable à celui dont on jouit du haut des sommets de la Sierra Nevada, ni une vue aussi étendue : au nord s'élevaient les sierras de Baza et de Segura, au couchant celles de Tejeda et de Ronda, et plus loin encore les montagnes de l'Estrémadure, peu éloignées du Portugal; la Sierra Morena, justifiant son nom, dessinait à l'horizon ses dentelures sombres; la chaîne de Gador et une partie de la sauvage Alpujarra s'élevaient à nos pieds dans la direction du midi, et plus loin, de l'autre côté de la Méditerranée, nous distinguions dans une brume transparente les montagnes noires qui s'élèvent sur la côte africaine. Nos guides nous assurèrent que lorsque le vent est du sud on entend distinctement le bruit de la mer.

Le Picacho de Veleta doit son nom à une vigie (*veleta*) établie autrefois au sommet de la montagne, dans une *atalaya* ou tour d'observation dont on voit encore les ruines; les signaux se transmettaient de cime en cime jusqu'à Grenade, au moyen de feux allumés pendant la nuit. Le Mulahacen est le plus haut pic de la Sierra Nevada; le Picacho de Veleta ne vient qu'en seconde ligne[1], et cependant la vue du dernier est beaucoup plus magnifique et l'horizon beaucoup plus étendu, le Picacho masquant une grande partie de la côte de Barbarie. Nous renonçâmes donc à faire l'ascension du Mulahacen, où nos neveros nous proposaient de nous accompagner, et qui nous aurait pris deux ou trois jours de plus.

Il fallait, malgré l'admiration qui nous clouait sur place, songer à opérer notre descente; elle fut plus difficile que la montée, et nous avions parfois le vertige en franchissant d'étroits sentiers qui surplombaient au-dessus d'un abîme; mais nos machos avaient le pied sûr, et nous nous en tirâmes sans accident. Nous ne manquions pas de nous faire indiquer par nos guides les noms des différents *puertos* (passages) ou *desfiladeros* (défilés) que nous apercevions; quelques-uns de ces noms sont très-pittoresques, comme le *Montayre*, — la montagne de l'air; le *Puerto del Lobo*, — le passage du Loup; la *Cueva del Ahorcado*, — la grotte du Pendu, et autres noms également significatifs.



Un nevero de la Sierra Nevada. — D'après une photographie de M. G. de Beaucorps.

De retour à Grenade, nous dîmes adieu à notre brave Ramirez et aux autres neveros, et nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde. Le señor Pozo et sa femme, qui commençaient à concevoir des inquiétudes sur le compte de leurs hôtes, nous virent revenir avec les plus grands signes de joie, et il fallut leur raconter tous les détails de notre ascension. Enfin, après quelques jours consacrés au repos et à de nouvelles visites à l'Alhambra, nous nous résolûmes, non sans regrets, à dire adieu, ou plutôt au revoir, à notre chère Grenade, et nous allâmes retenir nos places à la diligence de Jaen.

Ch. Davillier.

(*La suite à une autre livraison.*)

1. D'après les géographes espagnols, la hauteur du Mulahacen est de trois mille six cent cinquante-deux mètres, et celle du Picacho de Veleta de trois mille cinq cent soixante mètres au-dessus du niveau de la mer.

# REVUE GÉOGRAPHIQUE,

## 1864

(DEUXIÈME SEMESTRE.)

PAR M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

TEXTE INÉDIT.

Un temps d'arrêt dans les grandes explorations. — Les trois grandes publications récentes : Speke, Henri Duveyrier, l'expédition allemande à la recherche de Vogel. Résultats astronomiques et scientifiques de la mission, publiés par MM. Petermann et Hassenstein. — M. Munzinger : le docteur Hartmann. Importance et richesse de leurs récentes relations de la haute Nubie. Immenses acquisitions géographiques et ethnologiques — L'expédition des dames Tinné et de M. de Heuglin à l'ouest du fleuve Blanc. Projets, organisation, perspectives, travaux, double catastrophe. De quel prix se payent les conquêtes géographiques. — Tentatives de communications entre le Sénégal et l'Algérie par Timbouktou. Gerhard Rohlf. Le lieutenant Mage.

I

Il y a en ce moment comme un temps d'arrêt dans les grandes explorations. Après les mémorables voyages que le monde a vu s'accomplir dans ces dernières années ; après la traversée de la zone équatoriale de l'Afrique par le capitaine Speke[1], et sa reconnaissance si heureusement accomplie de la région jusqu'alors impénétrable où se cachent encore les sources du Nil; après les longues courses et les intrépides investigations de Barth dans les immenses contrées du Soudan, de Livingstone dans l'Afrique du Sud, du baron de Decken aux montagnes neigeuses de l'Afrique orientale, de M. de Heuglin et de ses compagnons dans les contrées du Nil et de la haute Nubie ; après les fructueuses études de Henri Duveyrier dans les plaines ardentes du Sahara, et, sur d'autres points du globe, la périlleuse traversée de l'Australie par Mac Douall Stuart, et l'indomptable énergie d'un Mac Clure ou d'un Mac Clintock à travers les rudes épreuves de la région polaire; — après ce paroxysme d'ardeur scientifique, qui, durant près de quinze ans, sous tous les climats du globe, a tenu haletante l'attention de l'Europe attachée aux pas de cette phalange de valeureux champions, notre gloire et notre orgueil, un intervalle de repos — de repos relatif, au moins — s'est produit à la fois sur tous les théâtres de ces explorations naguère si actives. C'est un intervalle d'étude rétrospective. La science récapitule les conquêtes nombreuses dont elle s'est enrichie ; les voyageurs publient le récit de leurs courses et les résultats de leurs périlleuses investigations, en même temps qu'ils recueillent leurs forces pour de nouvelles entreprises.

II

Parmi ces publications, trois au moins répondent à une vive et légitime impatience : la relation du capitaine Speke, celle de notre compatriote Henri Duveyrier, et enfin l'exposé des résultats scientifiques de l'expédition envoyée, il y a quatre ans, sous la conduite de M. de Heuglin, à la recherche de Vogel dans le Soudan oriental. L'Angleterre, la France et l'Allemagne se trouvent ici en présence, non pour une lutte d'intérêts hostiles, mais dans une généreuse et féconde émulation.

Notre précédente Revue a pu faire connaître déjà le livre du capitaine Speke et celui de M. Henri Duveyrier, publiés dans les premiers mois de cette année; nous avons à mentionner aujourd'hui la récente publication relative à l'expédition germanique.

Il suffira de rappeler en quelques mots à quelle occasion et dans quel but la mission allemande fut organisée. Dans le cours de l'expédition du docteur Barth au Soudan, après que la mort eut moissonné autour de lui ses premiers compagnons, James Richardson et Overweg, un nouvel auxiliaire, Édouard Vogel, fut envoyé d'Angleterre au voyageur survivant. Comme Overweg et Barth, Vogel était Allemand ; car c'est une particularité assez remarquable de cette grande expédition africaine de 1849, que bien qu'elle eût été suscitée et qu'elle fût défrayée par l'Angleterre, tous ceux qui l'ont composée, à l'exception de Richardson, son premier chef nominal, avaient l'Allemagne pour patrie. Vogel, quoique fort jeune encore, avait déjà fait ses preuves comme naturaliste et comme astronome ; et bien que sa carrière ait été malheureusement tranchée avant l'heure, ce n'en est pas moins à lui que sont dus quelques-uns des plus importants résultats de l'expédition. Un des objets favoris qu'il s'y était proposé avait été de pénétrer dans les parties encore inexplorées du Soudan oriental, entre le lac Tchad et le haut Nil, et notamment de voir le pays de Ouadây, où nul Européen n'avait jamais pénétré. Il partit du Bornou au commencement de 1856 pour cette fatale excursion, d'où il ne devait pas revenir. Un silence de plusieurs années, sillonné çà et là de rumeurs sinistres, ne faisait que trop prévoir le sort de l'explorateur. Son souvenir, cependant, était toujours présent en Europe. Quelques hommes éminents, parmi ses compatriotes, conçurent la pensée d'une expédition nouvelle

1. Mort, au mois de septembre 1864, en Angleterre, dans une partie de chasse.

destinée à rechercher les traces du voyageur disparu et à recueillir des informations certaines sur sa destinée. Il pouvait, après tout, être retenu captif au fond de ces contrées barbares ; et si sa mort devait devenir une triste certitude, la science était intéressée à ce que l'on cherchât au moins à recouvrer ses papiers, et à poursuivre l'exploration qu'il n'avait pu terminer.

C'est sous cette inspiration qu'en 1860 une commission scientifique fut organisée à Gotha sur de larges bases. Une souscription publique, à laquelle l'Allemagne tout entière prit part d'un seul élan, pourvut amplement au côté pécuniaire de l'entreprise. Toutes les sciences y furent représentées par des hommes éprouvés, l'astronomie, la physique terrestre, l'histoire naturelle, la géologie, l'ethnographie, la linguistique, et l'expédition fut placée sous la conduite de M. de Heuglin, qu'un long séjour antérieur dans le Soudan égyptien, joint à de hautes qualités d'observateur, avaient désigné pour cette distinction si honorable. La route tracée au gros de l'expédition devait la conduire à la mer Rouge par Alexandrie et Suez, et de la mer Rouge à Khartoum (la capitale du Soudan égyptien) par le port de Massàoua et les parties peu connues de la haute Nubie qui confinent à l'Abyssinie du côté du nord. C'était à Khartoum que devaient commencer, à vrai dire, les travaux sérieux de l'expédition. De ce point central, qui devenait comme leur base d'opérations, les voyageurs pousseraient à l'ouest vers le Dârfour, et du Dârfour sur le Ouadây et les autres contrées de cette vaste région intérieure, où chaque pas serait une acquisition pour la science dans quelque direction qu'on se portât. Ajoutons que dans le même temps un voyageur isolé, M. Moritz de Beurmann, qui venait d'offrir spontanément son concours au comité de Gotha, devait se porter à la rencontre de M. de Heuglin en traversant le Fezzan et en gagnant le Bornou pour remonter de là au nord-est vers le Ouadây, c'est-à-dire en reprenant l'itinéraire même que Vogel avait suivi.

Tel était le plan tracé par les organisateurs de l'expédition. Tout y était mûri, bien combiné, sagement prévu, — tout, sauf les mille incidents qui, dans de pareilles entreprises, échappent à la sagesse humaine. Les voyageurs, on le savait, auraient à lutter contre les hommes, le pays et le climat ; mais on pouvait espérer qu'une grande prudence, unie à une grande résolution, écarterait les périls et surmonterait les obstacles. Hélas ! les obstacles et les périls ont été plus forts que les hommes, et le but lointain que l'on s'était posé, le mystérieux Ouadây, n'a pas même été entrevu. Un des voyageurs, M. de Beurmann, est tombé, comme Vogel dont il suivait la trace, sous le fer des assassins ; et, du côté du Nil, l'expédition principale n'a pas cru pouvoir s'avancer même jusqu'au Dârfour. La commission, revenue à Khartoum qu'elle avait dépassé à peine, s'est dissoute, et quelques-uns de ses membres se sont portés individuellement en différentes directions, tandis que les autres reprenaient le chemin de l'Europe.

Voilà, dans son ensemble, le bilan de l'expédition. Au commencement de mars 1861, elle prenait terre à Alexandrie ; quatorze mois plus tard, en mai 1862, la commission, désorganisée, avait renoncé à toute opération collective.

Est-ce à dire qu'elle aura été stérile, et ces quatorze mois n'auront-ils donné rien à la science ? Loin de là. Éprouvée, scindée, hâtivement dissoute comme elle l'a été, cette expédition n'en comptera pas moins parmi celles qui, de nos jours, auront le plus activement contribué à l'avancement de la géographie africaine.

Ce résultat n'est pas dû seulement à l'excellent choix, à la valeur individuelle des membres de l'expédition ; il provient aussi en grande partie de l'activité scientifique du comité organisateur. En d'autres termes, les fruits de l'expédition sont tout à la fois dans les travaux qu'elle a produits et dans ceux qu'elle a provoqués.

Au milieu des circonstances favorables ou contraires que l'expédition a traversées, le zèle des voyageurs ne s'est pas un instant ralenti. Nul d'entre eux, chacun dans sa sphère, même quand le lien commun a été dissous, ne s'est refroidi dans son ardeur d'investigation. Les travaux de la mission ont commencé du jour même où elle a touché le sol africain ; et comme une excellente mesure de prévoyance avait décidé que les notes et les journaux personnels des explorateurs seraient envoyés en Europe par chaque occasion, il en est résulté, entre la mission et le comité, une correspondance scientifique en quelque sorte journalière. Cette correspondance, riche de faits nouveaux, embrasse d'une part le Delta du Nil, quelques parties de l'isthme, la mer Rouge, la Nubie supérieure, le nord de l'Abyssinie et le Kordofan ; et d'autre part, avec les envois de M. de Beurmann, le pays de Barkah, le Fezzan et les oasis intermédiaires. Des deux côtés nous avons là nombre de mémoires du plus haut intérêt pour les sciences physiques et naturelles, pour la géographie positive et pour l'ethnographie. La partie la plus riche et la plus neuve est celle qui touche à la haute Nubie, c'est-à-dire aux contrées jusque-là si peu connues qui longent au nord la frontière de l'Abyssinie. Cette région, placée sur la route que l'expédition avait à traverser entre la mer Rouge et le Soudan oriental, n'avait, dans le plan primitif, qu'une importance secondaire ; par le fait, elle est devenue la grande affaire de la mission et sa conquête capitale. Ce qui a surtout contribué à donner à cette partie des études locales de la mission allemande le beau développement qu'elle a pris, c'est l'adjonction de M. Werner Munzinger, un jeune Suisse plein d'ardeur et d'instruction, qui résidait à Massâoua depuis plusieurs années, et que ses investigations antérieures sur les territoires et les tribus limitrophes de l'Abyssinie préparaient admirablement à l'exploration complète qu'il en a pu faire avec les autres membres de l'expédition. C'est une excellente acquisition scientifique ; car ces parties maintenant si obscures de la haute Nubie ont un très-grand intérêt pour l'ethnologie générale du nord de l'Afrique, et même pour plusieurs chapitres importants de l'histoire du monde ancien.

Grâce aux habitudes de prompte publicité de l'éminent secrétaire du comité de Gotha, M. Augustus Petermann, ces communications fréquentes de la mission africaine ont été périodiquement livrées à l'impatience de l'Europe. Elles ont toutes paru de mois en mois dans le journal géographique qui se publie à Gotha sous la direction de M. Petermann, et qui porte le titre de *Mittheilungen*, recueil précieux qui est devenu pour l'Europe entière un centre de communication entre tous les amis de la science. Un certain nombre de mémoires et de lettres privées adressées au docteur Barth, l'illustre précurseur de l'expédition de 1861, ont aussi paru dans l'excellent journal géographique de Berlin. On a donc pu suivre pas à pas la marche de l'expédition, et on en connaissait depuis longtemps les résultats généraux[1].

Une seule partie, la plus importante à plusieurs égards, était encore inédite : ce sont les observations astronomiques et hypsométriques, base fondamentale de toute carte scientifique. C'est cette partie que vient de publier le docteur Petermann, dans un des cahiers Complémentaires (*Ergaenzungshefte*), qui se joignent de temps à autre aux cahiers mensuels des *Mittheilungen*, quand un morceau d'une étendue considérable exige ce supplément spécial. Celui-ci a pour titre : *Expédition allemande de l'Afrique orientale*, 1861-1862. *Recueil des observations astronomiques, hypsométriques et météorologiques, des relevés trigonométriques et des itinéraires, de MM. de Heuglin, Kinzelbach, Munzinger et Steudner, dans l'Égypte orientale, le Soudan, et les territoires limitrophes du nord de l'Abyssinie ; avec une notice générale de* M. Werner Munzinger, *sur la part qu'il a prise à l'expédition allemande depuis Massâoua jusqu'au Kordofan, en* 1861 *et* 1862[2]. Le calcul des éléments astronomiques et hypsométriques envoyés par M. Kinzelbach, puis la construction et la gravure des quatre cartes qui présentent l'ensemble des itinéraires et des relevés trigonométriques de la Mission entre la mer Rouge et le Nil, ont nécessité le long retard de ce cahier, retard que justifie suffisamment la beauté des cartes qui font partie de cette publication finale du Comité. Je dis de cette publication finale, parce qu'elle semble être présentée comme telle par le docteur Petermann ; et cependant j'ai peine à croire, dans l'intérêt d'une publicité plus large encore, que les communications fragmentaires des *Mittheilungen* et du *Zeitschrift* ne soient pas reprises et fondues dans une relation d'ensemble, à moins que chacun des voyageurs dont se composait la mission ne se propose de publier séparément ses souvenirs personnels.

C'est en effet l'exemple que vient de donner M. Munzinger, dans un volume du plus haut intérêt qu'il intitule *Études sur l'Afrique orientale* (*Ostafrikanische Studien*). L'espace me manquerait même pour indiquer ici tout ce que ce volume renferme de curieux et d'important; c'est une tâche que l'on me permettra de renvoyer à l'*Année géographique*.

1. Dans les deux premiers volumes de notre *Année Géographique* (1862, 1863), nous avons relevé par ordre de dates les communications successives des membres de la mission, et nous en avons donné la substance.

2. *Die deutsche Expedition in Ost-Afrika*, etc. *Ergänzungshefte*, n° 13. Gotha, *Justus Perthes*, juin 1864. In-4°.

## III

D'autant plus que nous ne pouvons quitter cette région du Nil supérieur et de la Haute-Nubie, si complétement inconnue il y a quarante ans et que depuis 1820 tant de belles explorations ont signalée, sans mentionner encore une publication dont elle a été récemment l'objet en dehors de la mission de M. de Heuglin, publication doublement remarquable au point de vue de la beauté artistique et de la valeur scientifique. Je veux parler du livre du docteur Robert Hartmann. C'est encore une relation allemande; car depuis le savant voyage de l'ingénieur autrichien Joseph Russegger en 1837, c'est surtout l'Allemagne qui a pris scientifiquement possession de cette vaste région du haut Nil, en même temps que le gouvernement égyptien y portait sa domination politique.

Le docteur Hartmann accompagnait dans cette visite au haut Nil le jeune baron Adalbert de Barnim, fils de S. A. R. le prince Adalbert de Prusse. C'était en 1860. On sait que la ville égyptienne de Khartoum est située dans l'angle intérieur du confluent des deux bras supérieurs dont se forme le fleuve d'Égypte, le Bahr el-Abyad ou fleuve Blanc qui vient directement du sud (et qui a été regardé de tout temps comme la branche principale du grand fleuve), et le Bahr el-Azrek ou fleuve Bleu, qui sort de l'Abyssinie et vient du sud-est. De Khartoum, le noble voyageur et son savant compagnon remontèrent non plus le fleuve Blanc, mais la vallée plus orientale du fleuve Bleu. Sous bien des rapports, cette ligne moins fréquentée (quoique d'éminents explorateurs l'aient aussi parcourue, Cailliaud, Russegger, et en dernier lieu Lepsius, l'illustre archéologue), cette ligne, disons-nous, est d'un grand intérêt. L'intérêt est moins dans les cantons aurifères du Fazokl, auxquels la route du fleuve Bleu conduit, que dans les souvenirs historiques qui s'y rattachent. Ces territoires appartenaient au royaume jadis si fameux de Méroé, dont les origines et l'histoire se dérobent à demi sous les voiles de la légende. Des ruines d'un caractère tout égyptien y rappellent le souvenir des Automoles, ces fugitifs égyptiens dont Hérodote nous a conservé l'histoire, et qui, fuyant la domination de Psammétique, six siècles et demi avant notre ère, vinrent fonder une colonie dans ces contrées extrêmes de l'Éthiopie ; plus tard enfin, c'est là qu'on vit s'élever le royaume musulman de Sennâr, dont le nom revient si souvent dans les vieilles relations, et sur lequel domina longtemps la nation demi-nègre des Founghis, qui venait du sud. Ces contrées du fleuve Bleu, comprises entre Khartoum et la frontière nord-ouest de l'Abyssinie, présentent encore à l'observateur un autre sujet d'étude ; elles sont comme le point de réunion des races diverses qui se partagent le nord de l'Afrique. Là se trouvent rapprochés, et souvent en contact, le nègre pur (le Nouba), le nègre métis (le

Founghi, le Chillouk, le Changalla, etc.), l'Éthiopien aborigène, frère du Galla et du Berber (le Hababich, le Bicharièh, etc.), et enfin l'Arabe, sorti de sa péninsule au temps de Mahomet et de la propagation de l'islam ; sans parler des Turcs d'Égypte et des Européens. Un pareil foyer est un admirable champ d'études ethnographiques ; le docteur Hartmann, bien préparé, son livre le prouve, à cette nature de recherches, leur a donné une attention toute particulière. C'est un des côtés excellents de son beau livre, où le naturaliste et le géographe trouveront aussi d'amples et précieux renseignements.

C'est à regret que je me borne à de sèches indications, quand je voudrais pouvoir conduire les lecteurs à travers quelques-uns des détails si nombreux et si riches auxquels nous convieraient des livres tels que ceux de la Commission allemande ou du docteur Hartmann ;



M. le docteur Hartmann. — Dessin de Riou d'après une photographie.

ce n'en est pas moins un devoir de saluer en passant ces œuvres magistrales, et de les signaler chez nous à l'attention de quiconque attache un sérieux intérêt aux sciences géographiques.

## IV

Il est encore une expédition, dans ces pays du Nil, qui, avec un caractère tout autre, n'en a pas moins beaucoup occupé et occupe encore l'attention de l'Europe et des sociétés savantes : c'est celle des dames Tinné. Il n'est assurément pas ordinaire de voir des femmes riches et du plus grand monde se jeter seules dans des courses aventureuses, sans autre mobile que la passion des choses inconnues, sans autre défense que leur courage et leur résolution. Ce qui ajoute encore à la singularité de l'aventure, c'est la jeunesse de l'une de ces trois dames, miss Alexandrina Tinné, — elle est Anglaise de naissance, quoique Néerlandaise d'origine ; —




El-Mokhtar Kountah du Tagant. — Sidna Mohammed, neveu du cheikh de Timbouktou. — Son serviteur Abdou Daïm. — Cheikh Mohammed, frère d'El-Mokhtar.

Dessin de O. Merson d'après une photographie.

l'on assure que c'est elle surtout, la jeune miss Alexandrina, qui échauffe de son enthousiasme l'imagination plus rassise de sa mère et de sa tante. Tout cela jette sur cette audacieuse excursion une teinte de romanesque qui en double l'intérêt. Ajoutons que dédaigneuses des routes battues, ces dames cherchent de préférence les parties les moins fréquentées ou tout à fait inconnues de cet immense bassin du haut Nil; c'est dans le réseau d'affluents à peu près inexplorés qui se déploie à l'ouest du fleuve Blanc, entre le 9[e] degré de latitude N. et l'équateur, qu'elles ont définitivement poussé leur fortune. Elles ont organisé à très-grands frais une véritable flottille, avec toute une armée de porteurs indigènes; et puis enfin, — et par là cette course lointaine des dames touristes prend un côté tout à fait sérieux, — elles ont pu s'adjoindre plusieurs hommes d'une grande valeur scientifique, qui donnent au voyage le caractère d'une véritable exploration. De ce nombre et au premier rang est M. de Heuglin, qui avait lui-même résolu, de compagnie avec le docteur Steudner, de poursuivre individuellement ses recherches dans les contrées du haut Nil après la dislocation de l'expédition allemande dont il était le chef, et qui a été heureux de trouver près des dames hollandaises des facilités d'études qu'il aurait cherchées vainement ailleurs.

Ainsi recrutée, la flottille quitta Khartoum au commencement de 1863, et se dirigea, pleine d'entrain et de bon espoir, vers le haut du fleuve. On voulait, comme je l'ai dit, gagner le 9[e] degré de latitude, et là, quittant le Bahr el-Abyad, s'engager dans le réseau de rivières peu ou point connues qui viennent de l'ouest. Pour comprendre de quel intérêt pouvait être cette entreprise, il suffit de considérer la disposition physique de la haute région du Nil. Une des singularités caractéristiques du grand fleuve, est, on le sait, de traverser toute l'immense étendue de la Nubie (du 18[e] au 24[e] parallèle) avant de gagner l'Égypte, sans rencontrer un seul affluent. C'est un sillon qui coupe isolément le désert aride, le désert que nulle source ne rafraîchit, que jamais la pluie du ciel ne vivifie. C'est seulement vers le 18[e] degré de latitude, trois degrés au-dessous de Khartoum, que commence la zone des pluies tropicales, faibles d'abord et irrégulières, puis plus fortes et plus fréquentes à mesure que, s'avançant au sud, on se rapproche davantage de l'équateur. Avec les pluies tout change d'aspect. La végétation se montre, la nature se renouvelle, et les eaux, concentrées dans les parties hautes du pays, se déversent en courants réguliers pour se porter vers la vallée du Nil, qui est la grande artère centrale. A partir du confluent du Bahr el-Azrek, le bassin du Nil, alimenté d'affluents de plus en plus nombreux, se déploie en un immense éventail, au moins de 400 lieues d'envergure, dont la pointe est à Khartoum et la base vers l'équateur. Or, quand on songe que dans cet immense triangle, où les pluies diluviennes de l'équateur doivent créer d'innombrables courants dont les eaux réunies forment le Nil, cinq à six tout au plus de ces rivières affluentes ont été non pas même explorées, mais entrevues, on peut se former une idée de ce qui reste à faire avant que l'on puisse se flatter de connaître réellement la haute région du Nil, et de discerner avec certitude la branche principale, celle qui prendra rang définitivement comme la tête du grand fleuve.

Parmi les affluents inexplorés du fleuve Blanc, l'un de ceux dont le nom revient le plus souvent dans la bouche des indigènes est celui que les Arabes du haut Nil désignent sous le nom poétique de rivière des Gazelles, Bahr el-Ghazal. C'est celui-là qui a son confluent aux environs du neuvième degré, et vers lequel s'étaient tournés les projets des dames Tinné. Mais si le nom est poétique, le pays ne l'est guère. D'immenses marécages, des eaux fétides, de vastes lagunes cachées sous des forêts de roseaux, une armée de reptiles et des myriades de moustiques, c'est pour l'explorateur un aspect peu engageant. C'est celui devant lequel reculèrent, il y a aujourd'hui dix-huit cents ans, les centurions que l'empereur Néron, dans un jour de fantaisie géographique, avait envoyés à la découverte des sources du Nil, et qui remontèrent jusqu'à ces marais sans oser s'y aventurer. Nos exploratrices, plus courageuses, avaient résolu de les franchir; il était d'ailleurs plus que probable qu'une fois sorti de ces terrains noyés, on trouverait, en remontant le Bahr el-Ghazal ou les autres courants, un pays plus sain dans une région plus élevée. Ces prévisions, hélas! devaient être cruellement démenties.

L'expédition des dames Tinné, renforcée de M. de Heuglin et du docteur Steudner, quitta donc Khartoum le 25 janvier 1863. Le 4 février la flottille passait devant le confluent du Sobat; le 5, on arrivait au lac marécageux (le lac Nô) où le Bahr el-Ghazal fait sa jonction avec le fleuve Blanc.

Nous avons sur ce voyage le journal de M. de Heuglin et quelques fragments des lettres de Mme Tinné, la mère de miss Alexandrina. Pour qui voudra suivre le côté scientifique de l'expédition, ce sont les notes du naturaliste qu'il faut avoir sous les yeux, cela va sans dire (sans oublier d'y joindre la carte construite par MM. Petermann et Hassenstein pour l'expédition à la recherche de Vogel[1]); mais dans l'espace dont nous disposons, et comme première impression sur les choses et les lieux, les lettres de Mme Tinné sont d'un vif intérêt.

Les barques, en remontant le Bahr el-Ghazal, avaient à traverser la région basse et marécageuse dont nous avons parlé. On voulait gagner d'abord le lac Rek, que le Bahr el-Ghazal traverse à plusieurs journées dans

1. Cette carte en 10 feuilles a été publiée dans les n[os] 7, 8, 10 et 11 des *Ergänzungshefte*, avec un mémoire analytique de M. Hassenstein. Elle comprend tout le N. E. de l'Afrique. C'est une admirable étude, où toutes les données, sans la moindre exception, que l'on possédait il y a quatre ans sur le bassin du Nil, le Soudan oriental et la presque totalité de la zone équatoriale, ont été réunies et discutées avec une étendue de recherches et une science critique extrêmement remarquables. Bien que ce travail ait été construit seulement comme une épure destinée à servir de cadre aux itinéraires de la grande expédition de 1860, il suffirait pour mettre leurs auteurs au premier rang des géographes de notre époque, et de toutes les époques.

l'intérieur. C'est un rendez-vous fréquenté depuis quelques années par les trafiquants d'ivoire (qui sont trop souvent du même coup des trafiquants d'esclaves). On y arriva le 10, cinq jours après avoir quitté le Bahr el-Abyad. Mme Tinné écrit, à la date du 26 mars : « Je date aujourd'hui ces lignes de l'un des lieux les plus singuliers du globe, et où l on ne peut arriver que par une route non moins singulière. Nous avons remonté le Ghazal pendant trois ou quatre jours, et il semblait toujours que devant nous la rivière allait se terminer dans une mer de hautes herbes alternant avec des roseaux. Au total, c'est un immense marécage, à travers lequel les barques avancent lentement, à mesure qu'on refoule avec des gaules, ou qu'on abat à coups de hachette et de faux, les joncs qui ferment le passage. Après quatre jours de cette besogne épuisante nous arrivâmes à une petite lagune, où nos barques, au nombre de vingt-cinq, se pressèrent dans la plus grande confusion. C'ést le Maschra ou port de Rek. Il fallut nous arrêter là pour trouver des porteurs et régler notre plan. L'équipement de l'expédition est quelque chose d'incroyable. Il nous faut transporter avec nous dix mois de provisions et de marchandises (pour les cadeaux et les échanges), — trois milliers pesant de verroteries, entre autres 8 barres de cuivre, 12 000 cauris, du poivre, du sel, etc., etc. ; et comme chaque porteur ne se charge que de 40 livres pesant, vous pouvez vous former une idée du nombre d'hommes qu'il nous faut, deux cents au moins. »

Quatorze jours après la date de cette lettre, l'expédition est frappée de son premier désastre. Le docteur Steudner, qui accompagnait M. de Heuglin dans sa course à l'intérieur, est atteint des fièvres et succombe le 9 avril. Mais dans cette campagne, comme sur un champ de bataille, on n'a pas de temps à donner aux regrets ; il faut marcher, marcher toujours, d'autant plus que la saison des grandes pluies avançait rapidement, et qu'il fallait prendre au plus tôt ses quartiers d'hiver. Pourtant Mme Tinné écrit le 13 mai : « Tout va bien maintenant. Nous avons 80 porteurs; nous savons où nous allons ; bref, tout va bien. Le docteur Heuglin est tout à fait satisfait de l'intérieur : beau pays, bonne eau, peuple hospitalier. Il est enchanté des oiseaux, tout à fait rares et nouveaux, dit-il. »

Deux jours après, le 16, la perspective est un peu moins riante ; les pluies seront survenues, sans doute : « Nous n'avons pas chance de revenir ici (au lac Rek) retrouver nos barques avant décembre ou janvier. Les pluies ne finissent qu'en novembre ; et alors les rivières sont tellement gonflées et la boue si profonde, que nos animaux ne pourraient avancer d'un pas.

1er *juin.* — « Nous avons quitté nos barques le 17 mai. Je ne puis dire que la première partie du pays soit jolie, mais il a un caractère tout à fait particulier. Les arbres sont beaux, et on rencontre de distance en distance des villages d'un assez bon aspect, avec des étangs. Nous arrivâmes le 20 mai à un village appelé Afog. Ma fille y fut prise de la fièvre, et le lendemain nos soldats se mutinèrent, disant qu'ils n'avaient rien à manger, etc. On leur fit pourtant entendre raison. — Nous voici de nouveau en route, et nous arriverons, j'espère, sains et saufs à la montagne de Casinka, où nous attendrons que le temps soit redevenu beau et que la terre soit séchée. C'est, dit-on, un beau pays et un très-bon peuple, quoique les Européens n'y soient jamais allés.... De Casinka, nous ne serons plus qu'à deux journées du pays des Nyam-Nyam, notre but final. »

Ce n'est pas *quoique*, faut-il dire, mais *parce que*. Les indigènes de ces hautes régions, d'abord doux et confiants, ne se sont montrés hostiles qu'après les procédés de cruauté brutale que les Turcs et les marchands d'esclaves leur ont fait éprouver.

Tous les rapports des marchands d'ivoire ont fait aux Nyam-Nyam une réputation plus ou moins méritée de cannibales, en même temps qu'on les représente comme un peuple différent des Nègres, et infiniment plus industrieux. Nyam-Nyam est du reste non pas un nom de tribu ou de peuple particulier, mais une appellation générique qui signifie quelque chose comme *Mangeurs d'hommes.* Anthropophages ou non, ces Nyam-Nyam vers lesquels se dirigeaient nos voyageurs occupent un pays qui paraît voisin des grandes montagnes, quelles qu'elles soient, où quelques-uns des affluents du fleuve Blanc prennent naissance. Il devait donc y avoir là de bonnes notions à recueillir.

Un mois après la dernière lettre dont nous avons cité des extraits, Mme Tinné écrit encore (le 1er juillet 1863) :

« Vous serez charmé d'apprendre qu'après tant d'embarras et de dépenses, le nouveau pays nous plaît. Quoique faibles encore et sujets à des attaques de fièvre, nos malades supportent très-bien le voyage. Ma fille a un *n'gérib* que nous avons arrangé de manière à la préserver du soleil, et où nous avons étendu un matelas où elle repose très-agréablement.... Nous avons traversé le Djour le 16 juin.

« Vous ne pouvez vous faire une idée de la fréquence des orages et de leur violence, vent, grêle, pluie, tonnerre, éclairs. Nous n'en sommes que plus impatients, comme vous le pensez bien, d'arriver à notre hivernage. Un instant la fièvre a mis ma fille à deux doigts de la mort. Les choses vont mieux maintenant.

« Je vous écris du village où le pauvre docteur Steudner a succombé. »

Il nous faut terminer ici nos extraits. Nous ajouterons seulement qu'une nouvelle catastrophe sur laquelle les détails manquent encore, mais qui n'est malheureusement que trop certaine, a frappé cette expédition commencée sous de si riants auspices. Mme Tinné, celle-là même dont on vient de lire quelques lettres, a éprouvé à son tour la foudroyante atteinte de ce climat si fatal aux constitutions européennes : elle est morte non loin du lieu où reposaient déjà les restes du docteur Steudner. Miss Alexandrina paraît s'être remise, malgré cette cruelle épreuve ; mais M. de Heuglin n'avait pas échappé aux influences délétères qui se dégagent d'un sol détrempé sous l'action du soleil tropical. Ses dernières lettres sont néanmoins plus rassurantes. L'expédition

était revenue au Nil dès que les pluies moins violentes avaient permis de se remettre en route, et le courageux voyageur avait regagné Khartoum. La moisson scientifique ne laisse pas d'avoir été abondante. L'histoire naturelle a fourni une riche moisson d'observations toutes nouvelles; et la géographie aura gagné à cette excursion des rectifications importantes, de nombreuses additions, et des déterminations qui paraissent devoir modifier notablement le tracé des cartes actuelles.

Ce sont d'heureuses conquêtes; mais à quel prix elles sont achetées!

V

Reportons-nous, avant de finir, vers l'autre extrémité du continent, aux lieux où le Soudan confine au Sénégal, où le Sahara se rapproche de l'Atlantique. Là aussi des entreprises se poursuivent, qui, sans avoir actuellement le caractère de découvertes au même degré que les explorations du haut bassin du Nil, n'en ont pas moins un grand et sérieux intérêt au triple point de vue de l'avenir politique, du développement commercial et du progrès de nos connaissances géographiques. Il suffit de jeter les yeux sur la carte pour comprendre de quelle importance il serait de relier nos deux grandes possessions du Sénégal et de l'Algérie, non par des conquêtes et des occupations de territoires, mais par une chaine de rapports réguliers avec les populations intermédiaires. Comme toujours, c'est aux voyageurs, intelligents et hardis pionniers, à frayer la voie.

Déjà plus d'une tentative a été faite, et il y en a deux en ce moment qui donneront peut-être de meilleurs résultats. De ces deux tentatives, l'une part de l'Algérie, l'autre du Sénégal.

La première a pour auteur un jeune Allemand, M. Gérard Rohlf, qui déjà, il y a deux ans, a effectué, déguisé en musulman, la traversée du Sahara marocain que nul Européen n'avait faite avant lui. M. Rohlf réussira-t-il à gagner Timbouktou et le Sénégal en traversant les grandes oasis du Touât, et qu'en rapportera-t-il? c'est ce qu'on ne saurait dire encore. La seconde tentative, celle du Sénégal, est, nous le croyons, de nature à donner des fruits plus sérieux. Conçue et ordonnée par le général Faidherbe, l'énergique gouverneur de notre colonie sénégalaise, elle a été confiée à deux de nos officiers de marine, M. Mage et M. Quentin. M. Mage, a déjà fait ses preuves dans une mission analogue. Les deux officiers, remontant le Sénégal, ont dû relever plusieurs parties imparfaitement connues du haut bassin du fleuve; et franchissant de là, sur les traces de Mungo-Park, le haut pays qui sépare le Sénégal du Dhioli-bâ, ils essayeront de descendre ce dernier fleuve, qui conduit à Timbouktou en passant à Ségou, afin de jeter les bases de futurs rapports d'amitié entre notre colonie du Sénégal et le cheikh Sidi-Ahmed el-Bakaï. C'est du moins ce que l'on peut présumer des instructions des voyageurs d'après de ce que l'on connait de leur itinéraire. Leurs dernières lettres, datées du 23 avril 1864, les laissent à Ségou, où ils étaient depuis le 28 février.

Les journaux du Sénégal ont annoncé qu'une indigènes caravane de voyageurs, composée de Sidi-Mohammed, neveu du cheïkh Ahmed el-Bakaï, de Timbouctou et de plusieurs chefs kountahs, ses parents, était arrivée du Tagant à Saint-Louis au mois de mai dernier.

Une communication particulière, adressée de Saint-Louis au *Tour du monde*, nous met à même de placer sous les yeux de nos lecteurs le portrait du jeune Sidi Mohammed, et en même temps de consigner ici quelques détails sur cette famille des Bakaï à laquelle le docteur Barth a fait une renommée européenne. Les Kountahs, tribu puissante des oasis du Sahara occidenta. à laquelle appartiennent les Bakaï, se donnent pour ancêtres les Beni Oumeyata, tribu khoreichite à laquelle appartenait le Khalife Moawiah. Ils se rattacheraient ainsi à Sidi-Okba, le conquérant arabe de l'Afrique.

Un marabout fameux dans le Sahara, el-Kountah el-Mokhtar, fut appelé, en 1826, de l'oasis d'el Mabrouk à Timbouktou par les négociants maures (la plupart originaires de Gh'adamès) qui résident dans cette ville, pour les aider de son immense influence religieuse contre les violences des Foullâns ou Peuls du Macina.

A Timbouktou, el-Mokhtar devint bientôt tout-puissant, et l'on raconte sérieusement de lui une foule de faits merveilleux.

Son fils Mohammed El-Khalifa lui succéda, et après celui-ci son petit fils Ahmed-el-Bakaï, le généreux protecteur du docteur Barth. Mohammed, son neveu, étant venu du Tagant rendre visite au gouverneur du Sénégal, on voulut profiter de cette circonstance heureuse pour essayer de lier des rapports directs, appuyés par cet utile intermédiaire, avec Ahmed-el-Bakaï. Une seconde expédition fut organisée, dont un de nos officiers devait faire partie. Nous apprenons qu'elle a été décommandée.

Il est bon de rappeler qu'Ahmed-el-Bakaï soutient aujourd'hui, à la tête des Touareg, des Maures sahariens et d'une partie des Foullâns du Macina, une formidable lutte contre notre ancien ennemi el-Hadj Omar, qui cherche à fonder un vaste empire noir musulman sur le haut Niger[1]

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

1. Les dernières nouvelles venues de Saint-Louis confirment la mort d'el-Hadji, déjà annoncée plusieurs fois dans le courant de l'année.

FIN DU DIXIÈME VOLUME.

# GRAVURES.

# CARTES ET PLANS





# TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9



